

NORTH DAKOTA STATE UNIVERSITY



3 0109 00033 9757

F
655
T84

DATE DUE

Subject To Recall After 2 Weeks

LIBRARY
NORTH DAKOTA
STATE UNIVERSITY
FARGO, NORTH DAKOTA

DEMCO

WITHDRAWN
NDSU



Digitized by the Internet Archive
in 2025

COMTE REGIS DE TROBRIAND

Major-Général de l'Armée des États-Unis

VIE MILITAIRE DANS LE DAKOTA

NOTES ET SOUVENIRS

(1867-1869)

Avec un portrait hors texte



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE

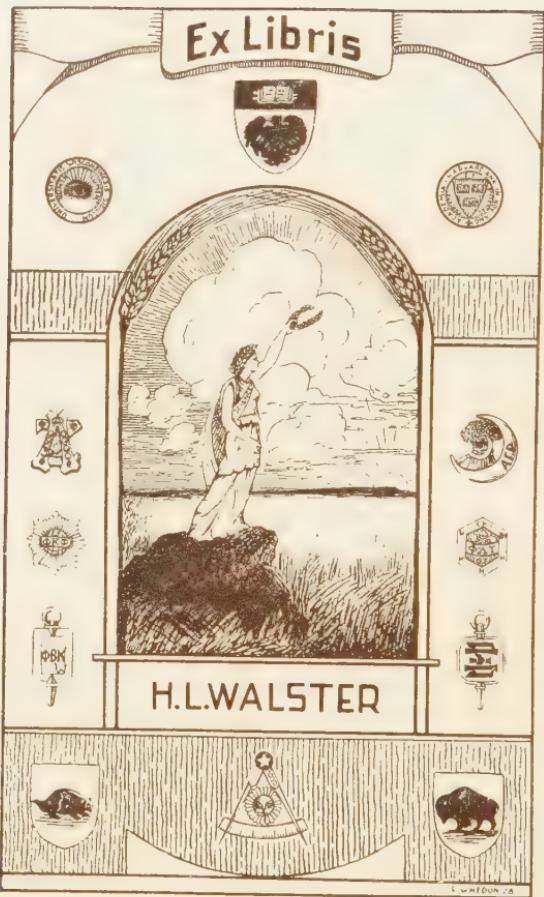
5, QUAI MALAQUAIS

1926

Tous droits réservés

N.D.A.C LIBRARY
FARGO N.D.

135752



VIE MILITAIRE
DANS LE DAKOTA



Comte RÉGIS DE TROBRIANT

COMTE REGIS DE TROBRIAND

Major-Général de l'Armée des États-Unis

VIE MILITAIRE DANS LE DAKOTA

NOTES ET SOUVENIRS

(1867-1869)



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE
5, QUAI MALAQUAIS

1926

Tous droits réservés

135752
~~134491~~

55
184

PRÉFACE

Philippe-Régis-Denis de Keredern de Trobriand naquit le 4 juin 1816 au Château de Rochettes, près de Tours, de Rosine Hachin de Courbeville et de Joseph de Trobriand.

Miles Denys, descendant d'une ancienne famille irlandaise qui comptait des Croisés, était venu en Bretagne vers la fin du XIV^e siècle, à la suite des armées anglaises accourues pour soutenir contre Charles de Blois, les prétentions de Jean de Montfort à la couronne ducale. Les fiefs de Trobriand et de Keredern avaient récompensé les services rendus par Miles Denys à la cause de Jean de Montfort, devenu Duc de Bretagne, après des années de luttes sanglantes, et il s'était fixé sur ses nouvelles terres.

Des lettres patentes du Duc Jean V avaient maintenu en 1426 ses descendants dans l'ordre de la Noblesse.

Alain fut écuyer de la bonne Duchesse Anne.

Sur tous les champs de bataille où il fallait au roi des hommes au cœur intrépide pour conduire à la victoire ses vaisseaux et ses régiments, on trouve des Trobriand rivalisant de bravoure pour illustrer la devise fièrement symbolique de leurs pères : « Brillant sur terre et sur mer ».

La génération à laquelle appartenait le père de Régis, celle qui vécut les années héroïques où la France tint tête à l'Europe entière coalisée, n'avait pas démerité de ses aînées.

François avait navigué sur toutes les mers. Déjà célèbre pour avoir offert le combat avec un seul vaisseau « *Le Cygne* » à toute la flotte anglaise qui barrait la Manche, il

n'avait pas hésité à renouveler cet exploit en frayant à « *l'Amphitrite* » un passage à travers les forces anglaises chargées du blocus de la Martinique.

Ralliant avec ses hommes la terre ferme, après avoir fait sauter le navire mutilé, il était venu renforcer la petite garnison enfermée au fort Duplaix. Un boulet anglais l'avait fauché pendant la nuit de Noël 1809.

Santiago — il devait ce prénom à une mère Espagnole, demi-sœur de celle de Bolivar — faisait dès l'âge de 9 ans campagne sur mer sous les ordres de son frère aîné. Cinq ans de guerres maritimes, quelques années de captivité aux mains des Anglais et on le retrouve parmi les hussards de Chamborand à Hohenlinden, à Saint-Dominique sous Le Clerc, puis partout où le Maréchal Davout promena les Aigles victorieuses.

Chaque bataille fut pour lui l'occasion de gagner un galon.

Waterloo ! Le retour du Roi ! L'étoile de Napoléon avait pâli sans s'éclipser aux yeux de ce colonel de 36 ans, en demi-solde, dont l'espoir soutenait l'âme héroïque et dévouée.

Tandis que ses frères avaient été éloignés de la tragédie de la Révolution, Joseph avait vu l'émeute s'en prendre à ce qui lui semblait le plus sacré.

La journée du 10 août avait décidé ce jeune homme de 19 ans à rejoindre l'armée des Princes. Il y combattit jusqu'en 1806.

Mais Napoléon savait se rallier ceux des émigrés dont il avait apprécié la valeur, dans le camp qui lui était opposé.

Le 19 avril 1806, Joseph de Trobriand est capitaine au Régiment de la Tour d'Auvergne, le 1^{er} juillet il reçoit le grade de chef de bataillon.

Campagnes de Naples, d'Espagne, retraite de Russie, siège de Dresde, Bautzen. Il avait bien gagné le grade de colonel et le titre de baron, dont l'empereur avait tenu à récompenser l'ancien émigré.

Onze blessures étaient la rançon de ces honneurs.

Au moment de l'abdication de Fontainebleau, Joseph de Trobriand est à Tours à la tête d'un régiment de réserve. Il ne démissionne pas pendant les Cent-Jours ; aussi les décrets de 1816 le rangent-ils parmi les demi-soldes.

Mais le Roi devait se souvenir de celui qui avait partagé avec les Princes les dangers et les épreuves de l'émigration. Le commandement d'une brigade à Tours puis à Toulouse lui est confié. Il était à la tête d'une division à Rouen lorsque l'émeute chassa du trône la dynastie légitime.

Un Prince d'Orléans, populaire pour n'avoir pas été mis à l'épreuve, succédait à Charles X contraint à reprendre avec les siens le dur chemin de l'exil. L'embarquement à Cherbourg en était la première étape.

Au Général Joseph de Trobriand qui avait démissionné plutôt que de mettre son épée au service de l'Usurpateur, un devoir restait à accomplir envers le Roi Légitime : lui apporter au moment où il quittait pour toujours la terre de ses ancêtres un dernier hommage de fidélité.

Le jeune Régis fut heureux d'accompagner son père assis aux côtés du Duc de Clermont-Tonnerre dont la berline avait été pour la circonstance dépouillée de ses armoiries voyantes. Les péripéties de ce voyage, accompli à la lueur des torches au milieu des dangers auxquels les exposait la compagnie de l'ancien ministre du roi déchu, devaient laisser dans l'esprit de l'adolescent une empreinte difficile à effacer. Et aussi le spectacle qui l'attendait à Cherbourg !

Joseph de Trobriand s'inclinant une dernière fois devant le Roi proscrit, reconnaissait dans l'officier chargé de veiller à l'embarquement de la famille Royale son frère Santiago que la Révolution arrachait à la pesante inactivité des demi-soldes. La destinée remettait encore une fois les deux frères face à face, dans les camps où les appelaient les voix si différentes du devoir.

Ce fut ensuite le retour aux Rochettes, le calme de la retraite, succédant aux agitations des jours troublés.

Le même souffle qui avait balayé la dynastie légitime dissipait les espoirs placés sur la tête du jeune Régis admis

dès l'âge de six ans au rang des candidats à l'école des Pages, porte d'entrée de cette carrière des armes, qu'une tradition ininterrompue lui désignait. Ses études subirent donc un changement complet d'orientation.

Elles se poursuivirent avec succès au collège de Tours, puis sur les bancs des Facultés de droit de Rennes et de Poitiers. Il s'inscrivit au barreau de cette dernière ville, mais il en fut, du jeune licencié, comme de tant d'autres qui préférèrent les promesses des lettres et des arts aux attractions quelque peu austères de la plaidoirie.

Une notoriété de bonne augure accueillit un roman conçu des loisirs d'un stage au Ministère de l'Intérieur. Le Passé ressemble parfois étrangement au Présent !

L'on n'eut aucune peine à retrouver dans les « *Gentilshommes de l'Ouest* » les traits à peine masqués de ceux qui avaient encouragé et vécu l'équipée héroïque de la Duchesse de Berry.

Une succession d'événements douloureux, la mort de sa mère suivie bientôt de celle de son père le laissa dans une profonde détresse morale.

La nécessité d'un partage avait fait vendre le château qui avait abrité ses premières années. Rien ne le retenait plus en France, aussi accepta-t-il avec empressement la proposition que lui fit, à brûle-pourpoint, un de ses amis de l'accompagner à New-York.

Cette décision prise au cours du dîner d'adieu qui réunissait les amis du voyageur, devait marquer toute sa destinée.

A New-York les jeunes gens se séparèrent. Régis de Trobriand curieux de s'initier à la vie du Nouveau-Monde, vit devant les mérites de son esprit et le charme de ses manières, s'ouvrir toutes grandes devant lui les portes de la meilleure société américaine. Ce fut dans un de ces salons qu'il rencontra celle qui, en janvier 1843 devait être sa femme, Mary Mason Jones.

Le mariage eut lieu à Paris ; les témoins du marié furent le Duc de Clermont-Tonnerre, ancien ministre de la guerre

de Charles X et le Marquis de Larochejacquelein, ceux de la mariée, Monsieur Ledyart, chargé d'affaires des Etats-Unis, et le colonel Thorne.

Après quelques détours, leur voyage de noces conduit à Venise les jeunes époux, séduits par l'attrait de la cité romantique dont Musset venait de chanter

Et les Palais antiques et les graves Portiques.

Ecrire une histoire de Venise depuis ses origines, sur les lieux mêmes où s'étaient célébrés les fastes de la Reine de l'Adriatique, c'était là un projet bien tentant pour l'ardeur d'un jeune écrivain qu'encourageaient les premiers succès. Il en fut de cette histoire comme de beaucoup de grandes fresques qui restèrent hélas inachevées. La recherche des documents nécessaires pour construire cette œuvre de longue haleine, fournissait à Régis de Trobriand une excellente raison de laisser couler les jours dans l'enchantement d'un décor « d'or et de soie », que l'ombre inquiétante de l'avenir ne venait jamais voiler.

Il trouvait aussi à Venise un autre charme : celui d'une société qui lui restituait un peu de cette atmosphère de fidélité et de dévouement où il avait grandi. Pendant la saison joyeuse, le Comte de Chambord et la Duchesse de Berry venaient avec une petite suite se délasser de l'austérité de la petite cour qui s'était reformée à Frohsdorff, autour du vieux Roi proscrit. Le souvenir de son Père, ouvrait à Régis de Trobriand l'accès de l'intimité des princes. Son entrain et son talent d'acteur en firent un des animateurs de ces fêtes brillantes, qui dissipaien pour un temps les amertumes et les tristesses de l'exil.

Les exigences du plaisir ne lui enlevaient cependant pas les loisirs nécessaires pour cultiver les lettres et les arts.

Peinture, composition musicale et chant furent pour lui mieux que des passe-temps, car il y excella.

En 1845, une fille naquit. Elle reçut de la Duchesse de Berry sa marraine les prénoms de Marie-Caroline (1).

(1) Madame C.-A. Post.

Mais tout à une fin : quatre années s'étaient passées sans que Mme de Trobriand (dame d'honneur de la Comtesse de Chambord), ait revu ses parents. Il fallut partir.

Le charme d'un commerce épistolaire suivi avec ses amis de Venise devait pour Régis de Trobriand panser les plaies de l'absence.

Pendant les treize années qui suivirent son retour en Amérique, son activité intellectuelle fut consacrée au journalisme et à la critique dramatique. Le talent naissant de la Patti reçut les premiers encouragements du critique du *Courrier des Etats-Unis*. Rachel dont il avait célébré le génie dans toute une série d'articles devait rester longtemps unie au courriériste dont elle avait recueilli les éloges, par les liens d'une délicate amitié.

Le *Journal du Nouveau Monde* qu'il fonda en 1849, n'eut par suite de difficultés financières qu'une existence éphémère. Un roman *Le Rebelle* et de nombreux articles littéraires ou politiques obtinrent dans les différentes revues où Régis de Trobriand collabora, un succès des plus flatteurs.

Du point de vue politique une évolution inattendue se produisait en lui. Le contact prolongé avec les idées libérales de sa patrie d'adoption décidaient de son adhésion à ces institutions républicaines qui semblaient devoir éviter aux Etats-Unis les dissensions dont il avait noté les funestes effets sur les destins de sa terre natale. Il était cependant constamment attiré vers cette terre de France par le culte de tout ce qui le rattachait au passé. Il y faisait des séjours fréquents.

Les années lui avaient apporté une joie nouvelle la naissance d'une seconde file qu'il appela Béatrice (1).

Il semblait que son existence dût se dérouler dans le calme de la vie de famille, les plaisirs de la pensée et des arts, et que les seuls combats que connaîtrait ce fils de soldat dussent être ceux où s'entre-choquent les idées.

La guerre de Sécession qui éclatait dans le cours de

(1) Comtesse de Rodellec du Porzic.

l'année 1861, allait restituer à la destinée de Régis de Trobriand son véritable sens : servir par l'épée.

Il lui suffit de voir dans les rues de New-York, défiler le premier régiment des Volontaires du Nord rejoignant le théâtre des opérations pour qu'il sentît refluer en ses veines le sang impétueux de ces générations de héros qui lui avaient transmis le lourd héritage de l'exemple.

Un groupe nombreux de volontaires français avait formé le régiment des Gardes de Lafayette. Il ne s'interrogea pas longtemps pour s'enrôler dans leurs rangs comme officier. Il ne devait pas tarder à passer colonel à l'élection de ce beau régiment où se perpétuait la plus noble des traditions françaises.

Enumérer les combats auxquels Régis de Trobriand prit une part glorieuse, serait refaire avec lui « l'histoire de quatre ans de campagnes à l'armée du Potomac » qu'il devait par la suite écrire. Aussi brave dans l'action que prudent et réfléchi dans la préparation il devait parcourir rapidement les plus hauts échelons du commandement.

La fin de la guerre le trouvait Major-Général. Un seul Français était avant lui parvenu à ce grade dans l'armée américaine : Lafayette.

Mais les volontaires étaient licenciés.

Pendant des années, éloigné de l'affection des siens, il allait chercher à Brest, dans ce coin de Bretagne où sa famille était réunie, un repos bien mérité.

Il consacra les loisirs que lui laissait cette calme existence de province à rassembler ses souvenirs de guerre dans deux volumes intitulés : *Quatre ans de Campagnes à l'armée du Potomac*.

Il n'y a plus à faire aujourd'hui l'éloge de cet ouvrage qui intéresse si vivement les milieux militaires et que l'on considère aujourd'hui comme le meilleur monument historique de la guerre de Sécession.

C'est à Paris que lui parvint en juin 1867 la nouvelle de sa nomination de Colonel à titre définitif dans l'armée régulière des Etats-Unis ; (25 généraux sur 600 qui avaient

formé les cadres de la grande armée des Volontaires, avaient été jugés dignes d'être réintégrés dans ce grade).

Paris l'avait attiré par le spectacle merveilleux d'un parterre de rois accourus des quatre coins de l'Europe et célébrant, au milieu des splendeurs de l'art et de la pensée, le triomphe de l'exposition universelle.

Le temps de mettre ses affaires en règle, de faire ses adieux aux siens, et Régis de Trobriand s'éloignait du tourbillon des plaisirs pour rejoindre un poste perdu au milieu des terres mystérieuses du Dakota.

Parti de Brest le 22 juin, il parvenait deux mois après au terme de son voyage, le quartier général du 31^e d'Infanterie, dont il prenait le commandement. A l'emplacement où devait quelques années plus tard s'élever le fort Stephen-son, sur un plateau dominant le Missouri de cinquante mètres au point où le cours du fleuve s'infléchit brusquement vers le sud, se dressait à l'époque un campement de tentes qui abritaient la petite garnison et une quarantaine de civils.

Une palissade provisoire s'élevait en arrière des tentes d'officiers, défendue par deux pièces de trois pouces. Les fondations du fort étaient à peine posées : il fallait ramener des blocs de rochers détachés d'une distance de trois kilomètres de là, abattre des arbres pour le bois de charpente ; une scierie à vapeur avait été installée. Il y avait tout à faire pour mettre sur pied une organisation défensive qui permit d'assurer la protection du territoire contre les incursions des Sioux, ennemis féroces et insaisissables des trois tribus d'Indiens soumis, auxquels le gouvernement des Etats-Unis avait promis son assistance.

Il devait en même temps préparer aux populations du Dakota, les voies d'un avenir, où les activités et les progrès de la vie moderne puissent se développer librement.

Autant de tâches que ce soldat colonisateur sut, avec un sens très juste des méthodes appropriées, mener à bonne fin.

Deux années de luttes contre les forces coalisées de la

nature et des hommes, deux années passées loin des siens, d'une existence rude et chargée de responsabilités, n'entamèrent en rien sa résistance physique, encore moins les réserves d'une énergie morale retrémpee aux sources de l'Esprit.

Les expériences si diverses qu'avait traversées Régis de Trobriand en avaient fait un observateur pénétrant des hommes et des événements, en même temps qu'elles lui avaient apporté la sagesse de ce fatalisme souriant que tempère chez l'homme fort, la confiance en la vertu qu'a l'action de le soustraire pour un temps à l'emprise de la Destinée.

On en trouve la marque dans les pages, réunies sous le titre modeste, *Promenades militaires dans le Dakota*. Elles ne sont autre chose, ces pages, que les notes, écrites au courant de la plume, du journal intime auquel il se confiait pendant les loisirs que lui laissait le souci de l'action. Le pieux dévouement de ses filles Madame Post (Marie-Caroline) et la Comtesse de Rodellec du Porzic (Béatrice) les a rassemblées en un volume qui a trouvé dans Edouard Champion, un éditeur toujours disposé à apporter une contribution nouvelle à l'histoire d'une époque.

Pour ceux dont l'esprit ne se satisfait pas pleinement des imaginations, d'un Fénimore Cooper ou d'un Gustave Aymard, les *Promenades militaires dans le Dakota* offriront une image vivante et colorée de ces Peaux-Rouges aux coutumes étranges, et de ces rudes trappeurs qui hantent l'écran des films américains.

Les pages, où il note les attitudes des hommes au milieu desquels il vit comme les tableaux qui reproduisent les aspects changeants de la nature vierge, sont traitées sans vaines recherches de littérature, mais avec le souci de traduire fidèlement sa vision très sûre du réel.

La langue fait penser à celle du XVIII^e siècle, par sa concision nerveuse. On retrouve cependant un peu de l'influence romantique dans l'émotion avec laquelle l'artiste

s'attarde à la magie d'un coucher de soleil, ou aux violences d'une tourmente de neige.

Le journal s'arrête en mars 1869, époque à laquelle Régis de Trobriand fut relevé de son commandement.

Le grade de général avait récompensé le labeur de deux années d'efforts et de sacrifices, mais qui avaient été fécondes, puisqu'elles marquaient une étape du formidable essor des Etats-Unis modernes.

L'expérience que Régis de Trobriand avait acquise de ce contact prolongé avec les Indiens en faisait l'homme tout désigné pour débarrasser l'immense région du Montana des Indiens Pigean qui l'infestaient. Il avait su se faire écouter lorsqu'il avait montré la nécessité de porter à ces maraudeurs sanguinaires de la frontière du Nord un coup décisif.

Ce résultat ne pouvait être atteint que par un effet de surprise ; imposer le secret sur les opérations entreprises n'était pas une des moindres difficultés de la tâche. Il fallait aussi frayer aux troupes un passage à travers les ouragans de neige qui risquaient de brouiller les pistes des convois et d'exposer des groupes isolés aux coups d'un ennemi familiarisé avec le terrain.

Le général profita d'une accalmie des rigueurs de l'hiver pour traverser les parages les plus dangereux et surprendre les Pigeans dans les huttes où se terrait cet adversaire difficile à saisir en d'autres moments.

Cent soixante-quinze Indiens, trois cents chevaux capturés, leurs villages et tous leurs approvisionnements détruits, tel fut le résultat de cette rude campagne qui devait rendre une sécurité définitive aux populations du Montana. Le général avait été le cerveau qui organise, le colonel Baker en fut le bras.

En juin 1870, Régis de Trobriand est nommé au commandement militaire du territoire de l'Utah.

Il empêche, par une fermeté tempérée d'un large esprit de tolérance, le conflit qui se dessinait entre les Mormons

et le Gouvernement fédéral de dégénérer en une révolte ouverte.

Un commandement dans le Wyoming et un court séjour dans cette France qu'il retrouvait après quatre ans d'absence, meurtrie par la défaite, et le Général de Trobriand se voit désigner un nouveau champ d'activité : La Louisiane.

Cette ancienne colonie française, cédée par Napoléon aux Etats-Unis, connaissait les agitations de la politique locale. Kellogg désigné par le suffrage du parti Républicain au gouvernement civil de la Louisiane, voyait son élection àprement discutée par les fervents du parti Démocrate. Résolu à s'imposer par la force, il avait en faisant intervenir la police, déchaîné une véritable insurrection.

Les troupes fédérales avaient dû se montrer pour rétablir son autorité: Mais l'hostilité continuait au sein du Parlement de l'Etat où cinq députés non valides s'obstinaient à siéger. Il fallait recourir à la force pour dissoudre la Législative. Le Général de Trobriand montra encore une fois dans l'exécution de cette mesure, comment une sage fermeté sait prévenir les troubles les plus graves.

Mais ceci est une histoire qu'E. Montégut a trop bien racontée (*Revue des deux Mondes*) pour qu'elle doive être longuement rappelée ici.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de la retraite il se fixa à la Nouvelle Orléans. Il y trouvait l'agrément d'un climat doux pendant l'hiver ainsi que le charme paisible d'une cité provinciale de l'ancienne France perdue au milieu de l'agitation du Nouveau Monde.

Les saisons d'été se partageaient entre ses deux filles que séparait la distance de l'Océan.

A Brest, où il faisait de fréquents séjours, il retrouvait tout ce qui le rattachait au passé de famille. .

La Société la plus brillante de Paris faisait fête à ce causeur charmant dont la mémoire s'ornait du souvenir d'événements et de paysages si divers.

Il connaissait la constance des amitiés les plus illustres car les princes de la famille d'Orléans (il avait combattu

aux côtés du duc de Chartres pendant la guerre de Sécession) lui réservaient le même accueil chaleureux qu'il avait rencontré auprès des exilés de Frohsdorff.

D'être devenu un citoyen de la République américaine, lui enlevait le motif de s'attarder par trop aux regrets du passé.

La mort vint l'enlever à la tendresse vigilante dont l'entourait sa fille, Madame Post, au cours de la courte maladie qui le terrassa à Bayport (15 juillet 1897).

Les quatre-vingt-une années de son existence avaient été admirablement remplies, car à travers les vicissitudes d'une fortune si diverse il avait su réaliser un des types d'humanité les plus complets : celui du Soldat et du Gentleman de lettres.

A aucun moment il ne démerita de la spirituelle devise qu'il s'était donnée à lui-même : « Trop brillant pour être terni ».

RÉGIS DE TROBRIAND.

NOTES

Je quittai Paris le mardi 11 juin 1867, Paris en fête, au plus fort de l'Exposition Universelle, accueillant ses hôtes de passage de tous les pays du globe, et célébrant la visite des Souverains étrangers. Dans le monde officiel, ce n'était que grands diners, grandes réceptions, grands bals, grands galas de toute sorte. Pour le commun des mortels, théâtres et lieux d'amusements de toute espèce à leur maximum d'attraction, courses de chevaux partout deux ou trois fois par semaine, grandes revues se succédant pour faire honneur aujourd'hui à l'Empereur de Russie, demain au Roi de Prusse, puis au Sultan, puis à l'Empereur d'Autriche. Les couronnes étrangères couraient littéralement les rues : l'Empereur Alexandre désopilait sa Majesté incognito, dans une loge des Variétés, en écoutant *la Duchesse de Gerolstein*. Le roi de Prusse, en franc bourgeois, prenait sa chope de bière au Café ; l'héritier de la couronne d'Angleterre... — passons celui-là. Et chaque après-midi, au Bois de Boulogne, apparaissent au bord du lac tant d'Altesses Royales et Impériales, tant de Ducs et de Princes exotiques, que c'était à ne s'y plus reconnaître. A 10 heures du matin, à 6 heures du soir, l'Univers se pressait dans les ellipses concentriques du Champ-de-Mars, le long des merveilleuses galeries de l'Exposition.

Le grand tourbillon m'avait saisi une heure après mon arrivée. Il m'emporta pendant quelques semaines, et ne me lâcha qu'une heure avant mon départ. Je quittais Paris pour me rendre directement sur le Haut-Missouri. Des sommets rayonnants de la vie civilisée, j'allais me plonger sans transition dans les profondeurs obscures de la vie sauvage. Jamais contraste ne fut plus violent ; mais les contrastes sont le sel de la vie : ils en bannissent la monotonie et l'ennui, et lui donnent

une saveur qu'on chercherait en vain dans une existence sé-dentaire. Pour connaître la vie, il la faut tâter par divers côtés, l'examiner à différents points de vue. Le livre instructif par excellence, c'est le livre des expériences personnelles. Dans ses différents chapitres, les gradations, je le crains, ne servent qu'à émousser les sensations et à en atténuer le jugement. Plus les contrastes sont heurtés, plus les impressions sont fortes et plus les appréciations sont vraies, c'est-à-dire naturelles. En pareil cas, l'intelligence prend son bain russe, et mon bain russe fut, du moral, de passer de Paris au Dakota comme c'eût été, au physique, de passer de l'étuve aux douches glacées.

Les dix derniers jours de mon séjour en France furent consacrés à la famille, et, le 22 juin 1867, je m'embarquai à Brest à bord de la *Ville-de-Paris*, en route pour New-York.

Par les deux grandes lignes de premier ordre, la Compagnie Transatlantique en France, et la Compagnie Cunard en Angleterre, la traversée est une affaire de neuf ou dix jours; par toutes les autres, de douze à quinze. Le temps est loin où les paquebots à voiles prenaient, pour faire le trajet, de trente à soixante jours, selon les circonstances, c'est-à-dire selon les vents qui soufflaient.

Un temps superbe favorisa notre départ. Le ciel était bleu, le soleil brillant, la mer calme et l'atmosphère tranquille. Il nous plut de regarder cela comme le présage d'une prompte et heureuse traversée. A la table du capitaine, tout le monde était de cet avis, excepté moi. On me pressa d'expliquer les raisons de mon scepticisme à l'endroit des augures, et comme nous étions en petit comité, par suite de l'absence forcée d'un bon nombre de passagers (il en est toujours ainsi pour les repas des premiers jours), je ne me fis pas prier : « Sans faire ici profession de croyance ou de scepticisme à l'endroit des présages, dis-je à mes voisins de table, je suis volontiers curieux des rapprochements qui peuvent être interprétés en ce sens, et à ce titre, j'ai, depuis qu'on a levé l'ancre, passé assez soigneusement en revue mes compagnons de voyage, car si quelque influence favorable ou contraire peut être exercée sur les conditions du voyage, il me paraît plus naturel et plus logique de l'attribuer à la vie active et aux êtres pensants pouvant, même à leur insu, mettre en mouvement des forces mystérieuses, qu'à des causes inertes telles que la condition de l'atmosphère.

— Ah ! ah ! la Jettatura, fit le docteur.

— Précisément. Eh bien, messieurs, l'examen auquel je me suis livré, bien que satisfaisant dans ses résultats généraux, m'inspire cependant des appréhensions à l'égard d'un des passagers.

— Lequel ? Lequel ? demanda-t-on aussitôt, car il est bon de remarquer que, si absolument sceptique que chacun prétende être à l'égard des choses occultes, si vous touchez cette corde, chacun en ressent la vibration et se laisse promptement captiver par le sujet.

— Regardez discrètement, fis-je à mes voisins, l'avant-dernier homme, à droite, à la table du commissaire.

— C'est un excentrique, fit l'agent des postes.

— J'ai remarqué sa bizarrerie, dit le capitaine.

— Je le crois un peu fou, ajouta le docteur.

— J'ignore ce qu'il est ou ce qu'il n'est pas, repris-je ; mais une chose me paraît certaine : si quelque influence néfaste doit se produire, c'est de lui qu'elle viendra.

Et mes voisins de rire de la plaisanterie.

— Cet homme, continuai-je, sans prendre part à l'hilarité de mes interlocuteurs, est sous l'étreinte de quelque idée fixe. Sa tenue est négligée, son visage hagard, sa démarche distraite. Il n'a cessé, depuis que nous avons quitté le port, d'arpenter le pont sans se rendre compte des objets extérieurs. Il est descendu au salon, et il est remonté, mâchonnant un reste de cigare éteint, sans échapper un instant à son obsession intérieure. Deux ou trois fois j'ai rencontré son regard, et il ne m'a pas vu ; mais au fond de ses yeux, j'ai vu passer l'ombre des choses mystérieuses, et sur ses traits j'ai discerné l'empreinte d'une prédestination arrivée à son terme. Cet homme périra de mort violente ou je me trompe fort. L'influence néfaste qui l'entraîne s'étendra-t-elle à d'autres ? Je me garderais de l'affirmer ; mais peut-être le saurons-nous avant la fin de la traversée. »

Le dîner fini, chacun monta sur le pont, et il ne fut plus question de l'inconnu.

Le lendemain matin, au moment où je m'asseyais à la table du déjeuner, mon voisin me dit :

“ Vous savez ce qui est arrivé ?

— Pas le moindrement, qu'est-ce donc ?

— L'homme aux influences néfastes, celui que vous nous avez signalé hier, à dîner.

— Oui, eh bien ?

— Eh bien, il s'est coupé la gorge avec un rasoir, et il expire en ce moment. »

Le docteur survint bientôt et nous fournit de plus amples détails. Le suicidé appartenait, paraît-il, à une honorable famille de négociants de New-York. Il était riche, et avait fait sa fortune dans les affaires. Soit qu'un travail trop assidu eût dérangé l'équilibre de ses facultés, soit que le succès dans ses spéculations eût ébranlé son cerveau, toujours est-il qu'il était devenu fou, et qu'il avait été traité comme tel dans une des maisons les plus renommées de Paris. Au bout d'un certain temps, la maladie parut céder au traitement, et la guérison fut jugée assez complète pour que le convalescent retourna vers sa famille. Pour parer aux dangereux inconvénients d'une rechute toujours possible en pareil cas, notre homme fut confié aux soins et à la surveillance d'un compatriote, le docteur X... qui se trouvait être sur le point de retourner lui-même en Amérique. Le docteur américain prit charge du patient à Paris, l'amena à Brest, et s'embarqua avec lui sans révéler à personne la condition de son compagnon de voyage. Les circonstances dans lesquelles il se trouvait ne furent connues qu'après la catastrophe. « Quand la première cloche a sonné, raconta le chirurgien du bord, le domestique de service pour la cabine du suicidé crut y entendre quelques gémissements ; mais supposant un cas de mal de mer, il n'y fit pas autrement attention et passa outre. Cependant, la cloche du déjeuner s'étant fait entendre, le docteur X... se rendit près de son compagnon de voyage et trouva la porte fermée de l'intérieur. Il appela et ne reçut pas de réponse. Il frappa vigoureusement et rien ne bougea. Inquiet, il se rendit près du capitaine et, expliquant ses motifs, demanda que la porte fût forcée, ce qui fut fait. On trouva le malheureux fou, étendu à terre dans une mare de sang. Il s'était coupé la gorge d'une oreille à l'autre, d'une main si ferme que bien qu'il respire encore, et que nous lui ayons prodigué tous les soins possibles, il est matériellement impossible qu'il survive plus d'une heure ou deux. Rien n'a pu lui faire reprendre connaissance; la lampe fume encore, mais elle est virtuellement éteinte, et rien ne peut désormais la rallumer.

Le bruit de la catastrophe se répandit aussitôt parmi tous les passagers et, après déjeuner, donna lieu, sur le pont, aux commentaires d'usage en pareil cas. Vers onze heures, l'homme expira. Quand son docteur reparut sur le pont, il va sans dire qu'il fut soumis à toutes les formules d'interrogation que la curiosité peut suggérer. Le docteur était un homme grand, gros et fort, d'un sang-froid à l'épreuve des accidents. Néanmoins, il paraissait fort surpris de ce qui était arrivé. Sa surprise paraîtra véritablement surprenante, lorsqu'on saura que, connaissant parfaitement dans quelle condition mentale se trouvait le patient confié à ses soins et à sa surveillance, il lui avait laissé la liberté de se procurer : 1^o une paire de rasoirs dont il fit l'usage que l'on sait ; 2^o un revolver à six coups tout chargé que l'on trouva dans sa malle ; 3^o un flacon de morphine contenant assez de poison pour tuer une douzaine de personnes. J'aime cette surveillance et cette surprise *post mortem*. Le trait est essentiellement américain.

L'homme mort, et mort le lendemain du départ, il ne restait plus qu'à le coudre dans un sac avec deux boulets et à confier sa dépouille mortelle aux abîmes. Mais ici, les soins et la surveillance du docteur tardivement stimulés dédommagèrent le mort de ce qui avait manqué au vivant. Il s'opposa énergiquement au plongeon funèbre, et, au nom de la famille désolée, ou supposée telle, il réclama le corps pour être enterré dans sa terre natale. Il ne s'agissait que de le conserver dans la glace, comme les provisions fraîches emportées de Brest. Mais une objection grave se présentait. Examen fait de la glacière, il se trouva que la quantité de glace en surplus de la consommation calculée des passagers, était loin de suffire à l'objet proposé. En pareil cas, le dilemme était résolu d'avance au profit des vivants et aux dépens du mort.

Le docteur ne se tint pas pour battu et proposa que le corps fût conservé dans un baril de tafia. La famille était riche; elle paierait volontiers la dépense, et lui-même s'en portait garant.

De sorte qu'en fin de compte, un baril de tafia fut défoncé, et l'homme qui s'était coupé la gorge y fut plongé dans une position des plus gênantes pour un vivant, mais, autant qu'on le peut savoir, profondément indifférente à un mort. Après quoi, le baril fut refermé avec soin et la *Ville-de-Paris* continua à fendre rapidement les flots, comme si rien n'était.

“ Ma foi, général, dit l'agent des postes, en s'adressant à moi, je vous tiens pour prophète, et à l'avenir, je ne douterai plus de vos connaissances en jettatura. Mais maintenant, l'épisode est clos, et l'influence néfaste est écartée, et rien ne s'oppose plus à ce que nous fassions une traversée courte et agréable.

— Ne vous hâitez pas de chanter victoire, répondis-je, vous pourriez être encore désappointé.

— Comment ? Encore un mauvais sort ?

— Peut-être. Je n'aime pas, pour mon compte, ce corps humain confit dans du tafia. L'âme est partie pour commencer ailleurs une nouvelle existence, cela est vrai, mais qui sait quelles forces mystérieuses peuvent encore s'agiter autour de cette enveloppe matérielle vacante depuis si peu de temps ? Mon idée est qu'il eût mieux valu pour nous l'envoyer reposer au fond de l'océan.

— C'est ce que disent les matelots, remarqua le docteur du bord. Ils croient que le mort nous vaudra une rude traversée.

— Et peut-être les matelots n'ont-ils pas tort autant que vous le supposez, docteur. Je n'annonce rien ; mais avant la fin du voyage, nous saurons tous à quoi nous en tenir sur le fait, soit qu'on l'interprète comme une coïncidence fortuite, ou comme une conséquence inexpliquée. »

Le lendemain, le soleil se coucha avec tous les signes qui révèlent à l'œil du marin l'approche du gros temps. Le vent contraire augmenta de violence pendant la nuit ; la mer devint de plus en plus mauvaise, et la *Ville-de-Paris*, considérablement retardée dans sa marche, commença bientôt à tracer un pénible sillon à travers les vagues en fureur.

Les officiers nous expliquèrent que nous entrions dans une région de l'Atlantique désignée comme le trou du diable, par suite de la fréquence du mauvais temps dans un rayon de quelques centaines de milles. Mais, après une nuit mauvaise, le jour s'annonça pire encore. Le vent, en proie à des paroxysmes de rage, mugissait dans les gréements, hurlait en se heurtant à la cheminée sonore, et la mer affolée lançait contre nous comme des escadrons de montagnes mouvantes. Le vapeur (un admirable bâtiment) roulait horriblement, et tanguait parfois avec des soubresauts terribles, craquant dans toutes ses membrures,

et gémissant comme un colosse à l'agonie. Tantôt il s'élevait vers le ciel, flottant sur le dos mobile de quelque vague énorme, tantôt il plongeait dans un abîme, la mer se dérobant sous lui comme pour l'engloutir plus sûrement sous la masse d'eau qui accourrait poussée par la tempête. Le flot se brisait contre la joue du bâtiment, rebondissait en torrents sur son avant, courait comme un déluge sur le pont, précipité de l'avant à l'arrière, renvoyé de l'arrière à l'avant, rejeté d'un bord à l'autre, et s'écoulant enfin lentement par les hublots mobiles ménagés à cet effet dans le bordage. L'hélice luttait bravement, mais avec effort dans une alternative de révolutions ralenties et comme engorgées par la violence de la mer, ou précipitées par l'absence de résistance, lorsqu'elle émergeait en l'air et tournait à vide. Et toute la journée se passa ainsi. Sur deux cents passagers, une douzaine à peine se montrèrent à table. Le mort faisait des siennes.

Quand le soir vint, les choses empirèrent encore, car la tempête, changeant de direction, aboutit à un cyclone et fit le tour du compas. Cette seconde nuit fut effroyable. Contrariées par les sautes de vent, les grandes vagues s'entre-choquaient horriblement, et toute la force de la vapeur ne pouvait que maintenir le bâtiment sur une mer bouleversée dans tous les sens, sans avancer d'un mille. Tous les officiers et matelots étaient sur le pont ; tous les passagers veillaient dans leurs cabines, fort mal à l'aise physiquement et moralement. À différents intervalles, les masses d'eau qui s'abattaient sur le pont se frayèrent un passage à l'intérieur et se ruèrent en cataractes dans le corridor qui sépare les cabines, et jusque dans quelques cabines même. Alors on entendait des cris de détresse mal étouffés si quelque passagère croyait toucher à sa dernière heure, ou des imprécations nettement articulées, si quelque passager était atteint par le torrent, pour ne rien dire des gémissements caractéristiques arrachés de tous côtés par le mal de mer. Personne ne pouvait fermer l'œil, car, fût-on même exempt de toute inquiétude ou de toute indisposition, il fallait nécessairement se cramponner des genoux et des poignets au bord des couchettes pour n'être pas précipités à terre par les coups de roulis les plus terribles que j'aie jamais éprouvés. Enfin, au matin, la tempête sembla avoir épuisé sa fureur, et l'homme au tafia sa néfaste influence : le vent reprit sa fixité tout en dimi-

nuant de violence, mais il fallut encore vingt-quatre heures à l'Océan pour reprendre son équilibre.

Le lendemain matin, mon voisin, que la tempête avait retenu dans sa cabine, me dit en reparaissant sur le pont : « J'espère que cette fois, nous en avons fini avec les influences occultes.

— Je l'espère aussi, lui répondis-je. Dans tous les cas, le plus fort est passé. Il se peut seulement que, semblable à des flammèches qui s'échappent encore des cendres chaudes après un incendie, quelque reste de ces influences s'agite encore autour du baril de tafia et nous cause quelques légères contrariétés ; mais cela est sans conséquence. »

En effet, pendant deux jours encore, nous eûmes à traverser des bancs de brouillard épais qui nous forçairent à ralentir la marche du navire et faisaient maugréer le capitaine presqu'autant que la tempête, bien qu'au jugement des passagers ce fût, en comparaison, une bien petite affaire.

Le troisième jour au matin, un coup de vent emporta mon chapeau à la mer. « Est-ce encore un présage ? demanda un des passagers. — Sans nul doute répondis-je, c'est le dernier souffle des influences contraires ; maintenant nous n'avons plus devant nous que des chances heureuses. »

A partir de ce moment, le ciel et la mer n'eurent pour nous que des sourires et la brise complaisante ne souffla que pour hâter notre marche et nous aider à réparer le temps perdu.

Je débarquai à New-York le 3 juillet au matin. Nous avions passé la nuit à l'ancre devant la quarantaine, ayant accompli la traversée en dix jours et quelques heures, en dépit du cyclone, des brouillards, et de l'homme au tafia.

Mon premier soin fut d'annoncer mon arrivée à l'adjudan-général de l'armée, et de consacrer à mes proches les quelques jours qui devaient s'écouler avant que les ordres du département de la guerre me fussent expédiés. Ils arrivèrent le 12, et le 16, ayant complété mes préparatifs, et passé devant la commission d'examen prescrite pour tous les officiers transférés du service volontaire au service régulier, je me remis en route pour aller rejoindre mon commandement sur le Haut-Missouri. Le fort Rice, dans le Dakota, était désigné comme mon quartier général. C'était là que je devais me rendre par la voie la plus courte.

JOURNAL

Parti de New-York le 16 au matin, arrivé à Chicago (Illinois) le 17 au soir, après trente-six heures consécutives de chemin de fer. Couché au Sherman-House. Consacré la matinée du 18 à parcourir la ville merveilleuse par la rapidité et l'étendue de ses développements : il faut se souvenir qu'il y a trente ans — trente ans seulement — Chicago n'existant pas. C'était alors un village groupé autour d'un poste militaire de deux compagnies casernées dans des bâtiments en trones d'arbres entourés de palissades : un village fort sale, assis dans la boue des prairies, au bord d'une crique naturelle à l'extrémité du lac Michigan. Depuis deux ans seulement, il était délivré des Indiens qui avaient vendu d'immenses étendues de terre dans ces régions, et que le gouvernement avait transportés au delà du Missouri. Les ours et les loups fréquentaient encore les environs, et le commerce y était nul.

Et maintenant voici le prodige. La population de Chicago qui, en 1836, était de moins de 2.000 âmes, a dépassé en 1866 le chiffre de 200.000. Elle a tout simplement centuplé en trente ans. Son exportation de grain qui, en 1838, avait été 78 boisseaux de blé, s'est montée en 1866 à 55.000.000 de boisseaux, sans compter plus de 3.000.000 de porcs tués, salés, embarillés, vendus et expédiés ; près d'un demi-million de têtes de bétail reçues et réexpédiées sous diverses formes, et plus de six cents millions de pieds de bois de construction. Il y a trente ans, on n'arrivait à Chicago qu'à cheval ou dans d'informes charrettes. La première locomotive y parut en 1849, et aujourd'hui, deux cents trains y arrivent et en partent en moyenne chaque vingt-quatre heures, rayonnant sur un réseau de chemins de fer de 5.000 milles environ, dont la ville est le centre. Et ainsi de tout le reste. On comprend que M. Richard Cobden ait dit à un de ses amis partant pour l'Amérique : « Il y a deux choses

qu'il faut voir aux Etats-Unis, dussiez-vous ne voir rien autre chose : le Niagara et Chicago. » J'ai vu le Niagara et Chicago et autre chose aussi, et je ne suis pas au bout.

Parti pour Omaha à 3 heures de l'après-midi. Les « sleeping cars » sur le chemin de fer de Chicago ne sont pas aussi luxueux que ceux qui sont pompeusement appelés « silver palaces » (palais d'argent) sur la route de New-York à Chicago. Il ne s'y trouve pas de cabinets particuliers, les glaces y sont plus rares et les ornements plus sobres ; mais ils sont suffisamment confortables, bien qu'en réalité ils le soient beaucoup plus qu'on n'aurait le droit de s'y attendre, sur une route qui ne dessert aucun centre de population, aucune ville, aucun bourg, mais qui court tout droit à travers les prairies à peu près désertes de l'Iowa sur un espace de 490 milles, pour aboutir à un misérable village au bord du Missouri, car la voie ferrée s'arrête à Council Bluff, à quatre ou cinq milles d'Omaha, situé de l'autre côté du fleuve.

Mon voyage à travers l'Illinois et l'Iowa m'avait donc initié au spectacle des grandes plaines de l'Ouest, vues à vol de locomotive. Ces immensités plates où ne s'élève ni une montagne ni une colline, où quelque menu cours d'eau trace à peine un ravin dans son cours paresseux, c'est ce qu'on appelle la prairie. Rien n'y arrête le regard que ça et là quelques bois fort espacés rongeant la ligne effacée où le ciel et la terre se rencontrent à l'horizon. La prairie m'a paru encore très marécageuse. Le terrain qu'on lui a emprunté pour consolider en talus la voie ferrée a produit de chaque côté une interminable pièce d'eau en bordure, où les plantes aquatiques se multiplient à la surface et où le gibier d'eau se familiarise avec le chemin de fer au point de regarder passer les convois avec plus de curiosité que de crainte. Cette bordure d'eau stagnante, produite par le travail de l'homme, se mêle fréquemment à de grands marécages naturels tout verdoyants, qui s'étendent au loin dans la plaine. Leurs limites sont difficiles à distinguer, tant ils se confondent aisément avec les terrains plus secs qui les entourent. La différence de niveau est si peu sensible que la couleur plus ou moins vive de la végétation est le seul indice qui délimite les deux domaines.

La population des prairies est encore si clairsemée qu'on aperçoit à peine de loin en loin une log house entourée de

quelques champs cultivés et ombragés d'un bouquet de jeunes arbres. Nulle part de chemins, à peine quelques sentiers pour un piéton ou une bête de somme. Les seules voies pour charrettes que j'ai aperçues sont les cloaques boueux, longs et étroits qui caractérisent les stations du chemin de fer, lorsque quelques ébauches de maisons groupées autour d'une salle pour les passagers et d'une grange pour les marchandises servent de prétexte à une prétention de village. Ces plaines sans fin ne sont pas sans caractère ; grande est leur immensité, mais grande aussi leur monotonie. Les horizons se suivent et se ressemblent, et l'ennui ne tarde pas à planer sur le paysage. C'est dire que le trajet de Chicago à Council Bluff est loin d'offrir beaucoup d'attrait au voyageur. On sent de plus en plus qu'on laisse la civilisation en arrière, à mesure qu'on avance dans ce grand domaine ouvert que l'homme n'a pas encore enlevé à la nature, mais sur lequel il commence déjà à étendre la main.

Les voyageurs sont appropriés au milieu où ils vont et viennent. Ce sont, pour la plupart, de rudes hommes de l'Ouest, ne se piquant de raffinement à aucun point de vue, incultes encore moralement et physiquement, mais vigoureusement doués, et utilisant énergiquement les facultés que Dieu a mises en eux. A l'intérieur des wagons comme à l'extérieur, on s'éloigne évidemment des centres civilisés, bien que, là comme partout ailleurs, se rencontre le Yankee, fruit précoce de la civilisation de l'Est.

Dans le nombre des hommes cherchant la fortune, il en est qui l'ont déjà trouvée. Ceux-là sont aisément reconnaissables à leur air, à leur bijouterie, à leur langage, beaucoup plus qu'à leurs manières. Presque sans exception, ceux qu'on rencontre dans ces parages sont des gaillards chanceux ou habiles qui ont gagné leurs dollars à la sueur de leur front et au péril de leur vie. Sortis du limon, ils n'ont jamais eu le temps d'en faire disparaître la croûte. Vivant parmi les sauvages ou les demi-sauvages, plongés par-dessus la tête dans un certain courant d'affaires, ils s'inquiètent peu de s'élever au-dessus des comforts matériels et des jouissances vulgaires contre lesquelles ils échangent leurs dollars. Ils peuvent être des hommes habiles, intelligents, actifs, énergiques et même honnêtes : mais bien qu'ils en invoquent souvent le nom, ce ne sont point des *gentlemen*. Le fait est qu'ils ignorent même la vraie signification

du mot qui s'est étrangement corrompu depuis son départ d'Angleterre jusqu'à son arrivée au bord du Missouri.

Il était environ quatre heures du soir, lorsque, le 19 juillet, le train s'arrêta à bout de voie en vue du Missouri. Point de débarcadère. Nous étions au milieu de la prairie, après avoir dépassé le village de Council Bluff, dont les maisons s'éparpillent au versant d'une hauteur où les chefs Indiens se rassemblaient volontiers il y a quelques années, pour tenir conseil. De là son nom. Chacun sauta à bas des wagons, et pêle-mêle courut vers une ligne de coachs et d'omnibus déployés en ligne de l'autre côté d'une seconde voie obstruée par des wagons vides. On se casa comme on put, on se pressa, on s'entassa les uns sur les autres, et enfin il me parut que tous les passagers étaient emballés, quelques-uns sur les impériales, faute de place au dedans. La chaleur était torride, la poussière asphyxiante. Consolons-nous, s'il eût plu, entre l'eau du ciel et la boue de la terre, c'eût été bien autre chose.

L'administration du chemin de fer n'enregistre les bagages que jusqu'à Council Bluff. Il faut donc les numérotter à nouveau pour Omaha. C'est une perte de temps : néanmoins l'opération se fait rapidement et ledit bagage est alors entassé en pyramide et non pas en cônes renversés dans le large fourgon à ailes, trainé par six chevaux. Comment se fait-il, étant donné la hauteur de la charge, son expansion vers le haut, et les lois de la gravitation, que le tout ne culbute pas neuf fois sur dix, c'est ce que je n'essaierai même pas d'expliquer. Le fait est que le tout arrive généralement à bon port, bien que la route ne soit pas macadamisée. Grand Dieu ! il n'y a point de route avec ou sans macadam entre le terminus de la voie ferrée et le steamboat qui traverse le fleuve. Des pistes variées sont tracées par les roues à travers la prairie. Lorsqu'elles sont praticables, on les suit. Quand elles sont défoncées en ornières, on les quitte pour en tracer d'autres. On passe sur les herbes, sur les pierres, sur les souches, sur les taillis, dans les fourrés, suivant l'inspiration du cocher ou le plus ou moins de sûreté de son coup d'œil. On est cahoté, balloté, bousculé ; mais le véhicule passe toujours à grandes guides par-dessus tous les obstacles. Le bagage suit : mais quand les cahots atteignent une proportion dangereuse, il quitte la piste, et cherche sa voie à travers champs. Comme le steamboat doit attendre l'arrivée des four-

gons, un mille de plus n'est pas une affaire ; en tout cas, c'en est une bien moindre que ne le serait la culbute du bagage, et le temps perdu à le recharger, sans compter le dommage et les procès auxquels ils peuvent donner lieu.

Pour notre malheur, les eaux étant déjà fort basses, le *ferry-boat* avait à faire un long détour pour traverser la rivière, et il nous attendait amarré à un point de la rive distant de quatre ou cinq milles. Et quel soleil, et quelle poussière, et quelle transpiration composite ! Enfin le bagage arriva, et sans avoir pu nous déballer au milieu de l'entassement de véhicules de toutes sortes, de chevaux, de mules et de bipèdes qui encombraient le pont, nous nous trouvâmes transportés sur l'autre rive. La descente des voitures sur le bateau, et leur montée hors du bateau au moyen d'un pont volant à demi défoncé, mériterait bien une description : mais ne nous arrêtons pas aux bagatelles de la porte.

Une route d'un ou deux milles, tracée largement mais non autrement faite, nous conduisit de cahots en cahots à Omaha. La voiture nous déposa à la porte d'un grand bâtiment carré en briques. C'était l'hôtel du lieu, le Herndon Hotel (le seul à l'époque, le Cozzens Hotel n'étant pas alors achevé). Le bagage arriva à son tour. Je l'avais attendu non sans quelque inquiétude, je l'avoue. Malgré tout, il fut déchargé sans accident, car une écorniflure à une de mes malles (la plus élégante, une parisienne, hélas !) était sans conséquence. Dans ma crainte du pire, je m'estimai fort heureux d'en être quitte à si bon marché.

Omaha City était... Je parle à l'imparfait, non pas par analogie avec l'état absolu d'imperfection où toutes choses y étaient alors, mais parce que dans ce diable de pays, toutes ces choses marchent si vite que, d'une année à l'autre, elles deviennent méconnaissables. Certaines villes ont grandi plus vite que la génération née en même temps qu'elles. De villages elles sont devenues cités avant que les enfants y soient devenus des hommes. Et en 1867, Omaha était lancée d'un tel train que l'esquisse que j'en trace aujourd'hui ne s'applique guère à l'Omaha de 1870.

Done, au mois de juillet 1867, Omaha n'était plus un village et n'était pas encore une ville à proprement parler, bien qu'elle s'enorgueillît du titre de Omaha City. La désignation est du reste sans conséquence, car une douzaine de baraques se l'ad-

jugent parfois *motu proprio*, par anticipation de l'avenir. Témoin, par exemple, Sioux City. On m'assurait pourtant que la population d'Omaha s'élevait alors à dix mille habitants. Il n'y paraissait guère. Pour moi, j'aurais dit de cinq à six mille; mais j'eusse été probablement dans l'erreur. Deux ou trois pâtés de magasins, de boutiques et de bureaux d'affaires, parmi lesquels un théâtre, le tout moitié en brique, moitié en planches, formaient un noyau serré où convergeait le mouvement et où se manifestait la plus grande activité. La rue principale, Farnham Street, reliait en ligne droite ce centre des affaires au bord du fleuve. Elle comptait deux ou trois demi-pâtés de maisons en briques, nombre de boutiques en planches, autant de bars et de *eating houses* (1) de bas aloi, le tout s'arrêtant au Herndon Hotel, au bord du plateau abrupt qui s'élève au-dessus des plus hautes crues du Missouri. Là, par une large brèche taillée dans l'escarpement, la rue, devenue route, plongeait dans un terrain bas, à demi submergé, et se prolongeait en talus à travers les voies ferrées du dépôt du chemin de fer du Pacifique, jusqu'au bord du fleuve.

Un jour il y aura des quais à la même place, c'est indubitable ; il y en a déjà peut-être. Mais à l'époque, les steamboats chargeaient et déchargeaient leurs marchandises sur le bord sablonneux, abandonné à lui-même et aux caprices du courant. Evidemment, tout cela doit être inondé au printemps, et la fonte des neiges doit éléver l'eau du fleuve jusqu'au pied de la falaise. Le matériel du chemin de fer deménage alors temporairement ; et les trains et les locomotives s'arrêtent à quelque distance, sur une courbe ascendante. Puis quand l'eau s'est retirée, la compagnie déblaie ses rails des voies de garage, et reprend possession de son marécageux terrain.

NOTA. — C'est dans les fossés de drainage de ces bas terrains que j'ai vu les premières écrevisses en Amérique. Des gamins les péchaient en abondance dans une eau sale et bourbeuse. Elles sont plus petites que les écrevisses de France et, je le suppose, de goût bien inférieur. Du reste, je ne m'en suis pas assuré. Retournons à Omaha même. Farnham St. étant la seule rue qui, jusqu'ici, descende jusqu'au bord de l'eau, est et restera pour quelque temps du moins la rue principale, l'artère des affaires. Toutes les autres rues ouvertes ou tracées sur un large plan s'étendent à angle droit et à distances égales, parallèlement ou perpendiculairement au

(1) Restaurant.

fleuve. C'est le plan uniforme de toutes les villes, petites ou grandes, aux Etats-Unis. Sur ce plan, à partir du centre que j'ai indiqué, se disséminent dans toutes les directions des bâtiments de toutes sortes, cottages, maisonnettes, chaumières et barraques entremêlées de terrains vagues ou enclos, le plus souvent, tout cela sur une vaste étendue de terres qui s'élève en pente douce des bords du Missouri jusqu'au sommet d'une chaîne de collines contournant la ville à l'Ouest et au Sud, où elle aboutit au fleuve. Cette chaîne de collines forme un amphithéâtre agréable au sommet duquel deux grands bâtiments dominent le paysage, grandis par leur isolement et leur position. L'un est le Capitole, dépossédé de sa législature depuis que la capitale du Nebraska a été transférée. L'autre est un couvent de Sainte-Marie, je crois, consacré à l'éducation des demoiselles.

Le catholicisme est remarquable, entre autres choses, par la promptitude avec laquelle il plante des maisons d'éducation partout où se porte le flux de la population. S'emparer de la jeunesse, c'est s'assurer l'avenir.

L'emplacement d'Omaha a été bien choisi ; jusqu'à ce que le pont du chemin de fer du Pacifique soit construit, la ville se trouve être tête de ligne. Elle sert de dépôt actuel aux marchandises qui s'écoulent à l'Ouest dans les plaines. De là, le mouvement fébrile d'affaires qui s'y manifeste ; de là l'active énergie qui s'y développe. De là les spéculations sur les terrains et les bâtisses qui s'y donnent carrière ; et de là, enfin, le rapide développement qui s'y produit en population et en construction de toutes sortes. La question que résoudra un avenir de quelques années est celle-ci : lorsque le chemin de fer du Pacifique franchira le Missouri, comme il franchit aujourd'hui le Mississippi, et que de tête de ligne Omaha sera devenue simplement une station et peut-être un dépôt de matériel, lorsque l'embranchement de Saint-Louis d'un côté, et la ligne directe de Chicago de l'autre, convergeront pour déverser les produits sur tout le parcours des plaines jusqu'aux Montagnes Rocheuses, et communiquer directement avec les territoires du Pacifique jusqu'à San Francisco ; tout ce mouvement qui se produit autour d'Omaha actuellement ne s'arrêtera-t-il pas et le courant d'affaires, si actif aujourd'hui, ne se trouvera-t-il pas réduit forcément à la spécialité des produits agricoles ?

Ce résultat est d'autant plus probable que la ville, dépouillée des bénéfices que lui procure en ce moment l'approvisionnement de la ligne du Pacifique, ne conservera pas davantage l'approvisionnement des postes du Haut Missouri. Ce que ne fournira pas Saint-Louis sera tiré de Sioux City situé à 230 milles plus haut sur le fleuve où, l'an prochain, aboutira une nouvelle ligne de chemin de fer venant directement de Chicago par Dubuque. Les deux tiers de la voie ferrée sont déjà en exploitation. Mais si alors les progrès d'Omaha se ralentissent ou même s'arrêtent, ceux que la ville aura accomplis à cette époque ne lui resteront pas moins définitivement. Aux Etats-Unis les villes peuvent s'arrêter ; mais elles ne reviennent jamais en arrière.

De ce que je viens de dire, on conclura aisément que Omaha manque absolument d'originalité et ressemble, dans

son ensemble et dans ses détails, à toutes les villes américaines en période d'accroissement. Tel est, en effet, le cas. Cependant, certains détails caractéristiques rappellent invinciblement à l'étranger qu'il se trouve là sur les confins extrêmes de la civilisation, et qu'il est transplanté dans le *Far-West*.

Dans les rues, on rencontre constamment des hommes à *tous crins*, généralement grands et robustes, tannés par le soleil, et portant ostensiblement à leur ceinture, le *hunting knife* (1) et le *revolver*, compagnons inséparables de l'habitant des plaines. Lorsque ces hommes quittent la ville, que ce soit à cheval, en coach ou en wagon, ils manquent rarement de se munir d'une carabine, comme ailleurs on se munit d'une canne ou d'un parapluie. Tous portent en toute saison une chemise de laine et un gros paletot qu'ils remplacent parfois par une jaquette en peau de daim ou d'antilope. Quant aux quelques Indiens qu'on rencontre habituellement dans les rues d'Omaha, ce n'est pas la peine d'en parler. Ce ne sont que des mendians sales, à demi couverts de quelques guenilles et montrant leurs longs cheveux noirs et leurs visages couleur de brique aux portes des cuisines, plus que partout ailleurs.

Malgré la rudesse de leur aspect et de leurs manières, les hommes de l'Ouest sont généralement bons et obligeants. Ils entrent volontiers en conversation avec les étrangers, et de même qu'ils sont portés à adresser nombre de questions, de même ils répondent volontiers à toutes celles qu'on leur pose. Ils iront même au-devant, pour peu qu'on se montre réservé à ce sujet, et ils vous raconteront d'eux-mêmes où ils vivent, ce qu'ils font, ce qui les amène en ville. Leurs aventures dans le désert, parmi les Indiens, sont souvent réellement intéressantes, et il m'a paru qu'ils étaient sensibles à l'attention qu'on y prête.

On comprend que je ne me sois pas fait faute de prendre autant d'informations que possible sur le pays tout nouveau pour moi où je venais résider. Aussi, ai-je eu bien des curiosités, le soir en prenant l'air à la porte de l'hôtel, avec des pionniers de l'Ouest. Les Indiens surtout, leurs mœurs, leurs habitudes, leurs idées étaient un thème auquel je revenais sans

1) Couteau de chasse.

cesse, d'autant plus que tous mes informateurs n'étaient pas à beaucoup près de la même opinion sur ce sujet. La majorité était d'avis que, pour en finir avec les difficultés de la question indienne, le plus simple et le seul moyen était d'exterminer *toute cette vermine*. C'est l'opinion dominante sur les frontières, et surtout dans les villes et dans les *settlements* (1) de quelque importance. D'autres, plus justes ou plus modérés, pensaient que les blancs étaient bien loin d'être sans blâme, et c'est à eux qu'ils attribuaient au fond la cause des hostilités qui avaient éclaté durant la guerre, et se poursuivaient encore. Ceux-là étaient le très petit nombre, et je dois dire que, tout en déclarant qu'on avait traité les pauvres Indiens comme des chiens, qu'on les avait trompés, volés, pillés, massacrés, ils n'auraient pas été moins prompts que les autres à tirer à vue sur tout Peau-Rouge suspect qui se serait montré sur leur chemin. La destinée de la race blanche en Amérique est de manger la race rouge, et dans cette marée montante de population qui se répand vers le soleil couchant, il n'est personne qui reste en arrière pour donner son coup de dent, personne, excepté le gouvernement, qui temporise et achète la paix, pour n'avoir pas à accomplir lui-même la besogne dont les individus s'acquitteront bon gré mal gré. Par exemple, dans le Montana, au cœur même des régions indiennes, partout où la présence de l'or attire et agglomère les mineurs, l'Indien doit fuir ou disparaître. S'il entreprend de défendre son terrain, il est exterminé. Le mineur, dérangé de ses travaux et de ses rêves de fortune, est d'une humeur terrible. Il lui faut une sécurité complète, à l'abri des retours hostiles. A cette fin, il n'épargne rien, et là où il a atteint les Peaux-Rouges, femmes, enfants et guerriers, tout est laissé également pour engraisser la terre ou les loups. Dans beaucoup de *settlements* avancés, on ne comprend pas les choses autrement, et quand les *settlers* (2) montent à cheval, jamais ils ne s'embarrassent de prisonniers au retour de leur expédition.

Comme j'aurai toute occasion possible d'étudier par moi-même les Indiens, et d'en parler par expérience, il est inutile de m'étendre plus longuement ici sur ce sujet.

Je restai seize jours à Omaha ; seize jours de chaleur, de

(1) Concessions.

(2) Colons de concessions.

poussière, et d'ennui mélangé de regrets, car, en l'absence de toute voie de communication avec ma destination, n'aurais-je pas pu passer une douzaine de jours de plus à New-York et à Newport au milieu de mes proches, sans arriver pour cela une heure plus tard à mon poste ? Heureusement qu'il n'est pas dans mon caractère de me tourmenter avec des si. Ce qui est fait est fait. Adieu aux choses accomplies.

Mon premier soin, en arrivant, avait été de m'informer de la date à laquelle passerait le premier steamboat remontant le fleuve. Mais à cet égard, personne ne pouvait me renseigner, les départs n'ayant point lieu à jour fixe, et dépendant exclusivement du fret que les vapeurs pouvaient trouver. C'était donc aux annonces des deux principaux journaux de Saint-Louis qu'il fallait m'adresser pour apprendre quel bateau partirait le premier, et à quelle date. C'est ainsi que j'appris que le *Deer Lodge*, capitaine Clark, devait quitter Saint-Louis le 19. A quelques jours de là, j'appris par la même voie que son départ était retardé jusqu'au 25 juin. En définitive, il ne se mit en route que le 29 au matin.

Le général Meyer, quartier-maître en chef du Département de la Platte, dont le chef-lieu est à Omaha, me donna les meilleurs renseignements sur le *Deer Lodge*. « C'est, me dit-il, un des meilleurs steamboats du Haut-Missouri, et de ceux qui font infailliblement les plus courtes traversées. Vous devez vous estimer heureux que la fortune vous ait si bien servi. » Mais en attendant l'arrivée du *Deer Lodge*, que faire à Omaha ? Le général Auger, commandant le département et que j'avais connu pendant la guerre, était alors absent. Il choisissait, au pied des Montagnes Rocheuses, l'emplacement d'une nouvelle ville qui n'était qu'à l'état de projet, mais qui, dans quelques années, sera déjà populeuse. Cheyenne est le nom qu'elle a reçu avant la naissance.

Mais même lorsqu'après quelques jours, le général Auger fut revenu, les journées étaient encore terriblement longues. Je fis la connaissance de quelques officiers, et de quelques habitants. Parmi ces derniers se trouvait un jeune homme nommé Kimball, qui avait servi dans l'armée du Potomac. Après la guerre, il s'était fait épicer en gros, et, presque chaque jour, j'allais flâner une heure ou deux dans son magasin, passant en revue les clients qui y venaient à la file et admirant l'activité

yankee avec laquelle ma nouvelle connaissance conduisait et expédiait les affaires en l'absence de son associé alors en tournée dans l'Est. L'intelligence, l'habileté et l'ardeur au travail de ce jeune homme étaient véritablement remarquables. Il ne s'épargnait en rien. Il recevait les clients, discutait et concluait avec eux, prenait les commandes, expédiait les marchandises, faisait les entrées dans les livres (son commis était alors atteint d'une fièvre typhoïde), écrivait les correspondances. J'entrais, je prenais une chaise. S'il était inoccupé dans le moment, nous causions ensemble ; sinon, je prenais un journal ou j'allumais un cigare, et les affaires marchaient comme si je n'eusse pas été là. Autrement, bien entendu, je n'y serais pas resté. Là j'ai été mis en rapport avec des hommes curieux à connaître, gens communs par leur manque d'éducation et la nature de leurs occupations, mais ayant passé par de singulières épreuves, et couru d'étranges aventures. Quelques officiers y venaient aussi, surtout le soir après dîner, lorsque, les affaires du jour terminées, nous étions libres de prendre le frais sur le pas de la porte ou de parler guerre ou politique autour d'un flacon de whiskey, dans la chambre que M. Kimball habitait à l'arrière de son magasin.

Un dimanche, M. R... me prit dans un léger wagon attelé de deux bons chevaux, et me fit voir les environs d'Omaha. Je n'avais pas l'idée que nous fussions si absolument à l'entrée des déserts. En effet, lorsque nous arrivâmes au sommet des collines qui entourent la ville, les plaines se présentèrent à nous dans leur immensité solitaire. La route inachevée qui passait devant la porte du couvent nous conduisit à deux fermes isolées au delà desquelles ne se montrait plus aucune trace de culture ou d'habitation. Pour revenir à Omaha (nous n'en étions qu'à quatre ou cinq milles) par un autre chemin, il nous fallut lancer notre attelage à travers champs, la route nous ayant manqué après la seconde ferme. Nous rencontrâmes quelques *shanties* (1) irlandais du plus misérable aspect, au bord d'un ruisseau bourbeux où s'ébattaient quelques oies et quelques canards, et où se vautraient les cochons obligatoires. Irlandais et cochons ne vont jamais l'un sans l'autre. Devant un de ces *shanties* nous traversâmes le chemin de fer du Pacifique, et nous

(1) Baraques, huttes.

nous arrêtâmes pour suivre des yeux un convoi qui s'enfonçait au loin dans la prairie déserte. Et je rentrai en ville bien convaincu qu'Omaha était l'extrême avant-poste de la civilisation.

Dimanche 4 Août.

Enfin, me voici à bord du *Deer Lodge*. Il est arrivé devant Omaha ce soir vers six heures, et s'est amarré au rivage pour passer la nuit. Comme je l'attendais depuis quelques jours d'un moment à l'autre, je me tenais prêt à embarquer immédiatement. Aussi, mes préparatifs n'ont pas été longs. Le temps de fermer une malle ou deux, de payer ma note à l'hôtel, et de faire charger mon bagage sur un wagon commandé à cet effet, et j'étais à l'embarcadère, préférant de beaucoup m'installer dès le soir à bord, et dormir sans souci de l'heure du départ, au lieu de rester à l'hôtel pour me lever avant le jour, et me mettre sur les bras tout le tohu-bohu du dernier moment.

D'autant plus que mon bagage s'est accru de beaucoup à Omaha. Suffisamment édifié par les renseignements que m'ont fournis les officiers habitués à la vie militaire dans les postes frontières, je me suis muni de l'indispensable en fait d'ameublement. Le reste viendra plus tard, selon les circonstances. Or l'indispensable, si peu que ce soit, ne se met pas dans un sac de nuit. Il y a un bois de lit, un matelas, des couvertures, des draps, du linge de table et de toilette, de la porcelaine, de la verrerie et une couple de rocking-chairs. Cela et quatre malles fait un assez gros volume, et mon domestique a bien juste réussi à faire tenir le tout dans un *spring-waggon*.

Le capitaine Clark a l'air d'un excellent homme. Son clerc, M. Corbin, qui fait les fonctions de subrécargue, est un jeune homme fort poli. Tous deux ont montré beaucoup d'obligeance et m'ont fourni la meilleure cabine disponible. Mon bagage a été embarqué rapidement. Deux de mes malles ont été portées dans la cabine dont je suis le seul occupant ; mon domestique couchera sur un matelas dans le salon, près de ma porte, et tout m'annonce un voyage aussi confortable qu'on peut l'espérer.

Une heure après moi est arrivé à bord le breveté lieutenant-colonel Chambers, major du 22^e. Depuis plus longtemps que moi, il attendait, à l'hôtel Herndon, le vapeur qui devait le trans-

porter à son poste avec sa jeune femme et une domestique orpheline que Madame Chambers a recueillie, fait éléver et qu'elle emmène avec elle partout où elle accompagne son mari. Le major est désigné pour le commandement du fort Randall, le premier au-dessus de Sioux-City ; par conséquent, il ne restera que peu de jours avec nous. Dans son bagage figurent une voiture légère, un cheval et deux superbes lévriers de la grande espèce.

A bord se trouve aussi Madame Elliott avec ses deux petites filles. Elle va rejoindre son mari, capitaine du 22^e, et qui tient garnison au fort Sully, où le général Stanley, commandant le district du Sud-Est Dakota, a son quartier général.

Enfin, la plus agréable rencontre que j'aie faite en m'embarquant est celle de mon aide de camp, M. Marshal, qui revient de congé et ramène sa jeune femme qu'il vient d'épouser, il y a seulement quelques semaines.

L'impression qu'a produite sur moi M. Marshal lui est toute favorable. Il a le grade de premier lieutenant, a fait son éducation militaire comme cadet à West-Point, et quoiqu'il soit trop jeune et trop nouvellement sorti de l'Ecole militaire pour avoir fait la guerre, les fonctions qu'il remplit garantissent qu'il doit être un bon officier. Il est à même de me fournir toutes les informations possibles sur le régiment, et de me mettre au courant de bien des détails qu'il est bon de connaître d'avance. Par lui, je sais déjà que mon commandement se compose de trois postes : le fort Bufford, au confluent de la rivière de la Roche Jaune et du Missouri (5 compagnies) ; le fort Totten, sur le lac du Diable, au Nord-Est du grand coude que fait le Missouri au-dessous du fort Berthold (3 compagnies), et le fort Stevenson, à quinze milles au-dessous du fort Berthold (2 compagnies). C'est au fort Stevenson qu'est mon quartier général et, par conséquent, ma destination. Le fort Berthold est aussi sous mon commandement ; mais la garnison en a été retirée, et il n'est plus maintenant occupé que par les agents de la Compagnie de fourrures américaine du Nord-Est, et quelques autres traitants blancs, autour desquels se groupe un village indien, contenant les restes de trois tribus autrefois guerrières et puissantes, aujourd'hui paisibles, peu nombreuses et cultivant le maïs. *

Après quelques informations générales, je me suis fait pré-

senter aux dames ; le général Auger, une partie des officiers de son état-major et d'autres, dont j'ai fait la connaissance à Omaha, sont venus me dire adieu à bord. Tout y est en mouvement.

A la lueur de brasiers de pin résineux, on embarque encore le fret qui attendait ici le *Deer Lodge*. Tout sera bientôt à bord, et demain matin, il est probable que, quand je me réveillerai, nous serons déjà loin d'Omaha.

Lundi 5 août.

Nous voici donc en route sur le grand Missouri. A déjeuner, j'ai reconnu qu'il y avait à bord quelques passagers de plus que ceux que j'ai mentionnés hier ; la femme et les enfants d'un charpentier employé au fort Rice, gens communs avec lesquels je n'aurai aucun rapport, et un grand gaillard qui ne paie pas de mine, mais qui s'est présenté à moi comme l'agent indien au fort Berthold. Encore une source d'informations. Le pays est monotone. Les rives du fleuve sont plates et bordées çà et là de collines dénudées. Le fleuve est très capricieux dans son cours, et change fréquemment de lit. Pendant des années, il forme des plateaux d'alluvion magnifique ; la végétation y est active et abondante ; les arbres y poussent rapidement et atteignent une grande hauteur ; puis un beau jour, le Missouri s'attache à détruire son propre ouvrage et, pendant des années, il dévore pied à pied les mêmes plateaux qu'il a élevés. Dans les grands bois qui bordent le fleuve, des bûcherons abattent les arbres qui sont à tout le monde, les coupent en bûches de la longueur voulue et les cordent en longues piles sur la rive. Les steamboats à court de combustible s'amarrent devant. Le prix est débattu, le marché conclu, et l'équipage saute à terre, embarque au galop la quantité de bois achetée ; puis on repart sans perdre de temps. L'industrie de ces bûcherons leur est profitable, et paie bien le travail de la saison. La corde de bois se paie de £ 3 à £ 6 et même £ 7 suivant l'abondance de l'article et la proximité ou l'isolement du point où il se trouve. Un homme habile et vigoureux peut corder jusqu'à deux cordes de bois par jour ; mais supposant seulement une moyenne de quarante cordes par mois à £ 5 l'une, c'est toujours *deux cents dollars* par mois, et pas d'autre

dépense que la nourriture. La rivière étant navigable six mois par an, c'est un gain de mille à douze cents dollars que doit rapporter une saison, si le bûcheron travaille depuis le mois d'avril jusqu'au mois d'octobre. Cela ne vaut-il pas la peine de courir quelques dangers de la part des Indiens, et de vivre dans une solitude absolue depuis la fonte des neiges jusqu'aux premières gelées ?

Mardi 6 août.

Arrivé au coucher du soleil à Sioux-City. C'est le dernier village de quelque importance que nous devions passer. Ici, nous pouvons dire définitivement adieu aux dernières traces de la civilisation que nous laissons au loin derrière nous. Le pays que nous avons traversé aujourd'hui est un peu plus accidenté. Nous avons aperçu ça et là, parmi les arbres, quelques scieries entourées de misérables cabanes où blancs et Indiens paraissent vivre en famille dans la misère et la malpropreté, à en juger du moins par leur apparence. Le village n'offre rien de remarquable. Une auberge mal tenue, des boutiques occupant une large rue, et des cottages en planches dans différentes directions. Il y a aussi, je crois, deux églises, et il doit se trouver quelque part une imprimerie. Des « bar rooms », cela va sans dire. Mais tout cela sera décuplé, centuplé peut-être d'ici quelques années. Le chemin de fer de Dubuque s'avance vers Sioux-City. Quand il y sera arrivé, il y conduira un courant d'affaires et un mouvement de population qui changera rapidement le village en ville, ce qui explique que déjà la spéculation s'y empare des terrains dont le prix est hors de proportion avec la condition présente de l'endroit. Un coude du fleuve forme devant Sioux-City une anse naturelle qui peut être améliorée et utilisée grandement pour le service des steamboats. Il suffirait de la protection d'une jetée pour qu'ils y puissent hiverner, et cela serait d'un avantage important pour le commerce du Haut-Missouri, et l'approvisionnement des postes militaires et de trafic.

Le steamboat *Deer Lodge* est construit sur le plan uniforme de tous les bâtiments qui naviguent sur le Mississippi et le Missouri. Rien de plus simple dans sa disposition générale. La coque est très aplatie, presque sans quille, de façon à caler le moins d'eau possible. Chargé au plein, il ne cale pas plus

de quatre pieds d'eau. Sa moyenne est de 3 à $3\frac{1}{2}$. Cette coque tout entière forme sous le premier pont la cale où l'on entasse les marchandises. Le pont est ouvert sur la moitié ou les deux tiers de la longueur du bâtiment en avant. L'arrière est fermé en forme de chambre pour protéger la machine et servir d'atelier de réparation. Les fournaises et les chaudières sont en avant de la machine, sur le pont. A droite, à gauche et sur l'avant, on empile le bois de chauffage, laissant de chaque côté un passage extérieur pour l'équipage. En avant des fournaises est un escalier découvert qui conduit à l'étage supérieur. Cet étage, supporté dans toute la longueur du navire par des colonnettes de fonte, renferme le salon ou salle à manger au centre, sur lequel s'ouvrent à droite et à gauche toutes les cabines.

La partie antérieure du salon se trouve par conséquent diamétralalement au-dessus des chaudières qui échauffent également le plancher, été comme hiver. A l'extérieur des cabines règne des deux côtés une galerie sur laquelle chaque cabine a une porte vitrée. En été, on ouvre les deux portes qui se font face, et l'on produit ainsi d'agréables courants d'air par tout le bâtiment. Dans le *Deer Lodge* le salon et les cabines latérales se terminent à chaque extrémité par une terrasse à découvert, l'une sur l'avant, l'autre sur l'arrière. Enfin, un escalier conduit encore sur le toit du salon ; mais il est rare qu'on s'en serve, bien que d'en haut la vue soit plus étendue. La raison en est que lorsque le soleil brille, on y est rôti; lorsque la pluie tombe, on y est trempé, et lorsqu'il n'y a ni pluie ni soleil, le plus communément les cendres enflammées qui s'échappent en étincelles du haut des deux cheminées s'abattent sur le pont et brûlent à jour les habits qu'on expose à leur contact. La seule différence sensible de construction qui divise les vapeurs du Missouri en deux classes est celle-ci : les uns ont leurs roues sur les côtés ; les autres n'en ont qu'une à l'arrière. Le *Deer Lodge* est parmi ces derniers. La vaste roue à aubes qui lui sert de propulsion occupe toute la largeur de l'arrière.

L'hélice ne peut être employée à cause du peu de profondeur de l'eau, de la rapidité du courant, et surtout des obstacles multipliés qui se présentent dans le lit du fleuve : chicots, bancs de sable. Pour compléter la description, ai-je besoin de mentionner que la case du pilote où se trouve la roue du gou-

vernail s'élève à l'avant du toit du salon, entre les deux hautes cheminées, et un peu en arrière ?

Pour le spectateur qui, du rivage, regarde passer ce genre de steamboats, le coup d'œil est tout différent de celui auquel on est habitué dans l'Est, le pays des eaux profondes. Le vapeur du Missouri ressemble à une longue cabane bâtie sur pilotis que l'eau aurait laissée à sec en se retirant, et qu'on aurait transportée avec ses supports sur un large chaland. Rien n'est certainement moins élégant ; mais il faut croire que rien non plus ne saurait être mieux approprié à la navigation des eaux courantes de l'Ouest, puisque c'est le seul système de transports uniformément adopté dans ces régions. Les machines sont d'une grande force et à basse pression. Elles soufflent bruyamment comme des géants haletant sous le poids d'une montagne. Elles sautent quelquefois ; le bâtiment sombrera peut-être un jour ou l'autre, défoncé par un chicot ; mais en somme, on arrive généralement à destination.

Jeudi 8 août,

Le paysage varie peu. Ce sont toujours de grands bois ou de vastes prairies sur les plateaux d'alluvion qui bordent le fleuve, et, en arrière des deux côtés, une chaîne de collines verdoyantes, couvertes d'une herbe plus ou moins épaisse, mais où pas un arbre ne croît. Aujourd'hui, la navigation a été lente et pénible. Le lit était plein d'arbres déracinés par la force du courant rongeant les rives, et les chicots abondaient dans le chenal. Les chicots, on le sait, sont des arbres morts dépouillés de leur branchage et qui, entraînés par le courant, se sont fixés au fond de l'eau par le poids et l'enchevêtrement de leurs racines. L'extrémité du tronc et les grosses branches rompues, s'il en reste, flottent au-dessous de la surface ou à la surface même, sur un angle plus ou moins aigu, suivant la profondeur de l'eau. Il en est de deux sortes : ceux qui flottent dans le sens du courant et qu'on appelle « snags » et ceux qui se dressent contre le courant et qu'on appelle « sawyers ». Les uns et les autres sont fort dangereux lorsque leur tête ne se montre pas hors de l'eau, car si un vapeur vient à les frapper en sens contraire de leur inclinaison, la violence du choc fait trou dans la coque, et le bâtiment sombre en quelques instants.

Nombre de bateaux à vapeur ont péri de la sorte. Mais le danger qu'offrent les « sawyers » est encore plus grand, car le bateau descendant le fleuve avec une rapidité bien plus grande qu'en le remontant, le choc est beaucoup plus violent. Les chicots abordés dans le sens de leur inclinaison ne présentent pas à beaucoup près les mêmes périls. Ils s'enfoncent en s'inclinant sous le choc, et la coque passe dessus avec plus de bruit que de mal.

Outre les chicots, nous avons eu à lutter contre les bancs de sable mobiles. Il nous a fallu trouver passage parmi eux, la sonde à la main, nous nous heurtons sur les bas-fonds, revenant sur nos pas, essayant un autre chenal, et labourant le sable avec la quille, pour continuer notre route. Ces épreuves se sont renouvelées vingt fois dans la journée. Quand le bateau lancé à pleine vitesse se jette sur une barre de sable, le choc est parfois tel qu'il semble que tout va s'en aller en pièces. Le bateau plie littéralement, se rejette à droite ou à gauche, ou reste échoué sur l'obstacle. Alors on renverse la vapeur, on se dégage de vive force, et l'on va tenter de passer ailleurs. Ces heurts sont inévitables, car l'eau du Missouri est jaune, sale et boueuse, et rien n'est visible à quelques pouces seulement de la surface. Si, au lieu de sable ou de boue, le lit du fleuve était formé de roches, la navigation serait si dangereuse qu'il est douteux qu'on en affronte les périls.

Un homme est tombé à l'eau, c'est un nègre de l'équipage. On l'a vu reparaître un instant, emporté par le courant, puis il a disparu pour toujours. La machine arrêtée pendant quelques minutes a repris sa marche. Tout secours était inutile. On a supposé que le pauvre diable avait dû avoir la tête ou les reins brisés par la roue en mouvement à l'arrière du bateau. L'incident n'a paru produire qu'une très médiocre impression. Une heure après, il n'en était plus question.

Par un temps superbe et une chaleur tempérée par la brise, nous avons passé devant Yanktown, petit *settlement* de quelques cabanes, désigné pourtant comme capitale du territoire du Dakota. On y a laissé quelques marchandises et quelques caisses de munitions, et le bateau s'est aussitôt remis en route.

Au-dessus de Yanktown, le paysage devient un peu moins monotone. Il y a çà et là de beaux amphithéâtres de collines,

mais les arbres n'y poussent pas. Quelques huttes d'Indiens commencent à s'y montrer. Dans l'après-midi, nous nous sommes arrêtés pour acheter du bois à un de leurs petits campements composé de quatre ou cinq loges.

Les hommes ont presque tous des pantalons et des chemises de laine de fabrique américaine. Les femmes portent des jupons courts, des jambières et des couvertures rouges ou brunes dans lesquelles elles enveloppent leur tête, leurs épaules et leur taille. Ni souliers, ni bottes. Tous ont les pieds dans des mocassins. Une des *squaws* porte à ses oreilles des anneaux de cuivre de quatre à cinq pouces de diamètre, et semble très fière de ce singulier ornement.

Nous nous sommes amarrés à la nuit, devant un autre campement à 30 ou 40 milles au-dessous du fort Randall. Là, nous avons complété notre provision de bois pour la journée de demain. Les Indiens (mâles) qui nous l'ont vendu sont venus à bord pour recevoir le prix. Ils étaient une demi-douzaine, évidemment dans une grande misère. L'un d'eux n'avait pour tout vêtement qu'une couverture rouge. Un autre avait de plus une culotte en guenilles et un calumet à fourneau de métal. Un enfant de six à sept ans qui les accompagnait se montrait *in puris naturalibus*. Aucun d'eux ne rase ses cheveux. Tous les portent pendant sur leurs épaules en masses noires comme jais, raides comme crins et très touffus. La nuit est belle et douce, mais les moustiques sont fort gênants.

Vendredi 9 août.

Série de falaises rocheuses rongées presque à pic par le courant et séparées par les ravines, aussi régulièrement que les grandes lames de l'Océan. Des buissons et des arbres chétifs croissent dans ces ravines. Les falaises ont de 100 à 300 pieds de haut et forment comme le premier degré d'une chaîne de collines qui, en arrière, ont une hauteur double.

Passé devant l'agence indienne des Yanktonahs. Elle se compose de 50 ou 60 loges et d'une vingtaine de cabanes autour desquelles on distingue de la volaille. Des chevaux et des bœufs paissent sur la prairie, en dehors des champs de maïs. Ces Indiens, réduits par la misère, commencent à cultiver la terre, comme les Santees que nous avons passés hier. Ces différentes bandes appartiennent à la nation Sioux ; mais elles sont pa-

cifiques et ont renoncé à la guerre et à la vie errante, depuis la disparition des buffles dans ces régions.

Rencontré le steamboat « Little Rock », chargé de mineurs du Montana qui reviennent passer l'hiver dans les Etats.

Nous sommes arrivés vers midi au fort Randall. A travers les grands arbres qui bordent la rive, nous avons aperçu les bâtiments dont une partie seulement sont environnés d'une palissade. C'est dire que c'est plutôt un poste qu'un fort, car les fortifications sont absolument insignifiantes.

Nous avons laissé là le major Chambers avec Madame, l'orpheline, la femme de chambre, le cheval et les deux lévriers, au milieu d'une vingtaine d'Indiens assistant au débarquement. Puis après les poignées de mains, et les adieux d'usage, le steamboat a repris le large et continué sa route.

A partir du fort Randall, deux chaînes de hautes collines bordent le fleuve qui s'en éloigne ou s'en rapproche dans son lit sinueux, suivant que des terrains d'alluvion ou de grands bancs de sable empiètent sur son domaine, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ces collines sont très onduleuses. En arrière de leurs crêtes, le terrain conserve ce caractère et forme ce qu'on appelle les *rolling praries*. Les bords immédiats du fleuve sont boisés presque exclusivement de « cotton wood », arbre qui ressemble extrêmement à notre peuplier d'Italie. Je les soupçonne fort d'être de la même famille. Le « cotton wood » atteint une grande hauteur. C'est un très bel arbre. Son bois est très spongieux, à ce point qu'il est impropre à la construction. Si le temps est sec, il se resserre, et il forme des fissures dans ses bordures ; si le temps est humide, il se dilate en proportion. Son nom vient de sa fleur en forme de bouquets de duvet qui ont une ressemblance marquée avec la baie du cotonnier mûre.

Les osiers croissent aussi en abondance sur les bords du Missouri, mais n'atteignent jamais par leur hauteur à la dignité d'arbres. En certains endroits, les frênes se mêlent aux « cotton wood trees » et sont d'une belle venue. Sur les pentes abruptes des falaises, quelques pins rachitiques implantent leurs racines, et quelques cèdres se montrent dans les ravines descendant à la rivière, mais au delà, pas un arbre ne croît, à moins que ce ne soit sur le bord d'un ruisseau. « Cette règle est générale », comme dit la théorie de l'école de bataillon.

Passé, au tomber du jour, le steamboat *Nymph* N° 2, avec son plein chargement de mineurs du Montana.

Samedi 10 août.

Les deux chaînes de hautes collines qui bordent le fleuve et forment la vallée dans laquelle s'écoulent les eaux s'élèvent davantage. Elles sont, ça et là, marquées de larges taches noires où l'herbe même cesse de pousser et où ne se montre aucune végétation de quelque espèce que ce soit. Ces terrains infertiles sont saturés d'alkalis, et forment ce qu'on appelle « les mauvaises terres ». Aucune culture n'en saurait rien tirer; mais si l'industrie les tenait à sa portée, nul doute qu'elle n'exploitât avec avantage les bases caustiques qui font leur stérilité. Ce seraient de véritables mines de potasse et de soude.

Vers le milieu du jour, nous avons dépassé l'embouchure de la rivière blanche (White River). A proprement parler, ce n'est qu'un grand ruisseau, et c'est le premier, depuis Omaha, qui se jette dans le Missouri. Les affluents sont rares et sans importance sur tout le parcours du fleuve, entre la rivière de la Roche Jaune et la rivière Platte. Ce qui explique comment le fleuve conserve le même volume d'eau sur cet immense parcours de plus de *seize cents milles*.

A partir de l'embouchure du White River, les montagnes s'abaisse et s'écartent des deux côtés. Le fleuve fait un vaste détour vers l'ouest (en le remontant) et sur sa rive gauche, les hauteurs viennent mourir en pentes douces, formant ainsi un magnifique plateau incliné où les herbes jaunies ressemblent à des moissons mûres. Un jour peut-être, tout ce vaste horizon sera couvert d'habitations et de champs cultivés, et ce désert où pas un vestige humain n'apparaît aujourd'hui, nourrira alors une nombreuse population. La même disposition se rencontre sur la rive gauche, trente ou quarante milles plus haut.

Nous avons perdu beaucoup de temps cet après-midi. A un endroit où la rivière se bifurque sur une très grande largeur, en deux bras divisés par une longue île couverte d'osiers et par de larges bancs de sable, nous avions pris le faux chenal qui se trouvait sans issue praticable. Il nous a fallu revenir sur nos pas, l'espace de plus d'un mille ; mais alors nous nous sommes

heurtés à une barre sablonneuse de vingt ou trente mètres d'épaisseur. C'est à travers cet obstacle que nous avons fini par forcer un passage ou une trouée, à force de vapeur, et à l'aide de deux gigantesques bêquilles, au moyen desquelles on élève l'avant du steamboat. Ces bêquilles se composent de deux forts mâts suspendus à une puissante grue, au-dessus de chaque bossoir.

On laisse le pied du mât tomber sur le fond de l'eau qui n'est qu'à deux ou trois pieds de la surface. Puis on attache à un énorme anneau, sur l'avant du navire, un système de cordages et de poulies dont une extrémité est fixée au bout du mât, l'autre à un cabestan mû par la machine à vapeur. Le bateau, soulevé ainsi par l'avant, force lentement son passage à la surface des sables mobiles que le courant emporte en partie ; et c'est ainsi qu'après une heure ou plus d'efforts répétés, nous nous sommes retrouvés à flot dans le chenal, et continuant notre route. Il va sans dire qu'avant de commencer l'opération, on avait mis la chaloupe à l'eau, et sondé dans toutes les directions pour trouver le meilleur passage, ou plus exactement le moins mauvais.

Comme dans les régions désertes que nous traversons maintenant, ni blanc ni Indien ne coupe de bois pour les steamboats, nous devons faire nous-mêmes notre provision de combustible. Ce soir donc, à peine amarrés à la rive, les nègres de l'équipage ont sauté à terre et transporté à bord tous les arbres morts qu'ils ont pu recueillir autour du point où le steamboat est arrêté. Ce bois mort fait un feu superbe, mais se consume en un instant, en sorte qu'il en faut deux fois plus pour entretenir les fournaises.

Le vapeur brûle en moyenne 20 cordes de bois par jour. S'il les achète toutes coupées, c'est une dépense de *cent dollars*. S'il fait son bois lui-même, c'est une perte de temps qui prolonge le voyage, et, en définitive, l'économie n'est pas appréciable, ce qui fait que les capitaines n'emploient leurs équipages à ramasser le combustible que quand ils ne peuvent faire autrement.

Dimanche 11 août.

Nous avons fait peu de chemin aujourd'hui. Une partie de l'après-midi s'est passée à trouver un chenal parmi les bas-

fonds qui semblaient occuper toute la largeur du fleuve, puis à faire notre trouée avec l'aide des grues. A huit heures du soir, nous nous sommes amarrés devant quelques huttes de bûcherons habitées par cinq Canadiens français. L'endroit se nomme Saint-John ; il est situé à cent milles environ en deçà du fort Sully. C'est un plateau d'alluvions sur lequel les arbres sont abondants et de très haute taille.

Pendant qu'on embarquait le bois acheté, j'ai eu tout le temps de causer avec les habitants du lieu. Comme je viens de le dire, ce sont cinq Canadiens français qui se sont établis là pour faire le commerce de bois à brûler avec les steamboats. C'est leur seule industrie. Ils ont avec eux des femmes indiennes qui leur donnent des enfants métis. Pendant tout l'été, ils vivent sous des tentes de peau ou loges, et durant l'hiver dans des « log-cabins » qu'ils ont construites à cet effet. Ils ne cultivent pas la terre, parce que, disent-ils, les sauterelles dévoreraient leurs récoltes ; ils ne cultivent pas de légumes, parce que les bestiaux les mangeraient ; ils n'élevent pas de moutons, parce que les loups les dévoreraient. Ils n'ont que des chevaux et quelques bœufs. Deux ou trois vaches leur fournissent du lait.

On voit, par les raisons derrière lesquelles ils abritent leur paresse et leur incurie, quelle sorte d'hommes sont ces misérables échantillons de la race canadienne, dans sa plus basse expression. Ces hommes ne sont point nomades. C'est la seule différence entre eux et la généralité des Indiens dont ils ont, du reste, adopté les mœurs et les habitudes, y compris la polygamie. Leurs femmes sont avant tout des servantes qui font tous les gros ouvrages. Ils ne parlent pas indien ; elles ne parlent ni français ni anglais. Les conversations se font entre eux par signes. On comprend qu'elles ne soient ni variées ni intéressantes. Les rapports entre les deux sexes tiennent beaucoup plus de la bête que de l'homme. Ce ne sont pas des ménages ; ce sont des accouplements. Le niveau moral et intellectuel de ces bipèdes (sauvages par choix) les rapproche plus de la brute que de l'homme civilisé. Ils ne savent rien, ils ne soupçonnent rien de ce qui se passe dans le monde. Leurs idées ne vont pas au delà du bord de la rivière, et leur vie animale se concentre tout entière dans la satisfaction des besoins présents sans plus de souci de l'avenir que du passé.

Avec le produit de la vente de leur bois, ils achètent les objets

dé première nécessité, quelques vêtements, de la farine, du tabac et du whiskey. Ainsi, ayant reçu \$ 75 pour quinze cordes de bois, le premier usage qu'ils en ont fait a été d'acheter les provisions dont ils étaient à court, et je suppose qu'ils les ont payées cher.

Pendant six mois de l'année, ils restent ensevelis dans leurs huttes, sous la neige, et n'en sortent que pour chasser. Si l'hiver leur amène des buffles, c'est un profit non seulement pour leur garde-manger, mais aussi pour leur bourse. Les peaux rapportent de cinq à six dollars, s'ils ne s'en servent pas eux-mêmes. Mais, en outre, ils ont toute sorte de gibier à portée : daïms, antilopes, lièvres et lapins. En fait de gibier de plume : oies, canards, poules de prairie, râles, bécassines, butors, courlis, sans parler des pélicans et des hérons qu'ils ne mangent pas. En fait de poisson, le fleuve ne leur fournit que des « cat-fishes » d'assez grosse taille et une sorte de petit barbillon qu'ils appellent « white fish ».

La raison qu'ils m'ont donnée de leur préférence pour ce genre de vie est que, dans les pays peuplés, et surtout dans les villes, les pauvres gens ont trop à travailler pour vivre. Ici leur travail est moins dur et se limite à l'exigence de leurs besoins.

Ils cessent de travailler quand ils ne manquent plus de rien pour un certain temps. Et c'est ainsi que quelques mois de travail en été leur assurent un repos complet pendant l'hiver. Quel repos ! Je me demande à quoi ces hommes peuvent passer le temps dans leurs cahutes, n'ayant rien à lire, incapables de penser ; ils mangent, ils boivent, ils fument et ils dorment. Et cela, pendant des mois et des mois.

Ces hommes m'ont parlé de *ne manquer de rien*. Aux yeux de beaucoup, ils manquent alors de tout, mais ils n'en ont pas le moindre soupçon. Tous les luxes, tous les conforts, toutes les jouissances de la vie civilisée sont pour eux comme s'ils n'étaient pas. Ils n'en imaginent même pas l'existence. Leur plus haute idée en ce genre est le très modeste aménagement des steamboats, et cela ne leur fait pas envie. A ce sujet, que de réflexions à faire sur la réalité des besoins de l'homme, l'empire de ses habitudes, et tout ce monde factice qui, pour lui, constitue la société civilisée ! Dans cette condition, combien de superfluités sont devenues des nécessités, et combien la nature a fait place à la convention ! Je songe à la vie parisienne que j'ai quittée il

y a aujourd'hui deux mois, et je regarde autour de moi la vie naturelle dans sa plus simple expression, et sans contrainte aucune. Ici, point de taxes, point de lois, point de règlements ; rien que l'espace et la liberté. Et ceci me conduit à remarquer que la société et la liberté doivent aller ensemble. Séparées, que produisent-elles ? L'abaissement collectif ou l'abrutissement individuel.

Lundi 12 août.

Deux temps d'arrêt pour acheter et embarquer du bois aux îles des Cèdres (Cedar Islands). Ce sont des soldats libérés du service qui se sont établis là. Leur entreprise semble prospérer. Ils ont infinitement meilleure apparence que tout ce que nous avons vu jusqu'ici en fait de bûcherons. Vêtus commodément et proprement, ils portent le revolver à la ceinture, et sont armés de carabines en cas d'attaque de la part des Indiens. Ils possèdent des attelages de bœufs et de mules pour charroyer leur bois. Nous n'avons pu voir leur établissement qui est en arrière, dans la forêt. Par le calcul que j'ai fait ailleurs, on sait qu'en deux ou trois saisons, ils peuvent amasser une somme suffisante pour rentrer dans la vie civilisée avec le pied dans l'étrier. Je suppose que c'est dans cette intention qu'ils se sont arrêtés là en quittant le service militaire.

Passé devant l'emplacement de l'ancien fort Sully qui était, il faut l'avouer, dans une pauvre situation. Le paysage est triste et nu, moucheté de terres alcalines, sans un arbre, et avec très peu de prairies. Des constructions, il ne reste que trois cabanes d'un aspect misérable, où se poursuit encore quelque trafic avec les Indiens. Le reste a passé par la fournaise des bateaux à vapeur.

Entre l'ancien et le nouveau fort Sully — 40 milles environ — les chaînes de collines qui bordent le fleuve sont d'un aspect morne et désolé. A peine si l'herbe y pousse. Les terres stériles y sont noirâtres et saturées d'alcalis. Comme il ne trouve point de rochers ou de couches compactes, le terrain friable et partout lavé par les pluies, se forme en dômes dont les flancs sont sillonnés de gercures, ce sont moins des collines que d'énormes tas de terre. On dirait le rebut des cendres de la création. Rencontré deux steamboats dans l'après-midi. Clair de lune magnifique.

Mardi 13 août.

Arrivés à l'embarcadère du nouveau fort Sully vers dix heures du matin. Inutile d'ajouter que l'embarcadère se compose seulement d'une demi-douzaine de gros pieux plantés dans la prairie au bord de laquelle les steamboats viennent s'amarrer. Le poste est à un mille ou deux de là, sur une pointe escarpée, où pas un arbrisseau ne croît. C'est un assemblage de constructions pour une garnison de quatre compagnies du 22^e et pour le logement du général Stanley et de son état-major, car le fort Sully est le quartier général du district militaire. Rien au monde n'y justifie la désignation de fort, car tout y est ouvert, et l'établissement n'est pas même protégé par un fossé ou une palissade. Le général Stanley est d'avis qu'en face de méprisables ennemis comme les Indiens, il faut habituer les hommes à compter sur leur propre vigilance et leurs fusils « breach loaders » pour leur protection, plutôt que sur l'abri des palissades qui ne sont bonnes qu'à affaiblir leur moral. Je crois que le général a grandement raison.

Le pied de la hauteur où le poste est assis est entouré de grands bois qui poussent au bord de l'eau sur un terrain marécageux, ce qui explique l'éloignement du débarcadère, au moins pour le présent. Après avoir laissé à terre Madame Elliott et ses enfants, que son mari était venu recevoir dans une ambulance, — on se sert d'ambulances dans les postes militaires pour la commodité usuelle des dames et ceci ne veut pas dire nécessairement que Mme Elliott fût malade, — et après avoir débarqué les articles de fret à destination du poste, nous avons repris notre route, au moment où le vapeur *Mountaineer* s'amarrait à la rive. On le disait échoué quelque part dans les environs du fort Berthold. Ou c'était une erreur, ou il sera parvenu à se renflouer.

Nous entrons maintenant dans les régions fréquentées par les Indiens hostiles. Ils se mesuent parfois en embuscade dans les broussailles, pour tirer sur les steamboats à leur passage près de la rive. Quelques personnes ont été tuées ou blessées de cette façon ; aussi pour protéger ses passagers, le capitaine du *Deer Lodge* vient de faire garnir la galerie supérieure d'un double rang de paquets de « shingles », bardéaux super-

posés, ce qui nous fait un rempart de 4 pieds de haut à l'épreuve de la balle. Les côtés de la case des pilotes sont également protégés par une épaisse feuille de tôle. En outre, les steamboats du Haut-Missouri sont tenus d'être armés. Nous portons à l'avant deux obusiers, et dans le salon se trouve un râtelier muni de fusils et de carabines, sans compter les revolvers dont chaque passager mâle est muni pour son propre compte, « as a matter of course ».

Le paysage ne s'égale point au-dessus du fort Sully. Ce sont encore les mêmes grands tas de cendres sillonnées par les profondes rayures de la pluie.

Mercredi 14 août.

Le fleuve conserve partout et toujours sa grande largeur ; de là son peu de profondeur. Aujourd'hui nous aurions perdu beaucoup de temps à chercher un chenal, si l'on n'avait mis le délai à profit en amarrant le steamer dans un endroit où les arbres morts abondent et où l'équipage a renouvelé notre provision, tandis que le canot parcourait la rivière en sondant.

A propos de l'équipage, je n'ai pas dit en quoi il consiste. Le voici : il y a à bord 30 « deck hands » ou hommes de peine, tous noirs ; 2 pilotes, 2 mécaniciens, 2 contremaîtres, 6 chauffeurs, un clerc ou commis d'administration, un bar-keeper, 3 ou 4 cuisiniers, un barbier chargé aussi du bagage, 6 domestiques de chambre et une blanchisseuse. Tous ceux-ci sont blancs, excepté les cuisiniers, les domestiques et le barbier. La dépense du bateau est de \$ 150 par jour, sans compter l'achat du combustible. Quand on achète le bois, la dépense du jour s'élève à \$ 250. Pour couvrir de tels frais et laisser un bénéfice, le prix du fret doit être nécessairement très élevé. De Saint-Louis au fort Benton, il est d'environ 10 cents par livre et a été jusqu'à 15 cents. La conséquence est que tout coûte horriblement cher dans les postes du Haut-Missouri.

Pendant notre temps d'arrêt, vers le milieu du jour, nous avons aperçu à l'horizon une tribu d'Indiens défilant sur les hauteurs. Comme ils avaient avec eux leurs bagages, leurs tentes et leurs familles, il est évident qu'ils n'étaient pas sur le sentier de la guerre. La direction qu'ils suivaient était celle du fort de Sully.

Avant le coucher du soleil, nous avons encore passé une

bande d'Indiens. Ceux-ci étaient établis sur le bord de l'eau, dans un ravin ouvert où l'on distinguait une douzaine de loges, ce qui suppose de cinquante à soixante individus. Aussitôt qu'ils ont aperçu le steamboat, tous sont montés sur la falaise, courant vers un point où le steamer pouvait accoster. En effet, le capitaine s'y est arrêté un instant pour leur faire présent d'un baril de biscuit et de quelques carottes de tabac. Les femmes de cette bande n'offraient rien de remarquable, mais les hommes étaient dans une tenue singulière. Le chef avait un pantalon bariolé et festonné de jaune, pas de chemise, une couverture rouge et un vieux feutre gris. Un de ses jeunes braves portait une veste à manches dans le genre espagnol, couverte d'ornements de cuivre en têtes de clous comme ceux que les tapissiers emploient dans la confection des chaises et fauteuils. Outre ce vêtement d'épaules, le brave ne portait rien, rien qu'un léger pagne flottant à tous les vents. Autrefois, il avait dû avoir des jambières ; mais il les avait taillées en lanières qui pendaient à sa ceinture, sans autre objet possible que de chasser les mouches de ses jambes nues. Les Indiens portent très rarement le pantalon entier. Ils en suppriment la principale portion qui les gêne dans leurs mouvements, et ils n'en gardent que les jambes en forme de houseaux qu'ils attachent à leur ceinture au moyen d'une ficelle ou d'une courroie.

Pendant les quelques minutes d'arrêt du steamboat, un grand gaillard dans la force de l'âge se tenait fièrement campé au bord de la falaise. Sur le bras droit, il portait la bride de son cheval, sur le gauche, une couverture roulée, et sur sa personne, un semblant de pagne flottant à la brise. Les autres membres de la bande étaient à l'avenant. Les enfants portaient *au plus* une mince courroie en ceinture, sans doute pour indiquer leur intention de porter un pagne un jour ou l'autre.

Dépassé l'embouchure de la rivière Moreau et passé la nuit à quelques milles plus haut. Le clair de lune a cela d'utilité qu'il permet de faire du bois le soir, lorsque le bateau est arrêté pour la nuitée. En somme, nous n'avons pas fait longue route aujourd'hui.

Jeudi 15 août.

Fête de l'Empereur et de toutes les Maries du monde catholique. Il y a aujourd'hui grande célébration à Paris. Les bords

du Missouri y sont absolument indifférents. A 8 heures, croisé le steamer *Viola Belle*. Vers 10 heures, passé l'embouchure de la « Grand River » qui n'est qu'une toute petite rivière.

Bien qu'abondant dans ces parages, le gros gibier ne se laisse pas voir. Un jeune cerf est tout ce que nous avons aperçu jusqu'ici ; point d'antilope, et point de buffles. Lorsqu'un troupeau de ces derniers est engagé à travers la rivière, l'approche d'un steamer n'arrête pas le mouvement de leurs masses compactes. C'est alors le bateau qui est contraint de s'arrêter ou de ralentir sa marche devant ce vivant obstacle. Lorsque ces animaux, mal guidés par leur instinct, rencontrent des sables mouvants sur leur passage, il en peut périr un grand nombre. On les voit alors se débattre désespérément, à mesure qu'ils enfoncent, s'épuiser en vains efforts, et disparaître peu à peu, la tête restant la dernière et parfois pendant un jour ou deux à la surface.

Amarré le bateau dès 6 heures du soir, pour faire du bois. La soirée tout entière y est consacrée.

Vendredi 16 août.

Nuit déplorable. Nous étions amarrés au bord d'un bois, et la brise soufflait de terre. A peine le soleil couché, des millions de moustiques ont envahi le steamboat, et rien n'a pu nous en protéger. Ils étaient partout, sur le pont, dans le salon, et dans les cabines. Ils se glissaient, quoi qu'on fit, sous les moustiquaires. Impossible de fermer l'œil. Nous avons passé la plus grande partie de la nuit à nous promener de long en large, la tête et le cou couverts d'une serviette ou d'un mouchoir sous nos chapeaux, les mains gantées et armées d'un rameau vert toujours en mouvement pour défendre notre visage. Ces moustiques sont un véritable fléau. Tous les bois au bord de l'eau en sont infectés, et si l'on passe la nuit sur la lisière et sous le vent, adieu sommeil jusqu'au lendemain. Si, au contraire, on passe la nuit près d'un banc de sable ou si la brise souffle du bateau à la rive, on est comparativement à l'abri de ces nocturnes envahisseurs.

Je ne sais si les moustiques chassent des bois les Indiens et les quadrupèdes ; le fait est que nous n'y voyons que des oiseaux, aigles, vautours, hérons, oies, canards, etc. Ces

oiseaux du désert n'étant pas tirés, sinon quelquefois à balle par un passager oisif, ne semblent pas fuyards. Le bateau les approche souvent d'assez près. Aujourd'hui, par exemple, des aigles perchés sur des arbres morts y sont restés pour regarder passer le steamer à soixante ou quatre-vingts pas. Quant aux jeunes couvées d'oies et de canards, n'ayant pas encore d'ailes pour s'envoler, elles se contentent de s'éloigner du bord de l'eau de ce pas gauche et lent qui les caractérise. Les oisillons, guidés par la mère oie, s'écartent sur les bancs de sable au bord desquels ils se tiennent à l'abri de toute surprise. Les canetons préfèrent barboter ou plonger sous quelque souche ou parmi les herbes jusqu'à ce que nous soyons passés. J'ai vu le bateau passer bruyamment à vingt-cinq ou trente pas d'eux sans leur faire quitter l'eau.

La chaleur de ces jours derniers a été excessive, un soleil torride et pas de brise ; pis que cela, une légère brise soufflant dans le sens de notre marche, juste assez pour neutraliser le courant d'air résultant de la locomotion. Série de mésaventures : la viande fraîche est épuisée, et la glace nous fait défaut. Sans glace, impossible ou plutôt inutile de tuer un bœuf amené à bord pour renouveler la provision. La viande ne se conserverait pas douze heures. Il faut donc attendre que nous soyons au fort Rice. Jusque là les repas se composent de tranches de jambon frit, de pommes de terre et de galettes de maïs. Le vin qu'on achète à bord est exécrable, à ce point qu'il est préférable de boire l'eau jaune, sale, non clarifiée et tiède du Missouri. Heureusement il est prouvé que, toute terreuse qu'elle soit, elle est plutôt bonne que mauvaise pour l'estomac.

N'oubliions pas que les fournaises sont immédiatement au-dessous des salons et des cabines, dont le plancher est chauffé en conséquence, ce qui fait qu'en somme, la température intérieure du bateau, où qu'on aille, est celle d'un four à demi refroidi. Il faudrait être « l'Espagnol incombustible » pour s'en accommoder.

Près de l'embouchure de la rivière aux Boulets (Cannon Ball river) nous est apparue la première antilope galopant sur la rive. C'est un charmant animal, tenant de la gazelle et du chevreuil ; ses cornes sont celles du chamois. Il va sans dire qu'il est très léste et très rapide à la course, le plus rapide des hôtes des prairies.

La rivière aux Boulets emprunte son nom à une quantité assez considérable de grosses pierres sphériques qui se trouvent en cet endroit. Elles ont l'apparence d'énormes boulets. Nous en avons vu une trentaine sur le bord de l'eau, et d'autres encore à demi engagées dans les couches de terre sablonneuses qui forment la rive escarpée du fleuve. J'ignore comment s'est produite cette formation singulière et personne n'a pu me le dire. Pour mon compte, je n'en ai jamais vu ailleurs de semblables, et je ne me souviens pas d'en avoir vu mentionner dans aucun livre.

« *Felix qui potuit rerum cognoscere causas.* »

Ce qu'un écrivain anglais a traduit par : Heureux qui sut prendre à propos son parapluie. »

Nous sommes arrivés au fort Rice vers le crépuscule. C'était ma première destination ; mais après l'avoir visitée, je rendis grâce au ciel d'être envoyé ailleurs. Sur un point élevé de la rive droite du fleuve s'élève une enceinte carrée de palissades ayant un blockhaus saillant à deux de ses angles. C'est le fort Rice. En dehors sont bâties quelques cabanes de traitants ; en dedans quatre compagnies du 22^e, commandées par le lieutenant-colonel Otis, ont leurs quartiers à l'étroit, faute d'espace nécessaire pour les différents bâtiments. Les quartiers des officiers sont des cabanes de troncs d'arbre équarris et de terre. Ils sont bas d'étage, blanchis à la chaux à l'intérieur, et d'assez pauvre apparence. J'ai trouvé là, comme presque partout ailleurs où je suis allé, quelque ancienne connaissance de l'armée du Potomac. A Randall, c'était le capitaine et lieutenant-major Bush de l'ancien 5^e corps ; à Rice, c'est le lieutenant Fisher, ancien capitaine de volontaires à l'état-major du général Mott, le même dont j'ai raconté la capture par les rebelles à Deep Bottom, dans mes *Quatre ans de campagne à l'armée du Potomac*. Les Indiens sont nombreux autour du fort. Ce sont principalement des Yanktonahs et des Unkpapahs, les uns et les autres appartenant à la nation des Sioux. Le gouvernement leur fait distribuer des présents une fois par an, et la garnison leur donne des provisions de temps à autre. Ces tribus se sont divisées. Une partie reste auprès du fort sans prendre part à aucune hostilité contre les blancs avec lesquels ils sont par conséquent en termes d'amitié. L'autre partie bat la plaine et mène une vie errante, sans relations avec les postes mili-

taires, sinon pour y commettre quelque dépréciation à main armée, lorsque l'occasion s'en présente. Ces derniers sont ceux qui tirent parfois sur les steamboats. Il n'est pas rare que leurs courses vagabondes les amènent dans la région qui sépare le fort Rice du fort Stevenson, surtout sur la rive droite du fleuve.

Nous laissons au fort Rice le steamboat *Last Chance*, parti de Saint-Louis près d'un mois avant le *Deer Lodge*. Ce bateau est lourd et cale trop d'eau. Son équipage est mal composé, parce qu'il est mal payé. De là l'extrême lenteur de son voyage, et la perte qui en résultera pour la compagnie qui l'exploite.

Samedi 17 août.

Le bois-coton est un mauvais combustible, par suite de sa nature spongieuse ; le bois mort brûle trop vite. Ce qu'on recherche pour les steamboats, c'est le bois de frêne sur pied. Quand on en rencontre de haute taille et en grande quantité, le bateau s'amarre à la rive et l'équipage saute à terre, armé de haches pour abattre les arbres et les transporter à bord quand ils sont dépouillés de leurs branchages, au moyen d'un truc embarqué pour cette usage. Dans ce but, nous nous sommes arrêtés deux fois aujourd'hui ; mais nous avons compensé le délai en faisant route au clair de lune jusqu'à onze heures du soir.

Au-dessus du fort Rice, le paysage se modifie et devient plus agréable. Les terres alcalines ont disparu, et partout s'étend le tapis des herbes jaunissantes. Les rives du fleuve s'élèvent généralement en pentes douces et régulières vers des collines de médiocre hauteur qui ne sont guère que des ondulations de terrain. Abondance d'oiseaux de toute sorte ; ni bipèdes, ni quadrupèdes. Moustiques à foison. Croisé le steamboat *Luella*.

Dimanche 18 août.

Même au désert, on rencontre partout les hirondelles. Sur les bords du Haut-Missouri, elles nichent dans les falaises escarpées qui s'élèvent là et là à pic au bord de l'eau. Je ne vois aucune différence d'allures ou de plumage entre elles et les hirondelles les plus civilisées, celles, par exemple, qui

nichent dans les rosaces de l'arc de triomphe du Carrousel, à Paris.

Dans la matinée, d'épais brouillards nous ont forcés à nous amarrer à la rive jusqu'à ce que le soleil ait pris assez de force pour les dissiper. Alors, nous avons eu un temps superbe. Le Missouri est toujours le même. Tel je l'ai vu à Omaha, tel je le retrouve ici, aussi large, aussi jaune, aussi terreux. Les petits ruisseaux qui se jettent dans son lit sont rares et insignifiants pour le volume de ses eaux.

Les Indiens n'enterrent pas leurs morts. Ils les exposent sur des claies supportées par quatre longs pieux, à huit ou dix pieds de haut, probablement pour les soustraire à la dent des loups. Le corps, enveloppé de peaux et de couvertures, est ficelé de la tête aux pieds et étendu sur le dos. Il reste là à sécher à l'ardeur du soleil, ou à se décomposer aux intempéries de l'air. Nous avons vu de loin un certain nombre de ces tombes aériennes qui sont généralement perchées au sommet de quelque colline. Aujourd'hui, nous en avons rencontré une, placée sur le bord du fleuve. Le vent, la pluie et les vautours avaient déroulé l'enveloppe qui ressemblait à un paillasson en nattes. À travers les liens dénoués ou rompus, apparaissaient la tête et les pieds desséchés du cadavre qui semblait encore regarder le ciel, et que le soleil colorait de ses plus chauds rayons.

Nous continuons à faire bonne route. Le *Deer Lodge* en est à son vingtième jour de voyage. C'est, m'assure-t-on, la plus rapide traversée qui ait été faite entre Saint-Louis et le point où nous venons de nous arrêter pour la nuit. Aussi le fait est-il consigné en gros caractères sur une large planche que l'on cloue en ce moment sur le tronc d'un grand arbre bien en vue. L'inscription porte :

The *Deer Lodge* — 20 day out

August 18 1867

Elle fera l'admiration et l'envie de tous les steamboats qui passeront après nous.

Le pays s'étend de plus en plus en grandes plaines et en lointains horizons. Enfin, nous avons vu une bande d'antilopes. La plupart se sont enfuies à notre approche ; quelques-unes se sont arrêtées pour regarder passer le steamboat avec un air

marqué d'étonnement et de curiosité. Un castor surpris sur la rive par l'approche du bateau, et hésitant à se mettre à l'eau, nous a laissé tout le temps de l'examiner à notre aise. Enfin, il s'est décidé à faire le plongeon.

Beau temps, bonne route. Amarré le bateau à 9 heures du soir. Demain matin, nous serons au fort Stevenson d'assez bonne heure. La distance de Saint-Louis à Stevenson est de 2.035 milles. Celle de Saint-Louis à Omaha de 807 milles.

C'est donc un voyage de plus de *douze cent milles* que je viens d'accomplir en remontant le Missouri, dans l'espace de 20 jours. C'est exactement une moyenne de 60 milles ou 24 lieues par jour, contre un très fort courant. En considérant que le bateau ne marche pas la nuit, et en prenant en compte les nombreux temps d'arrêt pour faire le bois et les fréquents délais pour trouver le chenal ou pour le forcer, on conclura certainement que c'est là une grande vitesse que peut seule fournir une machine très puissante.

LE FORT STEVENSON

19 août 1867.

Me voici donc débarqué et rendu enfin à mon poste. J'ai traversé pour m'y rendre : la moitié de la France en chemin de fer, 17 heures, l'océan Atlantique en bateau à vapeur, dix jours et demi ; 7 Etats de l'Union, en un parcours de 1.400 milles, 60 heures ; et enfin j'ai remonté le Haut-Missouri sur un espace de 1.235 milles en 20 jours et quelques heures. J'ai le droit de me reposer. Mais d'abord, examinons ma future résidence.

Par le 101^e degré de longitude O. (Greenwich) et entre le 47^e et 48^e degré de latitude Nord, le Missouri, après avoir longtemps coulé à l'Est, décrit une courbe brusque et prend une nouvelle direction au sud. A quelques centaines de mètres en amont de cette courbe, et sur un plateau élevé en cet endroit de 40 ou 50 pieds au-dessus de l'eau, les blanches tentes d'un petit camp de deux compagnies se chauffent au soleil. C'est le poste temporaire, en attendant la construction du fort Stevenson. Les bateaux à vapeur s'arrêtent au bord d'un terrain un peu moins élevé, à la partie supérieure de cette courbe brusque que le courant creuse en rongeant semi-circulairement le bord de la

prairie ; là, sous des hangars provisoires, sont empilés des sacs de maïs et d'avoine, des provisions diverses et quantité d'articles requis pour l'établissement d'un nouveau poste, canons, affûts, bardeaux, wagons d'ambulance, planches de sapin, bois de construction, briques, etc. A ce débarcadère on dépose d'abord les articles de fret qui sont ensuite transportés dans les tentes-magasins en arrière du camp.

Les tentes des officiers, la plupart garnies de planches, font face à la rivière sur une sorte de terrasse naturelle. Les tentes des compagnies sont rangées perpendiculairement aux premières dans le sens de la déclivité du terrain qui se déprime en arrière et donne ainsi un écoulement naturel aux eaux, lorsqu'il pleut, ce qui me paraît fort rare. Au-dessous des compagnies, s'élèvent les quartiers des ouvriers civils adossés d'un côté au coral double où l'on tient d'un côté le bétail, et de l'autre les chevaux et mules d'attelage. Sur la même ligne que le coral et plus à l'Est est la scierie à vapeur où les troncs d'arbres sont transformés en planches, en poutres, ou en chevrons. La machine est en pleine activité.

Les magasins du commissariat et du quartier-maître se projettent en avant sur le flanc droit du camp, parallèlement aux tentes de l'hôpital.

La seule apparence de fortification est une palissade provisoire élevée en arrière des tentes d'officiers, moins comme protection effective contre les Indiens hostiles que pour inspirer aux femmes d'officiers un sentiment constant de sécurité. Deux pièces rayées de trois pouces et leurs caissons sont placées là au repos, en attendant l'occasion d'en faire usage. Depuis l'installation du camp, on n'a eu à s'en servir qu'une fois, et il a suffi de deux obus coniques pour mettre en déroute une bande de deux ou trois cents Indiens hostiles qui avaient signalé leur apparition soudaine par l'enlèvement de quatre mules et la mort d'un charretier surpris par eux isolément. Un des leurs eut la jambe enlevée au premier coup de canon, un autre étant blessé grièvement, et un de leurs chevaux éventré à une distance de 1.800 yards, où ils se croyaient loin de portée de tout projectile, ils n'en ont pas demandé davantage et se sont enfouis au galop. Depuis lors, on n'en a plus entendu parler. C'est à la suite de cette escarmouche que la palissade a été élevée.

Dans la prairie en arrière du camp se range en ce moment un convoi de 110 wagons ou chariots attelés de bœufs, pour transporter au fort Totten, qui se construit sur le bord du lac du Diable, les grains et provisions que les steamboats déchargent ici pour cette destination. Non loin de là, sous la garde de soldats armés, paît un troupeau de 60 têtes de bétail, pour la consommation de la garnison. Il nous en arrivera bientôt encore une fois autant pour notre approvisionnement d'hiver.

Le paysage est vaste et la vue s'y promène à l'aise. Il se compose d'un vaste et long plateau borné au Nord par une chaîne de collines accidentées, et au Sud par le fleuve qui coule parallèlement de l'Est à l'Ouest. Dans ses sinuosités, il laisse à découvert, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, de vastes pointes de sable ou des terrains d'alluvions couverts d'osiers, de broussailles ou de bois de haute futaie. Ces bois renferment les seuls arbres *moins un*, qui soient visibles à l'horizon. Le seul et unique arbre qui fasse exception a poussé, je ne sais à quel propos, dans le creux d'une ravine qui s'ouvre sur le plateau, et d'où il est par conséquent visible. Mais, soit sur la chaîne de collines au Nord, soit sur les falaises hautes et abruptes qui bordent au Sud la rive droite du fleuve, rien ne se montre que quelques broussailles dans les plis creux du terrain. Tout le reste n'est qu'un tapis d'herbe uniforme. Le plateau se prolonge dans la même disposition à une très grande distance à l'Est et à l'Ouest où il finit par se confondre avec le ciel. Du côté de Berthold, les collines se rapprochent du fleuve que dominent en cet endroit des monticules de terres alcalines, dénudées de végétation, ce qui forme la perspective à huit ou dix milles du camp. Du côté opposé, les mouvements de terrain sont peu sensibles, et le regard s'étend sans obstacles à une distance encore plus considérable. Enfin, à un mille à l'Est, la plaine est coupée transversalement par les sinuosités d'une petite rivière, appelée le Douglas creek. Il y existe un pont construit depuis notre arrivée ; mais comme l'eau coule encaissée entre les rives où ne croissent que des roseaux et quelques broussailles, son cours n'est point apparent, et, pour le découvrir, il faut littéralement être sur le bord. Tout cela n'a rien de spécialement pittoresque. Le caractère du paysage est tout entier celui du désert : l'espace et la solitude.

Maintenant, où en sont les constructions ? A peine commen-

cées. La garnison n'est arrivée ici que dans le courant de juin, lorsque le fort Berthold a été abandonné. Il a fallu d'abord choisir le meilleur emplacement pour la construction du fort, mesurer le terrain, examiner les pentes, rechercher les conditions les plus désirables ; ensuite ou en même temps, tracer un plan complet des bâtiments à élever, de leur disposition entre eux et de leurs dimensions. Cela fait, la première opération a été d'établir les fondations de maçonnerie, et d'installer la machine à vapeur. Mais pour les fondations, il faut des pierres, et ces pierres ce sont des rocs détachés qu'on ne trouve qu'à un mille et demi ou deux milles du camp, dans les « bluffs ». Le transport ne s'en fait que lentement, et, rendus sur place, il faut encore les casser en morceaux de la dimension voulue. Pendant que les maçons, la plupart ouvriers non militaires, s'occupent de ce travail, des détachements de corvée traversent le fleuve dans une chaloupe et vont abattre sur la rive opposée les grands arbres qui peuvent fournir le bois de charpente. De ce côté est un poste permanent de dix hommes, un sergent et deux caporaux qui couchent dans des huttes de bois, et gardent là un attelage de bœufs et un de six mules. Quand les arbres sont abattus et dépouillés de leurs branches, une extrémité du tronc est élevée et fixée par des chaînes sur le train d'un fourgon sans caisse, et est traîné ainsi jusqu'à la rivière. Quand on en a mis dix ou douze à l'eau, on les lie fortement ensemble pour en former un radeau que la chaloupe prend à la remorque et conduit à la rive opposée près du débarcadère. Là les troncs d'arbres sont élevés jusqu'au niveau de la prairie sur une voie de charpentes inclinée, et de là transportés à la scierie, comme ils ont déjà été transportés à la rivière. Je trouve que de quatre à cinq cents gros arbres ont déjà été abattus, et qu'une bonne partie ont été transportés sur la rive gauche. La charpente du principal magasin du nouveau fort est déjà debout en place, et les cadres des portes et fenêtres sont posés. Le bois en est très mauvais ; c'est du « cotton wood », mais nous n'avons pas le choix. C'est le seul qui soit à notre portée.

Toutes les murailles seront en « adobes ». Ce sont de grosses briques mexicaines ou plutôt dont l'idée a été empruntée aux maisons du Nouveau-Mexique. Elles sont faites en une sorte de pisé, moitié argile, moitié sable, entremêlé de foin

haché. Ces briques, façonnées rapidement à la main dans des moules ou cadres faits en planchettes, sont ensuite séchées et cuites au soleil qui leur donne une grande dureté. Le même mélange de terre qui les compose sert aussi à les maçonner ensemble, et le tout fait de bonnes constructions, solides et durables, été comme hiver. La briqueterie est entre le débarcadère et le camp et s'étend au loin en arrière. Les adobes dont la confection se poursuit activement y sont étendues ou empilées suivant le degré où elles sont arrivées. Il y en a déjà de vingt à trente mille fabriquées et prêtes à être employées. Dans deux ou trois jours on commence les murs du magasin.

En somme, l'installation du fort n'en est encore qu'à son début et, quoi qu'on en dise, il me paraît difficile qu'il puisse être en condition habitable pour cet hiver. La garnison n'est que de 220 hommes, et avec les employés civils s'élève à 260. Il faut toujours réserver la garde montante et la garde descendante, les ordonnances et les hommes détachés dans les différents bureaux du district et du poste, adjudant, commissariat et quartier-maître, — et ce qui reste pour les corvées doit se partager la coupe des arbres, les charrois toujours sous escorte, la fabrication des adobes et la garde du bétail. Ces travaux multipliés occupent tout le monde et tout le temps. D'où il résulte que pendant la construction du fort, l'instruction militaire sera nulle. Pas une heure n'est laissée disponible pour l'exercice, rien que la garde montante.

Le quartier-maître m'a fait planter deux « wall tents » (1) qui seront mon logis provisoire, pour quelques jours. Mon domestique est en arrière sous une « edge tent ». C'est l'installation que j'avais pendant la guerre. Je vais donc encore coucher sous la tente. Allons ! Reprenons la vie de soldat en campagne. Depuis deux ans, j'ai eu le temps de m'en déshabituier, mais l'habitude ne sera pas difficile à reprendre.

Mardi 20 août.

Le général Terry, commandant le Département du Dakota, est arrivé ce matin à bord du steamboat *Guidon*, achevant une grande tournée dans les districts de son commandement. Le mois dernier, il a traversé les plaines avec une escorte de

(1) Tente entourée de murs.

150 hommes de cavalerie en quittant Saint-Paul où est son quartier général. Il a successivement visité sur sa route les forts Abercrombie et Ransom, le nouveau poste sur le lac du Diable (qui se nommera le fort Totten) et Stevenson. Ici, après avoir renvoyé son escorte à Saint-Paul, il s'est embarqué sur un des steamers remontant la rivière et a visité le camp Cook et les forts Bufford, Shaw et Benton. Au-dessus de Bufford commence le district de Sun River commandé par le colonel Reeve, du 13^e d'infanterie. Maintenant, le général Terry revient sur ses pas et descend le fleuve, s'arrêtant à chaque poste. Il ira ainsi jusqu'à Saint-Louis où il rejoindra la commission chargée de négocier la paix avec les Indiens hostiles. Cette commission dont il fait partie est présidée par le lieutenant général Sherman. Elle doit rencontrer les chefs Cheyennes, Arrapahöes, Comanches, etc., quelque part sur la rivière Platte, près du parcours du chemin de fer du Pacifique que ces Indiens naïfs prétendent nous empêcher de construire.

Le général Terry sort comme moi du service volontaire. La prise du fort Fisher, dans la Caroline du Nord, a fait sa réputation et sa fortune militaire. C'est un excellent officier, et un homme de bonnes façons. Il prend à cœur le gouvernement de son département et se dévoue avec activité et intelligence au bien de son commandement. On lui doit la très bonne mesure d'avoir divisé le Département du Dakota en quatre districts, chacun occupé par un régiment d'infanterie, et commandé par le colonel de ce régiment. Les quatre districts sont : 1^o celui du Minnesota, quartier-général au fort Abercrombie, col. Alexander, 10^e d'infanterie, commandant ; 2^o celui de Sun River, quartier-général au fort Shaw, col. Reeve, 13^e d'infanterie, commandant ; 3^o celui du milieu ou « Middle District », quartier-général au fort Stevenson, col. de Trobriand, 31^e d'infanterie, commandant ; 4^o celui du Sud-Est, quartier-général au fort Sully, col. Stanley, du 22^e d'infanterie, commandant.

Le général Terry a visité le camp et les travaux, s'est enquis de ce qui pouvait nous manquer, a donné quelques ordre, pris quelques notes, et est reparti au bout d'une heure sur son bateau chargé d'une quantité de mineurs revenant du Montana. Ces gens-là ont plus l'air de bandits que d'honnêtes voyageurs. Ils font du tapage, jurent à tout propos, jouent

leur or pour passer le temps, se querellent en un langage obscène, et quelquefois se blessent ou se tuent entre eux à coup de couteau ou de revolver.

Cette désagréable compagnie n'a pas empêché M^{me} Rankin, femme du commandant du fort Bufford, de prendre passage à bord du *Guidon*. C'est une jeune et jolie femme semi-Espagnole et semi-Française qui se rend dans sa famille. Elle a passé l'hiver dernier à Bufford. Elle y était lorsque le bruit s'est répandu que le fort avait été attaqué et capturé par les sauvages qui avaient, disait-on, massacré toute la garnison composée alors d'une compagnie seulement. Les journaux donnèrent à cet égard d'étranges détails. Ils racontèrent que le capitaine Rankin, se voyant perdu, avait lui-même donné la mort à sa jeune femme pour la soustraire à un traitement pis encore. La suspension des communications pendant l'hiver a tenu ainsi les parents et les amis des prétendues victimes dans la plus vive anxiété, et cela pendant des semaines et même des mois. Ce ne fut qu'au printemps que les nouvelles du fort Bufford révélèrent que tous ces récits n'étaient que des contes inventés à plaisir. Des Indiens hostiles s'étaient, il est vrai, montrés fréquemment autour du fort et, autant que les neiges, ils avaient contribué à intercepter toutes les communications pendant un certain temps ; mais ils s'étaient bien gardés d'attaquer le poste qui était bien couvert par une palissade fermée, et trop bien à même de se défendre, pour courir réellement aucun danger sérieux de la part des Peaux-Rouges.

Les Indiens n'attaquent jamais les postes militaires pour s'en emparer de vive force. Ils y perdraient trop de monde. Leurs efforts se bornent à tâcher de faire sortir quelque petit détachement et à l'attirer dans une embûche. Si alors ils sont au moins dix contre un, ils se précipiteront sur le parti attiré sur une fausse poursuite, et le massaceront si les soldats ne se défendent pas vigoureusement ou intelligemment. C'est ce qui est arrivé au fort Philip Kearny, où 90 hommes et 3 officiers ont péri de la sorte. Ils avaient commis la faute de s'écartez à la poursuite des maraudeurs chargés de les attirer dans une embûche, et quand ils se sont vus entourés, ils se sont massés en groupe dans un ravin où tout était contre eux. Mieux commandés ils s'en seraient probablement tirés comme un détachement de 25 hommes, sous les ordres du major Powell,

Celui-ci, retranché derrière quelques fourgons, a non seulement tenu tête à un millier d'Indiens, mais en a tué une centaine, blessé deux ou trois fois autant, et le reste a pris la fuite à la première apparition d'un renfort.

Mercredi 21 août.

Un Indien subalterne est venu aujourd'hui du fort Berthold. Depuis le départ de la compagnie qui y tenait garnison, il s'est constitué le gardien des grains laissés là en magasin, et a empêché fidèlement les femmes et les enfants d'en rien voler. Pour ce service, il vient demander quelques provisions qu'on va lui donner, et qu'on renouvelera chaque mois, tant que le grain sera laissé sous sa garde. Comme c'est le premier Indien que j'aie vu à Stevenson, je décrirai rapidement son costume qui ne manque pas d'un certain caractère. Il se compose d'une tunique de peau d'antilope rayée transversalement de bleu sur les manches, la poitrine et le dos. Sur les épaules, deux fausses bretelles en porc-épic ouvragé de différentes couleurs. La jupe de la tunique sans peinture, mais bordée de franges faites avec le poil de l'animal, ainsi qu'aux avant-bras et aux hanches. Cheveux tressés sur le devant de chaque côté du visage, et noués derrière la tête, de façon à pendre en queue de cheval entre les deux épaules. Sur la poitrine, une large médaille argentée de Washington donnée par le gouvernement et, au-dessus, une médaille oblongue de cuivre avec chaînette pareille, dite de « l'Immaculée Conception », souvenir de quelque missionnaire catholique. « L'Immaculée Conception » sur la poitrine rouge de ce sauvage ! Enfin ! Le costume est malheureusement gâté par un pantalon gris descendant sur les mocassins. Le cheval est harnaché d'une selle de bois ouverte, pommeau et troussequin très élevés. Pas de bride. Un long « lasso » de cuir passé dans la bouche de l'animal en nœud coulant, suffit à le conduire.

Les Français-Canadiens abondent ici. Les traitants du fort Berthold sont Français à l'exception d'un seul. Leurs gens sont tous d'origine franco-canadienne. Le français est leur langue. Les interprètes la parlent beaucoup mieux que l'anglais. L'entrepreneur des constructions et presque tous les charpentiers et maçons sont ou Français ou Canadiens. Les

métis sont tous fils de pères canadiens. La langue natale me sera certainement d'un grand secours ici.

Le convoi de 110 fourgons est parti aujourd'hui pour le lac du Diable. Il est accompagné par le lieutenant Walborn qui est chargé d'engager pour nous une vingtaine de métis de la rivière Rouge. Leur paie est celle du soldat, c'est-à-dire \$ 16 par mois, les rations, l'habillement et un cheval. S'ils ne prennent pas l'uniforme, ils reçoivent en échange six dollars et demi de plus par mois ; s'ils amènent leur cheval, quarante sous de plus par jour. On les emploie à faire des reconnaissances autour du poste, à faire paître le bétail, à transporter les correspondances, à cheval pendant l'été et l'automne, et en traîneaux à chiens quand la neige couvre le pays. En cas d'expédition ou de marche dans les plaines, ils font le service d'éclaireurs.

Jeudi 22 août.

M'étant suffisamment mis au courant de toutes choses, j'ai pris aujourd'hui le commandement du régiment et du district. Les officiers de mon état-major sont : le capitaine Furey (bt. major), quartier-maître du district et du poste ; le lieutenant Marshall, assistant adjudant général du district, et adjudant du régiment ; le lieutenant Parson, quartier-maître du régiment et commissaire du poste ; le lieutenant Norwell, assistant inspector général du district (absent pour le moment) ; le docteur Gray, chirurgien major. Le poste est commandé par le capitaine (bt. lt-col.) Powell. Parmi les officiers, six sont mariés, et cinq ont leurs jeunes femmes avec eux, ce qui, avec quelques enfants, vivifie et égaye notre colonie militaire.

Dans le nombre, je ne compte pas le major (bt. col.) Whistler qui n'était ici que temporairement, en attendant mon arrivée. Il va partir en congé dans quelques jours, emmenant avec lui sa femme et trois enfants. A son retour, il commandera le poste au lac du Diable. Le colonel Whistler est un vieux soldat et un excellent homme. Il a passé vingt et un ans au service, toujours dans les plaines de l'Ouest, sauf pendant la dernière année de la guerre, où il a commandé un régiment de volontaires à l'armée du Potomac. Il attend le retour du *Deer Lodge* pour s'y embarquer.

Les officiers mariés mangent chacun chez soi, en famille. Les autres, tous lieutenants, messent ensemble. Pour mon compte, je prends mes repas avec le major Furey, quartier-maître du district. Les provisions de table sont peu variées : du bœuf frais (une ou deux fois par semaine), du jambon et du porc salé, des haricots, des tomates et autres légumes « conservés », des confitures ou conserves de fruit. La plupart des ménages ont une vache et des poules ; c'est une grande ressource. La plus précieuse pour nous, pendant l'automne, est dans le gibier de poil et de plume, de plume surtout. En ce moment, les grosses bécassines abondent, ainsi que les halbrans, puis viendront les canards et les oies sauvages, les pluviers, les poules de prairie, tout cela en grande quantité, tant que la neige ne sera pas assez haute pour arrêter la chasse.

La chaleur est extrême. Le mercure s'élève jusqu'à 110 F. à l'ombre pendant le jour. Cependant, je ne souffre pas autant que d'une chaleur de 85 à 90 degrés à New-York. Pourquoi cela ? Ce n'est pas à cause de la brise légère qui souffle généralement sur le bord de l'eau. Ce doit être plutôt par suite de l'état atmosphérique. L'air est très pur et très sec ; le ciel très haut et très profond. Le temps est au beau fixe. Ici, il ne pleut jamais du mois de juin au mois de novembre. En revanche, il y a de temps à autre de terribles coups de vent. La semaine dernière, tout le camp a failli être ainsi jeté dans la rivière. Presque toutes les tentes ont été abattues, les meubles renversés, les porcelaines cassées, et un poêle de tôle a été roulé par la tempête jusqu'au pied du plateau. Tout cela au milieu d'effroyables tourbillons de poussière, et sans une goutte de pluie. Hier, le temps était à l'orage ; on croyait à un déluge, mais tout s'est encore résolu en vent violent. Cette fois, du moins, toutes les tentes ont tenu bon.

Samedi 24 août.

Un homme s'est noyé ce matin en se baignant dans le fleuve. Quoique bon nageur, il a été entraîné dans un remous où ses forces se seront promptement épuisées. Quand il a appelé au secours, on a cru à une plaisanterie, et il a disparu pour toujours. Son corps n'a pu être retrouvé ; comment retrouver quoi que ce soit dans ce courant bourbeux !

Nuit splendide. Quelle étonnante limpidité dans l'atmosphère ! Jamais ni en Europe, ni en Amérique, je n'ai vu autant d'étoiles, et jamais elles ne m'ont paru briller d'un éclat aussi vif, soit au zénith, soit au bord de l'horizon. Le sentiment de l'immensité dans le ciel et sur la terre est plus frappant ici que partout ailleurs où je suis allé.

Dimanche 25 août.

Quand le vent souffle ici, il souffle le plus souvent en tempête. Le « fly » claque alors furieusement sur le toit de toile. La tente elle-même, secouée à outrance, semble à chaque instant près de s'envoler. Et quelle odieuse poussière ! Tout en est contaminé. Par compensation, les moustiques disparaissent aussitôt. Tant que le vent souffle, on n'en voit plus un ; mais quand l'atmosphère est calme et la soirée chaude, ils reparais- sent par essaims et ne nous laissent de repos que sous l'abri des moustiquaires.

Les loups abondent dans la prairie. Chaque nuit, ils viennent rôder autour du camp, surtout quand on a abattu un bœuf. On les entend alors hurler et aboyer à l'abattoir en plein air, en dehors de la ligne des sentinelles. Parfois même, ils pénètrent à l'intérieur. La nuit dernière, trois d'entre eux se sont avancés jusqu'aux tentes du commissariat où il y avait de la viande fraîche. Pressés par la faim, ils ont tenté de déterrér le corps du wagonnier, tué il y a quelques jours par les Indiens. Des mesures ont été prises pour protéger efficacement la tombe du soldat.

Lundi 26 août.

Un parti d'Indiens est venu ce matin du fort Berthold pour vendre des légumes et du maïs qu'ils ont cultivés et récoltés. Ils appartiennent aux deux tribus des « Rees » et des « Gros-Ventres ». Ce nom de « Gros-Ventre » leur a été donné par les Canadiens, j'ignore pourquoi, car ils n'ont pas le ventre plus gros que d'autres, et comme tous les Indiens, ils sont au contraire maigres et généralement de taille élancée. Leur véritable nom dans leur langue est « Hedanza », ce qui est décidément plus euphonique, et signifie « les Hommes de parmi les saules » car la tribu a habité de tous temps les bords du fleuve.

Parmi nos visiteurs, un certain nombre ont descendu le courant en « bullboat ». Le « bullboat » est tout simplement

une peau de buffle cousue en forme de baquet presque cylindrique, sans avant ni arrière. Elle est maintenue dans sa forme par une légère armature de bois. Dans ce baquet de peau, un homme est assis, les épaules de-ci et les jambes de-là, en arrière de deux « squaws » accroupies près de lui. Ces deux femmes, comme d'habitude, font tout l'ouvrage et sont chargées de pagayer pour conduire leur seigneur et maître où il lui plait d'aller. Une fois débarqués à destination, l'une d'elles charge le batelet sur ses épaules ou plutôt sur sa tête, l'autre porte les provisions. L'Indien, lui, est toujours comme le quatrième à l'enterrement de Marlborough : il ne porte rien. Si la peau est en mauvais état et sans valeur, le bateau est abandonné car, en cet équipage, on peut aisément descendre le courant, mais jamais remonter. Aussi le principal usage des « bullboats » est-il de passer la rivière d'un bord à l'autre, en face du village de Berthold.

Dans la soirée, le *Deer Lodge* est revenu. Il n'a pu remonter plus haut que le fort Bufford. Il en ramène un détachement de cent hommes envoyés pour rencontrer ici un grand troupeau de bœufs et le conduire jusqu'au poste, distant de deux cent cinquante milles environ. Mais le bétail n'a pas encore paru, et nous ignorons quand il sera ici. L'escorte devra l'attendre et, jusqu'à son arrivée, elle nous fournira un utile renfort de travailleurs pour nos constructions.

Mercredi 28 août.

Depuis trois jours, le feu est dans les prairies, à une vingtaine de milles, dans la direction de Berthold. Pendant le jour, il ne trahit sa marche que par des colonnes de fumée qui flottent au loin dans l'air, au-dessus de l'horizon ; mais pendant la nuit, une ligne flamboyante éclaire toute cette partie du ciel d'un reflet rougeâtre. Le feu se rapproche de nous et s'étend de plus en plus. Lorsqu'il apparut d'abord, ce n'était qu'une lueur lointaine découpant la silhouette des mauvaises terres : la nuit suivante, c'était déjà un foyer de lumière rayonnant au bord du ciel et se perdant par degrés dans l'obscurité étendue. Hier, les flammes ont commencé à se montrer courant sur la crête de falaises lointaines, et s'étendant vers le Sud, sous la poussée du vent du nord. L'incendie est apparemment sur la rive droite du fleuve.

Ces incendies ne sont pas chose rare. Quand les hautes herbes sont desséchées par le soleil, il suffit de peu de chose pour y mettre le feu par accident, et pour peu que le vent souffle, l'incendie se propage, s'étend avec une extrême rapidité. Assez souvent aussi, les Indiens eux-mêmes allument volontairement le feu, dans l'idée que les cendres sont un engrais qui activera la pousse des herbes à la saison prochaine, et facilitera ainsi la nourriture des chevaux ou des buffles. Ces animaux étant de beaucoup leur principale nourriture, ils espèrent les attirer dans leur voisinage, par l'appât de gros pâturages, mais je ne crois pas que les buffles s'y montrent très sensibles. Ce sont des bêtes errantes et nomades comme les Indiens qui les poursuivent. Il n'est pas rare qu'ils disparaissent pour deux ou trois ans de telle région où ils abondaient auparavant. Ils y reviennent ou n'y reviennent pas, selon qu'ils y sont inquiétés ou non. En tout cas, la vue de l'incendie n'est pas faite pour les retenir. Ils n'ont pas, comme nous, le sentiment du beau assez développé pour admirer cette longue bande de feu illuminant la nuit, bien que certainement elle soit du plus bel effet.

Samedi 31 août.

Trois steamboats ont passé aujourd'hui, descendant le Missouri : le *Miner*, qui appartient à la Compagnie de fourrures, le *Centralia* et le *Only Chance*. Aucun d'eux n'a pu arriver jusqu'au fort Benton, tant les eaux sont basses. La saison s'avance, et il n'y a pas pour eux de crue à espérer dans ce pays où il ne pleut presque jamais avant l'approche de l'hiver. Ils s'en vont donc et retournent à Saint-Louis, avant la venue des froids. D'autres passeront encore pendant les mois de septembre et d'octobre, puis rien ne sillonnnera plus le cours du fleuve jusqu'au mois de mai de l'année prochaine, pas même notre chaloupe qui sera halée sur la rive dès l'apparition des premières glaces. Le fleuve une fois pris, nous le traversons à pied sec, et il ne sera plus qu'une solide route ouverte à nos attelages pendant environ quatre mois d'hiver.

Le *Miner*, qui, malgré son nom, ne prend point de mineurs à son bord, a emmené le bt.-col. Whistler avec toute sa famille composée de Mme W., de deux jeunes filles de dix à douze ans, peut-être plus, et d'un gamin de six ou sept ans. Ces en-

fants sont arrivés à un âge où il est temps de s'occuper de leur éducation, chose absolument impraticable dans les postes frontières où ils ont accompagné leur père jusqu'ici. Les officiers sans fortune, et contraints par conséquent de rester au service toute leur vie, se trouvent dans la position la plus embarrassante pour éléver leurs enfants, surtout lorsque ce sont des filles. S'ils les gardent auprès d'eux dans les postes militaires disséminés dans le désert, toute instruction devient impossible, et le reste de l'éducation manque aussi complètement, à moins que la mère ne puisse s'y dévouer et, ce qui est rare, qu'elle soit capable de l'entreprendre. Elles ont assez, en général, à s'occuper des soins matériels du ménage et de l'entretien de toilette des enfants, chose coûteuse et difficile lorsqu'on est si loin de toute ressource. Si, au contraire, les enfants sont envoyés au loin pour être élevés dans quelque maison d'éducation, leur mère les suivra presque certainement, et alors, quelque économie qu'on puisse y mettre, c'est une dépense qui dévore à peu près tous les appointements. Toute la famille est dans la gêne, une gêne qui ne peut même sauver les apparences. La famille ainsi séparée, quand se réunira-t-elle de nouveau ? Peut-être jamais. Ramener les filles aux postes frontières, c'est presque renoncer à leur établissement, ou en réduire la chance à la possibilité que quelque jeune officier se mette à son tour « la corde au cou ». Les réunions temporaires sont même rares et coûteuses, car alors, l'officier qui voyage a des frais, ne peut franchir des distances si énormes sans un déboursé considérable. C'est, je crois, une des causes qui font que tant d'officiers quittent le service après quelques années, lorsqu'ils ont la chance de vivre chez eux ou ailleurs, de quelque autre façon. Le bt.-col. Whistler sollicitera sans doute quelque poste en service détaché qui le rapproche de Georgetown près de Washington où il va laisser sa famille. Mais il est douteux qu'il l'obtienne, car ce genre d'emploi est très recherché, et le vieux soldat qui a passé sa vie dans les plaines, loin du monde politique et des sources de faveur, ne pourra mettre en jeu des influences suffisantes pour la réussite de ses projets. A l'expiration d'un congé de deux mois, il devra donc reprendre le chemin des frontières et rejoindre son commandement au fort Totten, sur le lac du Diable.

Le départ du colonel Whistler m'a mis en possession de

deux grandes tentes d'hôpital qui composaient son logement, d'une « wall tent » pour mon domestique, et d'une cuisine, moitié planches, moitié toile. Mes deux tentes sont jointes ensemble et consolidées extérieurement par un revêtement de « slabs ». Toutes deux sont planchées, et un bon poêle m'y met d'avance à l'abri des premiers froids. Il est heureux pour moi que le colonel Whistler ait désiré se défaire en partant de la plus grande partie de son mobilier. Grâce à cette occasion, j'ai pu meubler suffisamment mes deux pièces. Je m'étais imaginé, dans mon inexpérience des voies et moyens sur le Haut-Missouri, que je pourrais, après mon arrivée à Stevenson, commander ce qui me serait nécessaire, soit à Saint-Louis, soit à Omaha, et le recevoir avant l'hiver. Si j'avais dépendu de cette seule ressource, je laisse à penser la figure qu'auraient faite dans mes deux pièces de 15 pieds carrés, mon lit de camp, mon rocking-chair et mes quatre malles « sans accompagnement ». Tout est pour le mieux, en définitive, et sans envoyer nulle part, j'ai maintenant une commode à glace, un lavabo, des chaises, une table, une armoire, voire même un tapis. Notre table s'est aussi enrichie de la porcelaine et des verres du colonel Whistler.

Ainsi me voici installé définitivement pour le reste de l'automne, jusqu'à ce que nous prenions nos quartiers d'hiver dans le fort. Mes livres sont sur ma table, mes lampes sur la commode, mes uniformes dans l'armoire, et mes armes au râtelier. Ça et là vingt objets familiers me rappellent la famille et les amis absents. Ce sont comme d'anciens compagnons qui m'ont longtemps suivi dans mes pérégrinations lointaines. Ceci m'a été donné par telle ou telle personne : cela, je l'ai acheté dans telle ou telle ville. Trois sacs à tabac me viennent, l'un de Venise, l'autre de Rennes, et le troisième de Brest. Un étui à cigares me rappelle New-York, un miroir à main Boston, une pelote Rome, une écritoire de voyage Paris, un agenda Tours, etc., etc. Ce sont là mes plus fidèles compagnons, les confidentes des joies et des tristesses dont il ne reste rien aujourd'hui, les survivants des jours évanouis sans retour. Parmi ceux dont le souvenir est ainsi évoqué autour de moi, les uns courrent aussi le monde, les autres sont restés au logis où quelque jour peut-être je les retrouverai. D'autres sont morts. Les présents de ces derniers sont devenus comme des reliques, les legs des

cœurs qui ne battent plus. La main qui me les donna gît au loin, sous la terre, et de tant de jeunesse, de beauté, de grâce, de talents, de génie même, que reste-t-il ici-bas désormais ? Chères âmes envolées, vous retrouverai-je après la mort dans un monde meilleur ? Je l'ignore, mais je l'espère.

Je voudrais être de ceux qui ont pu se convaincre de la possibilité des communications improprement appelées « surnaturelles », entre ceux qui ont quitté ce monde, et ceux qui y sont encore. Je n'admetts pas la désignation de « surnaturelles », parce que si ces communications existent, ce ne peut être qu'en vertu d'une loi « naturelle » dont nous ignorons encore les conditions. Il n'y a rien de « surnaturel » que les miracles, dira un croyant ; mais les miracles, je n'y crois pas, et ce qu'on a décoré de ce nom n'a pu être que le résultat inexpliqué d'une action naturelle. Eh ! que de miracles la science moderne a réalisés par l'application pure et simple des lois naturelles ! Qu'eussent été pour les anciens Romains ou les Juifs de l'année I, une locomotive, un bateau à vapeur, un télégraphe électrique, etc. ? Autant de miracles, aussi longtemps qu'on ne leur en aurait pas dévoilé le mécanisme. Tout Paris a couru aux miracles de Robert Houdin, miracles dont ni vous ni moi n'avons jamais trouvé l'explication : mais nous n'imaginons pas pour cela qu'il y ait là rien de « surnaturel ».

Quoi qu'il en soit de l'épithète, combien je voudrais pouvoir entrer en rapport avec ceux qui habitent un autre monde ! Il y a quelques années, j'ai fait tout mon possible pour en arriver là. A New-York, pendant tout un hiver, j'ai suivi chez un de mes amis les séances « particulières » des « media » les plus en renom. J'y ai vu des choses certainement extraordinaires, mais non pas telles que je ne puisse être convaincu de l'origine qui leur était assignée. Au contraire, dans plusieurs cas, j'ai reconnu, à n'en pouvoir douter, des phénomènes magnétiques dont j'avais fait moi-même l'épreuve bien des années auparavant. Pour ne rien négliger, je me suis soumis personnellement à toutes les prescriptions, à toutes les épreuves d'évocation directe, mais jamais rien ne m'est apparu, rien ne m'a parlé, rien ne s'est manifesté sous une forme visible, auditive ou tangible.

Pour dévoiler le mystère, pour résoudre l'éénigme, il ne me reste plus qu'une chance. Il existe en France une personne dont

la vie s'est trouvée liée à la mienne dans des conditions mystérieuses et exceptionnelles où les phénomènes magnétiques les plus extraordinaires ont joué un grand rôle. C'était dans ma première jeunesse, il y a de cela plus de trente ans, et j'ajouterai que, depuis lors, quoi que j'aie tenté dans toutes les conditions possibles, jamais aucun de ces phénomènes ne s'est reproduit pour moi avec un autre sujet. Depuis cette époque, j'ai à peine revu cette personne à de longs intervalles (trois ou quatre fois en trente ans) et c'est à peine si quelques lettres ont été échangées entre nous. Et cependant, ni le temps ni l'espace n'ont rompu ce lien mystérieux. Si cette personne vient à mourir avant moi, et qu'il y ait aucune possibilité de communication entre les morts et les vivants, en vertu d'une promesse solennellement échangée entre nous à ce sujet, elle viendra me l'apprendre. Si elle ne vient pas, je mourrai à mon tour avec la conviction que les lois naturelles sont inconciliables avec de telles communications.

Quant aux influences immatérielles qui peuvent nous venir d'un autre monde, et avoir un effet positif sur notre vie en celui-ci, je ne me hasarderais pas à le nier par cela seul que l'origine et les moyens d'action ne s'en manifestent pas ostensiblement à nous. Je suis au contraire très porté à les admettre, en méditant sur les vicissitudes de ma vie passée. Les circonstances peuvent se produire de façon à engrener notre destinée dans leur mouvement ; mais combien de fois n'échappons-nous pas à celles qui semblaient le plus naturellement devoir nous entraîner, pour tomber au contraire dans l'orbite de celles dont les évolutions semblaient ne devoir jamais nous atteindre ? En vain invoquerait-on l'intervention du libre arbitre : car c'est précisément par la neutralisation du libre arbitre à certaines heures que ces influences immatérielles se traduisent en effets matériels. Notre volonté obéit à des revirements inexplicables, et cesse de fonctionner dans le sens de nos prévisions et de nos projets les mieux arrêtés. Le moment décisif passe : les combinaisons ont changé, et nous voilà lancés sur une voie nouvelle aboutissant à des buts tout autres que ceux que nous avions calculés, et bien préférables à ceux que nous avions poursuivis. Comment tout cela s'est-il fait ? Par des influences inconnues, indépendantes de nous, quoique agissant sur nous et pour nous. De tout temps, la croyance populaire les a attri-

buées aux astres. Né sous une heureuse ou malheureuse étoile, disait-on selon que ces influences se traduisaient en bien ou en mal. Les paysans les attribuaient à la protection ou à l'inimitié des dieux ou de certains dieux. Les chrétiens à la Providence, les catholiques à l'intercession de la Vierge ou des Saints, ou au pouvoir malfaisant du diable. Et pourquoi pas à ceux qui nous ont aimés en cette vie, et nous aiment encore dans la nouvelle existence où ils nous ont précédés, ou bien à ceux qui ont emporté par delà le tombeau le ressentiment du mal que nous leur avons fait injustement ?

Sur ce sujet, je pourrais écrire un long chapitre sans sortir des souvenirs de ma vie. Elle a été assez accidentée, assez féconde en événements imprévus, pour que j'aie depuis longtemps cherché à m'en rendre compte, et tenté de remonter des effets aux causes dans l'espoir d'y trouver une explication qui pût me satisfaire. Mais laissons maintenant dormir le passé. Me voici engagé dans une voie nouvelle, sans l'avoir cherchée, car mon transfert dans l'armée régulière était la chose à laquelle j'avais le moins songé, lorsque la nouvelle m'en est parvenue en France. J'ai obéi, comme toujours, à la destinée qui m'est faite, je me trouve en conséquence installé dans la tente, au fond du Dakota, sans la moindre idée de ce que l'avenir m'y réserve.

1^{er} septembre.

Les premiers symptômes de l'automne se manifestent déjà assez rudement. La nuit a été froide comme en novembre, et — chose rare en ce climat — le jour s'est levé dans un ciel humide et gris. Quelques gouttes de pluie ont arrosé la poussière. Sauf un orage d'été en remontant le Missouri, cette légère pluie est la première que je vois tomber depuis mon retour aux Etats-Unis, il y a deux mois. Le temps est généralement ici au beau immuable ; l'atmosphère est sèche et d'une limpidité extraordinaire, ce qui explique le bleu profond du ciel pendant le jour et le scintillement éclatant de myriades d'étoiles pendant la nuit. Vers midi, tout a changé ; un vent impétueux s'est élevé, et courant sans obstacles à travers les plaines, il s'est rué sur le camp en chassant devant lui d'épais tourbillons de poussière. Pendant toute l'après-midi, il n'a cessé de secouer nos tentes avec fureur ; il en a même déchiré

quelques-unes, et quoi que nous fissions, il nous a fallu subir une poussière qui se glissait partout, envahissait tout, et particulièrement nos yeux, nos oreilles et nos poumons.

Le vent s'est beaucoup adouci au coucher du soleil. A cette heure sont arrivés deux « scouts » indiens, équipés et armés comme nos soldats, sauf les bottes ou souliers qu'ils remplacent par des mocassins, bien qu'ils voyagent à cheval. Ce genre de chaussure en peau de daim est beaucoup plus doux aux pieds, et rien n'est meilleur pour une longue marche. Ces Indiens nous sont envoyés du fort Rice. Ils étaient porteurs d'une lettre du Lt-colonel Oties, commandant le poste, lettre dans laquelle d'après les instructions du Gen. Stanley (colonel du 22^e inf.), commandant le South Eastern district, il m'informe qu'une bande considérable d'Indiens Sioux, en ce moment campés dans le voisinage du fort Sully, se prépare à une expédition contre les Indiens Rees établis avec les Mandanes et les Gros-Ventres, autour du fort Berthold. Ces trois dernières tribus sont pacifiques et peu redoutables, soit par leur nombre, soit par leur caractère. Néanmoins, elles sont depuis longtemps en guerre avec les Sioux du Bas-Dakota. Ceux-ci font, de temps à autre, des raids contre ceux-là, pour leur enlever des chevaux, des mules ou des bestiaux, et autant de chevelures qu'ils peuvent sans trop courir de risques. Comme les uns et les autres sont amis des Etats-Unis, nous n'avons pas à nous mêler de leurs querelles, et nous n'avons rien à perdre à ce que les Peaux-Rouges s'entre-dévoient. Cependant, j'ai dû envoyer immédiatement avis aux trois tribus de l'attaque dont elles sont menacées, pour qu'elles puissent s'y préparer.

Depuis que le fort Berthold a été abandonné comme poste militaire, il est redevenu un poste de trafic où se tiennent trois ou quatre traitants et agents de la Compagnie de fourrures du Nord-Ouest. C'est là aussi que réside M. Wilkinson, l'agent indien des Etats-Unis pour les trois tribus et quelques autres. Comme les Indiens n'attaquent jamais aucun fort, quoique ces forts ne soient généralement qu'une enceinte de palissades entourant les bâtiments, les blancs sont en sûreté bien que sans garnison militaire. Berthold n'est d'ailleurs qu'à quinze milles d'ici, et, au besoin, je pourrais leur tendre la main.

Les Indiens Sioux nous troubleront encore moins ; mais il est plus sûr d'être sur ses gardes pour ne pas leur fournir l'oc-

casion d'enlever quelques mules ou quelques têtes de bétail, tentation à laquelle ils n'ont jamais su résister.

Il y a quelques jours, douze guerriers des trois tribus ont descendu la rivière dans quatre « bull-boats » (quatre baquets faits chacun d'une peau de buffle tendue sur des bâtons disposés en armature intérieure) pour aller « sur le sentier de la guerre » voler aux Sioux des chevaux sur lesquels ils compattaient revenir. Nous n'avons point eu de leurs nouvelles, et il se pourrait bien faire que pour être allés chercher de la laine, ils revinssent tondus. Si néanmoins ils arrivent, sans avoir été découverts, au camp où les autres auront laissé leurs squaws et leurs petits, ils pourront faire plus de mal qu'ils ne compattaient et rapporter plus de dépouilles et de chevelures qu'ils n'espéraient.

Les deux « scouts » venus du fort Rice ont apporté, en outre, une malle assez importante : papiers d'affaires, journaux et lettres particulières. Réjouissance générale à ce sujet. Ils repartiront demain, au point du jour.

Lundi 2 septembre.

Dans l'après-midi, un steamboat remontant la rivière s'est montré au pied des « bluffs ». Toutes les longues-vues ont aussitôt été braquées dans cette direction. C'était un bateau de fort tonnage qui, pour remonter le Missouri à cette saison de l'année, devait évidemment avoir un chargement spécial. Bientôt on put distinguer sur le tambour de ses roues le nom de *Mary Mac Donald*, et, après les rugissements accoutumés du sifflet, le steamer vint aborder à notre débarcadère. Il était envoyé par le département du quartier-maître général à Saint-Louis, et tout son chargement était pour nous. Entre autres, il nous a apporté vingt attelages complets de six mules chacun avec vagons, harnais, etc., une « storehouse » en bois, des fenêtres, des portes, des « shingles », de la charpente, des planches, du grain, des « tarpaulins », etc. En outre, les officiers ont trouvé bonne quantité de provisions et articles divers à acheter à bord, pommes de terre, oignons, vins (mauvaise qualité), brosses, cirages, huiles de lampe, etc. Chacun a fait ainsi sa provision pour compléter son assortiment en vue de l'hiver, car il est probable qu'aucun autre bateau ne remontera jusqu'ici cette

saison, à moins que ce soit peut-être le *Deer Lodge*. Pour mon compte, j'ai pu m'assurer suffisamment de luminaire pour éclairer mes longues soirées d'hiver, et me ménager le moyen de les occuper en lisant ou en écrivant à la clarté d'une bonne lampe. Le débarquement de la cargaison s'est poursuivi pendant la plus grande partie de la nuit, à la lueur de feux de sapin résineux dans des corbeilles de fer, le capitaine désirant perdre le moins de temps possible, afin de se remettre en route demain matin. M. Shields, commis d'administration.

Mardi 3 septembre.

Déjeuné à bord du steamboat, avec du jambon frit, des pommes de terre, du maïs et une tasse de café; après quoi, de la galerie supérieure, nous avons assisté au spectacle comique du débarquement de cent vingt mules en liberté, hésitant d'abord, refusant parfois de s'engager sur la passerelle jusqu'à ce que la plus brave ou la plus intelligente l'eût passée sans encombre; alors elles s'y précipitent toutes à la fois, ou même sautent de leur propre gré par-dessus bord. Et les bonds! Et des galopades et des ruades en se retrouvant encore à terre! Il faut croire qu'il est délicieux de se rouler dans la poussière après un voyage en steamer; pas une d'elles n'y a manqué. Et quels braitements de joie! Le débarquement terminé, on s'est dit adieu; le vapeur a démarré et, tournant sa proue dans le sens du courant, a décrit comme lui une longue courbe, s'est amoindri dans la distance et a fini par disparaître au détour du fleuve, laissant la rive du débarcadère chargée d'approvisionnements de construction qui hâteront l'achèvement de notre fort et faciliteront d'autant notre entrée dans nos quartiers définitifs.

Vers 9 heures, le temps était agréable, lorsque, accompagné par le chirurgien-major et suivi de mon ordonnance portant sa carabine, je suis allé tuer quelque gibier sur le Douglas creek. Entre midi et une heure, quand nous sommes revenus, la chaleur était accablante, et j'étais passablement harassé de fatigue. Bientôt le vent s'est élevé et, agissant de plus en plus, a fini par souffler en tempête du Nord-Ouest, pendant tout l'après-midi et la plus grande partie de la nuit. Et la poussière de nous envelopper de plus belle!

L'incendie continue à se promener dans les plaines, de l'Ouest au Sud. Quand il semble devoir s'éteindre, le vent le rallume et le pousse dans quelque direction nouvelle. A 9 heures du soir, il était plus intense au Sud-Ouest, avec un foyer séparé ou plus faible ou plus éloigné du côté du Sud. Les flammes ne semblent pas se rapprocher de nous sensiblement. Elles restent encore invisibles derrière l'horizon qui en est chaque nuit illuminé dans cette direction.

Mercredi 4 septembre.

Nous n'étions point préparés à recevoir le renfort de mules qui nous est arrivé hier. A défaut de corral pour les enfermer, on les a attachées tant bien que mal à des cordes à l'intérieur du camp où nous tenons nos bêtes de trait hors de portée des Indiens. Pendant la nuit, onze d'entre elles se sont détachées et sont parvenues à s'échapper. Au lieu de rester autour du camp, elles se sont lancées dans les prairies, et deux ou trois escouades d'hommes à cheval envoyés dans diverses direction n'ont pu les retrouver. Je soupçonne que ces hommes ont peur des Indiens et qu'ils n'ont pas osé s'éloigner de nous hors de vue. Ils auront battu les buissons plus ou moins, le long de quelques ravines où on ne pouvait les apercevoir, et ne se seront pas engagés dans les plaines de peur des mauvaises rencontres. Une escouade seule a été vue au sommet des collines, explorant la plaine du regard, et ne craignant pas de se montrer. Beaucoup de nouveaux soldats se laissent effrayer par des rapports ridicules et des commentaires absurdes sur les Indiens qu'ils s'habituent beaucoup trop à considérer comme des ennemis tellement dangereux qu'ils songent moins à les combattre qu'à les éviter.

La vérité est que les Indiens sont beaucoup moins redoutables qu'on ne les représente. Sans cela, pourrait-on établir et maintenir isolément au milieu de leur pays de faibles postes militaires d'une ou deux compagnies hors de portée de tout secours et de tout appui, et parfois même sans communications avec le reste du monde, pendant toute la durée de l'hiver ? Aux Peaux-Rouges substituez des Visages-Pâles, et tous ces postes seraient enlevés et détruits en une saison.

J'ai ici deux cent cinquante hommes campés à découvert,

sans ombre de fortification, retranchement ou défense d'aucune espèce. Quelques rangées de pieux tronçonnés en palissades informes ont été plantées derrière les tentes où se trouvent des femmes d'officiers, pour leur persuader qu'elles sont à l'abri des flèches indiennes — voilà tout. — Les provisions amassées sous des hangars provisoires devant le débarcadère à quelques centaines de yards du camp, n'ont d'autre protection nuit et jour que le fusil de trois ou quatre sentinelles. Le bétail qui paît le jour dans la plaine, sous la garde de trois hommes et un caporal, passe la nuit dans une enceinte sans consistance à quelque distance de là. Notre scierie est à découvert en avant du poste de garde. Nos bâtiments en voie de construction sont à cinq ou six cents mètres dans la plaine rase ouverte où une bande d'Indiens ne rencontrerait pas plus d'obstacle que le vent. Près de là, le sutler et dix hommes non militaires ont leurs tentes et bâtiennent leur double cabine de troncs d'arbres. Enfin, mes deux compagnies sont le jour au travail et dorment la nuit dans leurs tentes sans protection. Où trouver plus belle occasion d'attaque pour un ennemi qui peut réunir contre nous quand il voudra un millier de guerriers, et que doit tenter le butin de nos troupeaux et de nos attelages, pour ne rien dire de nos chevelures ? Et cependant les Indiens hostiles n'osent pas venir nous attaquer.

Une fois — c'était quelques jours avant notre arrivée — leur « sentier de guerre » les a conduits dans notre voisinage immédiat. Ils étaient de cinq à six cents « braves », c'est-à-dire plus du double de notre nombre. Pendant la nuit, ils se cachèrent dans les plis de terrain avoisinant le camp, pour surprendre isolément quelques travailleurs ou enlever quelques mules, but suprême de leur ambition guerrière. Les plus hardis prirent position derrière quelques tas d'adobes près des fondations du nouveau fort. Malgré tout, leur présence fut signalée dès le point du jour, et les hommes furent mis sous les armes.

Cependant, un wagonnier, ancien dragon, peu intimidé par les Peaux-Rouges, se mit en route avec son attelage sans attendre l'escorte, bien qu'il en eût reçu l'ordre. Arrivé près des fondations du fort, il se vit entouré par une demi-douzaine d'Indiens qui coupèrent les traits de ses bêtes et enlevèrent quatre mules. L'un d'eux lui décocha une flèche presque à bout

portant et le wagonnier fut ainsi tué par sa faute. Il était sans armes et était allé bêtement se jeter dans la gueule du loup.

Ceux qui avaient fait le coup s'envolèrent avant que l'escorte fût arrivée ou que la garnison eût pu se rendre compte de ce qui se passait. Toute la bande guerrière se mit alors à caracoler sur leurs chevaux à une distance de deux mille mètres, et à se livrer à toutes sortes de gesticulations en signe de triomphe. Une pièce rayée fut aussitôt braquée sur le groupe principal. Un obus vint en siinant éclater au milieu d'eux. Un des leurs eut la jambe emportée ; un autre fut blessé plus ou moins grièvement, et un de leurs chevaux fut éventré. Il n'en fallut pas davantage pour mettre en fuite les 600 guerriers, et toute la bande prenant le galop disparut bientôt à toute vitesse, alla traverser le fleuve en toute hâte à vingt ou trente milles plus bas. Depuis lors, on n'en a plus entendu parler, et pas un Indien hostile ne s'est montré à l'horizon.

Le seul danger réel que l'on ait à courir avec eux est celui des assassinats isolés, là où ils sont disséminés en force aux alentours des forts, lorsque les bois ou les fourrés d'arbustes leur offrent des facilités pour se cacher et se mettre à l'affût des travailleurs isolés. Mais si la coupe du bois se fait par détachements, ils ne se risqueront guère à les attaquer.

En face du camp et de l'autre côté du fleuve, j'ai un petit détachement de dix hommes commandés par un sergent. Ils ont avec eux une dizaine de bœufs pour traîner au bord de l'eau quelques centaines de troncs d'arbres qu'ils ont coupés en plein bois. Leurs cabines sont là, et ils y restent jour et nuit. Cependant, pas un Indien ne s'est présenté de ce côté. Ils craignent d'être découverts, et de n'avoir pas de retraite assez sûre, le bois étant sur un terrain d'alluvion entre la rivière d'un côté, et de l'autre une ligne de falaises nues et assez abruptes. Ils se méfient aussi beaucoup de nos canons à longue portée, surtout depuis l'expérience qu'ils en ont faite.

Pour bien se rendre compte de la façon dont les Indiens font la guerre — les Indiens des plaines surtout — il faut comprendre leurs idées sur la bravoure guerrière, et leur complète inintelligence de ce que nous appelons héroïsme. Pour eux, le suprême mérite consiste à tuer et voler le plus possible, en s'exposant le moins possible. N'ayant aucune idée du sentiment qui nous fait mépriser le danger, ils en tiennent au

contraire un très grand compte, et il n'est chevelure ou butin qui leur fasse jouer leur vie même à chances égales. Ils n'engageront la partie que lorsque toutes les bonnes cartes seront dans leur jeu. Risquer le moins possible, tel est leur principe fondamental. De là le système d'embûches, de sièges, de guet-apens qui constitue tout l'art de la guerre à leurs yeux. Fuir au plus vite, sans combattre, même contre des forces bien inférieures est un acte plus louable que répréhensible à leurs yeux, du moment qu'il se justifie par une certaine somme de risques à éviter. Aussi, ne combattent-ils jamais à découvert à moins d'être dix contre un, reconnaissant ainsi malgré eux la supériorité des « Visages-Pâles ». Apparaître à l'improviste, tuer quelque pauvre diable sans armes, jeter la panique dans un troupeau de bétail pour en enlever une partie, et disparaître devant le déploiement des moindres forces, telle est leur invariable tactique.

Quand ils surprennent un homme isolé à quelque distance des forts, leur premier effort est de lui couper la retraite en galopant à toute vitesse autour de lui, décrivant un cercle qu'ils rétrécissent de plus en plus. Si l'homme s'épouvanter et prend la fuite sans songer à se servir de son arme, il est perdu. Les Indiens, qui sont de prodigieux cavaliers, se lancent à corps perdu à sa poursuite ; et comme ils sont fort habiles à manier l'arc sans arrêter ou ralentir l'allure de leurs chevaux, ils tueront leur victime en la frappant dans le dos. C'est ainsi qu'ont été tués presque tous les hommes perdus dans le Département de la rivière Blatte, sur le parcours du chemin de fer du Pacifique. Mais si, au contraire, ils ont affaire à un homme résolu et de sang-froid, celui-ci a toute chance d'assurer sa retraite, et le danger devient pour lui plus apparent que réel. Pour se tirer d'affaire il doit battre en retraite d'un pas délibéré, sans précipitation, l'arme prête, et du moment qu'un ennemi s'approche à portée, le coucher en joue. L'Indien menacé se renversera précipitamment derrière le cou et le flanc de son cheval et s'éloignera au plus vite. Par cette simple démonstration, et en ménageant son jeu il tiendra toute la bande en respect, fussent-ils quinze ou vingt. Même s'il fait feu sur quelque cavalier plus hardi que les autres, ceux-ci ne se hasarderont pas à fondre sur lui, car ils connaissent déjà par expérience la rapidité de tir de nos nouvelles armes, et ils

savent que nos carabines sont rechargées presque aussitôt que tirées, — le temps de prendre la cartouche et de la mettre dans la culasse ouverte.

L'expérience a prouvé qu'un homme de sang-froid peut ainsi rentrer sain et sauf au fort, même d'une distance éloignée, sans que les Indiens galopant à distance avec force cris et gesticulations se rapprochent assez de sa carabine, pour pouvoir lui décocher leurs flèches dont la portée est moitié moindre. S'ils sont armés de fusils, comme ce sont de vieilles armes de qualité inférieure, leur confiance n'en sera pas augmentée, et ils ne s'en serviront pas avec plus d'effet.

L'hiver dernier, les Indiens hostiles sont restés presque tout l'hiver autour du fort Bufford, poste alors insignifiant, gardé par une seule compagnie de mon régiment. Ils ont ennuyé et fatigué la petite garnison par l'obligation d'un surcroît de service, et en la contraignant à rester à l'intérieur des palissades ; mais ils ne lui ont infligé aucune perte, et n'ont même jamais empêché les faibles détachements envoyés à l'eau de descendre de la hauteur, d'aller remplir leurs barils à la rivière et de les ramener intacts.

La difficulté n'est donc pas de se défendre contre les Indiens, cela n'est rien. L'affaire est de pouvoir les poursuivre et les atteindre dans les plaines désertes qui sont leur refuge naturel pour échapper au châtiment de leurs déprédatations. Là est le problème encore irrésolu. Pour mieux assurer leur subsistance, les « partis de guerre » ne se meuvent qu'au nombre de deux ou trois cents. Chaque guerrier emporte avec lui un morceau de viande de buffle séchée au soleil. Il ne lui en faut pas davantage pour se nourrir pendant des semaines. Son cheval ne mange pas de grain. Il se nourrit facilement et abondamment en paissant dans les prairies. Son fourrage se trouve partout et n'a pas besoin d'être transporté. L'absence de fers aux pieds de sa monture l'exempte de tout attirail de forge. Il n'a point d'équipement à emporter. Sa selle n'est rien ; sa bride n'est qu'un lasso de cuir de buffalo dont il se sert à peine. S'il a une colline à monter au galop, étant poursuivi, pour ménager sa monture il galopera à pied à ses côtés, s'aidant au besoin du lasso. Arrivé au sommet, sans s'arrêter, il sautera en selle, et descendra à fond de train la pente opposée, sûr qu'il est de la solidité des jambes de son poney. Enfin, si malgré ces avan-

tages, la bande est serrée de trop près, après être convenus d'un point lointain de ralliement, les cavaliers rouges se dispersent en tous les sens, et la poursuite ne peut plus alors s'attacher à rien de plus tangible que quelques hommes s'enfuyant isolément.

De ces faits, il résulte :

1^o Que l'infanterie est absolument inutile pour poursuivre les Indiens sur le « War path », et qu'il faut la laisser de côté dans ses garnisons. Le seul usage auquel elle puisse être employée est d'aller surprendre au loin pendant l'hiver les villages stationnaires où les tribus tiennent leurs femmes et leurs enfants. Le but admis étant de tout exterminer, sans cela l'expédition serait sans avantage, et ne procurerait qu'un surcroît d'embarras, l'embarras des prisonniers. Encore doit-on d'abord être bien assuré de la position de ces villages et de leur caractère, car dans un climat aussi rigoureux que celui-ci, une expédition à travers les neiges et les glaces serait accompagnée de telles privations et de telles souffrances et de tels risques pour le soldat qu'il serait criminel de l'entreprendre à la légère sans être à peu près assuré des résultats.

2^o Que la cavalerie est la seule arme qui puisse être efficacement employée à la poursuite des Indiens. Malheureusement, dans sa condition présente, elle n'arrive à rien, pour bien des raisons : la surabondance de recrues qui ne sont pas cavaliers et, en fait d'équitation, ne sont que des enfants maladroits comparés aux Peaux-Rouges qui sont sur le dos de leurs poneys comme sur leurs propres jambes ; l'embarras des transports de grains, des forges à ferrer, et des subsistances à la poursuite d'un ennemi qui ne connaît rien de ces « impedimenta » ; l'infériorité des chevaux qui n'est guère moindre que celle des hommes pour ce genre de service à travers les plaines. Le poney indien fournira sans s'arrêter, entre le lever et le coucher du soleil, une course de soixante ou quatre-vingts milles, là où la plupart de nos chevaux seront sur les dents au bout de 30 ou 40 milles. Le poney indien est moins chargé, n'ayant point de harnachement. S'il est trop fatigué, son maître saulera le plus souvent sur une monture de rechange parmi celles qui accompagnent presque toujours les « War parties », et le laissera continuer la route sans être chargé. Si, parmi nous, un cheval est à bout de forces, voilà le cavalier démonté. En

un mot, la marche des cavaliers indiens est plus légère, plus rapide et plus longue que celle de nos cavaliers, ce qui fait qu'ils nous échappent toujours. Certes, le général Custer est un bon officier de cavalerie, brave, actif, intelligent. Il a servi brillamment pendant la guerre, et accompli beaucoup contre la cavalerie confédérée. Qu'a-t-il fait contre les Indiens ? Rien. Il a épuisé en vain hommes et bêtes à les poursuivre sans les joindre, et ses meilleurs bulletins aboutissent à quatre ou cinq hommes tués à l'ennemi.

Pour remédier à ces désavantages, que faudrait-il faire ? Modifier d'abord le système de recrutement pour la cavalerie des frontières, en substituant autant que possible, fût-ce par l'appât d'une haute paie, des hommes ayant habitude du cheval aux recrues sans expérience ni valeur dont les rangs sont encombrés, en formant des escadrons auxiliaires composés d'hommes des frontières connaissant les Indiens et pouvant les combattre à leur manière. Enfin, en enrôlant en compagnies volontaires les Indiens eux-mêmes qui sont alliés aux Etats-Unis, et en guerre avec les tribus hostiles, les officiers devant être pris exclusivement parmi les hommes des plaines qui sont familiers avec les habitudes, les idées, le langage des tribus. Les compagnies rouges rendraient ainsi au gouvernement les mêmes services que les goums arabes rendent à la France en Algérie.

Ce dernier système a été récemment inauguré dans le département de la rivière Platte, par le général Auger, et l'expérience ne cesse de donner d'excellents résultats. Deux compagnies formant un escadron de 200 hommes ont été recrutées parmi les Indiens Pawnees, et ces 200 hommes sont plus efficaces qu'aucun régiment de 1.000 à 1.200 hommes de cavalerie régulière. Les Pawnees sont montés sur des chevaux indiens qui ne sont pas ferrés et ne mangent pas de grain. Ils sont habillés comme nos hommes en petite tenue : le chapeau à grands rebords, la blouse bleue et le pantalon bleu-clair. Tant qu'ils font le service ordinaire de garde et d'avant-postes, ils conservent leur équipement ; mais du moment qu'ils courrent sus aux Sioux, leur premier soin est de jeter bas leur selle, leurs bottes si elles les gênent, leur uniforme même s'ils n'y sont pas complètement habitués, et de sauter « à poil » sur leurs chevaux avec lesquels ils font merveille. C'est ainsi qu'ils ont protégé

le bétail et les bêtes de trait ; qu'ils ont repris bon nombre de celles qui avaient été enlevées, et rapporté des scalps avec elles. Ils sont obéissants, aisément disciplinés, sobres, actifs, vigilants et braves, et l'opinion unanime des officiers qui les ont vus à l'œuvre et que j'ai consultés est que chacun d'eux vaut au moins trois ou quatre de nos cavaliers ordinaires. Ils sont commandés par un homme des plaines qui en fait tout ce qu'il veut : un blanc, bien entendu. Il a le rang et la paie de major. Ces deux compagnies et leurs officiers n'étant pas encore régulièrement reconnus, sont payés par le département des quartiers-maîtres ; la paie est la même que dans l'armée régulière.

Il faut espérer que la routine ne prévaudra pas contre l'expérience et les faits constatés, et que cette innovation recevra tous les développements nécessaires pour en tirer le meilleur parti possible. Les résultats en sont du plus grand intérêt, surtout si nous devons avoir une guerre quelque peu générale avec les tribus des plaines.

Jeudi 5 septembre.

Les mules qui s'étaient échappées du coral ont été retrouvées. Ayant trouvé devant elles la route tracée du fort Berthold, elles l'ont suivie et ont été capturées par les Indiens amis du voisinage. Trois d'entre eux, accompagnés de deux traitants blancs, les ont ramenées au camp. Ils ont reçu en récompense du porc salé, un baril de biscuits, du café et quelques menues provisions. Ils sont repartis fort contents, et en toute hâte, redoutant de rencontrer en route quelque détachement des Sioux qui ont quitté les environs du fort Sully, pour venir attaquer leurs tribus. Mais il n'est pas probable qu'ils fassent cette mauvaise rencontre dans les quinze milles par terre qui nous séparent de leur réserve. Les trois tribus sont sur leurs gardes, et si les guerriers Sioux ne sont pas en nombre trop supérieur, ils donneront du fil à retordre à leurs ennemis. A nombre égal, on m'assure qu'ils peuvent très bien les battre ; mais que leur désavantage consiste dans leur grande infériorité numérique. C'est là ce qui les paralyse et les maintient constamment dans une prudente défensive.

Dimanche 8 septembre.

Les grands vents continuent à secouer nos tentes et à envelopper le camp dans des tourbillons de poussière. Ils ont beau

jeu. De quelque côté qu'ils soufflent, aucune barrière ne s'élève devant eux, et ils courrent sans obstacle sur la plaine unie que borde le fleuve, et dont l'horizon est dessiné seulement par de petites collines à pentes douces, sans autre végétation qu'une herbe courte et séchée par le soleil. Une des dernières nuits a été pluvieuse, mais les jours ont continué à être resplendissants malgré le vent. Seulement le soleil a beaucoup perdu de sa force et sa lumière ne dégage maintenant que peu de chaleur. C'est le temps dont on jouit au mois d'octobre dans l'Etat de New-York.

Les avant-couriers d'un train de cent wagons venant du fort Totten viennent d'arriver. Le convoi qu'ils ont laissé à vingt et quelques milles d'ici avançant à travers les plaines avec la majestueuse lenteur des attelages de bœufs, sera ici demain. Il vient chercher le complément des approvisionnements laissés ici pour le fort Totten, et dont il a déjà transporté une partie à destination le surlendemain de mon arrivée. Avec lui nous arrivent le pay-master et son secrétaire, et quelques « traders » et agents des compagnies de fourrures établis à Berthold. L'escorte est commandée par le lieutenant Lockwood. Le lieutenant Wallborn qui était allé à Devil's lake, le mois dernier, a pris l'avance et vient d'arriver au camp. Les nouvelles qu'il apporte de la situation au fort Totten sont mauvaises. Le pay-master doit me fournir à ce sujet de nouveaux et plus amples renseignements. Attendons (1).

Et maintenant, apparaissent nettement les fâcheux inconvénients du disséminement de nos troupes dans de petits postes isolés les uns des autres par de grandes distances et par le manque de communications régulières. Ici encore se montrent à nu les conséquences du système qui, en l'absence d'un corps d'état-major distinct, recrute tous les officiers de cette branche

(1) Les pages 105, 106, 107, 108, 109 du manuscrit ont été omises en grande partie.

Elles dépeignent une situation des plus préjudiciables pour la discipline et le bien du service, à raison de fautes commises par trois des officiers stationnés au fort Totten. Il n'y a aucun avantage à conserver ce rapport qui pourrait attrister les familles de ces officiers s'il en est encore qui survive après cette longue période. Il suffit de dire que le général de Trobriand se trouva de ce fait placé dans une situation des plus pénibles qui l'empêcha d'agir avec la fermeté que son jugement aurait estimée nécessaire, et ce à raison de la pénurie d'officiers en service actif au régiment.

de service dans les régiments où leur absence laisse des vides très préjudiciables aux intérêts généraux et particuliers du service.

Sans parler du nouveau lieutenant-colonel (Bowman) qui n'a pas encore eu le temps de rejoindre le régiment, et qui n'arrivera qu'au printemps, sans parler du major (Whistler) qui est en congé et ne reviendra pas plus tôt selon toute apparence, s'il revient même avant deux ans ; la moitié de mes capitaines sont absents, ainsi qu'il suit :

Théodore Yates, Co. E. Malade à Milwaukee, et incapable de servir encore, selon toute probabilité.

George W. Hill. Co. A. Détaché comme membre d'une cour de district dans le Minnesota.

Charles J. Dickey. Co. B. Détaché au recrutement.

William M. Wherry Co. G. Détaché à Richmond, à l'état-major du général Schofield (contrairement aux règlements).

George Meade Co. I. Détaché à Philadelphia, à l'état-major du général Meade (contrairement aux règlements).

Restent cinq capitaines au régiment, pour dix compagnies, répartis ainsi qu'il suit :

Wm. G. Rankin Co. C. Commandant le fort Bufford, où cinq compagnies tiennent garnison.

Francis Clarke Co. F. Au fort Bufford.

Albert M. Powell Co. H. Commandant le fort Stevenson.

Samuel A. Wainwright Co. D. Commandant le fort Totten.

John H. Piatt Co. K. Au fort Totten.

Parmi les lieutenants, il y a en ce moment trois vacances, deux officiers en service détaché et un en congé. Restent quatre sur dix au régiment. Parmi les sous-lieutenants, un est en service détaché, un en congé, et un autre n'a jamais rejoint le régiment depuis qu'il y a été nommé. Restent sept.

Mardi 10 septembre.

Le pay-master (1) a payé les troupes aujourd'hui. Nous ne le reverrons plus qu'au mois de mai ou juin. Quelle accumulation

(1) Trésorier-payeur.

d'arriérés sera ainsi livrée d'un coup aux soldats, et quelles tentations peuvent résulter pour eux de la possession de huit ou neuf mois de paie, *cent cinquante dollars*, plus ou moins !

Dans l'après-midi, une bande d'Indiens, forte de cinquante à soixante personnes, s'est montrée à l'horizon, vers le bas de la rivière. Après s'être rapprochés, ils ont envoyé un des leurs pour se faire reconnaître. Ils appartiennent à une branche de la nation Sioux, viennent du fort Rice et se rendent au fort Berthold où, paraît-il, ils vont s'établir pacifiquement près des trois tribus qui s'y trouvent déjà. Ils ont campé près de la rivière, au-dessous de notre embarcadère, sur un terrain bas couvert de bonne herbe pour leurs chevaux. Demain, au point du jour, ils continueront leur route.

Mercredi 11 septembre.

J'ai été prévenu aujourd'hui seulement qu'aucune provision n'avait été faite jusqu'ici pour nourrir notre bétail depuis le mois de décembre jusqu'au mois d'avril, alors que les neiges couvrent le sol. Un contrat a été passé entre le quartier-maître du district et M. Marsh, « trader » et « sutler », par lequel ce dernier, à qui l'on fournit les machines à faucher, s'engage à recueillir et à livrer en meules tout le foin de qualité convenable qu'il pourrait récolter dans un rayon de dix milles autour du fort, à raison de \$ 17 par tonne. Mais ce contrat ne pourvoit qu'au fourrage des animaux du quartier-maître, chevaux et mules, et ne comprend pas le bétail. En outre, le renfort de cent vingt mules arrivées l'autre jour de Saint-Louis, bien que trente d'entre elles soient transférées au fort Totten, absorbera toute la récolte et ne laissera au quartier-maître aucun surplus dont il puisse disposer pour le bétail du commissaire. Il est donc urgent d'assurer d'avance la subsistance de nos bêtes à cornes pendant l'hiver, car c'est la principale nourriture des hommes qui, je le crains, seront privés de pommes de terre, d'oignons et autres légumes. Conserver le bétail dans la meilleure condition possible, de façon qu'il puisse durer jusqu'au printemps est d'autant plus important que déjà quelques cas de scorbut se sont déclarés dans la garnison, par suite d'un usage trop prolongé de viande salée, sans légumes. Tous nos hommes étant occupés aux travaux du fort et la garnison ne pouvant fournir de détachement pour faire le foin, j'ai pris sur moi

d'autoriser le commissaire à conclure un contrat dans les termes les meilleurs possible, pour cent tonnes de foin à livrer en meules au fort le 11 octobre. Le contrat a été conclu avec MM. Pochler et Anderson qui ont l'entreprise du convoi de cent wagons pour transporter les approvisionnements du fort Totten. Comme ils ne reçoivent aucune assistance en machines ou autrement, et qu'ils ont à apporter le foin d'une distance de douze à quinze milles, le prix est fixé à \$ 33 par tonne. M. Marsh offrait de le livrer sur place en meules à raison de \$ 26, mais il eût fallu l'aller chercher dans les prairies où il serait resté des mois à la merci des Indiens, exposé à être brûlé et sans protection possible. Les risques étaient trop grands, et l'économie aurait pu devenir trop désastreuse. J'ai écrit au quartier général du département, où le général Terry approuvera l'ordre et ratifiera le contrat.

Jeudi 12 septembre.

Le convoi venu du fort Totten est reparti aujourd'hui, emportant les approvisionnements destinés à ce poste, moins une quantité de grains pour lesquels il n'a pu trouver place. Une partie des chariots (la moitié environ) reviendra une fois encore pour transporter ce qu'il a dû laisser à ce voyage. L'escorte tirée des trois compagnies en garnison au fort Totten est sous le commandement d'un lieutenant, Lockwood, officier capable et énergique ; mais l'indiscipline qui règne au poste a répandu un mauvais esprit parmi les hommes ainsi détachés. Quatre ont déserté en route ; deux autres ont tenté de faire de même, et deux ont frappé et battu un caporal de service. Comme il est à craindre qu'en retournant au fort Totten ils échappent à la punition qui leur est due, j'ai fait enfermer ces quatre derniers à la garde, et ils resteront ici comme prisonniers, astreints à un rude travail jusqu'à ce qu'ils puissent comparaître devant la cour martiale.

Vendredi 13 septembre.

Le voisinage du détachement venu du fort Totten a porté ses fruits. La nuit dernière, neuf hommes ont déserté, volant dans le coral autant de mules, de selles et de brides. A peine leur départ découvert, le lieutenant Hogan, avec un sergent et

quatre hommes, est parti sur leurs traces pour leur donner la chasse. Il n'a pas tardé en effet, en suivant la trace du convoi pour le fort Totten, à les rejoindre et à les poursuivre, jusqu'à ce que la crainte d'être repris les eût forcés à se disperser dans les plaines. Un brouillard épais qui se répandit en ce moment dans l'atmosphère permit à huit d'entre eux d'échapper aux poursuivants. Le neuvième, dont la monture portait les provisions de la petite bande, fut fait prisonnier ; et vers une heure de l'après-midi le lieutenant Hogan et ses hommes rentrèrent au camp, ramenant le prisonnier, les provisions des déserteurs et leurs effets de recharge.

Aussitôt, le lieutenant Walborn a reçu l'ordre de monter à cheval avec huit hommes et un sergent, pour reprendre la poursuite. Les déserteurs dispersés dans les prairies perdront le reste de la journée à se réunir de nouveau. Leurs mules sont harassées par une fuite au galop d'une vingtaine de milles, et peuvent à peine les porter plus loin avant de s'être reposées. Ils n'osent guère marcher de jour, se sachant poursuivis de près et devront forcément rester cachés dans quelque ravin jusqu'à la nuit. N'ayant ni boussole, ni provisions, force leur sera alors de suivre la trace du convoi et le lieutenant Walborn a toute chance de les dépasser et, en attendant, à quelque embuscade, de les rafpler d'un coup de filet. Sinon, il poussera jusqu'au fort Totten avec l'ordre qu'il emporte pour le capitaine Wainwright de lui fournir des chevaux frais, et toute assistance en son pouvoir pour capturer les fugitifs, qu'ils arrivent mêlés ou non avec le convoi.

La bande du « Medicine Bear », ainsi qu'on appelle ce petit chef Indien, est revenue aujourd'hui de Berthold où il paraît qu'elle était allée faire seulement une visite de quelques jours. Cependant il doit en être resté quelques-uns, car ils ne me semblent pas aussi nombreux qu'en allant. Ils ont bivouaqués près des constructions, et pendant l'après-midi, une partie d'entre eux, hommes et femmes, sont venus quémander quelques provisions qu'on leur a données. Ils sont accompagnés d'une douzaine de « Reeses » qui les quitteront ici, et retourneront demain à Berthold, lorsque la bande voyageuse se remettra en route pour le fort Rice.

Dimanche 15 septembre.

Pendant presque toute la journée, le vent a soufflé en tempête et, après s'être élevé du Sud-Est, il a passé au Sud, puis au Sud-Ouest et à l'Ouest, où il a fini par se calmer au coucher du soleil. Dans sa course impétueuse il emportait d'épaisses nuées de sable fin enlevé aux larges banes qui bordent la rivière en amont et en aval du camp. L'atmosphère en était tellement obscurcie que les rayons du soleil n'y pouvaient pénétrer. Les mêmes tourbillons s'envolaient dans l'air, partout où le vent avait prise sur la terre nue, à l'entour des constructions nouvelles, dans le camp et principalement sur le champ où se fabriquent les adobes. Les hommes n'étaient point au travail ; ils se reposent le dimanche ; tout autre jour, les travaux auraient été forcément suspendus. C'est là notre « simoun ». Chacun est resté dans sa tente close avec soin, mais sans réussir à se préserver de la poussière qui, en pareil cas, s'infiltre abondamment à l'intérieur, quoi qu'on fasse pour s'en abriter.

Ce n'est pas faute de soin dans la façon de fixer les tentes d'officiers dont les parois latérales sont revêtues de planches à l'extérieur et dont le toit de toile est encore recouvert d'un « fly » cloué sur un cadre, de façon que le vent ne puisse glisser entre les deux. Ces précautions ont été prises depuis que le changement de temps et la fin des chaleurs annonce l'approche de l'hiver. Chacun s'est alors prévenu contre le froid par un rempart de planches, et par l'installation des poèles. Les officiers qui n'avaient pas de grandes tentes d'hôpital se sont fait construire des maisonnettes à deux, plus spacieuses et plus confortables que leurs « wall tents ». Les côtés et pignons sont en planches et le toit, composé d'un épais « tarpauling » (1), est en toile et tamise ainsi la lumière à l'intérieur. Quelques portes ont d'ailleurs été trouvées avec un compartiment en verre qui complète très suffisamment l'éclairage.

Il n'est pas jusqu'aux cuisines particulières qui n'aient été protégées contre le froid et le vent par une cuirasse de planches appelées « slabs ». Le « slab » est la première tranche que la scierie détache d'un tronc d'arbre destiné aux constructions, et, par conséquent, est arrondi du côté de l'écorce. La nécessité

(1) Toile goudronnée.

rend les hommes ingénieux, et nos préparatifs d'automne en sont partout la preuve. Nous n'avons à notre disposition que des planches et de la toile, et, avec ces deux matériaux, nous réussissons à nous installer des abris d'un aspect confortable et où nous pouvons braver les rigueurs de la saison. Il n'est pas un de nous qui ne considère son rude plancher de cotton-wood, que la sécheresse fait rétrécir, avec autant de complaisance que nous considérerions le plus beau parquet de chêne et de noyer dans une maison de pierres ou de briques. On s'habitue à tout ; rien n'est plus vrai. On boucle les courroies de la tente quand le vent souffle, comme on fermerait la porte d'une maison de campagne, et quand la tempête déchaînée dans la plaine secoue avec fureur le frêle édifice qui claque, crie, gémit, mais ne cède pas, nous dormons tout aussi profondément sur un lit de camp que si les mugissements de l'air berçaient notre sommeil dans un lit à rideaux, sous le toit d'une maison de marbre. Cependant, je doute qu'il en soit ainsi, si la pluie se mettait de la partie ; mais, Dieu merci, l'épreuve nous est épargnée, et nous n'avons point à combattre d'humidité dans l'atmosphère. Nous sommes si éloignés des deux Océans que le vent peut souffler d'où il veut ; les nuages formés par l'évaporation des grandes masses d'eau n'arrivent jusqu'à nous qu'après avoir déchargé ailleurs leur fardeau liquide, et ce qu'il en reste suffit à peine pour voiler parfois le soleil pendant quelques heures, et disparaît sans laisser de traces sur notre sol sablonneux. Telle est la condition de l'atmosphère depuis trois mois. La fonte des neiges au printemps occasionne de grandes pluies de saison, qui suffisent à entretenir sur les plaines une herbe courte et frisée, plus haute et plus droite dans les terrains bas où l'humidité séjourne davantage, mais ne fournissent pas assez d'aliments à la pousse des arbres. C'est ce qui fait que les bois sont invariablement limités au voisinage immédiat des cours d'eau, qui sont rares et disséminés de loin en loin, ou au creux des ravines qui peuvent former des étangs. Les terrains d'alluvion que le Missouri forme et détruit alternativement dans les caprices de son cours sont les plus favorables à la pousse des forêts. C'est sur ces rives basses que l'on trouve les arbres énormes qui fournissent en ce moment les matériaux de charpente à nos constructions. Rien de semblable ne se voit sur les hauts plateaux, et quand on s'élève sur la crête des col-

lines qui dominent le fleuve, la vue se promène sur des horizons immenses où rien n'apparaît que les ondulations de la plaine, comme sur l'océan les ondulations des grandes lames. Nos vastes prairies, c'est l'océan solidifié.

Deux steamers, que l'on sait encore au haut du fleuve du côté de Benson ou de Bufford, sont attendus ici depuis une semaine ou deux et ne paraissent pas. Un autre steamer affrété par le gouvernement pour nous apporter des matériaux de construction, l'*Amanda*, était déjà en route lorsque le *Mary Mac Donald* l'a dépassé. Il y a de cela seize jours, et l'*Amanda* ne se montre pas encore à l'horizon. Evidemment, ces différents bateaux sont échoués sur quelque banc de sable ou retenus par la baisse des eaux qui rend la navigation des plus difficiles, sinon impossible. C'est cette prévision, beaucoup plus que la crainte des glaces, qui met fin chaque année à la navigation du Haut-Missouri dès le commencement de septembre. Les steamers, qui pourraient transporter un chargement avantageux à cette époque, osent rarement l'entreprendre, bien qu'ils aient encore deux mois devant eux avant la formation des glaces. Mais la sécheresse qui règne dans toutes nos contrées durant tout l'été, et l'absence d'affluents de quelque importance au-dessous de la Stone river, déterminent dans le fleuve une baisse graduelle à partir des premiers jours de juillet. La navigation, facile (comparativement) pendant le mois de juin, l'est moins au mois de juillet et moins encore au mois d'août. En septembre, quantité de bancs de sable, sur lesquels on passait sans obstacle au commencement de l'été, sont maintenant à sec et rétrécissent partout le chenal qui, lui-même, perd de plus en plus sa profondeur et arrive à couler sur des barres qui n'ont guère plus de deux pieds d'eau. Si le vapeur est chargé à caler trois pieds ou trois pieds et demi, le voilà arrêté. Si la barre est étroite et mouvante, à force de vapeur et de grues il parviendra à s'y labourer un passage; mais si elle est plus consistante et d'une épaisseur à ne pas être forcée, le bateau restera en place, obligé d'attendre une crue accidentelle de quelques pouces sur laquelle il n'y a pas à compter, ou de s'en retourner pour ne pas risquer de se voir couper la retraite, ou enfin, s'il est à quelque poste, d'y décharger partie de sa cargaison pour s'alléger, ou toute sa cargaison, s'il renonce au voyage.

Ce qui explique pourquoi, de trois vapeurs attendus depuis une quinzaine, pas un ne se montre, et comment nous sommes privés des lettres que l'*Amanda* nous apporte sans doute. Les eaux sont déjà si basses qu'il devient problématique qu'il lui soit possible d'arriver, et quant au *Deer Lodge*, l'espoir de le voir revenir cette année me paraît désormais à peu près chimérique.

Mercredi 18 septembre.

L'abondance du gibier d'eau est une grande et précieuse ressource pour notre table qui, sans cela, serait réduite invariablement au bœuf et au jambon. Mais quelques heures suffisent pour garnir le garde-manger d'oies et de canards sauvages ou de bécassines de la grosse espèce, aussi grosses que des bécasses, ou encore de « prairie chicken », la plus grosse perdrix connue. Celles qui se trouvent dans les environs sont de la taille d'un faisan d'Europe. Le major Furey, dans ses deux dernières tournées, a rapporté la première fois six canards, la seconde six canards et deux oies. La veille, le capitaine Powell (bt. lt. col.) avait rapporté neufs canards et deux oies. D'après ces chiffres, on peut juger de l'abondance de ce genre de gibier. A l'approche de l'hiver, les oies sauvages, qui sont allées pondre et couver plus au Nord, reviennent vers le Sud avec leurs familles. Le soir et le matin, on les entend passer par volées en caquetant, et elles se reposent en abondance sur les bords du Missouri ou sur deux petits cours d'eau voisins du camp, le Douglas creek et le Snake creek. Elles y restent plus ou moins longtemps avec les canards qui abondent parmi les roseaux où se sont faites les couvées. Comme ces oiseaux de la solitude ne connaissent guère l'homme, ils sont infiniment moins sauvages que dans les régions habitées, et on peut les approcher ici bien plus aisément qu'en France par exemple. Ainsi, la vue du camp et de son mouvement ne les détourne pas de leur course, lorsque leur vol les fait passer au-dessus, même à une faible altitude. J'en ai vu traverser ou remonter le fleuve en rasant les eaux, pour venir se poser sur le terrain plat qui s'étend au-dessous de nous, et paître en vue des hommes qui vont et viennent sur l'escarpement où sont nos tentes. Un coup de carabine tiré de là sur elles n'eut d'autre effet que de les faire lever pour aller se reposer deux ou trois cents

pas plus loin. A mesure qu'on les tire, les oies comme les canards deviennent plus sauvages ; mais pour être plus prompts à prendre l'alarme, ils n'en restent pas moins encore assez faciles à atteindre, par suite de la disposition du terrain et des taillis de roseaux, dans les endroits favoris où ils se tiennent dans un rayon de cinq ou six milles du fort.

Jeudi 19 septembre.

Les chiens traîneurs qui doivent transporter nos lettres au fort Totten durant l'hiver sont arrivés aujourd'hui avec leurs harnais, leurs traîneaux et leurs conducteurs. Ces derniers sont des métis de père Canadien et d'une mère Indienne. Ils sont jeunes et vigoureux; le type Indien domine notablement en eux : yeux noirs, cheveux noirs, longs, raides et plats, teint couleur de terre cuite. De leur père, ils tiennent une stature moins élancée et des moustaches noires peu fournies. Les Indiens, on le sait, n'ont naturellement que peu de barbe et le peu qu'ils en ont, ils l'arrachent poil à poil quand elle apparaît à l'âge de puberté. Hommes et femmes ne laissent croître sur leur personne que leur chevelure, contrariant ainsi la nature, on se demande pourquoi, eux qui, plus qu'aucune race civilisée, vivent suivant les lois naturelles. Les métis s'habillent à l'Américaine, mais en laissant généralement percer l'instinct indien par quelque détail, comme par exemple, une ceinture bariolée de couleurs voyantes.

La race de chiens employée à atteler les traîneaux est haute sur jambes, bien découpée, couverte d'un poil épais, moitié chien et moitié loup en apparence. Leurs oreilles sont courtes et à demi pendantes à l'extrémité, leur museau est allongé et pointu, leurs yeux jaunes et en amande ont quelque rapport avec ceux des races asiatiques. Leur couleur est généralement blanchâtre, mais le croisement a introduit parmi eux des variétés notables. Parmi les neuf chiens qui forment nos trois attelages, il en est un noir et blanc, absolument griffon par la longueur et la dureté de son poil ; un autre, de couleur noirâtre, a l'apparence d'un mâtin. Leur tempérament semble être taciturne, et comme empreint du reflet des principaux traits du caractère indien. Ils sont peu sociables, peu démonstratifs, semblent ne s'étonner de rien, et regardent ce qui se passe autour d'eux

avec une souveraine indifférence. Ne les caresse pas qui veut, il s'en faut. Si la tentative les ennuie, ils s'éloignent avec une expression de circonstance ; si elle leur déplaît, ils retroussent leurs lèvres et montrent leurs longs crocs sans changer d'attitude et sans faire entendre de grognement. Ils dédaignent apparemment les paroles inutiles, et se contentent de cette démonstration mimique qui suffit toujours à écarter l'importun.

Ils ne reçoivent leur nourriture qu'une fois par jour, le soir. La perspective du souper au bout de la course leur donne une ardeur qu'ils ne montreraient pas sans cela. L'expérience a prouvé qu'ils travaillent beaucoup mieux à jeun qu'après avoir mangé. On les nourrit de soupe de « pemican », viande de buffle hachée menu, reliée par de la graisse et qui, séchée au soleil, et pressée en tablettes dures, se conserve pendant des années. Le transport dans des sacs de peau de buffle en est d'autant plus facile que cette préparation renferme, paraît-il, plus d'éléments nutritifs quaucune autre, sous un petit volume.

Les quadrupèdes indiens n'aiment pas plus le travail que les bipèdes indiens. Il faut voir leurs mines souffreteuses et résignées lorsqu'on les attelle aux harnais. On dirait qu'ils cherchent à se faire exempter du service par une maladie simulée, mais, une fois en route, ils font lestement leurs cinquante milles s'il est besoin pour gagner leur souper. Pour nous, leur service ne dépassera pas de 35 à 40 milles, les jours où ils seront en course.

Leur harnais se compose d'un collier rembourré ayant la forme d'une grosse corde, et portant sur le devant de leurs épaules. A ce collier s'attachent deux traits accrochés à leurs extrémités au palonnier sur le devant du traîneau et soutenus par les pans d'une petite couverture bariolée et garnie de grelots cousue au collier et couvrant le dos de l'animal. Ce harnais semble assez lourd, mais ne fatigue pas, m'assure-t-on, le chien qui le porte.

Quant au véhicule lui-même, c'est d'ordinaire tout simplement une planche longue et étroite recourbée à son extrémité antérieure en forme de C renversé. Un paquet y est fixé et sert de siège au conducteur, le tout formant un poids de 250 livres environ. Pour nous, le traîneau est à la fois plus commode et plus perfectionné, il a la forme exacte d'un soulier dans lequel la semelle, uniformément plate et prolongée en arrière, rempla-

cerait le talon. Le conducteur y entre enveloppé de peaux de buffles, ses jambes et la partie inférieure de son corps sont doublément protégés contre le froid, et si la charge du traîneau ne peut contenir à l'intérieur du soulier, elle est attachée en arrière sans difficulté. Ce traîneau extrêmement léger est fait de peau de buffle tendue sur une mince armature, comme les « bull-boats ».

La langue française est celle des métis, quoiqu'ils parlent également l'anglais et quelques dialectes indiens (le sioux généralement). Comme maîtres, les chiens ont une préférence marquée pour le Français; c'est en France qu'ils sont élevés, dressés et commandés et, pour faire plus aisément connaissance avec eux, la meilleure introduction est de leur parler français. Je suppose que c'est à cette circonstance que j'ai dû le privilège de caresser la plupart d'entre eux à notre première entrevue près des wagons qu'ils accompagnent et ne quittent pas. Bien que parfaitement libres, on ne les voit point parmi les tentes. Ils se contentent philosophiquement de dormir sous les voitures près du coral, et si Alexandre y venait leur demander ce qu'il pourrait faire pour eux, nul doute qu'ils ne répondent (s'ils avaient la parole) : « Te ranger de mon soleil ».

Samedi 21 septembre.

Je pars aujourd'hui pour le fort Berthold, où je vais visiter les Indiens des trois tribus qui s'y trouvent, et faire un tour de chasse dans le voisinage où l'on me promet abondance de gibier.

Lundi 23 septembre.

Entre une et deux heures de l'après-midi, avant hier, nous nous sommes mis en route. Un wagon d'ambulance attelé de quatre mules constituait notre équipage. J'y ai pris place avec le major Furey, quartier-maître, le lieutenant Hooton et l'aide chirurgien Matthews. Mac Donald, un de nos éclaireurs (scouts) armé de sa carabine Henri, ouvrait la marche, deux ordonnances, dont l'une conduisait en main mon cheval, escortaient la voiture ; nous avions nos fusils de chasse, et chacun portait son revolver à la ceinture.

Du fort Stevenson au fort Berthold, il y a six lieues, quinze milles. C'est une course de deux heures. Après avoir traversé

le Douglas creek sur le pont que nous y avons construit, nous nous sommes engagés dans une vaste plaine unie, bornée au nord par les collines dont la chaîne nue se prolonge jusqu'en arrière du fort, et au sud par le cours sinueux du Missouri. Rien ne croît sur ce plateau qu'une herbe courte et frisée, complètement sèche à cette saison de l'année. Les buffles l'ont fréquenté, car ça et là des têtes blanchies au soleil indiquent encore les places où nombre d'entre eux ont été tués par les Indiens. A cinq ou six milles du fort, la plaine se resserre et aboutit bientôt aux « terres mauvaises », nom généralement donné à tous les terrains alcaliques où ne pousse aucune végétation, et où la pluie creuse partout des sillons profonds au flanc des hauteurs. L'aspect en est désolé et porte en soi quelque chose de sinistre. Ici, la voie tracée serpente à travers environ trois ou quatre milles de montagnes peu élevées, mais fort abruptes là où leurs pentes ont été rongées par les pluies : quelques-unes ont à distance l'apparence d'un dôme supporté par de courtes colonnes cannelées et superposées. En ces endroits, les parois sont à pic. Entre ces montagnes arides se dessinent quelques vallons presque aussi arides, où les pluies de printemps et la fonte des neiges forment temporairement de petits cours d'eau complètement à sec à cette époque-ci de l'année. Sur les bords de leurs lits tourmentés croissent des buissons et quelques arbres, la seule végétation de ces parages. Le paysage est loin d'être sans caractère, il y a au contraire un cachet très marqué, mais c'est quelque chose de sombre, d'inexorable qui saisit l'âme beaucoup plus qu'elle ne charme les yeux. Il n'en est pas ainsi dans la plaine. Là, l'impression est toute différente. C'est, par-dessus tout, l'impression de l'immensité, de l'espace libre et du *soi* abandonné à ses propres forces au milieu d'une nature où rien n'appartient à personne et où tout appartient à tous. Rien n'y rappelle la limitation ou la division de la terre commune. Elle est à qui la traverse, à l'homme blanc comme à l'homme rouge, comme au buffle, comme au loup, comme à l'ours. Contre les dangers personnels, la protection du gouvernement est un mythe : la protection réelle, c'est celle d'un cœur résolu et d'une bonne carabine. Mais quoique cet endroit des « terres mauvaises » ait un détestable renom pour les facilités qu'il présente aux embûches et des Indiens, le danger n'est qu'une éventualité incertaine, et

n'altère en rien la sensation de liberté sous le ciel qui vous monte presque infailliblement au cerveau.

Quoique la grande mer étale aux yeux un horizon plus vaste encore et plus illimité que la plaine, l'impression n'en est pas la même. En mer, on est à bord d'un navire où les hommes sont agglomérés dans une construction où tout, jusqu'aux moindres objets, est l'œuvre de la civilisation, et le témoignage vivant de ses arts, de ses sciences et de ses lois.

Dans la plaine, rien de tout cela. Ni maisons, ni cultures, ni habitants. Le wagon même qui nous portait n'était guère qu'un véhicule adapté à la vie sauvage dans un pays où aucune forme de carrosse d'agrément n'a encore pénétré. La course eût-elle été moins longue et surtout le soleil moins ardent, nous eussions tous été à cheval, malgré la nécessité de porter nos armes à la main pour le passage de ces montagnes « insegures » dont les dernières croupes noirâtres vont mourir au bord du Missouri.

En émergeant des « mauvaises terres » où aucun être vivant ne nous apparut, sinon un renard rouge chassant pour son compte et qui suspendit un moment sa course pour nous regarder passer, nous rencontrâmes une seconde plaine en tout semblable à celle que nous avions traversée d'abord. La région des Mauvaises Terres montagneuses se dresse comme une barrière entre les deux, à égale distance du fort Berthold et du fort Stevenson.

Le premier être humain que nous rencontrâmes nous apparut d'abord dans le lointain comme un point noir qui, peu à peu, prit la forme distincte d'un homme cheminant à pied. C'était un trappeur français-canadien du nom de Beauchamp dont j'aurai bientôt à parler plus longuement. Naturellement il était armé de sa carabine et portait en sautoir son sac à plomb et sa corne à poudre. Mais ce qui, dans son accoutrement frappait tout d'abord, était une lourde chaîne qui eût rappelé les galériens si elle eût été fixée à la jambe au lieu de l'être à la ceinture, et si elle se fût terminée par un boulet au lieu d'un lourd piège en fer que notre homme portait sur l'épaule. Beauchamp allait tendre son piège près d'une loge à castors qu'il avait découverte non loin de là, et où il espérait prendre quelqu'un de ces animaux industriels.

Peu après cette unique rencontre, le fort Berthold commença à se dessiner dans la distance, et l'approche du village indien

se révéla bientôt par d'étranges silhouettes d'un aspect bizarre pour qui n'en connaît pas la signification ; les tombeaux aériens des Peaux-Rouges et les poteaux destinés aux tortures qu'ils s'infligent eux-mêmes pour obtenir du Grand Esprit ce qu'ils désirent le plus : le succès à la chasse ou à la guerre, l'exemption des maladies ou des catastrophes, la victoire sur leurs ennemis, l'occasion d'en tuer et d'en scalper le plus possible en échappant à leurs coups, une santé robuste, une bonne récolte de maïs, etc. Rien n'a pu les faire renoncer à ces supplices volontaires presque tous atroces et dans l'efficacité desquels ils semblent avoir une foi inébranlable. Encore et toujours l'expiation par le sang et comme un reflet lointain du Golgotha.

Les poteaux de tortures sont des troncs d'arbres morts bifurqués à leur sommet et dénudés d'écorce. Lorsqu'un jeune guerrier a décidé son propre supplice, il s'y rend accompagné de ses proches au milieu du concours de la tribu. Le plus souvent, il se passe un fer de flèche dans les chairs ou sous la peau en forme de seton. Beaucoup se font la blessure sur l'estomac. Ils y passent l'extrémité d'une corde qu'ils nouent ensuite solidement, et par laquelle ils se font ainsi hisser et suspendre, chantant sans interruption un chant religieux qu'ils improvisent. Ils restent ainsi, sanglants holocaustes, accrochés au poteau jusqu'à ce que la corde casse ou que leur peau se rompe, ou encore, quand les deux résistent, jusqu'à ce que la perte de sang et la douleur leur fassent perdre connaissance. Alors si quelqu'un de leurs proches consent à venir jeter au pied du poteau une peau de buffle, une couverture, du maïs ou toute autre offrande à la divinité, on les décroche, sinon ils devraient mourir victimes de cette farouche épreuve. J'en ai vu qui portaient ainsi fièrement d'horribles cicatrices. D'autres s'imposent des pénitences moins sanglantes, mais néanmoins fort rudes, par exemple : traîner cinq ou six têtes de buffles dans les ronces, les broussailles et les pierres jusqu'à ce que la corde casse, ce qui n'arrive qu'après des efforts énormes et des fatigues écrasantes. Les plus jeunes s'exercent à la douleur physique, considérée comme prière méritoire ou expiation, en se tailladant les chairs avec la pointe d'un couleau tranchant. Les cicatrices ainsi laissées sur leurs poitrines sont considérées comme des marques de distinction.

Ce dernier genre de supplice volontaire est pour les femmes l'épreuve du deuil. Lorsque leur père ou leur mari est mort, surtout lorsqu'il est tué par une tribu ennemie, elles montent sur la plate-forme supérieure de leurs loges et se livrent aux lamentations qu'elles accompagnent de coups de couteau dans leurs bras, leurs jambes, et toutes les parties charnues de leur corps. Cela dure généralement un an, à moins qu'avant ce terme un ennemi soit tué pour payer le prix du sang. Mort pour mort, et le deuil cesse aussitôt.

Dans le combat, les Indiens attachent un prix infini à emporter leurs morts et leurs blessés : de là la grande difficulté d'apprécier exactement leurs pertes. Qu'un des leurs tombe, et les autres se précipitent aussitôt pour l'enlever, ce qui leur est d'autant moins difficile qu'ils ne combattent qu'à distance et jamais en ligne. Le corps est rapporté dans le village si la distance et les circonstances le permettent ; sinon il est enseveli à la manière indienne sur quelque hauteur d'où il semble dominer la solitude où il a erré pendant sa vie.

Pour arriver à Berthold, on traverse le cimetière. C'est un coin de la plaine aux abords du village, sans clôture ni ligne de démarcation, où se dressent sans ordre ni symétrie, les morts sur leur dernière litière. Les familles les enveloppent dans des couvertures et des peaux d'animaux, et les ficellent de la tête aux pieds avec des lanières de cuir : puis ils les fixent de la même manière sur des claies élevées de huit à dix pieds et supportées par quatre rondins fichés en terre. Les Indiens de Berthold, un peu plus civilisés, enferment parfois leurs morts, surtout les enfants, dans des boîtes qui sont infinitémoins pittoresques. L'origine de cette coutume est évidemment la préoccupation de préserver les morts des atteintes des animaux carnassiers. Les loups qui vivent par bandes dans les prairies déterrent les cadavres et les mangent ; mais les vautours ne peuvent, paraît-il, arriver jusqu'aux morts ainsi empaquetés en plein air. Bien qu'il y eût là les corps de trois guerriers tués tout récemment par les Sioux, je ne me suis point aperçu qu'aucune émanation se répandît dans l'atmosphère. L'ardeur du soleil et la sécheresse, m'a-t-on dit, dessèchent les corps dans leur enveloppe : en hiver, le froid les congèle : et quand, à la longue, les intempéries du ciel ont rompu les liens et

déchiré les enveloppes, au lieu d'ossements blanchis, ce sont des membres momifiés qui apparaissent et restent à découvert, si on ne les recouvre.

Derrière le champ des morts se présente le fort Berthold, construit d'abord pour un poste de traitants par la Compagnie de fourrures du Nord-Est, occupé ensuite pendant deux ou trois ans par une compagnie d'infanterie, et définitivement abandonné par le gouvernement à ses premiers possesseurs, au mois de juin de cette année. C'est tout simplement un carré de bâtiments construits en troncs d'arbres équarris, et dont toutes les ouvertures sont sur la cour intérieure. Deux hautes portes massives y donnent accès, se ferment sur des gonds et sont fortement barrées en dedans. Pour en défendre les faces extérieures, deux blockhaus saillants s'élèvent à deux des angles opposés l'un à l'autre. Ils sont percés de meurtrières dont le feu balaie extérieurement les murailles, et ils portent un étage supérieur qui surplombe le rez-de-chaussée, pour le protéger. La position en est parfaitement choisie. C'est à l'extrémité d'une pointe de terre élevée où l'eau est assez profonde en tout temps pour offrir un débarcadère aux bateaux à vapeur. Le fleuve l'enveloppe d'une part, et de l'autre, au delà du village indien, la plaine unie s'étend à plusieurs milles et permet à l'œil d'en parcourir l'étendue et d'y apercevoir tout ennemi assez tôt pour faire rentrer les animaux et avoir le temps de se mettre en défense.

Les traitants habitent l'intérieur, je veux dire ceux qui sont agents de la Compagnie de fourrures à laquelle le fort appartient. Le principal, un Français (de France) nommé Gustave Cagnat, nous a reçus dans son logement qui se compose de quatre pièces : la première, qui est son bureau, nous a servi de salle à manger ; le soir on m'y a dressé un lit à terre, composé d'un matelas, d'une peau de buffle et d'une double couverture neuve tirée, je suppose, des magasins : chacun de nous avait une paire de draps et un oreiller, — par conséquent un lit complet. La seconde chambre est celle de Gustave ; la troisième et la quatrième furent assignées à mes compagnons de route. Il ne s'y trouve aucune sorte d'ameublement. Pour la circonstance, une chaise, et une cuvette, c'était tout le nécessaire. Un autre côté de la cour carrée est habité par les femmes indiennes de deux autres employés dont chacun a sa

famille dans un logement séparé. De ce côté, près des écuries, logent également les employés subalternes. Le troisième côté est occupé par les magasins de la compagnie, le quatrième par d'autres magasins où sont restés des grains appartenant au gouvernement et pour lesquels nous n'avons pas encore de place au fort Stevenson. L'intérieur de tous les logements est simplement blanchi à la chaux ; le toit se compose de planches étroites recouvertes de foin sur lequel pèse une couche de terre de quelques pouces d'épaisseur. Cette couverture, qui forme plafond au logement, ne donne point d'humidité. En hiver, le froid est trop aigu ; en été, le soleil est trop chaud et les pluies sont de trop courte durée dans ces climats essentiellement secs.

Il n'y a point de femmes blanches à Berthold, ni dans aucun poste non militaire du pays. Chaque homme blanc y prend une femme indienne avec laquelle il vit et qui tient son ménage, lui donne des enfants, lesquels ne parlent presque jamais que la langue de la mère et restent dans la tribu, si le père, ce qui est rare, abandonne le pays. Dans une contrée sauvage, et où les mœurs indiennes admettent pleinement la polygamie, les blancs comme les autres peuvent avoir plusieurs femmes, s'il leur convient, mais ils ne s'en prévalent pas, à moins qu'ils n'aient quelque raison de renvoyer à leur famille celle qu'ils entretiennent. Il m'a paru que le cas était rare. La grande ambition d'une jeune « squaw » est d'être la femme d'un blanc, car elle est infiniment mieux traitée que si elle était la femme de n'importe quel Indien. Elle n'est point assujettie aux travaux fatigants qui, dans la vie indienne, font d'elles de véritables bêtes de somme, cultivant la terre, portant les fardeaux, soignant les chevaux, etc. Avec un blanc, elles sont mieux mises, plus soignées, mieux nourries. Tous ces avantages, elles s'exposeraient d'autant moins à les perdre que, rehaussées dans leur condition par le choix d'un blanc, leur retour à un Peau-Rouge serait une véritable déchéance à tous les points de vue. Elles sont donc soumises, attentives, laborieuses, ayant soin de leurs enfants et du père de leurs enfants : et celui-ci, tranquille, bien servi et bien soigné dans son intérieur, vaque à ses affaires sans éprouver un besoin de changement ou sans y céder. Peut-être prendra-t-il avec le temps une seconde compagne plus jeune que la première, mais sans renvoyer celle-ci, et le

ménage continuera à marcher sans discorde intestine, qui en trouble la paix habituelle.

Les enfants des blancs portent le cachet de leur origine dans la couleur éclaircie de leur peau et dans le caractère de leur visage. Quelques-uns tiennent presque complètement de leur père. Ils sont aussi mieux soignés de beaucoup, les filles surtout qui sont, comme leurs mères, vêtues de robes indiennes de même que dans nos campagnes. Plusieurs traitants attachés davantage à leurs enfants les envoient à Saint-Louis dans quelque école ou couvent où ils apprennent l'anglais et reçoivent une éducation primaire: après quoi ils reviennent au désert, les filles pour y vivre comme leurs mères, si elles trouvent l'occasion, les fils pour servir d'interprètes ou se lancer dans les aventures de la vie nomade comme font la plupart des métis, tantôt au service de la compagnie, tantôt engagés par le gouvernement, tantôt chassant ou guerroyant avec les Indiens. Il est à remarquer que la langue française est beaucoup plus répandue parmi eux dans ces contrées que la langue anglaise, ce qui tient à la grande infusion de sang canadien dans les tribus.

Bien que ces ménages dont je viens de parler n'aient reçu aucune sanction civile ou religieuse, pour en faire des mariages réguliers, cependant on peut dire qu'ils sont reconnus comme tels dans les tribus où l'on n'en connaît pas d'autres. Selon les idées indiennes, la femme, étant un être inférieur et subordonné à l'homme, est un objet de commerce qu'on peut acheter et vendre définitivement ou temporairement, à peu près comme on achète ou comme on loue un cheval. Le père (la mère n'a même pas voix au chapitre) trouve donc tout simple d'envoyer sa fille à un étranger de passage pour quelque menu présent, et s'il en résulte un enfant, loin d'être une disgrâce, cette augmentation de famille sera plutôt une distinction, en ce sens qu'elle restera le vivant témoignage de la préférence d'un homme blanc. Les jeunes filles elles-mêmes vont au-devant de ces transactions dans lesquelles elles ont leur part de bénéfice, et quand les pères ne s'en mêlent pas ou quand elles sont orphelines, elles recherchent volontiers ce qu'elles considèrent comme une distinction et un profit. Devenues mères dans ces circonstances, elles n'en seront pas moins recherchées ensuite par les jeunes Indiens. Celui qui l'achètera

en mariage sera plutôt fier qu'embarrassé d'adopter le petit demi-sang comme son propre enfant, et de lui faire la même part dans sa famille qu'à ceux qui viendront après lui.

Tout cet ordre de faits découle logiquement de tout un ordre d'idées, complètement différentes de celles sur lesquelles sont basées nos mœurs civilisées. De notre point de vue, nous crions à l'immoralité ; mais l'Indien serait bien surpris, à qui l'on voudrait faire comprendre ce que nous entendons par là. Tout est relatif en ce monde ; rien n'est absolu que la vérité mathématique qui n'a rien de commun avec la vérité philosophique. Celle-ci n'a pas besoin de traverser les mers et de s'enfoncer dans les solitudes du nouveau monde, par delà les bornes de la civilisation, pour éprouver son peu de certitude ; mais nulle part elle ne rencontrera plus vivement la contradiction naturelle de ses aphorismes. Le sujet des mœurs indiennes, quand on l'étudie directement, sur nature, est fécond en suggestions nouvelles. C'est un terrain qu'on ne peut explorer sans qu'il s'y ouvre des aperçus d'une longue portée pour l'esprit curieux de remonter des effets aux causes et de méditer sur la corrélation des uns et des autres. Le champ est trop vaste pour m'y arrêter ici. Je retourne à mon récit.

Ma visite avait été annoncée au fort Berthold ; un certain nombre d'Indiens étaient groupés près de la porte d'entrée ; d'autres s'étaient accroupis le long des maisons dans l'intérieur de la cour ; quelques-uns se tenaient debout et silencieux, drapés dans leurs couvertures ou leurs peaux de buffle, près de la porte de Gustave devant laquelle s'arrêta notre voiture. Le plus considérable était « l'Estomac de Corbeau », chef de la tribu des Gros-Ventres. J'ai dit ailleurs comment ce nom leur avait été donné par les Canadiens : je dois ajouter maintenant qu'il s'explique par la conformation de bon nombre de leurs enfants qui ont en effet des ventres comme des citrouilles ; mais cette rotundité extraordinaire disparaît invariablement aux approches de l'âge de puberté. Leurs jeunes gens sont comme tous les Indiens, plutôt maigres que gras, d'une stature élancée, avec des jambes de cerf. Leur vrai nom est « He-danza », ce qui signifie « les Hommes des saules ».

Le chef était nu jusqu'à la ceinture où sa couverture était négligemment nouée. Il portait un collier auquel était suspendue une large médaille du Président. Ses cheveux passés de cha-

que côté du front dans une sorte de mince étui de cuivre étaient tressés en arrière en six ou huit tresses qui pendaient sur son dos. Il avait un ou deux bracelets de cuivre formés d'un gros fil de laiton roulé en spirale sur une hauteur de deux pouces environ, et des pendants d'oreille. Ses jambes de pantalon (le reste du vêtement n'existe pas pour l'Indien) étaient curieusement ouvragées de couleurs vives où le jaune vif dominait, et ornées sur la couture extérieure d'une frange de cuir multicolore. Même genre d'ornementation sur ses mocassins. Ce qui, malheureusement, gâtait son costume, pittoresque d'ailleurs, c'était un vilain chapeau de paille commun qu'il avait seulement orné, autour de la forme, d'un cordon fait d'une sorte de duvet animal ou végétal. Ce chapeau malencontreux me gâtait mon « Estomac de Corbeau ». Notre première entrevue fut des moins compliquées. L'interprète n'était pas là ; nous échangeâmes une poignée de main silencieuse et pleine de gravité. Les autres assistants se pressèrent autour de la porte, entrèrent même dans la chambre, soit pour se tenir debout, appuyés au mur, soit pour s'accroupir non pas sur leurs talons croisés à la façon des Orientaux, mais sur leurs pieds joints, posture dans laquelle ils restent aisément des heures entières : les uns et les autres immobiles, graves, silencieux. Le chef, lui, n'était pas entré. Au bout de quelques instants, quand je sortis, je le retrouvai où je l'avais laissé, impassible en apparence, et s'éventant légèrement avec une aile d'aigle ornée de foin de senteur. Il est grand, adroit, fortement constitué. A cinquante ans il n'a pas un cheveu gris. Son fils aîné, que j'ai rencontré depuis, est le plus bel homme que j'aie vu parmi les Indiens, non par la hauteur de sa taille qui n'est pas au-dessus de la moyenne, mais par l'admirable proportion de ses formes, le modelé de ses membres, le développement de sa poitrine, la carrière de ses épaules et la vigueur aisée de ses allures.

Je demandai tout d'abord à visiter le village, et mon hôte me proposa de commencer la tournée par une visite à Pierre Gareau ou Garaut, l'homme indispensable par excellence. Va donc pour Pierre Gareau.

Les premières constructions faisant face au côté Nord du fort sont les logements et magasins des traitants qui n'appartiennent pas à la Compagnie de fourrures. Ce sont de longues cabanes de troncs d'arbres et de terre (*log houses*) sépa-

rées en différents compartiments. La principale, qui appartient à M. Marsh, a la forme d'un bâtiment à quatre faces formant un carré long autour d'une cour intérieure sur laquelle s'ouvrent logements et magasins, à l'exception d'une seule pièce près de la porte d'entrée. M. Marsh a transporté sa résidence au fort Stevenson où il a ouvert un magasin pour la garnison, tout en laissant à Berthold les articles de trafic pour les Indiens, sous la gestion d'un agent. Un autre traitant français, M. Gérard, a fait de même et transporté la plus grande partie de son monde et de ses marchandises près de nous. Tous deux ont maintenant leurs log houses en arrière du nouveau fort.

Derrière les logements des traitants, s'élève le village indien. Je ne trouve pas de point de comparaison pour exprimer à quoi il ressemble. C'est une réunion de grands dômes de terre, bâtis sans ordre les uns près des autres et entre lesquels de légers échafaudages étaient chargés de maïs en épis séchant au soleil. Les rues n'y sont que les passages sinueux laissés entre les loges. Pour le moment, ce qu'on y voit le plus, ce sont des cosses et des feuilles de maïs éparpillées partout ; des femmes en chemises de grosse toile de coton vaquant à leurs travaux ; des enfants nus, gros et gras courant et gambadant devant les portes, et des chiens maigres ressemblant à des loups affamés, errant tristement par le village, en quête de quelque morceau impossible à trouver. Ça et là un homme rouge enveloppé de sa couverture traverse silencieusement la scène, indifférent à ce qui s'y passe et cachant avec soin la curiosité de voir le « grand chef blanc », comme si la présence de celui-ci n'avait rien d'insolite.

Nous voici devant la loge de Pierre Gareau. La description s'applique à toutes les autres. Extérieurement, c'est, comme je l'ai dit, une vaste calotte de terre, aplatie au sommet par une sorte de terrasse au milieu de laquelle un trou circulaire donne passage à la fumée. Une seule ouverture y donne accès : c'est une entrée étroite et basse, taillée dans l'épaisseur de la paroi et protégée au dehors par une sorte de vestibule en saillie, fait de tranches d'arbres équarris à la hache. Point de porte : l'entrée est toujours ouverte. La plate-forme supérieure, sorte d'observatoire d'où les Indiens peuvent surveiller au loin la plaine est assez souvent ornée de quelque trophée d'armes ou

de plumes rares brillant au soleil comme les armoiries de la famille.

Du seuil, une tenture de peaux ou de couverture intercepte la vue de l'intérieur. Entre cette tenture et l'entrée, deux barres de bois à hauteur d'appui prolongent le vestibule, laissant à droite et à gauche un espace libre où les chevaux sont ramenés chaque soir et d'où on les conduit à la pâture chaque matin. Les deux barres inclinant à droite ou à gauche de la tenture vous conduisent dans le sanctuaire de la famille indienne. Le mode de construction s'y montre tout d'abord à découvert. Une forte charpente quadrangulaire est supportée à dix ou douze pieds de hauteur par quatre poteaux formés de troncs d'arbres équarris ou seulement dépouillés de leur écorce. Sur ce cadre qui doit soutenir tout l'édifice viennent s'appuyer circulairement de forts rondins juxtaposés sur lesquels repose une couche de broussailles recouverte enfin d'une couche épaisse de terre. La lumière pénètre à l'intérieur par la seule ouverture laissée au sommet pour livrer passage à la fumée du foyer qui se trouve au centre de la loge. Ce foyer consiste en une excavation circulaire de quatre pieds de diamètre environ et de six à huit pouces de profondeur. Le feu est entretenu au centre au moyen de baguettes de bois dur pour tisonner. Au-dessus est suspendue généralement une sorte de crémaillère primitive ou chaîne en fer terminée par un crochet, et supportée par une traverse en bois.

Les lits sont rangés le long de la paroi intérieure de la loge, laissant autour du foyer, un large espace où circulent, s'asseyent ou s'étendent les membres de la famille ou leurs visiteurs, sur la terre battue. Il n'y a point de sièges, autres que les quelques caisses qui peuvent se trouver là. A défaut de caisses, on s'assoit à terre sur des peaux de bêtes, les femmes inoccupées restant plus volontiers étendues ou assises sur leurs lits. Ces lits de planches sur lesquels est étendu un matelas d'herbes sèches sont la plus commune imitation des nôtres, quant à la forme. Ils ont de plus un cadre supportant des rideaux de peaux, de couvertures ou de nattes qui, lorsqu'ils sont fermés, leur donnent l'air de boîtes hautes et oblongues. Le jour, ils restent toujours ouverts. Dans leurs intervalles sont accrochés ou empilés les selles, les courroies qui servent de brides, les armes et les divers ustensiles de la vie indienne.

Pierre était dehors lorsque je pénétrai dans sa loge; une de ses femmes (il en a, je crois, deux ou trois) se leva aussitôt pour l'aller quérir, ce qui me laissa tout le temps d'examiner son logis à loisir. Trois « squaws » étaient assises à terre ; l'une entretenant le feu, l'autre faisant cuire du maïs dans une poêle, la troisième travaillant à ces ouvrages indiens que recherchent surtout les étrangers. Un homme était étendu sur une sorte de couche basse adossée à la tenture ; une enfant de douze à treize ans pilait du maïs dans un mortier ; quelques enfants et jeunes filles se tenaient groupés au bord d'un lit.

Tout ce monde-là se contenta de lever la tête à notre entrée et reprit aussitôt ses attitudes ou ses occupations, comme si de rien n'était, sans autre signe d'intérêt ou de curiosité. Celles qui se trouvèrent me tourner le dos ne regardèrent pas une fois en arrière. Deux ou trois femmes dirent quelques mots à Gustave ou se parlèrent entre elles d'un ton calme comme avant notre arrivée, et ce fut tout. J'aurais été du logis depuis dix ans que les choses ne se seraient pas passées autrement.

Bientôt Pierre Gareau arriva. C'est un métis qui a passé la soixantaine, mais dont la vigueur et l'activité sont loin de laisser deviner l'âge. Rien en lui n'indique le sauvage. Il s'habille entièrement à l'américaine, sauf les mocassins qui, du reste, sont d'un usage général même parmi les blancs dans ce pays-ci. Ces souliers doux, moelleux au pied et chauds en hiver sont tellement confortables à porter qu'on s'y habite tout d'abord, et qu'on a ensuite de la peine à se remettre à nos dures chaussures. Pantalon, paletot, chemise de laine, cravate noire et casquette de drap, tel était et est toujours l'accoutrement de Gareau. Ses cheveux noirs de longueur ordinaire sont parsemés de filets gris. Son teint de brique pourrait être attribué à l'effet du soleil et se rencontre partout parmi nos paysans d'Europe. C'est celui des hommes de la campagne dans le midi de la France. Ses traits sont énergiques, ses yeux noirs et intelligents, et sa grande bouche, bien garnie de dents petites et serrées, a quelque conformité avec celle du bouledogue.

Il vient à moi, la main tendue, l'air rayonnant, sachant que j'étais Français et qu'il n'aurait pas à m'entretenir en anglais. Son père était Canadien, et le français est sa langue naturelle (le français du Canada, bien entendu). Bien qu'il ait appris

l'anglais, il le parle et non sans difficulté. Pour lui, c'est un travail ; mais parler français, c'est un plaisir. Ils sont tous ainsi ; le sang et la langue se tiennent toujours en eux. Sang français, langue française. Anglais ni Américains n'en viennent à bout. Après les compliments d'usage en pareil cas, je lui proposai de me faire voir le village et de me servir de cicerone, ce qu'il accepta comme une « matter of course (1) » et nous nous mêmes tous deux en route en causant. Il me conduisit d'abord à une seconde loge qui lui appartient, et qu'il nomme sa « loge d'assemblée » parce que c'est là qu'il reçoit les Indiens qui veulent s'y rassembler. Néanmoins, il y avait là aussi des lits, et il me présenta deux vieilles « squaws qui sont ses sœurs, et de plus jeunes qui sont ses nièces. Et comme je l'interrogeais sur sa famille, il me raconta d'un air assombri qu'il avait eu trois fils, trois guerriers qui, quelques années auparavant, furent tous trois surpris et tués par les Sioux dans une expédition de chasse dont ils faisaient partie. Mais aussitôt, comme pour s'en consoler, il m'énuméra les Sioux que les trois tribus avaient tués, et me raconta en détail un de ses exploits récents.

LE RÉCIT DE GAREAU

NOTE. — Le combat eut lieu pendant l'hiver. Les tribus avaient quitté le village et envoyé seulement quarante guerriers avec les femmes pour chercher du maïs dans les loges. Il y avait dans le fort seize blancs parmi lesquels Gérard, G. Cagnat, Paquenard, etc. Un Gros-Ventre eut la jambe cassée ; deux ou trois furent blessés ; mais les blancs ayant fourni des fusils à deux coups aux sauvages retirés dans le fort, les Sioux eurent dix-huit ou vingt hommes de tués. Gérard pour sa part en tua sept, Paquenard trois. Une partie des loges furent incendiées, il y eut une assez grande quantité de maïs de perdu. Du fort au dehors on s'apostrophait comme les héros d'Homère. « Paquenard, tu ne peux t'envoler dans les airs ni t'engloutir dans la terre ; ton dernier jour est venu, etc. » Paquenard les engageait paternellement à s'en aller après chaque Sioux tué le long des palissades...

Il y a quelques années, me dit-il, ceux d'en bas (les Sioux) remontèrent au Nord pour prendre part aux massacres du Minnesota, et comme les nôtres n'avaient point voulu s'en mêler, ils revinrent par ici, pour attaquer et détruire le village. Ils étaient

(1) Littéralement : occasion de promenade.

bien sept cents au moins ; nous ne comptions que deux cents guerriers à peine ; tout le reste n'était que vieillards, femmes et enfants. Les Sioux parurent à la fois de tous les côtés. Ils voulaient nous envelopper pour rendre la fuite impossible, et nous massacer jusqu'au dernier. On fit rentrer pêle-mêle dans le fort les femmes et les enfants, et l'on se prépara à se défendre jusqu'à la mort ; mais nous ne pouvions pas grand'chose. Les hommes étaient mal armés. Ils n'avaient que leurs arcs et leurs flèches. Quelques traitants blancs et moi avions seuls des fusils.

Les Sioux se rapprochèrent de plus en plus dans la plaine, et se resserrèrent en demi-cercle, touchant à la rivière des deux côtés. Quand ils furent près des loges, ils commencèrent à galoper dans tous les sens en poussant de grands cris, et en nous injuriant pour nous faire sortir ; mais les nôtres s'en gardaient bien et se tenaient « embuscadés » par différents côtés pour le moment où l'ennemi s'engagerait entre les loges « où ce qu'on leur en aurait tué pour sûr plus d'un ». Mais eux s'en méfiaient et ne voulaient point entrer dans le village.

Pour lors, il y avait un fortin en bois, comme qui dirait une « log house » carrée en avant du village « où ce qu'on mettait une garde » (le vieux fort Berthold). Les Sioux s'amassèrent pour l'attaquer, c'est-à-dire pour la brûler, et comme le vent portait la fumée sur le village, soufflant du Nord, ceux qui étaient dedans purent s'échapper ; mais le « boucan » (la fumée) nous aveuglait et comme nous ne pouvions plus rien voir de ce que faisaient les autres, on se dit : « Vaut mieux se retirer tous dans le grand fort, de crainte que d'aucuns se trouvent coupés sans le savoir. » Ce qu'on fit.

Les Sioux, brûlant tout ce qu'ils pouvaient brûler devant eux, entrèrent ainsi dans le village, et derrière le « boucan » arrivèrent jusqu'au grand fort. Ils avaient démolî des « log houses » pour en brûler le bois, et de fait nous ne pouvions pas voir à vingt pas devant nous. Moi qui étais sur le bastion (block house) du Nord-Ouest, je dis aux autres : voilà le moment d'avoir les yeux ouverts et d'empêcher qu'aucune de ces « vermines » vienne allumer le feu au fort, car de ce vent-là, tout ne fera qu'une flambée, et alors nous y passerons tous jusqu'au dernier. Ainsi, mourir pour mourir, faut au moins en tuer autant d'abord qu'il en viendra avec des tisons. »

Comme je parle le sioux, je pouvais entendre tout ce qu'ils disaient de l'autre côté du « boucan », et ainsi j'appris tout de suite qu'il y en avait un « d'eux autres » qui était venu en rampant dans le « boucan » jusqu'au pied du bastion, et en regardant dessous nous, par l'ouverture du plancher de la galerie, je le vis qui se tenait collé contre le mur entre les trous à tirer (meurtrières) de façon que les nôtres d'en bas ne pouvaient ni le voir ni « l'aveindre » (l'atteindre). Mais d'en haut, c'était une autre affaire. Je passai le canon de mon fusil par l'ouverture du plan-

cher, et comme il farfouillait la « clacie » (la terre) entre les loges pour y loger son brandon, je lui lâchai une balle qui lui brisa le crâne, que la muraille était tout escarbouillée de son sang et sa cervelle. Pour lors, je poussai des cris en signe de triomphe, et les autres comprirent que leur homme était tué.

Il était tombé comme assis contre le bastion, et pensant qu'il pouvait bien encore essayer de s'échapper s'il n'était que blessé, parce que, voyez-vous, ces gens-là font souvent cette « *girie* » de faire les morts pour qu'on ne les achève pas. Mais pour faire la chose plus sûre, « Man-chief » que vous connaissez, le même qui garde ici les grains du gouvernement, et à qui vous avez fait donner des rations pour sa peine, donc « Man-chief » passa sa longue lance par l'ouverture, et l'enfonça dans le cou de l'autre ; mais le Sioux ne bougea pas. Alors, nous nous « écriâmes » encore tous deux, et, comme je leur dis aux autres dans leur langue naturelle : « Tas de voleurs et de brûleurs, si y en a parmi vous qui soient des hommes, qu'ils viennent donc ramasser leur mort. Venez donc, venez donc emporter votre charogne, si vous n'êtes pas des lâches, et des chiens. » Mais ils n'osèrent pas venir, même à travers le boucan.

Pour lors, je dis à Man-chief : « Faut l'accrocher, et nous lui « lèverons la calotte » (nous le scalperons) et nous le pendrons à la petite lucarne d'en haut. Nous descendîmes donc un lasso dans lequel nous lui prîmes le cou, sa tête était penchée de côté sur l'épaule, et nous le hissâmes en haut. A ce moment « *le bon Dieu nous fit cette grâce* » que le vent changea, et les Sioux virent leur homme pendu comme un chien, et son tison éteint. Le vent poussait alors le boucan sur eux, il n'y avait plus moyen de s'approcher du fort, si bien qu'à leur tour, craignant de s'empêtrer entre les loges, ils sortirent du village et s'en retournèrent dans le bas pays.

Pendant ce récit, Gareau s'était rapproché du fort, et comme péroraison, me montra la place exacte où il avait tué son Sioux, et la lucarne à laquelle il l'avait pendu. « La marque de sang est restée longtemps sur le mur, me dit-il avec un soupir de regret : mais à la fin le vent, la pluie, le froid, le chaud ont tant fait qu'elle a disparu.

— C'est dommage, lui dis-je sérieusement.

— Heu ! que voulez-vous ? » fit-il en haussant les épaules, comme un homme qui a fini par en prendre son parti.

Depuis quelque temps, des cris discordants, scandés comme une sorte de mélopée, et accompagnés de bruits bizarres, s'entendaient dans le village, et comme je prêtâis l'oreille en regar-

dant du côté d'où venaient ces sons étranges, Gareau m'apprit que c'était la bande des Rees qui répétait la représentation du soir, devant la loge de médecine. Nous nous dirigeâmes de ce côté, et bientôt j'assistai à un spectacle des plus curieux.

Au centre du village, et devant la « loge de médecine » est une place circulaire, d'assez grande dimension, entourée de loges particulières, et au milieu de laquelle s'élève un jeune arbre planté là sans précautions suffisantes, de sorte qu'il y est mort sans prendre racine. Il se trouve directement en face de l'entrée de la « loge de médecine », qui ne se distingue des autres que par ses plus grandes dimensions. C'est là que les Indiens confectionnent leurs médecines, c'est-à-dire les simples, les sucs de plantes bouillies ou des herbes séchées qui leur servent à panser les blessures, et surtout les charmes au moyen desquels ils conjurent les mauvais sorts, se garent des dangers et s'assurent la santé et la réussite de leurs entreprises. Personne, excepté les initiés, n'est admis dans la loge durant le jour, quand se font les opérations; mais le soir, elle est ouverte à tous pour assister aux représentations quotidiennes que la troupe des Rees donne en cette saison de l'année. C'est la salle de spectacle du village, et le programme varie chaque soir. J'avais déjà entendu parler de ces représentations, et je devais assister à celle du soir; mais je n'en étais pas moins curieux de voir cette partie de la répétition qui se passe en plein air, et qui, du reste, ne comprend que la partie musicale et vocale, en costumes.

Voici en quoi elle consiste :

Une escouade de sept ou huit Indiens sort de la loge et vient se ranger en ligne près de l'arbre mort. Ils sont presque tous sans autre vêtement que le « pagne », pièce d'étoffe large d'un pied environ, et longue de trois au plus. Ils en fixent en avant une extrémité à une ceinture de cuir ou autre et, se passant l'étoffe entre les jambes, la relèvent en arrière en dessous de la ceinture, de façon que le bout retombe en dehors. Le pagne satisfait pleinement à tout ce que la modestie demande d'eux, et souvent même il n'a pas l'ampleur de dimensions que je lui ai assignnée. Et voyez ce que peut la couleur de la peau. Eût-elle été blanche, il est probable que j'eusse trouvé l'exhibition quelque peu indécente; mais la peau était rouge et l'idée ne me vint pas qu'il pût avoir un mot à redire. Donc, vêtus du pagne,

chaussés de mocassins, le corps peint de rouge, de bleu, de blanc, de noir ; rayés, panachés, mouchetés, ornés de bracelets et de colliers, la tête garnie d'une ou plusieurs plumes, les cheveux tressés sur les côtés du front et en arrière, ou relevés en touffes ou pendant en longues mèches noires sur le dos, les sauvages s'avançaient portant à la main une gourde sèche contenant de petits cailloux et ornementée au gré de leur fantaisie. Formés en ligne, ils chantaient leur chant en marquant la mesure avec leur calebasse, un mouvement de corps et une sorte de piétinement sur place d'une jambe sur l'autre. Puis, par une conversion sur la droite autour de l'arbre, la bande rentrait toujours piétinant en mesure, et les derniers sons du chant se perdaient sous le péristyle de la loge. Aussitôt une autre escouade autrement peinte et autrement ornée sortait à son tour, se rangeait de même, chantait un autre chant qui néanmoins ressemblait beaucoup à l'autre, et avec le même accompagnement, le même piétinement, la même évolution, rentrait à son tour, pour être remplacée par une autre, et ainsi de suite pendant des heures.

Les quatre escouades se relevaient ainsi à tour de rôle, sans se préoccuper de ce qui se passait sur la place où, il faut le dire, personne, excepté moi, ne paraissait prêter la moindre attention à leurs exercices. Les femmes allaient et venaient, vaquant à leurs travaux, les enfants couraient, se roulaient à terre avec ou sans pagne, les chiens vaquaient allongeant leurs maigres échines ; mais ni bipèdes ni quadrupèdes ne s'occupaient des artistes. Je le conçois ; il ne s'écoula pas longtemps avant que j'en eusse assez moi-même, et je n'attendis pas que toutes les escouades eussent défilé pour relever Garreau de la garde résignée qu'il montait près de moi.

Nous retournâmes au fort où nous rappelait l'heure du dîner, et où le chef des Rees me fut présenté. « Le Pareflèche blanc » n'est pas beau. Il a de longs cheveux noirs, malgré l'âge assez avancé qu'indique son visage. Ses yeux sont petits, mais vifs ; son nez est fortement aquilin, sa bouche grande et mince laisse à peine voir ses lèvres et son menton de galochette s'avance en saillie au-devant de son nez. Il est de taille moyenne, mince et nerveux. Il a le visage ridé, le corps peint de bleu avec des raies blanches et rouges qui serpentent sur sa poitrine et descendant le long de ses bras. Il est enveloppé dans

sa couverture qui lui couvre l'épaule gauche, et laisse libre le bras droit qu'il étend pour me donner la main. Nous n'échangeons avec la poignée de main que le mot « How » qui est une expression générale de bienvenue, de salutation et d'approbation. Le moment des pourparlers n'est pas encore venu. « Le Pareflèche blanc » semble dédaigner les ornements comme inutiles à sa dignité. Il n'a ni colliers, ni bracelets, ni plumes, ni coquillages dans les cheveux. Il est ce qu'il est, et cela lui suffit. Il se retire comme il est venu, avec une dignité impassible.

La tribu des Rees dont il est le chef est la plus considérable des trois, numériquement, elle est aussi forte que les deux autres réunies. Elle me paraît aussi être devenue la plus entreprenante et la plus belliqueuse ; ce qui, du reste, s'explique assez naturellement par le nombre de ses guerriers qui lui permet ce que les deux autres ne peuvent entreprendre isolément.

Le dîner se composa de gibier : chair de buffalo, poule de prairie et canards sauvages ; pas de légumes et pas de vin ; pour dessert, des conserves et du café sans lait. Il n'y a au fort Berthold (pour le moment du moins) ni vache, ni volaille. Tout le monde a mangé d'un excellent appétit, et après avoir couronné le repas de la pipe indispensable, nous nous sommes mis en route pour la salle de spectacle où des places nous étaient gardées.

Ces places consistaient en un petit banc grossier porté sur quatre pieds de six à huit pouces de haut ; seul meuble de ce genre qu'il eût été possible de se procurer dans le village. On l'avait placé à droite, au premier rang de la place réservée aux spectateurs et comprise entre l'entrée et une ligne marquée par les deux premiers des quatre grands poteaux qui soutiennent l'édifice. La zone du milieu et celle opposée à l'auditoire étaient réservées exclusivement aux « performers ». Au centre du bâtiment, sous l'ouverture du toit qui laissait voir la voûte étoilée à travers la voûte enfumée, le foyer circulaire contenait un feu brillant de minces rameaux secs. La flamme qui s'en élève est le seul luminaire pour éclairer le spectacle. J'ai remarqué que du côté où les artistes font leurs tours, s'élève un petit talus en rebord, de façon à projeter une pénombre protectrice sur le point du sol où ils opèrent. Un Indien est spécialement

chargé d'entretenir le feu par petites brassées de bois sec. Son talent paraît être d'éclairer vivement la scène dans les intermèdes et d'y laisser descendre un jour douteux au moment critique de l'opération.

Quand nous prîmes place, la première partie du programme était commencée. Elle consistait en morceaux de musique vocale et instrumentale exécutés *simultanément* par les quatre bandes d'acteurs. Les membres de chacune d'elles étaient groupés séparément; assis sur des nattes autour d'une sorte de gros tambour que le chef d'orchestre frappait en mesure avec accompagnement des calebasses dont chaque musicien (!) était muni. Ce bruit rythmé s'unissait à un chant barbare dans lequel on distinguait de temps à autre un solo repris invariablement en chœur. En vain essayai-je de me rendre compte de quelque mélopée. Les quatre orchestres diaboliques hurlant et tapageant à la fois, chacun sur une mesure différente, comme s'il eût voulu étouffer les autres sous l'éclat de ses vociférations, formaient le charivari le plus abominable qu'on puisse imaginer, au milieu duquel la seule chose appréciable était une discordance à faire grincer les dents. Gareau m'expliqua que le sujet de ces cris féroces était une invocation au Grand Esprit, pour obtenir de lui toujours les mêmes choses : la santé, l'absence de maladies, et la réussite à la chasse et à la guerre. Fort peu de spectateurs assistaient à cette « ouverture » qui durait régulièrement une demi-heure. Une remarque assez curieuse : l'Indien ne consacre ses chants qu'à ce seul et unique sujet. Ses idées sur la femme lui ôtent toute idée de célébrer l'amour. Ni le ciel ni la terre ne font vibrer en lui une fibre poétique absente, et chez lui la privation de tout sentiment de ce genre va si loin qu'il ne chante même jamais les hauts faits de chasse ou de guerre, et qu'il ignore cet art d'enflammer l'ardeur ou l'ambition des jeunes guerriers, comme celui de conserver la mémoire de ses héros. Impossible d'être plus terre-à-terre. O Chateaubriand, où sont tes jolis sauvages !

Le vacarme se ralentit enfin et s'expira en des gémissements lugubres et grognements étouffés. Lorsque le silence se fit, la représentation commença. Elle consistait tout simplement en tours d'adresse et de passe-passe accompagnés de danses et de chants. Comme, en pareil cas, une seule bande se livrait

tour à tour à ces exercices musicaux, j'en pus reconnaître le caractère général, dont je vais tâcher de donner une idée ; chaque chant n'est qu'une phrase qui débute par les notes les plus hautes lancées d'une voix blanche de la façon la plus criarde, passant *diminuendo* dans les notes du médium, et se terminant *moriendo* dans les *notes* les plus basses, en une sorte de grognement guttural et étouffé. Les plus compliqués de ces chants ont une réplique de quelques notes perçantes criées par le chef d'orchestre, et sur lesquelles le chœur reprend aussitôt le premier motif. Le mode mineur prévaut généralement dans ces phrases heurtées, et la mesure à six-huit s'y retrouve le plus fréquemment. Du reste, pas un soupçon d'harmonie ; aucune tentative de seconde partie ; partout et toujours l'unisson dans toute la crûdité des émissions forcées.

La première bande s'avança entre les deux poteaux les plus reculés, dans le costume qu'elle portait à la répétition, c'est-à-dire sans autre chose que le pagne et les ornements. Elle chanta sa chanson en ligne, sans tambour, mais toujours avec les calebasses, et pendant ce temps, le premier Indien à droite se mit à courir autour du foyer, avec une sorte de demi-arrest à gauche et à droite, accompagné d'un coup de poing dans l'air et d'un appel du pied. Au second tour, un second Indien se joignit au premier ; au troisième tour, un troisième Indien, et ainsi de suite, jusqu'à ce que les sept ou huit membres de la bande eussent achevé ensemble la course circulaire, toujours en chantant. Alors une peau de buffle fut étendue en arrière des poteaux à bonne distance des spectateurs. Une gourde y fut déposée, puis recouverte d'un pan de la fourrure, de manière à en montrer le relief. Un compère s'avanza alors de parmi les spectateurs, et feignit d'écraser la gourde sous ses talons en piétinant la place d'où la gourde avait été retirée au moyen d'une ficelle. Cela fait, la bande se pressa autour de la peau de buffle pour la relever et montrer aux spectateurs les morceaux d'une gourde brisée que l'on recouvrit de nouveau. Le tour consistait à rétablir la gourde dans son intégrité. Les chants et la course autour du foyer recommencèrent ; puis la bande se groupa de nouveau pour relever la peau de façon à cacher ce qui se passait derrière, et l'un d'eux en sortit triomphalement tenant à la main la gourde qu'il y avait déposée.

d'abord. On ne saurait être magicien d'une façon plus naïve.

La seconde bande se présenta, chanta et courut comme la première ; puis l'un d'eux s'avança tenant un épi de maïs à la main, se l'appliqua par la base sur le creux de l'estomac, et feignit de grands efforts pour se l'enfoncer dans le corps. Quand enfin il lâcha prise, l'épi resta horizontalement collé à sa peau. Le tour était fait.

La troisième bande versa une coupe de grains de maïs sur une peau de buffle, et la lui fit manger : c'est-à-dire que le grain disparut à travers. Ce n'était pas bien merveilleux.

La plupart des autres tours furent de la même force. Une petite poupée fichée en terre saisit à deux mains le tuyau d'une pipe qu'on lui présenta à fumer : un lourd collier posé à plat sur la poitrine d'une squaw enveloppée d'une robe de buffalo, y resta fixé sans crochet apparent : un bouquet d'herbes sèches qu'elle portait au cou rendait un petit son criard, quand on le pressait, comme les chiens à soufflet avec lesquels on amuse les enfants.

La seule chose qui fût un peu moins banale fut l'imitation parfaite des grognements de l'ours dans une demi-obscurité ménagée à dessein. Les acteurs portaient sur la tête des têtes d'ours ou de loup dont la peau leur enveloppait les épaules, ainsi que des colliers de griffes d'ours, et des pattes d'ours ajustées en bandes aux poignets et aux chevilles.

Nous n'attendîmes pas la fin de la représentation, bien qu'on nous eût parlé d'Indiens avalant des flèches comme nos escamoteurs en plein vent des sabres de bois, et sautant dans le feu comme l'Espagnol incombustible. La chaleur était devenue étouffante et la poussière intolérable. En traversant la foule pour nous retirer, je remarquai qu'elle se composait principalement de femmes et d'enfants. Les hommes étaient peu nombreux et se tenaient près de l'entrée sans paraître prendre part au divertissement. Parmi eux, je ne crois pas qu'il y eût de Gros-Ventres ou de Mandanes. Ces deux tribus ne fournissent point d'acteurs aux représentations, et il est rare qu'elles y fournissent des spectateurs. Un falot à la main, Gareau nous reconduisit jusqu'à la porte du fort qui fut refermée derrière nous, et chacun alla se préparer par une nuit de sommeil à une partie de chasse projetée pour le lendemain au point du jour.

Dimanche 22 septembre.

Mais le point du jour nous trouva tous au lit dormant encore à poings fermés. Jean Brazot, le vieux nègre à cheveux blancs qui sert Gustave, fut lent à préparer le déjeuner: le soleil était déjà haut sur l'horizon quand nous montâmes à cheval, et terriblement chaud quand nous arrivâmes sur le terrain de chasse. Les Indiens, qui nous avaient précédés pour y faire paître leurs chevaux, avaient déjà fait lever le gibier. Il restait assez peu de canards sur le lac; les oies étaient inapprochables, et les poules de prairies avaient pris refuge dans les halliers. Bref, après une heure d'essai sans grand succès, nous votâmes le retour à l'unanimité, et la chasse se changea en une promenade à cheval dont l'ardeur du soleil diminua beaucoup les agréments.

Les Indiens de Berthold se plaignent que les Sioux leur volent fréquemment des chevaux. Ainsi quelques-uns d'entre eux ont amené les leurs ce matin auprès de l'étang, à trois ou quatre milles du village, et les ont laissés là dans une bonne pâture, pour revenir les reprendre plus tard. Je n'ai pas vu d'autres surveillants que quelques enfants. Et cependant leur sécurité ne va pas jusqu'à conduire ou ramener leurs chevaux au pâturage, sans être armés de leurs arcs et de leurs flèches qu'ils portent en sautoir non sur l'épaule, mais sur leurs deux avant-bras, j'ignore pourquoi.

Leurs chiens ne les accompagnent jamais hors du village. Ces animaux ne sont bons ni pour la chasse, ni pour la garde. Quand ils ont de quoi les engrasper, les Rees les mangent, et c'est même un régal dont ils sont friands. Cependant ils sont presque tous d'une grande maigreur, et on les emploie à traîner des fardeaux proportionnés à leurs forces. L'équipage est assez curieux. Il consiste en deux perches en forme d'A croisées à leur extrémité, et formant par leur réunion un angle aigu garni d'un morceau de peau dont la fourrure porte sur le dos du chien où elle est fixée par une courroie en forme de collier. Au milieu de leur longueur, les deux perches sont réunies par un cercle dans lequel se croisent quantité de ficelles ou de lanières destinées à supporter le fardeau qu'on y attache. Les deux autres extrémités des perches traînent sur le sol en

arrière du chien attelé. La charge ne peut guère être lourde : mais elle allège d'autant celle que la femme aurait à porter sans cette assistance. Les Canadiens appellent ce véhicule « travail ».

Pendant le dîner, qui était servi à une heure, à Berthold comme partout en cette contrée où l'on déjeune à 7 ou 8 heures du matin, et où l'on soupe à sept heures du soir, je fus prévenu que les trois chefs, accompagnés des principaux personnages de leurs tribus, se rendraient bientôt près de moi pour avoir un « Pow-wow », c'est-à-dire une assemblée où l'on traite des affaires, ce qu'en anglais on appelle un « solemn talk ». En effet, quand la table eut été desservie, « l'Estomac de Corbeau » entra dans la chambre, me donna la salutation et alla s'asseoir contre le mur ou plutôt contre une caisse qui se trouvait là. Le second chef des Gros-Ventres, « le Loup Maigre », le suivit bientôt et après avoir dit : « How ! » alla s'accroupir à son tour contre le mur. Le chef des Mandanes, « la Vache Rouge », ne tarda pas à en faire autant. Il était accompagné de son lieutenant « l'Aigle qui poursuit l'Aigle ». Le premier n'avait aucun ornement; le second portait une cravate noire en collier sur la poitrine et ses cheveux relevés et noués en touffes sur le côté gauche de la tête : traits réguliers ; nez aquilin, bouche grande et fermement dessinée ; l'air indifférent ; l'œil énergique, « L'Aigle qui poursuit l'Aigle » portait une longue pipe dont le fourneau était fait d'une pierre rouge rare et curieuse, et dont le tuyau était plat et ornémenté avec profusion. « Le Loup Maigre » avait sa hachette de guerre d'un bon travail. — J'ai oublié de mentionner que le chef des Gros-Ventres avait ajouté à ses bracelets, à ses bagues et à son chapeau de paille un collier à plusieurs étages d'un travail indien, ornémenté de perles de toutes couleurs, et dont les pendants multipliés lui descendaient sur la poitrine.

Quelque temps se passa à attendre le chef des Rees ; pas un mot n'était prononcé de part ou d'autre, et de moment en moment des guerriers arrivaient isolément et s'accroupissaient silencieusement le long du mur dans l'ordre de leur importance. « Le Bouclier Blanc » était allé chercher l'interprète Pierre Gareau. Ils arrivèrent ensemble, accompagnés du second chef Rees « l'Homme à l'Étoile ». Parmi les guerriers se trouvaient : « le Long Os » dont on devine la grande taille : —

collier et pendants d'oreilles en coquillages ; « Man-chief » et « Quatre fois Quatre ». Le chef Rees n'avait d'autre ornement qu'un morceau de pierre, d'os ou coquille d'un blanc luisant, attaché sur le devant de son cou, en forme de hausse-col. Quelques guerriers avaient des chemises de laine de couleurs voyantes et bariolées ; deux ou trois avaient des pantalons de peau coloriés et à franges ; tous sans armes, excepté « le Loup Maigre ».

Quand tout le monde fut accroupi le long des murs, le second chef Mandane tira d'une longue bourse ouvragée une poignée de killikennick, écorce intérieure d'une plante qui, pour les Indiens, remplace le tabac. Cette écorce séchée et écrasée a, dans la pipe, un goût qui n'est pas désagréable. Je ne crois pas que ce soit un narcotique. Donc « l'Aigle qui poursuit l'Aigle » bourra sa pipe, l'alluma, et après avoir aspiré quelques bouffées, la passa à « l'Estomac de Corbeau » qui devait être le principal orateur de la conférence. Celui-ci, après avoir aussi aspiré quelques bouffées, la passa à Pierre Gareau ; celui-ci à son plus proche voisin, et la pipe, de bouche en bouche, fit ainsi le tour de l'assemblée.

Je me tenais assis près de la table, ayant l'interprète à ma droite, et un peu plus loin le major Furey, le lieutenant Horton et le docteur Matthews ; mais comme la conférence eut lieu en français et qu'elle semblait devoir durer longtemps, mes trois officiers ne tardèrent pas à s'éclipser parmi les guerriers qui se pressaient debout à l'entrée de la salle. La pipe ne me fut pas offerte, par délicatesse parce que je ne fume que du tabac, et que je venais de déposer la mienne sur la table. Pendant que la leur circulait, personne ne disait mot, et il semblait que nous fussions tous là uniquement pour nous regarder les uns les autres.

Enfin « l'Estomac de Corbeau » se leva, traversa la chambre d'un pas lent et digne, me donna une poignée de main solennelle en signe d'amitié et de bonne foi ; puis il retourna s'asseoir du même pas et, après un nouveau silence, parla en ces termes :

« Mon père est le bienvenu parmi nous ; nous sommes heureux de le voir ici nous rendre visite. Nous savons qu'il est le grand chef parmi les Visages-Pâles. Je voulais aller lui rendre visite là-bas, ayant appris son arrivée ; mais j'ai été retenu

dans le village jusqu'à ce jour. Je l'ai voulu, mais je ne l'ai pas pu encore... Puisque mon père est ici, ses enfants Indiens voudraient lui demander s'il permettra de trafiquer de la poudre dont ils ont grand besoin, pour se défendre de leurs ennemis, et pour chasser et se procurer de la viande et des fourrures. Depuis quelque temps nous sommes privés de poudre ; pourquoi ? Qu'avons-nous fait pour être punis par notre Grand-Père, le grand chef des Visages Pâles (*le Président*) ? Qu'a-t-il à nous reprocher ? Il y a bien des années que notre Grand-Père nous ordonna de faire la paix et de vivre en paix avec les Visages Pâles et avec les Peaux Rouges avec lesquels nous étions en guerre. Des terres nous furent assignées, nous y avons vécu ; et quand ceux qui avaient fait le traité sont morts, nous qui leur avons succédé, nous sommes restés fidèles et nous avons observé tout ce qui nous avait été commandé. Nous étions puissants autrefois ; nos guerriers couvraient la plaine et revenaient de la chasse avec beaucoup de peaux et de viande : quand ils partaient sur le sentier de la guerre, ils rapportaient beaucoup de chevelures. Mais nous sommes devenus faibles et nos ennemis nous attaquent et nous harassent. Ils volent nos chevaux et, quand ils rencontrent nos jeunes braves à la chasse, ils les tuent s'ils le peuvent ; et comme nous sommes faibles, nous avons besoin de poudre pour nous défendre. Nous cultivons la terre et nous habitons dans des loges sur les terres qui nous sont laissées. Nous trafiquons avec le maïs que nous épargnons de notre nourriture ; mais cela ne suffit pas à nos besoins. La saison des chasses est venue ; le buffalo est plus rare et plus difficile à tuer : nos arcs et nos flèches sont devenus insuffisants, et nous demandons à notre père s'il permettra que nous achetions de la poudre comme dans le temps passé. »

Ce discours, débité dans une langue harmonieuse où abondent les voyelles (la langue des Hommes des Saules) avec des gestes mesurés, avait été fréquemment entrecoupé de l'exclamation « How » par les assistants, tantôt isolément, tantôt collectivement, — comme dans nos débats parlementaires le « très bien » accompagne les vérités dites par un orateur. « L'Estomac de Corbeau » se tut, l'interprète traduisit son discours, et, prenant la parole à mon tour, je répondis :

« Je suis venu visiter avec plaisir mes enfants des trois tribus, parce que, depuis mon arrivée dans ce pays, je n'ai que

de bons rapports sur leur compte, — et je leur porte beaucoup d'intérêt parce que je n'ai qu'à les louer de leur bonne conduite, sans avoir rien à leur reprocher. (How ! How !) Je veux donc d'abord leur déclarer que si le trafic de la poudre a été interrompu pendant quelque temps, ce n'est point une punition qui leur a été infligée, car ils n'ont mérité aucune punition ; c'est seulement une mesure générale qui leur a été appliquée dans un moment où, pour châtier les mauvais Indiens, les Sioux, les Cheyennes et autres menteurs et voleurs, il fallait interdire le trafic des munitions. Notre Grand Père de Washington est bien loin du Dakota où coule le Missouri ; mais la bonne conduite de ses enfants de parmi les saules lui a été rapportée, et alors il a commandé que la poudre leur fût vendue. (How !) Je suis content de vous le dire, et de vous annoncer que j'ai déjà donné des ordres qui vous assureront une bonne chasse et vous permettront de combattre vos ennemis avec de meilleures chances.

« Je n'ai pas attendu jusqu'à aujourd'hui pour m'informer de votre histoire et apprendre ce que je pourrais faire dans votre intérêt, afin de récompenser votre bonne foi et votre bonne conduite. Si vous êtes devenus faibles, après avoir été puissants, ce n'est pas par votre faute, ni parce que vous avez été de bons amis aux Visages Pâles et à leur gouvernement. Le Grand Esprit a permis qu'une horrible maladie (la petite vérole) répandit la mort parmi vous plus que tous vos ennemis n'auraient pu le faire, et comme vous ignoriez les médecines qui combattent le fléau ou l'opération qui le prévient, les trois quarts de vos guerriers, de vos femmes et de vos enfants ont péri, et vous êtes restés faibles. Mais parce que vous êtes faibles, notre Grand Père vous protégera davantage, et moi, je ferai tout ce que je pourrai pour vous. — Je sais que la coutume a existé de trafiquer d'un barillet de poudre (25 livres) avec chacune des trois tribus, à l'ouverture de la saison des chasses, quand vous alliez partir pour vos quartiers d'hiver dans les terres basses et boisées. Cette époque est venue maintenant. Vous pouvez avoir cette quantité de poudre, non pas en bloc, mais distribuée en portions diverses suivant ce que chacun pourra acheter, pourvu qu'un homme ne puisse en recevoir plus d'une livre à la fois pour entrer en campagne. »

Cette conclusion, comme d'ailleurs le reste de l'allocution, fut

accueillie avec une faveur marquée, lorsque Pierre Gareau, enchanté d'avoir à traduire du français, l'eût répétée d'abord en langue des Gros-Ventres que comprennent aussi les Mandanes, ensuite en langue des Rees, pour le bénéfice de ces derniers. Après un nouveau moment de silence, « l'Estomac de Corbeau » reprit la parole :

« Mon père a parlé le langage de la raison. Il a raison dans tout ce qu'il a dit. Ses enfants rouges le remercient ; mais la poudre qu'il nous permet d'acheter sera usée avant que l'hiver soit écoulé à moitié. Je lui demande donc, je le supplie, pour ne pas nous laisser sans munitions pendant une partie des lunes froides, quand la neige couvre les plaines et que le gibier descend le plus dans les terrains bas, de nous accorder deux barillets par tribu. Deux barillets nous sont indispensables pour assurer une bonne chasse, nourrir nos familles et revenir avec les pelleteries qui sont notre principale ressource, quand le grain ne pousse pas sur la terre. »

Je dois mentionner ici que la quantité de poudre demandée par le chef au nom des trois tribus était encore bien au-dessous de ce que les ordres existants me permettaient de leur accorder. Ils demandaient 250 livres de poudre pour l'hiver, et cette quantité peut leur être allouée par mois, car les trois tribus comptent ensemble 250 guerriers, et la limite de vente est d'une livre de poudre par mois à chacun d'eux. Néanmoins, comme je trouvais qu'en cela, les ordres donnés avant mon arrivée étaient plus libéraux qu'il n'était nécessaire, je feignis de calculer et de méditer sur la portée de la demande, et m'adressant au chef des Gros-Ventres :

« Combien de guerriers parmi les Hommes des Saules ? »

Le chef réfléchit et répondit : « Cent. »

Puis au chef des Rees : « Combien de guerriers Rees ? »

Le chef réfléchit et dit en comptant sur ses doigts : « Cent quatre-vingts. »

Et enfin au chef des Mandanes : « Combien de guerriers Mandanes ? »

« Soixante-dix », répondit-il avec une expression résignée.

Je repris ma méditation apparente, et je n'avais pas encore répondu lorsque « le Bouclier Blanc » se leva à son tour, vint me serrer la main, retourna à sa place, s'accroupit sur le plancher et s'exprima ainsi :

« Pourquoi mon père hésite-t-il à accorder à ses enfants des trois tribus la poudre nécessaire à les faire vivre ? Ne sont-ils pas les fidèles amis des Visages Pâles ? Et mon père n'a-t-il pas dit lui-même qu'il n'avait rien à leur reprocher ? Faut-il donc qu'ils aient à souffrir de leur bonne conduite et de leur soumission aux commandements de notre Grand Père ? Les Dakotas des basses plaines (les Sioux) nous ont envoyé des messagers qui nous ont dit : « Que gagnez-vous à rester les amis des Visages Pâles ? Vous êtes faibles, pauvres et les hommes blancs vous méprisent. Mais nous qui enlevons leurs mules et leurs chevaux, nous qui tuons leurs guerriers et qui attaquons leurs campements dans les prairies, ils ont peur de nous ; ils demandent la paix, et pour nous faire rester tranquilles, ils nous font des présents et ne vengent pas leurs morts. Ce que nous leur avons pris nous restera, et ils nous donneront plus encore, de peur que nous ne leur prenions davantage. Faites comme nous, et vous aurez plus de butin, et plus de présents, et vous serez plus forts et plus riches. » Voilà ce que nous ont fait dire les Dakotas des bas pays. Avons-nous cru à leurs paroles ? Non. Avons-nous été tentés par leurs promesses ? Non. Avons-nous agi selon leurs conseils ? Non. Entre les Sioux et nous il n'y a de comptes que les comptes de sang. Et c'est pourquoi, n'ayant pu nous amener à se joindre à eux, ils nous ont fait la guerre plus méchamment que jamais, et dans le champ des morts, trois de nos guerriers sont étendus sur lesquels la pluie n'est pas encore tombée depuis qu'ils ont été surpris et tués sur nos terrains de chasse.

« Nos ennemis sont les ennemis de mon père et les ennemis des hommes blancs. Ce sont des chiens qui font la guerre pour gagner du butin et des présents et qui font des traités pour les violer. Nous, nous ne faisons la guerre que pour une cause juste en nous défendant, et les traités que nous faisons, nous y restons fidèles. Cependant les présents de cette année ne nous sont pas parvenus, et les fusils qui nous avaient été prêtés et qui nous étaient bien utiles nous ont été retirés. Pourquoi ? Nous l'ignorons, car nous n'en avons fait qu'un bon usage, et pas un n'est sorti de nos mains.

« Que mon père écoute la justice, et qu'il accorde ce qui est juste à ses enfants Rouges comme à ses enfants Blancs. La couleur de la peau ne fait pas de différence ; ce qui est bon et

juste pour les uns est bon et juste pour les autres, et le Grand Esprit a fait tous les hommes frères. Pour moi (pinçant la peau de sa poitrine où une horrible cicatrice perpétuaît la marque du poteau des expiations) j'ai la peau rouge ; mais mon grand-père était un homme blanc. Qu'importe ? Ce n'est pas la couleur de ma peau qui me fait bon ou mauvais... Mon père, vous pouvez nous accorder la poudre que nous demandons, sans rien craindre de nous. Elle ne sortira pas des trois tribus et ne servira qu'à tuer le gibier que le Grand Esprit nous envoie ou à nous défendre de nos ennemis contre lesquels nous ne demandons pas d'autre protection. »

La langue des Rees ne ressemble point à celle des Gross-Ventres ou à celle des Mandanes. Elle abonde en émissions gutturales qui rappellent le welch ou le bas-breton d'origine celtique, tandis que les deux autres ont un certain rapport de consonances avec l'espagnol et l'italien d'origine latine. Le discours du chef, accompagné de gestes naturellement éloquent, avait provoqué de nombreux « How ! How ! » En cessant de parler, il reprit son attitude impassible et son expression de gravité muette, pour écouter ma réponse *intense* *ora tenebrant*.

« Le chef des Rees a bien parlé, dis-je à mon tour. Il a rappelé des choses que je savais déjà, mais que j'aime à entendre répéter. Mes enfants des trois tribus ont été sages en fermant l'oreille aux paroles trompeuses des Sioux ; s'ils les avaient écoutés, ils auraient attiré sur eux-mêmes le malheur et la ruine qui seront sûrement la punition des mauvais Indiens des basses plaines. Car les Dakotas d'en bas ont menti quand ils ont dit que les hommes blancs avaient peur d'eux. Les hommes blancs habitent des territoires immenses du côté où le soleil se lève, et comptent plus de guerriers qu'il n'y a de buffalos dans les prairies. Que sont les Sioux en comparaison ? Déjà ils ont été vaincus dans plusieurs combats et le sang d'un certain nombre de leurs guerriers a payé le sang de quelques travailleurs blancs qu'ils avaient tués. Bientôt ils seront expulsés de leurs terrains de chasse et forcés de demander eux-mêmes la paix qu'on n'achètera d'eux par aucun présent. Et s'ils ne se soumettent pas aux ordres de notre Grand Père, et continuent à faire la guerre aux Visages Pâles, ils seront détruits et leur race sera anéantie et les grandes plaines ne sauront plus leur

nom. Et vous, les fidèles amis des hommes blancs et les enfants soumis de notre Grand Père, vous redeviendrez de jour en jour plus riches et plus forts en cultivant vos champs en paix pendant l'été et en chassant librement pendant l'hiver, sans craindre les embûches de vos ennemis. (How ! How !)

« Le Bouclier Blanc a parlé de deux choses qu'il ne comprend pas et que je veux lui expliquer ainsi qu'à mes enfants des trois tribus : les présents de cette année n'ont pas été distribués ; mais ils sont arrivés et tenus ici en magasin. M. Wilkinson, l'agent de notre Grand Père pour les affaires indiennes de ce pays-ci, a voulu commencer à distribuer d'abord les présents des tribus qui sont les plus éloignées. Il est allé au fort Bufford pressé par la saison avancée, et craignant de ne pouvoir s'y rendre s'il s'arrêtait d'abord ici. Les bateaux à vapeur ont à peine assez d'eau maintenant pour descendre le fleuve, et nous n'en avons pas vu depuis des semaines ; mais le premier qui arrivera amènera probablement M. Wilkinson ici où il doit passer l'hiver, et les présents seront aussitôt distribués par lui. (How ! How !)

« Quant aux fusils prêtés, s'ils ont été repris, ce n'est pas parce que les trois tribus en avaient fait mauvais usage, ni parce que notre Grand Père avait moins de confiance en elles, ou leur voulait moins de bien. C'est simplement parce que tous les fusils ont dû être travaillés à nouveau pour se charger par la culasse avec des cartouches d'un nouveau genre, et quand nous avons reçu les armes nouvelles ainsi modifiées, nous avons dû renvoyer en échange tous les fusils anciens que nous possédions, pour qu'ils subissent la même modification.

« Et maintenant, pour conclure : la demande que mes enfants des trois tribus m'adressent, relativement à la poudre, je la leur accorde. Ils pourront trafiquer pour une quantité égale à deux barillets par tribu, mais de façon qu'aucun guerrier n'en ait plus d'une livre à la fois, et, de plus, si avant la fin de l'hiver, leurs munitions sont épuisées, je permettrai qu'ils puissent les renouveler dans la juste proportion de leurs besoins. »

Cette conclusion, comme on le pense, causa une satisfaction complète et unanime. Il y eut redoublement de « How ! » Et la pipe circula plus activement que jamais. Le chef Mandane qui n'avait pas encore pris la parole, ne voulut pas que la confé-

rence se terminât sans qu'il m'eût exprimé ses sentiments. Il me complimenta et me remercia en termes très flatteurs. « Nous avons vu bien des grands chefs envoyés par notre Grand Père, me dit-il. Beaucoup nous ont parlé ; mais aucun ne nous a dit d'aussi bonnes choses que mon père ; aucun ne nous a montré aussi clairement la justice et la raison et n'a autant réjoui le cœur de ses enfants. Nous sommes satisfaits et reconnaissants. »

Cela prouvait simplement que Pierre Gareau parlait beaucoup mieux et avec beaucoup plus d'avantage le français que l'anglais : peut-être aussi que mes prédécesseurs s'étaient moins préoccupés que moi de la condition des trois tribus. Quoi qu'il en soit, l'effet fut excellent, et quand je me levai pour clore la séance qui avait bien duré deux heures, le chef des Gros-Ventres, qui s'était consulté avec les autres, m'annonça qu'ils ne partiraient pas pour leurs campements d'hiver sans venir me visiter au fort Stevenson, en témoignage de respect et d'affection. Ainsi nous aurons une visite solennelle dans laquelle, m'annonce Pierre Gareau, chaque chef sera accompagné de quarante guerriers. Ce sera quelques livres de sucre et de café et quelques boîtes de crakers à distribuer ; mais le spectacle vaut bien cela.

Je laissai les chefs et les guerriers dont pas un, — on a dû le remarquer, — n'avait pris la parole dans le « Pow-wow », s'entretenir entre eux, et je sortis pour prendre l'air, en dehors du fort. Quatre jeunes Indiens se livraient près du champ des morts à un jeu favori dont je voulus me rendre compte, et je me rendis près d'eux avec Gustave Cognat. Chacun des joueurs était muni d'une gaule de six pieds de long environ, dont l'écorce avait été enlevée excepté dans trois endroits où elle formait comme trois bandes larges de six pouces, séparées par un intervalle égal. Les joueurs étaient divisés en deux couples. L'un d'eux avait à la main un caillou plat et rond percé au centre en forme de roulette. Celui-ci avec son adversaire immédiat lançait la roulette devant lui. Tous deux la suivaient à la course jusqu'à ce que son premier élan fût amorti, et alors ils lançaient, toujours courant, chacun sa gaule, vers le point où la roulette semblait devoir s'arrêter. Celui dont la gaule approchait le plus de la roulette par sa bande du milieu avait gagné un point. Les deux autres joueurs reprenaient alors le jeu en

sens inverse, de telle façon que l'exercice se pratiquait en allées et venues sur le même terrain. Je compris que les deux partenaires qui avaient le plus tôt atteint un certain nombre de points avaient gagné la partie. Les joueurs paraissaient prendre grand plaisir à ce jeu qu'ils appellent « billard », et auquel ils sont fort adroits. Leurs baguettes lancées à bonne distance manquaient rarement d'atteindre la roulette en mouvement, de façon qu'elle épuisât sa course entre les deux, serrée de si près, qu'elle s'arrêtait souvent appuyée sur l'une ou sur l'autre.

Comme je revenais du jeu de billard en plein air, Beauchamp le trappeur sortit de sa « log house », et m'invita à entrer pour voir un beau castor qu'il avait pris la nuit dernière, et qu'il n'avait pas encore dépouillé afin de me le montrer comme vivant. J'acceptai l'invitation avec plaisir, et nous entrâmes.

La cabane de Beauchamp est spacieuse, aussi propre et aussi commode que peut l'être ce genre de construction où la terre battue remplace le plancher. Beauchamp ne vit pas à la mode indienne, quoiqu'il ait passé sa vie parmi les Indiens, différant en cela de Gareau qui, sauf le costume, a adopté toutes leurs habitudes. La chambre de Beauchamp n'a qu'un lit ; le feu s'y fait dans une cheminée, et l'on s'y assoit sur des sièges. Aux murs sont suspendus tous les ustensiles de chasse et de pêche, et — ce qui m'a le plus frappé, — dans un coin se montre une petite bibliothèque de cinq ou six planchettes garnies de livres dont on voit aisément qu'il a été fait usage. Je regrette de n'avoir pas examiné quel genre de livres composait ce petit assortiment ; mais le castor absorba d'abord notre attention ; puis les récits de Beauchamp me firent oublier les livres.

L'animal pris le matin était étendu sur une planche, le ventre en l'air ; j'examinai tout à mon aise ses quatre terribles dents qui en font le plus formidable des rongeurs, et avec lesquelles il abat les plus gros arbres ; ses pattes courtes et armées de griffes puissantes pour creuser le sol ; sa queue plate et écaillée, véritable truelle avec laquelle il bat et raf-fermit le sol de ses constructions ; sa tête ronde comme celle d'un chat sauf les mâchoires, et son gros corps couvert de la plus veloutée des fourrures.

Beauchamp, qui était aux anges d'avoir à parler français, s'en donna à cœur joie. S'il lui faut parler anglais, il est taciturne, se contente de répondre aux questions, ou de traduire avec quelque peine, car il est au service du traitant Gérard comme interprète ; mais parlez-lui français, et il ne s'arrête plus : il raconte, et ses récits, comme on va voir, ne manquent ni d'intérêt ni d'originalité. Toujours le sang français rebelle à la langue anglaise !

Le trappeur nous donna d'abord des renseignements curieux sur les habitudes du castor, ses mœurs, ses travaux, et la façon dont on les prend au piège. C'est, comme chacun sait, le plus industrieux des animaux, le plus habile constructeur, — j'allais dire ingénieur, — et en vérité le mot « *instinct* », que la vanité de l'homme applique indistinctement à l'intelligence de tous les quadrupèdes, est absolument vide de sens appliqué au castor. C'est « *raisonnement* » qu'il faudrait dire. Il vit en société et en famille, se nourrit de racines et de plantes diverses, fait sa provision d'hiver et se construit des habitations merveilleuses en leur genre. Ses mœurs sont inoffensives ; ses habitudes sont celles du travail, non du travail individuel, mais du travail combiné en commun. On pourrait le citer comme le modèle de l'ouvrier patient, laborieux, honnête et intelligent.

Quand ils ont trouvé sur le bord d'une petite rivière isolée un emplacement favorable à leur installation, protégé par d'épais fourrés et bordé d'arbres convenables à leurs travaux, — et ils ne se méprennent jamais sur ces conditions, — leur premier soin est de se prémunir contre la baisse des eaux en barrant la rivière par une digue permanente. A cet effet, ils se mettent à l'œuvre pour construire une chaussée. Si le ruisseau est peu large, peu profond, et si le courant y est sans force, ils se contentent de le barrer en ligne droite avec un mélange de boue et de broussailles, plus large à sa base qu'à son sommet, travail compact et solide néanmoins, sur lequel un homme passe aisément de pied ferme sans en rien ébranler. Mais que les difficultés soient plus grandes, et leur intelligence se révèlera par d'étonnantes combinaisons. Leur construction deviendra proportionnellement plus résistante par l'adjonction des troncs d'arbres, et au lieu de la présenter de front à l'effort du courant, ils la conduiront de biais de façon à amortir le

choc des eaux, en leur laissant une issue plus libre à la base de la digue. Et si la portée de la digue est trop longue pour être sûre, ils la construiront en angle saillant pour couper le courant par le milieu et le rejeter sur une double base. Dans son livre sur la vie des frontières, le colonel Marcy raconte qu'il a vu un véritable chef-d'œuvre en ce genre. Des castors choisirent deux grands arbres en face l'un de l'autre sur les rives opposées d'une rivière qu'ils voulaient endiguer avant la baisse des eaux de la saison sèche. Chacun d'eux avait en hauteur plus que la moitié de la largeur du cours d'eau. Ils se mirent à l'œuvre pour les abattre, en ménageant leur travail de façon à les faire tomber simultanément dans l'eau, et alors se lançant à la nage, ils les firent flotter jusqu'à l'endroit qu'ils avaient choisi, en les gouvernant de telle sorte que la base des troncs vint s'y accoter aux deux rives, tandis que les branchements entremêlés formaient un angle opposé au courant. Aussitôt que cette première fondation leur parut assez solide, ils coupèrent tous les menus rameaux feuillus pour les utiliser dans la chaussée et parfaire la régularité de leur œuvre qui bientôt leur assura un niveau d'eau à l'abri de toute éventualité provenant des changements de saison. Qui leur avait appris que la force de résistance d'une digue brisée en angle saillant est beaucoup plus forte que celle d'une digue directement transversale ? Est-ce l'instinct ? Je n'en crois rien.

Si les castors tiennent à avoir toujours un niveau d'eau régulier, il s'en faut que ce soit sans raison. C'est pour cacher sous l'eau l'entrée de leurs loges qui n'ont point d'accès direct avec la rive où elles sont placées. Pour y entrer ou en sortir, le castor doit plonger à une certaine profondeur, et remonter sous l'eau une sorte de couloir qui le conduit à son logis. La chambre est circulaire ; le plafond est en sorte de dôme, soutenu le plus souvent par des rondins taillés de la longueur voulue et disposés de façon à consolider le petit édifice. Le sol et les parois en terre battue sont d'une irréprochable propreté. La grandeur en varie suivant le nombre des membres de la famille qui habitent la loge, de deux à six ou sept. Chacun y a son lit formé d'herbes et de menues broutilles ; les couches toujours le long des parois, pour laisser le centre libre. Près de l'entrée extérieure sont amassés sous l'eau les branchements, racines ou plantes dont le castor fait sa nourriture ; en hiver,

quand il a faim, il plonge et va chercher à son garde-manger le repas du jour et s'endort dans la paix de sa conscience et de sa digestion.

L'homme qui fait la guerre à toute la création, lui-même compris, fait naturellement la guerre au castor, pour se servir de sa fourrure, et pour manger sa chair qui, paraît-il, est bonne au goût, la queue surtout que les trappeurs déclarent être un morceau des plus friands. Comme le castor se montre rarement, et que d'ailleurs le plomb gâterait la fourrure, si on le tuait à coups de fusil, c'est au piège qu'on s'attache à le prendre. Ce piège est un fort traquenard en fer, muni d'une chaîne, ce que nous appelons un piège à loup. Le trappeur se rend le soir là où sont les loges, et pose son piège dans quatre pouces d'eau, la chaîne également sous l'eau, et fortement fixée à quelque tronc d'arbre. L'appât est d'un genre tout particulier.

A l'intérieur du corps du castor et dans sa partie postérieure se trouvent deux vésicules pleines d'une sécrétion odorante qui a, je crois, été fort employée pour un temps en médecine. Cette sécrétion séchée et pulvérisée conserve son odeur forte, mais qui n'est pas désagréable. Le trappeur en frotte une petite baguette qu'il plante dans l'eau, de façon que l'animal qu'il veut prendre ait à poser le pied sur la palette du piège, pour venir flaire l'appât. Quand le castor l'a senti, il est perdu. Cette odeur exerce sur lui une attraction qui l'attire sur le piège où il est bientôt pris. L'habileté du trappeur est de disposer son traquenard de façon que l'animal y engage une de ses jambes de derrière qui sont les plus fortes. S'il se prend par une jambe de devant, il y a chance qu'à force de se tourner et de se retourner en efforts pour se dégager, il finisse par laisser sa patte rongée par le piège, et s'échapper au prix d'un membre dont la blessure se guérira. Le trappeur trouvant l'animal pris quand il visite ses pièges au point du jour, l'assomme à coups de bâton sur la tête, et le pauvre ouvrier meurt de sa vilaine mort.

Pendant que Beauchamp nous entretenait des habitudes et des singularités des castors, j'avais remarqué par une porte ouverte trois ou quatre femmes indiennes qui, assises sur des nattes, travaillaient dans une seconde chambre à ornementer des mocassins. « Est-ce là votre famille ? lui demandai-je. —

Oh ! non, répondit-il ; l'une d'entre elles est ma femme ; les autres sont ses amies qui viennent travailler avec elle. Pour moi, je n'ai qu'une femme qui est la fille du chef des Rees. C'est une bonne ménagère d'un bon caractère et qui soigne bien la maison. Je n'en demande pas davantage, et depuis une vingtaine d'années, je n'ai pas voulu en prendre d'autres, quoique ce soit la coutume chez les « Sauvages » avec qui j'ai, pour ainsi dire, vécu toute ma vie. Je suis né au Canada Français, près de l'Etat de New-York, quand il y avait encore des sauvages par là-bas. J'ai pris goût de bonne heure à leur vie. »

(Beauchamp a 58 ans, pas un cheveu blanc dans son épaisse crinière, et il est fort et vigoureux comme un homme de quarante. Effet de la vie active en plein air. Il n'a qu'un fils de quinze à seize ans qui parle anglais, a appris à lire et à écrire dans un pensionnat, et a tout oublié depuis son retour parmi les sauvages.)

« Courir comme eux les forêts et la prairie, ça m'allait d'instinct, à moi. Faut croire que le bon Dieu avait mis ça dans ma nature, car sitôt que j'ai été d'âge, je me suis engagé pour la Compagnie des fourrures, sans m'attacher d'abord à aucune tribu en particulier. Plus tard, je suis descendu à Saint-Louis où j'étais employé par M. Chouteau ; mais les villes, ça ne me va pas. Ça n'est pas dans mon caractère. Je m'y trouve misérable. Aussi je n'y suis pas resté, et je n'y retournerai jamais. Je mourrai où j'aurai vécu, dans la prairie. Depuis que j'ai pris une femme dans la tribu des Rees, je suis toujours resté avec eux, et j'y resterai probablement jusqu'à la fin, car je n'ai d'autre famille, et ils sont établis pour toujours, je pense, sur la réserve où j'ai d'ailleurs de l'emploi au service de M. Gérard. Voyez-vous, mon général, chacun a son lot en ce monde. Il y en a qui restent dans les villes ou dans les villages à faire leurs affaires pendant toute leur vie. Les uns sont riches, les autres sont pauvres ; les uns sont contents, les autres sont misérables. Ça leur convient ; c'est bon. Moi ça ne me convient pas, même si j'étais riche. Je ne comprends rien à leurs lois et à leurs taxes, à leurs différences, à leurs machines de gouvernements. Les maisons les unes sur les autres qu'on n'y peut pas respirer ; les rues, les ruisseaux qu'on s'y cogne à tout le monde ; les fermes, les fences, qu'on ne peut pas passer par-ci, qu'on ne peut pas chasser par-là, que ceci est à Pierre et ça à Jacques,

et rien aux simples créatures du bon Dieu. Ma foi, non ! Ici, la plaine, la montagne, le bois et la rivière et tout, c'est à Beauchamp comme à tout le monde, sans injustice pour personne. Je tends mes pièges où je veux, personne n'a rien à me dire. Avec mon fusil ou ma carabine, je vais où il me plaît, et le bison ou l'antilope ou le castor que je tue, ça m'appartient, et je vis à mon goût et à ma manière sans troubler personne et sans que personne me trouble. »

L'heure du souper étant arrivée, je quittai Beauchamp en lui promettant de revenir causer avec lui dans la soirée, ce qui, m'assura-t-il, lui faisait un grand plaisir. Je revins donc, et reprenant la conversation où nous l'avions laissée, je lui rappelai sa dernière phrase dans laquelle il se vantait de vivre à sa guise, sans que personne ne le troublât. Puis j'ajoutai en forme d'objection :

« Et les Sioux ? » Je voulais par là l'attirer sur le terrain des récits, et je réussis pleinement.

« Ah ! pour les Sioux, dit-il, c'est autre chose. Entre eux et moi, le compte est bon. C'est à la mort. Ils m'ont déjà logé trois balles dans le corps, et je ne m'en porte pas plus mal aujourd'hui, quoiqu'elles m'aient fait passer de vilains quartiers d'heures. Ils me connaissent et je les connais. J'en ai décroché pas mal dans ma vie, et tenez, il n'y a pas bien longtemps de ça que j'en ai tué trois dans la même matinée.

— Vraiment ? fis-je. Racontez-moi donc ça.

— Volontiers, fit-il. Nous avions *done* fait une bonne chasse dans les « bottom lands » (terrain d'alluvion) et nous nous en revenions à ce village-ci. Pour moi, j'avais mon wagon plein de peaux et de viande. Une belle provision ! (avec un soupir) et un bon wagon attelé de deux bons chevaux. J'étais avec les Rees, car, comme vous le savez, leur chef est mon beau-père. Un brave sauvage, le Bouclier Blanc, qu'ils l'appellent. Mais ça n'est pas de ça qu'il s'agit. Comme nous arrivions près du lac, précisément le même où vous êtes allé faire un tour ce matin, voilà que ces vermines de Sioux apparaissent de tous côtés sur les collines, et en avant et en arrière pour nous entourer, comme c'est leur habitude quand ils sont les plus forts. Et ils étaient bien les plus forts, les brigands, trois contre un, j'en mettrais ma main au feu ! C'était pour nous prendre le butin et la calotte (la chevelure) avec, comme vous pouvez

penser. Mais nos hommes disaient : « C'est pas ça, faut pas le laisser prendre, et si nous sommes plus faibles, du moins nous en tuerons autant comme autant. » Ça fait qu'au lieu de s'égayer (se disperser) dans les « bushes » pour gagner le village chacun pour soi, on commença tout de suite la bataille. Ils venaient sur nous en galopant par cinq ou six ou par douze ou par vingt, qu'on aurait dit qu'ils allaient tout avaler. Mais nous leur fichions des coups de fusils, en veux-tu ? en voilà, si dru qu'ils tournaient bride, et s'en allaient en arrière, pour laisser la place à d'autres. Faut dire qu'il en tombait des nôtres aussi. Quand c'était un Sioux, ils fonçaient dessus pour nous empêcher de l'emporter ou de lui « lever la calotte ». Quand c'était un Rees, c'est nous qui courrions pour le rapporter, et l'on tâchait de s'exterminer avec les balles et les flèches.

« Pendant ce temps-là, il y en avait qui faisaient filer les chevaux chargés de peaux ou de viande à travers les fourrés, où ce qu'on se combattait durement aussi, quand on se rencontrait séparément avec quelques-uns des autres. C'était bonne ou mâle chance. Il y en eut qui gagnèrent le village ; il y en eut qui restèrent en route ; mais le gros de l'affaire était toujours autour de mon wagon qui ne pouvait pas entrer dans le fourré, et qui portait bien la charge de six chevaux, sans compter les deux bonnes bêtes qui le tiraient. Pour lors, on se voyait là de plus près. Ceux qui étaient à cheval et qui avaient des arcs et des flèches courraient les uns sur les autres, avançant ou reculant. Ceux qui avaient des fusils avaient mis leurs chevaux dans les taillis et se tenaient avec moi derrière la voiture qui nous servait comme qui dirait de rempart, et quand les autres arrivaient trop près, nous canardions tant que nous pouvions et il y en eut là quelques-uns de descendus. C'est là que, pour mon compte, tirant mieux que les sauvages, sans me vanter, j'en décrochai trois morts ou qui n'en valaient guère mieux ; mais ils furent emportés avant que j'aie pu leur lever la calotte. C'est là aussi qu'il y avait deux de nos blessés étendus par terre étant tombés de leurs chevaux, et je courus à eux, et je les enlevai sur mon dos, l'un après l'autre, tenant toujours mon fusil pour tenir les gueux à distance. Et ils s'écriaient des coups ! « Bon ! Bon ! que je leur criais de mon côté ; aboyez comme des chiens que vous êtes ; mais n'approchez pas ou vous êtes morts. »

— Beauchamp, que me dirent ensuite les deux blessés qui vivent encore et qui sont à cette heure dans le village, n'y a pas un autre blanc qui aurait fait pour nous ce que vous avez fait. — Faites erreur, que je leur dis, les blancs tiennent bon pour leurs amis, sans regarder à la couleur de la peau, et un autre aurait fait tout comme moi.

— Ce n'est pas bien sûr, interrompis-je.

— Enfin, c'était toujours mieux de leur dire cela, n'est-ce pas ?

« Bref, pour finir, comme ils étaient les plus forts et nous n'avions plus à la fin le temps de recharger, ils arrivèrent jusqu'au wagon, coupèrent les traits des chevaux et hachèrent à tour de bras les rayons de mes roues, du côté opposé à celui où nous nous tenions. Si bien que les chevaux furent perdus et le wagon et tout ce qu'il y avait dedans. Puisque le bon Dieu l'a voulu, faut bien s'en consoler, n'est-ce pas ? Mais depuis ce temps-là, autant de Sioux que j'accroche, je dis : Bon ! en voilà encore un qui va pour le wagon. Je m'entends. »

Et Beauchamp n'avait pas l'air tendre.

« Combien, lui dis-je, en faudra-t-il pour régler le compte ?

— Autant qu'il en viendra au bout de mon fusil, dit-il.

— Et en est-il venu déjà quelques-uns ?

— Heu ! pas tant que j'en voudrais ; mais la dernière fois, nous en avons nettoyé sept d'un coup. »

Il jeta une brassée de bois sec dans le foyer et reprit d'un air joyeux dans lequel je lisais clairement la satisfaction d'une revanche :

— Cette fois-là, c'était le printemps dernier. Ils s'en revenaient de la rivière aux couteaux, ou de quelque part par là où ils étaient allés trafiquer pour de la poudre et des armes avec les *métis* (métis) de la rivière Rouge. Comme ils avaient à passer près d'ici pour s'en retourner dans les bas pays, c'était une occasion qu'ils croyaient bonne de nous voler des chevaux au pâturage et de nous tuer quelques jeunes gens. Mais n'étant guère qu'une trentaine, il leur fallait faire le coup à la sourdine, de sorte qu'ils vinrent comme des voleurs de nuit s'embusquer derrière les montées que vous avez vues là-bas, et au matin, quand les chevaux allèrent à la pâture, ils foncèrent dessus, et en enlevèrent huit ou dix. Mais le sauvage

qui les conduisait les vit venir à temps pour s'échapper, et il s'en vint d'un trait au village pour raconter ce qui s'était passé. Quelques-uns avaient déjà vu les Sioux de loin, et nos jeunes gens montaient déjà à cheval pour courir après les gueux.

« Bien sûr, ça ne prit guère de temps de les rassembler, et nous voilà lancés après les Sioux, tant que nous pouvions aller. Eux, qui se savaient découverts, couraient de leur côté ; mais les chevaux étaient fatigués, ayant déjà fait un long voyage, et nous gagnions sur eux, d'autant que le « trail » était visible comme des buffalo sur la neige, et qu'il n'y avait pas à faire fausse route. Malgré tout, ils nous menèrent d'un trait à vingt-cinq milles d'ici où nous vinmes sur eux. A la fin, nous les tenions, les brigands. On se combattit d'abord en bande ; mais voyant qu'ils n'étaient pas les plus forts, ils se mirent à courir, chacun se sauvant de son côté dans les ravins et les « goulées », nos jeunes gens après eux jusqu'à ce qu'on eût repris moitié plus de chevaux qu'ils n'en avaient volé, et avec eux sept de ces vermines qui restaient morts sur le terrain. Ceux-là, ils ne purent pas les emporter, de façon qu'en revenant au village, nous avions rapporté avec nous sept chevelures, sept paires de mains et sept paires de pieds. Le reste fut pour les loups.

— Et combien des vôtres furent tués ?

— Trois; mais ceux-là furent rapportés avec leurs cheveux, et leurs corps ont été mis en l'air, enveloppés de peaux et de couvertures, comme c'est la manière d'enterrer les gens parmi les sauvages. »

Comme corollaire à son récit, Beauchamp insista sur la distinction à faire entre les bons et les mauvais sauvages, et sur l'injustice avec laquelle on confondait trop souvent les uns avec les autres. Lui-même n'était pas sans griefs personnels contre le gouvernement, par suite d'un ordre général sur toute la frontière qui, l'hiver dernier, avait prescrit à tous les hommes blancs qui se trouvaient parmi les tribus, de rentrer au poste militaire dont ils dépendaient. Méfiance de leur conduite ou sollicitude pour leur sécurité, je ne sais, mais Beauchamp avait obéi à la satisfaction de sa conscience peut-être, mais certainement au grand détriment de sa bourse. « Car, disait-il, pendant les mois d'hiver, j'aurais pu couper et empiler facilement trois cent cordes de bois sur les bords de la rivière où nous coupions, et au printemps, j'aurais vendu

ça comme du pain blanc aux steamboats, ce qui m'aurait rapporté deux mille dollars comme un sou. Et voilà comme on nous traite. Faut pas s'étonner si j'aime mieux les sauvages. Si on savait comment les choses se passent, voyez-vous, mon général, on verrait que les sauvages sont encore meilleurs souvent que les civilisés. Pensez qu'on leur prend tout ce que le bon Dieu leur avait donné, et que les présents ou les « annuités », comme on les appelle, leur seront encore aux trois quarts volés par ceux qui sont chargés d'en faire la distribution. Et que s'ils viennent à se plaindre ils ne reçoivent plus rien du tout, que des injures ou des coups. J'en ai vu moi-même dans ce village-ci qui sont morts de faim, et il y en aurait bien d'autres, n'était un capitaine qui a pris sur lui, à ses risques, de faire distribuer à manger aux vieux et aux infirmes, sans savoir s'il n'aurait pas à payer pour ça de sa bourse. Et pourtant, vous les voyez, sans malice, ni revanche, contents de garder les traités, et reconnaissants du peu qu'on fait pour eux. Ceux qui n'ont plus de patience avec l'injustice, et qui se battent pour se défendre, on les vilipende et on les extermine. Le Père Smith dit que tout arrive parce que le bon Dieu le veut ; mais pour moi, je n'y comprends rien.

— Mais, lui dis-je en forme d'explication, quand ces choses arrivent, c'est la faute des mauvais sauvages qui volent et tuent comme les Sioux, et les autres ont eu à souffrir sans mauvaise intention du gouvernement qui s'efforce au contraire de les protéger.

— Oui, dit-il, quand les soldats sont commandés par des chefs comme vous. Mais la plupart du temps, les généraux, les colonels et les capitaines se fichent pas mal des sauvages. Il y en a dans le nombre qui se soûlent, sauf votre respect, plus souvent qu'à leur tour, et il n'en faut pas plus pour qu'une tribu soit massacrée, comme il est arrivé aux Cheyennes, quand un colonel ivrogne est tombé sur eux sans crier gare, massacrant les femmes et les enfants aux portes mêmes du fort où ils avaient remis leurs armes et où ils avaient reçu des rations pour les nourrir et même des petits drapeaux des Etats-Unis soi-disant pour les protéger. Il y en a, à ce qu'on m'a raconté, qui ont été tués avec le drapeau dans leurs mains. Beaucoup de trouble en est résulté dans le bas pays ; mais à qui la faute ?

— Beauchamp, lui dis-je, le fait que vous citez est un crime

que je ne songe pas à justifier ou à excuser ; mais il faut vous souvenir aussi des massacres des blancs dans le Minnesota.

— C'est juste, dit-il, mais qui a fait le massacre du Minnesota ? Les Sioux. Et pourquoi d'autres les ont-ils joints ? Parce qu'ils avaient sur le cœur des injustices et des injures qu'on leur avait faites depuis longtemps sans qu'ils disent rien. On en a tué beaucoup, et on en a pendu quarante ou cinquante ; mais a-t-on pendu Covington, ou l'a-t-on même jugé ? Les parents de ceux qu'il avait massacrés, ne pouvant obtenir justice, ni réparation, ont voulu venger leurs morts à la manière indienne, et ils ont tué autant de blancs qu'ils ont pu. Voilà comment vient le trouble. On dit : les Indiens par-ci, les Indiens par-là ; mais faut voir la raison des choses. Du reste, je vous abandonne les Sioux. Ceux-là, on peut les exterminer tant qu'on voudra, le mal ne sera pas grand ; mais faut aussi protéger les bons sauvages, comme ceux-ci, mon général ; et vous n'aurez jamais de troubles avec eux. »

La soirée commençait à s'avancer, et nous devions retourner le lendemain de bonne heure au fort Stevenson. Je remerciai Beauchamp du plaisir que m'avait fait sa conversation sur les castors et les Indiens. Il s'excusa de sa franchise, espérant qu'elle ne m'avait pas déplu. « Avec vous, mon général, je puis parler à cœur ouvert, parce que vous parlez français ; quand il faut parler anglais, ça n'est plus ça, et je ne sais comment ça se fait, mais alors, je n'ai jamais rien à dire. Les idées ne me viennent pas. »

Je pris congé du trappeur par une poignée de mains, et lorsque je fus dehors, son dernier mot du seuil de sa porte fut : « Et rappelez-vous, mon général, ce que je vous dis, c'est la vérité vraie : les Sioux c'est des mauvaises gens, des brigands finis, des *républicains dans l'âme !* »

Et il referma sa porte.

J'en fus bien aise, car je ne sais comment j'aurais pu lui cacher le rire irrésistible qui me saisit à cette qualification inattendue, amenée comme la suprême explosion de la haine et du mépris à l'adresse des Sioux. Le mot me semble magnifique. Il peint d'un trait le Bas-Canadien tout entier. *Républicain !* Voilà la suprême injure. Républicain, c'est-à-dire un Robespierre, un Marat ; une bête féroce du temps de la Terreur, l'homme a pu vivre trente ou quarante ans sous la Répu-

blique américaine, en contact avec ses institutions et son gouvernement, rien de tout cela n'altère son impression première du républicain. C'est toujours l'ennemi du trône et de l'autel, la bête noire, le monstre altéré de sang d'autrefois ! Notez que Beauchamp n'a pas en lui l'ombre de royalisme ou d'impérialisme. Ses idées sociales sont du radicalisme le plus avancé, mais peu importe. Pire qu'un menteur, qu'un voleur, qu'un bandit, le Sioux est encore : républicain !

Lundi 23 septembre.

Nous avons quitté Berthold ce matin à huit heures. A dix, nous étions de retour au fort Stevenson, sans aucun accident à mentionner. Mais ici, nous avons trouvé le steamboat *Amanda*, arrivé depuis hier et ayant déchargé deux cents et tant de barils de chaux, une nouvelle machine à vapeur pour la scierie, des planches et autres articles dont il était chargé pour nous. Il m'a apporté personnellement quatre lettres dont deux de Madame de T... et deux de ma fille aînée. Il n'attendait plus que l'arrivée du quartier-maître pour signer les reçus officiels, et il est reparti presque aussitôt après notre retour de Berthold, paraissant fort peu soucieux de prolonger son séjour dans nos parages à cette saison des basses eaux. Le soir même, à la nuit close, des lumières flottantes nous ont annoncé l'approche d'un autre steamboat descendant le fleuve. C'était le *Only Chance* avec un plein chargement de mineurs du Montana. Comme ces sortes de gens sont tapageurs et indisciplinés, et que les hommes attachés aux vapeurs ne se font aucun scrupule de vendre du whiskey aux soldats ou de faciliter leur désertion à bord, toutes contraventions que la nuit rend plus faciles, en dépit des sentinelles, ordre a été donné au capitaine du *Only chance* de pousser au large, et d'aller s'amarrer plus loin pour la nuit. Celui-ci a très mal pris la chose, refusant d'abord d'obéir à moins d'un ordre écrit et accompagnant sa demande de remarques impertinentes. Ce qui fait que l'officier du jour lui a déclaré que s'il ne démarrait pas à l'instant, sa houssière allait être coupée à coups de hache, et son bateau lancé à la dérive. Force lui a donc été d'obéir, et il est allé porter plus loin son whiskey et sa mauvaise humeur.

Nota. — J'ai rapporté de Berthold un fusil à deux coups

pour chasser pendant l'automne, et l'attirail de chasse, poire à poudre et sac à plomb que j'ai trouvé à acheter de Gustave. L'arme m'a paru bonne quoique le prix fût peu élevé, mais les traitants n'en ont pas le débouché avec les Indiens auxquels il leur est défendu de vendre des fusils, et je soupçonne que celui-ci est une arme anglaise qui n'a pas payé de droits à la frontière.

J'ai aussi fait l'acquisition de curiosités sauvages d'une authenticité incontestable. Le chef Mandane m'a vendu un de ses arcs et dix flèches avec fourreau et carquois de peau de daim, le tout, sauf les flèches, portant les marques de l'usage, au prix d'une robe de buffale, c'est-à-dire six dollars en provisions à son choix chez le traitant (sucre, café, tabac, biscuit, etc.). Au même prix, « Quatre fois Quatre » m'a vendu son collier de griffes d'ours. Une poche à tabac d'un bon travail, et une paire de mocassins faits par la femme de Gustave, complètent les souvenirs de cette première visite à mes enfants Peaux-Rouges. Graduellement, je pourrai me faire ainsi une certaine collection assez curieuse.

Mercredi 25 septembre.

Chaleur d'été. Ciel toujours bleu, soleil brûlant. Le thermomètre est monté à l'ombre à 93 degrés Farenheit.

Jeudi 26 septembre.

Grand émoi parmi la gente canine vers dix heures du soir. Ce ne sont qu'abolements furieux, et comme une chasse à courre dans le camp. Un loup était venu chercher aventure jusque parmi les tentes. Les chiens « traîneurs » l'ont éventé et attaqué. L'ennemi a pris la fuite assez durement houspillé par nos quadrupèdes indiens habitués à guerroyer contre les loups de la prairie.

Lundi 30 septembre.

Mardi dernier, je suis sorti pour essayer mon fusil dans l'oseraie du bord de l'eau. Au bout de deux heures, je suis rentré avec un canard, une poule de prairie et deux bécassines de la grande espèce. Décidément j'ai fait une bonne acquisition. Je n'ai pas encore de chien ; mais mon « orderly » m'accom-

pagne partout et m'évite la peine de porter mon gibier. La grande chaleur de la semaine dernière m'a empêché de renouveler l'épreuve; mais aujourd'hui, le temps étant couvert et les charrettes à foin étant expédiées pour ramasser du fourrage à cinq ou six milles d'ici, sur les bords du « Snake creek », le quartier-maitre et moi, nous avons pris les devants à cheval, suivis de deux « orderlies » montés, et nous avons chassé là pendant la matinée. Jamais je n'ai vu tant d'oies sauvages de ma vie. Sur un vaste banc de sable à l'embouchure du « Creek », il ne pouvait y en avoir moins de cent. Malheureusement, il n'était possible de les approcher à couvert d'aucun côté, et n'ayant que de menu plomb, nous n'avons même pu les tirer. Nous nous en sommes dédommagés sur les canards, les poules de prairie, etc. Total: vingt pièces au garde-manger, dix chacun.

Le soir, le dernier steamboat de la saison, le *Huntsville*, a passé le fort Stevenson se rendant à Saint-Louis. Nous ne reverrons de vapeurs que l'année prochaine. Il y en a deux ou trois encore au haut du fleuve, du côté des forts Benton et Bufford : mais ils sont échoués irrémédiablement sur les bancs de sable où la baisse des eaux les a laissés à peu près à sec. Ceux-là, on ne les reverra plus. La machine en sera démontée et sauvée. Quant à la coque, l'hiver et les glaces la démoliront, et il n'en sortira guère que du bois à brûler.

Mardi 1^{er} octobre.

Enfin, après trois mois pleins de ciel bleu et de temps sec, la pluie est venue la nuit dernière. Aujourd'hui, elle a continué à tomber tout le jour. Comme changement, ce n'est pas désagréable. Malheureusement, c'est un retard pour nos constructions auxquelles on ne peut travailler, et nous n'avons pas de temps à perdre.

Les adobes mouillées s'amollissent extérieurement et ne sauraient être employées avec avantage avant que le soleil les ait séchées de nouveau, ce qui, du reste, sera l'affaire d'un beau jour de soleil. Les arbres ont revêtu leur livrée jaune et rouge de l'automne. Après cette pluie et le froid qui lui succédera probablement, ils ne tarderont pas à perdre leurs feuillages éclaircis déjà. Ce sera un changement pour les bords

du fleuve. Quant à la prairie, le paysage ne saurait changer d'aspect, sauf la neige qui fera toute blanche en hiver la plaine toute verte au printemps et toute jaune en été.

Mercredi 2 octobre.

Temps beau, ciel pur, atmosphère froide. Sorti pour une heure ou deux avec mon fusil ; rapporté deux oies et un canard sauvage. Ceci simplement pour indiquer l'abondance du gibier, après quoi, je ne reviendrai plus sur le sujet. Un convoi est arrivé aujourd'hui de « Devils lake » (fort Totten). C'est le même qui a fait déjà un voyage ici. Il repartira après-demain, emportant le complément des provisions nécessaires aux trois compagnies qui tiennent garnison à ce poste. C'est le dernier que nous verrons de la saison. Journaux reçus jusqu'au 13 septembre. Tout est nouvelles pour nous.

Jeudi 3 octobre.

Le convoi de bétail que nous attendions depuis un mois, pour l'approvisionnement d'hiver de mes trois postes, est enfin arrivé ce matin sous une escorte de cent hommes et deux officiers du 10^e d'infanterie, faisant partie de la garnison du fort Wadsworth dans le district du Minnesota. Une partie du bétail a été laissée au fort Totten. Une soixantaine de têtes nous restent, et les autres vont s'acheminer vers le fort Bufford sous la conduite de cent hommes qui sont venus au-devant du troupeau dans les derniers jours de septembre et qui sont restés ici à l'attendre jusqu'à ce jour. Ce renfort, du reste, n'a pas été sans utilité pour nous aider dans nos travaux. Ces cent hommes sont sous le commandement du lieutenant Mitchell, bon officier, instruit et intelligent. Ils sont détachés des cinq compagnies du fort Bufford, en proportion égale de vingt hommes par compagnie. Froid pénétrant toute la journée : pluie glaciale dans la soirée.

La prairie autour de nous présente aujourd'hui le spectacle le plus animé que je lui aie vue. Le camp assis sur le bord du plateau au-dessus du fleuve ; les ateliers, la scierie et le coral en arrière. A quelques centaines de mètres à l'ouest, les bâtiments du fort en construction. Du côté opposé le débarcadère

et les approvisionnements empilés sous des hangars temporaires ; en arrière du débarcadère, la ligne des tentes du détachement venu de Buffort au-devant du bétail. Un peu plus loin, l'escorte montée qui l'a amené jusqu'ici, avec ses tentes coniques (Sibley), ses fourgons et ses chevaux à la pâture. Non loin de là, le convoi arrivé du fort Totten avec attelages de bœufs et ses tentes-abris. Enfin, tantôt sur le plateau, tantôt au penchant des coteaux, tantôt dans les déclivités du terrain, deux cents têtes de bétail pâturant paresseusement dans l'herbe jaunie, sous la garde de gens à cheval galopant après les bêtes tentées de s'écartier du troupeau, tandis que les gardes à pied semblent des pieux immobiles plantés à l'entour sur les hauteurs environnantes, n'était leur carabine dont le canon reluit au soleil. Entre ces divers groupes, règne un va-et-vient continuels qui prête à la scène une animation inaccoutumée en plein contraste avec l'immobilité silencieuse des solitudes lointaines qui lui servent de cadre.

Vendredi 4 octobre.

Le convoi du lac du Diable est parti emportant son chargement. L'officier qui le commandait, le lieutenant Léonard, étant désigné par suite de deux promotions dans le régiment (les deuxièmes lieutenants Ellis et Hogan passés premiers lieutenants, à la compagnie B, en garnison au fort Bufford, il est resté ici pour se rendre à son poste avec l'escorte de bétail.

Patenaud ou Paquenaud, le guide et l'interprète, m'a fait une longue visite dans ma tente et m'a fourni de nouvelles informations sur les Indiens de ces régions. En venant du fort Totten avec le convoi, il en a rencontré beaucoup. Quelques-uns des chefs sont venus s'entretenir avec lui ; une ou deux bandes moins confiantes n'ont pas voulu s'approcher. Presque tous se rendent au fort Totten pour y faire leur soumission. Plus ou moins compromis pour leur participation aux massacres du Minnesota, il y a quatre ans, ils s'étaient vus forcés de s'enfuir de leurs terres près du lac du Diable, dans les grandes plaines où ils n'ont pas trouvé de terrains de chasse comparables, et où ils ont vécu si misérablement et ont subi de telles privations qu'ils reviennent en désespoir de cause se remettre sous la protection du gouvernement par un traité de paix. Ils hiverneront dans les parages du lac du Diable où

le bois, le gibier et le poisson se trouvent en abondance. Nous ferons en sorte de les forcer à y rester désormais avec leurs familles dont la présence est le gage assuré de leur bonne conduite à l'avenir.

Du côté de Bufford, des tribus hostiles, les Unkpapahs, les Cheyennes et partie des Pieds-Noirs et des Queue Tachetées, se rapprochent pour se procurer des munitions pendant l'hiver sur la rivière aux couleaux où les métifs de la rivière Rouge du Nord viennent en trafiquer avec eux. Ces métifs, tous fils de Canadiens-Français, ont fait ce commerce impunément et avantageusement l'hiver dernier sur la rivière des Terres blanches ; mais cette fois, il n'en sera pas ainsi, et nous allons y mettre le holà en détruisant l'établissement qu'ils commencent à construire pour y déposer les munitions et le whiskey indiens qu'ils destinent aux sauvages. S'ils opposent de la résistance, on fera un exemple. Le whiskey indien n'est autre chose que de l'alcool mélangé d'eau. Comment s'étonner de ses terribles effets sur les malheureux Peaux-Rouges qu'il empoisonne ?

Ce soir, la décharge accidentelle d'un fusil chargé entre les mains d'un caporal a causé la mort d'un soldat du détachement prêt à partir pour le fort Bufford. La victime était un excellent soldat, naturellement. Ces malheurs n'arrivent jamais aux vauriens dont on pourrait dire : « Bon débarris ».

Samedi 5 octobre.

Le froid persiste et la rivière baisse de plus en plus. Cependant les journaux de Saint-Louis qui nous sont parvenus annoncent le départ d'un steamboat pour le fort Bufford et les postes intermédiaires, à la date du 5 septembre. Ce bateau peut donc arriver ici d'un jour à l'autre. Probablement, il est chargé de légumes par le département des quartiers-maîtres. Il se peut faire qu'il m'apporte le complément de mobilier que j'ai ordonné à Omaha.

L'escorte du bétail venue du fort Wadsworth est repartie ce matin pour retourner à son poste. L'un des deux officiers qui la commandent, le major (brevet.) Hampson, du 10^e d'infanterie, emporte une lettre de moi pour le colonel Hayman, ancien compagnon d'armes de la division Kearny à l'armée du Potomac. Je lui demande d'engager pour moi quinze scouts indiens

que nous ne pouvons trouver ici où nos trois tribus craignant de s'affaiblir et où les hommes étant en guerre avec les Sioux jugent le service détaché trop dangereux. Dans ces voyages à travers les plaines, les détachements trouvent gibier de toute sorte en abondance et se nourrissent principalement de viande de daim et de buffalo ; mais les nuits sont froides et la saison est désormais trop avancée pour que ces expéditions soient tout plaisir.

Dimanche 6 octobre.

Les cent et quelques têtes de bétail destinées au fort Bufford sont parties ce matin sous l'escorte des cent hommes amenés ici à cet effet par le lieutenant Mitchel. Pour l'aider dans son commandement, il se trouve avoir un autre officier, le lieutenant Léonard. Ce dernier, par suite des promotions de deux seconds heuténants au grade de premiers lieutenants, est nommé à la compagnie B, au fort Bufford. Il était venu du fort Totten comme commandant de l'escorte du dernier convoi, ce qui s'est trouvé lui permettre de rejoindre ainsi son nouveau poste. Le détachement du fort Bufford étant arrivé ici, il y a cinq ou six semaines par un steamboat, n'avait pas de fourgons avec lui, et le (bt. colonel) capitaine Rankin qui l'avait envoyé avait eu le tort de ne fournir aux hommes que leurs couvertures et un assortiment de linge de rechange. J'ai donc dû leur prêter deux fourgons pour le transport de leurs rations. En outre, comme le lieutenant Hogan (promu) passait également au fort Bufford, je lui ai fourni une ambulance pour Madame Hogan qui y transporte son lit, ses couvertures et les pelleteries, et sera ainsi aussi confortable que les circonstances le permettent. Un fourgon est affecté au transport de leur bagage et de leurs meubles, ainsi que du bagage du lieutenant Léonard. Ces trois wagons et l'ambulance devront revenir immédiatement au quartier général. Pour les ramener, douze hommes et un sergent sont partis avec le détachement. Le lieutenant Ellis, par suite de sa promotion, passe à la compagnie H, qui tient garnison au fort Stevenson, et, pour venir au quartier général, il profitera de cette occasion et prendra le commandement de l'escorte de retour. Le convoi mettra onze ou douze jours pour se rendre au fort Bufford. Pour en revenir, l'escorte montera dans les

voitures vides, et le trajet ne lui prendra ainsi que sept ou huit jours. Dans vingt jours, ils seront donc de retour.

Vers huit heures du matin, le détachement s'est mis en marche, précédé d'une avant-garde, suivi du troupeau bœuglant et marchant d'un pas lent et digne. Les bouviers à cheval galopaient sur les flancs et l'arrière-garde, à pied, fermait la marche. Ils ont passé derrière le camp près de la scierie, puis derrière le fort en construction, puis peu à peu se sont perdus dans la plaine lointaine en traversant le Douglas creek. Eux disparus à l'horizon, nous restons abandonnés à nous-mêmes pour sept ou huit mois. Aucun autre convoi ne fera son apparition jusqu'à l'année prochaine. La prairie, si animée, il y a trois jours, par la présence de trois convois ou détachements, a repris son aspect désert et silencieux et désormais le mouvement se concentre dans une ellipse peu étendue dont les deux foyers sont, d'un côté, le camp et ses dépendances et, de l'autre, le fort en construction et les deux log houses des sutlers.

Lundi 7 octobre.

Partie de chasse à huit ou neuf milles d'ici, avec le quartier-maître et deux ordonnances à cheval. Cette longue course à travers les « rolling prairies », prairies onduleuses où pas un arbre ne croît, où pas un être humain ne se montre, ces vastes étendues de ravins étroits, de collines peu élevées, de vallées où serpente de loin en loin le lit aujourd'hui à sec de quelque ruisseau, de plateau où le regard ne rencontre pas un objet où se reposer : ces horizons lointains où les lignes formées par les mouvements de terrain vont se perdre dans les perspectives uniformes des herbes jaunes séchées par le soleil d'été : cette solitude morne, silencieuse que le jour éclaire sans l'animer, où tout semble sommeiller où rien ne décèle la vie par le mouvement, où la tempête elle-même peut se déchaîner sans éveiller autre chose qu'un frisson imperceptible dans les herbes : tout cela a quelque chose de saisissant. Tantôt le désert vous absorbe et vous n'êtes rien qu'un atome absorbé dans son immensité ; tantôt vous prenez possession de l'espace et la fièvre de la liberté vous enivre à travers cette carrière illimitée partout ouverte au galop de votre monture.

Nous avons mis pied à terre au bord d'un cours d'eau qui

serpente dans le désert, et dont les rives encaissées sont généralement abritées par de minces roseaux. C'est la même petite rivière qui, après mille détours sinueux, va se jeter dans le Missouri, au pied du fort Stevenson. A cette saison de l'année, elle ne coule plus vers son embouchure ; son cours ressemble à un immense serpent haché en une multitude de tronçons. C'est aujourd'hui une série de pièces d'eau longues et étroites, séparées çà et là par un menu filet d'eau enfoui sous les herbes, ou par des bandes de sable ou de croûte vaseuse complètement à sec. Tantôt le creek large de trente ou quarante pieds s'étend au loin au pied des collines, puis tout à coup s'arrête sur une barre de menus galets. Tantôt, il prend la forme d'une mare creusée dans quelque coude de ses rives ; tantôt encore il se rétrécit aux proportions d'un ruisseau de cinq ou six pieds à demi caché par les roseaux. Les oies et les canards sauvages y abondent, n'étant troublés que rarement dans cette retraite. Aujourd'hui les oies faisaient défaut, ce qu'il faut attribuer au retour de chaleur que nous vaut un vent du sud soufflant avec persistance depuis deux jours, et un soleil d'octobre dont aucun nuage n'interceptait les rayons. En revanche, les canards étaient en grand nombre. Nous en avons rapporté onze (le major six et moi cinq). Si nous avions mieux tiré et chassé avec plus de soin, nous aurions dû en rapporter une vingtaine.

Il y a trois ou quatre ans, le général Sully traversa ces contrées avec une colonne de troupes assez considérable. L'empreinte formée par les roues de ses wagons et le piétinement de ses attelages est encore très apparente et raie la prairie d'une double ligne visible à de longue distance.

Ces excursions sont passablement fatigantes par suite de la nécessité de porter le fusil d'une main et de conduire le cheval de l'autre, sans interruption pendant le trajet.

Les deux cavaliers d'ordonnance sont armés chacun d'une carabine Sharp et suspendent le gibier à l'arçon de leur selle. Ainsi faut-il toujours être armé quand on s'aventure dans la prairie, et le fusil de chasse se chargeant ici par la gueule, — par suite de l'inutilité des fusils se chargeant par la culasse si on épuisait la provision de cartouches impossible à renouveler pendant des mois, — la prudence veut que l'on porte encore un revolver à la ceinture. Ces précautions sont nécessaires, en cas de rencontre d'Indiens hostiles. Il faut toujours être en mesure

de les tenir à distance par la rapidité du tir, ce qui serait impossible avec un simple fusil de chasse lent et difficile, sinon impossible à recharger en pareil cas, car les Indiens animés de mauvaises intentions se glisseraient dans les coulées, et ne se laisseraient voir qu'à courte distance, après avoir entouré les chasseurs qu'ils auraient aperçus de fort loin sans se montrer. Cette éventualité ajoute encore, au plaisir de la chasse, cette impression particulière qu'elle peut finir par un combat. Ce n'est pas probable, mais c'est certainement possible, et cette possibilité, on ne saurait la perdre de vue. C'est pourquoi l'on tient toujours quelques balles prêtes à être glissées dans les canons du fusil, et c'est aussi pourquoi l'on ne passe jamais sur une crête de terrain sans promener un regard attentif sur l'horizon, pas plus qu'on ne descend dans un ravin sans explorer de l'œil toute son étendue visible. Aussi la chasse est-elle ici d'un goût plus relevé que partout ailleurs où elle n'est point assaisonnée par le sel du danger.

Les buffalos se montrent à douze ou quinze milles ; mais on ne croit pas qu'ils s'approchent du fort cette année, par suite des deux coups de canon que l'on tire chaque jour par ordre supérieur, à la diane et au coucher du soleil. Ces détonations qui s'entendent de fort loin, les tiendront probablement à distance ainsi que le son du clairon et des tambours qui se répète souvent dans la journée. Beaucoup ont été tués dans ce voisinage : la prairie autour du camp et dans toutes les directions est semée de têtes cornées séchées et blanchies au soleil, ainsi que d'ossements que les loups ont nettoyés avec une perfection rare. Toujours est-il que nous n'en avons pas vu trace aujourd'hui.

Mardi 8 octobre.

Les Indiens de Berthold sont venus aujourd'hui prendre congé de moi, avant de partir pour leur campement d'hiver. Chaque tribu était représentée par son chef et son sous-chef, plus quatre de ses principaux personnages, sauf les Gross-Ventres dont le chef n'est pas venu, j'ignore pourquoi. Six membres de la tribu étaient néanmoins présents ; dix-huit en tout, par conséquent. Prévenu de leur arrivée, j'ai fait arranger ma tente pour les recevoir, en faisant disposer des tapis sur trois faces, et me tenant assis devant une table, avec les officiers

derrière moi dans la deuxième tente qui me sert de chambre à coucher. La députation a pris place en s'asseyant sur les tapis. Le temps étant froid et le vent soufflant en tempête, tous étaient enveloppés de leurs robes de buffle, le poil en dedans et serrées à la taille par une ceinture de cuir. Presque tous ont laissé tomber cette enveloppe sur leurs jambes en entrant dans ma tente où le poêle entretenait une chaude température.

Le chef des Rees, le Bouclier Blanc, portait en-dessous une jaquette de soldat ; un autre avait une jaquette de zouave aux soutaches de laquelle il avait ajouté de nouveaux ornements. Le plus pittoresque était sans contredit un vieux chef Mandane dont la casaque de peau d'antilope était couverte d'ornementations multicolores en porc-épic. Plusieurs avaient des colliers de diverses sortes et d'autres des boucles d'oreilles ou des bracelets soit sur le bras nu, soit sur les manches d'une chemise de laine. Leurs jambes de pantalon étaient uniformément de peau de daim à franges sur la couture extérieure, et à ornements en porc-épic. Le chef Mandane, la Vache Rouge, était nu jusqu'à la ceinture, sous sa robe de buffle. Quant à leur coiffure, elle consistait en un madras ou un mouchoir de soie, le plus souvent noué en bandeau autour de la tête. Une partie n'avait que leur épaisse chevelure noire coupée seulement sur le front ou plutôt au-dessus des yeux, tressée sur les tempes, et tombant en arrière sur leur dos en longues nattes peintes pour partie, en blanc surtout, ou en longue queue, comme la portait le chef des Rees.

Le *Pow-wow* a ressemblé complètement au premier. Je leur ai fait mes recommandations de n'avoir pas à vendre un seul grain de poudre aux autres Indiens et de ne laisser sortir des trois tribus rien de ce qu'il leur était permis d'acheter des traînants, ce qu'ils ont solennellement promis. Il a été aussi question d'une visite que onze Miniconjous et trois Unkpapahs viennent de leur faire pour trafiquer des chevaux et des peaux de bisons contre du maïs. Ces tribus sont hostiles. Les bandes séparées font une paix ou plutôt une trêve de quelques jours pour trafiquer, après quoi elles repartent pour les plaines, et ceux qui sont venus visiter les tribus de Berthold n'hésitent pas à reprendre les hostilités contre elles, si elles en trouvent une occasion favorable. C'est un des usages consacrés entre sauvages qui, de cette façon, sont tantôt en guerre, tantôt en

paix, suivant qu'ils y trouvent quelque avantage ; à moins qu'un traité de paix permanent ne les lie par des rapports de bonne amitié. Je leur ai recommandé de ne jamais acheter de chevaux ou de mules volés au gouvernement et portant la marque U. S., ni de bêtes ayant été ferrées et volées par conséquent à des blancs, mais de se borner à l'acquisition de poneys indiens, ce qu'ils ont compris facilement. Aussi s'y sont-ils engagés sans hésiter. Ils m'ont confirmé les rapports déjà reçus sur le trafic de poudre et de munitions des métifs de la rivière Rouge du Nord avec les Sioux et les Cheyennes hostiles, protestant énergiquement n'y avoir jamais prêté la main, ce que je sais être la vérité, — car les Indiens hostiles ont plus de munitions que les trois tribus et seraient plus à même de leur en vendre que de leur en acheter. Le reste de la conférence s'est passé en dénonciations contre les Sioux qui leur font la guerre et en compliments et remerciements à mon adresse et à celle de mes officiers. Enfin, pour clore la séance, je leur ai annoncé que j'avais donné des ordres pour leur distribuer du porc salé, du biscuit, du café, du sucre et des haricots. Sur quoi, naturellement, ils ont proclamé que j'étais un grand chef, et que leur Grand Père de Washington avait été bien inspiré de leur envoyer un *homme âgé* dont la tête était blanchie, parce que la sagesse et la raison habitaient sous les cheveux gris, et que j'étais un homme plus juste et plus généreux que les hommes plus jeunes qui n'avaient eu pour eux que de l'indifférence. Et ayant appelé la faveur du Grand Esprit sur ma tête vénérable, ils sont allés recevoir leurs rations auxquelles j'ai ajouté de ma main une demi-livre de tabac à chaque chef.

La journée étant déjà avancée, et le soleil à son déclin, ils resteront passer la nuit autour des log houses des sutlers et retourneront demain matin à Berthold, contents et satisfaits.

Mercredi 9 octobre.

Les jours s'écoulent, l'hiver approche, et nos constructions n'avancent que lentement. Les agréables calculs que l'on avait faits pour se flatter que nous entrerions dans nos quartiers d'hiver au 1^{er} décembre disparaissent de plus en plus, en face de la réalité. L'ouvrage fait nous donne la mesure exacte du

temps requis pour l'ouvrage à faire et l'impossibilité de l'achever cette année est désormais devenue manifeste. Il faut donc réduire, autant que possible, les travaux au strict nécessaire et nous borner à nous assurer une protection suffisante contre les rigueurs excessives de ce climat pendant l'hiver. A cet effet le programme a été modifié. Sur cinq maisons formant les quartiers des officiers, trois seulement seront bâties, sans être même terminées à l'intérieur. Deux recevront les familles de quatre officiers mariés. Dans la mienne qui est double, je donnerai asile à deux officiers garçons et trois autres se logeront au deuxième étage, dans les attiques. Pour ceux-ci on construira une *log house* avec salle à manger et cuisine où ils prendront leurs repas. Le corps de garde et la prison seront construits temporairement de la même façon, et probablement les offices. Ce genre de construction peut s'improviser rapidement et, sauf son inélégance, est aussi chaud et aussi confortable qu'aucun autre. Mais même avec ces modifications, l'œuvre ne sera prête que dans le mois de décembre et, d'ici là, les hommes, qui travaillent chaque jour comme des castors, n'ont chaque nuit pour les protéger du vent, du froid et de la neige, que des *edge tents* sans feu. Dieu veuille que les mois d'octobre et de novembre ne soient pas trop rigoureux.

Voici l'état présent des constructions :

Magasin : Murs achevés, toiture presque complète.

Hôpital, casernes de compagnies, maison du commandant du district : Murs achevés, chevrons posés, sans planchers ni toiture.

Maison d'officiers pour deux ménages : fondation en pierre achevée pour deux ; charpente debout pour une ; les murs non encore commencés : ligne de fondements creusées pour le reste des bâtiments, les palissades et le coral extérieur.

Les constructions ont été commencées au mois de juillet, il y a trois mois moins quelques jours et la moitié de l'ouvrage total n'est pas faite. Nous garderons entièrement pour l'année prochaine le second magasin et deux magasins d'officiers, sans compter les bureaux, qui seront bâties temporairement en « *logs* » ou en « *slabs* » comme le corps de garde et la prison, de même les travaux pour achever tous les bâtiments à l'intérieur.

Aujourd'hui le vent s'est calmé et le temps s'est adouci au

point de nous faire espérer la venue de l'été de la Saint-Martin (Indian Summer).

Jeudi 10 octobre.

Les bateaux Mackinaws, comme on les appelle, descendant maintenant le fleuve, depuis que la baisse des eaux retient entre Bufford et Benton les deux seuls steamboats qui soient encore dans ces parages. Il en est venu six aujourd'hui. Ils se sont arrêtés vers le milieu du jour au débarcadère, pour acheter au commissariat quelques provisions dont avaient besoin les hommes qu'ils portaient. Puis ils se sont remis en route. Ce sont des bateaux plats portant chacun six, huit ou dix tonnes, et jusqu'à quinze ; les plus légers ont la forme ordinaire, un avant et un arrière, et ressemblent à toutes les embarcations rudimentaires ; mais les plus lourds n'ont que la forme d'une grande boîte oblongue, carrés sur l'avant et carrés sur l'arrière. Un de ceux qui ont passé aujourd'hui avait en outre une sorte de couverture en planche de forme semi-cylindrique sur les deux tiers de sa longueur. Tous se manœuvrent à la rame, étant bordés généralement de deux avirons, quelquefois quatre, mais très rarement. Un autre aviron en godille leur sert de gouvernail. A cela, il faut ajouter un mâtereau sur lequel ils hissent une voile carrée lorsque le vent souffle de l'arrière.

C'est dans ces embarcations que les mineurs du Montana retournent dans les Etats aux approches de l'hiver, lorsque leur saison n'a pas été bonne et qu'ils n'ont pas de quoi se payer un passage de \$ 100 à \$ 120 à bord des steamboats. Ce prix est exorbitant du reste, quand on songe à la façon dont ils sont empaquetés dans des cases ou lits temporaires faits de planches et superposés les uns aux autres sur le pont inférieur des steamers. Ceux qui n'ont pas été heureux à la recherche de l'or restent naturellement plus longtemps que les autres sur les terrains aurifères, poussés par l'espoir d'y faire à la fin quelque riche trouvaille, et même si'ils ont cette chance, les steamboats étant alors partis, il ne leur reste que le *Mackinaw* pour retourner hiverner chez eux.

Il y a quelques jours, huit pauvres diables sont ainsi venus au fort, non pour acheter, mais pour demander gratuitement quelques vivres qu'on leur a donnés pour poursuivre leur route. Entre eux huit — pour me servir de l'expression de l'un

d'eux — on n'aurait pas trouvé de quoi payer un petit verre de whiskey à chacun. Ceux qui sont venus aujourd'hui n'étaient pas dans ce cas, mais quel que fût le contenu de leurs bourses, ils avaient plutôt l'aspect de brigands que d'honnêtes chrétiens. Tous les mineurs en général ont cette apparence quand ils reviennent des mines. Leurs vêtements sont usés jusqu'à la corde ; leurs grosses bottes sont éculées ou crevées à jour ; leurs culottes rapiécées ; leurs barbes longues et sales : leurs cheveux *idem* ; leur linge, ils n'en ont pas, ne portant que des gilets de grosse flanelle sous un paletot commun ou une jaquette frangée en peau d'antilope, le tout plus ou moins déchiré. Leurs vieux chapeaux de feutre mou ont un air *minable* et s'ils sont coiffés d'une casquette de peau de buffle ou de renard, ils n'y gagnent rien comme tournure. Probablement, ils préfèrent conserver cette pauvre apparence, pour mieux dissimuler leurs gains s'ils en ont, quitte à se remettre à neuf des pieds à la tête en arrivant dans les pays civilisés.

Tous ou presque tous sont armés de fusils, de carabines ou de revolvers ; cela va sans dire, car leur défense personnelle l'exige dans leur vie aventureuse. En l'absence de loi, de justice et de tribunaux, chacun protège son bien et sa personne par la force, ou par une assurance mutuelle entre un certain nombre d'individus faisant cause commune, dans une association de revolvers, de carabines et de bowie-knives (1). C'est ainsi que les huit Mackinaws qui nous ont rendu visite aujourd'hui naviguent de concert, pour se protéger mutuellement contre les Indiens. La précaution est bonne, mais n'est pas toujours efficace. Ainsi, de ce côté-ci de Bufford, ils ont eu à passer devant un camp de Sioux qui leur ont fait signe d'aborder. Bien entendu, ils s'en sont bien gardés. Sur quoi les Indiens ont tiré sur eux et ont tué un homme à bord d'un des bateaux. Les mineurs ont riposté de leur mieux. Quel a été l'effet de leur feu ? Ils l'ignorent, mais ils ont la consolation de penser qu'ils ont tué ou blessé quelques Peaux-Rouges.

Nous-mêmes, nous ne sommes pas à l'abri des attaques isolées, ou, pour mieux dire, des tentatives de meurtre sur les hommes qui s'écartent sans armes de leur poste. Nous en avons eu une triste expérience aujourd'hui même. J'ai dit ailleurs que

(1) Couteaux à cran d'arrêt.

nous avions un poste d'une douzaine d'hommes avec quelques attelages de mules et de bœufs, de l'autre côté de la rivière, en face du camp. Les hommes venaient de rentrer et de ramener les attelages employés pendant le jour à traîner au bord de l'eau les troncs d'arbres coupés pour la construction du fort. Le 1^{er} Lt. Colonel Powell et le lieutenant Welborn, revenant d'une partie de chasse de ce côté, venaient de traverser la rivière dans la chaloupe et étaient à peine rentrés dans leurs tentes, lorsque des cris retentirent de la rive opposée. La sentinelle du débarcadère appelle le caporal de garde et, l'instant d'après, mon planton entr'ouvre ma tente et me dit : « Colonel, un homme tué par les Indiens. » Je m'élançai au dehors, et je distingue deux ou trois hommes de l'autre côté du fleuve, s'agitant au bord de l'eau et criant en effet : « Envoyez l'embarcation..., dépêchez-vous. » Quelqu'un répond : « Qu'est-ce que c'est ? » Et la réplique m'arrive distinctement : « Un homme tué ou blessé d'un coup de fusil par les Indiens. » Je cours à la tente du commandant du poste pour qu'il envoie promptement un détachement, et quelques minutes après, lui-même armé de sa carabine, conduisait quinze hommes au pas de course à l'embarcation. Le détachement, faisant force de rames, arriva promptement sur l'autre bord où l'on voyait les hommes du poste groupés devant leurs *log houses*. Les quinze hommes de renfort les rejoignirent aussitôt, et tous disparurent dans les fourrés, excepté quelques-uns laissés pour transporter la victime dans l'embarcation. Voici ce qui était arrivé :

Aucun Indien hostile ne s'étant montré près du camp depuis plus de deux mois, les hommes s'étaient peu à peu relâchés de leurs précautions contre toute surprise, et s'en allaient fréquemment à quelque distance du poste, sans être armés. L'un d'eux revenu du travail s'était écarté dans le bois pour y cueillir quelques prunelles sauvages avant son souper. Il était sans armes et suivait un étroit sentier, lorsqu'il se trouva tout à coup en face de trois Indiens coiffés de plumes et peints de noir, leur costume de guerre. Le soldat, surpris et devinant en eux de sinistres intentions, tenta du moins de conjurer le danger ou de retarder l'attaque par une salutation amicale. Il leur donna le *How !* de bienvenue en leur tendant la main ; mais les trois bandits s'élançèrent sur lui pour le frapper à la tête du bois de leurs arcs. Notre homme prit aussitôt la

fuite en courant aussi vite que ses jambes pouvaient le porter en criant : *Au meurtre !* pour donner l'éveil à ses camarades. Il n'avait pas fait vingt pas qu'il était percé de trois flèches : une à l'épaule, une autre dans le bras, la troisième à travers le cou. Il n'en continua pas moins sa course jusqu'à ce qu'un de ses camarades accourût à sa rencontre, et tous deux regagnèrent les huttes où le caporal indécis n'osa pas poursuivre les meurtriers, de peur de tomber avec ses hommes dans quelque embuscade. Quand le colonel Powell arriva, les Indiens, qui avaient disparu, le coup fait, devaient avoir une forte avance. En vain le détachement battit les fourrés en tirailleurs. On ne découvrit ni les Peaux-Rouges ni leurs traces, dans ces taillis si épais que cent d'entre eux auraient pu s'y disperser sans chance d'être découverts avant la nuit qui venait à grands pas. Le détachement rentra comme la lune se levait, après avoir malheureusement perdu son temps et sa peine.

Le blessé a été transporté aussitôt à l'hôpital où le docteur Grey a procédé à l'extraction des flèches. Pour l'une d'elles surtout, l'opération était difficile, le fer ayant frappé l'os du bras et s'étant contourné. Il a fallu faire une incision. Les flèches, on le sait, ne peuvent pas s'extraire par où elles sont entrées ; il faut les retirer, le fer en avant. Le patient étant soumis à l'action du chloroforme a supporté l'opération sans en ressentir la douleur. Néanmoins, il souffre beaucoup depuis lors. Le docteur n'en conserve pas moins la confiance qu'il en guérira, sans rester estropié. Il l'aura échappé belle.

Vendredi 11 octobre.

Il était midi. Un temps superbe, un soleil brillant. En sortant de ma tente un peu avant dîner, mon attention fut attirée par l'apparition de quelques Indiens à cheval sur la crête des falaises dominant les terrains boisés d'où nous tirons encore des arbres coupés pour la construction du fort, de l'autre côté de la rivière. Le même objet attira bientôt sur le front du camp les autres officiers, les dames et les hommes rentrés du travail pour dîner. Le nombre des Peaux-Rouges augmentait de moment en moment. Ils se montraient sur plusieurs points à la fois, par deux, par trois, par quatre et bientôt

une douzaine d'entre eux furent aperçus distinctement, descendant la pente des falaises et pénétrant dans les taillis. L'un d'eux en sortit peu après, galopa à travers les feuillées jusque sur le bord de la rivière, agitant en l'air une chose que nous prîmes pour un drapeau blanc, mais ce qui n'était en réalité qu'un bouclier de guerre. M. Marsh, le traitant, habitué dès longtemps aux allures des Indiens, n'augurait rien de bon de cette apparition ; mais les officiers auxquels je supposais plus de jugement, en raison de leur expérience de la vie des territoires, étaient unanimement d'avis qu'il ne s'agissait que d'avoir une conférence de paix avec nous. Etant encore nouveau dans les habitudes indiennes, je laissai au colonel Powell, commandant du poste, toute liberté d'action, pour prendre telle mesure qu'il jugerait à propos. Le résultat fut qu'il n'en prit d'abord aucune.

L'Indien se mit à galoper à droite et à gauche, à découvert, chantant à tue-tête. M. Marsh dit en hochant la tête : « C'est son chant de guerre. » Mais on répliqua : « C'est pour attirer l'attention, afin qu'on lui réponde », et M. Pease, agent de la Compagnie de fourrures du Nord-Est et traitant de Bufford et de Berthold étant survenu, le colonel Powell le pria de demander à l'Indien ce qu'il voulait. Au cri particulier d'appel de M. Pease, l'Indien répondit par un cri pareil, et reprit de plus belle son chant de guerre. « Ce sont des Indiens hostiles », dit M. Pease, et ils viennent pour faire un mauvais coup.

Les dix-huit hommes de garde relevés ce matin furent aussitôt rappelés et reçurent l'ordre de traverser la rivière dans la chaloupe, sous le commandement du lieutenant Ward. Pendant qu'on les réunissait, tous les yeux se portaient vers la partie du bois éloignée où un détachement de sept hommes était au travail avec six mules et deux bœufs. Les mules, nous le savions désormais, étaient le butin que se promettaient les Indiens et qu'ils allaient tenter d'enlever. Nous avions compté une douzaine d'Indiens à cheval dans les taillis traversés par la route que nos hommes avaient à suivre pour rentrer au coral. Trois hommes laissés aux *log houses* étaient montés avec leurs fusils sur le toit de la plus élevée, et tenaient l'œil au guet s'attendant à une attaque. La chaloupe avec les dix-huit hommes de renfort qu'elle portait quittait la rive du débarcadère, au moment même où les mules attelées, les deux bœufs,

et l'escorte de cinq hommes (non compris les wagonniers) émergeaient des taillis où se faisait le travail, dans un espace ouvert bordant la rivière, et qu'ils avaient à traverser en suivant la rive à découvert. Arriveraient-ils ? N'arriveraient-ils pas à temps ? Telle était la question que chacun se posait, en regardant alternativement l'embarcation qui traversait la rivière, et l'attelage qui traversait la clairière. Le charretier se hâtait trop ; les hommes étaient obligés de courir pour le suivre ; — mauvais signe. La peur les talonnait. J'aurais voulu les voir avancer résolument, sans presser le pas, l'escorte couvrant le wagon et prête à faire feu ; mais rien n'y ressemblait moins.

L'Indien qui était venu faire ses bravades et chanter son chant de guerre en face de nous se mit à galoper en arrière pour livrer passage à l'attelage, sans s'écartier de la portée des fusils, et cependant pas un coup de feu ne fut tiré sur lui. A quoi songeaient ces imbéciles ? Nous allons le voir. Il est à remarquer, dès à présent, qu'ils étaient armés d'excellents fusils rayés se chargeant par la culasse, et d'un tir si rapide et si aisément qu'entre les mains d'un homme résolu, une arme de ce genre le débarrasserait facilement d'une demi-douzaine d'Indiens, surtout d'Indiens à cheval.

Entre le coral près des huttes, et la grande clairière, s'étend une bande de bois très fourrés. La route la traverse sans s'écartier de plus de vingt ou trente pas de la rive, espace rempli par des broussailles serrés et quelques arbres plus élevés. C'était sur la lisière de ce bois qui n'a pas plus de cent ou cent cinquante mètres de large, que les Indiens s'étaient embusqués. Ils étaient une douzaine à peine, et sept seulement s'élancèrent vers les mules. Une seule décharge, et la canaille rouge disparaissait ; mais en les voyant paraître, — rien qu'à les voir paraître, — le caporal (un abominable poltron du nom de George E. Wilson) et les quatre hommes, — sans tirer un coup de fusil, sans faire mine de résister, abandonnaient les mules, et lâchement coururent se réfugier comme des moutons derrière le talus de la rive, — la pire place, par parenthèse, qu'ils pussent choisir pour se mettre à l'abri. Un des charretiers (ils étaient sans armes) sauta à terre ; l'autre poussa encore ses mules en avant ; mais les bœufs attachés derrière ralentissaient la marche. Les Indiens s'élancèrent à travers les brousses en criant : *How ! How !* pour le tromper sur leurs

intentions. Mais il ne s'y méprit pas, et quand ils furent à quinze ou vingt pas, il mit pied à terre et se glissa dans les broussailles du bord de l'eau où il disparut. Les voleurs n'en demandaient pas davantage. En un moment nous les vîmes se jeter sur les mules, couper les traits, hacher les harnais, et se préparer à emporter leur butin. L'une d'elles, cependant, s'élança vers les huttes et fut sauvée.

Tout cela se passait sous nos yeux, sans qu'il nous fût possible de rien faire que de braquer un de nos canons et de lancer des obus sans effet au-dessus du bois où l'action se passait. Et pendant ce temps, le lieutenant Ward enfin débarqué, perdait des moments précieux à ranger ses hommes sur la rive conformément au manuel, et à les déployer en tirailleurs là où le taillis impénétrable ne pouvait recéler personne, — au lieu de courir tout droit au secours de l'attelage et de sa pitoyable escorte. Cependant M. Pease, M. Howell, le commis du quartier-maître, et quelques autres possédant des carabines de précision à longue portée, s'étaient mis à tirer sur les Peaux-Rouges d'un bord à l'autre de la rivière, et faisaient de leur mieux. Ils s'étaient aperçus que pour conduire les mules capturées hors du taillis, les sauvages étaient forcés de suivre la route, — la route qui passait à vingt ou trente pas du point où nos cinq poltrons s'étaient réfugiés. Tout d'une voix on leur cria de monter sur la berge et de tirer sur les voleurs.

— *Fire on them ! Charge them !* (1) Et des apostrophes à les faire rougir de leur poltronnerie.

Enfin ils se décidèrent à grimper le talus, mais lentement et sans élan, et les deux premiers dans les broussailles, lâchèrent leur coup de fusil. Il n'en fallut pas davantage pour que les Indiens se précipitassent au galop, s'enfuyant pêle-mêle à travers les brousses. Mais il était trop tard ; ils avaient gagné la lisière du bois, et emmenaient cinq mules avec eux. Pour le coup, nos hommes voyant le danger passé, se montrèrent, et les coups de fusil qu'ils n'avaient pas osé envoyer aux Peaux-Rouges quand ceux-ci s'avançaient, ils les leur envoyèrent quand ils les virent s'enfuir. Il n'en aurait pas fallu plus pour sauver les mules, s'ils avaient eu seulement la résolution de tirer à propos, au lieu de se sauver honteusement.

(1) Tirez dessus ! Chargez-les.

Nos obus poursuivirent les fuyards jusque sur le sommet des falaises, et nos tirailleurs battirent en vain tout le terrain plat. Quand, à leur tour, ils arrivèrent sur les hauteurs, les Indiens avaient disparu dans la direction de Berthold. Cependant ils n'ont pas dû s'éloigner beaucoup s'ils sont restés près des feux qu'ils avaient allumés, et qui flambaient encore sur les hauteurs, à 9 heures du soir.

Le détachement est rentré ; les dix hommes de service de l'autre côté de la rivière seront retirés demain, et les derniers troncs d'arbres qu'ils avaient encore à traîner au bord de l'eau, passeront sur la glace quand la rivière sera prise, si nous en avons besoin. Le reste du bois qui nous est nécessaire sera tiré de cette rive-ci, sous la protection de vingt hommes et un officier, au lieu de dix.

Le caporal Wilson sera cassé de son grade pour lâcheté devant l'ennemi, et ses quatre hommes retirés du département du quartier-maitre où ils recevaient une augmentation de paie. De pareils poitrons ne sont bons qu'à faire de la boue pour les adobes.

Les Indiens qui ont fait ce coup de main sont des Unkpahs, tribu hostile et adonnée au vol et au brigandage. Fasse le ciel que je trouve jamais l'occasion de régler avec eux le compte qu'ils viennent d'ouvrir aujourd'hui avec moi !

P.-S. — Je viens d'apprendre que quatre de ces Indiens s'étaient présentés aux hommes, quand ils travaillaient encore dans le bois. Ils avaient feint d'être amis, et avaient échangé avec eux des *How !* et des poignées de main, au moment même où leurs compagnons dressaient l'embuscade où nos mules ont été enlevées. Ils étaient là pour compter les hommes, voir comment ils étaient armés, etc., et donner aux autres le signal de leur approche. Tels sont les Peaux-Rouges, et telle est la confiance qu'ils peuvent inspirer par leurs démonstrations d'amitié ! Il va sans dire que les trois assassins d'hier soir étaient de la bande. Ils venaient éclairer le terrain pour le coup de main d'aujourd'hui. Voilà dans quelle situation nous place le manque de chevaux et de scouts. On nous les donne sur le papier ; en réalité, nous sommes encore à les attendre.

Une autre bande d'Indiens est signalée de ce côté-ci de la rivière aux Terres Mauvaises, à mi-chemin de Berthold. Ce doit être une partie de la bande qui nous a insultés aujourd'hui.

car celle-ci avait traversé le fleuve hier à cet endroit-là. Les feux allumés dans la journée et ce soir sont probablement des signaux échangés entre eux. S'ils pouvaient seulement venir attaquer le camp !

Les soldats détachés en tirailleurs de l'autre côté de la rivière assurent avoir vu les Indiens charger sur un cheval le corps d'un des leurs tué ou blessé. Je souhaite de tout mon cœur qu'ils n'aient pas mal vu. Un autre aurait été renversé de son cheval par une balle. Rien n'est moins certain.

Samedi 12 octobre.

Huit *mackinaws* sont arrivés au tomber du jour, pour passer la nuit près du débarcadère, où les hommes qui les montent font en ce moment cuire leur souper. Ils ont acheté diverses provisions et rapportent que la saison a été généralement bonne pour les chercheurs d'or dans le Montana. Cette compagnie est de meilleure apparence que la dernière. Les hommes qui la composent ont l'air plus à l'aise. Il est à remarquer que ce sont tous des gaillards vigoureux, hauts de taille, larges d'encolure, et généralement jeunes. Ils se conduisent fort décemment, et semblent dans leurs façons très différents des tapageurs insolents qui descendent à bord des steamboats.

Lundi 14 octobre.

Beauchamp est arrivé ici samedi avec ses pièges à castors, pour faire la guerre à ceux qui ont leurs loges dans le creek près de nous. La nuit suivante, il en a pris un fort beau. Hier, je suis allé l'accompagner dans la saulaie, pour lui voir tendre ses pièges. Il les place sous l'eau à quatre pouces environ de la surface, comme je l'ai expliqué ailleurs. J'ai remarqué que pour attirer les castors de ce côté, il faisait une légère brèche à leur digue, de façon que l'eau pût s'y frayer un passage. Comme ces maçons industriels ne manquent jamais d'inspecter leurs constructions et, après les avoir achevées, de les maintenir dans un état constant de réparation, ils devaient sûrement se mettre au travail pour fermer la brèche, et ce faisant, flairer infailliblement la baguette de bois frotté de « *castoreum* » qui devait attirer l'un ou l'autre d'entre eux dans le piège : c'est ce qui est arrivé, et ce matin Beauchamp a fait

une nouvelle prise. Je ne compte pas deux rats musqués pris dans deux autres pièges.

Le rat musqué est le castor en diminutif, sauf la queue qu'il a proportionnellement plus longue et de forme différente. La tête est la même, les incisives sont pareilles, le corps a la même forme, ainsi que les pattes. Celles de devant sont plus courtes et plus minces, armées de griffes pour gratter et creuser la terre ; celles de derrière plus fortes et plus longues ont les doigts garnis d'une membrane qui cependant ne les relie pas entre eux, tandis que les pattes de derrière du castor sont complètement palmées. La fourrure du rat musqué est plus brune de beaucoup que celle du castor ; sa grosseur est celle d'un lapin gras. Il se creuse aussi de petites loges au bord de l'eau, mais sans prétention à élever des digues, et là où le castor travaille en grand sur les arbres, le rat musqué travaille en petit sur les roseaux et les menues racines.

Ma promenade avec Beauchamp m'a procuré l'occasion de tuer un héron (*blue crane*) de grande taille. Il mesurait cinq pieds moins deux pouces d'envergure, et quatre pieds de haut du bec au bout des pattes.

Ce matin a été tué le premier cygne de la saison. C'est un oiseau superbe qui ne diffère pas des cygnes apprivoisés du Central-Park de New-York, sauf en ceci que son bec n'est pas entouré de noir, — ce qui est peut-être dû à ce que celui-ci était encore jeune, probablement du printemps dernier. Trois de ces oiseaux se sont posés avant-hier sur le bord opposé du fleuve, non loin du camp. Après être restés là une heure environ, ils ont repris leur vol sans qu'on ait tenté de les approcher. Ce sont les premiers que nous ayons vus cette année. Ils se trouvent en abondance au lac du Diable, comme, du reste, toute autre espèce de gibier, gros ou petit.

Mardi 15 octobre.

M. Pease part demain pour les Etats. Il ira jusqu'à New-York, et emporte une lettre de moi à Kinney. Il me rapportera d'ici à deux ou trois mois mon fusil de chasse français, une carabine et ma boîte à peindre sur laquelle je compte beaucoup pour occuper agréablement une partie de mon temps. — Acheté de Beauchamp trois peaux de castor pour une cas-

quette d'hiver, un collet et une paire de gants crispins en fourrures.

Les Indiens hostiles qui, pendant l'été, ont commis leurs déprédati ons dans le département de la rivière Platte, remontent maintenant au Nord, et viennent établir leurs campements d'hiver sur les bords du Missouri: les Cheyennes au-dessus du fort Bufford, près de la rivière de lait; les Rappahoes, les Unkpapahs, et une partie des Pieds-Noirs de ce côté-ci de Bufford, dans le voisinage de la rivière aux couteaux. Les Corbeaux sont dans des intentions douteuses, mais n'ont encore commis aucun acte d'hostilité contre les blancs, non plus que les Assiniboin es, quoique quelques-uns de ces derniers aient volé des chevaux à M. Pease qui en avait une fourniture à livrer au col Rankin.

L'absence de toute cavalerie dans le Dakota, et le manque de chevaux à nos postes qui n'en ont pas encore été fournis, nous forceont à rester sur la défensive pendant l'hiver, tandis qu'avec deux escadrons, nous pourrions balayer toutes les bandes hivernées sur le fleuve, détruire leurs loges, capturer partie de leurs animaux, etc., toutes choses qui ne sont pas faisables avec de l'infanterie.

— Anniversaire de la naissance de Lina, qui a 22 ans aujourd'hui.

Mercredi 16 octobre.

Mac Donald et un des métifs est revenu aujourd'hui du fort Totten, rapportant la malle. Le voyage n'a pas été sans dangers. La Maison du Chien est en tout temps un mauvais endroit à traverser. Le terrain y est rompu par des collines abruptes et d'étroites ravines très propices aux embuscades. Cette fois le péril était augmenté de beaucoup par la présence de la bande de l'*Ours médecin*, hostiles qui nous ont volé cinq mules, la semaine dernière. Ils en ont perdu une, paraît-il, car il n'en reste plus que quatre. Ils ont là dix ou douze loges, ce qui suppose une cinquantaine de Peaux-Rouges. C'est la bande de la *Lune noire*, de la *Corne rouge*, des *Quatre Cornes*, et autres qui se sont séparés de la bande de la *Côte d'Ours* pour vivre de rapines et de brigandages. En ce moment, ils chassent dans ces parages, en se rendant à leurs quartiers d'hiver du côté de Bufford. Non loin de leur camp était un autre camp de Santee s,

alliés des blancs et desquels il n'y a rien à craindre. Parmi les sauvages, se trouvaient des métifs qui leur vendaient de l'*Indian whiskey*, et lorsque, pendant la nuit, nos deux hommes ont passé entre les deux camps, les Unkpapahs étaient en fête, c'est-à-dire ivres, battant du tambour et secouant leurs cale-basses, dansant et chantant autour de leurs feux. L'occasion eût été belle si Mac Donald avait eu une vingtaine d'hommes avec lui. Les Unkpapahs auraient payé cher leur attaque de l'autre jour. Mais nos deux hommes n'ont pu que profiter de la nuit pour cacher leur marche à leurs ennemis et s'échapper avec le troisième cheval qui portait la malle. Ils ont pris langue néanmoins avec les métifs et ont appris d'eux que les Unkpapahs hostiles avaient annoncé leur intention de tuer indistinctement ceux qu'ils rencontreraient portant la malle des blancs, qu'ils fussent blancs ou métifs. Cette menace a paru faire une certaine impression sur nos scouts, de sorte que, pour parer aux dangers qui menacent nos communications avec le lac du Diable, nous allons transporter notre ligne plus à l'ouest. Les avantages du changement sont manifestes, car nous pouvons frapper la ligne des malles entre Totten et Bufford, à une station établie sur la *Mouse River*, seulement à soixante milles d'ici. C'est la moitié de la distance qui nous sépare du fort Totten, et le pays étant fréquenté par les chasseurs des trois tribus et les Assiniboines, est beaucoup plus sûr que les défilés de la Maison du Chien.

Le projet était, pour l'hiver, d'expédier à jour fixe d'ici et de Totten deux traîneaux à chiens qui devaient se rencontrer à moitié route et échanger leurs dépêches. En adoptant la nouvelle route, nous enverrons un seul traîneau d'ici jusqu'à la station, et les chiens qui sont au fort Totten avec leurs guides seront transférés ici pour relever les attelages fatigués ou remplacer les bêtes qui viendraient à manquer de façon ou d'autre.

Lundi prochain, Mac Donald partira avec les trois métifs pour explorer la nouvelle route, s'assurer de la position exacte de la station, et se rendre par là au lac du Diable d'où il rapportera une fois encore la malle par la route suivie jusqu'ici. Les *Yanktonahs*, les *Santees* et les *Têtes-Coupées* sont autour de Totten, campés près du lac, et en bons termes avec la garnison qui n'a point à se plaindre d'eux.

Dans l'après-midi, deux chefs indiens sont venus me rendre

visite. L'un, bien connu dans ces régions par son invariable attachement aux blancs, est le *Running Antelope*, ou le *Cabri qui court*; l'autre, qui n'a pas encore gagné son nom, est le dernier fils de la *Côte d'Ours* (Bear's rib) et le chef des Unkpahs amis. Le *Cabri qui court* est son oncle. (NOTA. — Les Canadiens Français appellent généralement l'antilope, cabri, bien que ces deux animaux soient fort différents l'un de l'autre.)

Les deux Indiens étaient vêtus de couvertures neuves et de chemises de laine de couleur, ayant reçu leurs présents annuels au fort Rice près duquel est leur résidence ordinaire. L'oncle avait une sorte de redingote brune, un foulard rouge autour du cou, et de larges boucles d'oreille en cuivre. Le neveu avait autour des épaules une large bande de drap rouge dont les extrémités flottaient presque jusqu'à terre, insigne de sa dignité, je suppose. Son pantalon était de drap bleu avec une bande rouge ornée de boutons de cuivre en boules, cousus transversalement trois par trois. Tous deux avaient leurs cheveux séparés au milieu du front, et noués de chaque côté du visage en boudins terminés chez le neveu par ce qui m'a paru être une fourrure de martre, ayant la forme d'une queue de loup ou du renard. Tous deux portaient sur le haut de la tête une plume d'aigle plantée dans un petit chignon formant le scalp.

La *Côte d'Ours* que les Canadiens appellent dans leur langage le *Plat-Côte de l'Ours* a laissé une grande réputation sur le Haut-Missouri. C'était un homme d'un grand courage et d'une résolution implacable, fidèle à sa parole, et sur lequel on pouvait compter en toute circonstance. Le vieux général Harney l'attacha au parti des blancs, et depuis lors aucune épreuve n'ébranla son dévouement qui finit par lui coûter la vie. Il se sépara d'abord d'une partie de sa tribu (les Unkpahs) qui se refusait à suivre la même ligne de conduite et persistait dans son hostilité contre le gouvernement. Parmi ceux qui le suivirent, il se montra jusqu'au bout un terrible justicier. La gradation de châtiments n'existant pas pour lui, et la violation de ses ordres était uniformément punie de mort, lui-même se faisant l'exécuteur, au moyen d'un revolver qu'il portait toujours à sa ceinture.

On raconte des exemples singuliers de cette justice sommaire dans les rapports des jeunes gens indisciplinés de sa

bande avec les postes militaires qui, à cette époque, ne s'étenaient guère au Nord du Nebraska. Il y avait alors, au fort Pierre, une cloche pour sonner l'alarme. Un de ses hommes reçu avec lui au fort eut l'idée de tirer sur la cloche à laquelle il envoya une balle. Le vieux *Côte d'Ours* marcha droit au délinquant et, tirant son revolver, l'étendit mort à ses pieds. La répression de tout vol n'était pas moins énergique, si bien que la privation de cette ressource chère à tous les Indiens, parmi lesquels la rapine est en honneur, fit naître contre lui dans le cœur d'une portion de ses guerriers une haine que la crainte qu'il inspirait empêchait seule de se manifester.

Le chef ne s'y trompait pas et se rendait si bien compte du danger que sa vie courait parmi les siens que ses femmes veillaient constamment autour de sa loge, se relevant la nuit comme des sentinelles. Lui-même ne sortait jamais sans son revolver et un court fusil à deux coups ; mais rien ne pouvait influencer son inflexible volonté de faire respecter sa parole donnée aux blancs qui, du reste, le traitaient généreusement, lui distribuant des vivres, des couvertures, des munitions. Quand ses jeunes Peaux-Rouges trafiquaient avec les traitants, on le voyait souvent venir s'asseoir près de leur comptoir, les jambes croisées, la tête appuyée sur la main, n'adressant la parole à personne, et s'enveloppant dans un silence méditatif. Alors il n'y avait ni réclamation ni dispute. Les échanges se faisaient aisément et promptement sous l'œil noir du vieux chef dont personne n'eût osé provoquer la colère. Il avait tué huit ou neuf de ses gens lorsqu'enfin il tomba victime des vengeances qu'il avait allumées contre lui. Il paraît que la table des officiers venait d'être servie, lorsque huit ou dix de ses guerriers, faisant irruption dans la salle, se jetèrent sur les plats et mirent le dîner au pillage. La *Côte d'Ours* accourut et, se jetant au milieu des pillards, en étendit un sur le carreau. Tous se jetèrent alors sur lui et le massacrèrent, non pas toutefois sans qu'il en eût tué un second et blessé un certain nombre.

Telle fut la fin de la *Côte d'Ours*. Ses meurtriers se sauverent, je crois, et allèrent rejoindre la portion hostile de leur tribu. Il fut enterré avec tous les honneurs militaires, et sa bande ayant abandonné au commandant du fort le choix de son successeur, son fils ainé fut désigné et exerça quelque temps le commandement, contrairement aux usages indiens qui font

procéder le choix du chef de l'élection. Le fils aîné de la *Côte d'Ours* mourut de maladie, et ce fut alors que le jeune frère du mort fut appelé au commandement. C'est ce jeune chef qui m'a rendu visite aujourd'hui avec son oncle le *Cabri qui court*, lequel exerce sur la bande une autorité analogue à celle du régent, quoique son neveu ait vingt-cinq ans. Mais les Indiens considèrent l'âge comme une garantie de sagesse et de capacité : pour eux, la jeunesse est ardente et légère, et c'est pourquoi la tutelle d'un jeune chef se prolonge parfois jusqu'à pleine maturité.

Beauchamp qui est encore ici, retenu par sa chasse aux castors (il en a pris cinq et perdu deux qui ont chacun laissé une patte de devant dans le piège) a beaucoup connu la *Côte d'Ours*. Il m'a raconté une anecdote qui montre le caractère du chef, avant qu'il se fût fait une si terrible réputation de justicier.

Beauchamp avait eu deux chevaux volés dans la prairie, tandis qu'il était dans un fourré occupé à tendre des pièges au bord d'un cours d'eau fréquenté par les castors. Il apprit bientôt, à n'en pouvoir douter, qu'ils étaient dans un campement de Unkpapahs chassant non loin de là. Il était fort attaché à ses chevaux, et leur perte était pour lui d'une importance matérielle considérable. Aussi, malgré le danger évident qu'il courrait à les aller réclamer, malgré les avis pressants des Rees pour le retenir, il résolut d'en courir la chance et de se rendre parmi les Unkpapahs. Il pénétra sans obstacles dans le camp et ne tarda pas à apercevoir ses deux chevaux attachés à la porte d'une loge. Son premier soin fut de mettre la selle déposée à terre sur le dos du meilleur des deux chevaux. La bride, on le sait, ne consiste pour les chevaux indiens qu'en une longue lanière de cuir terminée par une boucle. Pendant ces préparatifs, le voleur survint et jeta les hauts cris. Beauchamp, résolu à revendiquer sa propriété à tout hasard, enfourcha l'animal et arma sa carabine. D'autres Indiens accoururent prenant naturellement parti pour le voleur et s'excitant à tuer sur place le Visage Pâle... C'est ce qui fût probablement arrivé si la *Côte d'Ours* attiré par le bruit n'était survenu pour s'enquérir de la cause du tapage. Beauchamp réclamait ses chevaux : l'Indien ne voulait pas s'en dessaisir ; mais la dispute se concentrerait plus particulièrement sur le second cheval que le

chef prit alors par la bride et attacha à la porte de sa propre loge, jusqu'à ce que les faits fussent mieux éclaircis. Le voleur saisit son couteau, coupa la bride et ramena le cheval où il l'avait mis d'abord. Le chef calme, mais menaçant, alla le détacher pour la seconde fois et le ramena à sa loge. « Prends garde, dit-il au jeune Indien, de toucher encore à ce cheval. »

Mais le délinquant ne tint compte de l'injonction, et une seconde fois coupa la bride. Alors la *Côte d'Ours*, s'élançant sur son fusil, tua la malheureuse bête, cause innocente du conflit, pour mettre fin d'abord au litige. Puis courant sus au guerrier indiscipliné, il l'assomma aux trois quarts à coups de casse-tête, tandis que Beauchamp, profitant du tumulte, s'esquivait bride abattue, trop heureux de retirer du moins son meilleur cheval et sa propre peau de la bagarre.

Tel était l'homme dont le dernier fils est venu aujourd'hui s'asseoir sous ma tente. C'est un grand jeune homme d'une figure plus mélancolique que guerrière, et d'une voix douce qui contraste quelque peu avec sa large carrure et sa haute taille. Son oncle, le *Cabri qui court*, prit le premier la parole, à peu près en ces termes :

« Mon père, nous sommes venus aujourd'hui du village des trois tribus, pour visiter le grand chef blanc dont nous avons entendu parler sur les rives du Missouri, pour écouter ses paroles et pour lui donner la main en signe de soumission et de fidélité. Mon cœur se réjouit de voir dans ses pays un grand chef qui commande à d'autres chefs au Levant et au Couchant, et de lui apporter des paroles de paix et d'amitié, comme les autres chefs avant lui, depuis le temps de la *Barbe blanche* (le général Harney) en ont entendu de moi. Ces paroles ne sont point trompeuses ; tous ceux qui ont passé sur les rives du Misouri le savent. Ma bouche n'a jamais proféré le mensonge, et mes mains ne se sont jamais salies. Depuis le jour où nous avons fait alliance avec les Visages Pâles, je leur ai toujours été fidèle en tout temps et en tout lieu. La peau de mon corps est rouge, mais ma chair est blanche : car depuis bien des années, j'ai mangé le pain des blancs, j'ai reçu d'eux ma nourriture, et je me suis habitué à vivre comme eux. D'autres ont fait des traités et les ont violés ; un jour ils ont été des blancs pour recevoir des présents, et un autre jour ils ont volé leurs chevaux

ou ils ont souillé leurs mains du sang des voyageurs dans les prairies. Moi, ma langue est pure et mes mains sont nettes.

« Et ce que je dis de moi, je le dis aussi pour ce jeune fils de mon frère la *Côte d'Ours*, qui a perdu la vie pour la cause des blancs.

« Tous les services que j'ai pu rendre aux grands chefs que notre Grand-Père a envoyés parmi nous, je les ai rendus, depuis le jour où la *Barbe blanche*, après m'avoir emmené avec lui dans le haut et dans les bas pays, m'a dit : « Va parmi les Peaux-Rouges, et porte-leur mes paroles, ou va parmi mes soldats et porte-leur mes écrits. » Aux habits bleus j'ai porté fidèlement les paroles écrites. Aux Peaux-Rouges j'ai parlé comme mon père l'avait ordonné. Les uns ont fait la paix et l'ont gardée ; les autres sont restés dans les plaines et n'ont pas voulu écouter mes conseils ; mais je continuerai encore à leur parler, si mon père le veut, pour les amener à ce qui est juste et à observer la paix. »

L'*Antilope qui court* est fort intelligent, comme le témoigne sa physionomie, et il s'exprime avec netteté en accompagnant ses paroles de gestes éloquent, comme la plupart des Indiens. J'ai répondu par des éloges pour sa conduite passée qui m'était déjà connue (ce qui était vrai), car j'avais déjà entendu parler de lui, depuis mon arrivée sur le Missouri, et je recevais sa visite avec d'autant plus de plaisir que je le connaissais de réputation. En quelques mots, je peux lui faire connaître mes sentiments : Je veux ce qui est juste, et la raison sera toujours la règle de ma conduite : protection constante et encouragements à tous les Indiens amis qui observent leur parole et vivent en paix et amitié avec nous ; guerre à outrance et punition exemplaire à ceux qui nous attaquent et se font un jeu du mensonge et de la trahison. Pour ceux-là, le châtiment peut être retardé. Peut-être ne les atteindra-t-il pas dans une semaine, dans un mois, dans une année ; mais ils n'y échapperont pas, et je réglerai infailliblement mes comptes avec eux, quand les forts seront bâties et que le moment sera venu. Les hommes bons et honnêtes au contraire, qu'ils aient la peau blanche ou qu'ils aient la peau rouge, peuvent compter sur moi pour faire tout ce qui sera en mon pouvoir en leur faveur, car telle est la volonté de notre Grand-Père, et telle est ma propre inclination.

Il va sans dire que mes remarques ont été accueillies avec

des *Hows* approbatifs répétés. J'ai ensuite donné à la conférence le tour d'un dialogue en posant une série de questions sur la fraction hostile des Unkpapahs, sur les projets d'hivernement de ceux de l'autre bande, le nombre de leurs loges (90) et l'approche des Cheyennes, des Arrapahoes, et des Pieds-Noirs, du côté de Bufford.

Quand cette partie de la conférence a été épuisée, le jeune chef, qui était resté jusqu'alors immobile et silencieux, s'est levé à son tour, est venu me serrer la main et me présenter, comme avait fait son oncle, les papiers dont il est porteur, et qui sont des certificats de loyauté aux blancs, des recommandations pour les commandants des postes militaires, et même des ordres envoyés à la *Côte d'Ours* par divers généraux. Lorsque j'eus pris connaissance de ces différents documents, le jeune chef m'adressa à son tour la parole :

« Mon père écoutera mes paroles avec indulgence, car je suis jeune et sans expérience ; je n'ai pas encore pris place dans les conseils, parmi ceux que l'âge a rendus sages ou que la valeur a illustrés. Mais j'ai dans mon cœur les sentiments que mon père la *Côte d'Ours* y a mis, et j'ai dans ma tête les paroles qu'il m'a souvent répétées quand j'étais plus jeune. Il m'a dit : « Que je vive ou que je meure, sois toujours l'ami des « blancs ; protège le voyageur qui traverse les prairies, et « notre Grand-Père te protègera. Le Grand Esprit qui a fait les « hommes blancs aussi nombreux du côté où le soleil se lève « que les étoiles dans le ciel pendant la nuit, a voulu qu'ils se « répandissent vers les plaines, pour vivre avec ses enfants « rouges. Elle est sa volonté ; nous devons lui obéir, car il est « le père de tous les hommes quelle que soit la couleur de « leur peau. Les hommes blancs auront pitié des hommes « rouges qui vivront en paix avec eux. Ils sont généreux pour « ton père et pour tous ceux qui, comme lui, ont fait alliance « avec eux. Ils seront généreux pour toi et ton frère, et pour la « tribu si vous leur restez fidèle. » Mon père est mort en agissant comme il parlait ; mon frère est mort sans changer de sentiment ni de conduite. Et moi, je n'ai jamais eu d'autres pensée. Ce que la *Côte d'Ours* m'a enseigné, je le pratiquerai suivant toujours l'exemple qu'il m'a laissé. J'ai voulu en donner l'assurance à mon père, pour entendre ses bonnes

paroles et me sentir le cœur plus fort encore, quand le grand chef aura parlé. »

On devine d'avance ma réponse. Elle était toute tracée. Eloge à la mémoire de la *Côte d'Ours*, l'homme honnête et brave, fidèle à sa parole, et dévoué aux blancs. Ses mérites rejaillissent sur son fils, et tout ce qui n'a pu être fait pour le récompenser pendant sa vie trop tôt abrégée est une dette qui sera acquittée envers son fils qui peut toujours compter sur notre amitié et notre protection ; selon la volonté de notre Grand-Père.

Après de nouveaux remerciements de la part des deux Indiens, et de nouvelles assurances de la mienne, j'ai terminé la conférence par quelque chose de plus substantiel, en envoyant chercher le commissaire du poste. Le lieutenant Parsons était une ancienne connaissance du *Cabri qui court*, et il y a eu un chaleureux échange de *Hows* et de poignées de main. J'ai annoncé à mes visiteurs que le lieutenant avait ordre de leur donner des provisions, et qu'ils pouvaient le suivre pour aller les recevoir, — et comme le jeune chef avait demandé à demi-voix à l'interprète Paquenaud s'il ne pouvait pas recevoir en échange quelques pipes de tabac, j'ai fait ajouter aux provisions deux planchettes de tabac que j'ai prises à mon compte chez les Sutler. Mes deux enfants Peaux-Rouges se sont retirés enchantés de leur nouveau père, cela va sans dire, et résolus à tenter de nouvelles démarches pendant l'hiver, pour lui amener la soumission des tribus hostiles, auxquelles ils rediront ces paroles.

A l'issue de la conférence, ils sont repartis pour Berthold avec Gustave Cagnat et Paquenaud, qui les avaient accompagnés jusqu'ici.

Tandis que je suis sur le chapitre des Indiens, je mentionnerai ici une particularité des femmes Indiennes qui aurait dû trouver sa place dans le récit de ma visite à Berthold. Je veux parler de la façon extraordinaire dont elles mettent leurs enfants au monde. Le fait paraîtra incroyable à nos dames civilisées, mais il est strictement et absolument vrai. Les femmes indiennes chargées comme on l'a vu de tous les rudes travaux qui, ailleurs, sont le partage de l'homme, n'en interrompent aucun à quelque période que ce soit de leur grossesse. Jusqu'au dernier moment, elles vont au bois, portent les

fardeaux, pansent les chevaux. Quand les douleurs les prennent, elles s'arrêtent et pondent leur petit où elles se trouvent, vont se laver et le laver s'il se trouve de l'eau à proximité, et rentrent au logis, rapportant leur *Papous* en sus de leur fardeau. Le lendemain, elles reprennent leurs travaux comme si de rien n'était. Si la chose arrive en hiver, elles casseront la glace pour procéder à l'ablution du petit, et à leur propre ablution dans l'eau glacée, et la mère et l'enfant semblent ne s'en porter que mieux! Le fait est tellement notoire, tellement avéré, qu'il ne peut être l'objet daucun doute. Voilà ce que la mère nature fait pour ses enfants... Comparons ce que la civilisation fait pour les siens : longues tortures, assistance du médecin, intervention du chloroforme, fièvre puerpérale quinze jours dans le lit, trente jours dans la chambre, et les précautions! et les soins indispensables! — Nous nous sommes fait en société, non seulement une vie conventionnelle, mais une constitution factice. Physiquement et moralement, nous avons faussé l'œuvre de la nature, et nos femmes meurent parfois en couches et sont toujours martyrisées. La femme indienne ramasse son petit sur la prairie, et reprend son chemin.

Les enfants ne paraissent pas s'en ressentir, car ils sont généralement robustes et bien constitués. On peut même avancer avec certitude que les enfants infirmes ou estropiés sont beaucoup plus rares chez eux que chez nous. Il y a quelques années existait parmi les Gros-Ventres un enfant d'une laideur repoussante. Je ne crois pas les femmes indiennes très susceptibles de ressentir de violentes émotions pendant leur grossesse, mais pour une cause ou pour une autre, l'une d'elles avait mis au monde un garçon dont les yeux ronds et hagards étaient placés sur les côtés de la tête comme ceux des lièvres. Le malheureux n'avait pas de nez ayant forme humaine, mais une sorte de cavité cloisonnée au milieu du visage, — en un mot, une tête de monstre. Corporellement, il était du reste bien constitué, et son intelligence n'était pas inférieure à celle des autres enfants. Il grandit jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans, sous le poids de la répulsion générale, dont les manifestations répétées ne lui laissèrent pas ignorer que son horrible laideur le rendait un objet d'antipathie et de mépris pour tous. La vie lui devint à charge à un âge où pareil sentiment est

ordinairement inconnu, et il s'en dégoûta comme d'un mal dont il souhaitait être débarrassé au plus vite. L'occasion qu'il semblait avoir attendue d'en être délivré se présenta un jour, et il ne la laissa pas échapper.

Avec d'autres enfants de son âge, il était allé conduire des chevaux au pâturage, lorsque les Sioux ennemis embusqués dans le voisinage se présentèrent tout à coup. Ses compagnons se cachèrent aussitôt dans les fourrés pour regagner le village, et comme il ne faisait pas mine de les suivre : « Viens vite, lui crièrent-ils, cache-toi, sinon ils te verront et te tueront pour sûr. » Et lui se redressant de toute sa hauteur : « C'est ce que je désire, dit-il ; sauvez-vous et laissez-moi ici. Je suis trop laid pour vivre ; je ne peux rien faire de la vie pour moi ou pour les autres. Il est bon que je meure, et j'attendrai qu'ils viennent me tuer.

Ils n'y manquèrent pas. Pendant que la plupart des pillards s'emparaient des chevaux, quelques-uns accoururent vers l'enfant qui les attendait sans faiblir, et soit que sa monstrueuse laideur eût surexcité leur férocité naturelle, soit qu'ils y attachassent quelque idée superstitieuse, au lieu de le tuer sur place, ils l'emmènerent dans la prairie à quelque distance, et là le dépecèrent vivant à coups de couteaux. Ceux qui, de loin, virent cette horrible exécution n'entendirent pas un cri, et l'enfant supporta la torture jusqu'à la fin, sans se plaindre et sans se débattre, comme certain héros dont la mémoire se perpétue parmi les tribus. Enfin la mort délivra l'âme de son odieuse prison, et le corps haché par les bourreaux fut enseveli par ceux qui le plaignirent, mais sans le regretter. Sa laideur physique faisait honte à sa tribu, et pourtant il y avait un cœur vaillant et un fier courage sous cette enveloppe monstrueuse.

Vendredi 18 octobre.

La bande de l'*Ours médecin* a passé aujourd'hui devant le camp, se rendant à Berthold. C'est cette bande que Mac Donald et le scout ont aperçue près de la Maison de Chiens, et qu'ils ont prise pour celle des Unkpapahs. Ces niais de sauvages avaient fait bonne chasse. Ils avaient nombre de buffalos et quantité de viande, quand le malheur a voulu qu'ils rencontraient les métifs et leur horrible whiskey. Ils n'ont pas manqué

de se griser, et ont eu une nuit d'orgie ; mais pendant leur ivresse, leurs fourrures avaient passé entre les mains des métifs à qui ils les avaient vendues pour quelques bouteilles de poison. Aussi leur reste-t-il peu de chose, et c'est l'oreille basse qu'ils se rendent à Berthold pour se procurer quelques munitions et reprendre la chasse.

Là se trouvent en ce moment des Indiens hostiles venus pour traîquer des chevaux contre du maïs, et probablement de la poudre, s'ils trouvent moyen de s'en procurer. Ils sont venus en grand nombre, traversant la rivière à la nage avec leurs chevaux ou des bull-boats. M. Pease nous a envoyé prévenir qu'ils avaient l'intention de traverser la rivière en force, pour venir nous attaquer. Qu'ils y viennent, et ils seront bien regus. Nous sommes sur nos gardes, et nous veillons sur les attelages envoyés pour amener les bois de charpente ; car une attaque des Indiens, cela veut dire un coup de main pour voler des mules ou du bétail. Quant à attaquer le camp, ce serait le plus grand plaisir qu'ils pourraient nous faire ; mais à moins qu'ils n'aient perdu la tête, ils ne seront pas si bêtes. Ils ont dû voler avec succès pendant l'été, car d'après les rapports venus de Berthold, ils sont bien armés de fusils ou carabines, de munitions, et abondamment pourvus de chevaux et de mulets.

L'escorte des wagons est renforcée chaque jour des hommes relevés de garde à huit heures du matin, ce qui porte la force totale de l'escorte à plus de cinquante hommes.

Samedi 19 octobre.

Journée de brouillard. Vent froid et pénétrant du N.-E. M. Wilkinson, l'agent du gouvernement près des Indiens amis de ce district, est revenu de Bufford où il était allé commencer la distribution des présents annuels aux tribus. Les steamboats ne descendant plus, il a dû s'embarquer sur un mackinaw, pour rentrer à Berthold, sa résidence. Là il a fait la distribution aux trois tribus qui, ayant reçu leurs présents, partent ces jours-ci pour leurs campements d'hiver.

On supposerait qu'ils laissent leurs provisions de maïs en magasin sous la garde de quelques-uns des leurs. Il n'en est

rien. Leur façon de conserver le grain qu'ils destinent aux échanges est beaucoup plus originale et tout à fait indienne. Chaque famille ayant récolté et égraissé son maïs, ses membres mâles s'en vont nuitamment hors du village creuser une cachette dont ils ont choisi avec soin l'emplacement. Cette cachette, cela va sans dire, est généralement dans un épais fourré, et toujours dans un terrain sec où la crue des eaux et la pluie ne peuvent endommager le contenu. L'orifice en est rond et aussi étroit que possible. La capacité intérieure est mesurée sur la quantité de grains qui doit y être enfoui ; les parois en sont très propres et revêtues, ainsi que le fond, de foin tressé en nattes. C'est là qu'aussi secrètement que possible, ils vont déposer leurs provisions de grain sans être vus. Ils en ferment solidement l'ouverture et la recouvrent de terre, de feuilles et d'herbes avec une adresse et une habileté telles que rien n'en trahit l'emplacement au regard. Quand ils quittent le village pour leurs campements d'hiver, ils laissent le maïs dans ces cachettes qu'il est extrêmement difficile de découvrir.

Cependant, il arrive souvent qu'entre eux ils découvrent par accident ou autrement quelques-unes de ces cachettes, et il en résulte qu'ils se volent mutuellement. Si le voleur est découvert sur le fait, comme les vols ne s'exécutent en pareil cas que de nuit, il court grand risque d'être tué sur place par le propriétaire ; mais si le vol est découvert après coup, la famille s'arrange pour dédommager amplement le volé, des *dommages et intérêts*. Chez les Indiens, il n'est que deux punitions : la mort ou le dédommagement. L'alternative se pose pour tous les cas possibles, y compris le meurtre. La gradation consiste seulement dans l'importance du dédommagement. Tant pour le maïs volé ; — tant pour un cheval volé ou estropié ; — tant pour un homme tué. Seulement, dans le dernier cas, le dédommagement ne va pas à la victime, mais à sa famille.

Lorsque le *Cabri qui court* sauva la vie à Gérard, à Paquenaud et à deux autres blancs, il y eut combat entre ceux qui voulaient les tuer et ceux qui voulaient les protéger. Ces derniers furent les plus forts, ayant tué deux ou trois de leurs adversaires. Sur quoi, il parut juste que Gérard donnât deux bons chevaux américains, non à ceux qui l'avaient sauvé, mais à ceux qui l'avaient attaqué, pour payer la vie de ceux qui avaient succombé. Leur sang étant ainsi racheté, toute idée de

vengeance se trouva écartée, et il ne fut plus question d'incident entre les survivants.

Dimanche 20 octobre.

Le steamboat *Amaranth* est arrivé aujourd'hui, se rendant à Bufford. N'ayant point de fret pour nous, il ne s'est arrêté qu'un instant pour débarquer la malle et quatre officiers rejoignant le régiment : le capitaine et M^{me} Hill et les lieutenants Smith et Hoffmann se rendant au fort Totten où sont leurs compagnies, et le lieutenant Stevens F. Nowell qui reste au quartier-général comme assistant-inspector général du district.

Le courrier apporté par l'*Amaranth* est des mieux fournis. Pour ma part, j'ai reçu d'un coup vingt-deux lettres privées et quatre numéros du *Army and Navy Journal*. Mon après-midi a été agréablement employée à dépouiller cette correspondance, parmi laquelle se trouvent des lettres remontant à deux mois de date.

Lundi 21 octobre.

Première gelée franche de la saison. L'étang formé près du camp par le Douglas creek était complètement pris ce matin. Ce soir le froid continue. Si le vent se maintient au Nord, il est possible que nous inaugurons la saison du patinage d'ici quelques jours.

Mardi 22 octobre.

Le *Deer Lodge* est revenu comme il l'avait annoncé. Il se rend à Berthold chargé de présents annuels pour les tribus alliées. Il aurait dû m'apporter le complément de mon mobilier. Malheureusement, la personne chargée de l'acheter et de me l'expédier était absente d'Omaha quand le *Deer Lodge* y a passé. Ce contretemps ajourne au printemps prochain l'arrivée des meubles que j'attendais. Le retard est sans conséquence du reste, puisque mes quartiers ne seront pas terminés cet hiver, et que je donnerai l'hospitalité de mes chambres inachevées à plusieurs officiers non mariés qui les meubleront eux-mêmes.

Les mackinaws continuent toujours à descendre la rivière. Quatre ou cinq ont passé aujourd'hui.

Trois Rées de Berthold sont venus en bull-boat. Ils ont eu encore des chevaux volés par les Sioux, de sorte que ces trois-là se sont mis en route sur le sentier de guerre, pour rendre la pareille à leurs ennemis, et leur voler ce qu'ils pourront de chevaux, non de vive force, mais de nuit et par la ruse. Il va sans dire qu'il y va de leur peau ou plus exactement de leur scalp s'ils sont découverts. Aussi, sont-ils armés, deux de fusils, et un d'arc et de flèches, sans compter les couteaux. Je leur ai fait donner quelques provisions et, à la nuit, ils se sont rembarqués dans leur peau de buffalo pour continuer à descendre la rivière, jusque dans les cantons de chasse où se trouvent en ce moment des bandes de Sioux. S'ils réussissent, ils reviendront montés à travers les prairies où le gros gibier ne leur manquera pas. S'ils échouent, il y a fort à parier qu'ils ne reviendront jamais.

Mercredi 23 octobre.

Le *Deer Lodge* a repassé par ici, retournant à Saint-Louis. Il a acheté des pommes de terre et des oignons dont nous sommes privés depuis quelque temps. Idem deux chaises à bras, pour lesquelles le capitaine et le comptroller se sont refusés à recevoir aucun paiement. Cadeau forcé.

Jeudi 24 octobre.

Les steamboats se succèdent depuis que nous avions cessé de les attendre. Ce matin, le *Lady Grace* est arrivé, chargé de grains pour la nourriture d'hiver de notre bétail et de celui du fort Totten. Il nous apporte aussi de fortes réserves de biscuit, dont les Indiens profiteront plus que nous, car nous sommes bien approvisionnés de farine, et nos hommes mangent du très bon pain. Hier, dans l'après-midi, les hommes du steamboat ayant aperçu une bande de cent à cent cinquante antilopes sur une pointe où il était aisément de leur couper la retraite, sont descendus à terre et se sont déployés avec leurs carabines en travers de la presqu'île. Ils ont ainsi tué douze de ces animaux, bonne chasse dont j'ai profité, car le capitaine m'a offert pour ma table une de ces antilopes toute dressée et prête à cuire. Voilà une provision très bien venue, et venue très à propos.

A propos d'antilopes, nous avons eu aujourd'hui une alerte comique due à ces animaux. Un bon nombre d'entre elles descendant un ravin pour venir paître dans les ondulations de la plaine, furent aperçues par quelques-uns de nos hommes qui, dans le lointain, les prirent pour des Indiens hostiles. Leur rapport étant confirmé par quelques officiers trompés comme eux, en voyant ces animaux suivre un à un le fond du ravin, comme les Indiens en marche, le camp fut en un moment sous les armes, les canons furent braqués sur les points où on s'attendait à voir paraître les Peaux-Rouges, et comme nous avions en ce moment cinq ou six wagons chargés de foin revenant du fourrage, les hommes de garde relevés ce matin furent envoyés au pas de course sous le commandement de l'officier du jour pour renforcer l'escorte. Les métifs scouts partirent au galop ; le détachement se déploya en tirailleurs en approchant du premier renflement de terrain, derrière lequel nos ennemis étaient supposés se réunir. Le bétail fut ramené aussitôt au coral, et les dames prirent place près d'une des pièces, pour assister au combat. Cependant j'avais en vain promené ma longue-vue sur tous les coins et ravins de la chaîne de collines et de la plaine, sans y rien découvrir de suspect. Je suivis alors la course d'un de nos scouts qui galopa droit à la hauteur, arriva sur la crête, disparut sur les terrains plats qui se trouvent derrière, et émergea bientôt sur le flanc de la seconde colline, disparut encore, et enfin gagna toujours au galop et sans changer de direction, le sommet des hauteurs les plus élevées. S'il y avait par là des Indiens, ils devaient s'être bien cachés, ou s'être bien vite enfouis. Enfin, le scout mit pied à terre, et on le vit tenant son cheval par la bride, s'avancer avec précaution et presque en rampant pour ne pas être vu. Quelle était son intention ? Elle nous fut bientôt expliquée et tout le mystère fut dévoilé par la réapparition des antilopes qui, ayant aperçu notre homme, reparurent s'enfuyant dans les gorges et sur les pentes de l'horizon. Chacun se prit à rire, et rentra dans sa tente, plus ou moins désappointé.

Les wagons et l'ambulance envoyés au fort Bufford le 6 de ce mois avec les lieutenants Hogan et Léonard en compagnie de l'escorte du bétail, sont revenus aujourd'hui. Le lieutenant Ellis étant membre d'une cour martiale, n'a pu revenir avec eux. Il se rendra à son nouveau poste au fort Stevenson, par

steamboat, si l'occasion se présente avant qu'il soit relevé de ses fonctions temporaires, ou par terre, avec une escorte qui lui sera fournie *ad hoc*.

Vendredi 25 octobre.

Le *Lady Grace* ayant déposé son fret au débarcadère, est reparti ce matin, mais à notre grande surprise, pour remonter la rivière au lieu de la descendre, soit qu'il allât couper une provision de bois du côté de Berthold, soit qu'il allât au-devant de l'*Impérial* dont l'approche était annoncée. En effet, vers le milieu du jour, il est revenu s'amarrer à notre débarcadère, et un quart d'heure plus tard, l'*Impérial* en faisait autant. Ce dernier bâtiment est un grand et lourd vapeur qui a quitté le fort Benton, il y a plus de deux mois, et que cent contremorts ont retenu tout ce temps en route. Il est surchargé de passagers, et transporte plus de 300 mineurs du Montana. Les eaux sont si basses qu'il a été vingt fois arrêté par les bancs de sable à travers lesquels les jours se passaient à se frayer un passage. Pendant ce temps, les vivres s'épuisaient. Alors, il fallait s'arrêter aux points où le gibier était abondant, et mettre à terre une partie des passagers armés de carabines, qui ne retournaient à bord qu'après avoir tué un certain nombre de buffalos, de daims et d'antilopes. Alors on se remettait en route, et on s'arrêtait de nouveau, quand les provisions étaient épuisées, sans être jamais sûr que la chasse dût être heureuse. Ils ont acheté ce qu'ils ont pu au fort Bufford ; mais pour 300 hommes c'était peu de chose, et ainsi lentement et péniblement ils ont atteint le fort Stevenson après une navigation de neuf semaines, là où ils auraient dû n'être que deux ou trois semaines en route. Le *Lady Grace*, sachant où ils en étaient à bord de l'*Impérial*, l'a attendu pour prendre à son bord ceux des passagers qui, ne tenant pas à un surcroît de dépenses, abandonneraient leur passage payé d'avance à bord de l'*Impérial*, pour en prendre un autre à bord du *Lady Grace*, dans des conditions de confort et de rapidité toutes différentes, et c'est en effet ce qui a eu lieu, mais pour un petit nombre. Après une escale de deux ou trois heures, les deux bateaux se sont remis en route.

A peine avaient-ils disparu derrière le coude de la rivière, que la fumée du *Benton* a été aperçue dans cette direction.

Celui-ci est un vapeur chargé de marchandises pour les sutlers et traitants. Il était annoncé depuis si longtemps en vain, qu'on avait fini par désespérer de sa venue cette saison. Enfin il est arrivé. Il n'apporte rien directement pour la garnison, mais beaucoup indirectement, en regarnissant complètement les magasins de M. Marsh, où nous trouverons désormais bien plus à acheter. Il est reparti ce matin pour Berthold, où il laissera ce qui n'a pu trouver place ici dans l'établissement récemment et étroitement établi.

Samedi 26 octobre.

Le capitaine Hill et sa femme avec leur domestique, les lieutenants Smith et Hoffman, sont partis ce matin pour Devils lake, se rendant à leur poste, avec une escorte de douze hommes et un sergent. Ils emmènent sept wagons et une ambulance qui sont transférés au fort Totten, d'où nous recevrons bientôt un nouveau convoi envoyé pour transporter le grain laissé ici pour ce poste par le *Lady Grace*.

Dimanche 27 octobre.

J'ai abandonné mes deux grandes tentes devenues trop froides pour la saison, surtout pendant la nuit, lorsque s'éteint le feu du poêle. Je me suis fait construire, en échange, une maisonnette en planches avec une porte et une fenêtre, et deux paulings pour toiture, superposés, mais séparés l'un de l'autre par un espace de quatre à cinq pouces. Le tout soutenu par des chevrons. Avec un plancher et un poêle, je me trouve parfaitement abrité du froid et du vent. Je ne parle pas de la pluie qui est chose des plus rares en ce beau climat. Aujourd'hui, par exemple, la journée était splendide, et l'atmosphère si agréablement réchauffée par les rayons du soleil, que pas un feu n'a été allumé de tout le jour. Avec une légère variation dans la température, les journées se ressemblent depuis deux ou trois semaines. Le fait est que le mois d'octobre a été aussi beau et aussi agréable qu'en aucune autre partie des Etats-Unis où c'est le mois le plus charmant de l'année.

Lundi 28 octobre.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Hier, temps superbe, soleil chaud et brillant. Aujourd'hui, temps maussade et glacial. Nous nous sommes réveillés sous la neige que le vent du Nord fouettait dans l'air et balayait sur la prairie. Le paysage était couvert de son blanc linceul. Ce n'est pas encore l'hiver, mais c'en est l'avant-coureur. Dans l'après-midi, le ciel s'est éclairci; mais le froid est devenu plus intense. Le vent reste au Nord, ce qui est loin d'annoncer un adoucissement de température. (Naissance de Marco et de Zampa.)

Mardi 29 octobre.

L'*Amaranth* a passé par ici, revenant du fort Bufford. Le steamboat ne s'est arrêté que quelques instants au débarcadère, pour déposer les bagages que le lieutenant Norwell avait laissés à son poste en se rendant en congé. Maintenant son poste est au quartier général comme assistant inspecteur général du district.

Jeudi 31 octobre.

Le steamboat *Zeffa* est enfin arrivé d'en haut. C'est le dernier des vapeurs qui avaient remonté la rivière au commencement de l'été. Sa navigation a été interminable, comme la série de ses accidents. Il semble qu'il n'est pas de banc de sable contre lequel il ne se soit échoué. Dans un temps, lui et l'*Impérial* se sont trouvés dans une position telle que l'on croyait à peu près impossible qu'ils s'en pussent retirer. Néanmoins, de façon ou d'autre, ils se sont creusé un passage jusqu'au chenal et ils pourront maintenant regagner Saint-Louis avant que le fleuve ne soit fermé par les glaces. Il ne reste plus désormais au-dessus du fort Stevenson que le *Benton*, qui est allé porter à Bufford des provisions de sutler, et sera de retour d'ici quelques jours; après quoi, nous ne verrons plus la fumée d'aucun steamer à l'horizon, jusqu'au printemps prochain.

Vendredi 1^{er} novembre.

Beauchamp est venu de Berthold m'apporter deux peaux de castor que je lui avais commandées. J'ai appris par lui que les Indiens des Trois-Tribus avaient été indignement volés par l'agent chargé de leur distribuer les présents annuels. La chose n'a rien d'extraordinaire, et l'on peut même dire que c'est la coutume générale sur toutes les frontières. Si l'on allait au fond des choses, on trouverait que les hostilités de la plupart des tribus, et les troubles qui en résultent, ne sont guère que la conséquence de la mauvaise foi insigne avec laquelle les agents leur volent la plus grande partie des annuités que leur envoie le gouvernement. En ce qui concerne les trois tribus, voilà ce qui est arrivé au dire de Beauchamp :

L'agent Wilkinson avait gardé en magasin, pendant des mois, les présents à distribuer, et il était difficile pour les pauvres Peaux-Rouges qui n'avaient pas accès dans un magasin de s'assurer que les marchandises restaient intactes. Seulement, ils montaient la garde de nuit au dehors, et plusieurs fois leurs sentinelles assurent avoir entendu le bruit des marteaux et des caisses déclouées à l'heure où l'on supposait que tout dormait dans le village. Lorsqu'ensuite quelques-uns des employés des traitants du fort apparaissaient avec des chemises de flanelle neuves : « Voilà, disaient-ils, des chemises à déduire de notre annuité. » Peut-être se trompaient-ils ; mais c'est peu probable.

Dernièrement, un des bateaux à vapeur (*le Deer Lodge*) est venu apporter à Berthold le complément des annuités, consistant en provisions, viandes séchées, jambons, sacs de farine, couvertures, coutelleries. Les marchandises furent débarquées sous les yeux des Indiens accourus sur le rivage. Ils purent par eux-mêmes constater le nombre de caisses ou de sacs de différentes espèces et décidèrent que la distribution leur serait faite sur place. Rien n'était plus aisé : mais en dépit de leurs instances et de leurs protestations, l'agent ordonna que toutes les marchandises fussent d'abord transportées au fort, et là mises en magasin où il les garda deux nuits et un jour. Quand enfin vint le moment de la distribution, les caisses avaient été ouvertes, et beaucoup n'étaient plus remplies qu'en partie. Les caisses de couteaux pleines en arrivant avaient perdu un tiers de

leur contenu. Des chemises bleues à parements rouges avaient disparu ; des sacs de farine marqués U. S. au chiffre du gouvernement avaient été remplacés par des sacs sans marque, contenant des farines de rebut, reste des magasins des traitants. La quantité de couvertures était de beaucoup diminuée. En pareil cas, le *Pareflèche blanc*, chef des Rees, refusa de signer ou de reconnaître un reçu en plein des présents envoyés par le Grand-Père de Washington. L'agent, furieux, le déclara de sa propre autorité déchu de la dignité de chef et le remplaça par un jeune homme de la tribu, sans même lui payer son annuité qui s'élevait à deux cents dollars.

Maintenant, si l'on me demande ce que sont devenues les marchandises volées aux Indiens, je ne puis que répondre une chose : avant-hier est parti de Berthold un convoi de huit ou dix wagons chargés pour le lac du Diable où les marchandises qu'ils contiennent sont destinées à être vendues aux Indiens qui fréquentent ce poste.

Question : d'où proviennent ces marchandises ? Et si elles appartiennent légitimement aux traitants de Berthold agents de la Compagnie de fourrures du Nord-Ouest, pourquoi ce transfert au lac Totten ? N'y a-t-il pas à Berthold des tribus avec lesquelles on peut traiter aussi bien qu'ailleurs ? Surtout, considérant que M. Pease, l'un d'eux, doit amener un convoi de marchandises à Totten, de Saint-Paul où il est rendu à cet effet ? Tout cela me paraît très transparent, et confirme pleinement ce qui m'a été dit et répété partout sur la frontière indienne et ailleurs, à savoir : que les agents du bureau indien ne sont que les membres d'une vaste association de voleurs qui font leur fortune aux dépens des Peaux-Rouges, et au détriment du gouvernement. Ils acceptent un salaire annuel de \$ 1,500 et, au bout de quelques années, ils retournent dans les Etats, ayant fait leurs affaires. On sait ce que cela veut dire.

A ce mal, il n'est qu'un remède : transférer toute l'administration des affaires indiennes au Département de la guerre ; remplacer les agents par les quartiers-maitres des postes frontières sous le contrôle des autorités supérieures. Et alors, le gouvernement sauvera des millions, et vivra sans difficulté en paix avec les Indiens. Mais ce remède, quand l'adoptera-t-on ? Il a été proposé et fortement recommandé et appuyé dans le Congrès et ailleurs. Mais toute l'association intéressée des

pillards s'est coalisée, s'est agitée et, usant de tous les moyens licites et illicites, a pu jusqu'ici se perpétuer, en dépit de tous les efforts et de toutes les preuves accumulées de ses méfaits. Vivant de corruption, le bureau indien se maintient par la corruption, et Dieu sait quand le Congrès s'affranchira de son influence vénale pour mettre un terme à sa carrière de spoliations !

Samedi 2 novembre.

Vers midi, la neige a commencé à tomber ; elle a tombé sans interruption tout le reste de la journée ; elle tombe encore à l'heure où j'écris ces lignes avant de m'aller coucher.

Lundi 4 novembre.

L'hiver a décidément fait son entrée en scène. Hier, le temps s'était éclairci ; mais le froid était très vif, et la neige de la veille enveloppant toute la contrée de son blanc linceul avait pris cette apparence diamantée de la cristallisation, qu'elle a gardée depuis. La nuit dernière a été plus froide encore. Le thermomètre est descendu ce matin à 14 degrés Farenheit (10 degrés centigrades au-dessous de zéro).

Le Douglas creek est pris ; mais le Missouri ne charrie pas encore.

Cet après-midi, le *Benton* est revenu du fort Bufford et ne s'est arrêté qu'un instant pour délivrer des dépêches et prendre à son bord les maçons et quelques autres ouvriers non militaires, que le quartier-maître congédie pour l'hiver. Cette fois, c'est bien décidément et irrévocablement le dernier steamboat de la saison. Il n'en reste plus en haut du fleuve, et aucun autre n'est en route pour remonter. Celui-ci se hâta, talonné par la crainte d'être pris par les glaces, et en effet, si le temps continue, il n'a pas une heure à perdre.

Mardi 5 novembre.

Le froid augmente. Ce matin à 7 heures, le thermomètre était descendu à quatre degrés Farenheit (un peu plus de 15 degrés centigrades au-dessous de zéro). Nous sommes allés examiner la glace sur le Douglas creek, et nous avons conclu

d'attendre encore un jour ou deux avant de nous y lancer avec nos patins.

Nous avons à un mille et demi du camp une mine de charbon de terre riche et de l'exploitation la plus facile. Il ne s'agit littéralement que de se baisser pour le ramasser, les couches supérieures étant à fleur du sol, au penchant d'un ravin. Ce charbon, que l'on extrait par blocs à la pique, est d'excellente qualité et sans mélange. Il brûle facilement et se consume entièrement en cendres. C'est pour nous une bonne fortune providentielle, et tous nos feux de poêle en sont alimentés. Le combustible est ainsi dix fois plus aisé à se procurer que si nous avions à envoyer couper du bois vert ou ramasser du bois mort dans les terres d'alluvion à quatre ou cinq milles d'ici, ou de l'autre côté de la rivière. Economie de temps, économie de travail, économie d'hommes, et des feux plus égaux et plus durables. Voilà ce que nous y gagnons. Une mine de charbon pareille dans les Etats serait une fortune énorme pour le ou les heureux propriétaires. Ici, elle est à tout le monde, et se trouvant sur la réserve du fort, la garnison en prend possession, et l'exploite pour son usage sans qu'il en coûte un sou au gouvernement à qui, au contraire, elle épargne des sommes considérables.

Mercredi 6 novembre.

La glace est suffisamment forte sur l'étang formé par le Douglas creek au-dessous du fort. Nous avons donc inauguré la saison de patinage par un temps superbe et un froid modéré.

Jeudi 7 novembre.

Le froid diminue beaucoup, mais pas assez pour nuire au patinage, qui est excellent, et auquel ceux d'entre nous qui se livrent à cet exercice ont consacré toute la matinée.

Dans l'après-midi, Gustave Cagnat est venu me voir. Hier, Gérard m'avait déjà fait visite. Tous deux, on se rappelle, sont traitants au fort Berthold. Gérard m'a confirmé dans son ensemble le rapport de Beauchamp, quoique avec des variantes assez marquées dans ses détails. Maintenant, Gustave, interrogé par moi, affirme que ce sont là de grosses exagérations. Il déclare qu'en sa présence, l'agent Wilkinson a demandé expli-

citements et à plusieurs reprises au vieux chef des Rees non pas un reçu *in full*, mais un reçu à compte pour les marchandises qu'il a reçues, prenant soin de lui faire bien expliquer la différence par l'interprète Pierre Gareau. Il explique ainsi le *déficit* d'une partie des présents : le premier steamboat qui en était chargé au printemps a sombré par accident dans le fleuve ; le sucre a fondu ; les provisions ont été gâtées ; d'autres perdues. L'agent a dû faire une réquisition nouvelle pour les remplacer. Celle-ci n'a été remplie qu'en partie, comme le prouve la lettre d'envoi que Wilkinson a montrée à Gustave. Ainsi, au lieu de deux caisses de couteaux de chasse, il n'en est arrivé qu'une ; de même des couvertures. Le vieux chef, mal conseillé et poussé (selon Gustave) par des blancs qui exercent sur lui une mauvaise influence (Beauchamp et Gérard, je suppose), s'est obstinément refusé même à délivrer reçu des dites marchandises et aurait consenti de lui-même à céder sa place au second chef, le *Fils de l'étoile*, lequel a été remplacé par le chef des guerriers, l'*Ours de fer*. Le dialogue suivant s'est échangé entre l'agent et le *Pareflèche blanc* :

L'agent. — Mon ami, tu deviens trop vieux; l'âge trouble ta cervelle, et tu parles et agis comme un vieux fou.

Le chef. — Je suis vieux, il est vrai; mais pas assez vieux pour ne pas voir les choses comme elles sont. Et même, si comme tu le dis, je n'étais plus qu'un vieux fou, j'aimerais encore cent fois mieux être un honnête fou rouge, qu'un coquin voleur blanc comme toi.

Pas mal pour un sauvage.

Seulement, dans sa colère, le vieux *Pareflèche blanc* paraît avoir déclaré que le commandement lui causait plus de trouble et d'ennuis que de satisfaction, et qu'il consentait volontiers à en être débarrassé ; ou quelque chose d'approchant, sur quoi, Wilkinson l'aurait pris au mot.

Tout cela me paraît fort embrouillé, et je ne vois clairement que deux choses : 1^o que par suite d'une concurrence commerciale, Gérard et Cagnat sont mal ensemble, le premier ayant spécialement pour clients les Rees, et le second les Gros-Ventres et les Mandanes ; 2^o Cagnat fait cause commune avec l'agent Wilkinson, et Gérard a pour employé Beauchamp qui, étant gendre du vieux chef Rees, pousse à la roue dans le sens de ses intérêts et de ses préjugés.

Quoi qu'il en soit, l'affaire n'est pas de la juridiction militaire. Un rapport a été adressé au nom des Rees au Père de Smith, prêtre catholique, très influent parmi ces tribus au milieu desquelles il a longtemps résidé. Le Père est aujourd'hui à Washington et en mesure de mettre le rapport sous les yeux du ministre de l'Intérieur de qui relève le Bureau Indien, et même sous les yeux du Président. Je suis assez curieux de voir ce qu'il en résultera.

Le vent du nord-ouest qui s'était élevé dans l'après-midi a augmenté de plus en plus dans la soirée. Il s'y est mêlé des rafales de grêle, de neige et de pluie pendant une partie de la nuit.

Vendredi 8 novembre.

Ce matin, le temps s'était éclairci ; mais le vent continuait à souffler en tempête. Sa violence a plutôt accru que diminué vers le milieu du jour ; un nouvel abaissement de température s'est produit, le ciel s'est obscurci, et bientôt l'atmosphère s'est remplie d'une neige fine emportée violemment par le vent : les menus flocons sont devenus de plus en plus serrés et la tourmente n'a cessé de faire rage pendant tout le reste du jour. Ce soir, elle mugit au dehors, secoue mon toit de toile, et ébranle les tentes avec fureur. La neige s'amasse en *drifts* partout où elle est poussée par un tourbillon à l'abri de quelque obstacle qui se dresse contre le vent du nord. Ainsi les portes de nos cabanes faisant face au midi en sont obstruées et, probablement demain, les ravines en seront comblées. Mais mon poêle ronfle ; ma lampe ne vacille pas, et ma chaude cabane de planches me semble deux fois plus confortable. D'un autre côté, d'un temps pareil, nos travaux ne marchent pas, et le soldat souffre dans sa tente mal close. Voilà le revers de la médaille.

Samedi 9 novembre.

Froid aper ; vent violent. J'ai vu aujourd'hui chez le sutler un aigle magnifique tué par un de ses gens d'un coup de carabine. Il mesurait sept pieds un pouce d'envergure. Ses griffes sont d'une longueur et d'une force extraordinaires. Lorsqu'il a été tué, il se battait avec fureur avec un autre aigle de même dimension, sur la prairie, près des Mauvaises Terres. Ce n'est

point un aigle à tête blanche, sa tête est brune comme le dessus de son corps et de ses puissantes ailes. Les plumes de sa queue sont blanches, à leur extrémité noires. Ce sont les plumes que les Indiens recherchent surtout pour se les planter sur la tête. Pour eux, la queue de l'aigle tué vaut trois robes de buffalo.

Dimanche 10 novembre.

Pendant une nuit très froide, le Missouri s'est couvert de glaçons. Il en a charrié pendant toute la journée et s'est pris tout à fait sur les bas-fonds où le courant est le moins rapide. Le temps est clair, l'atmosphère calme ; mais le thermomètre ne remonte pas sensiblement.

Lundi 11 novembre.

Une fraction de la bande du *Black cat-fish*, de la tribu des Yanktonahs, est arrivé ici. Ils viennent du fort Rice où ils ne trouvaient que peu de gibier, ce qui les a décidés à remonter au nord pour hiverner plus à portée des buffalos. Ils ont avec eux leurs femmes et leurs enfants et, pour deux ou trois jours, ont dressé leurs loges près de Douglas creek, sur la lisière du bois. Ils ne sont guère en tout que vingt-cinq ou trente.

Mardi 12 novembre.

Le dégel prévu est arrivé, non pas comme à New-York en temps de brouillard et de pluie, mais sous un ciel pur et un soleil resplendissant. La glace a commencé à fondre partout sous l'influence de ses rayons, et sur le fleuve les glaçons diminuent sensiblement d'épaisseur et de quantité.

Hier matin, conformément à mes ordres de la veille, un groupe de six soldats sous la conduite d'un sergent et de quatre scouts métifs, est parti avec deux fourgons remplis des rations, des fourrages et des ustensiles nécessaires pour aller construire, sur des points indiqués, des cabanes de troncs d'arbres pour abriter pendant la nuit, ou, en cas de tempête de neige, pendant le jour, les courriers de la malle entre Totten et Stevenson. Ils construiront ces cabanes : 1^o à Cold water ; 2^o à la Maison de Chiens ; 3^o à Bass-Island. Cette dernière station sera à mi-chemin du parcours total. C'est là que se rencontreront le lende-

main soir du départ des deux points extrêmes de la ligne, les courriers qui se seront mis en route régulièrement le 1^{er}, le 10 et le 20 de chaque mois. Pendant que mes six hommes et deux des scouts commenceront à bâtir la première station, les deux autres scouts chargés de la malle continueront leur route pour le fort Totten où ils portent mes ordres. Le lendemain de leur réception, le commandant du fort expédiera un parti de dix hommes et un sergent qui, avec les scouts du fort, iront construire une station intermédiaire — deux peut-être — entre Bass Island et Totten. Le travail sera fini avant la fin du mois, et le 1^{er} décembre commencera le service régulier qui nous apportera lettres et journaux trois fois par mois.

Jeudi 14 novembre.

Les Yanktonahs désirent hiverner près du fort, au bord du Douglas creek, offrant d'éclairer les environs et de nous informer, le cas échéant, de l'approche de toute bande hostile. Leurs excursions de chasse leur feront battre le pays dans toutes les directions, et ils pourront nous être de quelque utilité. En revanche, ils n'espèrent que quelques provisions de temps à autre, ce qu'il est facile de leur accorder, vu leur petit nombre. Deux d'entre eux ont été chargés de se rendre au fort Rice pour en rapporter les lettres et journaux qui doivent y être venus pour nous depuis le passage du dernier steamboat, par la voie des forts Abercrombie et Wadsworth, ou par celle de Sioux-City, Randall et Sully. Ils sont partis ce matin avec une mule pour porter leurs provisions et le sac aux lettres.

Le projet de prendre possession des logements définitifs pour les officiers cet hiver est définitivement abandonné. Les deux maisons inachevées seraient trop longues à rendre habitables ; les autres n'ont rien de fait que leurs fondations de pierres. Nous allons donc construire en *log houses*, des logements temporaires pour les officiers et des bureaux pour les diverses branches du service, ainsi que le quartier pour les musiciens. Les deux quartiers de compagnie, l'hôpital et le magasin sont seuls assez avancés pour être occupés définitivement le mois prochain.

Mercredi 20 novembre.

Anniversaire de la naissance de Béatrice. Elle a dix-sept ans aujourd'hui. Le temps court vite.

Avant-hier lundi, une bande de Yanktonahs est arrivée ici. C'est la bande des *Black eyes*, chef connu pour sa fidélité aux blancs, et les services qu'il a rendus à quelques-uns d'entre eux en diverses circonstances. Ainsi, il y a quelque temps, — quelques années, je crois, — plusieurs blancs venaient d'être capturés par un parti de Santees hostiles, lorsque *Black eyes* (les Yeux noirs) se trouvant près de là avec les guerriers attaqua les Santees, les battit et délivra les prisonniers, peut-être leur sauva la vie. Il fournit même un cheval à l'un d'eux pour se rendre à Saint-Paul et y chercher l'assistance nécessaire.

Black eyes est accompagné d'une vingtaine de braves et d'une dizaine de femmes et d'enfants. En approchant du camp, ils se rangèrent en ligne de bataille dans la plaine, tous à cheval, et s'avancèrent de front en chantant en choeur un chant de paix. Puis, ils défilèrent un à un en arrière des tentes, pour aller camper sur le Douglas creek, près des loges de la petite bande de *Big hand* (Large Main) qui appartient également à la même tribu. Rien de plus pittoresque dans la prairie que ces bandes d'Indiens à cheval. Un peintre de genre y trouverait une série de tableaux frappants, sans rien changer, modifier, retrancher ou ajouter à la nature. Le ton vigoureux des Peaux-Rouges, leurs chevelures noires et abondantes tombant sur leurs épaules, leurs ornements de tête variés, les couleurs vives et parfois violentes de leurs couvertures rayées, leurs peaux de bison, l'ornementation de leurs selles et de leurs armes, le caractère de leurs maigres poneys, tout cela contribue à former sur le vaste plan fuyant de la prairie des groupes extraordinairement pittoresques, et sans rapport avec les sujets fournis par la vie des pays civilisés.

Hier, mardi, m'étant rendu dans la cabane du sutler pour quelque menue emplette, j'y trouvai rassemblés une quinzaine d'Indiens parmi lesquels *Black eyes*, son frère Howkah et le chef de ses soldats dont le nom signifie « *Celui qui porte de belles choses* ». Parmi ces belles choses, je reconnus immédiatement une certaine jaquette ornementée à profusion de petits

boutons de cuivre qui m'avait frappé en remontant le Missouri, lorsque, me rendant à mon poste, je l'avais aperçue sur le dos de son propriétaire qui alors n'avait pas d'autre vêtement, sauf un léger pagne. Aujourd'hui, il était complètement vêtu, avec colliers, ornements de tête de porc-épic, bagues de cuivre. Le chef (*Black eyes*), avait une jaquette de peau d'antilope travaillée en porc-épic de diverses couleurs. Howkah (*Celui autour de qui l'on chante*) n'était guère remarquable que par un chapeau de soldat orné en avant d'un clairon de cuivre et d'une paire de lunettes bleues encadrées dans une monture d'étoffe de même couleur, comme en portent les personnes qui ont les yeux malades pour les préserver du contact de l'air ou de l'effet de la lumière. Ces lunettes sont, du reste, d'un fort bon usage pour les yeux pendant l'hiver, lorsque le soleil brille sur les plaines couvertes de neige. Seulement l'idée de les porter comme ornement à son chapeau était d'une originalité tout à fait indienne.

Lorsque j'eus adressé quelques mots au sutler *Black eyes*, celui-ci demanda à une des personnes qui comprenaient le Sioux qui j'étais, et sur la réponse que j'étais le grand chef qui commande aux autres chefs, un mouvement se fit parmi les assistants, et *Black eyes* s'avancant, me tendit la main en me saluant du *How ! indispensable*. Howkah en fit autant et « l'Homme qui porte de belles choses », appelé aussi le *Chat noir*, me salua à son tour de la même façon. Il s'ensuivit une courte conversation à bâtons rompus, assez mal interprétée par un des employés du quartier-maître nommé Leblanc, jeune Canadien qui comprend et parle Sioux, mais pas assez pour faire office d'interprète. Néanmoins, les trois Indiens me présentèrent successivement leurs papiers, commissions et certificats, comme témoignage de leurs qualités et de leur caractère d'alliés fidèles. Aucune affaire ne fut traitée entre nous : mais le chef *Black eyes* m'annonça seulement l'intention de me rendre visite avec ses guerriers aussitôt que nous aurions un interprète suffisant. Pierre Gareau, très connu d'eux tous, est attendu d'ici quelques jours ; d'autre part, deux métifs qui parlent Sioux sont arrivés quelques heures plus tard, apportant le courrier du fort Totten. Mais nous n'avons pas eu besoin d'avoir recours à eux.

Ce matin, après déjeuner, Mac Donald, le guide des cour-

riels métifs, est venu m'annoncer que les Yanktonahs ayant trouvé parmi les Canadiens employés par le quartier-maitre un nommé Martin qui parlait fort bien Sioux, désiraient me rendre visite et avoir un Pow-wow avec moi. N'ayant rien de mieux à faire pour le moment, je leur ai fait dire que j'étais prêt à les recevoir. Ils se sont alors présentés, *Black eyes* (en Sioux « Yah-psah-ta-pah ») *Howkah* et le *Chat noir* en tête, au nombre d'une vingtaine environ, tous braves ou guerriers, dans leur accoutrement ordinaire, la plupart en chemises de flanelle à carreaux, enveloppés chacun d'une peau de buffalo ou d'une couverture brune. Parmi eux s'était mêlé, quoique n'appartenant pas à la même bande, le vieux *Large Main* avec sa hachette de forme particulière et un bouquet de plumes blanches et rouges sur l'occiput.

Black eyes (je ne sais pourquoi on l'a appelé les yeux noirs, car tous les Indiens ont les yeux couleur de jais) est de ma taille, mais plus mince que moi, cela va sans dire. Je n'ai pas rencontré un seul homme corpulent parmi les Peaux-Rouges. Leur régime n'est pas plus favorable à l'embonpoint qu'à la goutte. Le chef a les yeux petits et à demi fermés, ce qui lui donne l'air de *cligner des yeux*; le nez fortement aquilin, la bouche assez grande, les lèvres minces, le menton en pointe, son expression est celle de finesse sans méchanceté. Ses cheveux plats partagés sur le milieu de la tête tombent jusque sur les épaules et lui couvrent les deux joues de façon à faire paraître son visage plus long qu'il n'est en réalité. Il ne porte sur la tête qu'une plume d'aigle plantée verticalement dans son scalp natté en chignon. *Howkah* et le *Chat noir* ont au contraire le visage rond, les pommettes saillantes, le nez rond et épâté, la bouche grande et les lèvres fortes. Aucun d'eux n'était peint autrement que de couleur rouge.

Tout le monde est assis : les chefs sur des chaises, les autres par terre, les derniers venus en dehors de la porte ouverte ; ils ont allumé les calumets, j'ai allumé ma pipe, et le silence s'est prolongé pendant quelques minutes, le calumet circulant de bouche en bouche. Puis s'est renouvelée la cérémonie des papiers et certificats que j'avais déjà lus hier, mais dont, pour plus de sûreté, ils m'ont prié de leur lire le contenu. Cela fait, une autre pause a précédé l'ouverture de la conférence, après quoi les *Yeux noirs* ayant échangé une poignée de

main préliminaire avec moi, puis avec Martin, l'interprète, a pris la parole.

En pareil cas, l'exorde par insinuation semble être de règle :

« Je suis un grand chef; je commande à beaucoup de guerriers, et les Indiens des plaines ayant appris que notre Grand-Père de Washington m'avait envoyé vers eux, se sont senti le cœur réjoui. C'est pourquoi les Yanktonahs du Haut-Missouri se sont dit : Nous irons visiter notre père, le grand chef qui n'était pas venu encore parmi nous, et nous serons heureux de le connaître, car son renom est grand parmi les blancs, et s'étend déjà au loin parmi les tribus du Dakota ! (*How !*)

Réponse tout indiquée : « Après la grande guerre entre les hommes blancs dans laquelle nous, les hommes du Nord, avons vaincu les hommes du Sud et repris tout leur immense territoire qu'ils croyaient nous enlever, notre Grand-Père de Washington m'a envoyé parmi ses enfants du Dakota, non plus pour faire la guerre, mais pour conserver la paix. Pour moi, ce que je veux, c'est la justice pour tous. A mes yeux, les hommes sont les enfants du Grand-Esprit, quelle que soit la couleur de leur peau, et dans mon commandement, je ferai ce qui est juste et raisonnable pour tous, pour les Peaux-Rouges comme pour les Visages-Pâles. (*How !* en chœur.) Aussi, les Indiens qui sont honnêtes et fidèles amis des blancs trouveront toujours en moi un homme prêt à les protéger et à les assister de tout mon pouvoir, comme les Indiens perfides et ennemis des blancs, ceux qui volent et qui tuent, n'auront pas dans le Dakota d'ennemi plus déterminé et plus persévérant à les combattre et à les châtier. » (*Assentiment prolongé.*)

« Quand j'étais enfant, reprit le chef aux yeux noirs, les Indiens parcouraient librement les plaines *qui leur appartenaient*, sans y rencontrer un homme blanc ; mais aujourd'hui, les Visages-Pâles s'y montrent partout *comme chez eux*, et leurs soldats sont établis sur tout le cours du grand Missouri depuis les contrées où il prend sa source, jusqu'à celles où il perd son nom. »

(Pause. Le chef me regardait de ses yeux demi-fermés. J'avais bien dressé l'oreille à l'assertion du droit de propriété sur les plaines ; mais je restai immobile et muet, attendant d'un visage impassible où l'Indien rusé en voulait venir.)

« Et comme mon père occupe avec les guerriers une part de nos terrains de chasse, j'ai voulu venir lui souhaiter la bienvenue et le visiter avec les sentiments et la foi d'un ami. » (*How !*)

Mais il ne me convenait pas d'être ainsi placé dans la position supposée de l'hôte des Yanktonahs, et je me hâtais de renverser les rôles.

— Beaucoup de choses sont arrivées depuis que le chef était un enfant, repris-je à mon tour d'une voix un peu plus animée et en le regardant un peu plus fixement. S'il a si bonne mémoire pour rappeler les temps où les Visages-Pâles ne se montraient pas dans les plaines, il se rappelle aussi sans doute qu'il y avait autrefois, du côté du soleil levant, des tribus indiennes nombreuses et guerrières, qui entreprirent de combattre les Visages-Pâles, et qui ont été si complètement détruites que ni la plaine ni la montagne ne savent plus leurs noms aujourd'hui. (Silence profond. On parle beaucoup de l'impassibilité et la dissimulation des Indiens ; mais *Black eyes* et *Howkah* seuls demeurèrent impassibles. Tous les autres, les yeux fixés sur moi, la tête légèrement penchée en avant, témoignent sans réserve une attention extrême, un intérêt presque avide, à chacune des phrases que Martin traduit dans leur langage.) Je poursuivis :

— Et pourquoi ces tribus ont-elles été anéanties ou dispersées ? Parce qu'après avoir fait des traités avec les hommes blancs, elles les ont violés ; parce qu'après avoir vendu de grands terrains de chasse aux Visages-Pâles, elles ont voulu les empêcher de s'y établir ; parce qu'après leur avoir promis alliance et amitié, au lieu de vivre en paix avec ceux qui étaient venus les premiers cultiver la terre, ces tribus leur ont volé leurs animaux, ont brûlé leurs fermes, les ont tués ou maltraités, et ont emmené leurs femmes captives. C'est pourquoi le Grand-Esprit, voyant qu'ils étaient menteurs, voleurs et meurtriers, a permis que leurs tribus fussent détruites, et non seulement ils n'ont pas repris les terres vendues, mais ils ont perdu pour toujours celles qui leur restaient. Ainsi, les hommes blancs, dont la race est si nombreuse sur la terre qu'aucun Indien ne pourrait la compter, se sont avancés vers le soleil couchant, et sont arrivés jusqu'au Missouri. Mais les Indiens qui ont observé la foi donnée et sont restés les amis

des blancs ont reçu le prix des terres vendues et ont conservé celles où ils ont voulu s'établir, et aujourd'hui, ils cultivent la terre, sont riches et heureux, et vivent tranquilles et en bonne amitié avec les blancs qui les entourent. Les mauvais Indiens qui ont violé leur parole pendant la grande guerre des blancs, et qui, étant en paix avec les Visages-Pâles, ont surpris et massacré ceux qu'ils ont pu atteindre dans le Minnesota, ceux-là ont perdu le droit de propriété sur leurs terrains. Beaucoup ont été tués en combattant ; d'autres sont morts pendus par le cou avec ignominie ; les autres ont abandonné leurs terres qui appartiennent maintenant à notre Grand-Père, et quand ils se soumettent, et demandent la paix, c'est pour obtenir la protection des blancs et leur assistance pour ne pas mourir de faim quand le gibier leur manque. »

Le chef se hâta de m'assurer que lui et sa bande étaient pleinement innocents de tout ce qui s'était passé au Minnesota ; qu'aucun d'eux n'avait pris part au massacre, et que quant à lui, il n'avait pu du reste violer aucun traité, parce qu'il n'en avait jamais fait, et n'avait jamais vendu de terres.

— Si tu n'as pas fait de traité, ni vendu de terres, repris-je, lui adressant directement la parole au singulier comme c'est invariablement l'usage dans les langues indiennes où le pluriel ne s'adresse jamais à une seule personne, les grands chefs Yanktonahs en ont fait, et ont vendu les grandes terres entre le Minnesota et le Missouri.

— C'est vrai, dit-il, mais ce sont les Yanktonahs d'en bas, et les terres des Yanktonahs d'en haut s'étendent (décrivant un cercle avec sa main) partout ici, jusque loin dans le Nord.

— Non, repris-je, les terres des Yanktonahs ne s'étendent pas si loin ; tu m'as dit que j'étais ici sur une terre qui est à eux, tu te trompes. Cette terre ne leur a jamais appartenu. Avant d'être à nous, elle était aux Pa-na-ni (aux Rees), aux Hedanzas (Gros-Ventres) et aux Mandanes dont les chasses comprenaient toute cette partie des plaines. Ce sont eux qui demeurent maintenant au fort Berthold où ils vivent paisibles et cultivent le maïs, en bonne foi et en bonne amitié avec les blancs.

Le chef sourit et fit un signe de tête négatif.

— Si tu n'as pas fait de traité, poursuivis-je, pourquoi demeures-tu au fort Rice en été, sous la protection des blancs ?

Si tu n'as pas vendu de terres, pourquoi reçois-tu de notre Grand-Père des présents annuels pour toi et les tiens ? Qui t'a donné la chemise que tu portes et celles de tes guerriers, et leurs vêtements avec les boutons pareils à ceux de nos soldats, et les couvertures que je vois ici sur leurs épaules ? Tu n'as pas vendu de terres, et pourtant tu en reçois le prix. »

Depuis quelques instants, les guerriers témoignaient un malaise évident du tour que prenait la conférence. Ils échangeaient à voix basse des remarques, dont je devinais le sens à la façon dont ils regardaient le chef engagé dans une voie malencontreuse, pour l'objet principal de leur visite. Enfin, *Howkah* se faisant leur interprète, adressa quelques mots à son frère et me tendant la main :

— Nous pensons, dit-il, qu'assez de paroles ont été prononcées sur ce sujet, et nous aimerions parler d'autres choses que le chef désire vous dire.

— Qu'il parle, répondis-je brièvement.

Le chef aux yeux noirs comprit lui-même qu'il s'était placé sur un terrain peu sûr, et se hâta d'en sortir, en répétant ses protestations de dévouement aux blancs, et en invoquant ses titres à leur amitié par sa conduite passée, comme le témoignaient les papiers qu'il m'avait montrés. Puis, abandonnant toute prétention à m'accueillir sur ses terres, il me demanda humblement la permission d'établir son camp d'hiver dans notre voisinage, à tel endroit que je lui indiquerais. Je ne fis aucune objection et lui laissai le choix, réservant seulement le voisinage immédiat du fort et les terrains boisés d'où nos hommes tirent les matériaux de construction. Il proposa alors les bois bordant la rivière à six ou sept milles d'ici, près du Snake creek. « Car, dit-il, le chef du fort Rice m'a dit : Va vers le nord où tu trouveras un chef plus puissant que moi, qui te recevra bien pour ta conduite et ta fidélité aux blancs. Tu seras son ami, il te protègera et te donnera des provisions pour *toi et les tiens*. » (Le fin mot de la conférence était lâché.) Les buffalos sont rares, et le gibier s'éloigne, ajouta-t-il ; mais mon père, qui est un grand chef, nous viendra en aide.

J'avais été prévenu que *Black eyes* était un mendiant invétéré, même parmi les Indiens dont la mendicité est le vice favori. Aussi, ne me pressai-je pas d'accéder à la demande, quoique mes instructions du général Sherman soient de me

montrer libéral en ces matières avec les Indiens amis. Je demandai combien le chef comptait de ty-pees ou loges dans sa bande. Il en a cent cinquante-trois, ce qui suppose en moyenne de cinq à six cents personnes, y compris les femmes et les enfants. Il m'annonça que la bande, qu'il avait précédée de deux jours avec une partie de ses guerriers, arriverait aujourd'hui même, et me demanda si je ne lui donnerais pas des provisions avant son arrivée. — Non ; je les lui donnerais quand sa bande serait venue.

Alors, pour s'assurer le plus possible, il me dit que ce que je lui accorderais serait reçu avec reconnaissance, convaincu qu'il était que je donnerais assez *pour que chacun en pût avoir sa petite part*, pour ne pas créer de jaloussies. Et comme je gardais le silence, il énuméra sur ses doigts ce qu'il me demandait : sucre, café, biscuits, porc salé et maïs. Je ne promis rien que de voir ce que je pourrais lui donner maintenant, car, lui dis-je, quand viendra la fin de l'hiver, si le gibier n'a pas été abondant, toi et les tiens n'aurez pas de quoi manger, et il faut que je garde de quoi t'assister alors, parce que tu en auras plus besoin qu'aujourd'hui.

Alors, ce fut autre chose : il me demanda des chapeaux pour ses guerriers et ce que je pourrais encore donner en fait de vêtements. Pour le coup, je l'envoyai poliment promener, en lui rappelant qu'il avait reçu ses présents au fort Rice et que c'étaient les agents indiens, non les officiers qui étaient chargés de donner aux Peaux-Rouges les articles d'habillement ; j'allais lever la séance, lorsqu'il me retint pour une dernière supplique.

Ne voudrais-je pas lui donner la permission d'acheter de la poudre ? *Acheter*, fit-il en insistant ; lui et ses guerriers étaient prêts à la payer. Je lui promis la permission pour une quantité modérée basée sur le nombre de ses guerriers estimés à une centaine, et enfin mes visiteurs se levèrent et prirent congé avec force remerciements, en venant tour à tour me serrer la main. *How !*

Dans l'après-midi, le reste de la bande a en effet paru défilant sur les falaises à sept ou huit milles d'ici. Le nombre n'en a point été exagéré, d'après ce que nous en avons compté avec les longues-vues. Ils sont campés ce soir au bord du fleuve, près de l'endroit où ils doivent hiverner.

Jeudi 21 novembre.

La distribution des provisions aux Indiens de *Black eyes* a eu lieu aujourd'hui. Dès le matin, toute la bande, sauf quelques squaws et quelques vieillards laissés en arrière dans les loges, s'est mise en mouvement et s'est avancée en longue colonne dans la prairie qui borde le fleuve. Après avoir fait halte à quelque distance pour organiser le défilé, ils se sont placés dans l'ordre suivant : un peloton de braves à pied trop pauvres pour avoir des chevaux à eux ; trois pelotons de guerriers à cheval, le chef au centre du premier peloton ; puis la longue caravane des familles, femmes et enfants, des chevaux de trait attelés à ce singulier équipage qui consiste en un filet porté sur deux perches, dont une extrémité est supportée par le dos du cheval et l'autre traîne à terre.

Trois sujets de tableaux qui auraient mis en extase un peintre coloriste : 1^o le défilé autour du camp ; 2^o la halte entre le camp et le fort : le pêle-mêle des guerriers, des femmes, des enfants, des chevaux, les uns debout, les autres accroupis à terre, d'autres encore allant et venant ; 3^o la distribution. Cercle intérieur des guerriers et chefs de famille assis à terre ; cercle extérieur des femmes et des enfants également assis. Au centre, les provisions : quatre barils de porc salé ; quatre barils de hareng salé ; quatre barils de farine de maïs ; un baril de hominy ; un baril de riz ; dix caisses de biscuit ; un sac de sucre et un sac de café, près d'un groupe d'officiers et de soldats. Le fourgon qui a apporté les provisions, le camp en arrière, et la prairie bordée par les collines à l'horizon. Dans les trois tableaux, un débordement de couleur, sous un ciel sans nuage et un soleil resplendissant.

Les Indiens, sous la direction du chef et des principaux d'entre eux, ont fait eux-mêmes la distribution, et toute la bande a repris le chemin de leur campement par groupes et cette fois sans ordre ni cérémonie.

Pendant que j'assistais à ce spectacle pittoresque, deux employés de la malle sont arrivés en courrières du fort Berthold. En s'y rendant par la route de la rivière aux Couteaux, ils ont été pris par une bande d'Indiens et conduits prisonniers à un campement de Seetons et de Yanktonahs hostiles. Ils se sont

fait passer ou ils ont été pris pour des métis de la rivière rouge, grâce à leur costume semi-indien, bien qu'ils fussent blancs et anglais. Ils comprenaient assez le Sioux pour comprendre le sens d'une délibération en conseil dont leur sort était l'objet. Les Yanktonahs voulaient les mettre à mort. C'était la bande d'un chef nommé *Les deux Chiens*. Les Seetons, au contraire, insistaient pour qu'ils eussent la vie sauve. Leur chef, dont le nom m'échappe, parla longtemps et éloquemment, semble-t-il, en faveur des captifs, puisqu'en fin de compte, son avis l'emporta. On les remit en liberté après leur avoir pris leurs carabines Henry, et leurs munitions avec l'avertissement suivant : « Nous vous laissons passer, leur dirent les sauvages et vous pourrez revenir encore du fort Bufford. Mais une fois revenus, retournez chez vous et ne portez plus les papiers des Américains. Si les Américains veulent communiquer entre eux, qu'ils portent eux-mêmes leurs correspondances, car alors nous saûrons *qui nous devons tuer*. » Ceci leur fut expliqué par un Seeton qui parlait passablement anglais.

Le courrier que j'ai interrogé est d'avis qu'il sera impossible d'entretenir les communications entre Totten et Bufford par la route suivie jusqu'ici. Non seulement elle est infestée d'Indiens hostiles, mais encore elle est sans protection possible contre les tempêtes de l'hiver, sur une grande partie de son parcours. Elle passe à travers les plaines et dans telle région, elle parcourt cent milles sans rencontrer un seul arbre. Il est donc à peu près décidé qu'à l'avenir le service se fera par le fort Stevenson, car entre Stevenson et Bufford, la route côtoie le fleuve, et par conséquent les terrains boisés qui offrent des abris contre les tempêtes, des refuges contre les Indiens et du combustible.

Et même par cette route, les communications ne seront pas sans être exposées à de grands dangers. Le courrier a compté entre Bufford et Berthold six campements d'Indiens, la plupart hostiles, et d'autres en nombre considérable sont encore annoncés dans ces régions. En venant de Bufford, les deux courriers n'ont marché que de nuit, se reposant et dormant le jour, cachés dans les taillis avec leurs chevaux. S'ils sont pris, il y va de leur vie.

A Bufford, un fourgon envoyé faire du bois a été attaqué à deux milles du fort. Il n'avait que cinq hommes d'escorte. L'un

d'eux a été tué ; son corps a été retrouvé horriblement mutilé, dit le rapport. Un autre a été grièvement blessé d'une flèche dans le corps. Les quatre mules ont été enlevées. Il n'est pas dit qu'aucun sauvage ait été tué ou blessé.

Vendredi 22 novembre.

Une malle extraordinaire est arrivée aujourd'hui du fort Rice, apportée par cinq hommes, un sergent et quatre scouts indiens accompagnés des deux Yanktonahs que nous avions envoyés. Pour ma part, j'ai reçu deux lettres de France et trois des Etats-Unis d'une date quelque peu arriérée ainsi que les journaux du mois d'octobre. Le lieutenant-colonel Otis, qui commande au fort Rice, propose que nous échangions deux fois par mois les papiers et dépêches, en envoyant à jour fixe de chaque fort un parti de quelques hommes qui se rencontreront à mi-chemin. Cet arrangement, que nous acceptons avec empressement, commencera à partir du premier lundi de décembre, de quinze jours en quinze jours. Ainsi nous sommes assurés maintenant de deux voies de communication régulière. Une par les forts Totten, Ransom et Abercrombie, l'autre par les forts Rice, Sully et Randall.

Reçu une lettre du lieutenant-colonel Hayman promu dans le 17^e d'infanterie qui tient garnison au Texas. Entre la fièvre jaune qui y fait rage, les conflits qui s'y perpétuent entre les autorités et les ex-rebelles, la politique du Président d'un côté et celle du Congrès de l'autre, Hayman prévoit de grands embarras, ce qui met une certaine dose d'absinthe à l'ambroisie de sa promotion. Du moins, il y gagne un congé de quelques mois. Il me mande qu'il ne peut recruter de scouts pour moi parmi les tribus voisines du fort Wadsworth, parce qu'elles sont en guerre avec plusieurs tribus de nos régions, de sorte qu'aucun de leurs jeunes gens ne veut s'engager pour venir sur le Missouri. Nous allons donc tâcher de trouver nos scouts parmi les Yanktonahs du chef aux Yeux noirs.

Samedi 23 novembre.

Le dernier sourire de l'automne s'est éteint hier avec les derniers rayons du soleil couchant. Après douze jours d'un

temps magnifique, pendant lesquels nous n'avons eu que des gelées blanches nocturnes disparues de bonne heure chaque matin, le ciel s'est couvert dans la soirée et la température a baissé sous l'influence d'une brise du nord-ouest. Ce matin, nous avons eu une légère tombée de neige, après quoi, le thermomètre a continué à baisser plus rapidement. Vers midi, il marquait 20 degrés Farenheit. A quatre heures, il était descendu à 16. Il est maintenant (8 heures du soir) à 14 (10 degrés centigrade au-dessous de zéro) et tout annonce que la nuit sera glaciale.

Nous avons mis les douze jours de beau temps à profit pour finir de couvrir les deux quartiers de compagnie ; mais les *log houses* devant servir de logement aux officiers n'ont pu être commencées qu'avant-hier et si le froid ne se tempère pas, l'ouvrage en souffrira et de nouveaux délais s'ensuivront.
Speriamo pur !

Mardi 26 novembre.

Le thermomètre continue à flotter entre 20 et 25 degrés Farenheit. La neige tombe depuis ce matin sans interruption.

Hier soir, vers 8 heures, par une nuit noire, quelques coups de feu de l'autre côté de la rivière ont fait sortir tout le monde. C'étaient les maraudeurs indiens qui étaient venus, à la faveur de l'obscurité, tenter de voler les mules employées à traîner les troncs d'arbres coupés. Mais le poste a nuit et jour une sentinelle dont la guérite est en forme de belvédère sur le toit du *log house*. La sentinelle ayant aperçu les maraudeurs a tiré dessus et les hommes, s'élançant au dehors, les ont poursuivis jusqu'aux fourrés où les Peaux-Rouges ont disparu pour ne plus se montrer. Les animaux sont dans un coral palissadé contigu au poste. Ainsi les voleurs n'ont guère de chance de pouvoir les en tirer. D'ailleurs, il est à croire que la réception qu'ils ont reçue hier soir les dégoûtera dorénavant de tenter l'aventure.

NOTA. — Le gibier d'eau a émigré en masse depuis les premiers jours du mois. Aussitôt que le Douglas creek a été gelé, oies, canards, bécassines ont disparu comme par enchantement. Les *black birds*, ces jolis oiseaux noirs à l'œil d'or, les ont suivis. Ils vivaient familièrement avec nous, abondamment nourris des grains épargpillés sur le sol autour du coral et du

magasin à fourrages. Ils s'abattaient par nuées près du camp, parmi les bœufs et se posaient volontiers sur le dos des mules. Un jour, revenant d'une tournée de chasse peu heureuse, je me suis laissé tenter par le nombre et j'en ai tué vingt-deux d'un seul coup de fusil. Grillés, ils sont très bons à manger. Leur taille est celle de la grive ou du robin. Maintenant, il ne nous reste pour l'hiver que les *grouses* ou poules de prairies qui sont abondantes et plus faciles à tuer en cette saison, car la neige et le froid les rendent paresseuses à s'envoler, et elles perchent au soleil, sur les arbres, où il est assez aisément de les approcher et de les tirer posées. Mais si nous n'avons plus de gibier d'eau, en revanche, le gibier de poil se concentre dans les couverts sur le bord du fleuve ; les buffalos se montrent de plus en plus dans les environs ; les daims sont plus nombreux dans les fourrés et les antilopes sont plus approchables et moins légères à la course.

La pie nous reste. N'est-il pas curieux qu'il faille venir sur les bords du Missouri, pour trouver en Amérique cet oiseau si commun partout en Europe ? Toujours est-il que, pendant tant d'années passées dans les Etats de l'Est, je n'en ai pas vu une seule, et que la première dont le vol m'a joyeusement frappé (souvenir d'enfance) traversait le fleuve au-dessus d'Omaha. C'est le même oiseau qu'en France. Même plumage, mêmes allures et mêmes habitudes.

Mercredi 27 novembre.

Neige, la nuit dernière ; neige toute la journée et rien n'annonce qu'elle doive cesser cette nuit, bien qu'elle ne cesse de tomber depuis 36 heures. Impossible par conséquent de patiner. Le vent est variable, passant du nord-ouest au nord-est et à l'est ; mais la température demeure glaciale et le thermomètre ne remonte de quelques degrés pendant le jour que pour redescendre pendant la nuit. Ceux de nous qui ont des cabanes de planches n'ont pas à souffrir jusqu'ici. Ceux qui sont sous la tente sont moins bien partagés. Et l'ouvrage avance à peine pour nos quartiers d'hiver, par un temps pareil. Que de jours précieux nous avons perdus à éléver les murs et la charpente de deux maisons qui ne nous serviront à rien avant l'été prochain !

Jeudi 28 novembre.

Prisonnier dans ma cabane. Toujours la neige ; toujours le vent du nord et le thermomètre au-dessous de zéro Farenheit !

Vendredi 29 novembre.

Le Missouri, qui charriaît de plus en plus depuis quelques jours, s'est décidément gelé d'un bord à l'autre. Rien ne se meut plus dans le paysage glacé. Ce matin à 7 heures, le thermomètre était à 13 Farenheit, c'est-à-dire à 45 degrés au-dessous du point de congélation. Dans la journée qui, froid à part, était fort belle, il s'est relevé jusqu'à 9 degrés au-dessus de zéro, une différence de 22 degrés en six heures ; mais ce soir il dégringole de nouveau et ne peut guère manquer de descendre à 20 pendant la nuit. Et nous sommes encore au mois de novembre. Cela promet pour les mois de janvier et février.

Jeudi 5 décembre.

La bande de *Black eyes* n'est restée que quelques jours dans son campement. Soit que les buffalos se soient trouvés plus rares qu'ils n'y comptaient, dans les environs, soit que l'humeur vagabonde des Indiens ait pris le dessus, ils n'ont pas tardé à défiler devant le camp et, traversant le Douglas creek, à aller camper au-dessus de nous, dans le bois d'où nous avons tiré beaucoup de charpente de construction. Ils sont alors venus nous annoncer que leur halte sur ce terrain n'était que pour quelques jours, en attendant que la glace sur le fleuve fût assez solide pour qu'ils pussent le traverser avec leurs animaux et leurs bagages. Dès dimanche (1^{er} décembre) plusieurs de nos hommes avaient passé d'une rive à l'autre. Mardi (avant-hier) leur bande musicale composée de trois tambourins et de vingt-quatre chanteurs auxquels se joignent cinq ou six squaws, est venue à cheval en grande pompe et en grande tenue me donner une représentation d'adieu, c'est-à-dire, sous prétexte de danse et de musique, tirer encore de nous quelques provisions. Je ne m'en plains pas néanmoins, car le coup d'œil valait certes la peine d'être vu.

Après s'être avancés de front et à cheval en chantant un chant de paix terminé par des aboiements en voix de fausset, la compagnie a démonté, et laissant les chevaux au soin des femmes et des enfants qui suivaient en grand nombre, ils se sont formés en cercle et ont commencé leur représentation musicale. Ce que j'ai écrit ailleurs de la musique des Rees s'applique complètement à la musique des Sioux, sauf que ceux-ci n'ont point de calebasses renfermant de petits cailloux et qu'ils ne se servent que de tambourins pour tout accompagnement. Sur ces tambourins (il y en avait trois dans la bande) ils scandent la mesure, tenant l'instrument du bras gauche, et le frappant de la main droite avec une baguette légèrement tamponnée à une de ses extrémités. Au chant, ils ont bientôt joint une danse sans caractère qui consiste à se balancer en mesure d'un pied sur l'autre. La partie musicale était donc assez insignifiante ; mais il n'en était pas de même des costumes, ou du moins de *quelques costumes*. Le chef d'orchestre et deux autres avaient sur la tête un simple diadème de plumes d'aigles cousues sur une bande de toile, et reliées entre elles par un fil de fer ou par une brindille mince et flexible, de façon à les maintenir dans leur position. Le devant de la bande de toile à partir de l'endroit où les plumes étaient cousues était couvert en franges de queues d'hermines ou de brins de laine frisée, comme ce que l'on appelle *chenille* en tapisserie. Le visage était peint de deux couleurs ajustées de différentes sortes, par exemple : les tempes, les mâchoires et les deux lèvres noir, les yeux, le nez et partie des lèvres rouge. Noir et rouge sont leur deux couleurs. Il ne m'a pas paru qu'ils se servissent de blanc, ni bleu, comme les Rees et les Gros-Ventres. Deux des Indiens couronnés de plumes d'aigle avaient en main un bâton de cérémonie de six ou sept pieds de long, recouvert d'une bande de peau d'ours ou de buffalo en spirale, et terminé à son extrémité par une plume d'aigle au-dessous de laquelle deux ou trois autres pendaient en guise de glands.

Le guerrier de garde pour maintenir un espace libre autour des musiciens et tenir à distance la foule des femmes et des enfants portait un bonnet de fourrure brune ressemblant à de la martre (probablement une espèce de fouine que les Canadiens appellent *foutreau*), autour duquel étaient plantées six ou huit plumes d'aigle. Au-dessus d'une jaquette à boutons

d'infanterie, il portait un double collier à pendants de queues d'hermine sur ses épaules, son dos et sa poitrine. Par le froid vif qu'il faisait, tous étaient, du reste, enveloppés de peaux de buffles qui couvraient le reste du costume, d'où je conclus qu'ils ne s'étaient orné que la tête et le cou.

L'un d'eux, qui était resté à cheval près des musiciens, montait un poney blanc qu'il avait bizarrement peint de couleur jaune safran, autour des yeux, sur la tête, autour du museau, aux épaules et aux hanches. Sur la croupe était un dessin qui m'a paru une pauvre imitation de la marque du gouvernement U. S.

Mercredi (hier) la bande n'était pas partie ; on pliait le bagage, disaient-ils. Ce serait pour ce matin. Or, ce matin, le vent soufflait en tempête et, par un temps pareil, ils ont pensé ne pouvoir se mettre en route. J'aurais parié fort qu'ils viendraient encore mendier avant de se mettre en route, et j'aurais gagné mon pari. D'abord Ysh-to-sa-pah est venu seul me demander audience, pour savoir si j'avais reçu une réponse à une lettre qu'il m'avait prié d'écrire au lieutenant-colonel Otis, commandant du fort Rice, au sujet de quelques provisions arrivées là pour lui, depuis son départ. La réponse était arrivée et fort satisfaisante. Alors il a demandé que quelques provisions qu'il avait laissées en dépôt en magasin lui fussent délivrées pour lui et sa famille. Rien de plus juste. Mais j'ai profité de l'occasion pour me plaindre vertement à lui des tentatives de vol commis par ses jeunes gens et leurs femmes à notre préjudice. Qui dit Indien, dit voleur. Ces mêmes Peaux-Rouges qui sont positivement amis des blanches, qui reçoivent des présents annuels au fort Rice, et des provisions accidentelles aux différents postes qu'ils visitent dans leurs excursions, ne manquent pas, lorsqu'ils sont dans le voisinage d'un fort ou d'un poste, de chercher tous les moyens d'y voler ce qui peut être à leur convenance. Ici, la tentation est pour eux irrésistible, car le fort n'étant pas terminé, toutes les provisions sont sous les tentes du commissariat, les grains, surtout le maïs dont ils sont très friands, sont empilés en sacs sous les hangars et les harnais étaient encore ces jours-ci pendus à des chevilles, à l'intérieur d'un coral provisoire où il est extrêmement facile de pénétrer, rien dans le camp n'étant enclos de palissades. Il en est résulté que, ces nuits dernières, les sentinelles ont, à plu-

sieurs reprises, tiré sur des maraudeurs indiens qui profitaient de l'obscurité pour venir commettre leurs vols. Bien qu'ils sussent par expérience que les gardes veillaient, et qu'ils s'exposaient à être tués d'un coup de fusil, ils n'en ont pas moins réussi à nous voler quelques sacs de maïs, à couper des harnais pour en enlever des lanières de cuir et enfin à emporter deux selles.

Pendant le jour, ils envoyoyaient leurs femmes et leurs enfants, s'ils ne venaient eux-mêmes, pour rôder autour des magasins, examiner de quelle façon ils pourraient voler le plus facilement et, d'après cette *reconnaissance*, faisaient ou tentaient de faire leur coup la nuit, jusqu'à ce que le *qui-vive* d'une sentinelle, suivi d'un coup de feu, les mit en fuite pour quelques heures ou jusqu'à la nuit suivante. Un des hommes du quartier-maître, Martin, qui me sert d'interprète, a même surpris une des squaws coupant un de ses harnais en plein jour. Familiar avec les procédés indiens, comme avec leur langage, il a rossé la femme d'importance et l'a reconduite jusqu'en dehors des limites du camp, à coups de pied au derrière. Mais comme nous ne pouvons adopter ce traitement Sioux comme règle, il a fallu interdire absolument l'entrée du camp et l'approche des magasins et du coral à tous les Indiens sans distinction, mais surtout aux femmes qui pullulaient à l'entour. Comme la neige couvre la terre et que même depuis trois nuits nous avons le premier quartier de la lune, on croirait que la difficulté d'échapper aux regards des sentinelles aurait tenu les Indiens à distance ; mais il n'en est rien et la tentation du vol est chez eux plus forte que la crainte du danger.

Le chef a paru très humilié des reproches que je lui ai adressés à ce sujet. Il a protesté de l'ignorance où il était de ces méfaits, et, en effet, je crois que les principaux personnages n'y sont pour rien. Il a exprimé tous ses regrets de la mauvaise conduite de quelques-uns de ses jeunes gens, dont il se sentait, dit-il, honteux. Et il s'est retiré en promettant de faire une perquisition dans ses loges et de nous rapporter tout ce qu'il y pourrait trouver nous appartenant.

Vers le milieu du jour, je me suis rendu chez le sutler, M. Marsh, ayant reçu l'information qu'un Indien hostile était venu hier parmi les Yanktonahs de *Black eyes*, il avait même

pénétré dans le magasin du sutler où sa conduite avait inspiré de tels soupçons que l'un des employés l'avait mis à la porte, le revolver au poing. Les soupçons avaient été confirmés par *Black eyes* qui, interrogé à ce sujet par le capitaine Powell, avait révélé qu'il avait en effet reçu la visite à son camp d'un guerrier des Unkpapahs insoumis, nommé la *Corne rouge*, qui nous est signalé de Rice comme un voleur incorrigible, meurtrier à l'occasion et que nous soupçonnons d'avoir pris part aux vols de mules accomplis ici et à Bufford. Jack et Junot, les deux employés du sutler, me rendaient compte des détails qui avaient excité leurs soupçons ; comment ils avaient vu cet Indien inconnu filouter des crackers au moment où un soldat en achetait et comment l'attitude passive et la retraite de *Black eyes*, qui était présent, leur avait fait conclure que cet homme-là ne devait pas être de sa bande. Pendant ce temps Howkah (*Celui autour de qui l'on chante*), le chef des soldats (*Celui qui porte de belles choses* et aujourd'hui, certes, il n'en portait aucune) et deux ou trois autres survinrent. Quand j'eus appris que la *Corne rouge* était reparti hier soir pour Berthold, en route pour retourner à son campement où il avait cherché à attirer les Yanktonahs pour les rejoindre aux bandes hostiles, le sujet étant épuisé, Howkah me tendit la main et, l'un des métifs se trouvant là, il commença sa petite requête, toujours par l'exorde de rigueur : Ami des blancs, obéissant à son Grand-Père, fidèle à sa parole, il est honteux et son cœur s'afflige d'apprendre que de *mauvais petits coups* ont été faits la nuit par des jeunes gens. Conclusion prévue : Il allait partir demain avec tous les autres et sa famille n'avait rien à manger. Il voudrait avoir quelques menues provisions, seulement pour cinq personnes. Je refusai. Nous avons déjà trop donné à des gens qui cherchaient à nous voler, non que j'en accusasse Howkah, mais, comme second chef, il devrait avoir plus d'autorité sur ces jeunes gens et, puisqu'ils se conduisaient mal, je ne donnerais plus rien à personne.

J'étais curieux de voir si, après cela, ils reviendraient à la charge sous une autre forme, pour nous soutirer quelques provisions. Il ne s'écoula pas longtemps sans que ma curiosité fût satisfaite.

Vers 4 heures, j'étais à lire dans ma cabane, lorsque des chants indiens éclatèrent bruyamment du côté du fort. Je m'en-

quis de la cause, et on me répondit qu'une vingtaine d'Indiens approchaient en chantant, rapportant les deux selles volées l'autre nuit. C'était tout ce que la perquisition de *Black eyes* avait fait découvrir. Naturellement le maïs ne pouvait plus être identifié et les morceaux de harnais étaient trop faciles à cacher. Toujours chantant, les Indiens sous la conduite de Howkah et du chef des soldats défilèrent à travers le camp, portant les deux selles qu'ils vinrent déposer devant ma porte, ayant soin de s'accroupir autour en cercle, pour attendre mon bon plaisir. Et quel pouvait être mon bon plaisir, sinon de prendre les selles et de faire distribuer quelques provisions à ceux qui les rapportaient, pour les récompenser de la restitution et les encourager dans le sentier de la vertu ? Donc, une fois encore, bon gré mal gré, ces diables rouges parvinrent à nous tirer quelques provisions des mains.

Entre huit et neuf heures du soir, trois coups de feu tirés du poste de l'autre côté de la rivière nous apprennent que ces enragés voleurs, malgré la neige, malgré le clair de lune, rôdent encore autour du poste, pour y voler quelque chose et mettre ainsi à profit leur dernière nuit dans notre voisinage. Un quart d'heure après, le capitaine Powell m'amène le sergent du poste. Le sergent a traversé sur la glace pour rapporter que tout le jour les Indiens n'ont cessé de fourmiller autour du poste, malgré tous les efforts pour les en écarter. Ce soir, plusieurs sont encore venus marauder et sont parvenus à voler deux sacs de maïs, dans le petit coral attenant à la *log house*. Nos hommes ont tiré par-dessus la tête des voleurs, sachant qu'ils appartenaient à une bande amie ; et ils se sont enfuis pour le moment ; mais l'impunité les encouragera probablement à revenir dans la nuit. Le sergent demande s'il faut se borner encore à les effrayer.

— Sont-ils armés ? demandai-je.

— Oui, leurs arcs et leurs carquois sont visibles.

— Eh bien, s'ils reviennent, donnez l'ordre à la sentinelle de viser de son mieux ; tâchez d'en tuer un ; c'est le seul moyen d'avoir la paix avec ces enragés voleurs.

Le sergent s'est retiré évidemment satisfait de l'ordre reçu. Nous verrons demain ce qu'il aura produit. Si les maraudeurs ne reviennent pas il restera sans effet ; s'ils reviennent, tant pis pour eux. La patience a ses limites, au delà desquelles elle

dégénère en faiblesse, et vis-à-vis des Indiens surtout, il faut se garder d'être faibles, car ils méprisent les faibles et ne respectent que les forts.

Enfin, j'espère être débarrassé demain de ces *amis*, les plus importuns qu'on puisse avoir dans son voisinage.

Vendredi 6 décembre.

Désappointement. Je n'en ai pas encore fini avec les Indiens. D'abord, les Yanktonahs ne sont pas encore partis. On m'assure qu'ils plient bagages et qu'une partie de la bande s'est mise en route. Mais j'aperçois au loin sur la prairie une quantité de chevaux qui prouve qu'une grande partie d'entre eux est encore ici.

En outre, le vieux chef des Rees, le *Pareflèche blanc*, celui-là même que l'agent indien Wilkinson a déposé, est arrivé hier soir avec une vingtaine de ses guerriers. Il a passé la nuit dans la *log house* de Gérard, un des traitants, et ce matin il m'a fait demander audience par Beauchamp, venu avec lui pour servir d'interprète. Vers dix heures, j'ai donc donné accès au vieux chef et à trois de ses principaux guerriers, mais en leur ouvrant ma porte, que vois-je, sinon *Black eyes*, Howkah et le chef des soldats ! Je pensais qu'en faisant entrer les Rees sans inviter les Sioux, ceux-ci resteraient dehors, mais avec le sans-façon de l'homme de la nature, étranger à tout ce que l'homme civilisé appelle discréption, mes trois intrus sont entrés à la suite des quatre autres Indiens. Je leur ai fait comprendre par Beauchamp, qui parle un peu Sioux, que j'avais à parler d'affaires avec les Rees. How ! ont-ils répondu d'un commun accord. C'est bien ! Et sans imaginer qu'ils pussent être de trop, ils se sont assis. Il fallait ou tolérer leur présence, ou les mettre à la porte. Comme j'ignorais si, dans leurs idées, ce n'eût point été une injure dont ils eussent cherché à se venger sur les Rees, pour ne pas troubler la paix conclue entre les deux tribus et réfléchissant d'ailleurs que, comme ils parlent un langage différent, ils ne pourraient rien comprendre à ce qui se dirait, j'ai pris le parti de les laisser assister à la conférence. Sur quoi, le calumet a passé de lèvre en lèvre entre Sioux et *Pahlanis*, et j'ai fumé ma pipe, tout le monde gardant le plus profond silence. Cette pause qui précède invariablement tous

les *pow-wows*, est sans doute destinée à donner à celui qui va parler le temps de méditer ses paroles et tout le monde est tenu de respecter sa méditation ou de méditer soi-même ; mais je doute fort que les seconds rôles et les assistants fassent autre chose que de se délecter quand vient leur tour de humer le *killikinick* et, le reste du temps, ne penser à rien.

Le silence se prolongea plus que d'habitude et dura bien un bon quart d'heure. Le chef Rees était, je suppose, gêné ou ennuyé d'avoir à traiter ses affaires devant les étrangers ; mais enfin, prenant son parti, il se décida à rompre le silence.

La conférence a duré deux heures et m'en a appris plus qu'aucune autre sur le caractère et les habitudes des Indiens. Le chef était venu pour se plaindre d'avoir été déposé et de n'avoir pas reçu la totalité des présents envoyés pour lui et sa bande par le Grand-Père de Washington ; et pendant deux heures, si explicite, si pressant que je fusse dans mes questions directes, je n'ai pu obtenir une seule réponse par oui ou par non, à quoi que ce fût. Il s'est tenu avec une prudence circonspecte et un soin cauteleux dans les généralités, se refusant d'articuler aucun fait précis. Il suppose, il pense, il croit, mais il n'affirme jamais un fait, même indéniable. Par exemple : les marchandises ont-elles été, oui ou non, déposées au sortir du steamboat sur le bord de la rivière ? En réponse, longue histoire du steamboat remontant la rivière au fort Bufford, l'agent à bord. Quels sont les objets qui ont manqué ? Réponse : Les caisses étaient cassées, tout a paru mêlé et des objets d'habillement pareils à ceux des Indiens ont été portés par des blancs du fort.

Impossible de tirer de lui s'il a ou non consenti à son remplacement comme chef, par son fils qui était le deuxième auparavant. Impossible de lui faire dire pourquoi il a refusé de signer le reçu des marchandises délivrées. « L'homme rouge lève la main vers le ciel, et invoque le Grand Esprit qu'il prend à témoin. » Enfin, la question : qu'est-ce que le chef me demande de faire pour lui ? Phrases sur la joie dont son cœur est réjoui de me voir, car je suis bon et juste pour mes enfants rouges. Question catégorique : Le chef veut-il que je rapporte ses paroles à Washington ? Cette fois, je croyais le tenir. Demandez-lui *oui ou non* ? dis-je à Beauchamp. Ni oui, ni non : je peux le faire si je veux ; sinon il n'en sera pas moins content !

Alors, je lui ai expliqué comment un rapport serait inutile, parce qu'il n'avait pu ou voulu articuler aucun fait précis : comment les blancs agissent entre eux en envoyant les marchandises et en les recevant. J'ai été jusqu'à avancer que notre Grand-Père et nous les chefs de ses soldats, nous pensions que les Indiens ne recevaient pas tout ce qui leur était donné, et que souvent quelqu'un en volait une partie ; mais que si notre Grand-Père ne pouvait pas faire justice, c'était par la seule faute des Indiens eux-mêmes qui ne se faisaient pas rendre compte de ce qui leur était envoyé et ne pouvaient pas ainsi prouver qu'il leur manquât quelque chose, bien qu'ils en fussent convaincus. Le chef m'a écouté religieusement, mais évidemment a été plus impressionné par l'intention amicale qui inspirait mes paroles que par le sens pratique qu'elles pouvaient avoir. Il s'est retiré en me secouant cordialement la main et me déclarant que son cœur était satisfait et qu'il se retirait content.

Les Rees partis, les trois Sioux se rassirent comme si de rien n'était. Cette fois, ma patience était à bout. J'ouvris la porte et les appelant du dehors, je fis comprendre par signes et par quelques mots de Sioux que la nuit dernière quelques-uns des leurs étaient allés voler du grain au poste situé de l'autre côté de la rivière et que j'avais donné l'ordre de tirer dessus pour tuer les voleurs. Sur quoi Howkah me répondit très intelligiblement que je faisais bien, et que c'était tant pis pour eux. *Black eyes* assura que c'étaient des Unkpapahs, ce qui n'était pas vrai. Sur quoi, je leur tournai le dos pour aller collationner. Et voilà mes trois mendians marchant derrière moi dans l'espoir d'agripper encore quelque chose. Alors, je me retournai, et montrant le côté où je me dirigeais, je dis à *Yotha Japah*, en joignant le geste à la parole : Moi aller là, et lui mettant le doigt sur la poitrine et étendant la main dans la direction opposée vers son camp : Toi aller là ! Il ne pouvait plus y avoir d'équivoque, et enfin mes trois *bores* reprirent le chemin de leurs loges, les mains vides.

Je dois mentionner ici en passant que j'ai commencé aujourd'hui à étudier la langue des Sioux. Le soir, Martin viendra de temps à autre passer une heure dans ma cabane, et me donnera une leçon de la façon suivante : Je lui demande le nom des objets en usage parmi les Indiens et j'écris le mot

comme il se prononce avec l'orthographe française. Ainsi des adjectifs, des adverbes, des verbes. La langue indienne n'ayant pas de syntaxe, c'est une affaire de mémoire. Quand j'aurai assez de mots dans la tête, la phraséologie viendra tout aisément, car elle est des plus élémentaire. Les verbes n'ont pas de temps. Pour : Je suis venu hier ; *moi venir hier* ; D'où es-tu venu ? *D'où toi venir*. Pour : Tu irais si je voulais : *Toi aller si moi vouloir*. D'où je conclus que je puis espérer parler couramment le Sioux l'été prochain, si je m'y applique avec quelque suite pendant l'hiver.

Samedi 7 décembre.

Ce matin, en sortant de ma cabane pour aller déjeuner, mon premier soin fut de jeter un regard sur la plaine au delà du Douglas creek, pour m'assurer si les Yanktonahs étaient partis. La plaine était vide. Il ne s'y montrait que quelques rares chevaux appartenant sans doute aux neuf loges des Unkpapahs campés de ce côté sur le bord du bois. Je m'en réjouissais encore après déjeuner, lorsqu'à ma grande stupéfaction, en jetant un regard par la fenêtre, en arrière de ma cabane, j'aperçois encore mon intolérable mendiant *Black eyes* avec son inséparable Howkah et quatre ou cinq de ses guerriers se dirigeant vers ma porte.

“ Que veux-tu encore ? lui demandai-je d'un ton à lui montrer que j'étais las de ses visites.

— Te parler pour t'annoncer des nouvelles. »

J'envoie chercher l'interprète, et je me résigne à entendre les nouvelles qui consistaient simplement en ceci que la bande était partie ; qu'une moitié était allée rejoindre les Rees et l'autre moitié allait remonter vers le Nord pour chasser entre la rivière aux Couteaux et le lac du Diable. — Bon ! mais six loges restaient ici, et dans ces six loges, la compagnie présente et leurs familles. — Là-dessus, des phrases à perte de vue sur leur amitié pour les blancs, et leur histoire passée que je sais déjà par cœur, le tout, bien entendu, pour en arriver à une demande de provisions. Je refusai net ; mais je pris la peine de leur expliquer que j'avais à nourrir mes soldats encore pendant six lunes avant qu'aucun steamboat apportât d'autres provisions ; que je devais ménager le peu de surplus que je pouvais avoir pour pouvoir assister mes enfants indiens pen-

dant le reste de l'hiver et au printemps, si le gibier venait à leur manquer, et s'ils avaient faim, que les Yanktonahs appartenaien au fort Rice d'où ils tiraient des vêtements et des provisions, et que j'avais déjà fait assez pour eux en leur donnant une fête, et en y ajoutant à deux reprises des provisions pour un certain nombre d'entre eux ; que j'avais maintenant à songer aux trois Tribus, nos amis toujours fidèles qui, eux, quoique vivant la plus grande partie dans mon voisinage, ne venaient pas m'importuner de leurs demandes comme *Black eyes* et les siens ; que j'en étais ennuyé, et qu'au lieu de tenter ainsi de vivre aux dépens des blancs pendant l'hiver, sans rien faire, il ferait beaucoup mieux de montrer plus de fierté et d'activité, et de chasser avec ses jeunes gens pour se procurer de la viande ; que d'ailleurs j'étais dégoûté de la conduite de ses jeunes gens qui, après avoir été bien reçus et bien traités par nous, ne cherchaient qu'à nous voler ou à nous faire voler par leurs femmes.

La pipe passait de bouche en bouche, et tantôt *Yohta tapah* tantôt *Howkah* prenaient la parole pour reprendre ce qu'ils m'avaient déjà dit dix fois. Enfin, voyant que ma résolution était inébranlable, ils sollicitèrent humblement de faire ramasser par leurs femmes les grains de maïs répandus à terre et perdus, quand on charge et décharge les sacs pour la nourriture du bétail ; promettant qu'elles seraient toujours sous la surveillance d'un des leurs qui veillerait à ce qu'elles ne fissent aucun dégât. Pour me débarrasser d'eux, après deux heures d'entretien, j'accordai la permission à condition que les femmes seront tout le temps sous la surveillance du premier soldat de la bande que le chef me désigna. Et sait-on quelle fut la conséquence ? Elles sont venus cet après-midi ramasser le grain abandonné, et au coucher du soleil, le maître wagonnier rapporte douze sacs de maïs éventrés à coups de couteau, et passablement allégés de leur contenu, cela va sans dire. Voilà les Indiens, et surtout les Sioux. *Black eyes*, sa bande et ses femmes peuvent être pris pour types. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la concession accordée ce matin est retirée ce soir. L'approche du camp leur est interdite, et ils peuvent aller se faire pendre ailleurs.

Dimanche 8 décembre.

Aujourd'hui, j'ai reçu ma promotion par brevet au grade de brigadier-général dans l'armée régulière, pour prendre rang à partir du 2 mars dernier (1867), époque à laquelle j'étais encore à Brest. Si je l'avais su, je me serais épargné la dépense d'un accoutrement complet de colonel ; mais on comprendra que je n'en suis pas à le regretter.

Le temps est beau, mais froid. Le Missouri n'est qu'une masse de glace compacte, et la plaine une nappe de neige ininterrompue. Depuis le 26 novembre, le thermomètre n'est plus remonté au-dessus de 20 degrés Farenheit. Il flotte entre +15 le jour et —15° la nuit, une différence de 30 degrés en douze heures. Sa moyenne est aux environs de zéro (18 degrés centigrades au-dessous du point de congélation). Nous supportons tous cette température beaucoup mieux qu'on ne le supposerait, nous sachant sous la toile.

Il est évident que la condition de l'atmosphère est telle que nous ressentons beaucoup moins le chaud et le froid ici que dans les régions moins sèches, au bord de la mer, par exemple. Le ciel est pur, l'air fortifiant ; les nuits sont splendides, et quand l'atmosphère est calme, il n'y a pas à se plaindre. Mais dès que le vent souffle ! Gare le nez et les oreilles, l'air est alors plein de rasoirs.

La chasse est facile et abondante. Les poules de prairie se réunissent sur les arbres où on les tire sans difficulté, surtout à la carabine, car alors elles ne s'envolent pas si on les manque, et on peut en tuer ainsi plusieurs sur le même arbre. Avec du petit plomb, il faut les approcher de plus près et on risque bien plus de les effaroucher. Fusil ou carabine, le garde-manger est toujours bien garni de gibier.

Mercredi 11 décembre.

Deux prisonniers viennent de s'échapper et de déserter, entre six et huit heures du soir. L'un d'eux avait au pied une chaîne et un boulet dont il aura probablement trouvé le moyen de se débarrasser au moyen d'une lime. Pour s'enfuir, ils ont pénétré dans une des écuries et en ont sorti deux mules sur

lesquelles ils se sont enfuis, malgré le froid, malgré la neige qui est tombée toute la matinée, et malgré les déserts qu'ils ont à traverser. La pleine lune les favorisera dans leur marche ; mais où trouveront-ils leur route ? Ils ont dû nécessairement amasser quelques provisions ; mais faute de nourriture, leurs montures ne pourront les mener vite et loin. Demain matin, on ira reconnaître leur trace. S'ils se sont dirigés sur Berthold, il y a grande chance pour qu'on les reprenne. S'ils ont pris la direction du lac du Diable, — avant de gagner les possessions britanniques, ils ont la triple chance de mourir de faim et de froid, d'être tués par les Indiens et d'être repris au fort Totten. Triste perspective ! Et cependant, ils sont partis.

Samedi 14 décembre.

Depuis quatre ou cinq jours, le temps s'est beaucoup adouci. Le thermomètre remonte pendant le jour dans le voisinage du point de congélation, et ne descend pas, la nuit, au-dessous de + 10 ou 12 Farenheit. Le ciel est resté généralement couvert. Cet adoucissement de température a permis de pousser activement les travaux de nos *log houses*. Celle dans laquelle sont mes quartiers est maçonnée de boue : la toiture en est achevée et les cadres des portes et fenêtres sont en place. Pour les officiers qui aiment la chasse, le temps était encourageant. Nous en avons profité pour remplir nos garde-manger de poules de prairies. Le mien en contient en ce moment trente et quelques qui peuvent se conserver pendant des mois à cette saison de l'année. Nous sommes certains de ne pas manquer de gibier pour les fêtes de Noël et du jour de l'An.

Cette chasse n'est pas, du reste, la plus entraînante. Elle est trop facile et trop abondante pour offrir beaucoup de *sport*. Quand la neige couvre la terre, les poules de prairies perchent par bandes sur les arbres où elles picotent les bourgeons et se chauffent au soleil, ne se posant dans la neige que vers le milieu du jour, pour prendre leur nourriture dans les broussailles où différentes petites baies rouges ou brunes les alimentent aisément. (Toutes sont grasses et ne témoignent en rien souffrir de la faim.) Sur des arbres sans feuilles, un oiseau de cette taille se voit de loin. On les approche à la faveur des taillis, sans trop de difficulté, et à cinquante pas environ, on commence

à les abattre. En choisissant d'abord celles qui sont sur les branches écartées ou inférieures, on peut en tuer cinq ou six l'une après l'autre, sans hâle en rechargeant son fusil, avant que le reste ne s'effarouche et prenne la volée, soit que le froid les rende paresseuses ou engourdis, soit que leur élévation inaccoutumée (elles ne perchent jamais pendant les mois sans neige) leur inspire une stupide sécurité. Néanmoins, une fois en volées, si on les suit sur un autre arbre, elles se laissent moins approcher, et, tirées plusieurs fois, elles finissent par se montrer inapprochables. Les officiers qui ont des carabines de précision s'en servent de préférence au fusil ordinaire, car ils peuvent tirer le gibier de plus loin, et répéter les coups de feu beaucoup plus longtemps, la balle les effarouchant encore moins que le menu plomb. J'ai vu un mauvais chasseur tirer une vingtaine de coups sur une bande de *prairie chickens* perchés sur un grand arbre en pleine clairière, et s'avancer jusqu'à vingt ou trente pas de l'arbre, avant que les oiseaux se décidaient à s'envoler. Par contre, un bon tireur peut les descendre ainsi une à une, jusqu'à ce qu'enfin la disparition successive du plus grand nombre donne l'éveil aux dernières laissées. Les grands bois qui bordent le fleuve en face du camp en contiennent des centaines, et nous n'avons qu'à traverser sur la glace, pour être rendus sur un terrain de chasse d'où l'on est toujours sûr de rapporter une charge de gibier.

Ce soir, la neige tombe en flocons serrés avec un vent de Nord-Est. Les poules de prairie vont avoir quelques jours de répit. Quel que soit, du reste, le nombre des victimes immolées ici et à Berthold, la diminution n'en sera pas sensible l'été prochain, car elles abondent dans tous les bois qui bordent le Missouri, et les quelques points où elles sont chassées sont insignifiants en comparaison des vastes régions où elles jouissent, pendant l'hiver, d'une tranquillité exempte de tout danger.

Les buffles n'ont pas encore paru. L'établissement du fort, le mouvement qui s'en est suivi, le va-et-vient des convois, des détachements et des porteurs de correspondances semblent les avoir détournés de ces localités où ils se montraient encore en grand nombre l'an dernier. Cependant, ils ne doivent pas être loin, car les loups ont complètement disparu des abords du camp, et leurs traces sont devenues très rares dans

les bois. Ils doivent nécessairement être partis à la suite de quelques troupes de buffles, comme c'est leur habitude, afin d'attaquer séparément les vieux qui restent derrière, ou les jeunes qui se laissent aller à courir isolément la prairie.

Les daims sont farouches, et bien que leurs traces se voient partout sur la neige, ils ne se laissent ni approcher ni surprendre. Les antilopes ne se montrent pas. Il n'en est pas de même de ces gros lapins de la taille de nos lièvres d'Europe, que l'hiver rend aussi blancs que la neige sur laquelle ils courent et gambadent, surtout la nuit au clair de lune. Avant-hier, à 9 heures du soir, nous étions sur le seuil de nos portes, à suivre de l'œil cinq d'entre eux se jouant sur la neige, à soixante ou quatre-vingts pas, sans souci de la sentinelle qui se promenait l'arme au bras. La représentation s'est terminée par une chasse improvisée de la part de quelques chiens traîneurs, et au train dont ils sont partis, elle n'a pas dû être sans succès.

Yshla-sapah a reparu encore une fois. Ce matin, il a demandé audience pour lui seul, et s'est présenté *in full feathers* avec son diadème de plumes d'aigle, sa casaque brodée de porc-épic rouge et jaune, sur la poitrine et sur les bras, tout parsemé de petites houppes de crin de cheval, et, pour compléter la tenue, les yeux cachés par une paire de lunettes garnies d'étoffe, et le front couvert de petites bandes de peau de lapin terminées par une houppe de poils noirs pour simuler la queue d'hermine. Dans cet accoutrement solennel, il venait me faire ses adieux, c'est-à-dire quêter encore quelques provisions. Mais d'abord, il fallait me disposer favorablement. C'est pourquoi il commença sa harangue en m'assurant que j'étais un grand chef dont le nom était déjà célèbre parmi les Indiens des plaines. Je coupai court à cet exorde en lui demandant catégoriquement ce qu'il était venu faire, et ce qu'il voulait encore. « Hélas ! Lui et sa famille n'avaient pas de quoi manger. Son gendre avait cassé son fusil par accident. C'était le seul qui pouvait chasser de ceux qui étaient restés avec lui; les autres n'avaient que des arcs et des flèches, et il n'y avait pas de buffles. Les laisserais-je mourir de faim ? » Refus motivé et péremptoire de ma part de rien donner de plus. Pourquoi ne retourne-t-il pas au fort Rice où est sa résidence, et où il a des provisions en réserve ? Il ne demande qu'à partir, mais

comment voyager sans avoir rien à manger ? La perspective de me débarrasser de lui une fois pour toutes modifia quelque peu ma première résolution. Je suis certain que le rusé Peau-Rouge avait compté là-dessus. « Si je te fais donner quelques provisions pour la route, lui dis-je, quand partiras-tu ? — Je suis prêt, répondit-il. J'aurais voulu partir aujourd'hui; mais je peux me mettre en route demain matin. » Il fut alors expressément convenu que j'allais lui faire donner de quoi manger, à lui et aux siens, à la condition qu'ils retourneraient de suite au fort Rice et que je n'entendrais plus parler d'eux. Ce qui fut fait. Ils sont retournés à leur camp bientôt après emportant du porc salé et du riz condamné et, cette fois, j'espère être débarrassé de *Yshta-sapah* et de sa bande, au moins jusqu'à l'an prochain.

Une malle vient d'arriver. Nos communications postales sont désormais régulières et assurées, par Totten et par Rice.

Lundi 16 décembre.

Le temps est effroyable, le mot pris à la lettre. Hier, toute la journée, la neige est tombée presque sans discontinuer. Le ciel ne s'est pas éclairci, et elle tombait encore la nuit dernière. Mais le pis est le vent qui s'est mis à souffler en tempête, et à balayer la neige fine et glacée en tourbillons violents. Des amas de neige se sont formés devant nos cabanes, et ce matin, nous étions bloqués, si bien qu'il a fallu employer la pelle et la bêche pour nous ouvrir un passage. Pendant une demi-heure à peu près, le soleil s'est montré vers les 9 heures ; mais bientôt la tempête a recommencé à souffler du Nord-Ouest, l'atmosphère s'est de nouveau remplie de tourbillons de neige, le soleil a disparu derrière leur voile opaque, et depuis lors, nous ignorons s'il neige ou non, c'est-à-dire si les flocons menus et serrés comme une poussière de diamant viennent du ciel ou de la plaine. On a dû renoncer à déblayer des sentiers dans le camp, car à peine formés, ils disparaissaient sous de nouveaux *amas* produits par le vent. Ici la neige a trois pieds d'épaisseur : là trois pouces à peine. Ces tas que la tempête amoncelle, elle les nivelle selon son caprice ; les transportant ailleurs, comme le Missouri les bancs de sable : mais il ne lui faut que quelques minutes pour accomplir l'œuvre qui demande

au fleuve des jours et des semaines. Et pendant tout ce temps, on peut à peine voir devant soi. Par intervalles, la perspective s'ouvre et puis se referme, et par moments le regard n'atteint que les objets les plus proches, dans un rayon d'une vingtaine de pas. Tout le monde a lu la description du *simoun*, dans les grands déserts d'Afrique. Au Sahara, substituez la plaine ; au sable, la neige ; à la caravane, la garnison du camp, et vous avez le même effet dans d'autres conditions. Le détachement envoyé pour faire du bois a pu à peine rapporter une petite portion de la provision quotidienne. Il a ramené, en revanche, trois hommes ayant le nez ou les oreilles gelés. Heureusement nous avons du charbon de terre pour nous aider à attendre jusqu'à demain. Mais il faut se souvenir que la découverte de la mine étant postérieure à l'établissement du fort, nos poêles ne sont pas faits pour le charbon, et nous ne pouvons le brûler qu'avec une quantité égale de bois. Si donc le bois vient à manquer... Espérons toutefois qu'après deux jours et trois nuits de neige et de tempête, le temps se radoucira demain, et nous permettra de garder nos feux allumés sous nos toits de toile, par une température polaire. Inutile de mentionner avec quelle ardeur nous désirons prendre possession au plus vite de nos *log houses* !

Mardi 17 décembre.

Et en effet, le vent est tombé ; l'atmosphère est calme, et le soleil brille, mais sans chaleur. Le thermomètre était hier soir à —3; ce matin à 7 h., à —10, et à 10 heures, à —5. Pauvre soleil ! Il a beau faire bonne mine, ce n'est pour nous qu'une pâle figure de convalescent. La vie s'y montre, mais sans force et sans activité. Sa promenade quotidienne semble mesurée à son peu de vigueur. Il se lève tard au S.-E., décrit son arc de cercle réduit avec une languissante résignation, et se couche de bonne heure au S.-O. comme honteux de son impuissance. Les étoiles, au contraire, redoublent leurs feux, pimpantes, étincelantes, comme l'illumination d'un ciel en fête.

Cependant, il faut rendre justice à ce pauvre soleil qui n'est certainement pas celui qu'ont chanté Plouvier et Nadar, celui dont ils ont dit :

Pour tout répandre en abondance,
 Pour faire éclore sous nos yeux,
 Amour, chansons, joie, espérance,
 Il n'a qu'à traverser les cieux.

Aujourd'hui, le pâle et froid soleil du Dakota nous a donné un spectacle très curieux. Comme si, dans son impuissance, il s'efforçait de suppléer à la qualité par la quantité, il nous a présenté trois soleils à la fois, lui-même et sa double image, à égale distance, l'une à l'Est et l'autre à l'Ouest. C'est le phénomène que les astronomes désignent sous le nom de parhélie. Il paraît qu'il ne se produit que dans les latitudes très élevées vers le Nord. C'est un effet de réfraction dont je n'ai pas le moyen de trouver en ce moment l'explication. Du reste, l'observation du fait me suffit. Il va sans dire que les deux faux soleils étaient de beaucoup moins brillants que le vrai soleil. Néanmoins, ils formaient chacun un foyer de lumière blanche rayonnante d'un joli effet. Le ciel ou, pour parler plus exactement, l'atmosphère était légèrement vaporeuse, sans nuages, mais non sans vapeurs. Tout étant couvert de neige, la clarté du vrai soleil était éblouissante ; mais en le couvrant au regard avec les mains ou tout autre objet opaque, ses sosies brillaient de tout leur lustre, que l'on pouvait observer à l'aise à l'œil nu. Le phénomène a eu lieu de midi à une heure, et pour nous cette journée a droit à la désignation vérifique de : journée aux *trois soleils*.

Mercredi 18 décembre.

Et le thermomètre descend encore ! Hier soir, à 9 heures, il était à —22 (F.) et ce matin, à 7 heures, à —26, c'est-à-dire à cinquante-huit degrés au-dessous du point de congélation. En vérité, l'on n'a pas mieux dans les régions arctiques, et ce qui m'étonne, c'est de ne pas voir d'ours blancs, comme dans les mers polaires. Le phénomène des trois soleils s'est répété aujourd'hui, mais à une heure plus avancée de l'après-midi. L'effet de réfraction était plus coloré, et plus brillant qu'hier.

Jeudi 19 décembre.

Nous sommes revenus à la tourmente de neige. La journée a été terrible. Une répétition de celle de lundi.

Vendredi 20 décembre.

Temps clair ; froid opiniâtre. Le thermomètre ne remonte plus même pendant la journée jusqu'à zéro Farenheit. Aujourd'hui il a oscillé, malgré le soleil, entre —6 et —12. La prairie a un aspect très curieux. Comme la tempête n'a pas cessé de fouetter et de balayer la neige pendant la journée d'hier, celle-ci tourmentée au gré du vent s'est formée partout en *amas* ou en ondulations qui, à distance, et surtout lorsque le soleil est peu élevé au-dessus de l'horizon, ressemblent d'une manière saisissante aux ondes d'un vaste lac agité par la brise. La couleur se rapproche de celle des caux reflétant un ciel blanc, et, n'était l'immobilité, l'illusion serait frappante.

Et par ce froid arctique, nos hommes travaillent encore, travaillent toujours. C'est une nécessité, car il faut bien nous loger au plus vite. Ils le comprennent bien, du reste, et en prennent bravement et gaiement leur parti. S'il y a des murmures, ce dont je doute, ils ne sont jamais parvenus jusqu'à moi.

Quant à ce qu'on appelle les plaisirs de l'hiver, ils nous sont interdits par l'excès du froid. Aller en traîneaux (si nous avions des traîneaux convenables) ne compenserait pas le désagrément d'avoir le nez gelé ou de se frotter le visage de neige tous les quarts d'heure. Patiner est hors de question sur une glace couverte de deux pieds de neige. Quant à chasser, ce n'est plus un plaisir, c'est devenu un travail herculéen. Il faut se frayer un chemin dans les neiges amoncelées, emporter des cataplasmes de glace à chaque jambe, prendre l'onglée si l'on ôte ses mitaines fourrées, ne fût-ce que deux minutes pour charger ou tirer son fusil. Bien nous a pris de faire d'avance nos provisions de gibier pour Noël et le jour de l'An. S'il fallait courir après maintenant, on préférerait de beaucoup s'en passer.

NOTA. — Nous avons perdu quatre bœufs du troupeau, quatre bœufs morts de froid pendant les nuits dernières, et trouvés gelés de part en part au matin, faute de quelque abri pour les protéger. Mais qu'y faire ? Les hommes doivent passer avant les bêtes, et tout ce que nous avons pu faire pour ces dernières a été de construire des écuries fermées pour les mules.

Mardi 24 décembre.

Une malle est arrivée aujourd'hui de Bufford ; probablement la dernière que nous recevrons de l'hiver venant de ce poste. Elle était apportée par trois hommes ayant quatre chevaux avec eux. Le petit détachement était sous la conduite d'un métif de la rivière rouge appelé *Gardepie*. Le nom dit assez que son père est Canadien. La mère est de la nation sauvage des *Crees* établie dans les possessions britanniques. Gardepie est venu lui-même de Berthold apporter le paquet de lettres pour le fort Stevenson, afin de m'informer des incidents de son voyage. Comme Brown, un des courriers qui l'ont précédé, il a été pris par les Indiens hostiles, à une journée de marche de ce côté de la Roche Jaune. La bande qui l'a pris ne comptait pas plus de vingt à vingt-cinq loges établies sur le bord du fleuve. Le chef se nomme, à ce qu'il a compris, Marhpiaiskat, ce qui signifie le *Nuage blanc*. La plupart des sauvages étaient plus ou moins ivres, ce qui prouve qu'il se trouvait là un traitant métif avec une certaine quantité de *whiskey indien* (alcool coupé d'eau) et de munitions. Ils ont encore déclaré à Gardepie qu'ils étaient décidés à intercepter toutes les malles du fort Bufford et à tuer les porteurs américains. » Ne te plains pas, lui dit le chef, et estime-toi heureux d'avoir la vie sauve. On te laisse aller parce que tu es connu de nous tous, mais n'y reviens plus ou on te traitera comme un Américain. Car, quelle différence y a-t-il entre toi et les Longs-Couteaux, si tu portes leurs écrits, et si tu es payé par eux pour les servir ? Sais-tu ce que tu fais ? Ce n'est pas à notre vie que tu travailles, c'est à notre mort, à la destruction des Peaux-Rouges, de nos guerriers, de nos femmes et de nos enfants. Partout où les hommes blancs s'établissent, les buffles s'en vont, et quand les buffles sont partis, il faut que les chasseurs rouges de la prairie meurent de faim. A peine quelques années écoulées, les buffles paissaient sur les deux bords du Missouri, en troupeaux sans nombre ; la prairie en était souvent toute noire, et la vie était facile pour l'Indien et sa famille, car ils avaient toujours de la viande pour manger, et des fourrures pour trafiquer. Mais les hommes blancs se sont avancés jusque sur le grand fleuve, et leurs guerriers bâtissent beaucoup de

forts au bord de l'eau. Ils traversent les prairies au Nord et au Levant, et tout le gibier se retire devant eux. De ce côté de la fourche du Missouri (la Roche Jaune), c'est à peine s'il reste assez de buffles pour nourrir une partie d'entre nous, et nous avons à dépendre des daims et des antilopes, n'ayant rien à manger, s'ils viennent à manquer. C'est pourquoi il faut que les hommes blancs s'en aillent avant que tout le gibier soit parti. Toi, pour avoir des pantalons neufs, tu les aides et tu es leur ami ; ainsi pour des pantalons neufs tu veux notre mort. Vois comme tu es bien couvert et chaudement vêtu. Moi, je suis un chef. Regarde cependant que j'ai à peine de quoi me préserver du froid avec une pauvre défroque usée. Les hommes blancs en sont la cause ; s'ils n'étaient pas venus ici, nous aurions tous de quoi manger et de quoi nous vêtir. Nous ne pourrons vivre sur nos terres que quand ils en seront partis. »

Gardepie épissa toute son éloquence ; mais il ne parvint qu'à sauver pour cette fois le paquet des dépêches, et trois de ses chevaux. Le quatrième dut être abandonné aux sauvages ; mais les deux hommes qui l'accompagnaient purent s'éloigner avec lui. La conclusion, c'est que probablement les communications avec le fort Bufford resteront interceptées jusqu'au printemps, à moins toutefois que la faim n'oblige les sauvages hostiles à abandonner leurs campements pour aller chercher fortune de l'autre côté de la Roche Jaune.

Nuit de Noël ! Pas de réveillon pour nous. Chacun reste dans sa cahute, songeant probablement aux souvenirs lointains que cette date réveille. Au dehors, après une journée de tourmente, la nuit est claire ; les étoiles scintillent. Au dedans, la lampe brûle solitaire, en attendant l'heure habituelle du coucher. Rien ne distingue cette nuit de toutes les autres, et si le calendrier ne nous indiquait qu'aujourd'hui est le 24 décembre, aucun signe dans le ciel ou sur la terre ne nous révélerait ici que ce soir le monde chrétien est en fête, et que dans les familles, les petits et les grands enfants se réjouissent autour de l'arbre de Noël ! Et la messe de minuit ! Et l'hymne religieux de Victor Adam :

Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle
Où l'Homme-Dieu descendit jusqu'à nous...

Et l'orgue « aux longs accords », et tout le chapelet des sou-

venirs évoqués !... Comme ils sont loin dans le temps, et loin dans la distance ! *O tempo passato, perche non ritorni ?*

Jeudi 26 décembre.

Enfin, enfin, j'ai pris possession de ma *log house*. Hier, la journée de Noël s'est passée comme les autres, dans ma cabane, sauf que, le soir, j'ai dîné avec M. et Mme Marshal. Les lieutenants Nowell et Ellis étaient de la partie. J'ai fini ma soirée avec le docteur et Mme Gray qui avaient à dîner le major Furey et le lieutenant Hooton.

Ce matin, le déménagement a commencé aussitôt après déjeuner. Un fourgon est venu enlever d'abord la batterie de cuisine et le cuisinier, pour nous assurer à dîner dans notre nouveau logement ; puis un autre fourgon a déménagé mes malles et mes meubles. Ainsi du major Furey ; ainsi du docteur et de Mme Gray ; ainsi du lieutenant Norwell. Nous sommes les seuls *locataires* dont les *appartements* soient achevés, car nous demeurons dans le même bâtiment. Ce bâtiment se compose de sept pièces, de plain-pied cela va sans dire ; il est construit exclusivement en troncs d'arbres de huit à dix pouces de diamètre, superposés et reliés par de la boue et de larges copeaux, le tout formant muraille. Le toit se compose : de baliveaux sciés en long, et portant au centre sur un gros tronc d'arbre faisant poutre, et du bord de la toiture, sur les murs, puisque murs il y a. Au-dessus de ces demi-baliveaux, une couche de foin ; au-dessus de la couche de foin, une couche de terre naturelle : au-dessus de la terre naturelle, la neige gelée. Le toit étant presque plat, sept troncs d'arbres forment la hauteur de la façade qui a par conséquent huit pieds environ d'élévation, y compris un dernier tronc plus mince que les autres qui court au bord de la toiture en guise d'entablement, pour maintenir les baliveaux, le foin et la terre. Chaque chambre a quinze pieds carrés, une porte, deux petites fenêtres à six carreaux l'une (de vraies lucarnes), un plancher en bois de sapin et un poêle monumental orné d'un tambour qui en double à peu près la chaleur. Les chambres sont séparées par des murs de troncs d'arbres et de boue pareils aux murs extérieurs. Ils sont percés d'une porte entre la cuisine de chaque ménage et la chambre qui sert à la fois de salon, de chambre

à coucher, et de salle à manger, si l'on n'aime mieux manger dans la cuisine.

Ces *log houses*, humbles édifices de tous les défrichements dans les solitudes de l'Amérique du Nord, sont construites en été, de façon que la boue qui en est partie intégrante ait le temps de sécher avant les gelées ; on y peut braver à l'aise les hivers les plus rigoureux. Mais il faut se souvenir que les nôtres n'ont été commencées qu'après la venue de l'hiver, et que la construction s'en est poursuivie par des températures polaires, à travers des tempêtes de neige ou des froids à fendre les pierres. Pour les cimenter de boue, il a fallu maintenir de grands feux pour faire chauffer l'eau destinée à délayer la terre. Le ciment primitif n'étant pas plus tôt en place que la gelée le saisissait, le pénétrait et le transformait en un corps dur, moitié terre et moitié glace. Lorsqu'ensuite les tourmentes de neige sont venues avant que les portes et fenêtres fussent posées, la neige s'engloutissait à l'intérieur, s'y abattait en tourbillons, pénétrait dans les interstices inférieurs du toit, et restait fixée à toutes les anfractuosités des écorces. On en balaya tout ce qu'on put, et les poèles étant posés ce matin, « *nous entrâmes en jouissance* ».

L'intérieur de ma chambre était comme une chapelle de la Vierge au mois de mai, moins l'autel et la statue. Mais la neige et la gelée y fleurissaient partout en arabesques, en mousses d'albâtre, et en fusées fantastiques, tout cela d'un blanc éblouissant mais peu réchauffant. Le poêle était allumé : mais la porte restait ouverte à une atmosphère au-dessous de zéro Fahrenheit, pour laisser entrer malles et meubles, si bien que dans cette première lutte entre le feu et la glace, le feu fut battu. Il eut bientôt sa revanche. La porte une fois fermée, la température commença à monter avec une violence toute réactionnaire, et le poêle à tambour affirma sa puissance de la façon la plus incontestable. Sur quoi, la gelée et la neige se reconnaissant vaincues sans ressources se mirent à fondre en pleurs. Le dégel travailla à remettre la boue dans la condition où la gelée l'avait prise ; il l'attendrit, l'amollit, la liquéfia, et cette révolution intérieure traverse encore en ce moment les phases suivantes : 1° La boue se détache par fragments des parois et du plafond ; elle dégringole et souille d'un mouchetage incessant tout ce qui est exposé à ce verglas d'un nouveau genre ; 2° Grêle de

petits cailloux, lesquels, déchaussés de l'alvéole de boue qui les tenait captifs, s'empressent de profiter de leur indépendance, pour obéir aux lois de la pesanteur ; 3^e Des trous inaperçus d'abord se révèlent ; des fissures se produisent, et le vent du dehors y pousse des fusées de neige qui éclatent en gerbes, et saupoudrent mon plancher. Il neige dans ma chambre ; 4^e La chaleur atteint la neige et la glace dans les anfractuosités des murs, dans les interstices du toit, et jusqu'au fond des petites grottes où elles s'étaient cachées. Elles en sortent sous forme de cascabelles qui ruissellent de tous côtés. Il pleut dans mon nouveau logement, avec la pluie, la neige, les vents coulis, les petites avalanches de terre, m'y souhaitent la bienvenue. Est-ce que tout cela va durer longtemps ?

Thompson (mon planton), un Anglais yankeenisé, a passé son après-midi à boucher les trous, fissures, crevasses à mesure qu'ils se découvraient ou se produisaient, sortant, rentrant, travaillant au dehors, mastiquant au dedans, grimpant sur le toit, et il a eu peine à y suffire. George (mon domestique nègre) est ahuri. Il ne quitte le balai que pour prendre la serviette à épousseter, et ne cesse d'épousseter que pour rebalayer, trouvant à peine le temps de mettre de l'ordre dans mes affaires, de faire mon lit, de secouer mes couvertures. Je lui ai demandé s'il avait entendu parler du rocher de Sisyphe. « Jamais. » Je ne puis donc lui faire comprendre la similitude entre son travail sans cesse recommencé, et celui de Sisyphe ou des filles de Danaüs dont il ignore aussi complètement l'histoire. Enfin, le soir est venu. Les trous sont bouchés ; la neige ne pénètre plus chez moi, et les ruissellements se sont changés en égouttements de plus en plus languissants. La source en est, semble-t-il, à peu près épuisée. Mais les petites avalanches persistent ça et là et, par intervalles, le silence de ma chaudière est brusquement interrompu par le bruit sec d'un petit caillou tombant en cascade et rebondissant sur le plancher. Ma table, ma commode, mes chaises, mon lit sont mouchetés de petits éclats terreux qui me font regarder mon plafond d'un œil plein de méfiance. Il faut pourtant se coucher. Couchons-nous donc, et surtout couvrons-nous par-dessus la tête de la robe de buffle dont l'épaisse fourrure nous servira à la fois de couverture et de bouclier. Après tout, il ne faut pas oublier que la température de la chambre est facilement maintenue au

point le plus confortable, et que dans le logement de planches et de toile que j'ai quitté ce matin, ce n'était qu'à force de combustible qu'on arrivait à un résultat bien moins satisfaisant. Le feu éteint, le froid y régnait sans conteste, et de la façon la plus tyrannique. La nuit on y sentait son nez geler au bord de la couverture, et s'il eût fallu sortir du lit avant que le poêle rallumé eût rouillé pendant un quart d'heure, on eût grelotté comme en plein air. Là aussi il y avait des fissures produites par la contraction des planches poreuses du cotonnier. Pour s'y défendre des vents coulis et des fusées de neige, il fallait les calfater d'étoipes goudronnées, comme un vieux navire qui fait eau par toutes ses coutures. Ainsi, à tout bien considérer, malgré cette première journée d'épreuve, je reste convaincu que ma nouvelle carapace, pour être d'un aspect plus primitif et moins plaisant que la première, n'en sera pas moins infiniment plus confortable pour braver les rigueurs d'un long hiver, d'un hiver tel que le ciel en inflige aux plaines glacées du Dakota.

Vendredi 27 décembre.

Et ce n'était pas sans raison que je regardais mon plafond d'un œil plein de méfiance, hier avant de me coucher. Pendant la nuit j'ai été réveillé d'un profond sommeil par un emplâtre de terre qui m'est tombé sur le nez. Aussi, mon premier soin, en me levant, a été de m'assurer tout ce que j'ai pu me procurer de vieilles tentes hors de service, pour en faire une tenture à mon intérieur. Comme opération préliminaire, j'ai armé mon planton d'une truelle et je l'ai mis à replâtrer partout la boue, ce qui ne s'est pas fait sans découvrir et reboucher encore de nouveaux jours dans mes murs. Après quoi, nous nous sommes mis à tapisser, mon domestique et mon planton sous ma direction.

Dimanche 29 décembre.

Le travail a duré trois jours pleins à découper de vieilles tentes pour en extraire les meilleurs morceaux, à les ajuster à leur destination nouvelle, à les placer et à les clouer de façon à en tirer le meilleur parti possible, le tout entremêlé de remuements de meubles, de balayages, d'époussetages à n'en pas

finir. Enfin, la besogne est terminée ; murailles boueuses et plafond ou plutôt tôt à interstices, tout a disparu sous une tenture de toile plus ou moins blanche, en réalité plus ou moins propre, mais beaucoup plus réjouissante à l'œil. Avec une bonne imagination et de mauvais yeux, on pourrait se figurer qu'on est dans une chambre plâtrée, n'étaient deux gros troncs d'arbres en croix supportant la toiture, et qui conservent au logement son caractère purement rustico-militaire. Et quel poêle mirifique ! Avec trois bûches il devint inapprochable, et vous renvoie à l'autre bout de l'appartement. Avec six, je crois qu'il chaufferait à lui seul une salle de spectacle. En doublant la dose, ma chambre serait une étuve, et j'irais me rouler nu dans la neige comme les paysans russes prenant leur bain national. Maintenant, le feu peut s'éteindre à dix heures du soir. L'hiver n'aura point pénétré chez moi au bout de huit ou neuf heures, et je ne dépendrai plus de la ponctualité de mon nègre George pour me lever à sept heures du matin.

Au dehors, quel terrible contraste ! La neige s'est tellement élevée sur les plaines que nos communications sont devenues très précaires, soit avec le fort Rice, soit avec le fort Totten. Quant au fort Bufford, les Indiens hostiles s'en mêlant, nous n'y comptons plus pour le reste de l'hiver.

Le 16 de ce mois-ci, Bismorin surnommé *La Bombarde* (c'est un métif canadien) est parti d'ici avec deux Indiens Yanktonahs engagés pour transporter nos correspondances au fort Rice. Ils devaient rencontrer le 17, à mi-chemin, un autre parti venu du fort Rice. A la station bâtie récemment à cette intention, ils devaient échanger les dépêches et être de retour, les uns et les autres, le soir du troisième jour ou le quatrième au plus tard. Le quatrième jour et les suivants se sont écoulés sans nous apporter de leurs nouvelles, et ce n'est que le 27 que *La Bombarde* a reparu, seul et sans correspondances. L'histoire du voyage est toute une odyssée. Bien que la neige fût tombée fréquemment et abondamment pendant le mois, ils ne s'attendaient pas à la trouver si haute dans les plaines. N'ayant point de traîneaux à chiens avec eux, ils éprouvèrent dès l'abord de grandes difficultés. Non seulement la neige était haute partout, et atteignait quatre à cinq pieds au passage des ravines ; mais le froid excessif avait congelé la surface en croûte glacée qui, se brisant sous les pieds des chevaux, les blessait aux jambes,

leur déchirait la peau et les affaiblissait ainsi sensiblement. Ils arrivèrent néanmoins au rendez-vous. L'autre parti y était arrivé le premier, les avait attendus dans la cabane construite à cet effet, et, ne les voyant pas venir, avait rebroussé chemin, sans pousser plus loin, en dépit des ordres qu'ils avaient reçus. Le feu qu'ils avaient allumé n'était pas encore éteint lorsque nos hommes arrivèrent, et comprirent qu'ils auraient à aller jusqu'au fort Rice. Pendant la nuit, deux des chevaux prirent peur, probablement à l'approche de quelques loups. L'un brisa son licou, l'autre réussit à le faire glisser par dessus ses oreilles, et tous deux disparurent dans les fourrés, la station se trouvant sur la rive du fleuve. Au matin, il fallut courir après eux dans la neige. Un des deux Indiens eut les pieds gelés, et l'autre étant le seul à qui restât encore sa monture continua sa route avec les lettres pour le fort Rice : « Je t'attendrai quatre jours, lui avait dit La Bombarde. Alors j'aurai retrouvé mon cheval et confié ton compagnon à quelques-uns des tiens ; de sorte que nous retournerons ensemble sans perdre plus de temps. » L'Indien parti, le métif finit après des fatigues inouïes à retrouver les deux chevaux entre les mains de Ishta-sapah qui les avait trouvés en s'en retournant avec sa suite au fort Rice. Il ne fit aucune difficulté pour les rendre aussitôt, et se hâta avec les autres vers la station où se trouvait leur homme aux pieds gelés. Ils l'emmenèrent avec eux, et il est probable qu'ils réussiront, par leur traitement empirique, à lui rendre l'usage de ses deux jambes.

La Bombarde, resté seul, attendit en vain son autre compagnon au delà du terme fixé. Ses allumettes s'étaient ou perdues ou mouillées ; il n'avait plus de feu. Ses provisions s'étaient épuisées durant tous ces retards ; il n'avait plus rien à manger. En allant à la découverte, il apprit de quelques Indiens chassant dans les couverts que celui qu'il attendait s'était rendu au fort Rice, et qu'ils l'avaient rencontré s'en revenant. Le métif reçut d'eux quelque peu de nourriture pour lui donner la force de revenir au plus vite au fort Stevenson. Il se remit en route ramenant avec lui le cheval de l'Indien estropié, et le sien propre (tous deux appartenant au gouvernement). Malgré le froid et la faim qui le pressaient d'arriver au plus vite, il ne put revenir en moins de trois jours — trois jours encore de misère, de fatigue et de souffrance. — Quant à l'Indien, il ne

l'a pas rencontré, et jusqu'ici nous n'en avons aucune nouvelle.

Telle est l'histoire de notre dernière expédition postale pour le fort Rice, ce qui n'empêche qu'il en parte une autre demain lundi ; celle-ci composée d'un soldat, d'un charretier employé par le quartier-maître (Martin, mon professeur de Sioux) et de l'invincible La Bombarde. Ce La Bombarde est étonnant. Il prend ces épreuves diaboliques avec un sang-froid stoïque et je dirais presque une philosophie que rien ne décourage. Il faut qu'il en ait vu bien d'autres, pour être arrivé à ce point de regarder son dernier voyage comme chose toute naturelle, et pour le recommencer à nouveau au bout de trois jours.

Lundi 30 décembre.

Toutes nos communications sont plus ou moins en désarroi. Les hommes de la malle de Bufford à Totten, partis avant-hier pour le lac du Diable, sont revenus découragés par les obstacles, bien qu'ils eussent un traîneau attelé de quatre chiens. Ils vont reprendre un renfort d'attelage au fort Berthold où ils sont stationnés, depuis que deux de leurs stations ont été abandonnées pour la route de la Rivière aux Souris (Mouse River). Puis ils repartiront demain ou après-demain pour tenter encore l'aventure. Nous-mêmes nous avons envoyé un courrier dans la même direction, le 20 de ce mois. Entre Stevenson et Totten, on se rappelle qu'il existe cinq stations ou cahutes où nos hommes peuvent du moins trouver refuge chaque nuit. A la station mi-chemin (la troisième), ils auraient dû rencontrer le courrier de Totten, le soir du troisième jour, c'est-à-dire le 22, et être de retour ici le 25 au soir. Aujourd'hui 30, à dix heures du soir, ils n'ont point encore reparu. C'est donc déjà cinq jours pleins de retard. S'ils n'arrivent pas demain, notre nouveau courrier partira après-demain sans que nous ayons reçu les lettres et journaux qu'aurait dû nous rapporter celui qui a été expédié le 20. Ce sont gracieusetés de l'hiver du Dakota.

Mardi 31 décembre.

L'année 1867 est arrivée à ses derniers moments. Dans deux heures, elle aura cessé d'être et aura rejoint dans le gouffre du passé des millions d'autres années dont quelques milliers seule-

ment nous ont laissé leurs traces distinctes et dont une quarantaine à peine — un rien — ont leur place dans ma mémoire. Pour lui dire adieu, je n'ai ni famille, ni amis autour de moi. Aucune horloge ne sonnera pour moi son glas aux douze coups de minuit. Aucun bruit familier, aucune célébration domestique ne signalera l'instant fatidique pendant lequel 1868 va succéder à 1867.

Pour prendre congé de la moribonde, et pour souhaiter la bienvenue à son héritière, je suis seul dans une *log house* au fond des déserts du continent américain, songeant à mes chers absents et regardant en arrière dans les jours écoulés. Et quelle variété de lieux et de fortunes dans la succession de ces premiers jours de l'an !

1840. — A Tours, près du lit de souffrances de mon père, mort dix jours après.

1841. — A Paris. Vie de jeune homme.

1842. — A New-York. Vie de gentilhomme voyageur.

1843. — A Paris, vingt-cinq jours avant mon mariage. Période du grand monde parisien.

1845-1846-1847. — A Venise. Or et soie. Peinture, musique, quelques études historiques ; force plaisirs de société ; sans regret du passé, sans inquiétude pour l'avenir ; jouissant des jours comme ils viennent.

1848. — New-York. Peinture, musique et journalisme, le tout en amateur et à mes heures.

1849. — Charleton. Courant le monde, en route pour l'île de Cuba.

1850. — New-York. *La Revue du Nouveau-Monde*. Occupation sérieuse.

1852. — Tours. Resserrer les liens de famille, et raviver les souvenirs d'enfance.

1853. — Château de la Fougeraie. Existence du gentilhomme campagnard.

1854. — Paris. Vie de loisir et de liberté.

1855. — New-York. Six ans de journalisme comme occupation régulière. Les enfants grandissent.

1862. — Colonel ; sous la tente auprès de Washington en face de l'ennemi.

1863. — En campagne devant Fredericksburg.

1864. — A New-York, dans l'intervalle de deux commandements comme officier général.

1865. — Dans les lignes devant Petersburg.

1866. — A New-York. *Otium cum dignitate.*

1867. — A Brest. Travaux d'écrivain comme entr'acte aux aventures militaires.

1868. — Au fort Stevenson. Dakota.

1869. — ? ? ? ? ? — Qui sait ?

Et, en remontant la filière de ces dates, que d'événements, petits et grands, j'y rencontre ! Que de révolutions dans l'existence des nations ; que de singuliers revirements dans ma vie ! Comme le chagrin s'y mêle au plaisir, l'ombre à la lumière ! Que de nuages ont passé sur le soleil, qui devaient être des ténèbres éternelles, et qui ont disparu sans laisser d'empreinte ! Que de personnes rencontrées, que de choses observées, que de réflexions suggérées, que de notions acquises dans ces voyages d'un monde à l'autre ; d'un côté à travers la France, l'Angleterre, l'Italie, la Belgique, la Suisse, l'Autriche, et de l'autre, à travers les Etats-Unis, le Canada et l'île de Cuba ! Et quelle école philosophique que celle d'une guerre gigantesque de quatre ans, pour couronner les expériences et les connaissances d'une vie nomade de vingt ans ! Et cependant, que sais-je ? Au bout de tout cela, en comparaison de tout ce que je pourrais encore apprendre si la vie n'était trop courte, et si l'on n'oubliait avec les années, la moitié de ce qu'on a appris. Le peu de grec que je savais, je l'ai oublié, je ne sais quand, n'ayant jamais eu l'occasion de m'en servir. Le latin, je l'ai perdu, du jour où j'ai appris l'italien. J'aurais désappris l'italien en étudiant l'espagnol si je ne m'étais arrêté à temps. Et maintenant, j'apprends le sioux qui ne me fera rien oublier.

Combien de choses n'ai-je pas oubliées en histoire, en mathématiques, en littérature ancienne ! Si bien que je me demande parfois si la somme de mes connaissances acquises depuis trente ans dépasse de beaucoup la somme de celles que j'ai perdues pendant le même laps de temps. En tout cas, celles-là sont d'un ordre beaucoup plus élevé et beaucoup plus pratiques. C'est là qu'est le grand avantage, et le grand progrès. — La jeunesse rêve la vie, l'âge mûr la pratique. Celui-ci la connaît à fond : celle-là la soupçonne à peine. Avec quel sentiment de pitié je me retrace aujourd'hui telle phase de ma

première jeunesse, et ces petites choses et ces vaines illusions qui, alors, en faisaient l'occupation et l'enivrement !

Mais après tout, est-ce donc dans ce qu'à cinquante ans nous appelons les choses sérieuses, dans ce que nous décorons des pompeuses épithètes : nobles ambitions, — glorieux travaux, — carrières *exemplaires*, — *hautes* connaissances, que la vie se révèle à nous avec le plus d'intensité, dans l'aspiration, dans la jouissance ou dans le désappointement ? Où est le foyer le plus ardent du cœur, de l'âme, des facultés ? Dans la passion ou dans la raison ? Tout est logique en ce monde. L'âge des passions d'abord : l'âge de la raison ensuite. Celui qui n'a pas traversé ces deux phases n'a vécu qu'à moitié. Qui n'a eu que des passions ne connaît qu'une face de l'existence ; qui n'a eu que de la raison n'est pas plus avancé ; et qui a renversé l'ordre naturel des deux périodes n'a été qu'un fou du commencement jusqu'à la fin.

Je n'ai pas du moins ce reproche à m'adresser, et n'ai point fait les choses hors de saison. Aussi, malgré les jours d'orage, que de beaux jours de soleil dans mon printemps, dans mon été, et dans mon automne ! Si j'avais à recommencer la vie, je l'accepterais encore jour pour jour, telle qu'elle s'est écoulée jusqu'ici.

Et je vous reverrais encore comme je vous ai vues, et je vous aimerais encore comme je vous ai aimées, vous dont je m'efforce en vain de rien dire ici, bien que ma pensée soit toute pleine de vous... vous qui, lorsque je regarde en arrière, illuminez mon passé où par vous le jour brille, où sans vous la nuit se fait... Vous qui m'apparaîssez encore jeunes et belles, et charmantes comme autrefois, et qui n'êtes plus aujourd'hui que des fantômes envolés vers d'autres sphères, ou des cœurs fidèles attachés encore à celle-ci. A travers la tombe comme à travers l'espace, mon âme s'élance, et ma pensée vous rejoint...

Année 1867, adieu ! Aucune autre ne me rendra jamais ce que tu m'as enlevé... à moins que dans une autre vie...

La nuit est à demi voilée ; les étoiles ne jettent que des lueurs incertaines, se dérobant à demi derrière les vapeurs flottantes de l'atmosphère, comme si elles craignaient de me livrer le secret que je leur demande. Mais dans le doute, il reste toujours place pour l'espérance, — et l'espérance qui s'endort en deçà de la mort, se réveille au delà...

1^{er} janvier, mercredi.

Le ciel du Dakota a fait mauvaise mine à la naissance de l'année 1868. Le froid s'était beaucoup adouci, au point que le thermomètre est remonté pendant quelques heures, presqu'au point de congélation ; mais il tombait un mélange de neige et de verglas des plus maussades. Le soleil a pourtant essayé de se montrer. Comme un bon prince, il s'est laissé entrevoir quelques instants, après quoi la journée s'est terminée sans lui. Qu'aurait-il vu, du reste, d'inusité, au fort Stevenson ? Les officiers sont venus me faire la visite d'usage dans la matinée, et à leur tête, je suis allé offrir les vœux de circonstance aux quatre dames qui sont ici avec leurs maris, et qui avaient emménagé dans leurs nouveaux quartiers hier et avant-hier. Les compliments du jour échangés, les rafraîchissements dégustés, chacun est rentré chez soi. Ceux des officiers qui étaient encore au camp ont diné avec le lieutenant-colonel Powel, qui doit passer encore une nuit sous sa tente. Les hommes ont travaillé autant et plus qu'à l'ordinaire, pour que tout le monde puisse être casé demain soir ici.

Jeudi 2 janvier.

...Ce qui a eu lieu en effet. Toute la journée a été employée à compléter le déménagement. Les malades ont été transportés dans le nouvel hôpital. Le 1^{re} compagnie a pris possession de son nouveau quartier. La musique de même. Tous les officiers sont ce soir dans leurs *log houses*. Depuis quelques jours déjà, tous les approvisionnements du commissaire et du quartier-maître avaient été transportés dans le grand magasin. La boulangerie est en activité ; la poudrière est garnie ; les bureaux fonctionnent, la prison... J'ai oublié de mentionner qu'hier, à l'occasion du jour de l'An, j'ai renvoyé à leurs compagnies tous les prisonniers attendant, soit leur procès en cour martiale, soit la confirmation de leur sentence qui, depuis des mois, ne leur avait pas été notifiée encore. J'avais été autorisé à prendre cette mesure, par le Gent'l Terry, en considération des retards prolongés que l'expédition des dossiers et la constitution des cours martiales éprouvent forcément par suite de son absence. Le Gent'l Terry fait partie de la Commis-

sion des Affaires indiennes, et il a été contraint de quitter son commandement depuis quatre mois pour aller conclure des traités de paix avec les Indiens hostiles sur la rivière Platte, et sur le chemin de fer du Pacifique. Cette absence et la lenteur des communications à cette saison de l'année rendaient la libération provisoire des prisonniers désirable à tous les points de vue, — car il en est parmi eux qui ont déjà subi une incarcération préventive plus longue probablement que la peine que la sentence de la Cour leur infligera. J'espère qu'il leur en sera tenu compte. — Il ne reste donc plus aujourd'hui que quatre prisonniers maintenus par suite de la nature plus sérieuse de leur inculpation, vol ou insubordination, ou par suite de la date récente de leur écrou. — On comprend que prisonnier veut dire un homme arrêté qui travaille tout le jour aux dures besognes du camp sous les yeux de la garde, et dort la nuit sous la même surveillance, — l'un d'eux avec une chaîne et un boulet au pied.

Point de nouvelles du fort Rice, et point de nouvelles du fort Totten. Une nouvelle malle a été expédiée pour le fort Rice le 30 décembre (lundi dernier) et une autre pour le fort Totten hier 1^{er} janvier. Espérons que celles-ci auront meilleure chance que les deux précédentes.

Vendredi 3 janvier.

Enfin nous avons reçu un courrier du fort Rice. Les trois hommes envoyés le 30 décembre, ont rencontré ponctuellement ceux partis du fort Rice le même jour. Nos deux Indiens étaient avec eux, — celui qui avait eu les pieds gelés presque complètement rétabli.

Peu de lettres nous arrivent par cette voie. J'en ai pourtant reçu deux de France, mais d'une date antérieure aux dernières que j'ai reçues, il y a trois semaines, par la voie du fort Totten. Ce sont surtout les journaux qui nous viennent par le fort Rice. Par ceux que nous avons reçus aujourd'hui, nous voyons que tous les régiments d'infanterie et d'artillerie vont être graduellement réduits au minimum de 50 hommes par compagnie, à mesure que les éventualités éclaircissent leurs rangs. La conséquence probable sera, si la paix ne se conclut pas au printemps prochain avec les Indiens hostiles du Dakota,

que le gouvernement devra augmenter le nombre des régiments sur le Haut-Missouri. Il est heureux pour nous que cette mesure ne puisse se réaliser ici que lorsque les forts de mon commandement seront terminés. En lisant les journaux, je m'estime heureux d'être loin des sphères où s'agit la politique. Ce qui se passe là-bas est écœurant, et dans le Sud, parmi les Etats autrefois en rébellion, les commandants militaires pourraient dire l'un à l'autre, comme le chef Incas à son ministre, tous deux sur le gril : « Et moi, suis-je donc ici sur les roses ? »

Dimanche 5 janvier.

Pour la première fois depuis longtemps, nos hommes n'ont pas travaillé le dimanche. Maintenant que nous voici casés tant bien que mal dans nos quartiers d'hiver, la besogne leur sera beaucoup moins lourde, et ils reprendront régulièrement leur repos du dimanche, et la suspension des travaux le samedi dans l'après-midi, pour se préparer à l'inspection hebdomadaire du lendemain. Du reste, eussent-ils encore eu de l'ouvrage pressé à faire, que c'eût été impossible aujourd'hui, du moins au dehors. La journée a été la plus horrible qu'on puisse imaginer. Le vent n'a cessé de souffler violemment du Nord, et de charrier des nuées épaisse d'une neige fine et glacée. En venait-il aussi du ciel ou bien la tourmente l'avait-elle toute ramassée sur les plaines pour remplir l'atmosphère de ces tourbillons, vagues aériennes qui courrent éperdues comme celles de l'Océan sous le fouet furieux des tempêtes ? Nous l'ignorons. Ce que nous savons, c'est qu'on pouvait à peine discerner les objets à la plus courte distance, — et non pas en faisant face au vent, car la neige alors permettait à peine d'ouvrir les yeux et cinglait le visage, comme si une main invisible l'eût fouaillé avec des lanières aiguës... Qu'on se figure, si l'on peut, ce qu'est un temps pareil par un froid de 14 degrés *au-dessous* de zéro Farenheit. Aussi, personne n'a-t-il mis le nez dehors. Chacun est resté prisonnier dans sa hutte. Il faut nous y faire. C'est désormais notre destinée pour la plus grande partie des jours de l'hiver.

Dans notre captivité forcée, nous n'avons même pas la ressource de regarder au dehors. Nos vitres sont couvertes

d'une couche épaisse de glace qui arrête le regard et intercepte même en partie la lumière. Un froid vif couvre d'habitude les vitres d'un appartement chauffé à l'intérieur, d'une couche de glace en aiguilles diamantées qui brillent du moins au jour. Mais ici, le cas est différent ; je suppose que la grande humidité se dégageant de la boue à mesure qu'elle sèche, en est la cause. Toujours est-il qu'il se forme sur nos carreaux une couche, non pas de glace, mais de *neige*, qui atteint jusqu'à plus d'un demi-pouce d'épaisseur. Quand elle est arrivée à ce point qu'elle intercepte le jour, on la peut aisément gratter avec une lame de couteau, sauf une mince couche inférieure qui adhère aux vitres sous forme de glace, mais à travers laquelle la lumière passe sans difficulté. Nous n'y voyons pas plus au dehors, mais nous y voyons beaucoup mieux dedans. N'est-il pas curieux que la chaleur de la chambre qui est certes très élevée comparativement, ne puisse pas faire fondre cette mousse glacée qui finirait par nous plonger dans l'obscurité, si on ne l'enlevait chaque jour ?

Lorsque à l'extérieur, la neige s'accumule sur les vitres, elles restent, au contraire, parfaitement transparentes. Une de mes croisées étant à demi ensevelie sous un amas de neige qui la partageait diagonalement, toute la partie couverte était inaltérée ; toute la portion exposée à l'air était obscurcie par cette cristallisation. Mais lorsque mon planton eut creusé et balayé le tas à l'extérieur, les carreaux se couvrirent en quelques minutes du même voile opaque que les autres.

Comme le dos de la *log house* est exposé aux vents du Nord-Est et présente dans cette direction un angle rentrant formé par la cuisine, la neige s'entasse dans cette sorte de cul-de-sac, et elle est déjà arrivée à hauteur du toit, c'est-à-dire à huit pieds environ d'élévation. C'est le côté chaud du bâtiment. Il est protégé par ce rempart hivernal auquel il restera adossé jusqu'au printemps.

Ce soir, la tempête semble plutôt augmenter que décroître. Le vent chante une chanson mélancolique en se heurtant au tuyau du poêle, sur le toit de la cabane qu'il fait vibrer. Nos courriers seront sans doute restés tout le jour à l'une des stations. C'est autant de retard dans l'arrivée des lettres que nous attendons impatiemment du fort Totten.

Lundi 6 janvier.

Si la journée hier était, comme je l'ai écrit plus haut, « la plus horrible qu'on puisse imaginer », celle d'aujourd'hui dépasse ce que l'imagination peut se représenter, — car incontestablement, le temps a trouvé moyen d'empirer. Je l'eusse cru impossible, avant de l'avoir vu et éprouvé. Hier soir, quand je m'étais endormi, le vent chantait ses gémissements dans le tuyau de mon poêle dont il s'était fait un tuyau d'orgue. Ce matin, quand je m'éveillai, c'était comme un concert furieux de sifflements et d'imprécations modulés sur le ton le plus vêtement. — La tempête ne s'est pas calmée pendant la nuit, pensai-je. Bientôt mon domestique ouvrit ma porte, comme on venait de sonner le réveil. Seulement, il sauta à l'intérieur plutôt qu'il n'entra, et referma la porte derrière lui avec une précipitation évidente. J'ouvris les yeux pour me rendre compte de cette invasion *ex abrupto*, et à ma grande surprise, j'aperçus mon homme tout blanc de la tête aux pieds, — une véritable statue de neige, — d'autant plus que la gelée donnait à son pardessus une raideur sculpturale. « D'où diable venez-vous ? lui demandai-je. — De ma chambre. (Il faut savoir que la chambre de George n'est séparée de la mienne que par la salle à manger formant l'angle du bâtiment, et la cuisine en retour, — une distance de 25 à 30 pas au plus.) — Et j'ai cru que je ne trouverais jamais la porte. Le bâtiment est à moitié enfoui sous la neige, et il est impossible de voir devant soi. — La continuation d'hier, pensai-je à part moi, et je me rendormis à moitié, tandis que George, qui a le grand mérite de ne parler que quand on l'interroge, allumait le feu et brossait mes habits, sans autre explication. Quand il se fut retiré, je me levai sans hâte, et m'habillai en flânant, attendant l'heure du déjeuner. L'heure du déjeuner se passa et une autre encore, sans que George vint m'annoncer que j'étais servi. Surpris de ce retard insolite, je résolus d'en aller reconnaître la cause, et j'ouvris ma porte. A l'instant même, l'air du dehors se rua à l'intérieur sous la forme d'une épaisse nuée de vapeur ; un tourbillon de neige me frappa en plein visage et me saupoudra de blanc de la tête aux pieds. Quelque peu saisi, j'hésitai sur le seuil et regardai devant moi. Rien n'était

visible qu'un voile blanc opaque que le vent emportait en bloc sans le déchirer, et derrière lequel se cachaient les bâtiments qui ne sont pourtant qu'à quelques pas de ma porte. Je regardai à mes pieds, et l'empreinte des panneaux m'apparut moulée sur la paroi d'un tas de neige de trois pieds de hauteur appuyé d'un côté à la chambranle, et de l'autre, s'abaissant de deux pieds environ, là où George avait fait sa trouée, et où le remous de l'air continuait à creuser une sorte de sillon. Je voulus en voir davantage, et refermant la porte non sans quelque difficulté, je fus en deux ou trois enjambées à l'entrée de la salle à manger. Elle était ouverte, je sautai à l'intérieur. La neige avait tout envahi: le plancher, table, chaises, meubles, et jusqu'aux murs qu'elle ornementait de blancs festons. Pour produire ce résultat en une nuit, il avait suffi d'un interstice d'un doigt d'épaisseur laissé par négligence au haut de la porte qui ne portait pas de ce côté sur son cadre. Par là, la neige chassée par la tempête, s'était élancée en nappe, pour aller retomber partout en poussière glacée. Mon planton, mon domestique et celui du major Furey s'escrimaient tous trois de la bêche et du balai, mais c'était peine perdue. Pour rejeter la neige au dehors, il avait fallu ouvrir la porte; la porte ouverte, il en rentrait autant qu'on en enlevait. Les trois travailleurs ressemblaient à trois bonshommes de neige et finirent par abandonner l'entreprise, se bornant à nettoyer le seuil de façon à pouvoir refermer la porte.

Mais comment déjeunerions-nous? Je regardai dans la cuisine, par le guichet ouvert dans le mur pour la commodité du service. La cuisine ressemblait à un décor d'opéra en petit. Les longues aiguilles de glace qui pendaient du toit lui donnaient l'aspect d'une grotte à stalactites, que les caprices de la neige en panache, en fusées et en ondées marquaient d'un caractère tout à fait fantastique. Au milieu de cet encadrement étrange, le cuisinier captif surveillait la cuisson d'un *beefsteak* qui me fut apporté ensuite à demi gelé dans ma chambre. Le cuisinier n'a pu être délivré de la journée. Il est bloqué dans sa cuisine par un amas de neige compact sous lequel la porte, par suite de sa position, reste complètement ensevelie. Mais il a utilisé sa captivité, en bouchant activement tous les trous, fentes et interstices dont il avait jusqu'ici négligé de s'occuper. A quelque chose malheur est bon. Je me figure la surprise de

l'artiste culinaire, lorsque ce matin, en émergeant de ses couvertures où il avait dormi d'un excellent somme, il a trouvé son logement ainsi métamorphosé. Il a dû s'imaginer qu'il rêvait encore.

Toute la journée s'est écoulée sans la moindre variation dans le temps. Toujours le thermomètre à 22 et 23 au-dessous de zéro ; toujours la neige fouettée par la tempête à travers l'atmosphère opaque ; toujours le vent du Nord hurlant et sifflant, — et toujours le concert lamentable dans le tuyau de mon poêle. Le service du bois et du charbon n'a pu se faire. Heureux ceux qui, comme moi, se sont trouvés en avoir une provision suffisante pour deux jours pleins. Mais comment nous chaufferons-nous demain si la tourmente ne s'apaise pas cette nuit ?

Il va sans dire que, de la journée, je n'ai vu personne que mon domestique. Ouvrir la porte était toute une affaire, car si la paroi de neige s'écroulait à l'intérieur, il fallait de toute nécessité la rejeter au dehors ou la porte ne se refermait pas. Et pendant ce temps, l'air se précipitait en nuées de vapeurs, et la neige se ruait en tourbillons.

Il a cependant bien fallu ouvrir la porte au dîner : deuxième beefsteak, deuxième tasse de café au lait ; mais il y avait un dessert : une tranche de *peach pie*. Après quoi, je me suis rebarriqué à double tour, et me suis remis à lire, à écrire et, par manière de délassement, à approfondir sous toutes ses faces le problème du cavalier sur l'échiquier. Les heures ont passé du même vol que s'il eût fait le plus beau temps du monde : rien ne les hâte et rien ne les retarde, quoiqu'il nous plaise parfois de leur reprocher trop de rapidité ou trop de lenteur, au gré de nos plaisirs ou de nos peines, de nos craintes ou de nos désirs.

Ce soir encore je vais m'endormir à la chanson du vent qui poursuit sa mélodie sans faiblir. Une de mes fenêtres est complètement sous la neige. J'espère qu'au moins l'autre me laissera voir le jour, sinon le soleil à mon réveil. Quarante-huit heures d'une pareille tempête, c'est plus que suffisant pour apprécier pleinement les rigueurs sauvages d'un ciel d'hiver au Dakota.

Mardi 7 janvier.

En m'éveillant ce matin d'un rêve très net, très précis, dans lequel je me suis entretenu avec des âmes qui ne sont plus de ce monde, j'aperçus le reflet des premières lueurs du jour sur le rideau de calicot rouge de ma fenêtre. Celle-là du moins n'était pas encore sous la neige. Je prêtai l'oreille. La chanson du vent n'était plus qu'un murmure presque imperceptible, et j'en conclus que le beau temps était enfin revenu. Cependant un silence profond se prolongeait au dehors, ce qui me donna à penser. L'heure s'écoulait, George ne paraissait pas. Le mieux était de me lever sans l'attendre. J'allumai donc moi-même le feu de mon poêle avec les quelques bûchettes ménagées dans ce but ; je fis ma toilette à loisir, et j'attendis jusqu'à 9 heures sans rien voir ou entendre venir. George devait être bloqué dans sa chambre, et dans l'impossibilité d'en sortir sans qu'on lui vînt en aide. Sur quoi je me décidai à ouvrir ma porte, au risque des difficultés que j'éprouverais à la refermer. Je me trouvai en face d'un mur de neige de quatre pieds de haut, au-dessus duquel je n'aperçus que le même voile blanc. La partie supérieure de l'entrée faisant lucarne, livra passage à la même nuée, et le même tourbillon de neige me frappa au visage. C'était la continuation sans variation de la journée d'hier, sauf que, pour une cause ou pour une autre, le vent avait cessé son concert dans le tuyau de mon poêle. Ce coup d'œil au dehors suffit pour déterminer un léger éboulement de neige. Ma porte refusa de se refermer. Il fallut courir à mon couleau de chasse à large lame, racler précipitamment l'entablement et le chambranle, nettoyer les rainures, et quand le pène rentra enfin dans sa gâche, un joli tapis de neige s'étendait *diminuendo* de ma porte à la moitié de ma chambre. Je m'armai philosophiquement du balai, ramenai la neige en tas sur les deux ou trois pieds de plancher laissés sans tapis là où s'ouvre la porte, puis au moyen d'une planchette à défaut de pelle, je transférai le tas de neige dans un *tub* de zinc qui se trouvait là fort à propos, bien que ce ne fût pas sa destination. Cet exercice domestique, je l'ai renouvelé sept ou huit fois dans la journée, pour chaque personne qui est entrée et, par conséquent, sortie de mon logis. J'ajou-

terai même ici que j'ai dû faire mon lit, préparer ma lampe, et en un mot être, comme dans *Le ménage de garçon*, « ma femme de chambre, mon domestique et mon portier », pour la raison toute simple que mon domestique et mon planton ne pouvaient arriver jusqu'à moi qu'à l'état d'hommes de neige, sous un pardessus poudré à blanc et raidi par la gelée au point de ne pouvoir guère l'ôter sans le déchirer, à moins d'attendre que les frimas dont il était imprégné ne fondissent en eau près de mon poêle. J'ai préféré me servir moi-même.

La neige a des rigueurs à nulle autre pareilles,
.....
L'Indien dans son tipi que couvre un toit de terre
Est sujet au *drift* hivernal,
Et la garde qui veille au poste militaire
N'en défend pas le général.

Ma porte refermée, j'attendis patiemment qu'on vint me délivrer, ce qui eut lieu une demi-heure plus tard. George ouvrit la tranchée, et perça un boyau ouvert jusqu'à ma porte, en me recommandant de ne pas l'ouvrir avant qu'il ne m'eût annoncé que je le pouvais faire sans crainte d'éboulement intérieur.

Les nouvelles qu'il apportait étaient loin d'être agréables. Un immense amas de neige s'était formé à l'angle du bâtiment, et s'étendait en s'abaissant graduellement jusqu'à quarante ou cinquante pas dans la direction du S.-E. La salle à manger avait complètement disparu, ensevelie sous la neige qui franchissait le toit sans obstacle. La cuisine était dans la même situation. Pour arriver jusqu'au cuisinier et lui faire passer du bois et des provisions, il avait fallu tailler une allée de cinq pieds de profondeur. L'appentis fermé où se trouvait notre vache laitière était également sous la neige. Il était à craindre que la pauvre bête ne fût étouffée ou morte de froid. Dans le bâtiment, j'étais jusqu'ici le seul bloqué par la neige qui passait devant la porte de mes voisins sans s'y arrêter, sauf en arrière du corps de logis où l'amas de neige était partout à la hauteur du toit. Quant au reste du fort, il ne pouvait rien m'en dire, car il était impossible de voir à cette distance, et à moins d'affaires obligatoires, personne n'irait jusque-là. 22 degrés au-dessous de zéro et une tempête du Nord, c'était

plus qu'il n'en fallait pour refroidir toute curiosité. — Du moins j'aurais à déjeuner, — un déjeuner tel quel, — et George était venu me prier de patienter sur cette bonne nouvelle. En attendant, il allait se mettre en quête de quelques morceaux de bois. Il en rapporta bientôt une brassée, en effet, provenant d'un tronçon d'arbre qu'il avait fendu à coups de hache ; mais le pauvre garçon rapportait aussi ses deux oreilles gelées, pour avoir cru pouvoir les exposer impunément à ce froid aigu, pendant moins d'un quart d'heure. Il eut recours aux frictions de neige répétées, mais elles restèrent sans effet ou, du moins, n'obtinrent qu'un effet partiel sur l'une d'elles qui, à l'heure du dîner, disparaissait à moitié sous une énorme ampoule. George n'avait pas jugé à propos de m'entretenir de cet accident avant le soir : le docteur à qui je l'ai envoyé lui rendra sans doute son oreille dans le *statu quo ante*.

Ce fut au tour de mon platon à prendre la bêche pour déblayer la tranchée et maintenir l'accès de ma porte libre. Et ce n'était pas une sinécure. La neige poussée par le vent, et glissant des deux talus, s'y amassait à raison d'un pied par heure environ. Mais Dupont — aujourd'hui, c'était un Français alerte et vigoureux qui était de service — s'animait plutôt qu'il ne se décourageait en face des difficultés. Toutes les deux heures, j'entendais sa bêche à l'œuvre ; à travers la porte, je demandais des nouvelles du temps. — Toujours la même chose. — Une fois seulement, Dupont m'annonça un changement favorable : on voyait le soleil, et le vent paraissait tomber. Alléché, j'ouvris ma porte... Le soleil ressemblait à une lanterne de papier : mais la neige était toujours aussi drue apparemment. Quant à mon platon, sous l'épaisse couche de neige qui l'enveloppait, rien n'apparaissait que son nez et ses pommettes. Son bonnet de fourrure n'était qu'un fromage à la glace, et son visage était masqué par les glaçons qui hérissaient ses moustaches, sa barbe, et jusqu'à ses sourcils, au point qu'on devinait plutôt qu'on ne voyait ses yeux. Malgré tout, il n'avait pas froid, disait-il ; chaud plutôt. Le vigoureux exercice auquel il se livrait lui tenait lieu de poêle.

En mettant le pied dehors, j'avais réussi à refermer vivement la porte derrière moi, de sorte que je pensai que, puisque le soleil se montrait, je pouvais bien en faire autant, — et je

pris ma distance pour voir où mon logis en était extérieurement. C'était tout simplement une montagne de neige avec deux percées ; l'une à l'Est devant ma porte, l'autre au Sud qui qui n'était guère qu'un grand trou oblique, pour pénétrer dans la cuisine. Quant à la salle à manger, elle gisait disparue sous la neige, comme Herculaneum sous la lave. Il me parut que tel était le sort de la plus grande partie d'un bâtiment pareil au nôtre, servant aussi de logement aux officiers, et situé de l'autre côté du fort. Je courus jusqu'à la cabane des domestiques ; je cherchai en vain des yeux l'écurie de la vache que je savais y être adossée, et en me retournant, je compris parfaitement comment George préférait se rendre à ma chambre, *en passant par-dessus le toit*. Il n'avait qu'à gravir le *drift*, d'un côté, et à le descendre de l'autre, tandis qu'en le contournant, il avait à faire un détour d'une centaine de pas, au risque de s'y égarer, ce qui était arrivé la veille au domestique du major Furey.

De retour de ma courte excursion, je venais de procéder au balayage et au grattage obligatoires, lorsque j'ai reçu la visite de deux officiers : Li's Parsons et Ward. Le premier, qui est commissaire aux subsistances, venait s'informer si j'avais de quoi manger ; plusieurs officiers qui n'avaient qu'un domestique et pas de platon, ayant fait, paraît-il, un jeûne forcé dans la matinée, avant de pouvoir rétablir leurs communications avec la surface de la terre. Mes visiteurs m'ont appris que le vent et la neige ont eu des caprices inexplicables. Tels logements sont aussi libres d'accès que s'il n'était pas tombé de neige ; tels autres sont littéralement engloutis. Ces derniers se trouvent être précisément ceux de trois officiers mariés dont le logis est dans une condition analogue à celle de ma salle à manger. Après eux, c'est moi qui suis le plus maltraité. S'ils sont pis que moi, tout mariés qu'ils sont, ils ne doivent pas être à la noce.

— L'hôpital est dans un état déplorable ; la neige y a pénétré de toutes parts par des fissures ouvertes par suite du tassement des adobes au bord des châssis. Quant à la pharmacie, elle est identiquement dans le même état qu'était ma cuisine hier matin ; une grotte de stalactites, ornée d'arabesques de neige, et d'un tapis *idem*. — Presque tout le monde, officiers et soldats, est sans bois à brûler. — Les officiers ont alimenté leurs

feux avec tout ce qu'ils ont pu sacrifier : boîtes et planches. Les hommes ont fait main-basse sur tout ce qu'ils ont pu trouver en ce genre. Enfin, on leur abandonne la provision de bois de sutler qu'ils lui remplaceront au retour du beau temps. — Le pis est qu'un *drift* (1) énorme s'est formé autour du coral qu'il a englouti en partie. On espère que les bœufs ont échappé sous les toiles à voiles tendues sur les hangars, pour les protéger ; mais on n'a pu encore arriver jusqu'à eux, et ils n'ont rien à manger.

La tempête rend impossible de transporter le foin des meules au coral, et d'ailleurs, l'accès des hangars n'est pas encore ouvert.

De son côté, le quartier-maître est venu vers quatre heures me rendre compte de ce qu'il a vu. Le *drift* a quatorze pieds de haut et, par une bizarrerie inexplicable, s'étend en demi-cercle, des anciens magasins au coral qu'il enveloppe. Les mules sont dans leurs écuries, envahies par la neige, mais n'ayant pas l'air d'en souffrir. Quelques-unes courent gaillardement au dehors ; toutes ont un surplus de fourrage, pour les entretenir en bon état. Voilà où nous en sommes, à la fin du troisième jour de cette effroyable tourmente.

Du *beefsteak*, je suis descendu à la simple tranche de jambon grillé. Il y a de quoi faire la grimace, mais la faim ne rend pas difficile sur le manger. Seulement c'est un abus de langage un peu fort que d'appeler cela *un dîner*. — A ce propos, je lisais l'autre jour dans une des revues de New-York (*The Galaxy*) le passage suivant : « Porc salé — cette abondance maudite de la civilisation américaine, un mets si abominable que même l'imposteur Mahomet l'interdisait à ses disciples et qui n'eût pas manqué d'être défendu aux chrétiens si l'on eût soupçonné qu'ils retombaient un jour si bas dans la barbarie que de s'en servir. »

Après *dîner*, puisque dîner il y a, — j'ai refermé la porte derrière George, et pour la dernière fois ayant procédé au nettoyage sus-mentionné, je me suis enfermé pour écrire ces notes avant de me coucher. Le temps s'améliore-t-il ? Je n'en sais rien, et je me garderais bien d'y aller voir. Je le saurai demain, lorsque retentira au dehors la bêche de Dupont et le pas de

(1) Amas.

George sur la neige. Pour ce soir, ayant bonne provision de bois et quelques livres, je me contente d'une chambre bien chauffée et d'une table bien éclairée, pour oublier confortablement les affaires et les misères du dehors.

Mercredi 8 janvier.

Quand je me suis éveillé, le jour ne pénétrait dans ma chambre que par un peu plus d'un carreau et demi. Tout le reste était sous la neige. En suivant la ligne du *drift*, je compris qu'il devait avoir recouvert entièrement ma porte ; mais je m'étais trompé. Dupont m'apprit bientôt du dehors qu'il n'y en avait *que quatre pieds* de haut dans la tranchée. Lorsqu'il m'eut rendu la lumière en dégageant ma fenêtre, et la liberté en dégageant ma porte, j'appris et je vis moi-même avec plaisir que le soleil brillait, et que la tourmente semblait terminée. Cependant, l'atmosphère était encore surchargée de cette terrible poussière de diamant, forme que prend la neige fouettée par le vent dans les grands froids. Le thermomètre avait remonté à peine. Il était encore à — 18. Pendant la nuit, il était descendu jusqu'à — 24. Dupont m'assura que « ce n'était plus rien ». Il m'était difficile de le croire sur parole, et je résolus de m'en assurer par moi-même après déjeuner (une autre tranche de jambon grillé, et de la morue. — Hélas !) Armé de pied en cap contre le froid, le nez et les yeux à peine hors des fourrures, je sortis.

Le *drift* sous lequel ma salle à manger était enfouie avait de beaucoup augmenté, sinon en hauteur, certainement en épaisseur. Il avait pris la forme d'une montagne flanquée d'une colline, tant sa base était élargie. Je reconnus alors que le vent, pour avoir diminué de violence, n'en continuait pas moins à souffler. Seulement, il avait passé au S.-O. C'était ce changement de direction qui maintenant protégeait l'entrée de mon logis et faisait que la neige, qui s'y ruait hier à raison d'un pied par heure, n'y atterrissait aujourd'hui qu'à raison d'un pouce par heure. Mais, par la même raison, ailleurs, les choses avaient pu empirer. De l'autre côté de la montagne, on ne se voyait plus. Le vent ramenait des bords du fleuve la neige qu'il y avait chassée. Elle fouettait tout obstacle faisant face au Sud, bondissait par-dessus la cuisine, courait sur le toit et de

ce côté rendait la place intenable. Je me dirigeai donc d'un autre côté, et j'allai visiter l'hôpital et un des quartiers de compagnie. La salle des malades est habitable, mais rien de plus, et malgré les deux poêles autour desquels se groupent en cercle les patients, il faudra encore plus d'un jour de travail pour la rendre quelque peu confortable. La pharmacie est telle qu'on me l'avait dépeinte : une grotte de neige. On n'ose y faire du feu avant de l'avoir déblayée, car tout serait inondé par le dégel.

8 Janvier 1868.

Les quartiers de compagnie n'offrent rien de particulier. Ils ont ce qu'on doit attendre de leur condition inachevée. Du moins, les *drifts* ne les ont point atteints, et leurs portes et fenêtres sont libres. Ainsi du quartier des musiciens construit en planches et dont toutes les ouvertures sont au Sud.

Pendant ma tournée, le vent n'avait cessé d'augmenter de violence. L'amélioration dans le temps n'avait été qu'une accalmie ; maintenant, la tourmente reprenait tous ses droits. Je ne pus donc pousser plus loin, mais avant de rentrer dans mon souterrain, j'examinai attentivement ce que ma vue pouvait embrasser. Un long *drift*, partant de ma future maison en construction, traversait le parallélogramme en deux parties à peu près égales, par une crête de neige d'environ cinq pieds de haut. Elle inclinait légèrement au Sud jusqu'en face de l'hôpital où elle se redressait à une élévation double, et s'établait sur une épaisseur triple derrière le corps de garde, qu'elle enveloppait jusqu'au toit. A l'angle Nord-Est, le logement habité par Adjt. Gen'l. M. Marshal, était à peu près dans la même condition que ma salle à manger, et les deux autres habitants du corps de logis ne paraissaient guère moins victimes.

Rentré chez moi, j'ai eu par le lieutenant-colonel Powell quelques détails sur leurs mésaventures. M. Marshal et sa jeune femme n'ont pas ouvert leur porte depuis dimanche. Leur seule communication à l'extérieur est par la porte de leur cuisine. Encore a-t-il fallu l'ouvrir à la bêche dans une masse de neige qui les bloque complètement. La nuit dernière, leur dernière fenêtre a été ensevelie comme le reste,

et ils ont dû s'éclairer aux flambeaux jusqu'à ce qu'une tranchée eût été ouverte pour leur rendre la lumière du jour. Le pis est que la neige s'est introduite abondamment entre le toit et leur plafond de toile, et jusque dans le tuyau et dans le tambour de leur poêle qu'il a fallu vider avant d'y pouvoir rallumer le feu. Alors la chaleur a produit de tous côtés des petites cataractes contre lesquelles on a dû parfois chercher refuge dans leur cuisine.

C'est là un désagrément dont tous, excepté moi, ont à souffrir. Cette heureuse exception en ma faveur est due à cette circonstance que seul j'ai attendu, pour tendre mon logement, que j'en eusse fait boucher tous les trous et toutes les fissures, et que j'eusse fait remastiquer sur les murs la boue en dégel. Pour avoir négligé cette précaution, tous les autres officiers éprouvent au décuple les inconvénients dont j'ai eu l'aveuglement de me plaindre, en prenant possession de mon nouveau logis. Pure ingratITUDE dont je me reconnaiss coupable.

Au lieutenant Walborn il est arrivé pis encore. Dans sa chambre qu'il habite avec sa femme et deux jeunes enfants, la porte qu'on avait sans doute essayé de fermer de force sans enlever d'abord la neige qui lui faisait obstacle, la porte s'est brisée et s'est abattue à l'intérieur. Une avalanche a envahi le domicile conjugal, la neige s'est fourrée partout: la famille s'est réfugiée dans la cuisine, et lorsque enfin le dégât a pu être réparé et la clôture extérieure rétablie, alors a commencé le ruissellement des revêtements neigeux en dégel. On devine dans quel état a longtemps été l'appartement. Les tribulations du lieutenant Marshal sont à peu de chose près celles du lieutenant Parsons qui, lui aussi, a sa jeune femme avec lui, et de plus un piano.

Qui j'admire en tout cela, autant au moins que je les plains, ce sont ces jeunes femmes qui bravent tous ces contreb-
- temps — je pourrais dire pour elles toutes ces souffrances. — avec un courage et même une gaieté héroïques. Si elles se plaignent, c'est d'un air facilement résigné qui indique clairement qu'elles ont prévu tout cela et n'en sont pas aux regrets de s'y être exposées. Mais la plupart du temps, elles ont le bon esprit de rire les premières de leurs mésaventures et de préférer le côté comique des choses à leur côté tragique. Les femmes américaines ont vraiment de la race : le courage dans le dan-

ger, la constance dans les sacrifices, la résignation dans les privations, l'abnégation dans le dévouement semblent des vertus inhérentes à leur caractère. Aucune ne se plie plus résolument aux circonstances, ne s'accorde mieux aux aventures et ne brave d'une humeur plus égale les rudesses de la vie militaire sur les frontières. C'est par ces notes surtout que se distinguent les femmes d'officiers. Il va sans dire que je n'ai point en vue les belles de New-York, et autres centres fashionables. Que parmi celles-ci, il en soit de capables de tels mérites, je ne voudrais pas le nier ; mais en général, je croirais plus prudent de ne les point mettre à l'épreuve.

Pour le moment, notre grande privation est celle du bois de chauffage. Le détachement envoyé ce matin pour s'en procurer n'a pu ouvrir une route aux traîneaux et aux voitures à travers la rivière, tout le bois de chauffage se trouvant sur l'autre bord où vingt ou trente cordes coupées et mesurées attendent qu'on puisse aller les chercher. On a épuisé tout combustible au fort. Si, demain, le temps ne s'éclaircit pas, nous sommes menacés de sacrifier du bois de charpente tout prêt à monter pour une des maisons d'officiers en construction. Personnellement, grâce à l'infatigable Dupont, j'ai entretenu mon feu sans difficulté, et l'un des charretiers du quartier-maître a pu nous amener une charge de charbon de terre dans un traîneau, au prix d'une oreille et un nez gelés. Mais cela n'empêche pas de songer aux autres, surtout lorsque je vois de mes officiers s'escrimer eux-mêmes, la hache en main, contre quelques tronçons d'arbres qu'ils sont parvenus à dénicher sous la neige.

Les boeufs sont presque tous sauvés. On a fini par arriver jusqu'à eux. Il était temps ! Ils étaient littéralement emballés dans la neige, n'ayant guère pour respirer que la place que leur haleine faisait fondre. A quelque chose malheur est bon. S'ils eussent été à découvert, tous seraient morts de froid. La neige les a préservés du vent à 24 degrés au-dessous de zéro, et ils ont conservé assez de chaleur intérieure pour survivre. Ils ont pu encore marcher jusqu'à nos maisonnettes à toit de toile que nous avons laissées au camp et qui sont encore debout. On y a distribué les animaux qui y seront mieux que partout ailleurs, et on leur y donne tout ce qu'on peut enlever de foin aux grandes meules, à travers la neige qui les recouvre. La vache

laitière de notre table (Major Furey et moi) est dans l'ancien bureau de l'adjudant, et mon ancien logis abrite une demi-douzaine de ruminants. Il va sans dire qu'à mesure qu'ils se referont un peu, nos bœufs seront (en partie du moins) immolés. Ils se conserveront infiniment mieux et plus aisément morts que vivants.

Ce qui m'est peu agréable, c'est d'entendre encore ce soir le vent qui a repris sa chanson dans le tuyau de mon poêle.

Jeudi 9 janvier.

La clarté du jour n'a pénétré jusqu'à moi, ce matin, que par un triangle exigu à l'un des coins supérieurs de ma fenêtre. Tout le reste était enfoui sous une masse de neige compacte entassée par le vent de la nuit. Quant à la tranchée ouverte devant ma porte, elle était comblée jusqu'à une hauteur de dix pieds, c'est-à-dire au niveau du toit. En présence de cette persévérance obstinée du vent à combler toute tranchée ouverte, à mesure qu'on en a creusé dans la neige, il a fallu changer de système, et les tranchées ont été remplacées par des tunnels. Ce système de communication est d'autant plus réalisable que les *drifts* ont pris des proportions énormes. Celui qui traverse l'intérieur du fort est devenu un plateau élevé et flanqué d'ondulations qui varient peu, sinon pour gagner en hauteur et en épaisseur. Tout le corps de logis des trois ménages a disparu sous une montagne de neige, sauf une aile en retour où le toit de la cuisine de M. Marshal est encore visible comme l'épave d'un naufrage aux trois quarts submergée par les vagues. On arrive maintenant chez mon adjudant par un tunnel de six à sept pieds de haut sur quatre de large, et décrivant un angle de façon que son embouchure s'ouvre sur le flanc du *drift*, à une dizaine de pas de la porte d'entrée. MM. Walborn et Parsons ont eu forcément recours à ce genre de travaux pour garder leurs communications ouvertes avec le monde extérieur. Pour moi, j'ai fait poser un plafond temporaire de planches au-dessus de ma tranchée, au niveau du toit. La neige l'a recouvert sur une hauteur de trois à quatre pieds en quelques heures, et je me trouve avoir ainsi en face de ma porte un tunnel étagé, de quatre à cinq

mètres de long, sans compter la portion ouverte qui ne cesse de s'allonger et qu'il faut encore déblayer cinq ou six fois par jour. Mais, du moins, je peux ouvrir librement ma porte sans que la neige s'engouffre dans ma chambre, et c'est un grand point de gagné. La seule fenêtre qui me donne du jour a dû être protégée par des moyens analogues. Elle s'ouvre maintenant sur un cul-de-sac couvert dont l'entrée requiert aussi de temps à autre l'intervention de la bêche.

Les domestiques ont percé un autre tunnel s'étendant de leur porte au flanc du *drift*. Ni eux, ni le cuisinier n'ont pu sortir ce matin avant qu'on eût, du dehors, creusé un passage jusqu'à eux. Et ce n'est encore que le commencement. Demain vont commencer de plus grands travaux. Les différents tunnels, celui de ma chambre, celui de la cuisine et celui de la chambre des domestiques, vont être reliés par une galerie sous la neige, s'étendant de la porte du major Furey jusqu'à l'allée des domestiques, et branchant dans la salle à manger. Elle formera un angle droit et n'aura pas moins de soixante-dix pieds de long, 40 sur une face et 30 sur l'autre. Ces dimensions donnent une idée des proportions du *drift* qui a englouti une moitié de notre bâtiment. Sa hauteur au point culminant est de 15 à 18 pieds, son épaisseur d'environ 50 pieds et sa longueur à partir de la façade Est du corps de logis, plus de cent pieds. Quant à la façade en arrière, elle est complètement submergée, et dans cette direction d'où vient le vent, le *drift* s'étend à perte de vue et s'étale en proportion. Le fait est que tous les alentours du fort sont, ainsi que l'intérieur, bouleversés comme si la surface du sol avait été fumée par quelque convulsion souterraine. Le quartier des musiciens, épargné hier encore, est aujourd'hui encaissé jusqu'au toit dans la neige. On n'arrive plus au corps de garde que par un étroit boyau sans cesse obstrué. La cabane du sutler et celle de Girard ressemblent de loin à des débris flottants sur la mer. En faisant le tour des bâtiments, j'ai vainement cherché des yeux les grandes meules. Comme elles sont comparativement dans un fond, la neige les a recouvertes. Plus loin les anciennes tentes d'hôpital et quelques constructions du camp sont encore visibles, mais on distingue à peine le contour du coral sous les grandes vagues de neige qui le recouvrent.

J'ai écrit hier que les bœufs étaient presque tous sauvés.

La vérité *officielle* est que 22 sont à l'abri dans le camp, et 17 sont engloutis sans retour sous la neige, à moins que quelques-uns, profitant de la liberté laissée à leur instinct le deuxième jour de la tempête, n'aient réussi à trouver un abri dans les fourrés où on ira les chercher plus tard. Quand on a tiré les survivants du coral, les pauvres bêtes n'avaient plus forme bovine. Cinq ou six pouces de neige et plus, adhéraient comme une croûte à leur peau, et ils se mouvaient péniblement portant leur carapace gelée et ressemblant à des blocs informes de neige plus qu'à des animaux. Deux mules ont péri la nuit dernière, mais les autres sont beaucoup mieux partagées que les bêtes à cornes. Celles qui rôdent autour des écuries ont aussi leur carapace de neige, mais elles la portent gaillardement et caracolent dessous comme si c'était un harnais équestre du moyen âge.

Et en conclusion, remarquons qu'au ciel le soleil a brillé tout le jour, et qu'en l'air, à une certaine hauteur, il faisait très froid, mais très beau temps. Que la neige tombe des nuages ou que les rayons du soleil éclairent un ciel bleu, pour nous c'est différent. Toute la question est d'avoir ou n'avoir pas de vent. Voici aujourd'hui le cinquième jour qu'il vente très violemment et sans interruption. Pendant ce laps de temps, le ciel a passé par les conditions les plus opposées, sauf la température, et pour nous l'état des choses n'a pas changé. Nous sommes sans relâche criblés d'une neige fine, serrée qui s'entasse autour de tous les obstacles qu'elle rencontre dans sa course, et nous a déjà engloutis à moitié. Le vent sur les grandes plaines la ramasse, la chasse, la fouette, l'emporte à travers des centaines de milles, l'entasse au gré de ses caprices en masses si serrées qu'on la peut creuser à l'intérieur comme du moellon. Aux sables fins des déserts du Sahara, substituez les neiges fines des déserts du Dakota, et vous avez le terrible simoun, glacé ici, brûlant là-bas. Mais le phénomène ne s'en produit pas moins de même et procède de la même façon. L'un engloutit les caravanes et l'autre engloutit les campements. Et à ce propos, aujourd'hui 9 janvier, nous sommes sans nouvelles des hommes envoyés porter la malle du fort Totten, le 20 décembre dernier, il y a vingt jours, et, en temps ordinaire, le trajet jusqu'à la mi-station et retour ne leur eût pris que six jours au plus.

Ceux qui sont partis pour la même destination le 1^{er} janvier ne sont pas revenus non plus. On ne saurait penser à eux sans malaise et l'on n'aime pas à se demander ce qu'il a pu leur arriver. La réponse se formulerait trop vite d'après une terrible probabilité. En conséquence de ce double retard et de la persistance du mauvais temps, le courrier du 10 ne partira pas demain.

10 heures du soir. Dans la lutte obstinée qui dure depuis cinq jours, la neige continue à avoir tout l'avantage et à dérouter tous mes efforts et toutes mes combinaisons. Je viens d'ouvrir ma porte pour voir où les choses en étaient au dehors. Mon tunnel est bouché, hermétiquement bouché à son entrée. Il était libre encore à 6 heures. Il n'a donc fallu à la neige que quatre heures pour y éléver un monticule de sept pieds de haut. Je suis allé de là à ma fenêtre, close aussi et de la même façon. Me voici donc enterré ou plutôt enneigé vivant, séparé du monde avec ma lampe comme une vestale ayant enfreint ses vœux. Heureusement que, prévoyant cette chance, j'ai donné mes instructions à Dupont. Au lieu de rouvrir mon tunnel, il en percera un nouveau de la porte du major Furey à la mienne, longeant le bâtiment et dégageant ma fenêtre. En tout cas je ne verrai le jour, demain, que plusieurs heures après qu'il aura lui pour ceux qui sont *à la surface*.

Vendredi 10 janvier.

...Et la nuit, dans un silence de mort que ne troublait aucun bruissement, dans une obscurité noire que pas une lueur ne pénétrait, je me mis à songer à tous ceux sur lesquels, vivants, une tombe anticipée s'était refermée et surtout à ces habitants de Pompéi dont la mort a gardé ses terribles secrets pendant dix-huit siècles. Ils avaient été engloutis sous la cendre, comme moi sous la neige. Mais de la cendre à la neige, quelle différence !

Ce matin, le premier son qui arriva jusqu'à moi fut celui de pas humains faisant craquer la neige au-dessus de mon toit. Bientôt après, un colloque étouffé à la porte du major Furey me révéla que mon voisin était également bloqué. A quoi bon se lever ? Le mieux était d'attendre dans mon lit. Peu après, le craquement des bêches mordant la neige,

m'apprit qu'on était à l'œuvre pour nous délivrer ; mais le son était lointain et distinct, d'où je conclus qu'il y aurait de l'ouvrage pour quelque temps avant d'arriver jusqu'à moi. Lorsqu'enfin le bruit des voix et des bêches se fut suffisamment rapproché, j'allumai ma lumière. Il était près de 9 heures. Je m'habillai, j'allumai mon feu et j'attendis, les yeux fixés sur une cavité noire que la neige avait laissée derrière deux de mes carreaux. Ce fut par là que je vis poindre d'abord la première lueur blanchâtre qui pénétra à travers une couche de neige amincie. Elle augmenta rapidement, et enfin, la bêche fit trou et j'aperçus d'abord les mains de Dupont élargissant l'ouverture, puis sa tête regardant ma bougie, quand il m'aperçut il cria : « Nous arrivons, général ! » Et en quelques minutes, la lumière du jour fut rentrée dans mon logis. Il restait encore quatre pieds de neige à enlever pour atteindre le réduit, seul reste de la tranchée comblée devant ma porte. Le travail demanda une demi-heure, et, peu avant dix heures, je fus rendu à la liberté. Le premier usage que j'en fis fut de faire apporter mon déjeuner.

Les travaux se sont poursuivis tout le jour. Quatre hommes, sans compter les domestiques, s'y sont employés très activement, et ce soir nous avons pu dîner de nouveau dans la salle à manger. On y arrive par une galerie couverte ou tunnel de six pieds de haut et de quatre pieds de large, cintrée à la partie supérieure. Elle part d'une tranchée ouverte à la porte du major Furey, passe devant ma fenêtre qui y prend jour (pas beaucoup de jour, comme on pense) et devant ma porte, d'où elle s'étend jusqu'à celle de la salle à manger. Cette pièce était à demi remplie de neige qu'il a fallu enlever.

Elle était plongée dans une obscurité à laquelle on a remédié en dégageant une des fenêtres du côté où le *drift* donne le moins. La même opération a dû être pratiquée pour ma fenêtre de derrière, car celle qui donne sur le corridor de neige rendait seulement les ténèbres visibles dans ma chambre. Maintenant, j'y ai suffisamment de jour pour lire, écrire sans me fatiguer les yeux. Je me sens revenu au monde des vivants.

L'expérience est pleine d'enseignements. Au coral, on creuse des écuries dans les montagnes de neige qui s'y sont amassées et l'on en tirera ainsi le parti le plus utile. Les ani-

maux y seront parfaitement à l'abri et plus chaudement que derrière des parois de planches livrant passage à la poussière de neige et aux vents glacés de la plaine. Le froid lui-même ne pénétrera pas dans ces constructions (quoique la chose semble extraordinaire), car la neige est à la température de congélation, que la présence des animaux élèvera de quelques degrés, quitte à enduire les parois intérieures d'une couche humide. Mais quand, au dehors, le mercure est à 20 degrés, c'est une différence de 52 degrés Farenheit, et comparativement de la chaleur. Aussi, partout où les murs de bois ou d'adobes ne protègent pas suffisamment contre la température du dehors, les revêt-on extérieurement d'un épais talus de neige. C'est le meilleur moyen de s'assurer une température chaude au-dedans.

Le vent soufflait encore aujourd'hui, quoique moins fort que ces derniers jours. Dans une tournée que j'ai faite pour examiner les changements produits par la nuit, deux gros corbeaux d'un noir lustré immuable, aux yeux vifs et intelligents, sont venus voler familièrement au-dessus de moi et se poser à douze ou quinze pas pour picorer quelque nourriture dans la neige. Leur méfiance habituelle cédait devant les exigences de la faim. Ce n'est pas moi qui aurais voulu abuser de leur familiarité relative. Je n'ai pour les corbeaux que d'excellents sentiments qui se rattachent aux souvenirs d'enfance les plus lointains. Le corbeau, partout où je le rencontre, me rappelle invinciblement la maison paternelle aux premiers débuts de la vie. N'est-il pas étrange qu'au fond des déserts du Dakota, lorsque toute la gent ailée s'est envolée vers des climats plus doux à l'approche de l'hiver, les deux seuls oiseaux qui nous gardent fidèlement compagnie soient le corbeau et la pie, ces deux anciens amis d'enfance de l'autre côté du globe. J'ai déjà remarqué ailleurs que la pie que j'avais retrouvée sur les bords du Missouri ne se rencontre pas dans les Etats de l'Est, du côté de l'Atlantique. Mais le corbeau se trouve partout, lui. Dans tous les pays du monde où je suis allé, je l'ai rencontré. Je suis convaincu que l'homme et le corbeau sont les deux habitants de ce globe le plus universellement répandus sur la surface, les seuls qui se puissent accommoder librement de tous les climats et y vivre *chez eux*.

Ce soir le temps change. Le vent tombe, le thermomètre remonte. Touchons-nous enfin au terme de cette crise ?

9 heures du soir. Le Doctor Grey vient de frapper à ma porte et m'appeler au dehors pour me faire observer un phénomène rare et curieux, celui de *trois lunes* dans le ciel. C'est la même réfraction que la parhélie, seulement elle est produite par les rayons de la lune au lieu de ceux du soleil. L'une est à l'autre ce que l'arc-en-ciel lunaire est à l'arc-en-ciel solaire. Le disque de la lune était enveloppé d'un double disque de vapeurs lumineuses d'un bel effet. Le ciel est pur et calme, les étoiles sont brillantes. Il fait très froid. La tourmente des cinq jours est terminée et la parhélie brille au ciel comme l'arc-en-ciel après *le déluge*.

Vendredi 17 janvier.

Voici aujourd'hui huit jours que la grande tempête s'est apaisée. Depuis lors, le temps s'est maintenu très clair et très froid, sauf une journée nuageuse, pendant laquelle le vent a été quelque peu menaçant. Le thermomètre est resté entre —20 et —22 degrés, jusqu'à hier où, sous l'influence d'une brise du Sud, il est remonté jusqu'à —14. Aujourd'hui cet adoucissement de température est devenu plus sensible de beaucoup par un soleil splendide, et, à 2 heures de l'après-midi, le mercure était monté jusqu'à +20, c'est-à-dire 12 degrés seulement au-dessous du point de congélation. Pour nous, c'est comparativement presque une journée de printemps. Et cependant, malgré cette huitaine de beau temps, nous restons sans nouvelles des quatre courriers expédiés, deux le 29 décembre et deux le 1^{er} janvier. Il est désormais à redouter que tous aient péri, perdus dans les neiges. Leur voyage aller et retour est de six à sept jours au plus, et voici dix-sept et vingt-sept jours qu'ils sont partis. Aucune malle n'a été expédiée pour Totten le 10 de ce mois ; mais si le temps continue aussi favorable, nous en expédierons une autre après-demain ou le 20, sous la conduite de La Bombarde, le dernier métif qui nous reste.

Lundi 20 janvier.

La Bombarde est revenu hier avec ses deux Indiens de son expédition sur la route du fort Rice. On voit que les

dangers, les souffrances et les privations de leur premier voyage ne les ont pas découragés. Ils ont rencontré les courriers du fort Rice à la station construite à mi-chemin, ont échangé leurs dépêches et correspondances et sont revenus sans autre incident qu'un de leurs chevaux crevé, probablement de fatigue et de froid. La malle qu'ils ont rapportée consiste, du reste, simplement en une douzaine de journaux dépareillés et quelques lettres, toutes nos correspondances ayant été dirigées par le fort Totten. C'était un motif de plus pour tenter encore de rouvrir nos communications dans cette direction et, encouragés d'ailleurs par le succès des courriers de Rice, nous avons expédié ce matin pour le lac du Diable cinq hommes dont quatre à cheval et un en traîneau. Parmi eux, La Bombarde et Martin. Ils sont partis au point du jour et sont revenus à trois heures de l'après-midi, après avoir tenté en vain de franchir les barrières de neigé accumulées sur leur route. Les *drifts* au pied des hauteurs et dans les coulées ont jusqu'à quinze ou vingt pieds de hauteur ou de profondeur. La surface en est glacée, mais se brise sous le poids des chevaux qui s'enfoncent aussitôt jusqu'au ventre et ne peuvent plus avancer. Plusieurs fois les hommes ont dû creuser la neige pour dégager leurs montures. Ils ont essayé les hauteurs sans pouvoir les atteindre et la plaine sans pouvoir franchir les coulées. Un obstacle franchi ou tourné à grand'peine, un autre se présentait un peu plus loin. Bref, après six ou huit heures d'efforts inutiles — en songeant que le pays était à peu près partout dans la même condition — force leur a été de revenir sur leurs pas.

Leur réapparition au bord de l'horizon de neige a été le signal d'une assez vive agitation au fort, car, dans les lointains de la plaine, il était difficile de reconnaître, même avec les meilleures lorgnettes si c'étaient nos hommes ou des hommes envoyés du fort Totten. Mais lorsqu'enfin on put discerner quatre hommes à cheval et un dans un traîneau, on comprit ce qu'il en était. Rien ne pouvait être plus contrariant, car désormais il faut nous résigner à rester sans nouvelles de nos familles et de nos amis jusqu'au printemps, c'est-à-dire trois mois environ, et voici plus d'un mois que nous n'en avons reçu. Toutes nos correspondances étant en effet dirigées par le fort Totten, la voie du fort Rice — si nous réussissons

à la maintenir ouverte jusqu'au bout — ne nous servira guère qu'à recevoir quelques journaux et à donner de nos nouvelles à ceux dont nous n'en recevons pas. C'est toujours quelque chose et puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, tâchons de nous en contenter.

Samedi 25 janvier.

Essayons encore. Hier matin, nous avons réexpédié La Bombarde et Martin pour le fort Totten, seuls cette fois, et sans accompagnement de soldats qui sont pour eux plutôt un embarras qu'une assistance. Les soldats n'ont pas l'habitude du pays comme les métifs. Ils ne peuvent endurer les mêmes fatigues, ni les mêmes privations. Les deux courriers sont partis à cheval, car chiens et traîneaux sont Dieu sait où depuis le mois dernier. Il est douteux que leurs montures les portent jusqu'à destination, mais s'ils sont contraints de les abandonner, nos hommes poursuivront leur route à pied, dussent-il — comme me disait Martin — mettre quinze ou vingt jours pour arriver. C'est fort bien, mais à ce compte là, quand seront-ils de retour ? Pas avant le commencement de mars et le temps approchera alors où les communications par eau pourront être ouvertes. Cependant, ce sera toujours deux mois avant l'arrivée du premier steamboat, et si nos lettres nous parviennent alors, nous aurons une belle pile de correspondances à dépouiller.

En attendant, nous continuons à envoyer au fort Rice tous les quinze jours et après demain matin deux Indiens emportent nos lettres par cette voie.

Le temps n'est pas défavorable. Depuis une semaine, nous n'avons eu qu'une nuit et un jour de tourmente. Il va sans dire qu'il y a eu force neige à déblayer, mais tout nous semble peu de chose maintenant, en comparaison de la grande tempête de cinq jours. Hier, la journée a été magnifique, l'atmosphère parfaitement calme et le froid modéré, c'est-à-dire 12. Aujourd'hui, le vent souffle, le temps est couvert et le thermomètre descend rapidement, le vent ayant tourné de l'Est au Nord. Tout annonce une nuit des plus froides.

NOTA. — Il y a, aujourd'hui 25 janvier 1868, vingt-cinq ans que je suis marié. Un quart de siècle ! Ce n'est pas d'hier. Le

duc de Clermont-Tonnerre et le marquis de La Rochejacquelein, mes deux témoins, sont morts, — et combien d'autres depuis lors ! — Après tout, un quart de siècle passe vite, et que de grands et petits événements compris dans ce laps de temps ! Une chose au moins me consolerait de la fuite de ces vingt-cinq années, si j'y tenais encore : c'est que j'en ai tiré bon parti, et que pas une d'elles ne s'est engloutie dans le passé sans avoir fourni son contingent d'aliments à l'activité de ma vie. On parle des jours perdus ; j'en ai perdu quelques-uns sans doute ; mais pas beaucoup, en somme, considérant qu'ils ont été employés de façon ou d'autre, pour un but déterminé, tantôt l'un, tantôt l'autre, meilleur ou pire. — Un mélange de vicissitudes bonnes ou mauvaises, de courants favorables ou contraires, de jours de soleil et de jours de pluie ; mais, en résumé, une somme plus considérable de biens que de maux, de plaisir que de peines, et quoi qu'il arrive, quand la fin viendra, j'aurai largement *vécu ma vie. Vixi !*

Dimanche 26 janvier.

Nos deux sauvages sont partis ce matin avec nos correspondances pour le fort Rice. Avant de se mettre en route, l'un d'eux est venu me montrer qu'il était en réalité sans autre vêtements qu'une peau de buffle dans laquelle il se tenait enveloppé. Le reste consistait en une vieille chemise de flanelle et deux jambières s'arrêtant au-dessus du genou. Je leur ai fait donner à chacun un pantalon, une jaquette et une capote militaire (pardessus) et ils sont partis enchantés de leur bonne mine et surlout du confort qu'ils éprouvaient. Mais jusqu'ici, ils avaient supporté les rigueurs de l'hiver, sans protection autre que leur peau de buffalo. Et ce matin, lorsque l'un d'eux me montrait ses jambes nues et son corps en chemise, le thermomètre marquait 20 degrés au-dessous de zéro. Et cela, sans être enrhumé !

A ce propos, une remarque à faire, c'est que nous sommes nous-mêmes singulièrement acclimatés sous ce rapport. Même par ce froid sibérien, il est rare que je me charge de mon pardessus à fourrures, et nous allons et venons dans le fort et à l'entour en simple jaquette-paletot, comme nous sortirions à New-York par une température plus élevée de 40 ou

50 degrés. Le vent est, à vrai dire, notre pire ennemi. Quand il souffle, il faut s'envelopper aussi chaudement que possible : mais si, comme aujourd'hui, l'atmosphère est calme, nous sommes comparativement insensibles au froid.

Le soleil sur la neige glacée et scintillante de ces régions est horriblement fatigant pour la vue. Il cause des éblouissements, et des hallucinations colorées qui aboutissent à ce qu'on appelle la *cécité neigeuse*, dans laquelle on finit par ne plus rien voir ; on est *snow-blind* (1), et l'on reste dans cet état jusqu'à ce que les yeux, reposés par le demi-jour du logis, recouvrent leur faculté de vision. C'est une des causes qui abrègent de beaucoup nos promenades et nous interdiraient la chasse, les jours de soleil, si la hauteur de la neige et son peu de solidité ne suffisaient pas à nous en détourner.

Lundi 27 janvier.

Deux métifs sont arrivés du fort Bufford, apportant des dépêches sans grande importance. Ils ont réussi àachever le voyage, sans obstacle de la part des Indiens. Comme ils connaissaient la place où Brown et Gardepie avaient été arrêtés précédemment, ils l'ont évitée avec soin et ont fait un détour par la plaine, au lieu de suivre les bords du fleuve. Il n'est pas certain d'ailleurs que les *Gens de Lafaille* soient encore là. La faim peut les avoir délogés, et envoyés rejoindre les bandes agglomérées sur la rivière de la Roche Jaune où les buffles se trouvent, paraît-il, en abondance.

Le b^{te} Major Clarke, qui commande maintenant le fort Bufford, a exécuté une razzia sur des métifs de la rivière Rouge qui trafiquaient des munitions et du whiskey avec les Indiens hostiles. Il a rompu leur établissement, a saisi leurs marchandises, pelleteries, provisions et gardé le tout à la disposition du gouvernement. Les rapports et papiers officiels prouvent que tout s'est beaucoup amélioré au poste, sous l'autorité du nouveau commandant. Il n'en pouvait être autrement.

Le vent souffle encore en tempête. Le thermomètre se maintient au-dessous de zéro F. Mauvais temps pour nos courriers en route pour Rice et Totten.

(1) Littéralement : Oiseaux de neige.

Mardi 28 janvier 1868.

Au coucher du soleil, quelques points noirs se détachant au bord d'un horizon de neige nous ont appris qu'un parti de quelques hommes avançait dans notre direction. Aussitôt, chacun d'espérer que c'étaient des courriers du fort Totten qui avaient réussi à passer en dépit des obstacles. Avant la nuit, à l'aide de longues vues, on avait distingué deux hommes et quatre chevaux. Les deux hommes étaient La Bombarde et Martin, ramenant, outre leurs montures, les chevaux des courriers partis le 1^{er} janvier, dans les circonstances suivantes dont le rapport me fut bientôt communiqué par Martin lui-même.

Les deux métifs étaient partis à cheval, comme je l'ai noté plus haut, le 24 de ce mois, vendredi dernier. Le premier soir, ils durent bivouaquer en rase campagne. Avec leurs pelles, ils se construisirent une sorte de cabane de neige et y passèrent une nuit tolérable. Les chevaux étaient déjà très fatigués, bien que la distance parcourue ne fût que d'une dizaine de milles. Mais il avait fallu *labourer* leur passage dans la neige où les animaux enfonçaient parfois jusqu'au cou. La croûte glacée avait déjà coupé leurs paturons au vif, et ils avaient laissé derrière eux une piste marquée par de longues traînées de sang. Néanmoins, le 25, ils se remirent en route. Les obstacles semblaient empirer et se compliquer, car les ravines étaient tellement comblées dans certains endroits qu'il n'en restait pas trace visible, et dans d'autre, les *drifts* avaient pris des proportions telles qu'ils ressemblaient à des collines, et jetaient nos deux courriers dans de continues perplexités sur la route à suivre. Il faut se souvenir que ces hommes des plaines, à qui le pays est familier, ne s'orientent pas autrement que par des points de repère naturels, des *land-marks*, tels que montagnes d'une certaine forme, chaîne de collines, lacs ou ravines reconnaissables à certains signes. Mais sous les entassements de neige inaccoutumés de cet hiver, ces moyens d'orientation leur faisaient défaut. La montagne avait complètement changé d'aspect dans la distance ; la chaîne de collines était presque effacée parmi les *drifts* amassés sur ses flancs ; le lac glacé avait disparu et se confondait sous la neige avec la vallée ; la ravine n'existant plus. Ainsi déroutés, mais non encore décou-

ragés, ils arrivèrent, le second jour, à la localité dans laquelle devait se trouver la cabane de la première station. Ils la cherchèrent en vain des yeux. Aucun vestige ou indication n'apparaissait sur la vaste et silencieuse étendue. Certains pourtant de ne s'être pas égarés, ils laissèrent leurs montures se reposer, et se mirent à pied en quête de la station. Après une recherche laborieuse et pénible, ils aperçurent enfin, à quelque distance, un cheval qui semblait être sorti de terre, mais qui, en réalité, avait émergé d'une coulée invisible, sur un monticule dont le contour se confondait avec les *drifts* environnants.

Sous ce monticule gisait, enfouie, la station. Nos hommes y coururent (métaphoriquement) et, à leur grande surprise, se trouvèrent en face de deux chevaux dans l'état le plus pitoyable, n'ayant plus que les os et la peau et le bas des jambes littéralement haché au vif, — chevaux que, malgré tout, ils reconurent aussitôt comme ceux qu'avaient monté nos courriers en quittant le fort le 1^{er} janvier dernier. Comment ces malheureuses bêtes ont pu vivre vingt-cinq jours, là sur la neige, sans abri, et sans nourriture, à travers la grande tempête, c'est une énigme qui semble difficile à résoudre. Il faut croire qu'à force de gratter la neige avec leurs sabots dans quelques endroits exposés où elle est restée moins épaisse, ils sont parvenus jusqu'à l'herbe desséchée qui les aura empêchés de mourir de faim. Quant au froid, la seule remarque à faire, c'est qu'ils doivent avoir la peau terriblement épaisse, et la vie terriblement tenace. Enfin, ils étaient là, bien vivants et probablement bien contents du secours qui leur arrivait.

Nos deux hommes eurent d'abord quelque peine à découvrir l'emplacement exact de la cabane ; elle leur fut indiquée par une dépression de la neige au-dessus de l'ouverture laissée dans le toit pour livrer passage à la fumée. Elle était absolument pleine de neige. Ils se mirent à bêcher avec d'autant plus d'ardeur, qu'ils redoutaient de trouver les corps de leurs deux camarades ensevelis dans quelque coin. Ils élargirent l'ouverture et dégagèrent tout l'intérieur ; mais ils n'y trouvèrent que les selles et les brides des deux chevaux abandonnés. Là ils passèrent la nuit autour du feu, et le lendemain (26) au point du jour, leur premier soin fut de se mettre à la recherche de quelque indication sur le sort de leurs prédecesseurs. S'ils avaient péri dans la neige, les loups l'auraient grattée pour

dévorer leurs restes, ou ceux des chiens qu'ils avaient avec eux. Mais leur exploration, quoique poussée à cinq ou six milles de là, ne leur fit découvrir absolument rien. D'où ils conclurent, — et c'est certainement le cas le plus probable, — que, dans l'impossibilité de conduire plus loin leurs chevaux, les deux courriers les avaient abandonnés là pour poursuivre leur route avec le traîneau et l'attelage de trois chiens ; car le quatrième s'était échappé, et était rentré au fort Stevenson le lendemain de leur départ. Que sont-ils ensuite devenus ? Nous le saurons plus tard ; mais on n'aime pas à se rappeler que, le surlendemain de leur départ de la station, ils ont eu à lutter contre la terrible tourmente qui a bouleversé les plaines pendant six jours.

La Bombarde et Martin n'avaient pas de chiens. Pendant leur exploration, plus d'une fois, leurs chevaux avaient sombré dans la neige où s'y étaient couchés, refusant d'aller plus loin. Alors, ils avaient dû poursuivre leurs recherches à pied et s'étaient de plus en plus convaincus de l'impossibilité de mener à bonne fin le voyage entrepris. Sur ces entrefaites, le vent commença à souffler en tempête, l'air se remplit de tourbillons de neige ; tous les objets situés à quelque distance disparurent derrière leur voile épais, et les deux métifs n'eurent plus d'autre alternative que d'abandonner à leur tour leurs chevaux pour continuer à pied une tentative impraticable, ou de revenir au fort avec les quatre animaux, et cela sans perdre de temps. Ils opinèrent sagement pour le retour, et non sans nouvelles fatigues et nouveaux périls pendant la tourmente, ils sont rentrés ce soir au fort Stevenson. .

D'où il faut conclure, plus que jamais, que pas une correspondance ne nous viendra du fort Totten avant le courant du mois d'avril. C'est horriblement vexant, mais qu'y faire ? Avec les contrariétés inévitables, le plus sage est de se résigner et de prendre patience.

Jeudi 30 janvier.

Jour qu'il faut marquer d'une croix blanche. En dépit de nos prévisions contraires, aujourd'hui est enfin arrivée une malle du fort Totten ! Nos hommes partis le 20 décembre et le 1^{er} janvier sont enfin de retour. Pas un n'a péri, c'est la grande affaire. Après cela, le récit de leurs privations, de leurs fatigues, de

leurs souffrances, devient chose secondaire. Ce serait trop long à raconter. Je me bornerai seulement à constater qu'ils sont arrivés au fort Totten plus ou moins gelés, et qu'il leur a fallu naturellement le temps de se faire *dégeler* les pieds ou les mains ou le nez ou les oreilles, avant de se mettre en route. Un des hommes du fort Totten plus dangereusement atteint est encore dans un état tel qu'il est douteux qu'il en revienne. La tempête des six jours les ayant retenus captifs dans une des stations, leurs provisions se sont épuisées. Ils avaient déjà été contraints d'abandonner leurs deux chevaux, comme on l'a vu plus haut. Il leur restait une mule qui a servi de nourriture aux chiens ; et deux des chiens (les plus jeunes et les plus caressants, pauvres bêtes !) ont à leur tour servi de nourriture aux hommes. Quand ils ont rencontré ceux qui étaient partis en même temps qu'eux du lac du Diable, ils étaient hors d'état de revenir à Stevenson, de sorte qu'ils ont poursuivi leur route jusqu'à Totten dont ils étaient moins éloignés, et ils y sont arrivés ensemble.

Ils n'ont apporté aujourd'hui que fort peu de lettres et de journaux, et le tout de la fin de novembre, c'est-à-dire de deux mois de date. Il est évident que les mêmes interruptions dans le service se sont produites de l'autre côté du fort Totten, et entre Ransom et Abercrombie. Nos lettres et journaux de décembre et janvier doivent être en ce moment disséminés aux différents postes sur cette partie du parcours.

Le Bvt.-colonel Whistler est arrivé au fort Totten à la fin de décembre et a pris le commandement du poste.

Samedi 1^{er} février.

En conséquence de l'avis reçu que des courriers seront expédiés aujourd'hui du fort Totten pour rencontrer les nôtres à mi-chemin, La Bombarde et Hamlin (deux métifs) sont partis ce matin avec les correspondances. Ils emmènent deux attelages de chiens (ayant remplacé à Totten ceux qui ont été mangés). La route est tracée sur la neige par les hommes arrivés avant-hier. Le temps est froid, mais beau. Tout fait espérer que cette expédition sera plus heureuse que les précédentes. Vent du Nord-Ouest. Thermomètre : 6 degrés F. au-dessous de zéro.

Mardi 4 février.

Aujourd'hui, pour la première fois depuis le 23 novembre, le thermomètre est remonté au-dessus du point de congélation. Vers deux heures de l'après-midi, il a atteint +39 F. et l'atmosphère s'est imprégnée d'une humidité sentant le dégel. Au bord des toits des aiguilles de glace se sont formées et la neige s'est noircie et amollie sur les voies tracées par le va-et-vient. Au coucher du soleil, la température s'est rapidement abaissée. A 9 heures du soir, elle est déjà remontée à +10 F. et sera à — 0 avant minuit, le vent froid du N.-O. soufflant de plus en plus.

Le vieux chef des Rees, le Pareflèche Blanc, est venu avec quelques guerriers demander quelques provisions. Je l'ai fait adresser au commandant du poste, pour me débarrasser de la mendicité indienne. Les rapports du fort Berthold sont affligeants. Ceux des Indiens qui y sont revenus y meurent littéralement de faim, ayant épuisé leurs provisions de maïs. Ceux qui sont encore dans les campements ou qui battent la plaine ne sont pas plus favorisés. L'émigration des buffalos vers l'Est de la rivière de la Roche Jaune les laisse presque sans gibier et par conséquent sans nourriture, car les daims et les antilopes sont bien plus difficiles à chasser et à tuer. Contre eux les arcs et les flèches sont inutiles, et ceux-là seuls qui sont armés de fusils peuvent les atteindre par surprise. La rapidité de la course de ces animaux déjoue toute poursuite, tandis qu'au contraire les buffalos sont aisément atteints par un cheval de vitesse ordinaire. C'est ce qui fait dire avec vérité que l'Indien vit de viande de buffalo et que là où le buffalo manque, l'Indien doit disparaître.

La compassion que l'on éprouverait pour la famine périodique qui, presque chaque hiver, décime une partie des Indiens, s'émousse considérablement lorsqu'on vient à réfléchir qu'elle n'est due qu'à leur incorrigible paresse et à leur incurable répugnance pour tout travail. Les plus dures épreuves sont pour eux sans enseignement. A Berthold, ils ont consenti à cultiver le maïs, parce qu'eux-mêmes n'ont pas à y mettre la main. Leurs femmes, ces bêtes de somme à deux pieds, font tous les travaux de la culture, plantent, bêchent, récoltent, écorcent, empaquetent le grain, tandis que leurs seigneurs et maîtres

drapés dans leurs couvertures, se chauffent au soleil, fument et les regardent faire. En vain le gouvernement leur a-t-il offert toutes sortes de semences, d'animaux, d'ustensiles, à titre de *don gratuit*. Non ; ils préfèrent des provisions pour manger et des articles de vêtement, et se refusent à éléver quelque bétail que ce soit ou à cultiver quelque produit qui leur imposerait le moindre travail. A leur idée, se rendre indépendants en mettant la main à la bêche ou à la charrue serait un déshonneur, une déchéance ; mais, mendier humblement et importunément leur subsistance des blancs, et la voler au besoin, n'a rien qui blesse leur prétendue dignité, tant ils sont dénués de tout sens moral.

Le traitant Gérard nous annonce que quatre Peaux-Rouges viennent de mourir littéralement d'inanition à Berthold. D'autres auront indubitablement le même sort avant la fin de l'hiver. A cela, les autres ne voient qu'un remède : mendier des secours au fort Stevenson. Mais quand, le printemps venu, ils trouveront dans la terre des pommes blanches et des assiniboines, tubercules sauvages dont ils peuvent se nourrir, si l'agent indien leur offre des cochons, des veaux, des charrués, ils refuseront et demanderont en échange des couvertures et des chemises de flanelle, toutes choses qu'ils pourraient évidemment acheter en abondance avec le produit de leurs travaux agricoles, s'ils consentaient à s'y livrer, et à s'assurer par là des subsistances au delà de leurs besoins.

Mais la race indienne américaine paraît avoir fait son temps, et rempli sa mission transitoire dans la marche de l'humanité. Sa résistance à toute assimilation avec la race blanche est un élément actif de destruction qu'elle porte en elle et qui développe ses efforts avec une grande rapidité. La race américaine autochtone, qui n'est plus protégée, comme la race noire africaine, par l'immensité de déserts impénétrables jusqu'ici, sera la première à disparaître de la grande famille humaine. Elle s'éteindra dans l'âge de l'homme, comme tant d'êtres créés se sont éteints dans les âges qui ont précédé celui-ci, même après avoir dominé sur la surface du globe. Et pour prendre sa place dans la série du progrès éternel, quelque autre race surgira dans un âge futur, aussi supérieure à la race caucasique d'aujourd'hui que celle-ci laura été à la race américaine qui s'en va maintenant.

Mercredi 5 février.

Ainsi qu'il était facile d'en juger, l'adoucissement de température d'hier n'était qu'un accident éphémère. Ce matin le mercure a repris son niveau à 10 degrés au-dessous de zéro F.

Jeudi 6 février.

Quelques officiers ont bravé l'épaisseur de la neige pour aller chasser les poules de prairie. Ils en ont vu une grande quantité, mais n'en ont pas tué une. Quelle étonnante différence dans l'allure de ces oiseaux ! Il y a deux mois, j'ai raconté avec quelle stupide confiance ils se laissaient approcher et tuer sur les arbres où ils étaient perchés. Maintenant, c'est tout autre chose. Ils ne perchent presque plus sur les grands arbres, mais se tiennent dans les taillis pour y chercher leur nourriture plus difficile à trouver désormais. Là, il n'y a plus moyen de les approcher. Le craquement lointain de la neige sous les pas du chasseur ou des brindilles sur son passage, suffit pour leur donner l'alarme et toute la bande s'envole aussitôt hors de portée et ne se repose qu'à des distances qui rendent toute poursuite inutile.

Elles se réunissent maintenant en très grand nombre. L'autre jour j'en ai vu passer volant à une très grande hauteur, et je les ai perdues de vue dans le lointain. Il ne devait pas y en avoir moins de deux cents ensemble dans la volée. Je suppose que, bien aguerries au froid, elles ne sont plus susceptibles de cette torpeur qui les rendait si paresseuses après les premières neiges.

Vendredi 7 février.

A moins de nouvelles catastrophes atmosphériques, nos communications avec le fort Totten semblent rétablies d'une façon stable. Les deux hommes envoyés avec les chiens samedi dernier viennent d'arriver à 7 heures du soir, rapportant lettres et journaux jusqu'au 21 décembre, de New-York. Le voyage jusqu'à la *midway station* (1) et retour s'est accompli sans aucun incident remarquable. Dure reprise de froid. Ce matin — 15 F.

(1) Station à la moitié du chemin.

Samedi 8 février.

La nuit dernière a été la plus froide de l'hiver. Ce matin à 7 heures le thermomètre était à — 30 F. Le mercure n'était pas encore descendu aussi bas. Heureusement que l'atmosphère est parfaitement calme, ce qui rend la température plus supportable.

Mardi 11 février.

L'hiver est une déplorable saison au Dakota. Ses rigueurs excessives nous tiennent captifs dans nos huttes, et là les jours s'écoulent dans une monotone uniformité. Lire est la grande ressource. Aussi dévorons-nous les cinquante ou soixante volumes épars entre les mains des officiers de la garnison — romans anglais pour la plupart. Il s'y trouve aussi quelques volumes scientifiques, géologie, astronomie, choses précieuses qui étendent notre instruction bon gré mal gré. Quand les courriers arrivent, nous avons pour deux ou trois jours de journaux à lire et quelques revues. C'est à lire que se passe donc le plus clair de nos journées.

Mes devoirs militaires se réduisent à peu de choses. Dépouiller la correspondance officielle avec mon A. A. G. à l'arrivée de chaque courrier, rédiger quelques ordres et quelques rapports quand l'occasion s'en présente, examiner les réquisitions et états des différents postes, et endosser et signer les papiers officiels qui passent par mon quartier-général pour arriver hiérarchiquement au quartier-général du Département et du secrétariat de la guerre. Tout cela me prend à peine quelques heures par semaine. Voici donc comment s'écoulent mes journées, toutes à peu près dans le même moule :

A sept heures du matin, mon domestique entre dans ma chambre, allume mon feu et se retire pour me laisser m'habiller. A 9 heures, je déjeune. Mon platon m'apporte le bulletin atmosphérique et le degré du thermomètre à 9 h. du soir (la veille) et à 7 h. du matin (le jour). Je prolonge mon séjour dans la salle à manger en fumant et en lisant, tandis que mon domestique fait ma chambre. J'y rentre alors et je lis et je fume jusqu'au goûter. Le goûter me prend dix minutes, après quoi je rentre dans ma chambre, je rallume ma pipe et je reprends mon livre.

Vers quatre heures et demie, lorsque le jour commence à baisser sensiblement dans ma cahute, — toujours assez mal éclairée par deux demi-fenêtres donnant l'une dans une galerie sous la neige, l'autre au fond d'un trou en entonnoir dans la neige, — je ferme mon livre, dépose ma pipe et m'étends sur mon lit pour attendre le dîner. Je dors si j'en ai envie, mais le plus souvent — presque toujours — je rêvasse les yeux ouverts à mille choses diverses, aux souvenirs passés, aux affections présentes, et je bâtis mes châteaux en Espagne pour l'avenir. La nuit se fait cependant, et à 6 heures, on m'annonce que le dîner est servi.

Le dîner n'est pas long à expédier. Un potage, un morceau de boeuf ou de lapin, quelques légumes conservés (nous n'en avons point de frais — ni légumes, ni fruits, ni œufs) et une tranche de tourte ne demandant pas grand temps à manger. A 6 h. 1/2 je rentre pour la dernière fois de la journée dans ma chambre. Ma lampe y est allumée, mon feu y est ravivé et ma robe de chambre me tend les bras.

La soirée est réservée à mes écritures. C'est le soir que j'écris ces notes, ou mes correspondances privées, ou mes communications officielles. Mais la besogne est insuffisante à combler le vide des heures et presque invariablement je reprends ma lecture une heure ou deux avant de me coucher — et je me couche vers dix heures.

On se visite peu au fort Stevenson. Quelque officier peut à longs intervalles venir passer une demi-heure dans mon logement, avec un objet de visite déterminé, comme l'emprunt ou le prêt d'un livre, quelque avis à me demander ou quelque papier à me soumettre, et c'est tout. Quant à moi, je dois avouer une paresse à visiter les quatre dames qui sont au fort Stevenson. Je me conforme à ce que la politesse exige strictement à ce sujet, mais la conversation est tellement banale et se répète si invariablement à chaque occasion — il est si peu de points d'intérêt communs et tellement de divergences d'existences, d'idées entre nous, que, pour nous rencontrer, il faut nécessairement commenter l'état de la température, supputer l'époque où le premier steamboat arrivera, dire un mot des Indiens et des deux métifs qui nous servent de courriers — et quand sur ces sujets les mêmes choses ont été redites pour la vingtième fois, on conçoit qu'il y ait peu d'attrait à les redire.

pour la vingt et unième. Les ressources de conversation avec les maris ne sont pas beaucoup plus étendues ni beaucoup plus variées. Seulement les questions militaires y tiennent plus de place, mais la conversation sort rarement du cercle tracé par le métier et par notre position sur le Haut-Missouri. La politique est à peine effleurée. Il semble que tous nous en soyons profondément dégoûtés par la lecture des journaux qui nous arrivent.

Telle est notre existence en hiver, c'est-à-dire depuis le 1^{er} décembre. Voici donc plus de deux mois que cela dure et cela durera deux mois encore.

Eh ! *Patienza !* comme dit l'Italien.

Dimanche 16 février.

Un changement imprévu s'est produit dans la température. Jeudi soir, elle a commencé à s'adoucir sensiblement et, avant-hier vendredi, le thermomètre a atteint +43 F. vers 2 heures de l'après-midi. C'était un vrai dégel, et la neige s'est amollie rapidement à l'ombre et a fondu au soleil. Pendant la nuit suivante, le mercure n'est descendu que de sept degrés au-dessous du point de congélation (+ 25) et dans la journée de samedi (hier) a atteint + 45. Aujourd'hui, la température a été la même, avec une atmosphère calme et un soleil brillant. C'était le troisième jour. La terre a commencé à se montrer au sommet des bluffs ou sur les pentes, partout où l'enveloppe de neige était la moins épaisse. Le Douglas creek a rompu quelque part sa prison de glace et s'est mis à courir sur les terrains plats qui bordent son embouchure. Le Missouri filtre aussi à travers la glace qui le tient prisonnier (une glace de trois pieds d'épaisseur) et des filets d'eau se dessinent déjà à la surface.

Ces avant-courriers du printemps ne feront sans doute que paraître et disparaître, mais leur venue n'en est pas moins agréable. Elle nous vaudra quelque variété dans le paysage et quelques jours au moins de patinage. Personnellement, j'y gagne de revoir le ciel par mes fenêtres. Le dégel ayant ébranlé la consistance de la neige sous laquelle mon tunnel était percé, la prudence exigeait sa démolition. Il a donc été changé en ruelle étroite, mais à ciel ouvert. Par la même raison, la tranchée qui donnait du jour à mon autre fenêtre a

été considérablement agrandie et, pour la première fois depuis six semaines, les rayons du soleil ont égayé ma chambre, le matin d'un côté et le soir de l'autre. Comparativement, la lumière du jour est rendue au prisonnier. Je pourrais ajouter aussi la liberté, considérant mes promenades de ces trois derniers jours.

Mercredi 19 février.

Le temps continue au beau fixe. La température est très douce durant le jour et la neige fond de plus en plus au soleil. Hier, à deux heures de l'après-midi, le thermomètre s'est élevé à + 51. Chaque nuit, la gelée reprend ses droits, mais ne les exerce qu'avec une grande modération vu la saison. Ainsi, ce matin à 7 heures, le mercure était à + 16 F. ce qui n'a pas empêché le dégel de reprendre son cours du moment que le soleil s'est élevé à l'horizon.

Les Mandanes, ramenés à Berthold par l'absence de gros gibiers et par la famine qui en est la conséquence, sont venus hier nous visiter pour demander quelque assistance en fait de provisions. Aujourd'hui, nous leur avons fait distribuer des caisses de *crackers* plus ou moins moisis, du hominy, et quelques barils de porc salé plus ou moins endommagé. Ces provisions condamnées par une commission des vivres ne pouvant par conséquent pas être données aux troupes en ration, trouvent leur emploi le plus naturel et le plus utile. On les distribue aux Indiens qui les apprécient tout autant que si elles étaient de bonne qualité et s'en nourrissent très volontiers.

Ces Mandanes sont certainement des gens paisibles et faciles à conduire. J'ai assisté aujourd'hui à la distribution entre eux des provisions qu'on leur avait données en gros. Les chefs et les guerriers d'un côté et les vieilles femmes de l'autre complétaient un cercle intérieur autour des provisions. Les jeunes femmes avec leurs enfants et les jeunes filles formaient un cercle extérieur à une distance de six ou huit du premier. Tous, hommes et femmes étaient assis à terre. Trois ou quatre guerriers désignés *ad hoc* allaient et venaient et distribuaient à la ronde, à chacun sa portion de chaque chose. Tout cela se passait en silence et dans le plus grand ordre. Personne ne songeait à réclamer ou à demander quoi que ce

fût, personne ne témoignait le moindre mécontentement ou ne semblait penser à comparer son lot avec aucun autre. Il faut dire aussi que les distributeurs s'acquittaient de leurs fonctions avec une grande justesse de coup d'œil et une impartialité absolue, les deux chefs étant seuls quelque peu favorisés. Chacun mangeait en silence en attendant ce qui viendrait encore et les femmes ne bavardaient pas. Les chevaux — maigres haridelles — portant les marques trop évidentes des souffrances de l'hiver, paissaient en liberté les brins d'herbe qui perçaient la neige ou se couchaient au soleil avec une tranquille résignation. Les chiens attelés à leurs chevalets, allongeaient leurs museaux pointus sur l'épaule de leurs maîtresses, dans l'espoir incertain d'obtenir aussi quelque bribe du festin.

Quand la distribution fut achevée, chacun rejoignit son cheval, lui passa dans la bouche la longue lanière qui sert de bride, plaça sur son dos le bissac aux provisions et toute la bande redescendit sur la glace et reprit en longue file le chemin de Berthold en remontant le cours du fleuve.

L'intermède de beau temps avec adoucissement de température a duré juste huit jours. C'est autant de pris sur l'ennemi. Hier soir, le vent s'est fixé à l'Est-Nord-Est, le thermomètre a baissé rapidement et, après une nuit très froide, il était ce matin à + 3 F. La journée n'a amené que très peu de changement. Le vent a continué à souffler assez vivement de l'est et le ciel est resté trop couvert pour que le soleil pût se montrer.

Jeudi 27 février.

Le soleil se montre aujourd'hui pour la première fois depuis huit jours. Pendant cet intervalle nous avons eu un temps très couvert et très froid. Le vent, qui n'a presque pas cessé de souffler de l'Est et du Nord-Est, est devenu une véritable tourmente dans la soirée de samedi. La neige a tombé en assez grande abondance et le thermomètre est resté depuis lors flottant entre 0 et + 12.

Aujourd'hui le temps est très beau, mais la température ne s'adoucit pas.

Hier le Bvt colonel Powell, le Bvt major Furey et le lieutenant Norwel sont partis pour chasser le gros gibier dans les bois au-dessous du fort. Malheureusement, une crue

subite s'est produite quelque part en haut de la rivière (probablement à la suite des quelques jours de dégel de la semaine dernière), et l'eau coule sur la glace, principalement le long des bords. Nos chasseurs n'ont donc pu passer sur l'autre rive où le gibier se trouve en plus grande abondance. Néanmoins, un Indien de Berthold nommé « le Couteau Sanglant » qui les accompagnait a tué un daim peu après le départ, de sorte qu'ils ne reviennent pas les mains vides. Le guide du poste et un des hommes du sutler étaient avec eux. Ils étaient en traîneau et s'étaient munis de robes de buffalo, de provisions et d'une tente sous laquelle ils ont passé une détestable nuit. Ce matin, ils sont rentrés fatigués et affamés et convaincus que le jeu n'en valait pas la chandelle.

Les lièvres blancs sont par là en abondance. Ils en ont vu des quantités et en ont tué quelques-uns en passant. Les *Snow birds* (1) qui ont fait leur apparition depuis deux ou trois jours amélioreront aussi le menu de nos dîners. Ce sont de petits oiseaux blancs marqués de gris-brun sur le dos et à l'extrémité des ailes et de la queue, gros et gras comme des ortolans, qui volent par milliers et qu'on tue par vingtaines. Ils nous arrivent ici vers la fin de l'hiver et disparaissent avec les neiges. J'ignore si leur plumage reste blanc pendant l'été, ou si cette couleur n'est qu'une livrée d'hiver, comme pour le lièvre et la chouette, et les traitants et les scouts dont les grands pardessus sont faits avec des couvertures de laine blanche.

Samedi 29 février.

Le soleil, après s'être montré jeudi pendant la plus grande partie de la journée, a cru sans doute avoir assez fait pour une semaine. Nous ne l'avons plus revu depuis lors; du vent, de la neige et un froid âpre et pénétrant, voilà notre lot.

Dimanche 1^{er} mars.

Que je suis las de cet interminable hiver ! De cette neige sempiternelle qui, depuis plus de trois mois, ne nous laisse pas apercevoir la couleur de la terre et offusque les yeux de son immuable blancheur; — De ce froid continu qui ne s'est

(1) Littéralement : oiseaux de neige.

relâché pendant huit jours que pour sévir ensuite avec autant d'appréciation à la fin du mois de février qu'à la fin du mois de décembre ; — De ces jours monotones qui se suivent et se ressemblent, sans variété, sans incident, comme de larges gouttes d'ennui tombant une à une dans la mer morte du passé ; — De cet isolement du reste du monde auquel nous relient à peine quelques irrégulières communications à des intervalles de 20 à 46 jours, et nous laisse ainsi pendant des mois entiers sans nouvelles de nos proches, sans rapports avec nos amis ; — De ces privations de tout genre, conséquence naturelle de notre position dans ces déserts ; — Privation d'exercice sur un sol que la neige rend impraticable au piéton et le froid au cavalier ; privations à table où l'absence de légumes frais, d'œufs, de volaille, de veau, de mouton et même de gibier nous réduit à un régime qui produit le scorbut parmi les soldats et émousse tout appétit parmi les officiers ; — Privations d'actives occupations pour l'esprit, dans cette captivité forcée de chaque jour, où nous avons à lutter contre les heures en épuisant la lecture de tout ce qui peut se trouver de livres bons ou mauvais parmi nous, — où l'étude est limitée faute de moyens et de matériaux, où les heures de sommeil deviennent des heures de délivrance, comme elles le sont pour le prisonnier ; — De cette absence de toute distraction de société qui me retient dans ma misérable hutte de logs de quinze pieds carrés, seul pendant la journée et seul pendant la soirée, car lorsque quelquefois le dimanche j'aurai fait une visite ou deux dans les ménages d'officiers, j'en aurai le plus souvent assez pour deux ou trois semaines.

Que je suis donc las de tout cela ! Mais qu'y faire ? Le devoir a tracé la ligne, il faut la suivre jusqu'au bout. L'hiver prochain je serai en possession de ma maison, j'aurai mes crayons et mes pinceaux, j'aurai des moyens d'études sérieuses, des livres de géologie, un microscope, des livres d'astronomie, de mathématiques et je pourrai alors tourner à profit ces ennuyeux loisirs contre lesquels, faute d'expérience, je ne m'étais pas suffisamment préparé l'été dernier.

Après tout, ce n'est guère plus d'un mois à subir encore dans ces conditions. Avril amènera certainement quelques changements et mai consommera notre délivrance.

Aujourd'hui j'ai reçu la première information de la publication de mes « Quatre ans de campagne à l'armée du Potomac ». L'ouvrage a dû paraître à Paris dans le courant du mois de novembre et être à New-York en décembre, mais nos communications postales sont telles que je n'en ai pas encore reçu l'avis. La nouvelle m'a été communiquée par le docteur Gray qui en a trouvé la mention dans un journal du Missouri apporté l'autre jour par le courrier du fort Rice.

La prochaine malle du fort Totten, par où viennent toutes nos correspondances et la plupart de nos journaux, m'en apprendra sans doute davantage. Elle aurait dû être ici le 25 ou le 26 du mois dernier. Mais nos courriers se sont égarés dans les neiges et, ne sachant plus comment s'orienter, s'en sont rapportés à l'instinct de leurs chiens qui les ont ramenés tout droit ici. Pendant ce temps, le parti qu'ils devaient rencontrer à la mi-chemin pour échanger les correspondances est retourné au fort Totten. Le 24, nous avons remis nos deux métifs en route avec l'ordre de pousser directement jusqu'au lac du Diable, s'ils ne rencontrent pas les autres en route. S'ils les avaient rencontrés, ils seraient revenus hier, et, comme ils n'ont plus reparu, nous ne pouvons les attendre désormais que samedi prochain, *plus* d'un mois après la réception du dernier courrier qui n'était pas alors de fraîche date.

Mardi 3 mars.

Depuis quelques jours, le bruit s'était répandu ici, venant de Berthold, qu'un courrier du fort Bufford avait été arrêté et fort maltraité par les Indiens : que les dépêches dont il était porteur avaient été détruites, ses chiens tués, son traîneau démolî, et que lui-même, dépouillé de ses armes et presque tous ses vêtements, était arrivé les pieds gelés et dans le plus pitoyable état au camp d'hiver des Gros-Ventres. Comme les Indiens sont constitutionnellement les plus grands menteurs que je connaisse, j'avais espéré que c'était là un conte comme ils en font habituellement. Malheureusement, il n'en est rien ; et pour cette fois le rapport est confirmé par l'extrait suivant d'une lettre de Gustave Cagnat, apportée ce matin du fort Berthold. « ...Quelques Gros-Ventres sont arrivés ici, et avec eux Joseph l'Espagnol qui a été pillé et battu par les Sioux

en apportant la malle du fort Bufford. Toute la malle est entièrement perdue, et l'homme a eu beaucoup de peine à sauver sa vie. Il est arrivé ici les pieds encore un peu gelés. La faim et la misère lui ont fait presque perdre la tête, et je ne peux pas savoir au juste comment l'accident est arrivé, mais aussitôt que j'aurai des détails plus complets, je me hâterai de vous les communiquer. » Par quelques-uns des Gros-Ventres, on sait seulement que les coupables appartiennent à la tribu des Santees, Sioux hostiles qui ont joué un rôle très actif, il y a quelques années, dans les massacres du Minnesota. Ils ont horriblement battu le courrier, l'ont frappé sur la tête avec la crosse de son fusil, lui ont arraché les cheveux et la barbe en partie, et l'ont abandonné dans les neiges sans autre vêtement qu'un pantalon et une chemise de laine. S'ils ne l'ont pas tué sur place, c'est qu'ils l'ont pris pour un métif : mais ils ont dû croire que l'état dans lequel ils l'ont laissé ne serait qu'une prolongation d'agonie. Le fait est qu'il est presque miraculeux qu'il ait pu atteindre vivant le camp des Gros-Ventres qui lui ont dégélé les pieds et lui ont rendu la force d'être transporté à Berthold, où, paraît-il, sa raison se ressent encore des terribles souffrances qu'il a eu à subir. Dans deux ou trois jours, il sera probablement à même de compléter les informations.

Mercredi 4 mars.

Avant-hier matin, le Col. Powel, le Maj. Furey et le Lt. Norwell, accompagnés de Jack et de « Couteau Sanglant », se sont remis en chasse, dans l'espoir d'être plus heureux, cette fois, qu'à leur première excursion. Un traîneau les suivait portant une tente, des robes de buffalo, et jusqu'à un petit poêle en tôle. — Aujourd'hui, ils sont revenus fatigués, affamés et jurant, mais un peu tard, qu'on ne les y prendrait plus. Pendant deux jours de chasse pénible et obstinée dans les taillis et à travers deux ou trois pieds de neige. — sans compter deux nuits à la belle étoile ou à peu près, ils n'ont vu ni un élan, ni un daim, ni une antilope. (Un bison, c'est hors de question.) L'humble lapin est le seul quadrupède qui se soit offert à eux, et c'est à peine s'ils ont aperçu quelques poules de prairie, très sauvages et se tenant hors de portée. Qu'est

donc devenu le gibier de poil ? Aurait-il émigré cet hiver comme les buffles ?

Un nouveau dégel s'est manifesté hier et a continué aujourd'hui pendant la plus grande partie de la journée. Le soleil absent, la gelée reprend tout son empire, et le mercure descend de + 40 ou 45, à + 15 ou 20 pendant la nuit. Aussi l'effet est-il encore peu sensible sur les neiges.

P. S. La malle du fort Totten vient d'arriver. Nous ne l'attendions que demain ou après-demain. C'est une agréable surprise. Une douzaine de lettres et autant de journaux, voilà de quoi prolonger ce soir la veillée et occuper les heures pendant quelques jours, — sans compter les communications officielles qui me tailleront de la besogne d'ici à mardi prochain, jour de départ du prochain courrier.

Vendredi 6 mars.

Le courrier pris et maltraité par les Indiens m'a été amené ce matin par Gustave Cagnat. C'est un pauvre diable de Mexicain connu sous le nom de *Joe l'Espagnol*. Il a été pendant sept mois au service de l'entrepreneur des malles Ruffee et, pendant ces sept mois, n'a pas reçu un sou de ses gages et, pas plus que les autres, n'espère en jamais toucher un sou. Il se trouvait au fort Bufford, lorsque le service étant interrompu, le Major Clarke proposa de renouer les communications avec le fort Stevenson aux frais du gouvernement. Mais les menaces des Indiens hostiles aux deux courriers arrêtés pendant l'hiver, et la crainte d'être tués par eux, empêcha les métifs d'accepter les propositions. Seul, le Mexicain poussé par la misère conclut avec le commandant du poste un agrément en vertu duquel il s'engageait à faire deux voyages (aller et retour) à Stevenson, avec les papiers qui lui seraient confiés. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il entreprit de faire le voyage seul, à pied, avec un seul chien traînant cette sorte de chevalet que j'ai décrit ailleurs et qu'on nomme *travail*. Ayant placé le courrier et les provisions de bouche nécessaires pour lui et son chien, dans le filet, il partit le 13 février. Tout alla bien jusqu'à la rivière aux Couteaux, près des deux tiers du chemin. Il évita trois campements d'Indiens, en s'écartant du fleuve, et en suivant les ravines de la prairie

de façon à ne se point mettre en vue. Ce premier succès lui inspira malheureusement trop de confiance, et sachant qu'il n'avait plus entre lui et le but qu'un camp de Gros-Ventres, il s'arrêta près de l'embouchure de la rivière aux Couteaux, dans une cabane de troncs d'arbres qui, l'été dernier avait servi de station au service des dépêches, et qui avait dû être abandonnée au commencement de l'hiver. Décidé à s'y reposer, il alluma du feu et se mit en devoir d'y déjeuner avec une tasse de café chaud. C'était une grave imprudence, comme le résultat le prouva. La fumée s'élevant de la cheminée attira l'attention d'un parti indien hostile qui rôdait ou chassait dans les environs, et ils se dirigèrent vers la maison en l'entourant. Ils étaient treize ; mais trois d'entre eux ayant de l'avance se présentèrent avant les autres à la porte de la cabane. Notre homme était pris.

Après quelques paroles échangées, l'un des Indiens s'adressant au Mexicain, et lui montrant le paquet attaché au *travail*, lui demanda à qui cela appartenait. L'homme répondit que c'était la propriété de M. Ruffee.

— Tu mens ! dit l'Indien ; c'est la malle des soldats de la Roche Jaune (Bufford).

Et ce disant, il prit son couteau, coupa les cordes, éventra le sac, et mit à nu les dépêches. Il paraît qu'alors Joe l'*Espagnol* croyant n'avoir affaire qu'à trois Indiens, et espérant se débarrasser d'eux, porta la main à son revolver. Sur quoi, ils se jetèrent sur lui, lui arrachèrent l'arme des mains, le frapperent à coups redoublés, et le renversèrent à terre. Il parvint alors à saisir son couteau, mais il lui fut également arraché, et la lame lui entailla profondément le bout intérieur des doigts. Alors un de ses adversaires lui assena sur le derrière de la tête un violent coup de crosse de fusil qui mit fin à la lutte. Joe perdit connaissance, et resta à terre baigné dans son sang qui coulait abondamment de ses deux blessures. Une douleur aiguë au visage le rappela à lui au bout d'un certain temps. Les sauvages, pour le faire revenir de son évanouissement, s'étaient amusés à lui arracher une partie de la barbe et des moustaches, et sa figure était déchirée et saignante comme sa tête et sa main droite. Dans cet état, ces aimables Peaux-Rouges (ils étaient treize maintenant) forcèrent le pauvre diable à demi mort à cuire pour eux le peu de café et les quelques

provisions qu'il avait avec lui, le frappant sans merci, quand il faiblissait. Ils tuèrent son chien sous ses yeux, hachèrent le travail et jetèrent au feu les correspondances, brûlant jusqu'au dernier morceau de papier. Ils lui avaient pris ses armes ; ils lui avaient mangé ses provisions. Maintenant, ils le dépouillèrent de ses vêtements, lui enlevèrent ses mocassins, ses bas de laine, son caleçon, sa chemise de laine, son pardessus, sa casquette de fourrure, et sa couverture, ne lui laissant littéralement sur le corps qu'un vieux pantalon, et une jaquette usée de peau d'antilope dégarnie de poil.

Quand le Mexicain comprit leur intention de le laisser là au milieu des plaines couvertes de neige, sans chaussures, sans nourriture, sans coiffure, et presque sans vêtements, préférant une mort prompte à la longue agonie qu'il avait devant lui, il les supplia d'en finir tout de suite, et de le tuer avant de se retirer. Sur quoi, l'un d'eux prit une flèche, l'ajusta sur son arc et allait lui en traverser le corps, lorsqu'un autre, étendant le bras, empêcha le meurtre de s'accomplir, et tous s'éloignèrent, sans seulement tourner la tête vers leur victime. Comme Joe est d'une complexion mexicaine à passer aisément pour un Indien, avec sa forêt de cheveux noirs longs et raides, il faut croire que les sauvages le prirent pour un métif, sans quoi, ils l'eussent probablement dépêché tout d'abord.

Quand il fut seul, l'instinct de la conservation se réveilla énergiquement en lui. S'il devait mourir, ce ne serait pas du moins sans avoir tenté un effort suprême pour sauver sa vie. Et, bien qu'affaibli, saignant, meurtri, nu-tête et nu-pieds, il se mit en route pour tâcher de gagner le fort Berthold. Certes, il faut que cet homme soit bien vigoureusement trempé au physique comme au moral, car, dans l'état que je viens de dire, il marcha toute la soirée et toute la nuit. Il marcha encore le lendemain, et il avait les deux pieds gelés et saignants. Pour comble de malheur, le vent vint encore ajouter à l'intensité du froid. Bientôt une tourmente se déclara : la neige soulevée en épais tourbillons obscurcit l'atmosphère et voila l'horizon. Plus moyen de s'orienter. Mourant de froid, de faim et d'épuisement, le malheureux s'égara sans ressource ; sa raison ébranlée cessa de lui être daucun secours, et tant qu'il lui resta la force de se mouvoir, il erra au hasard dans les neiges. Lorsque, enfin, la force lui manqua absolument, il

se coucha pour mourir. Ce fut dans cet état qu'un parti de Gros-Ventres le trouva près d'expirer, plus haut que la station abandonnée d'où il était parti. Le malheureux avait dû marcher tout le jour en sens inverse du chemin qu'il avait fait pendant la nuit.

Les Indiens ont certains remèdes très efficaces pour les maux auxquels ils sont le plus exposés. Ils ramassèrent le mourant, lui firent prendre quelque nourriture, pansèrent ses blessures, et ses pieds gelés, l'enveloppèrent d'une robe de buffalo, et le ranimèrent assez pour pouvoir le mettre sur un cheval. Après l'avoir gardé quelques jours avec eux, comme ils allaient quitter leur campement pour retourner au fort Berthold, ils l'y ramenèrent le 3, et, comme on voit, il acheva promptement de s'y rétablir. Gustave Cagnat lui donna un gilet de tricot, une chemise de laine, et une paire de mocassins fourrés, — et ce matin, il est venu me faire son rapport.

Joe l'Espagnol (ainsi nommé parce qu'il est Mexicain) est de petite taille, mais trapu et vigoureux. Son visage est couleur de terre de Sienne brûlée ; ses cheveux noirs comme jais et en crinière encadrent sa figure à laquelle ses yeux bruns et louches donnent une expression quelque peu farouche. Il se promet bien que ses bourreaux *la lui* paieront s'il les retrouve jamais, et il a pris bonne note de leur signalement, — un surtout avec une barbiche au menton et une balafre au coin de l'œil droit que certains indices semblent désigner comme un métif plus que comme un Indien. Mais Joe use de réticence à cet égard, comme s'il était jaloux de sa vengeance, et comme s'il craignait qu'on lui en enlevât la douceur. Je suis convaincu que s'il parvient à rejoindre l'homme à la balafre, il ne manquera pas de régler pleinement ses comptes avec lui.

Le plus extraordinaire, c'est que loin d'être découragé par l'effroyable épreuve qu'il a subie, il ne songe maintenant qu'à se remettre en route pour Bufford, et il a déjà fixé son départ à *demain !* — Si vous voulez me fournir un cheval, m'a-t-il dit, — j'emporterai la malle avec moi, et cette fois, je m'y prendrai de façon que les Indiens ne l'attraperont pas. Sinon, je me chargerai d'un certain nombre de lettres que je coudrai dans la doublure de ma casaque et je ferai la route à pied ! — Tout cela, comme tout son récit, débité avec une tranquillité parfaite et d'une voix calme, dans un langage

composite où l'espagnol se mêle à dose égale à un semblant d'anglais du plus mauvais aloi.

— De sorte, lui dis-je, que vous n'êtes pas dégoûté de porter les correspondances ?

— Non, dit-il. Je me suis engagé à faire deux voyages, pour lesquels je dois recevoir \$ 200, et je suis déterminé ; j'aurai mes deux cents dollars ou j'y laisserai mes os.

Ma foi ! il ne sera pas dit que j'aurai laissé partir à pied un gaillard de cette trempe. J'ai donné l'ordre nécessaire pour que la malle du fort Bufford lui soit remise, et qu'un cheval lui soit fourni pour l'emporter. Je lui ai fait cadeau d'une couverture : le major Furey en a fait autant, et demain *Joe l'Espagnol* chaudement vêtu et muni des provisions nécessaires se remettra en route pour le fort Bufford, chargé des dépêches et correspondances. Arrivera-t-il cette fois à bon port ? Je l'espère, et j'oseraï même avancer que j'en ai le pressentiment ; l'événement prouvera si...

« Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas ».

Samedi 7 mars.

Les Gros-Ventres, de retour de leur quartier d'hiver, sont venus me rendre visite. Déjà les Mandanes et les Rees (*Arikaris*) avaient reçu de nous des provisions. C'était leur tour. Je les ai fait adresser au commandant du poste chargé plus spécialement du soin de ces distributions. Mais, avant de partir, ils ont insisté pour avoir une conférence avec moi, et j'ai reçu les quatre principaux personnages avec Pierre Gareau leur interprète. C'étaient : l'*Estomac de Corbeau*, 1^{er} chef, — le *Loup maigre*, 2^e chef, — et le commandant des guerriers avec son second. Tous quatre étaient en grand costume : jacquette de peau de daim ou d'antilope couverte d'ornements de porc-épic et de franges faites en partie de cuir découpé et en partie de mèches de queue de cheval ou de chevelures humaines. Le chef portait des colliers à pendants sur la poitrine et autre ses pendants d'oreille en coquilles nacrées, des anneaux passés dans la partie supérieure de l'hélix. Tous quatre avaient un bouquet de plumes sur le haut de la tête.

J'ai décris déjà en détail le cérémonial d'usage, le silence

préparatoire, la pipe passant de bouche en bouche, la poignée de main de l'exorde. Je n'y reviendrai pas. Le discours avait pour but principal de constater que la moitié et plus des provisions qu'on leur avait distribuées étaient gâtées (ce que je savais fort bien). Mais l'Indien ne pouvait se borner à ce détail, et il fut question entre nous de quantité d'autres choses. Par exemple, pour en arriver là, comme Petit Jean et Intimé pour en venir au vol du chapon, il débuta *ab ovo*, sinon « avant la naissance du monde », du moins à l'apparition des premiers blancs sur les bords du Haut Missouri. — « Le Grand Esprit, dit-il, a donné à l'homme blanc une bien longue vue ; il voit tout de loin, et son esprit invente et fabrique des choses extra ordinaires ; mais l'homme rouge n'a reçu qu'une vue courte. Il ne voit que ce qui l'entoure, et ne sait rien que ce que savaient ses pères, excepté ce que les blancs lui ont appris. Ce sont eux qui ont amené le cheval dans les plaines, et qui nous ont appris à faire pousser le maïs. Ils nous ont donné les pots de faïence et les marmites de fer pour cuire notre nourriture, et ils nous ont fourni les fusils et la poudre pour tuer plus de gibier. » Puis est venue la distinction entre les bons et les mauvais sauvages ; ceux qui ont toujours été les amis des blancs, qui n'ont jamais trahi leur parole, et qui n'ont jamais fait qu'un bon usage des présents qu'ils ont reçus ; et ceux qui n'ont fait des traités que pour les violer, qui ont sali leurs mains en volant et en tuant des hommes blancs, et qui se sont servis des fusils et de la poudre non contre le gibier, mais contre ceux de qui ils les avaient reçus. Parmi les premiers sont les Gros-Ventres, et parmi les derniers, les Sioux. — « Qu'est-il arrivé cependant ? Les Sioux menteurs, voleurs et meurtriers ont reçu des présents en abondance, et des fusils dont ils se sont servis pour nous tuer, et ils sont riches en chevaux et en toutes choses, tandis que nous sommes restés pauvres pour n'avoir pas reçu tout ce que notre Grand-Père nous a envoyé, et que nous avons à peine de quoi nous couvrir et parfois rien à manger. Et cependant, lorsque le grand chef (le Gen'l. Curtis) est venu nous visiter, il y a quelques années, il nous a dit : — Mes enfants soyez fidèles aux blancs, obéissez à votre Grand-Père, gardez la paix et tenez votre parole, et la fumée de vos feux montera tout droit vers le ciel. Nous avons fait ce qu'a ordonné notre Grand-Père, et malgré

tout, la fumée de nos feux, au lieu de s'élever dans le ciel s'est abattue vers la terre et a été chassée par tous les vents. Les Sioux ennemis sont riches, puissants et nombreux ; — les Gros-Ventres amis autrefois aussi forts et plus braves que les Sioux, sont maintenant pauvres, faibles et en petit nombre. »

Tout cela, bien entendu, est un mélange adroit de vrai et de faux, combiné pour activer la générosité du gouvernement. Il ne me fut pas bien difficile d'y répondre. Le chef raconta encore qu'à l'époque où une compagnie de soldats était stationnée parmi eux au fort Berthold, les Sioux étaient venus plusieurs fois attaquer le village. Les Gros-Ventres les avaient bravement combattus, les avaient toujours chassés quoique inférieurs en nombre ; mais les soldats blancs ne les avaient jamais secourus et aidés. Ils s'étaient simplement rangés en armes devant le fort et étaient restés de loin spectateurs inactifs du combat. Après plusieurs répétitions, le discours de l'Estomac de Corbeau se termina par le récit des soins donnés à Joe l'Espagnol à qui ses hommes avaient sauvé la vie.

L'objet de ma réponse était beaucoup moins de m'étendre sur le passé et de suivre l'Estomac de Corbeau dans sa revue rétrospective, que de lui montrer la route à suivre désormais, et de tâcher d'éclairer lui et les siens sur leurs véritables intérêts et les nécessités de leur condition présente. Aussi, après lui avoir rappelé que, de son propre aveu, les blancs lui avaient fait annuellement des présents de tout ce qui leur était nécessaire pour vivre : ustensiles de ménage, armes, munitions, vêtements, couvertures et provisions de bouche de toute espèce — payant ainsi généreusement l'amitié des Gros-Ventres, et la cession des terres sur une longueur de 15 milles et une largeur de deux ou trois où le fort Stevenson s'élevait en ce moment ; après lui avoir rappelé encore que lorsqu'ils étaient à court de nourriture, nous leur en donnions gratuitement plusieurs fois par an : et enfin que la différence des Sioux aux Gros-Ventres, loin d'être en rien l'œuvre des blancs, était le résultat de maladies horribles (la petite vérole et le choléra) qui avaient presque exterminé, par la volonté du Grand Esprit, trois tribus autrefois puissantes, et toujours braves, même dans leur condition réduite, j'en vins à ce qui me semblait de beaucoup plus important : « Il fut un temps, leur dis-je (il y a bien longtemps de cela, car les pères de vos pères n'étaient

pas encore nés), un temps où toutes les terres immenses qui s'étendent d'une mer à l'autre, au Nord, au Midi, au Levant et au Couchant appartenaient entièrement aux hommes rouges. Un jour, des hommes qui avaient traversé la grande mer du côté où le soleil se lève, arrivèrent dans le pays des hommes rouges. Ils n'étaient que peu de guerriers, pas plus qu'il ne tiendrait de grains de maïs dans ma main, et les nations des bords de la mer en avaient mille et mille fois plus. Cependant les hommes blancs se sont établis sur les terres où ils étaient descendus de leur navire ; ils se sont répandus partout ; et toujours de plus en plus, soit en vivant en bonne amitié avec les tribus amies, soit en combattant et en exterminant les tribus ennemis. Maintenant, ils sont les seuls maîtres de terres si vastes que, par comparaison, tous les terrains de chasse de mes enfants sont comme une poignée de terre, et ils sont devenus si nombreux que même avec leur bâton à coches, mes enfants ne pourraient jamais les compter. Et les nations rouges qui se sont mises en guerre contre eux ont disparu et leur nom est oublié. Comment cela s'est-il fait, et pourquoi les hommes blancs se sont-ils multipliés, et sont-ils si puissants, tandis que les hommes rouges ont diminué et ont perdu leurs forces ? Je vais vous le dire. La cause est celle-ci (écoutez-moi bien) : L'homme blanc travaille toujours, l'homme rouge jamais. L'homme blanc cultive la terre et l'homme rouge chasse. L'homme blanc construit des maisons et vit sans changer de place dans de grandes villes ou au milieu des terres dont chacun possède une partie ; l'homme rouge vit dans des *typis* qu'il transporte avec lui à travers les plaines qu'il parcourt sans cesse.

Et après avoir insisté aussi simplement, mais aussi fortement que je le pouvais sur les avantages du travail auquel les blancs devaient toutes leurs richesses, toutes leurs inventions, toute leur puissance, je me suis efforcé d'en faire comprendre la nécessité absolue et immédiate pour les trois tribus de Berthold. « Quand les Indiens occupaient seuls tous les terrains de chasse, et que la prairie était noire de troupeaux de bisons, quand le gibier était abondant en toute saison, la chasse suffisait pour nourrir et vêtir l'homme rouge : mais ces temps sont passés. Le buffalo diminue de plus en plus. Il s'éloigne vers le couchant, et, pendant tout l'hiver, pas un n'a été vu

entre le grand lac (Rice) et l'eau de médecine (Totten) entre ce poste-ci et la Roche Jaune (Bufford) : tous étaient de l'autre côté de cette rivière. Aussi, mes enfants qui étaient campés sur les bords du Missouri, ont-ils cruellement souffert. Ils ne rapportent point de peaux pour trafiquer, sauf quelques peaux d'élan; ils ont à peine eu de quoi manger, et pour se procurer de la nourriture, plusieurs d'entre eux ont été forcés de vendre même leurs chevaux. Et qu'est-ce qui les a fait vivre pendant ce temps ? Le maïs qu'ils ont récolté l'été dernier. Combien seraient morts de faim s'ils n'avaient eu que la chasse pour les nourrir ? Ainsi ce qui a sauvé la vie à beaucoup d'entre vous, principalement aux vieillards et aux enfants, c'est d'avoir un peu cultivé la terre, comme les blancs vous l'ont montré. Et presque tout le trafic que vous avez fait cette année, c'est encore le maïs qui vous en a fourni les moyens.

« Malgré cela, vous êtes pauvres et vous souffrez de la faim, parce que vous plantez trop peu, et vous plantez trop peu parce que vos femmes seules travaillent, et que vous-mêmes, qui êtes forts et vigoureux, vous dédaignez le travail, et vous passez vos jours à fumer au soleil, quand vous n'êtes pas en chasse. Il en serait tout autrement si vous changiez vos habitudes, et si vous-mêmes vous cultiviez la terre pour récolter des fruits de toutes sortes que vous ne connaissez même pas, si vous éleviez comme les blancs des bœufs et des cochons ; si vous aviez de la volaille et des vaches.

« Je vous le dis : Votre Grand-Père veut vous fournir tout ce qui vous est nécessaire en graines, en bestiaux et en outils si vous vous décidez à vous en servir. Ecoutez la voix du Grand Esprit. C'est lui qui veut que ses enfants rouges vivent autrement que leurs pères n'ont vécu. C'est pour cela qu'il détruit de plus en plus le gros gibier, et qu'il amène sur le Missouri les hommes blancs, afin de montrer aux hommes rouges le moyen d'être heureux, de devenir riches en chevaux, en bestiaux, en grains, d'être chaudemment vêtus l'hiver, de ne jamais manquer de nourriture, et d'avoir toujours de quoi trafiquer avec les traitants ou avec les tribus. Tout cela, vous l'aurez si vous obéissez à la volonté du Grand Esprit ; sinon, vous vivrez dans la misère et le besoin, et vous mourrez de même, — non par la faute des blancs, mais par votre propre faute. »

Tel est, en substance, le petit sermon que je leur ai prêché sur la nécessité du travail.

Incidemment, et à propos de l'attitude neutre des soldats spectateurs réservés de leurs combats contre les Sioux, je leur ai conté l'apologue du cheval qui voulait se venger du cerf. « Ainsi, leur dis-je, des nations autrefois guerrières et puissantes ont été exterminées pour avoir appelé les guerriers blancs dans leurs querelles ou s'être mêlées à leurs guerres. » Sur quoi, je leur ai raconté le sort des Iroquois, des Hurons, des Delawares, des Mohicans et de tant d'autres, à l'époque des guerres entre Français et Anglais sur les frontières du Canada. Puis j'ai ajouté : « Notre Grand-Père, qui ne veut pas que ses enfants rouges périssent, mais qu'ils vivent en paix et qu'ils soient heureux, empêche ses soldats d'aider les guerriers indiens à s'entre-détruire. Car s'il les envoyait combattre avec une tribu contre l'autre, toutes demanderaient son secours, et beaucoup seraient anéanties, tandis que celles qui auraient triomphé seraient affaiblies et dépendantes plus que jamais. C'est donc seulement dans l'intérêt de ses enfants rouges que notre Grand-Père ne veut pas que ses guerriers blancs se mêlent à leurs querelles. »

Tout cela fut écouté par mes Gros-Ventres avec la plus sérieuse attention, et les apparences d'un grand intérêt. — La conclusion fut qu'ils allaient demander par leur agent des semences nouvelles et des instruments aratoires, et qu'ils prieraienr le Père de Smet pour qui ils ont une grande vénération, de leur envoyer un missionnaire pour apprendre à leurs enfants à parler la langue des Longs-Couteaux, à cultiver la terre comme eux, et à vivre et travailler comme les hommes blancs. — Tiendront-ils parole, et réaliseront-ils ces bonnes résolutions ? C'est toute la question. Cela dépendra, je crois, des circonstances. Si cette année le bison revient et si le gibier est abondant, — adieu l'agriculture. Mais si la chasse ne donne pas, en face de la faim et de la misère, une conversion au moins partielle est possible, d'autant plus que déjà pour les trois tribus, le premier pas est fait par la construction d'un village et la culture du maïs.

En tout cas, je leur ai recommandé, ainsi qu'à Pierre Gareau leur interprète, de répéter mes paroles aux hommes de leur tribu, ainsi qu'aux Rees et Mandanes, ce qu'ils m'ont promis.

Cette promesse-là leur sera bien plus facile à tenir que l'autre. Aussi j'espère qu'elle ne sera pas tombée dans l'eau pendant leur retour à Berthold.

Dimanche 8 mars.

Hier, à la fin de la conférence avec les Gros-Ventres, l'Estomac de Corbeau m'avait prié de faire faire quelques menues réparations à deux vieux fusils à un coup, l'un à pierre et l'autre à piston. L'ouvrage n'étant pas terminé ce matin au départ de la bande, le chef est resté en arrière avec deux de ses soldats pour attendre les fusils. Il est venu sans façon s'installer dans ma chambre, et a commencé une conversation minnée dans laquelle, entre autres choses, il m'a montré un certain nombre de cicatrices à la figure, aux mains et à un pied, m'expliquant comment il les avait reçues, et me dépeignant éloquemment par geste les différents combats dont il portait les marques, à coup de flèches, à coup de fusil, à coup de tomahawk et à coups de couteau. La conclusion en était le plus souvent l'imitation d'un Sioux renversé à terre, le geste (couteau en main) de lui plonger la lame à plusieurs reprises dans la poitrine, avec une expression féroce, puis comme final le geste de saisir la chevelure de la main gauche, et de la détacher par une incision circulaire avec la main droite. Après quoi, il reprenait sa position droite sur sa chaise et, rengainant son couteau, me regardait avec le placide sourire du triomphe accompli.

Quand la conversation télégraphique commença à languir, le chef me demanda quelque chose à manger. Je m'empressai de le conduire dans la salle à manger où je lui fis servir quelques lourdes galettes de maïs, trois ou quatre tranches de pain et de la mélasse. Le tout fut expédié avec une promptitude et une facilité dénotant une large capacité gastrique. Nous retournâmes dans ma chambre et, ne sachant que faire de mon Indien qui, comme digestif, fumait tranquillement dans ma pipe dont il s'était emparé, je lui montrai mes épaulettes de grande tenue et mes armes qu'il examina avec un intérêt évident.

Mais ce qui parut exciter le plus sa curiosité fut un album de photographie, des principaux généraux de l'armée du Potomac, parmi lesquelles je lui montrai celle du général Grant comme étant le portrait du grand chef qui commande à tous les autres chefs. Il l'examina attentivement, puis s'appliquant le

livre ouvert sur la poitrine, il baissa la tête, ferma les yeux et se livra apparemment à une invocation mentale. Il renouvela à plusieurs reprises cet exercice « de médecine » à divers endroits du livre, et je compris que par cette application mystique, il cherchait à s'infuser la bravoure, la sagesse et les talents de ceux de nos généraux dont la figure lui inspirait le plus d'admiration. Enfin les fusils arrivèrent ; il appela ses deux guerriers, me donna une poignée de main accompagnée d'un *how !* bien accentué, et je fus débarrassé de mon visiteur, enfin !

Jeudi 12 mars.

Hier deux Indiens Assiniboinés sont arrivés apportant une malle du fort Bufford. Rien que des communications officielles relatives à des détails de service. — Aujourd'hui un courrier est arrivé du fort Rice. Quelques journaux, peu ou point de lettres. Nos correspondances privées et officielles arriveront demain soir ou après-demain par le courrier de fort Totten.

Vendredi 13 mars.

Elles sont arrivées cet après-midi de bonne heure après un voyage des plus courts entre les deux postes, et avec elles les journaux contenant les détails de la guerre déclarée entre le Président et le général en chef, à propos de la réinstallation de M. Stanton au secrétariat de la guerre.

Depuis une semaine, le temps est au dégel, — un dégel charmant avec un soleil brillant, un ciel bleu, et une température s'élevant dans le jour jusqu'au-dessus de + 50° F. et ne descendant pendant la nuit qu'à quelques degrés au-dessous du point de congélation. L'effet en est manifeste dans le paysage. La terre reparait à nu sur les collines, et de larges taches vertes grandissent d'heure en heure sur la nappe blanche des prairies. Les bancs de sable et les rives du fleuve où la neige fouettée par le vent n'avait pas assez de prise pour s'accumuler sont déjà complètement à nu. L'eau du fleuve et celle du Douglas creek font craquer, ça et là, leur épaisse enveloppe, et courent sur la glace qui commence à se fendre et à se soulever à certains endroits en monticules. Devant ces symptômes avant-coureurs de la débâcle, tous nos wagons envoyés au bois

sur l'autre rive ont été retenus ou rappelés. Il était temps, car hier, le dernier qui a passé sur la glace s'y est effondré jusqu'aux essieux, et n'a pu être retiré que déchargé et démonté par pièces.

Au fort, des détachements sont activement à l'œuvre pour assurer le prompt écoulement des eaux, sans quoi, nous serions tous infailliblement inondés. Il s'agit de percer des *drifts* de dix à douze pieds d'élévation, de dégager les bâties, au moyen de profondes tranchées, et de diriger l'écoulement des eaux dans le sens des pentes de terrain. Le travail est ardu par suite des nombreux déblais que la neige a recouverts ; mais un travail qui annonce le retour du printemps ne peut qu'être le bien-venu de tous.

Dimanche 15 mars.

Le vent a tourné au Nord ; le thermomètre a dégringolé jusqu'à + 10° F. et ne s'est plus relevé aujourd'hui plus haut que + 26, — et point de soleil. Voilà le dégel arrêté net. L'eau qui courait sur la glace est devenue glace elle-même, et la surface du fleuve a repris son uniforme immobilité.

L'autre jour, un des Rees se trouvait au fort Rice dans le camp des Sioux amis. Ils lui avaient donné ou vendu quatre chevaux, et il fumait le calumet dans une des loges, quand tout à coup, sans querelle, ni provocation, ni avis, ni menace, il tomba traversé par une flèche. Celui qui avait fait le coup était un *Brûlé* qui se trouvait aussi en visite dans le campement. Il sauta sur son cheval, et s'enfuit au galop. C'était le soir. J'ignore si on le poursuivit ; mais il s'échappa. Le plus curieux, c'est que ce lâche assassinat est regardé par les Indiens comme un acte de bravoure. Le coupable s'en glorifiera et enregistrera le meurtre parmi ses exploits. S'il s'y attache quelque défaveur, ce sera, non contre l'assassin, mais contre la bande qui n'a pas su protéger la victime, et dont l'hospitalité a été violée impunément.

En annonçant le *malheur* arrivé, ils ont fait dire aux Rees d'envoyer quelques-uns de leurs jeunes gens chercher douze chevaux qu'ils offrent comme une sorte de réparation. Le sang versé restera désormais entre les Rees et les Brûlés. Si les deux bandes se rencontrent, les parents du jeune guerrier assassiné se peindront en blanc (signe de deuil) et iront

hurler et chanter leurs lamentations pour la victime devant les compagnons de son assassin. Alors ceux-ci rachèteront le méfait en offrant des peaux de buffle, des chevaux ou autres présents, chacun donnant ce qui lui conviendra. Le sang sera alors lavé ; les Rees feront à leur tour quelques cadeaux, et la paix régnera entre eux jusqu'au prochain assassinat individuel ou collectif. Mais si les Brûlés ne veulent pas racheter le sang, les Rees chercheront et trouveront l'occasion de le venger et tueront infailliblement ceux de la bande ennemie qui leur tomberont sous la main. En attendant, sept d'entre eux sont partis ce matin pour Rice, pour aller chercher les douze chevaux.

Vendredi 20 mars.

C'est donc aujourd'hui le premier jour du printemps. Il est bon de savoir que le soleil traverse l'équateur, mais on ne s'en doutera guère. Depuis trois ou quatre jours, nous n'avons pas vu le soleil. Le temps reste couvert, et le vent souffle tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Le mercure flotte incertain autour du point de congélation, et il serait difficile de dire s'il dégèle ou non ailleurs que sur le fleuve. Là, une crue de quatre à cinq pieds, résultat d'une fonte partielle des neiges du côté de Bufford, a soulevé la vaste cuirasse de glace, y a ouvert des fissures, et l'a isolée d'une partie du rivage. L'eau courante a jappé par toutes les ouvertures, et inondé la surface de la glace qui se trouve ainsi en partie entre deux eaux. La rivière court dessus et dessous. Si cela continue, la débâcle ne tardera pas à se déclarer. La neige a disparu en partie sur la prairie et au penchant des mornes, et nous présente un paysage panaché de vert et de blanc. Quant aux entassements de neige qui ont enseveli et entourent encore nos logements, il faudra bien des jours de soleil pour en venir à bout, quoiqu'ils aient déjà perdu de deux à trois pieds en hauteur. Enfin, le printemps est né au ciel et dans l'almanach, *Primavera gioventu de l'anno*. Espérons qu'il ne tardera pas trop à faire son apparition au fort Stevenson. Un symptôme s'est manifesté pourtant avec une ponctualité assez curieuse. Les premiers vols d'oies et de canards revenant du Sud se sont montrés aujourd'hui, et un certain nombre de ces voyageurs ailés se sont reposés

pour la première fois cette année sur les bords du fleuve et du creek.

Samedi 21 mars.

Après tout, le printemps atmosphérique n'était en retard que d'un jour sur le printemps astronomique. Il a fait son apparition aujourd'hui, par un temps magnifique, un soleil rajeuni et une température qui s'est élevée jusqu'à 56 degrés F. Comme conséquence, le dégel a repris de plus belle, la neige a fondu de plus en plus, et l'eau s'est mise à courir en ruisseaux dans toutes les directions. Pour éviter qu'elle n'envahit nos logements, il a fallu se hâter de lui creuser des issues. L'étroite allée qui sépare la façade de nos chambres du grand amas de neige a été élargie de plus d'un pied, et une gouttière a été creusée au pied du mur de neige pour conduire les eaux sur la pente la plus voisine. Bien que, ce soir, la température se soit sensiblement abaissée, il ne semble pas qu'il doive geler cette nuit, à moins qu'il ne s'élève un vent du nord, ce que rien n'annonce dans l'atmosphère la plus calme. Deux ou trois journées de plus comme celle-ci, et le déménagement de l'hiver sera bien avancé.

A la suite des canards et des oies, le premier épervier est de retour et s'est complaisamment fait voir ce matin autour du fort.

Mardi 24 mars.

Je me suis beaucoup trop hâté de chanter victoire. Le dégel a continué hier et avant-hier, il est vrai, mais lentement, à cause des vents du Nord-Est qui abissaient la température durant le soir et amenaient de fortes gelées pendant la nuit ; mais hier soir la neige a commencé à tomber après le coucher du soleil, et ce matin, elle avait atteint un pied de hauteur. Le présumé printemps n'était qu'une illusion; nous voici retombés en hiver et retournés au blanc uniforme, comme en janvier. La tourmente continue sans un moment de relâche. Serions-nous destinés à un second ensevelissement sous la neige ? C'est là un désappointement cruel, d'autant plus cruel qu'il menace nos communications avec le fort Rice, et que demain ou après-demain nous attendons un courrier dans cette

direction, avec plus d'impatience que d'ordinaire. Voici pourquoi : hier, une lettre est arrivée à Berthold pour un des traitants, apportée par voie irrégulière, car aucun courrier n'y était attendu. Elle était du Père de Smet qui écrit à M. Gérard pour lui annoncer sa prochaine arrivée, et son dessein de se mettre en communication avec les Indiens hostiles, pour préparer les voies à la commission chargée de conclure un traité de paix général. Après avoir longuement traité des affaires indiennes, le Père de Smet termine par quelques lignes annonçant que la plus grande agitation règne à Washington en conséquence de la mise en accusation (Impeachment) du Président. « Mais, ajoute-t-il, vous recevez les journaux, et la politique n'est pas mon affaire. » Ce qui fait qu'il n'ajoute aucun détail. Or, comme nous n'avons reçu aucun journal depuis le 13 courant, et que les dernières dates étaient antérieures à cette mesure extrême, on peut juger avec quelle impatience nous attendons le courrier du fort Rice. Si, par suite du dégel ou de la tourmente de neige qui y succède, il vient à nous manquer, il nous faudra attendre encore jusqu'au 4 avril pour recevoir la première malle attendue ici du fort Totten. Avec quelle sincérité nous donnons la neige à tous les diables !

Mercredi 25 mars.

La tourmente a duré vingt-quatre heures. Hier soir, le ciel s'est éclairci et nous a laissé voir les étoiles. Ce matin, la température était assez douce après le lever du soleil, et elle s'est rapidement élevée pendant les heures suivantes. La neige avait eu tout l'avantage pendant vingt-quatre heures : mais le soleil l'a repris à son tour, et le dégel a recommencé.

Pendant la nuit et la matinée, une forte crue s'était manifestée dans la rivière. L'eau grossie par la fonte des neiges des jours passés et par la tourmente enlevait la vaste couche de glace qui la tenait prisonnière et la détachait graduellement des deux rives. Vers midi, un moment arriva où le fleuve franchissant ses bords les moins élevés déborda impétueusement sur les *flat bottoms*, terrains plats formés par alluvion, doublant ainsi sur certains points la largeur de son lit. Aussitôt l'immense carapace de glace se mit en mouvement, et la débâcle se déclara. D'abord la glace flotta à la dérive en plateaux

énormes. L'un d'eux n'avait pas moins d'un demi-mille de long. Bientôt de longues fissures se produisirent avec des craquements prolongés ; les plateaux se divisèrent, se rompirent en se heurtant les uns les autres et, de plus en plus pressés, descendirent vers le coude abrupt que forme le fleuve à moins d'un mille au-dessous du fort. Là son cours est beaucoup plus resserré entre la courbe abrupte de la rive gauche, et la vaste pointe de sables élevés qui forme une ligne presque parallèle. C'est sur ce point que la débâcle présenta le spectacle le plus saisissant et montra toute sa force. Les grands plateaux de glace resserrés entre les deux rives et poussés par ceux qui les suivaient, se divisaient, se subdivisaient et se rompaient en lourds glaçons. Ces glaçons, pressés contre ceux qui leur faisaient obstacles, se heurtaient, se superposaient, se culbutaient, s'entassaient les uns sur les autres, et bientôt cette partie du fleuve engorgée devint un vaste chaos de glace. Sur certaines portions de la rive, l'entassement s'éleva jusqu'à douze ou quinze pieds. Beaucoup de ces glaçons, qui n'avaient pas moins d'un pied à un pied et demi d'épaisseur, devaient certainement peser plusieurs tonnes. Mais telle était la force du courant et telle la pression des banquises, que ces lourdes masses étaient soulevées, mêlées et portées sur les autres, comme de simples cailloux. Leur entassement finit par bloquer la rivière et former en travers une barrière formidable. Les glaces qui suivaient venaient s'y heurter tour à tour avec des froissements sonores qui se traduisaient à l'œil par de nouveaux entassements. L'arrêt forcé s'étendit peu à peu sur une plus grande étendue, et entre quatre et cinq heures de l'après-midi, la rivière présentait sur plus d'un mille de long l'aspect d'un bouleversement grandiose, mais immobile. Toute la basse terre couverte d'osiers à travers lesquels le Douglas creek va se jeter dans le fleuve, présentait au contraire l'aspect d'un lac tranquille où se reflétaient dans une lumineuse sérénité les teintes du soleil couchant. Là, en effet, les glaces n'avaient pas pénétré ; l'eau seule y avait fait irruption à travers les obstacles, et une fois parvenue à son niveau, se trouvant en dehors du courant, elle était unie comme un miroir dans lequel se miraient complaisamment les saules et les osiers dont elle baignait les tiges. La débâcle, arrêtée ce soir, reprendra probablement son cours durant la nuit.

Il est à remarquer qu'elle s'est produite cette année-ci trois semaines plus tôt que l'année dernière. Son époque ordinaire est dans la première quinzaine d'avril, et il est rare qu'elle se produise en mars. Comme je l'ai remarqué plus haut, le printemps de 1868 est en avance. La fonte des neiges est la cause déterminante de la rupture des glaces, car, sans la crue, la couche de glace qui a encore plus d'un pied d'épaisseur aurait tenu encore une semaine ou deux en dépit du soleil. Quoi qu'il en soit, nous avons assisté aujourd'hui à un spectacle grandiose et saisissant.

Jeudi 26 mars.

La crue d'hier s'est élevée à dix ou douze pieds, en quelques heures, et en quelques heures elle a disparu pendant la nuit. Ce matin, le fleuve était rentré dans son lit, et charriaît modérément. Sur les terrains bas qu'il avait inondés la veille, restaient échoués les glaçons énormes que le courant y avait poussés. On dirait que le Missouri, se sentant surchargé de glaces, ait déposé la moitié de son fardeau sur les berges, en attendant que, débarrassé de l'autre moitié, il revienne enlever ce qu'il a laissé en arrière. Ces glaçons énormes échoués en masse compactes sur toute l'étendue des bancs de sable, présentent à l'œil l'aspect d'un gâteau glacé dont la croûte blanche aurait été broyée en mille morceaux, toute proportion gardée. Le long des bancs qui ne plongent pas immédiatement dans l'eau les entassements de Pelions sur Ossas glacés, se dressent comme un rempart dont la crête dépasse le niveau du plateau où se trouve notre débarcadère. Ailleurs, la surface heurtée, brisée, suivant les accidents de terrain qu'elle recouvre, étale parmi les glaçons quantité d'arbres morts, de racines, de pierres et de branchages, que la débâcle a emportés avec elle. Dans l'oseraie, ce que j'ai comparé hier à un lac tranquille a été gelé fortement avant que l'eau ne se retirât. La couche de glace, qui n'a pas moins d'un pouce d'épaisseur, soutenue par les osiers pressés qu'elle enserre, est restée suspendue à deux ou trois pieds du sol, cassés et par lambeaux se touchant les uns les autres, ce qui offre le coup d'œil le plus singulier. Le tout était couvert ce matin d'une épaisse gelée blanche, car, la nuit dernière, le thermomètre est descendu jusqu'à 10 degrés F.

Le courrier du fort Rice est arrivé ce soir. Il n'apporte que quelques journaux dont le 22 février est la date la plus récente. Ils annoncent que le projet de mise en accusation du Président a été abandonné par la commission. Un revirement s'est-il produit dans les quatre jours suivants, ou la lettre du Père de Smet, qui était du 26, aura-t-elle été mal comprise ?

Vendredi 27 mars.

Le temps, qui était très froid hier, s'est beaucoup adouci aujourd'hui. Le soleil le plus brillant a vivement activé le dégel, et la prairie revient à l'état où elle se montrait lundi dernier, avant la tempête de neige qui lui avait remis son manteau blanc.

Mardi 31 mars.

Le dégel a continué sans interruption ces jours derniers : le mercure s'est élevé hier jusqu'à + 65 F. et la neige a presque complètement disparu. Le fleuve continue à charrier tantôt plus, tantôt moins, selon qu'il s'élève ou s'abaisse. Les bandes d'oies et de canards sauvages deviennent de plus en plus nombreuses, et les poules de prairie quittent les bois pour aller s'accoupler et nichier dans les herbages. Les portes sont ouvertes, et les poèles sans feu.

Les Indiens, qui ont quitté leurs campements d'hiver sur la rivière de la Roche Jaune, reprennent le chemin des postes où ils résident pendant l'été. Avant-hier est arrivé un premier détachement d'une quarantaine de loges. Une partie sont des Yanktonahs appartenant à la bande des *Yeux noirs*. C'est la fraction qui s'est rendue près du fort Bufford. Avec eux se trouvent des Sissetons de l'ancienne bande de Won-ta-na-han. La bande de l'*Ours de médecine* est venue les rejoindre aujourd'hui. Tous ont dressé leurs loges (tentes de peaux) dans cette partie de prairie qui s'étend en arrière du débarcadère. Leurs chevaux paissent en liberté au pied des collines, leurs femmes vont et viennent, ramassant le bois, apportant l'eau, conduisant les bêtes, etc., et tout ce mouvement donne à la prairie une animation tout à fait insolite. Demain, ils se mettront en route pour le fort Rice et seront suivis, d'ici à quelques jours, de la bande des *Deux côtes d'Ours*, et du *Cabri qui court* (Unkpa-

pahs). Nous leur avons distribué des provisions, et ce soir il y a fête, chants et danses à leur camp, pour se réjouir de cette bonne fortune. Les pauvres diables ont cruellement souffert cet hiver, eux, leurs familles et leurs chevaux. Ces derniers en portent les marques. Ils sont si affaiblis que, jusqu'à ce qu'ils se soient refaits, les Indiens ne peuvent chasser le buffalo avec quelque succès. Et cependant, leur gibier de prédilection s'est mêlé à ce retour général de la vie animée dans nos parages. Les grands troupeaux de bisons, qui avaient émigré de l'autre côté de la Roche Jaune, au commencement de l'hiver, nous reviennent aussi avec le printemps. Plusieurs bandes ont reparu dans notre voisinage. Les Gros-Ventres et les Rees dont les chevaux sont en meilleur état en ont tué plusieurs ; mais les Yanktonahs les ont poursuivis sans succès, leurs montures leur faisant faux bond. On sait pourtant que le buffalo ne court pas vite, et qu'un cheval ordinaire les gagne aisément de vitesse.

Les Sioux campés aujourd'hui près de nous apportent de bonnes nouvelles des bandes hostiles avec lesquelles ils ont hiverné. Au commencement de l'hiver, celles-ci tenaient de mauvais propos. Elles ne parlaient que de continuer la guerre, d'attaquer les soldats et de voler les chevaux et les mules aussitôt que le printemps reviendrait. De grandes discussions ont eu lieu à ce sujet, la tribu des Unkpawahs et celle des Yanktonahs étant divisées en bandes hostiles et en bandes amies. Les Santeees sont presque tous hostiles, mais à la suite des massacres du Minnesota dans lesquels ils ont joué le principal rôle, ils ont été poursuivis et châtiés si rudement (les uns pendus, les autres tués à coups de fusil) qu'ils ne peuvent plus rien par eux-mêmes. Les chefs amis, l'*Ours de médecine*, le *Cabri qui court*, le fils des *Deux côtes d'Ours*, ont insisté sur les avantages de la paix dont ils jouissent, et sur les malheurs que les autres attiraient sur eux en reprenant les hostilités. Une notable portion des bandes hostiles était déjà lasse de la guerre et prédisposée à y mettre fin. Les partisans de la paix se sont donc trouvés en majorité et, la misère aidant, ils en sont venus à cette conclusion, qu'ils s'abstiendraient de nouvelles hostilités, et attendraient l'arrivée des commissaires du gouvernement pour conclure un traité général de paix et d'amitié si les conditions offertes leur étaient acceptables.

J'envoie par le courrier de demain ces informations au général Terry qu'elles intéresseront d'autant plus qu'il fait partie de la commission chargée de traiter avec les Indiens hostiles.

NOTA. — Dîné avec les langues fraîches de buffalo, et une queue de castor assaisonnée avec de petites ciboules sauvages; délicatesse de table qu'un Epicurien ne pourrait se procurer à Paris, même à prix d'or. Les Cambacérès, les Rothschild, les Véron et autres gourmets illustres d'Europe n'imaginent pas ce qu'ils ont perdu ou ce qu'ils perdront à mourir sans en avoir goûté.

Mercredi 1^{er} avril.

Les informations apportées par l'*Ours de médecine* n'ont pas tardé à se réaliser. Ce matin, est arrivé un chef des Têtes-Coupées (Sissetons) nommé le *Cheval rouge* (Ta-shunka-douta) avec une quarantaine de loges. Ce chef ne s'était point encore rendu aux autorités militaires. Depuis 1862 ou 1863, à la suite des massacres du Minnesota, il avait quitté son pays de chasse situé du côté de la Maison du Chien, vers le lac du Diable.

Depuis lors, la tribu a erré dans les plaines, et surtout dans le Nord, près de la frontière des possessions britanniques, où ils ont passé l'hiver dernier avec une partie des Assiniboines. De longues privations, de dures misères, la rareté du gibier, la faim, les ramènent maintenant pour écouter la voix de leur Grand-Père et se soumettre à ce qu'il leur ordonnera. Ils ont perdu beaucoup de chevaux pendant l'hiver, et ceux qui leur restent ne sont pas assez vigoureux pour courir le Buffalo. Ils vont au fort Rice, et de là se rendront dans la réserve des Santee au-dessous du fort Randall où, probablement, ils s'établiront pour planter du maïs en été. Leur tribu est tellement dispersée que le *Cheval rouge* ne sait pas combien il en reste de loges, ni où elles sont en ce moment. Mais pour lui et ses guerriers, il fait sa soumission absolue, et se rendra au rendez-vous fixé par les commissaires pour y conclure solennellement une paix définitive. La conclusion, on la devine, a été une distribution de provisions dont ils avaient grand besoin, et demain ils se remettront en route plus satisfaits probablement qu'ils ne l'ont été depuis longtemps.

Vers midi sont arrivées à leur tour les trois tribus de Berthold mandées pour recevoir aussi une certaine quantité de provisions. Les chefs, les guerriers et les femmes étaient de la partie. La distribution s'est faite dans la prairie, en arrière du poste, après quoi, tous sont allés camper sur le Douglas creek où ils passeront la nuit, et demain matin, ils retourneront à Berthold.

Avec eux est venu le *Cabri qui court*. Il m'annonce la prochaine venue de différentes bandes, les unes pour faire leur soumission, les autres pour renouveler les rapports de bonne amitié.

Bien que le vent ait tourné au Nord, et que, par conséquent, il y ait eu recrudescence de froid, la rivière est libre aujourd'hui et n'a charrié aucun glaçon.

Jeudi 2 avril.

J'ai eu ce matin une longue conversation avec le *Cabri qui court*. Il m'a fourni tous les détails les plus précis sur les bandes qui ont hiverné sur la rivière de la Roche Jaune. Presque tous les chefs se présenteront à la conférence de paix, quand le lieu et la date leur seront indiqués. En attendant, ils viendront faire leur soumission préliminaire aux différents forts les plus proches de leur résidence. Les plus douteux sont les *Unkpapahs* précédemment hostiles, sous la conduite de la *Lune noire*, la *Corne rouge*, les *Quatre cornes* et le *Bison assis*. Ceux avec qui la paix semble assurée sont : les *Sans-Arcs*, commandés par la *Seule corne* (400 loges environ), les *Minicanjous* qui n'ont pas encore fait de traités avec les blanches (de 600 à 700 loges) : les *Brulés*, et diverses petites bandes de *Santee*s ou *Sioux* du Mississippi ; les *Assiniboines*. Ce sont là de bonnes nouvelles, et si, comme tout paraît l'annoncer, une paix générale est conclue, notre résidence dans les postes militaires du Haut-Missouri sera certainement beaucoup plus agréable que précédemment.

Le *Cabri qui court* était chargé par les chefs qu'il m'a nommés de m'apporter personnellement ces messages de paix, et il ne m'a pas laissé ignorer que ma qualité de Français de naissance était pour eux une source de confiance particulière. Pour une cause ou une autre, les Indiens de ces régions ont toujours entretenu des relations amicales avec les Français du

Canada. Personne n'a jamais, je crois, aussi bien compris le caractère des sauvages et n'a su conserver avec eux des rapports d'amitié aussi constants. La race anglo-saxonne ou américaine, au contraire, n'a guère procédé vis-à-vis d'eux que par la force brutale, la démoralisation et l'oppression. De là la différence avec laquelle les Peaux-Rouges regardent les Canadiens et les Américains. Plus je vis parmi ces enfants du désert, plus je lis les documents officiels relatifs aux affaires indiennes, et plus les idées que j'avais apportées avec moi se modifient. La masse d'iniquités dont les pauvres Peaux-Rouges ont été victimes de la part des blancs, dépasse toute idée : « il faut le voir pour le croire ».

Le *Cabri qui court* (*Tatokana*) avait tout le corps tailladé transversalement, ainsi que les bras, de longues lignes rouges, cicatrices des estafilades qu'il s'est faites lui-même en signe de deuil, pour la mort d'un fils de 19 ans qu'il a perdu de maladie, l'hiver dernier. Cinquante ou soixante coupures, et au cœur de l'hiver !...

Vendredi 3 avril.

La persistance du vent du Nord nous a ramenés à une température de 12° F. pendant la nuit dernière. 20 degrés au-dessous du point de congélation en avril : *c'est raide*. Mais le vent ayant tourné aujourd'hui au S.-O., nous revenons à une température moins hivernale.

Mantououakan, l'*Ours de médecine*, est arrivé ce matin avec une quarantaine de loges. Nouvelle conférence, et nouvelle distribution de provisions. Comme cela devient monotone, j'ai laissé la corvée au Bt. Lt-Colonel Powell. Un des chefs hostiles qui ont hiverné sur la Roche Jaune s'est tué par accident. Dans une chute de cheval, son couteau, qu'il portait à la ceinture, lui est entré dans le flanc, et la blessure s'est trouvée mortelle. Le nom de ce chef était Ishetan-Otanka (*l'Epervier-outarde*).

Lundi 6 avril.

Depuis trois jours, le temps *boulotte* autour du point de congélation, plus au-dessous qu'au-dessus, et ce qui reste de neige demeure stationnaire. La rivière est parfaitement libre et ne charrie pas un glaçon.

Avant-hier, samedi, la malle de fort Totten, si impatiemment attendue, est enfin arrivée, et avec elle un désappointement que nous n'avions pas prévu. Le service par contrat a été abandonné, le contrat résilié, et en attendant qu'une nouvelle société s'organise pour le reprendre dans de meilleures conditions entre le fort Totten et Saint-Paul, nos correspondances sont restées en route au fort Ranson où, paraît-il, il s'en trouve une bonne quantité. Averti du fait, le Bt. Col. Whistler a envoyé un petit détachement de soldats pour chercher la malle retardataire, et nous l'expédiera le 15, au lieu du 10, jour fixé par le prochain courrier. Mais à cette dernière date, les malles en retard ne pourront être encore arrivées au lac du Diable. La portion de lettres et journaux qui nous est parvenue est donc des plus maigres. Pour mon compte, je n'ai reçu qu'une seule lettre, et quatre journaux comparativement d'ancienne date (février). Du moins ces journaux renferment tous les détails de la mise en accusation du Président et des circonstances qui ont donné lieu à cette mesure, au moment où on la regardait comme abandonnée par le Congrès. La lettre du Père de Smet était donc exacte. D'après sa date, la nouvelle devait être juste arrivée à Saint-Louis par le télégraphe, lorsqu'il en a fait part à M. Gérard. Je ne sais pas si, en ce moment, il ne vaut pas mieux encore être au fort Stevenson qu'à Washington, quand on appartient à un haut grade dans l'armée. Ici, du moins, nous n'avons rien à faire avec la politique, et la politique, c'est la bouteille à l'encre. On n'y voit que du noir, et on ne saurait guère y toucher sans s'y salir les doigts.

Mardi 7 avril.

Howkah, le frère (ou l'oncle) d'Ishta-Sapah, est arrivé à son tour ce matin, se rendant au fort Rice après une excursion dans la prairie du côté du lac du Diable. Je lui ai fait distribuer quelques provisions pour lui et la petite bande qui l'accompagne, et qui ne se monte qu'à dix loges. L'*Ours de médecine*, qui est resté campé près du Douglas creek, a eu, par la même occasion, sa part de nos largesses. Il nous prévient de nous méfier d'une bande de Unkpapahs incorrigibles, celle de la *Corne rouge*, de la *Lune noire*, du *Bison assis* et des *Quatre cornes*. Ce sont les mêmes qui ont commis les déprédatations de

l'automne dernier, et les seuls qui persévèrent encore dans les mauvais desseins, et annoncent vouloir rester sur le « sentier de guerre ». Quelques hommes de l'*Ours de médecine* ont découvert des feux éteints et quelques courroies, dans une pointe de bois où nous envoyons couper des baliveaux pour les palissades du nouveau coral. Ils pensent que ces traces toutes récentes peuvent être les indices de quelques rôdeurs hostiles, et promettent que si la bande ennemie se présente, ils la combattront avec nous. Quoi qu'il en soit, recommandation est faite aux vagonniers et à l'escorte de redoubler de vigilance et de se tenir sur le qui-vive.

Pour m'exprimer le besoin que lui et les siens avaient de provisions, Howkah s'est silencieusement découvert la poitrine, me montrant qu'il n'avait plus que la peau et les os. Ce commentaire silencieux à sa demande n'était pas sans éloquence. Un cannibale aurait à peine trouvé de quoi grignoter sur ses côtes.

Mercredi 8 avril.

Hier, dans l'après-midi sont morts deux de nos hommes ; l'un d'une maladie de cœur compliquée de scorbut, l'autre uniquement du scorbut. Cette maladie a notablement affaibli notre petite garnison durant l'hiver, et est arrivée à son maximum pendant le mois dernier. En ce moment, nous avons à l'hôpital 32 malades du scorbut, et 13 de plus sont exempts de service dans leur compagnie n'étant que légèrement atteints ou étant en convalescence et au régime. A cela il faut ajouter 6 employés du quartier-maitre en traitement à l'hôpital, ce qui donne un total de 51 cas de scorbut, égal à un quart de la garnison.

Cette regrettable condition sanitaire résulte de la longue privation de légumes frais, et de l'intermittence des rations de viande fraîche qui ne sont distribuées que deux fois par semaine. La principale nourriture des hommes consiste donc en porc salé, poisson salé ; de là, maladie. Néanmoins, il est à croire qu'elle n'aurait pas atteint la proportion que je viens de constater si nos hommes avaient pu avoir de bons quartiers dès le commencement de l'hiver. Malheureusement, les travaux avaient été commencés trop tard l'été dernier, et, comme je l'ai raconté, les deux compagnies n'ont pu être convenablement

installées que l'une dans les derniers jours de décembre, l'autre dans les premiers jours de janvier. Jusque-là ils étaient restés exposés aux rudes intempéries de la fin de novembre et de tout le mois de décembre, sans autre abri que de misérables *wedge tents* (1). Quand la neige et la gelée sont venus, ils ont creusé l'intérieur à une profondeur de trois ou quatre pieds, et se sont construit de petites cheminées de terre qui avaient l'inconvénient de produire une chaleur étouffante quand le feu flambait, et un froid glacial quand il était éteint. Coucher en terre n'était pas d'ailleurs une condition de salubrité. Ajoutez à cela, et aux rations salées, les fatigues sans cesse renouvelées d'un travail journalier des plus durs, et on s'étonnera peu que le scorbut ait eu autant de prise en des estomacs dérangés, des membres fatigués et des constitutions si péniblement éprouvées. Heureusement que l'épreuve touche à son terme, grâce à l'arrivée prochaine des bateaux à vapeur et des provisions fraîches qu'ils nous apporteront.

En attendant, pour combattre le mal et surtout pour le prévenir, outre les remèdes habituels de la pharmacie, nous avons en abondance dans les prairies, un petit oignon blanc sauvage ou ciboule, dont le goût se rapproche très fortement de celui de l'ail. Les Indiens en recueillent pour nous une grande quantité qu'ils échangent contre des poignées de biscuit, et la monotonie de l'ordinaire se trouve ainsi agréablement et utilement modifiée par ce condiment nature dont nous sommes tous très friands. Les Indiens nous fournissent aussi un tubercule oblong de la grosseur du pouce, que les Canadiens appellent *artichaut* j'ignore pourquoi, car rien ne ressemble moins à l'artichaut. De forme, il se rapproche plus du salsifis. Cru, il est à peu près sans saveur ; cuit, il a un goût analogue au panais ou au navet le moins savoureux. La ciboule sauvage est infiniment préférable.

Nos deux morts ont été enterrés ce matin côté à côté dans la prairie, avec les honneurs militaires. Un détachement de douze hommes armés et une quarantaine d'autres sans armes, accompagnait et suivait le fourgon qui portait les deux cercueils. Les officiers fermaient la marche en petit uniforme, et sans armes. Quand les deux corps ont été descendus dans les deux fosses, le lieutenant Hooton, officier de jour, a lu le service

(1) Littéralement : tentes abritées dans les coins de constructions stables.

funèbre, un sergent a jeté la pelletée de terre au moment voulu, « *earth to earth, dust to dust* (1) » ; trois décharges ont été tirées, et tandis que les hommes de corvée comblaient les fosses, chacun s'est hâté de rentrer chez soi, car le temps était extrêmement froid, et bien que le vent soufflât du S.-E., nous grelottions presque sous nos pardessus. Thermomètre au-dessous de 0 centigrade.

NOTE. — Avec nos nouveaux fusils se chargeant par la culasse, et le fulminate de mercure remplaçant la poudre dans nos cartouches à godet de cuivre, on ne peut plus tirer à poudre ; il faut toujours tirer à balle. L'escorte a dû tirer en l'air, ce matin, ce qui, dans nos solitudes, n'offre pas d'inconvénient. Mais comment fait-on lorsque l'enterrement a lieu dans un lieu habité, le cimetière d'une ville par exemple ?

Vendredi 10 avril.

Les oies sauvages remontent au Nord en grand nombre. Elles passent au-dessus de nos têtes dans leur *ordre de vol* régulier, c'est-à-dire en forme de V dont une branche est toujours plus longue que l'autre, se relayant tour à tour au poste de fatigue, c'est-à-dire au sommet de l'angle qui fend l'air. Chaque jour quelques bandes descendant se reposer et paître soit sur le bord du fleuve, soit le long des creeks et sur les mares d'eau, dans notre voisinage. Sur les fonds plats la boue laissée par la dernière crue et la fonte des blocs de glace que le fleuve y a laissés est telle qu'il est très difficile de pénétrer dans les oseraies. Dans la prairie, comme on est tout à découvert, les oies ne se laissent que très rarement approcher à portée de fusil. Ce sont des oies plus expérimentées que les jeunes qui nous reviennent à l'automne. Aussi ne peut-on guère les tirer qu'à la carabine. Les Indiens, qui n'ont que de mauvais fusils, se couchent à plat ventre sous leurs couvertures grises et rampent ainsi des genoux et des mains pour s'approcher d'elles. C'est un bon moyen, mais si lent et si *terreux* que les blancs ne s'y soumettent pas, et préfèrent laisser aller les oies que d'achever à ce prix la chance d'en tuer quelqu'une.

Ce matin, un Indien se glissait ainsi avec un fusil à deux

(1) Terre contre terre, poussière contre poussière.

coups vers une sorte de petit étang formé en arrière du fort par la fonte des neiges. D'un autre côté, dans les herbes, rampait, également en chasse, un lynx qui avait quelque avance. Le quadrupède arriva ainsi sans être découvert jusqu'à quinze ou vingt pieds de la proie emplumée et, bondissant à l'improviste, saisit un des volatiles, puis, se croyant sûr d'un bon souper, se dirigea en galopant vers les collines voisines. Malheureusement pour lui, il n'avait pas vu ou n'avait pas compris ce que cachait ce corps grisâtre qui ressemblait à un morceau de roc, lorsqu'il restait immobile. Quand le lynx emportant son oie passa à une cinquantaine de pas, la couverture se souleva, et l'homme rouge apparut un genoux en terre, et le fusil en joue. Deux coups de feu retentirent et le lynx et l'oie restèrent sur l'herbe gisant côte à côte.

Le docteur Gray a acheté l'un et l'autre contre quelques provisions. L'animal est un lynx du Canada d'une grande taille. Sa tête est absolument celle du tigre, du léopard, du jaguar, du chat. Il est de la même famille. Seulement sa fourrure est d'un gris uniforme, et ses oreilles proportionnellement plus longues se terminent par un petit bouquet de poils noirs ayant la forme d'un pinceau. Ses jambes sont d'une force et d'une longueur remarquables. Ses dents et ses griffes sont longues, minces et acérées ; ses pattes larges et fourrées. Sa hauteur est celle d'un chien de chasse de la plus forte race ; mais son corps est plus mince et plus souple. Il est plus haut sur jambes que ne sont d'ordinaire les individus de la race féline. C'est par la queue qu'il en diffère le plus, car cet appendice n'est chez lui que d'une longueur de quatre ou cinq, peut-être six pouces. Elle est terminée par une touffe de poils noirs, comme celle du daim ou de l'élan. C'est le premier de cette espèce qui ait été tué au fort Stevenson.

Samedi 11 avril.

Les nouvelles apportées de Berthold ne sont plus aussi pacifiques que précédemment. Il paraîtrait que la bande des Unkpapahs hostiles aurait réussi à faire revenir deux autres bandes (les Sioux Pieds-noirs et une portion des Minicanjous) sur leurs bonnes résolutions, et à les entraîner dans un plan commun d'hostilités pour l'été prochain. Quelques Minicanjous sont venus offrir trente chevaux aux trois tribus, si elles vou-

laient quitter leur village et battre la plaine en renonçant à leur traité d'amitié avec les blancs, ce qu'elles ont refusé. Alors quelques familles des Minicanjous refusant d'encourir les risques attachés à l'état de guerre, ont quitté leur tribu, pour venir résider à Berthold avec les Arikaris. Je n'attache guère d'importance à ces nouvelles. En les supposant vraies, tout ce que les trois bandes pourraient entreprendre serait de voler quelques mules et de tuer quelques vagonniers par surprise ; mais nous prenons nos mesures pour qu'en pareil cas, les plus surpris soient ces pillards rouges, par suite de l'accueil qui leur sera fait.

Cette bande de Unkpapahs incorrigibles est conduite par quatre ou cinq chefs, tels que la *Lune noir*, la *Corne rouge*, les *Quatre cornes*, et le *Bison assis*. Ce dernier fut, il y a quelques années, percé de coups de baïonnettes dans un combat. Le *Couteau Sanglant* qui se battait du côté des soldats, voyant que le blessé respirait encore, sauta à bas de son cheval et se préparait à lui couper la gorge et à lui enlever sa chevelure, lorsque l'officier commandant le détachement eut la mauvaise quoique philanthropique inspiration de défendre qu'on achevât le *Bison assis* qui faisait le mort. La conséquence fut que le gaillard s'échappa, guérit de ses blessures, et depuis lors, poursuivant une vengeance insatiable, n'a jamais cessé de faire tout le mal en son pouvoir, et d'être l'âme ou le bras de tous les coups de mains tentés ou accomplis contre nous. C'est lui surtout qui anime les autres de sa haine et qui maintient sur le sentier de la guerre cette bande de Unkpapahs insoumis, auxquels se joignent toujours quelques jeunes aspirants des autres bandes, en quête d'aventures, de chevelures et de renom.

Ces jeunes braves composent la portion turbulente de toutes les tribus, et souvent les chefs ont beaucoup de peine à les maintenir sous leur autorité. Voici pourquoi : les jeunes gens arrivés à l'âge de compter parmi les guerriers ne peuvent acquérir de considération, d'influence et de position parmi les gens que par des prouesses de guerre. S'ils se contentent d'être intrépides chasseurs, fussent-ils riches, c'est-à-dire possédant plusieurs hommes, une douzaine de chevaux, des plumes, des colliers et une bonne provision de viande séchée, ils ne seront pas admis au feu du conseil et ne prendront pas rang parmi les chefs. Pour peu qu'ils aient de l'ambition, force leur est donc

de prendre le sentier de la guerre, et c'est ce qu'ils font pour leur propre compte, si leur tribu est en paix avec les blancs et avec les voisins. Une nuit ou l'autre, ils décamperont soit isolément, soit par petites bandes, animés du même esprit, et se mettront à courir la plaine. Comme je l'ai expliqué ailleurs, pour eux la bravoure ne consiste pas à s'exposer au danger pour un résultat difficile ou incertain ; leurs exploits sont au contraire d'autant plus brillants qu'ils auront récolté plus de chevelures ou volé plus de mules ou de chevaux, en risquant le moins possible. Aussi procèdent-ils par embuscades, et s'absentent-ils d'attaquer à découvert ; à tel point que notre petit poste de deux compagnies ouvert de tous côtés, sans défenses d'aucune sorte, séparé de six jours de marche de Totten, et de quatre jours de marche de Rice, peut être impunément établi, bâti et maintenu au cœur de la nation Sioux dont les tribus réunies comptent environ trente mille âmes.

Mais malheur à l'homme isolé, blanc ou rouge, qui rencontre dans la plaine quelqu'une de ces bandes en quête de chevelures. Sa tribu fût-elle en paix avec la tribu à laquelle appartiennent les rôdeurs, ils ne se feront aucun scrupule de l'assassiner, pour lui voler son cheval et ses armes et rapporter sa chevelure comme un trophée. Si la chasse à l'homme ne leur réussit pas, faute d'être assez nombreux, ils iront se joindre à quelque autre bande, et battront ensemble la campagne, ou se rapprocheront des postes militaires pour guetter quelque fourgon allant au bois ou quelque soldat s'écartant dans les fourrés.

Lorsqu'un d'entre eux a fait quelque coup de main heureux, et qu'il a rapporté un certain nombre de chevelures et de dépouilles ; quand la tribu, au retour de ses expéditions, a dansé plusieurs fois en son honneur la danse du scalp, célébré ses exploits et consacré leur souvenir par un nom, l'aspirant au titre de chef se dépouille de ses vêtements un à un, distribue au hasard ses chevaux, ses provisions, ses ornements, ses femmes même et, au milieu des danses et des cris de joie, des chants improvisés et des coups de tambourins, il est proclamé *chef*. Ce qui ne veut pas dire qu'il commandera la tribu ou dépossédera le deuxième chef ou le chef des guerriers. Il acquiert simplement le titre et le rang de chef : il a son entrée dans les conseils ; son influence est reconnue. Il est promu par

brevet, comme on l'entend dans notre armée, avec cette différence qu'il a dû faire quelque chose pour obtenir ledit brevet, tandis que, parmi nous, c'est la condition la moins nécessaire. Si, pour courir le buffalo, pour hiverner ou pour tout autre motif, la tribu se sépare en plusieurs bandes, quelques familles se rangeront probablement sous sa conduite, et alors il aura le commandement de quelques loges. Ses campagnes seront terminées pour le présent, et il y a tout à parier qu'à moins d'occasions trop pleines de tentations, il se tiendra tranquille.

Si néanmoins son ambition est d'une plus haute portée, et que de jeunes rivaux viennent à leur tour à acquérir par leurs prouesses un renom et une influence qui menacent de le reléguer au second plan, pour maintenir sa position dans la tribu, il rentrera en campagne, cette fois à la tête de quelques guerriers, et s'efforcera de faire quelque coup capable de rehausser son prestige. Il restera ainsi sur le sentier de guerre, tant que son ambition ne sera pas satisfaite, après quoi, s'il atteint son but et qu'il soit revêtu de quelque commandement suffisamment important, il se reposera sur ses lauriers et prêchera la paix aux jeunes gens, de concert avec les anciens de la tribu et les chefs en retraite. (A moins qu'en cherchant des chevelures, il n'ait perdu la sienne.)

Les exploits guerriers sont une considération tellement dominante dans le choix d'un chef de tribu, qu'aucune autre n'y fait obstacle. Ainsi, l'ancien chef des Gros-Ventres, *Quatre Ours*, n'avait pas dans les veines une goutte de sang de la tribu qu'il commandait. Il était Assiniboine de naissance. Fait prisonnier, tout enfant, et élevé parmi les Gros-Ventres ou Hedanzas, il grandit parmi eux et se distingua tellement dans les combats contre les Sioux auxquels il appartenait par le sang, qu'il arriva au plus haut grade de sa tribu adoptive, et s'y acquit un renom qui lui a survécu.

Il n'est même pas toujours nécessaire qu'il y ait élection ou proclamation pour constituer l'autorité d'un chef. Quelques-uns se sont imposés d'eux-mêmes par leur réputation et la vigueur de leurs poings. Il y a quelques années, un chef de Sioux du Mississippi (j'ai oublié son nom) était dans ce cas, et comme tous les usurpateurs, il menait sa bande avec une verge de fer, jouant du couteau ou du casse-tête, au moindre

symptôme d'insubordination. Le dernier exploit qui l'éleva au commandement est assez caractéristique.

Une nombreuse bande de Rees ou Arikaris avait surpris trois Sioux dans la prairie, et les pauvres diables s'étaient réfugiés dans des broussailles où aucun de leurs assaillants, bien que vingt fois plus nombreux, n'osait les poursuivre. Ils faisaient grand tapage, poussaient des cris, galopaient à l'entour, tiraient des flèches ou des balles dans le fourré, mais sans s'y hasarder. Survinrent deux Sioux qui s'informèrent de la cause de tout ce bruit. L'ayant apprise, ils mirent pied à terre, s'armèrent de leurs couteaux ou de leurs tomahawks, et entrèrent résolument dans les broussailles. Ils tuèrent les trois fugitifs, bien qu'ils fussent de leur nation (mais pas de leur tribu) ; un des deux y périt. L'autre rapporta les trois chevelures et, pour ce fait, fut considéré si héroïquement brave qu'en rentrant dans sa tribu, il y prit le commandement, sans opposition.

Parmi les Unkpapahs hostiles, presque tous les chefs sont dans la position d'être forcés à la guerre, sous peine de perdre leur situation au profit de quelques autres plus audacieux ou plus obstinés. Deux d'entre eux, la *Corne rouge*, et les *Quatre cornes*, ont été parfois amis des blancs et, à cette époque, ont contribué puissamment à sauver la vie à M. Gérard, l'un des traitants de Berthold.

Il y a des années de cela. A cette époque, les postes militaires ne s'étendaient pas plus loin que Minnesota. Gérard était tombé avec quelques chevaux et un wagon de marchandises de traite entre les mains des Unkpapahs. Il était sur leurs terrains de chasse, et ses marchandises furent confisquées à l'unanimité. Sur la question du vol, il n'y eut pas opposition. Il n'en fut pas de même de la question de meurtre. Quand la proposition fut émise de mettre à mort les malheureux blancs (ils étaient deux), quelques voix s'elevèrent en leur faveur ; mais évidemment les partisans de la mort étaient en majorité et on allait procéder à l'exécution, lorsque le *Cabri qui court* vint à la rescouisse.

Le *Cabri qui court*, il est bon de le dire, a été dans sa jeunesse compromis au premier chef dans l'attaque d'un coche, l'enlèvement des malles et d'une forte somme en or, et le meurtre du conducteur, du cocher et, je crois aussi, de

quelques voyageurs. Poursuivi et fait prisonnier par les troupes, il fut jugé et condamné à mort. Il ne dut la vie qu'à la clémence présidentielle qui le gracia et lui permit de retourner parmi les siens. Celui-là, du moins, s'est montré reconnaissant, et depuis lors est resté constamment l'ami des blancs. « Ce qui n'empêche, assure encore Gérard, que je ne lui confierais pas ma peau plus qu'à tout autre Indien, dans telle circonstance où il pourrait y avoir intérêt ou avantage pour lui d'en détacher ma chevelure. »

Quoi qu'il en soit, en cette occasion, le *Cabri qui court* sauta sur la voiture capturée et harangua les guerriers, déclarant que Gérard était son ami et qu'il ne permettrait pas qu'il fût mis à mort. En même temps, ses femmes et celles de ses proches commencèrent un certain chant de guerre dont le but est d'exciter leurs maris ou leurs frères au combat, et d'enflammer leur ardeur dans les circonstances difficiles. À cet appel, les proches et les amis du *Cabri qui court* se mirent à courir à leurs logis, et en sortirent armés pour venir se ranger autour de lui. Le parti opposé en fit autant, et la bataille s'engagea aussitôt de part et d'autre. Gérard et son compagnon en profitèrent pour se détacher de toute la vitesse de leurs chevaux. Ils y perdirent leurs marchandises, mais gagnèrent la vie sauve. Il y eut trois ou quatre Unkpapahs tués et bon nombre de blessés dans la mêlée. Après quoi, l'objet de la lutte s'étant échappé, chacun rentra dans sa tente.

Ainsi, comme on le voit par cet exemple, les Indiens se montrent tout aussi prompts à se battre entre eux qu'à combattre les blancs. De tribu à tribu, les guerres ou plutôt les hostilités se perpétuent indéfiniment. Vingt fois ils feront la paix, vingt fois fumeront ensemble le calumet et enterreront la hachette. Ce ne sont là que des trêves momentanées, et à la première occasion, ils se tueront et se voleront de plus belle, pourvu qu'un parti soit de beaucoup plus fort que l'autre, et surtout que, de part ou d'autre, on puisse surprendre quelques chasseurs isolés et leur enlever leur chevelure, sans risque sérieux.

Depuis hier, grand vent du N.-E., grand froid et grande poussière. Le printemps marche à pas de tortue. Nous n'avons pas eu encore une seule nuit où il n'ait gelé plus ou moins

fort, même quand la journée a été tiède. Aussi rien ne verdit, et la neige apparaît encore ça et là dans le paysage.

Dimanche 12 avril.

Jour de Pâques ! Il est bon que le calendrier nous en avertisse, car ici, rien ne distingue le dimanche de Pâques de tous les autres dimanches. Pour nous surtout « les jours se suivent et se ressemblent ». Grand vol de pélicans sur la rivière. Comme beaucoup de bipèdes humains, cet oiseau vit sur la réputation qui lui a été faite, et la fiction qui en a fait un emblème d'amour maternel. Avant de visiter le Missouri, je n'en avais vu qu'en peinture ou en sculpture, et toujours représentés comme sur le devant des hôtels,

Se déchirant les flancs
Pour nourrir ses enfants.

Les petits pélicans qui n'auraient à compter que sur ce genre de nourriture ne seraient pas longs à mourir de faim ; mais ils ont, ce qui est beaucoup plus sûr, quantité de petits poissons que leurs parents leur distribuent non pas de leur estomac, mais de la poche dont la nature a pourvu dans cette intention leur bec long et large. Cette poche est le panier de la ménagère. C'est là qu'elle dépose et transporte le surplus de ses provisions, et la panade des bébés. .

Lundi 13 avril.

La bande de l'*Ours de médecine* qui, depuis une dizaine de jours, était campée au bord du Douglas creek, s'est remise en route ce matin, pour aller chasser le buffalo, leurs chevaux étant en meilleure condition après cette période de repos. Leur départ a été signalé par un de ces actes qui démontrent ce que j'écrivais avant-hier de l'indiscipline d'un certain nombre de jeunes gens dans chaque tribu. Quelques-uns d'entre eux, sachant qu'on devait lever le camp ce matin de bonne heure, ont volé pendant la nuit deux bœufs attachés aux wagons de Gérard, près de la maison qu'il construit pour ses marchandises, à une centaine de mètres de nos quartiers. Au jour, lorsqu'on s'est aperçu du vol, le traitant et ses employés sont

montés à cheval et ont battu la prairie. Ils ont trouvé la piste, et deux d'entre eux la suivaient rapidement, lorsque les coupables, se sachant sans doute poursuivis, ont mis le feu à la prairie pour effacer la piste. Les poursuivants sont venus rendre compte de l'incident, et Gérard est reparti lui-même avec un de ses hommes. Le lieutenant Walborn l'accompagne avec quatre hommes montés. Il n'est pas à croire que l'*Ours de médecine* soit complice du vol ; mais Gérard a cru devoir lui promettre le don d'un cheval, si les deux bœufs lui étaient rendus. Le chef aura-t-il assez d'autorité pour faire opérer la restitution, ou atteindra-t-on les voleurs avant qu'ils aient tué les bœufs pour en faire un grand régal ? C'est là la question. Notez que ce procédé de *bon voisinage* est le fait d'une bande amie qui n'a aucune idée d'hostilité envers les blancs.

P.-S. — L'*Ours de médecine* a tenu parole. Ce soir il est revenu avec une dizaine de ses guerriers, ramenant un des bœufs, et ce qu'il avait pu sauver de la viande de l'autre. Le coup a été fait par un Unkpapah et son fils qui étaient mêlés aux Yanktonahs de l'*Ours de médecine*. Les derniers les ont poursuivis et atteints à temps pour sauver un des bœufs, mais trop tard pour ramener l'autre. Les coupables se sont cachés dans les fourrés, à ce que dit Manto-Ouakan, pour expliquer comment il ne les a pas ramenés avec lui. Cela peut être, mais je doute que cela soit. En tout cas, la petite bande a reçu de Gérard du café, du sucre, du porc et des biscuits, et ils se retirent très satisfaits de la récompense accordée à leur vertu.

Mardi 14 avril.

Premier jour de pluie de l'année. Voilà un phénomène qui a pour nous la saveur de la nouveauté. Nous en avons été privés depuis six mois et demi (1^{er} octobre 1867). Ce n'est pas à Stevenson que l'on dit : « Ennuyeux comme la pluie ». La pluie y est trop rare pour n'y pas être vue plutôt d'un bon œil. Et nos amas de neige disparaîtront plus vite.

NOTA. — Nous savons maintenant que l'enlèvement des bœufs de Gérard était, de la part des Indiens, la punition infligée au traitant pour avoir mis le feu aux prairies, il y a quelques jours, et éloigné ainsi le gibier qui est leur principale ressource pour vivre.

Jeudi 16 avril.

Un train de douze wagons est arrivé ce matin du fort Totten sous le commandement du lieutenant Lockwood. Il vient chercher du grain laissé ici en dépôt depuis l'automne dernier, et dont le bétail et les bêtes de trait ont grand besoin au lac du Diable où l'approvisionnement de fourrage est épuisé, bien que depuis longtemps les rations en aient été réduites au minimum. Néanmoins, les bêtes sont en bon état, par suite du soin qu'on en a pris, et le pâturage semble avoir remplacé sans trop d'inconvénients la nourriture du râtelier.

La condition du fort Totten est toute différente de ce qu'elle était au commencement de l'hiver. Depuis son arrivée dans les derniers jours de décembre, le Bvt. Col. Whistler a mis toutes choses sur un nouveau pied. Le désordre et la démorálisation qui régnaient dans la garnison ont disparu. La discipline est rétablie, ainsi que la régularité dans le service. Les hommes ont passé l'hiver dans de bons quartiers, et la condition sanitaire du poste est certainement bien meilleure qu'ici. Le scorbut n'y a attaqué que quelques hommes, et seulement tout récemment. Les cas sont sans gravité. En un mot, le rapport du lieutenant Norwell, qui s'était rendu le 1^{er} de ce mois au fort Totten, comme Inspector de district, et qui est revenu avec le convoi, est des plus satisfaisants.

Quantité d'Indiens et de métifs ont hiverné à l'entour du fort. Les premiers ont reçu de temps à autre des rations ; les seconds en ont acheté des compagnies. Maintenant ils sont tous partis en chasse, et il n'en reste plus sur la réserve.

Le colonel Whistler a eu la bonne idée de nous envoyer une provision de brochets du lac, qui nous semblent exquis par suite de notre longue privation de poisson frais et de la monotonie extrêmement restreinte de notre ordinaire.

Un fait assez remarquable est la différence de climat entre le lac du Diable et Stevenson. Ici, la neige a presque entièrement disparu ; là-bas, elle couvre encore la terre, et le froid y est encore très vif. Le convoi a passé sur des ravines comblées par la neige, sans en défoncer la surface gelée, et bien que les wagons fussent à vide, le poids de la voiture et de six mules d'attelage prouve combien peu la croûte est amollie. Ce n'est

qu'à partir de la *Loge du chien* que la neige a disparu des prairies et ne se montre plus qu'au fond des coulées ou au revers des coteaux où le soleil a peine à pénétrer.

Samedi 18 avril.

Le convoi arrivé du fort Totten avant-hier est reparti ce matin, renforcé de cinq fourgons avec leurs attelages que j'ai fait transférer d'un poste à l'autre. Ici ils étaient en surplus ; là-bas ils seront du nécessaire.

Ce soir, vers le coucher du soleil, la malle attendue est ponctuellement arrivée. Elle contient quantité de lettres, de communications officielles et de journaux qui s'étaient accumulés au fort Ransom depuis que la malle par contrat avait cessé son service sur cette ligne. Une nouvelle entreprise va être prochainement organisée. Le général Terry me fait savoir que tous ses efforts tendent à l'établissement d'une ligne par relais à quatre chevaux qui irait probablement jusqu'au lac du Diable et, s'il est possible, jusqu'à Bufford, en passant par Stevenson. Cela viendra certainement, mais je ne crois pas à une réalisation prochaine. Quoi qu'il en soit, et jusqu'à nouvel ordre, le Bt. Colonel Whistler enverra prendre nos lettres une fois par semaine au fort Ransom qui les reçoit ainsi du fort Abercrombie. Entre Totten et Stevenson, l'échange se fera aussi une fois par semaine, de façon à correspondre avec l'arrivée des courriers de Ransom, et ainsi (pendant l'été du moins) nous aurons à l'avenir quatre courriers par mois au lieu de trois.

Le major Furey, quartier-maître du district, a reçu l'ordre de se rendre à Saint-Paul pour y organiser le transport d'une partie de nos approvisionnements par terre. Il partira le 1^{er} mai avec la malle. Le quartier-maître du régiment, lieutenant Parsons, le remplacera pendant son absence.

Lundi 20 avril.

En lisant des extraits des journaux français, à propos de la nouvelle loi sur la presse, qui se discute à la Chambre des députés, je vois souvent une allusion aux poursuites exercées par le gouvernement contre les journaux politiques, et aujour-

d'hui comme sous Louis-Philippe, « l'excitation à la haine et au mépris du gouvernement » y joue un grand rôle, à propos de critiques mesurées ou de plaisanteries assez anodines. Que dirait-on et que ferait-on en France, si on y publiait la centième partie de ce qui se publie ici partout et tous les jours, sous toutes les administrations ? Par exemple, l'article d'un journal de Chicago qui me tombe sous les yeux et qui commence ainsi : « Si le mépris sans nom et la haine d'un peuple loyal devaient ravager et flétrir un traître public, Andrew Johnson devrait aujourd'hui être définitivement abattu dans la vie comme il l'est dans l'estime du peuple américain : un misérable, une ruine irréparable, un objet de dégoût et de répulsion pour tous, etc. » Notez que dans le Congrès, les épithètes appliquées au Président par les fougueux orateurs radicaux ne sont guère plus adoucies. Cependant, personne ne songerait à invoquer une législation pour mettre une bride à ce genre d'éloquence. Le monde n'en tourne pas moins, et le gouvernement n'en cahote pas davantage. La liberté porte en elle-même le remède à ses propres excès.

Mercredi 22 avril.

Grande agitation au fort. A neuf heures du matin, la fumée blanche d'un steamboat a été aperçue au-dessus des arbres, au point où le cours du fleuve disparaît pour nous derrière les collines. Aussitôt tout le monde a été dehors, toutes les lunettes ont été en jeu, et, en quelques minutes, le mouvement de la fumée n'a pu laisser aucun doute. Hurrah pour le premier bateau de la saison !

Une heure plus tard, nous étions groupés près du débarcadaire ; le bateau avait doublé les deux pointes qui forment le grand coude du Missouri là où il change sa course de l'Est au Sud. Mais il y a eu un désappointement après tout. Le bateau (c'était la *Cora*, faisant le service de la ligne du chemin de fer du Pacifique) n'ayant point de fret pour nous, a dépassé le débarcadère sans s'arrêter, et, saluant seulement le fort par un coup de canon, a continué sa course ininterrompue vers Berthold, Bufford. Chacun est revenu au fort, riant de la déconvenue, et les domestiques ont rapporté vides comme ils les avaient apportés, les sacs et paniers dont ils s'étaient pour-

vus pour l'achat de pommes de terre, d'oignons, et autres provisions que l'on espérait se procurer à bord. Maintenant, les bateaux vont se succéder rapidement. Quand l'un d'eux a passé, les autres arrivent à la file.

Vendredi 24 avril.

Le chaud soleil d'aujourd'hui a fait disparaître les derniers vestiges du grand tas de neige qui, cet hiver, recouvrait mon logis, et qui, le mois dernier, s'élevait devant ma porte, et bloquait toute vue de ma fenêtre. On l'a attaqué à plusieurs reprises avec la bêche et la pioche, on en a étalé les fragments au soleil; en un mot on a vigoureusement aidé à sa disparition; sans cela, il aurait duré une semaine ou deux de plus, car sa base formait une solide couche de glace de quatre à cinq pouces d'épaisseur. Enfin, il n'en reste plus rien. Quelques taches blanches disséminées ça et là dans le creux des ravines et au revers des collines, là où croissent les broussailles, émaillent encore le paysage, mais s'amoindrissent et disparaissent rapidement. Dans quelques jours, il ne restera pas trace des neiges de l'hiver. Quant à ce chaos d'énormes glaçons brisés, le fleuve n'est pas revenu les chercher sur les bas-fonds où il les avait déposés. Ils ont fondu aussi au soleil ; sauf sur quelques points où ce qu'il en reste, mêlé à la boue, indique encore les endroits où l'entassement s'était élevé à une plus grande hauteur. Encore deux ou trois jours comme aujourd'hui, et le soleil aura fini sa besogne de ce côté.

Samedi 25 avril.

Date à marquer d'une croix blanche. D'abord, la journée a été magnifique, et la température décidément chaude. Ensuite, vers 9 heures, le *Deer Lodge* est venu s'amarrer au débarcadère. Bien que ce soit le second bateau qui ait passé à Stevenson, c'est le premier qui s'y soit arrêté cette année. Il a amené le Lieutenant Macklin et sa femme qui ont passé l'hiver au fort Rice, et se rendant au fort Totten, leur destination définitive.

Le *Deer Lodge* nous a apporté de Sioux-City un assortiment neuf et complet d'instruments pour notre musique militaire. Les musiciens transportés de joie, et encouragés par cette

réalisation de tous leurs vœux, ont aussitôt procédé à une répétition générale, et cet après-midi pour la première fois, la musique au grand complet et toute resplendissante de ses brillants instruments *d'argent d'Allemagne*, a joué pendant une heure sur le terrain de parade devant ma maison inachevée. Pour une première représentation, l'exécution n'a pas été mauvaise, et nous promet dans peu de temps une bonne musique de régiment de dix-huit musiciens. Tous les officiers et les dames de la garnison étaient assis sur le pas de leurs portes à écouter la musique. Quel contraste avec l'aspect du fort, il y a un mois à peine !

L'arrivée du *Deer Lodge* nous a permis de varier notre menu de table par l'achat de quelques provisions, sans trop regarder aux prix dont voici quelques exemples : Beurre, 80 centimes la livre ; œufs, 75 centimes la douzaine ; pommes de terre \$ 7 le bushel, c'est-à-dire de onze à douze cents la livre. Le tabac en proportion.

Dimanche 26 avril.

Le steamboat *Success* est arrivé ce matin, s'est arrêté un moment, et n'ayant rien pour nous est reparti après un échange de civilités ; un *drink* et des pommes. Voilà cinq ou six mois que je n'en avais goûté. J'en puis dire autant du verre de champagne que le capitaine du *Deer Lodge* m'a offert hier.

Nous nous plaignions du froid et nous demandions de la chaleur ; depuis deux jours, nous en avons, en veux-tu ? en voilà. Le thermomètre est monté à 75 degrés. Pour le mois d'avril, c'est bien faire les choses. Nous nous plaignions de la neige ; maintenant, nous avons à nous plaindre de la poussière. Entre les deux, il n'y a guère pour nous de moyen terme, à cause des vents fréquents qui soufflent violemment à travers les plaines. Le vent est le fléau de ce climat-ci qui, sans cela, serait superbe, car il pleut si rarement que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler.

Le vent de ces deux derniers jours a promené l'incendie sur les prairies à l'entour de Stevenson. A cette saison de l'année les herbes longues et sèches de la saison dernière sont extrêmement inflammables, et quand le feu y prend par accident, ou y est mis volontairement, les flammes poussées par le vent dévorent l'espace avec une extrême rapidité. Ce matin,

une colonne de fumée s'est dessinée à l'Ouest, d'où soufflait une forte brise, de l'autre côté de la rivière. Le feu s'est étendu, et courant tout le long des collines, plongeant dans les ravines, remontant les escarpements, léchant les terres sèches et dévorant les broussailles, a passé devant nous, et est allé s'éteindre au bord du fleuve au-dessous du coude où il se dirige au Sud. Ce soir, toute cette longue ligne de *bluffs* (1) qui nous fait face est peinte en noir et ne présente qu'une couche de cendres calcinées, tandis que des colonnes de fumées indiquent qu'au loin, l'incendie se promène encore au delà dans les prairies.

Lundi 27 avril.

Le steamer *Nile* s'est arrêté quelques instants ce matin au débarcadère. C'est le quatrième de la saison.

Le major Furey, quartier-maître du district, a reçu, par le dernier courrier, l'ordre de se rendre à Saint-Paul, au quartier général du Département, pour y coopérer à l'organisation des approvisionnements par terre, et en surveiller le transport. Il est parti ce matin pour le fort Totten avec le lieutenant et Madame Macklin et une escorte. Le parti se compose d'un fourgon à six mules, d'un plus léger à quatre mules, et une ambulance à ressort. Ils mettront cinq ou six jours à se rendre au lac du Diable. De là, Furey poursuivra sa route avec les courriers, par Ransom, Abercrombie où il prendra le relais, et par Saint-Cloud où il atteindra le chemin de fer. On ne saurait avoir une plus magnifique journée pour se mettre en route. Peut-être même l'auront-ils trouvée par trop chaude, car le thermomètre s'est élevé (à l'ombre, bien entendu) à 80 degrés F. Il est curieux de ressentir une si forte chaleur d'été, au milieu d'un paysage d'hiver où ne se montre pas encore une teinte de verdure nouvelle sur les prairies, ni un bourgeon sur les arbres au bord du fleuve. Probablement, la végétation printanière éclatera soudainement sous l'action d'un soleil brûlant, et d'un jour à l'autre la nature engourdie sortira de son linceul, pleine de vie, comme la fille de Jaire. « Elle n'est pas morte ; elle n'est qu'endormie ».

Mercredi 29 avril.

Hier encore, le feu se promenait ça et là dans les prairies,

(1) Falaises.

au gré d'une forte brise du S.-O. Dans la soirée, une pluie d'orage accompagnée de tonnerre a éteint l'illumination qui se reflétait en lueurs rougeâtres sur un ciel chargé de nuages. Aujourd'hui, l'orage n'a laissé qu'une trace bienfaisante, en abattant la poussière et en produisant les premières teintes vertes sur la prairie, surtout sur les terres noircies où l'incendie a passé. Nulle part la végétation nouvelle ne se montre plus active. Ce premier réveil de la nature, l'ardeur du soleil qui le provoque, la musique militaire qui maintenant se fait entendre deux fois par jour, une heure le matin à la garde montante, et une heure le soir avant la retraite au coucher du soleil, tout cela donne au fort Stevenson une physionomie nouvelle et bien autrement agréable que le manteau de frimas et l'ensevelissement sous la neige. La musique militaire surtout exerce la plus heureuse influence sur le moral, et je dirais presque sur le physique des hommes qui, leur travaux du jour finis, aiment à écouter la musique, groupés au repos devant le quartier des compagnies. Cela les met en belle humeur, et le nombre des malades diminue à l'hôpital.

Vendredi 1^{er} mai.

Si le mois de mai tient les promesses de son début, il réalisera pour nous cette année la réputation dont il jouit universellement. Rien de plus délicieusement printanier que la journée d'aujourd'hui, laquelle a en outre été marquée par quelques incidents en dehors de la routine ordinaire. Dix Indiens *Arrikarees* ont été enrôlés comme scouts pour six mois, et serviront d'éclaireurs au fort ou aux escortes que nous aurons à envoyer. Ils reçoivent la paie et la ration du soldat, et l'uniforme, c'est-à-dire le chapeau à plume noire auquel ils tiennent beaucoup, la jaquette, le pardessus, le pantalon et la chemise de laine. (Tous gardent le mocassin par habitude.) Enfin, 40 centimes par jour pour leur cheval que chacun d'eux fournit. En même temps, Paquenaud a été engagé comme interprète. C'est un homme précieux qui a passé trente ans dans les plaines et parle avec une remarquable facilité le Français (Canadien), l'Anglais, le Sioux, le Rees, le Gros-Ventre, le Mandane, le Corbeau. Il est arrivé dans le pays à l'âge de 15 ans, comme employé de la Compagnie de fourrures de M. Chouteau de Saint-Louis. A cette époque, quelques blancs

avaient à peine paru dans le Dakota, et tous pour trafiquer avec les Indiens qui leur faisaient invariablement bon accueil. Bien que les tribus n'aient cessé de se battre entre elles, ce qui est d'un usage immémorial entre Peaux-Rouges, les blancs n'étaient jamais compris dans leurs querelles. Ils pouvaient parcourir les déserts en sûreté, sans armes, et jamais ils n'étaient maltraités. Quand ils rencontraient des sauvages, ils s'asseyaient ensemble autour du feu, fumaient le calumet de paix, faisaient quelques échanges, se communiquaient réciproquement les nouvelles, et se séparaient comme ils s'étaient rencontrés amis. Rien à cette époque ne pouvait être plus inoffensif aux blancs que les tribus des plaines. Parmi elles, ils ne recevaient que l'hospitalité ; toute parole donnée était religieusement gardée, et comme la bonne foi régnait dans les transactions, les bons sentiments régnait entre les individus. Si le vol, la tromperie, le meurtre et la guerre ont succédé depuis à cet état de choses, la faute en est absolument et uniquement aux blancs. Les postes de traite, encouragés par les sauvages, se multiplièrent rapidement, ainsi que des points de rendez-vous secondaires qu'on établissait sur le cours des petites rivières pour y rencontrer les tribus lointaines qui ne pouvaient sans inconvenienc apporter leurs pelleteries jusque sur les bords du Missouri.

Les grands profits de la traite engendrèrent des rivalités parmi les traitants ; ces rivalités se traduisirent par des manœuvres de toutes sortes et des perfidies au moyen desquelles chacun s'efforçait d'attirer les Indiens, et de les détourner des concurrents. C'est ainsi que les blancs commencèrent à exciter les Indiens et à les pousser au vol, pour se nuire les uns aux autres. Les Peaux-Rouges apprirent d'eux la mauvaise foi, puis le vol, puis le meurtre des traitants ou de leurs employés. Le whiskey fut introduit parmi eux pour les pousser au mal, et pour les dépouiller plus aisément. La boîte de Pandore fut ainsi ouverte dans les plaines, et les vices, les injustices, les mauvais traitements semés dans les plaines par les blancs produisirent cette moisson sanglante qui depuis dix ans environ a coûté tant de sang et d'argent. La découverte des mines d'or du Montana agrava les choses en amenant dans les plaines une foule de chercheurs d'or, bandits sans frein, livrés à eux-mêmes, loin de l'empire des lois et des domaines de la

civilisation. Le massacre du Minnesota en 1862 amena l'expulsion des Santees loin de leurs terrains de chasse, et refoula tous les Sioux sur la rive Ouest du Missouri, et leur agglomération dans des conditions de guerre avec les blancs a produit ces hostilités qui se sont continuées pendant ces dernières années avec d'autant plus d'activité que les traités conclus avec les tribus de la Platte n'avaient pas été observés par le gouvernement. Néanmoins, fatiguées de la guerre, misérables, harassées, affamées, la plupart des tribus ont fait leur soumission comme je l'ai expliqué ailleurs, et le reste, sauf peut-être une bande de Unkpapahs, fera de même lorsque les commissaires du gouvernement se présenteront pour conclure une paix durable sur le Haut-Missouri.

Voici les noms et les forces des tribus indiennes du Dakota, d'après le rapport du Bureau Indien au Congrès en 1866. Sans être absolument exact, le dénombrement se rapproche de la vérité autant qu'il est possible de le faire parmi les tribus nomades et étrangères à toute statistique :

		LOGES	PERSONNES
Minnicanjous	(Sioux)	370	2.220
Brûlés	"	200	1.200
Deux-Marmites	"	200	1.200
Pieds-Noirs	"	220	1.320
Yanktonahs — d'en haut	"	400	2.400
Yanktonahs — d'en bas	"	350	2.100
Unkpapahs	"	300	1.800
Sans-Acre		280	1.680
Ogallallas		350	2.100
Corbeaux des montagnes		400	2.400
Assiniboinnes		440	2.640
Corbeaux de la plaine		250	1.500
Gros-Ventres de la plaine		250	1.500
Gros-Ventres de Berthold			400
Arrikarees de Berthold	{	Village commun	1.500
Mandanés de Berthold			400
		—	—
		4.060	26.360

Ce à quoi il faut ajouter les tribus des Sioux du Mississippi, ou ce qu'il en reste, Santees, Sissetons, Têtes-Coupées, etc.,

refoulés dans le Dakota, et l'on arrive à un total de 30.000 Indiens (femmes et enfants compris) en chiffres ronds.

Les Gros-Ventres ou Héndan-zas et les Corbeaux sont des tribus appartenant à la même souche, séparées par les circonstances, mais parlant la même langue à peu de variantes près. Les Mandanes proviennent de la même source que les Winnibagos de la région des Grands Lacs. Les Arrikarees, et les Pawnees du Nebraska ont la même origine et appartiennent à la même nation. Une de leurs bandes est restée trente ans dans les régions du Sud, et y a conservé son langage et son organisation distincts. Une autre n'a plus donné de ses nouvelles. Les *Arrikaris* ont différents noms : *Arrikaris* en Mandane, — *Arrikhar'hos* en Gros-Ventre, *Pananris* en Sioux et *Rees* par abréviation en Américain. J'ai expliqué ailleurs par quelles catastrophes les trois tribus de Berthold autrefois puissantes et guerrières avaient été réduites à leur condition présente.

Samedi 2 mai.

Bonne chasse au marais : pluviers, courlis, bécassines et canards qui ne se sont pas encore accouplés. Les oies sont très farouches et plus difficiles à approcher que les canards, probablement à cause de la longueur de leur cou.

Lorsqu'hier les *Rees* enrôlés comme scouts sont venus recevoir leur uniforme au magasin du quartier-maître, on a remis à chacun les différents articles d'habillement, supposant qu'ils allaient les emporter dans leurs tentes pour s'en revêtir à l'aise; mais point. Le bonheur d'avoir un habit d'uniforme, des pantalons et un chapeau à plume noire relevé au-dessus du cordon jaune de la cavalerie, — le bonheur était trop grand pour être différé d'une minute. En conséquence, à peine sortis du magasin, au milieu du terrain de parade, leur premier soin fut de rejeter la robe de buffalo ou la couverture, la vieille chemise, et les jambières, et d'apparaître en un clin d'œil, *in naturalibus*, pour endosser l'uniforme des *Isantankos*. Quelques dames regardaient par leurs croisées ou du devant de leur porte, ne s'attendant guère à pareille surprise. Je laisse à penser si elles se sont hâtées de fermer les rideaux ou de rentrer précipitamment au logis.

Ces recrues indiennes et l'enrôlement de Paquenaud m'ont

fait commettre un oubli impardonnable dans mes notes d'hier. Je me hâte de la réparer en mentionnant que, dans la nuit du 30 avril au 1^{er} mai, Madame Marshal est heureusement accouchée d'une fille. « La mère et l'enfant se portent bien. »

Lundi 4 mai.

La malle de Totten est arrivée ce matin. Elle m'apporte la première nouvelle de l'apparition et du succès de mes « Quatre ans de campagne à l'armée du Potomac » — à New-York. Ma fille m'écrit que tous les exemplaires envoyés de France ont été enlevés en quelques jours ; que les journaux ont aussitôt commencé à publier de longs articles et extraits, d'après lesquels elle juge que le livre étant adopté et exalté par les principaux organes du parti républicain, sera critiqué sans merci par les organes du parti démocrate. Tant mieux ; le bruit de la discussion donnera à l'œuvre une grande publicité. La tournure des choses me prépare, semblait-il, plus d'honneur que d'argent, et plus de publicité que de produit en Amérique, car en l'absence d'un traité réglant les droits d'auteur entre la France et les Etats-Unis, la reproduction de mon livre en français ne me donne aucun droit. La traduction faite sous réserve en ma faveur, du *copyright* me vaudra du moins la moitié des bénéfices.

Hier, le temps a été froid et pluvieux pendant toute la journée, — suite d'un orage qui, dans la nuit de samedi, a mis fin aux chaleurs prématurées qui, les jours précédents, avaient élevé le mercure à 84° F. — La correspondance Gaillardet de Paris est très flatteuse pour mon livre, bien que décidément opposée à mon point de vue politique. Elle me reproche d'être plus Américain que les Américains, et de pousser la sévérité jusqu'à l'injustice à l'égard de Jeff. Davis et de Mac Clellan. Gaillardet voit trop les choses à travers les lunettes trompeuses du *Courrier des Etats-Unis*.

Mardi 5 mai.

En vertu d'instructions du quartier général du Département, j'ai relevé le lieutenant-colonel Powell de ses fonctions comme commandant de poste, et j'ai désormais le double commandement du District et du fort Stevenson, bien qu'ils demeurent

distincts l'un de l'autre. On annonce de Saint-Paul qu'un nouveau fort, — le plus beau, dit-on, du Dakota, — va être construit au lac du Diable, par contrat. Il devra être terminé avant la fin de l'été, et le quartier général du District y serait transféré. S'il en est ainsi, j'aurai à m'y transporter avec mon état-major et la musique militaire. Nous y perdrions l'arrivée et le passage des steamboats ; mais nous y gagnerons un pays beaucoup plus beau, des grands bois en abondance, un lac magnifique émaillé d'îles, une pêche excellente, et sans rien perdre en fait de chasse.

Mercredi 6 mai.

Toujours du froid (entre 40 et 50° F.) et toujours de la pluie. Temps maussade qui nous retient au logis. Le vent souffle depuis quelques jours invariablement du Nord-Ouest au Nord-Est. — Le steamer *Only Chance* est arrivé au débarcadère vers 10 heures du matin.

Vendredi 8 mai.

Deux steamboats au débarcadère pour une demi-heure chacun : le *Saint-Luke* et la *Sallie*, tous deux en route pour Benton.

Samedi 9 mai.

Le steamboat *Miner*, de la Compagnie de fourrures du Nord-Ouest, est arrivé. Je l'attendais avec impatience, sachant qu'il m'apportait un fusil de chasse, une carabine, tout mon attirail de peinture, couleurs à l'huile, couleurs à l'aquarelle, crayons, toiles, papier, etc. Me voici bien pourvu désormais pour occuper les jours d'été. Tout est arrivé à bon port, même un exemplaire de mon livre sur lequel je n'osais trop compter, ne sachant s'il avait pu être envoyé à temps. L'un des associés de la Compagnie, M. Seaman, a eu l'obligeance de s'en charger. Naturellement mon premier soin va être de le lire, et de m'assurer si F. Gaillardet a corrigé les épreuves en conscience.

Dimanche 10 mai.

L'Ours de Médecine est venu au fort nous amener un cheval du gouvernement trouvé par ses gens dans la prairie. C'est un

acte d'honnêteté et de bonne amitié qui mérite récompense. Je lui ai fait donner une bonne provision de porc salé et de biscuit, du café et du sucre, pour lui et les cinq guerriers qui l'accompagnaient. Le cheval avait été abandonné, il y a quelque temps près de la Maison du Chien, par un détachement d'escorte qu'il ne pouvait plus suivre. Il paraît suffisamment rétabli, et ne boîte plus.

NOTA. — Depuis hier j'ai parcouru mon livre. Hélas ! il est émaillé de fautes d'impression. Si jamais j'en publie un autre, ce sera à condition d'en corriger moi-même les épreuves.

Hier, à bord du *Miner* était mon lt-colonel Bowman, se rendant à son poste à Bufford. C'est un ancien officier sorti de Westpoint, et ayant suivi régulièrement sa carrière. Se trouvant sur le Pacifique à l'époque de la guerre, il n'a pu y prendre part. Il était alors major dans le 9^e d'infanterie. Il y a six mois qu'il a été promu lieutenant-colonel au 31^e. La saison était alors trop avancée pour qu'il pût se rendre à son poste, de sorte que, revenu de Californie, il a passé l'hiver parmi les siens. Nous avons passé une heure ensemble à bord du bateau. Ce que j'ai vu de lui me plaît beaucoup. Le lieutenant Norwell, inspecteur du district, se rend à Bufford pour une tournée d'inspection où il se trouve ainsi accompagner le colonel Bowman.

Mercredi 13 mai.

Le steamboat *Antelope* s'est arrêté aujourd'hui au débarcadère ; à bord se trouvait le capitaine et bt-major Dickey qui, relevé de ses fonctions en service détaché (recrutement), se rend au fort Bufford pour y reprendre le commandement de sa compagnie.

Jeudi 14 mai.

La journée aux steamers : il n'en est pas passé moins de quatre aujourd'hui au fort Stevenson. Le *Henry-Atkins* a apporté quantité de marchandises pour l'un des traitants sutlers, M. Gérard. Le *Hunterville* est ensuite passé sans s'arrêter. Le *Peninah* a apporté 38 barils de pommes de terre pour la garnison, qui en avait grand besoin. Enfin le *Mountaineer* s'est

arrêté un quart d'heure pour nous confier un paquet de lettres de ses passagers à envoyer par la poste.

Un incident assez grave a signalé cette affluence de steamers. Malgré les sentinelles qui, en pareil cas, gardent les abords des bateaux et empêchent les soldats de s'en approcher, et surtout de monter à bord, deux employés, — l'un courrier de la malle, l'autre charretier, — sont parvenus à se glisser à bord du *Henry-Atkins*. Il va sans dire que c'était pour se procurer du whiskey. Sans attendre qu'ils fussent à terre, ils se sont immédiatement enivrés sur place. Le lieutenant Wallborn, officier du jour, les ayant aperçus, les a fait débarquer, et a donné l'ordre au caporal de garde de les conduire au poste. Comme ils opposaient de la résistance, une lutte s'en est suivie, à la suite de laquelle un des ivrognes, tirant son revolver, a fait feu sur le caporal de garde. La balle a traversé son uniforme et brisé la boîte de son fusil. Le caporal a riposté. Dans la bagarre, quelques autres coups de feu ont été tirés. Par miracle, personne n'a été blessé. Les deux ivrognes ont été appréhendés et conduits au poste où, les fers aux pieds, ils attendront leur procès devant la cour martiale. La conséquence est que des mesures encore plus strictes que par le passé seront prises à partir d'aujourd'hui pour empêcher l'introduction du whiskey parmi les hommes, qui ont le diable au corps pour s'en procurer.

Vendredi 15 mai.

L'*Octavia* a fait escale ici aujourd'hui. C'est un grand et beau steamer à deux roues et à trois étages, sans compter la cabane du pilote. Il y avait à bord quantité de passagers ayant l'air de gens à leur aise et beaucoup de dames, élégamment mises. Tout ce monde-là s'en va dans la Montana, s'établir soit à Helena, soit à Virginia-City. Au fort Benton, ils prendront la ligne des diligences (coaches) pour s'y rendre. Une crue de trois pieds dans la rivière rend à tous ces bateaux la navigation plus facile et permet à ceux mêmes qui sont le plus chargés de passer à peu près partout sans difficulté.

Hier le *Henry-Atkins* a emmené d'ici un beau cheval appartenant au colonel Reeves, du 13^e d'infanterie. Ce cheval s'était échappé l'an dernier et avait été pris dans la plaine par les

Indiens qui l'ont restitué. Le colonel ayant dû se rendre au fort Shaw, dans le Montana où il commande le district, le cheval était resté pendant l'automne, puis pendant l'hiver, au fort Stevenson, en attendant les instructions de son propriétaire. Conformément à une lettre de celui-ci, j'ai embarqué l'animal pour le fort Benton, d'où il sera expédié par terre au fort Shaw.

Samedi 16 mai.

Un convoi de douze fourgons est arrivé aujourd'hui du fort Totten, sous la conduite d'une escorte commandée par le lieutenant Smith. Il vient chercher des grains (maïs et avoine) qui sont encore ici en dépôt.

Les Indiens se rassemblent en grand nombre au fort Rice, pour y rencontrer la commission envoyée par le Président pour conclure la paix avec les tribus hostiles et renouveler les traités avec les autres, notamment parmi les Sioux. La commission, qui comprend les généraux Sherman, Sheridan, Terry, Harney, n'arrivera probablement pas avant le 1^{er} juin. Les Indiens charmeront vraisemblablement les ennuis de l'attente en se querellant, se volant et se battant entre eux. Il y a quelques jours, un Mandane a été trouvé mort dans la prairie, le corps tailladé de coups de couteau et la chevelure enlevée. Le pauvre diable était à la poursuite des antilopes. On ne sait pas encore qui a fait le coup, bien qu'on soupçonne la bande des Unkpapahs hostiles qui refuse de se rendre au fort Rice. Toujours la même poignée de bandits incorrigibles.

Dimanche 17 mai.

Les Unkpapahs hostiles ont fait aujourd'hui leur première apparition devant le fort Stevenson. Une douzaine d'entre eux, se glissant dans les coulées, ont enlevé deux ou trois chevaux d'Indiens Rees, qui paissaient en liberté de l'autre côté du Douglas creek. Ils espéraient aussi faire main basse sur les chevaux et les bœufs de Gérard ; mais ces animaux étaient sous la garde de deux Indiens armés qui accueillirent les maraudeurs à coups de fusil, tout en ramenant leur bétail. Quelques soldats en chasse dans le voisinage s'étant alors montrés, les Sioux se retirèrent dans les collines. L'escarmouche

avait attiré notre attention. J'envoyai aussitôt 25 hommes conduits par le lieutenant Ward pour reconnaître l'ennemi. Nos soldats se déployèrent en tirailleurs et montèrent au sommet de la plus haute colline sans rien apercevoir. Les Unkpahs les voyant venir s'étaient éloignés précipitamment dans la région de l'Est. Là ils rencontrèrent nos éclaireurs Arrikaris qui poussaient des reconnaissances de ce côté. Quelques coups de feu furent échangés. Les nôtres, bien qu'inférieurs en nombre, couraient sus aux plus proches, lorsqu'un d'eux, « la Tête de Bœuf » fut violemment jeté sur le sol pierreux, par son cheval qui s'était abattu sous lui. Les autres ne purent le dégager, et il est resté étendu sans connaissance au pouvoir de l'ennemi. Lorsque la nouvelle en fut apportée au fort, j'envoyai aussitôt le lieutenant Hooton avec sa compagnie, pour recouvrer le blessé s'il était encore en vie ou son corps si les Sioux l avaient achevé. Mais bientôt, nous pûmes apercevoir notre homme revenant lui-même en compagnie de quelques-uns des siens, au-devant des soldats. Les Sioux s'étaient contentés, pendant son évanouissement, de le dépouiller de *tous* ses vêtements et de ses armes, ne lui laissant que le lambeau d'étoffe que nos sauvages conservent, paraît-il, même en dessous du pantalon. Par une circonstance encore inexplicable, les Sioux ne l avaient point scalpé, de sorte qu'il en sera quitte pour une forte contusion à la tête et une autre à la hanche. Les Sioux hostiles avaient déjà disparu.

Une autre invasion, moins dangereuse, mais plus agaçante, est celle des moustiques qui ont fait leur apparition depuis deux jours. C'est deux ou trois semaines plus tôt que d'ordinaire. Ils sont très abondants et apparemment de bon appétit. C'est un ennemi avec lequel il faut vivre désormais pendant quatre mois ; mais du moins, il est plus facile de leur interdire l'accès de nos *log houses*, que celui des tentes où nous vivions l'an passé.

Jeudi 21 mai.

Un journal de Saint-Louis, arrivé ce matin par le courrier du fort Rice, m'apprend qu'il y a un mois environ, a paru dans l'*Intelligencer* de Washington, une lettre signée *Thomas Egan*, en réponse à un article très flatteur de la *Chronicle* sur mon livre, et surtout à mes appréciations sur le général Han-

cock, qui s'y trouvaient traduites. Il y était fait allusion à certaines gens qui ne se recommandaient par aucun mérite militaire, mais pour lesquels le général montrait une partialité dictée exclusivement par les visées politiques auxquelles il se laissait aller trop aisément. Or cet *Egan* s'est aussitôt reconnu. C'est en effet un politicien de cabaret, un homme sans scrupule et sans caractère, capable de toutes les saletés, qui n'avait échappé à la cour martiale pour vol de chevaux et autres méfaits de ce genre que par la mort des deux principaux témoins à charge, tous deux tués à Fredericksburg avant que son procès ne pût avoir lieu. Il avait persuadé à Hancock qu'il pouvait disposer d'une influence politique considérable à New-York, et par ses fausses déclarations, il s'était assuré sa faveur particulière ; de sorte que Hancock le poussa, et lui fit avoir le brevet de major-général. La qualité des instruments lui importait peu, pourvu qu'ils pussent lui servir. Ce même *Egan*, qui n'est plus rien, a gardé, paraît-il, dans la vie civile des rapports avec son ancien chef qui s'est servi de lui en cette occasion, pour diriger contre moi une diatribe qui est un trait caractéristique. Comme mes appréciations étaient parfaitement justifiées, et très modérées dans la forme, il n'était pas facile de les combattre ; quant aux faits, ils n'étaient pas discutables. Aussi n'ont-ils pas été discutés. L'arme dirigée contre moi a été tout simplement l'effronterie du mensonge, la seule que Tom Egan pût trouver pour satisfaire ses rancunes personnelles et ses ressentiments du mépris que je lui ai témoigné quand il servait sous mes ordres. Il prétend que j'étais *ivre* le soir de l'affaire de Boydton road, qu'un officier de son état-major me trouva errant près des lignes ennemis, et que le général Hancock lui-même *eut à faire en partie mon service*. Voit-on un chef de corps faisant lui-même le service d'un officier de jour à la place d'un de ses brigadiers-généraux ! Il prétend avoir commandé le 38^e, mon ancien régiment, avec lequel il n'a jamais eu rien de commun. Selon lui, je n'ai jamais eu aucune valeur militaire, et n'ai dû mon avancement qu'à l'intrigue : je n'ai jamais conduit mes troupes à l'attaque, etc., etc. Jamais le mensonge ne s'est étalé dans une crudité plus absolue, en face des faits les plus notoires, et de la connaissance de la vérité par tous les officiers qui m'ont connu dans le service.

J'ignore si quelqu'un de mes amis s'est donné la peine, en mon absence, de confondre l'imposture ; mais il est plus probable qu'ils auront fait ce que j'aurais fait moi-même, en y opposant le silence du mépris. Ce qui me conduit aux remarques suivantes :

La liberté complète de la presse aux Etats-Unis, la violence des antagonismes politiques et la bassesse des instruments qui y sont mis en jeu, rendent la diffamation très commune. Personne ne peut se présenter devant le public, soit comme écrivain, soit comme employé du gouvernement, soit comme homme politique, sans y être aussitôt exposé. Il n'est pas d'accusation, si absurde ou si misérable qu'elle soit, qui n'aït été proférée et répétée contre presque tous les hommes publics, journalistes, fonctionnaires, généraux, et candidats à quelque emploi, surtout à celui de Président des Etats-Unis. Les procès en diffamation ne sont pas un remède, car, pour une satisfaction douteuse, ils équivalent à se tremper dans la boue, et souvent à donner une grande publicité à des calomnies obscures auxquelles personne n'eût fait attention. Où donc est le redressement de ce grand tort ? Dans l'opinion publique elle-même qui, instruite par une longue expérience de la valeur réelle de ces attaques, n'y prête point l'oreille ou, si elle en a connaissance, les a oubliées le lendemain. A moins qu'il ne s'agisse de candidats à quelques hautes fonctions intéressant directement la communauté, les dénégations sont sans utilité, car les polémiques personnelles ne la touchent point, — et quand surtout il s'agit de mensonges flagrants portant en eux-mêmes leur contradiction, et suffisamment réfutés par le caractère connu de la personne attaquée, le mieux de beaucoup pour celle-ci est de ne point s'en inquiéter. C'est ce que je fais sans hésitation dans ce cas-ci, et cela d'autant plus que mon livre lui-même est l'exposé le plus évident de ma carrière militaire et de ma conduite. Presque à chaque page des noms sont cités, et cette légion de témoins qui, avec moi, ont pris part aux événements ou aux faits que je raconte, est là pour démentir les calomnies et pour porter témoignage à la vérité.

En France, pareille attaque devrait être immédiatement suivie d'un duel ou d'un procès en diffamation. Ici, le cartel entraînerait forcément le renvoi de l'armée, et le procès serait

universellement considéré comme une sottise. Telle est la différence des mœurs et des idées.

Vendredi 22 mai.

Deux vapeurs sont passés par ici ce matin de très bonne heure, et ne se sont point arrêtés : le *Lacon* et le *Guidon*. Ils ont été retenus deux ou trois jours à la rive au-dessus du fort Rice, par les vents violents du Sud qui soufflent sans interruption depuis mardi dernier, à ce point que la poussière qu'ils soulèvent nous retient au logis pendant toute la journée.

La malle du fort Totten nous manque. Elle eût dû être ici mercredi dans l'après-midi, et nous n'en avons point encore de nouvelles. Le convoi, escorté par le lieutenant Smith, est parti mardi matin, pour retourner au fort Totten, et la suivait par conséquent à 48 heures d'intervalle. La présence d'Indiens hostiles dans notre voisinage n'est pas sans nous donner à ce sujet quelque inquiétude : mais nous préférions supposer que le colonel Whistler étant parti en congé, et le commandement de Totten ayant passé au capitaine Hill, par suite de quelque oubli ou de quelque erreur, les courriers ne se seront pas rencontrés à la station située à mi-chemin, et que les nôtres auront été contraints de pousser jusqu'au lac du Diable, auquel cas ils ne peuvent être de retour avant dimanche soir. Ces retards dans l'arrivée des malles sont toujours très contrariants pour nous qui les attendons invariablement avec grande impatience.

Lundi 25 mai.

Un petit steamboat sans passagers a passé par ici ce matin, le *Hiram Wood*. Il a à bord une provision de pommes de terre qu'il offre à vendre en détail de poste en poste, et probablement du fret pour le Montana. Comme nous étions déjà pourvus, il s'est à peine arrêté et a continué sa route.

Mardi 26 mai.

Ce n'était pas sans raison que nous étions inquiets du non retour de Macdonald et de Joe Hamlin qui avaient emporté la malle, il y a eu dimanche huit jours. L'un et l'autre ont péri, tués par les Indiens Unkpapahs qui avaient fait leur appari-

tion autour du poste, dans l'après-midi du jour même de leur départ. Voici comment nous avons appris aujourd'hui la triste nouvelle :

Avant-hier, dimanche, deux de nos courriers partirent avec la malle de la semaine pour rencontrer ceux du fort Totten à mi-chemin. C'étaient Brown, un Irlandais, engagé récemment au service du gouvernement, et Martin, un métis employé depuis l'an dernier ; tous deux connaissant parfaitement le pays, et parlant couramment le Sioux. Vers le soir du premier jour, ils arrivèrent près de *Clear Lake*, et aperçurent dans la distance ce qui leur parut être des buffalos. C'étaient en réalité des Indiens qui, pour ne pas donner l'éveil, se tenaient couchés sur le cou de leurs chevaux, ce qui leur donnait une ressemblance avec l'animal pour lequel ils voulaient être pris. Nos hommes continuèrent donc leur route, tandis que les Unkpahs leur dressaient une embuscade. Arrivés dans une ravine étroite par laquelle ils avaient à passer, les deux courriers se trouvèrent tout à coup enveloppés de Sioux fondant sur eux de toutes parts, et criant : « Ne tirez pas ! Nous sommes des hommes de l'*Ours de médecine* (un chef allié). Nous sommes amis. » Et les premiers échangèrent des poignées de main avec Joe Martin qui se trouvait le plus rapproché d'eux. Le cheval de Brown, épouvanté, s'était emporté et quelques jeunes gens couraient pour le rejoindre. La mule qui portait le sac de dépêches et les provisions s'enfuyaît d'un autre côté avec une vitesse accélérée par la peur. Quand Martin fut entouré de façon à ne pouvoir se défendre, un Indien frappa de la main sur le garot de son cheval, en faisant entendre une exclamation de triomphe au sens de laquelle le prisonnier ne pouvait se méprendre, et il se sentit perdu. En un instant il fut dépoillé de tout, armes, équipements, habits. Son cheval lui avait été tout d'abord enlevé. Brown ramené presque aussitôt eut le même sort. Il avait été promptement rejoint par un ennemi montant le cheval bien connu de Charley Macdonald, ce qui lui donna à penser. Quand ils n'eurent plus que leurs bottes et leur caleçon, le chef donna à Martin pour se couvrir (car il avait plu à verse tout le jour, et il pleuvait encore) un vieux paletot que celui-ci reconnut aisément comme ayant appartenu à Joe Hamlin. Le paletot était percé de deux trous de balles dans la poitrine, et deux déchirures en arrière. Le chef demanda aux prisonniers qui

ils étaient et ce qu'ils faisaient dans la prairie. Ils répondirent qu'ils étaient des métifs de la Rivière Rouge et qu'ils se rencontraient à Saint-Joseph en chassant. Leur chef leur dit alors que ses gens avaient tué deux hommes et un soldat quelques jours auparavant ; nos deux courriers, et un homme de convoi conduit par le lieutenant Smith. « Je n'aurais pas fait mourir les deux hommes de la Rivière Rouge, dit le chef ; mais les jeunes gens les ont tués avant que l'on ait su qui ils étaient. — C'est moi qui en ai tué un, dit un des sauvages en s'avancant armé de la carabine à seize coups (système Henry) de Charles Macdonald. Je lui ai passé une flèche à travers le corps ; il est tombé de cheval, et je l'ai achevé à terre à coups de pistolet-revolver. » Les prisonniers remarquèrent alors que le chef portait la chaîne de montre de Macdonald, et reconnaissent plusieurs de ses effets d'habillement et de ceux de Joe Hamlin sur le dos de quelques Indiens. — Tuons-les aussi, disaient plusieurs d'entre eux. Pourquoi perdre le temps à parler ? Faissons-leur comme aux autres. — Sur quoi, le chef prit les deux prisonniers à part et leur dit : « Les jeunes gens tiennent de mauvaises paroles et sont prêts à faire un mauvais coup. Profitez de la nuit qui vient, et sauvez-vous vite avant qu'il ne soit trop tard. » — Nos hommes ne se le firent pas dire deux fois et, demi-nus, s'esquivèrent. Au lieu de suivre la direction qu'ils avaient prise en s'éloignant, ils coururent se cacher dans des broussailles marécageuses, en décrivant un circuit calculé pour dérouter la poursuite.

Bien leur en prit. Le chef ne leur avait donné la vie que par suite de l'ignorance où il était encore de leur caractère de courriers. La mule qui portait les dépêches s'était enfuie, comme je l'ai dit plus haut. Il avait fallu quelque temps pour s'en emparer, et ceux qui l'avaient capturée avaient d'abord festoyé avec les provisions qu'ils avaient trouvées dans les sacoches. Quand ils revinrent ramenant l'animal et le paquet de dépêches, nos hommes étaient déjà parlis. On s'élança sur leurs traces sans nul doute pour les mettre à mort ; mais la nuit était venue, ou du moins le crépuscule était déjà sombre, et on ne put les découvrir.

Ils marchèrent une partie de la nuit, s'égarèrent et, au point du jour, se trouvèrent encore en vue de l'ennemi. En se faufilant dans les ravins, en se cachant du mieux qu'ils purent,

ils se hâtèrent de s'éloigner, dans la direction de Stevenson où, harassés de fatigue, n'ayant pas mangé une bouchée depuis avant-hier matin, ils sont arrivés aujourd'hui au coucher du soleil, sans autre malheur.

Macdonald laisse une femme et trois enfants en bas âge. C'était un excellent homme, jeune encore, actif et brave. Il était engagé comme guide chef des courriers aux appoinements de \$ 100 par mois. Les parents de sa femme demeurent dans le Minnesota où ils vivent dans une certaine aisance, de sorte qu'au moins, il ne laisse pas après lui sa famille dans le dénuement. — Joe Hamlin était célibataire et ne laisse point de famille après lui. La bande qui a commis le triple meurtre, dévalisé et dépouillé nos deux derniers courriers, est celle des Unkpapahs insoumis qui courrent sans cesse les prairies, pillant, maraudant et tuant les blancs et surtout les soldats et employés du gouvernement, chaque fois qu'ils en trouvent l'occasion. Le principal chef est le *Bœuf assis* (*Sitting Bull*) un des plus dangereux et des plus malfaisants Indiens du Dakota. Sa tête a été successivement mise à prix par les autorités du Minnesota et du Montana. Maintenant, le Dakota est devenu le théâtre de ses déprédations et de ses assassinats. Il y a beau jeu, le gouvernement nous laissant dans nos postes, sans cavalerie, sans chevaux, et absolument hors d'état de le poursuivre et de le châtier. Il peut ainsi errer librement et en toute sécurité dans les prairies qu'il ensanglante où bon lui semble.

C'est un homme de quarante ans environ, de taille moyenne, et quelque peu enclin à l'obésité, chose extrêmement rare parmi les Indiens. Il est vigoureux et porte ses cheveux coupés au bas du cou, c'est-à-dire courts pour un Sioux. Sa féroce se cache sous un air de bonne humeur, et une conversation où la plaisanterie fleurit. On le croirait le plus inoffensif des Peaux-Rouges, à juger par les apparences. En réalité, c'est une bête féroce qui a l'air de rire quand elle montre les dents. A son passage près du fort Berthold, il avait annoncé à quelques Rees qu'il allait s'établir pour quelque temps sur la route de Stevenson à Totten, parce qu'il y passait du monde, blancs et soldats, et qu'il y resterait tant qu'il y trouverait à faire de mauvais coups. On voit qu'il a tenu parole. Il semble aimer à parler, — car pendant le peu de temps que nos deux courriers ont passé parmi ses gens, il les a entretenus de ses

exploits, et de ses projets. Celui-là s'inquiète peu des commissaires envoyés par le gouvernement pour traiter de la paix. Son affaire, dit-il, est de tuer des blancs, et il en tuera tant que lui et sa bande dureront. Il se vante que la guerre lui est beaucoup plus productive que la paix ; qu'elle lui procure des armes, des munitions, des habillements, et surtout des chevaux et des mules en abondance, tandis que les tribus soumises meurent de misère et de faim là où les blancs les ont parquées. Avec lui se trouvait *Pisi* (le fiel) un autre bandit féroce. Ils étaient en tout 32 hommes, et avaient avec eux 54 animaux, y compris les quatre chevaux et les deux mules pris à nos courriers.

Ainsi, voilà nos communications interceptées pour quelque temps par la voie de Totten. Il nous reste celle de Rice, et les steamboats descendant la rivière.

Les Rees et les Mandanes, c'est-à-dire les chefs accompagnés de quelques guerriers et de quelques femmes, sont venus demander quelques provisions que je leur ai fait distribuer. Demain ce sera le tour des Gros-Ventres. Ces pauvres diables meurent de faim par suite de la disparition du buffalo dans ces régions, et de la sévérité et de la longueur de l'hiver qui épouse leurs provisions de maïs et les laisse à peu près sans ressources au printemps, quand ils ont à planter leur maïs. L'opération est presque terminée, et maintenant ils vont reprendre leurs chasses et se disperser à la poursuite de ce qu'ils pourront trouver de gibier. Ils reviendront quand la récolte sera mûre. Il en est des sauvages comme des civilisés : « Quand le râtelier est vide, les chevaux se battent. » Entre les Gros-Ventres et les Mandanes d'un côté, et les Rees de l'autre, il paraît y avoir des griefs qui s'enveniment et pourraient bien dégénérer en querelle sanglante. Les premiers reprochent aux seconds d'avoir profité de leur absence pendant l'hivernement pour démolir leurs loges et en user le bois comme combustible — ce qui est vrai — et d'avoir volé leurs réserves de maïs pour les semaines, du moins en partie, — ce qui est probable. On prétend amener les Indiens à vivre en paix et amitié avec nous, alors que ceux qui vivent ensemble ne peuvent même pas s'accorder longtemps entre eux. Je ne parle pas des querelles particulières, qui vont toujours leur train, bien que parfois elles s'étendent aux familles et donnent beaucoup de mal aux

chefs à apaiser. Un meurtre individuel en est le plus souvent la conséquence, et en deviendrait un nouveau point de départ si le sang versé n'était racheté. Une des causes les plus habituelles de ces querelles est la vantardise avec laquelle les guerriers ont coutume de parler de leurs *coups* ou faits de guerre. Si l'un croit avoir des *états de service* supérieurs à ceux d'un autre qui ne soit pas de cet avis, pour décider lequel est le meilleur homme, chacun énumère devant témoins ce qu'il a fait, le nombre de chevaux qu'il a volés, d'ennemis qu'il a tués, de chevelures qu'il a enlevées. Celui dont la supériorité est alors établie la constate en ramassant une poignée de terre ou de boue qu'il jette à la face de son rival humilié. Celui-ci se soumet sans menace, mais non pas sans ressentiment à cette leçon qui, du reste, n'est pas considérée comme une insulte telle qu'il faille la laver dans le sang. Mais il n'en est pas ainsi si, mû par la haine ou poussé par la colère, le vainqueur du tournoi frappe son adversaire ou lui coupe sur le front la portion de chevelure qui descend habituellement jusqu'aux sourcils. Pareil outrage appelle une vengeance. — à moins que quelque beau présent, accompagné d'excuses, ne rachète le mal, — auquel cas, au prix d'un cheval par exemple, les choses peuvent en rester là.

Pierre Garault, le métif interprète de Berthold, avait un frère qui a péri victime d'une vengeance particulière. S'étant pris de querelle avec un *Arrikaree*, sur la valeur relative de leurs exploits, et ayant été déclaré le meilleur homme, il se leva, tira du feu un bâton embrasé et se mit à en battre sans merci son compétiteur sur le dos, les épaules, etc.

Celui-ci ne bougea point, ne dit pas une parole, et quand l'autre eut cessé de frapper, il s'enveloppa de sa robe de buffalo et se retira dans sa loge, sans rien trahir de son émotion. A partir de ce jour, on ne le revit plus parmi les autres membres de la tribu : mais presque chaque jour, on l'apercevait au loin, au sommet de quelque colline dominant le village, seul, criant, implorant le Grand-Esprit pour qu'il lui fournît sa vengeance, et lâchant de se le rendre propice par le jeûne, les expiations et les mutilations. C'est ainsi que, dans l'ardeur de ses pressentiments, il se coupa successivement et complètement le petit doigt de chaque main. Il ne rentrait dans sa loge, où, seule, sa mère habitait avec lui, qu'à la nuit

noire ; il prenait alors un léger repas, le seul en 24 heures, et au matin, avant le lever du soleil, il repartait pour poursuivre ses sacrifices sur les falaises voisines. Ce qu'il voulait obtenir du Grand-Esprit, c'était l'occasion de rencontrer son ennemi seul à seul, de façon à le pouvoir tuer par surprise. Il ne l'eût pas attaqué parmi ses parents ou accompagné de ses amis, parce que ceux-ci eussent fait sur place justice du meurtrier et, en pareil cas, la vengeance n'eût pas été satisfaite.

Des mois et des mois se passèrent ainsi. Garault était allé en chasse avec quelques Gros-Ventres. Ils en revenaient avec une bonne provision de robes et de viande, et avaient campé pour la nuit près des Mauvaises Terres, à sept ou huit milles de Berthold. Garault, plus pressé de rentrer chez lui que les autres, continua seul sa route malgré la nuit. Comme il approchait du village, il aperçut un homme marchant à pied devant lui dans la piste et sans savoir qui il était : « Mon camarade, dit-il, mets-toi un peu de côté pour laisser passer mon cheval qui va plus vite que tes jambes ne peuvent te porter. » L'Indien interpellé se rangea sans répondre, et comme Garault le dépassait sans penser que ce pût être son ennemi, celui-ci, qui l'avait bien reconnu, l'abattit d'une flèche à travers le corps. l'acheva avec son couteau et, s'acharnant sur son cadavre, en dispersa les membres et les morceaux dans la prairie, n'emportant avec lui que le foie et le cœur, pour son repas du soir.

Rentré dans sa loge, il raconta à sa mère que le Grand-Esprit l'avait enfin exaucé, qu'il avait tué son ennemi et lui conseilla de quitter le village au plus tôt. Pour lui, il fit cuire son festin de cannibale, le soir même, le dévora avec un appétit aiguisé par l'exultation d'une vengeance longtemps et ardemment cherchée et enfin accomplie. Avant le jour, il avait quitté le village pour n'y plus revenir. Il alla se joindre à une bande de Sioux avec lesquels il a toujours vécu depuis lors.

Mercredi 27 mai.

Hier soir, deux Rees sont arrivés à Berthold de l'autre côté de la rivière. Ils étaient porteurs d'une lettre du lieutenant-colonel Otis, commandant le fort Rice, lequel me prévient qu'un fort parti de guerre composé de guerriers Sioux de la bande des *Deux Chaudières* (*Two Kettles*) et de Yanktonahs

d'en bas, viennent de quitter les environs du fort Sully et du fort Thompson, pour venir attaquer les Gros-Ventres, Rees et Mandanes, à Berthold. Prévenus aussi par une lettre de M. Galpin, traitant du fort Rice, à M. Marsh, traitant du fort Berthold, nos Indiens ont fait aussitôt rentrer tous leurs jeunes gens pour se préparer au combat. Ceux qui étaient venus hier recevoir quelques provisions sont repartis précipitamment ce matin. Les Gros-Ventres, qui devaient venir aujourd'hui, resteront probablement au village, car leurs ennemis doivent être proches. Ce matin, de bonne heure, plusieurs Indiens ont été aperçus passant sur les hauteurs. Ce sont probablement les éclaireurs de la bande. C'est affaire entre Indiens, car les deux partis ennemis sont également en paix et amitié avec les blancs, de sorte que nous ne pouvons que laisser faire sans nous en mêler.

Ce matin de bonne heure a passé, remontant la rivière, le steamboat *Yorktown*, c'est le 18^e de la saison. Il n'avait rien pour nous.

Vendredi 29 mai.

Cinq steamboats ont passé aujourd'hui ; parmi eux le *Benton*, à bord duquel se trouvait une grande quantité de marchandises pour l'un des sullers, M. Marsh. Le pay-master major Hanna est descendu à terre pour payer les officiers et la garnison. Après quoi, il est retourné à bord et a continué sa route pour le fort Shaw dans le Montana, où il va résider. Nous avons été payés sept mois : du 30 septembre au 30 avril.

Samedi 30 mai.

Le steamboat *Cora*, qui avait été le premier de la saison à remonter le fleuve, est aussi le premier à le descendre. Il a passé ce matin de très bonne heure, ne s'arrêtant que pour prendre quelques passagers, bien qu'il en fût déjà plein. Plusieurs de nos ouvriers arrivés au bout de leur engagement sont partis par le *Cora*. Le colonel Reeve, du 13^e d'infanterie, était à bord. Il se rend en congé de six mois. Le lieutenant Ward a profité de l'occasion. Il a un congé de trois mois pour aller se marier à Saint-Louis. Il reviendra au commencement de l'automne, ramenant sa jeune femme avec lui.

Le *Columbia* passe au coucher du soleil.

Dimanche 31 mai.

Steamboat *Viola Belle* passe dans la matinée. Les Sioux dont l'entrée en guerre avait été annoncée, il y a quelques jours, sont arrivés à l'improviste devant le fort Berthold. Il s'est livré cet après-midi un combat dont nous aurons des nouvelles dans la nuit ou demain matin.

Lundi 1^{er} juin.

Au milieu de la nuit une grande agitation s'est bruyamment manifestée parmi les Rees, hommes, femmes et enfants qui vivent, autour du poste, des restes de la table des soldats et de ce qu'ils retirent des débris qu'on jette hors des cuisines. Ils couchent dans la saulaie au bas du banc où les constructions s'élèvent. La pêche leur vient aussi en aide, soit qu'ils mangent, soit qu'ils vendent le poisson qu'ils prennent. Donc, après minuit, quand tous dorment d'ordinaire, des chants et des cris bizarres se sont élevés de la saulaie. Il y avait des allées et venues répétées et la voix des femmes glapissait, mêlée aux mélopées des hommes et aux aboiements des chiens. Un messager venait d'arriver de Berthold annonçant la victoire des trois tribus et la retraite des Sioux.

Ce matin au point du jour, j'ai reçu des nouvelles plus détaillées. Les Sioux, au nombre de cinquante ou soixante, ont fondu au galop dans la prairie et ont réussi d'abord à détourner une vingtaine de chevaux du pâturage. Les Gros-Ventres, Rees et Mandanes se sont aussitôt élancés à leur poursuite et il s'en est suivi un de ces combats indiens dans lesquels les combattants de part et d'autre s'éparpillent dans tous les sens, sans ensemble, et chacun selon son inspiration. Il en résulte des courses à deux, trois ou quatre, dans lesquelles les cavaliers jouent aux barres, tantôt poursuivant, tantôt poursuivis, avec échange de coups de fusils et de flèches. Les Indiens de Berthold ont repris une partie de leurs chevaux, ont tué cinq ou six de ceux des ennemis et, grand triomphe de la journée, ont tué un Sioux. C'est un jeune Mandane qui, monté sur un cheval américain, a fait le coup. Il va sans dire qu'il a scalpé son adversaire, dont le corps n'a pu être enlevé par ceux de

son parti. Rees, Mandanes et Gros-Ventres sont aussitôt accourus et ont taillé, dépecé, haché le cadavre, — ce que les Canadiens appellent *détouiller*. Chacun en a emporté un morceau et ces débris humains ont figuré dans la danse du *scalp* et autres réjouissances du même style, par lesquelles a été célébrée la victoire.

Ici, nous avons eu aussi la célébration de rigueur. Nos scouts à cheval et en grande tenue se sont présentés devant le front du poste avant sept heures du matin et se sont livrés à des chants et à des aboiements enthousiastes. Dans l'après-midi toute la bande de la saulaie est venue successivement devant le quartier des officiers et devant chacun des traitants, la figure barbouillée de noir et de rouge, portant une imitation de chevelure au bout d'une longue baguette et se livrant à des pantomimes féroces, à des danses et à des chants assortis, les femmes prenant le principal rôle devant les hommes qui se contentaient de faire le chœur. Comme néanmoins il pleuvait assez fort, les représentations ont été abrégées. Mais quelle fête pour une chevelure ! Maintenant qu'ils ont été attaqués chez eux, nos Indiens vont se mettre en campagne pour prendre aux Sioux plus de chevaux qu'ils n'en ont perdus et rapporter d'autres chevelures. De sorte que pendant l'été il est probable que les hostilités se poursuivront activement entre Peaux-Rouges.

On le voit, rien n'est moins pacifique que l'état du pays au moment où les commissaires du gouvernement vont arriver au fort Rice pour faire régner la paix sur ces contrées ! Il n'est pas à croire qu'ils réussissent. Les Sioux hostiles ne se rendent pas à leur appel et les autres, étant déjà soumis, ne vont au rendez-vous que pour formuler des plaintes ou demander des faveurs. Ce qu'on fera pour eux sera sans influence sur ceux qu'on voudrait pacifier. Le Père de Smet, qui a une grande influence sur tous les Indiens du Dakota, est venu en avance sur la commission. Il s'est arrêté à Rice pour avoir une conférence avec les chefs qui s'y trouvaient. Puis, il s'est enfoncé dans les plaines avec quelques interprètes pour rejoindre s'il peut *Sitting Bull* et les autres Indiens hostiles qui battent la campagne. C'est d'un grand courage et d'un grand dévouement.

La malle par la voie de Rice est partie ce matin escortée

de dix soldats sous la conduite d'un sergent, dans un fourgon à six mules. La route est éclairée par deux scouts, ce qui, avec les deux courriers et le cocher, fait une bande de seize hommes armés. Dans ces conditions, la malle peut braver les Sioux, il n'y a pas à craindre qu'ils y touchent.

Mardi 2 juin.

Le *Only Chance* a passé par ici cet après-midi, 2^e bateau de retour de Benton. Il nous annonce que les Indiens hostiles se remuent beaucoup du côté du Montana. Il paraît qu'il y a eu des animaux enlevés et quelques hommes tués au fort Shaw. Au fort Union, en face de Bufford, deux hommes, dont un nègre, qui étaient allés chercher sans escorte une charrette de foin, ont été surpris et tués par les sauvages. Mais quelle que soit leur hostilité contre les blancs, ils n'y mettent pas l'acharnement féroce qui caractérise leurs combats entre eux. Un des employés de la Compagnie de fourrures du N.-O., à Berthold, était sorti l'autre jour avec les Gros-Ventres pour faire le coup de feu contre les Sioux, lorsqu'ils ont fait leur incursion. Ils les ont chassés l'espace d'environ cinq ou six milles, et c'est là qu'un jeune Mandane sautant à bas de son cheval a tué d'un coup de fusil un des ennemis qui fonçait sur lui. C'était une vengeance pour la mort de quelques hommes de la tribu tués l'an dernier. Le vainqueur avait à peine eu le temps de lever la chevelure du vaincu, qui respirait encore, lorsque tous les autres Gros-Ventres, Rees et Mandanes qui se trouvaient le plus rapprochés, sont accourus et, bien que la victime respirât encore, se sont mis à la dépecer. Elle a expiré littéralement sous les couteaux avec lesquels on lui coupait les mains et les pieds, on lui ouvrait le ventre et la poitrine pour en retirer les entrailles, le cœur, le foie, etc., tandis que d'autres lui désarticulaient les membres. Ces débris humains ont, comme je l'ai dit, été rapportés en triomphe au village et traînés partout dans la boue avec des cordes auxquelles les femmes et les enfants s'attelaient avec enthousiasme. On voit que pour être nos amis, et l'être loyalement, les Indiens de Berthold n'ont rien perdu de leur férocité naturelle et n'en savourent pas moins la vengeance que s'ils n'avaient jamais ouï parler des blancs civilisés.

Le *Only Chance* emporte les six hommes d'escorte venus avec le pay-master et qui retournent à Rice. Le lieutenant Ellis s'y rend aussi pour y rencontrer le général Terry, lui remettre deux dépêches dont je l'ai chargé et solliciter un duplicata d'un congé de trois mois qui devait se trouver dans la malle détruite par les Indiens, et dont il ne pourrait profiter à temps cette saison, s'il fallait attendre que le congé fût réexpédié du Département de la guerre par la filière ordinaire. Six de nos invalides réformés à l'hôpital, plusieurs de nos ouvriers dont le terme d'engagement est expiré, ont aussi profité de l'occasion pour retourner dans les Etats.

Mercredi 3 juin.

Ce matin de bonne heure le *Success* s'est arrêté ici, revenant de Benton.

J'ai profité de la présence du Marshal pour remettre entre ses mains un des deux hommes qui, le 13 mai dernier, se sont enivrés à bord d'un steamboat et ont résisté à la garde. C'est celui qui a tiré son revolver contre le caporal chargé de l'arrêter. Comme à l'époque de la bagarre son engagement était expiré depuis quelques jours et qu'il attendait d'être transporté, le cas de tentative de meurtre appartient à la juridiction civile.

Peu après le *Success*, est arrivé le *Deer Lodge*. Il emporte une caisse de curiosités indiennes à l'adresse de Kintzing Post, des fourrures pour ma fille et ma petite-fille, et une lettre descriptive et explicative du contenu de la caisse.

Le lieutenant Norwell est de retour par cette voie de son inspection au fort Bufford. Tout y est en bon ordre.

De Rice, j'ai reçu par le steamboat *Importer* une invitation du général Terry à m'y rencontrer avec lui. Je m'y rendrai après le retour du lieutenant Ellis, si la lettre dont il était porteur ne décide pas le général Terry à modifier ses projets, et à venir en personne visiter le fort Stevenson.

Jeudi 4 juin.

Le steamboat *Sallie*, passant ce matin, s'est arrêté pour laisser quelques lettres de Bufford que la malle apporta du

fort Rice. Abondance de journaux, peu de lettres particulières. Les courriers ont aperçu de loin quelques Indiens. Aucun d'eux ne s'est approché. La présence de l'escorte les a tenus à bonne distance.

Vendredi 5 juin.

Le *Miner* a passé ce matin revenant de Benton. Ce soir, un autre bateau a passé remontant le fleuve. Désormais, il devient sans intérêt de noter ceux qui suivront à l'aller ou au retour.

Un accident grave est arrivé cet après-midi au bt lieutenant-colonel Powell qui a été jeté à bas de son cheval et traîné sur une certaine distance, son pied étant resté engagé dans l'étrier, comme l'indiquent toutes les apparences. Le cheval emporté est revenu à l'écurie, la selle tournée sous le ventre. Le colonel Powell était resté sans connaissance étendu dans la prairie. On l'a rapporté sur une civière. Le docteur l'a saigné et lui a donné alors tous les soins que réclamait son état. Jusqu'ici, toutefois, le patient n'a pas repris ses sens. Il respire lourdement et non sans difficulté. Son visage est enflé et écorché, ainsi que les mains, les bras, etc., mais il n'a apparemment aucune fracture.

Dimanche 7 juin.

Hier soir, des Indiens suspects ont fait leur apparition sur les bluffs et, à la nuit, sont descendus dans les plis de terrain qui se rapprochent du coral. Peu auparavant, des Rees étaient venus au poste rapporter qu'une bande de Sioux paraissant considérable s'approchait par les hautes terres. Nos éclaireurs se sont postés en avant du coral à plat ventre dans les herbes, l'œil et l'oreille au guet. Les employés qui logent au coral se sont tenus prêts, et j'ai donné l'ordre d'avoir vingt hommes, outre la garde, couchés tout habillés, leurs armes prêtes, de façon à pouvoir se mettre en mouvement au premier signal. Néanmoins, ces précautions ont été inutiles. Les Indiens, qu'on avait entendus durant la nuit échanger des cris de ralliement, ont disparu, et au point du jour il n'en restait plus de trace.

Une heure plus tard, la malle pour le fort Totten s'est mise

en marche. Le parti se compose de 9 soldats, un sergent, un caporal, deux courriers, un éclaireur indien. Ils ont un fourgon à six mules. Avec le cocher, le total est porté à 15 hommes armés. Ils sont en mesure de tenir les Indiens hostiles en respect et ne se laisseront pas barrer le passage.

Ils n'étaient pas en route depuis plus de trois ou quatre heures, lorsqu'est arrivé un courrier du fort Totten, la chose sur laquelle nous comptions le moins. Ce courrier, un blanc, jeune et alerte, nommé Frank Palmer, a consenti à risquer seul le voyage et n'a pas rencontré un Indien en route. Il m'apporte une lettre du capitaine Hill qui commande le poste pendant l'absence temporaire du colonel Whistler. Par cette voie, et par les renseignements obtenus directement du courrier, j'ai appris les faits suivants :

Le 17 mai, les deux courriers de Totten sont partis comme d'habitude et ont rencontré Mac Donald et Hamlin à mi-chemin. Ils ont échangé les malles et sont retournés sans avoir rien appris depuis lors du sort de ces deux derniers.

Le convoi commandé par le lieutenant Smith a atteint après eux le fort Totten, sans avoir rien vu de leurs restes. Le convoi avait été suivi par les Unkpapahs qui n'avaient pas osé l'attaquer. Seulement, au lac des Fraises, un charretier appartenant à la Compagnie de fourrures du N.-O. et qui s'était joint au convoi, étant resté en arrière pour faire boire les deux mules de son wagon, les Indiens qui étaient aux aguets ont fondu sur l'équipage, ont blessé l'homme et enlevé les deux mules. Cela en pleine vue du convoi. Comment se fait-il que le lieutenant Smith ait souffert cette insulte sans châtier les agresseurs, sans même permettre à ses hommes de tirer dessus, c'est ce que je ne m'explique pas. Le rapport officiel me fournira peut-être la clé de cette énigme.

Le dimanche 24, les deux courriers envoyés sans escorte ont aperçu des Indiens, devant lesquels ils ont pris chasse et sont retournés à Totten sans avoir osé pousser plus avant. C'est à la même date que, de notre côté, Brown et Martin ont été capturés par la bande du *Bœuf Assis*, comme je l'ai raconté plus haut. Le capitaine Hill s'est alors décidé à renvoyer la malle sous une escorte de dix hommes dans un fourgon. Ils ont dépassé la station et sont arrivés jusqu'à Dog's Den (Maison du Chien). Là cinq Indiens sont venus à

leur rencontre, ont échangé des poignées de main et leur ont dit de ne pas aller plus avant, parce que leur bande était campée un peu plus loin (17 loges) et les empêcherait de passer. Sur ce simple avertissement, le sergent qui commandait et qui est, paraît-il, un grand poltron s'est consulté avec les courriers et, sans plus d'efforts, a rebroussé chemin.

Palmer était un des courriers. Piqué au vif des plaisanteries dont il était l'objet à son retour, pour avoir émis l'avis de ne pas tenter de forcer le passage, il a voulu prouver qu'il n'avait point peur des Indiens, et par amour-propre s'est offert à partir seul et à porter sans escorte une dépêche au fort Stevenson, ce qui a été immédiatement accepté. C'est ainsi que parti de Totten, il est arrivé ici aujourd'hui vers midi et n'a rencontré en route que nos hommes et leur wagon.

Depuis 54 heures que l'accident lui est arrivé, le colonel Powell n'a pas encore repris connaissance. Tous les moyens ont échoué. Il est probable qu'il ne s'en relèvera pas. Le docteur s'attend désormais à le voir mourir d'un moment à l'autre. Tout le côté droit du patient est paralysé, ce qui indique que l'épine dorsale est atteinte. Il y avait hier encore du sang dans la vessie, preuve de quelque lésion interne d'un dangereux caractère. Il a eu des attaques de convulsions violentes. Son visage est enflé, ses yeux sont bleuâtres et laissent échapper de la matière à travers leurs paupières mal closes. Son bras gauche s'agit presque sans cesse, se reportant vers le ventre, comme vers le siège d'une douleur dont il n'a pas conscience. Sa jambe gauche se ploie et se déploie par un mouvement automatique. Les membres du côté droit restent inertes et immobiles. Les officiers veillent tour à tour auprès du lit sur lequel le mourant étendu présente le plus pénible spectacle.

Mercredi 10 juin.

Le steamboat *Big Horn* est enfin arrivé ce matin, apportant une pleine cargaison d'approvisionnements pour le fort Stevenson et le fort Totten. A bord se trouvait le général Terry qui, se trouvant à Rice en avance des autres membres de la commission de paix, a profité de l'occasion pour se rendre à ma requête et venir passer en personne une journée ici. Je

lui ai montré le poste en détail, je lui ai expliqué l'état de toutes choses et quels étaient nos besoins les plus urgents. La conclusion est qu'une compagnie du fort Bufford va venir prendre ses quartiers d'été, ce qui nous donnera un renfort d'une centaine d'hommes pour nos travaux. Afin de ne pas perdre de temps, j'ai envoyé de suite par messager, un ordre à cet effet au lieutenant-colonel Bowman, qui m'expédiera la compagnie par le premier steamboat. Le général Terry, de son côté, envoie directement à Saint-Paul l'ordre de nous expédier un machiniste, six charpentiers et quelques maçons. Enfin, j'ai reçu l'autorisation de faire transporter ici par steamboat tout le grain laissé à Berthold. Pendant que le général Terry se reposait dans mon logement, le bt lieutenant-colonel est mort dans le sien, un peu avant une heure de l'après-midi. Depuis vendredi, jour de sa chute de cheval, il n'avait pas repris une lueur de connaissance, ne fût-ce que pour un instant. La lutte de la vie et de la mort s'est poursuivie ainsi pendant environ 116 heures, sans qu'il en eût conscience.

Jeudi 11 juin.

Le colonel Powell a été enterré cet après-midi avec tous les honneurs militaires, dans la prairie où il s'était élancé gaîment à cheval, il y a six jours, et d'où on l'a rapporté mourant sur une civière.

Lundi 15 juin.

Je reviens d'un voyage *impromptu* à Berthold. Vendredi matin, le steamboat *War Eagle*, capitaine J.-B. Labarge, s'est arrêté au fort Stevenson, se rendant à Berthold où il transportait les annuités pour les trois tribus de ce poste. Comme il n'allait pas plus loin, et devait revenir à vide, l'occasion était excellente de transporter ici tout le grain laissé dans les magasins de la Compagnie du N.-O. depuis plus d'un an. Ayant reçu des instructions à ce sujet du général Terry, je me suis embarqué sur le *War Eagle*, amenant avec moi le lieutenant-colonel Norwell, mon ordonnance, mon domestique et *Marco* (mon chien). En même temps, j'ai expédié par voie de terre trois wagons et dix hommes pour transporter le grain du fort à l'embarcadère. Le tout accompagné de Paquenaud, l'inter-

prète, et escorté de cinq scouts Indiens pour éclairer la route. Ils sont arrivés avant nous. Partis vers dix heures, nous avons amarré le bateau à Berthold à trois heures de l'après-midi et déjà mes hommes étaient à l'ouvrage, comme le témoignait une pile de sacs d'avoine s'élevant sur la rive.

Les chefs qui avaient ainsi reçu avis de ma venue et de la cargaison que le bateau leur apportait sont aussitôt venus à ma rencontre en grande tenue, quelques-uns de leurs guerriers étant peints de noir, en signe de guerre, à l'occasion de leur récente victoire sur les Sioux. Tandis qu'on déchargeait la cargaison qui consistait en farine, biscuit, porc, charrues, wagons, forge, fer, outils et ustensiles de fermage, je me suis rendu au fort pour estimer approximativement la quantité d'avoine à embarquer, et je compris bien vite qu'avec mes dix hommes et trois wagons à six mules, ce serait une besogne de plusieurs jours. Pour l'abréger autant que possible, j'ai demandé soixante femmes, vingt de chaque tribu et j'en ai eu aussitôt plus de quatre-vingts pour charger et décharger les wagons. Bientôt cependant, l'ouvrage marchant trop lentement, j'ai engagé pour le lendemain une charrette de traitant. L'interprète a fait plus que je n'aurais demandé. Il a fait porter par les squaws les plus vigoureuses les sacs d'avoine même. Or, le poids de chaque sac varie de 130 à 160 livres, et la distance du fort au bateau n'était pas moindre de cinq ou six cents mètres. Ces femmes indiennes sont tellement habituées à de durs travaux et notamment à porter des fardeaux que la tâche, bien que fatigante, surtout par un soleil brûlant, ne semblait pas être jugée par elles exorbitante. Elles descendaient ainsi à la file le coteau sur lequel le fort est situé, en suivant un sentier assez raide, courbées sous le faix que retenait sur leur dos une double courroie de bufflalo bridant à la fois leur front et le haut de leur poitrine. Pour ce dur labeur, je m'étais simplement engagé à les nourrir pendant qu'il durerait. Il a duré deux jours pleins (samedi et dimanche) trois heures de l'après-midi de vendredi et deux heures de la matinée d'aujourd'hui, en tout deux jours et demi, pendant lesquels 4,039 sacs d'avoine ont été retirés des magasins, chargés sur les wagons et transportés au débarcadère. L'équipage du vapeur s'est chargé de les embarquer — j'ai distribué parmi les squaws trois barils de

biscuits et trois quartiers de lard pesant 44 livres chaque. Puis, l'ouvrage terminé, je leur ai fait partager *trente* sacs d'avoine avariés, la toile étant pourrie et le grain moisî. Mais ce qui n'est plus bon pour nos chevaux et nos mulets est bon encore pour les Indiens qui se font cuire en même temps des gâteaux d'avoine qu'ils regardent comme une bonne aubaine, tant la disette règne habituellement parmi eux.

Nous avons quitté Berthold ce matin à 7 heures et demie, et nous sommes arrivés ici à 9 heures et demie, ayant fait le trajet juste en deux heures. Ce voyage à Berthold a été des plus agréables. Non que l'affaire qui m'y conduisait eût en soi rien d'attrayant; mais une fois les ordres donnés, l'exécution en ayant été laissée au lieutenant Norwell et à l'interprète, j'ai été libre d'employer mes deux journées à ma guise. J'en ai profité pour prendre trois croquis du fort Berthold et d'une partie de l'immense vue que l'on a du haut des bastions sur le pays environnant et le cours du Missouri. J'ai crayonné de plus le portrait des deux chefs Mandane et Arrikaree. J'avais déjà fait celui du chef des Gros-Ventres.

Ce délassement n'est pas toutefois ce qui a le plus contribué à lagrément du voyage. Sous ce rapport, rien ne pouvait se rencontrer de si heureux que la société que j'ai trouvée à bord et qui se composait de la famille du capitaine et de celle du subrécargue. Comme le vapeur était mobilisé par le gouvernement et n'avait à bord d'autre passager que le fournisseur des présents indiens, le capitaine Jean-Baptiste Labarge avait amené avec lui pour ce voyage sa femme et celle de son fils qui est employé comme un des pilotes du bateau. Avec elles se trouvait Madame Thorndike, la jeune et jolie femme du subrécargue, et une de leurs amies, Miss Alice Whitman. Ces dames sont toutes des personnes d'excellentes manières, élégantes même dans leurs toilettes et leur maintien. Ce sont en outre d'excellentes gens, — une famille représentant bien le bon vieux *stock* de la ville autrefois française de Saint-Louis. Le temps ne pouvait que passer agréablement en aussi bonne compagnie, et pendant ces trois jours que j'ai reçu l'hospitalité à bord, nous nous sommes liés comme d'anciennes connaissances. Je dis que j'ai reçu l'hospitalité à bord, car l'ordre de transport ne comprenait que mon passage, et celui de *ma suite*, comme disent les journaux.

Cependant, le capitaine Labarge, non seulement nous a gardés à son bord, mais nous a fait place à sa table à Norwell et à moi et nourri mon ordonnance et mon domestique, sans vouloir entendre parler de compensation pécuniaire. Cet après-midi, j'ai été chercher toute la famille en voiture et l'ai amenée au fort, tandis qu'on achevait de décharger le bateau. Nous leur avons offert un dîner, collation et thé à ma table. La musique a joué ses meilleurs airs et la soirée s'est terminée par des glaces faites et offertes par Madame Wallborn.

Mardi 16 juin.

Le steamer *War Eagle* est reparti ce matin entre 9 et 10 heures. Les dames du fort sont allées à bord dire adieu aux dames du steamer, tout le monde enchanté de ce petit intermède dans la vie habituellement monotone de la garnison. Le capitaine Labarge est un des plus anciens et des meilleurs navigateurs du Haut-Missouri. Il est le premier qui ait conduit un bateau à vapeur jusqu'au fort Benton. Il n'est pas un lambeau des immenses rives du Missouri qui ne lui soit familier. Il n'est pas un chef indien fréquentant les contrées que traverse le fleuve, qu'il ne connaisse personnellement ; pas un pionnier de ces régions, pas un voyageur de marque avec lequel il ne se soit trouvé en rapport. Il a transporté à son bord Sir George Core, ce fameux chasseur anglais, avec toute l'expédition qu'il a conduite pendant deux ans dans les plaines, hommes (60), chevaux, chiens de chasse, wagons, tentes, etc. — le comte d'Otrante, — lord Mortimer, — le comte de Pindre, et cent autres. Aussi ses récits sont des plus intéressants, et aussi originaux que pittoresques. Sa mémoire garde un fonds intarissable d'anecdotes et d'aventures qu'on écoute pendant des heures, sans jamais s'en lasser.

Je pourrais en dire autant de son frère aîné, le capitaine Joseph Lelarge qui commande le plus beau bâtiment du Haut-Missouri, l'*Octavie*. Celui-ci a passé par Berthold comme nous y étions. Il revenait de Benton et a amarré pour une heure ou deux son bâtiment au nôtre. J'ai ainsi eu l'occasion de faire plus amplement connaissance avec lui, car je n'avait fait que l'entrevoir à son passage à Stevenson, et avec sa femme et ses deux filles qu'il emmène avec lui dans son voyage. C'est un

homme de très bon ton, comme il est fort rare d'en trouver parmi les capitaines qui font cette longue et parfois périlleuse navigation. De sa famille je puis répéter ce que j'ai dit de celle de son frère.

Une de ses filles est mariée au capitaine Ashby, qui faisait partie autrefois de l'armée confédérée et est aujourd'hui subrécargue de l'*Octavie*. Quand on connaît les deux frères et leurs familles, on n'a pas lieu de s'étonner que leurs bâtiments soient en grande faveur et très recherchés par tous les passagers, surtout par ceux qui emmènent avec eux leurs familles dans le Montana.

Ce jour, au milieu d'une orage terrible de tonnerre, de vent et de pluie, la malle du fort Rice est arrivée. Elle ne m'apporte rien d'intéressant en fait de lettres ou de journaux.

Mercredi 17 juin.

Aujourd'hui la malle du fort Totten est arrivée, escortée par la garde que j'avais expédiée à cet effet, il y a eu dimanche huit jours. Rien de particulier n'a signalé ce double trajet. Les Indiens rencontrés n'étaient point hostiles, et d'ailleurs, il ne leur a pas été permis d'approcher du wagon. Abondance de lettres et de journaux comprenant tout le mois de mai. Les communications interrompues pendant une quinzaine avec le fort Totten sont désormais rétablies et seront maintenues à l'avenir, à l'abri de toute interruption. — La meilleure nouvelle pour moi est celle de l'adjudication de la fourniture de bois de construction et de chauffage, ainsi que celle du foin pour ce poste-ci. Nous avons reçu la copie des contrats adjugés à M. Anderson, un homme du pays très actif et très entendu en ces matières. Ces contrats m'épargneront pour les travaux du fort beaucoup d'hommes et d'attelages que j'aurais dû envoyer, sans cela, à quinze ou vingt milles plus haut que le fort Berthold, pour y couper le bois nécessaire à nos constructions, et le descendre en radeaux au cours de la rivière. Les *logs* doivent avoir au moins seize pouces de diamètre, et 25 pieds de long, et il n'en existe pas de ces dimensions à moins de trente ou quarante milles d'ici. Le contrat pour le bois de chauffage est de 1.200 cordes ; autre économie de travail pour nos hommes. Dans ces conditions, l'achèvement du poste marchera vite, et nous aurons du moins de bons quartiers d'hiver.

Jeudi 18 juin.

La compagnie F. attendue de Bufford est arrivée ce matin sous le commandement de son capitaine le B^t Major Clarke. Mais le vent qui soufflait en tempête a rejeté le steamboat à plus d'un demi-mille du débarcadère, et l'a comme cloué à la rive d'où il n'a pu bouger de la journée. Ce soir, le vent ne s'est pas affaibli, et les troupes sont encore à bord. Il est à espérer toutefois que le calme se fera cette nuit, et la compagnie pourra alors débarquer demain matin.

John B. Gérard arrivé de Saint-Louis il y a une quinzaine, et laissé en charge du magasin de F.-F. Gérard, son cousin, l'un de nos sutlers, absent pour quelque temps, a vendu clandestinement du whiskey à quelques sous-officiers et soldats qui se sont aussitôt enivrés. Il a même eu l'impudence de venir en boire avec le sergent-major, le sergent quartier-maître, et quelques autres, dans le bureau de l'adjudant du district où il a été trouvé à dix heures du soir par l'adjudant du poste. En conséquence, je lui ai fait intimer hier l'ordre de quitter le poste et la réserve dans un délai de quelques heures, sous peine, s'il y était vu après la retraite, d'être arrêté et mis au corps de garde. Il s'est aussitôt rendu à Berthold, et de là s'en ira où il voudra ; mais il ne remettra plus le pied au fort Stevenson.

Vendredi 19 juin.

La compagnie F... a débarqué ce matin au point du jour avec tout son équipage de camp, — sa blanchisseuse, une vache, etc. Elle a planté ses tentes sur un emplacement désigné entre le nouveau et l'ancien coral, à une centaine de mètres du fort. Nous voici pourvus de travailleurs en nombre suffisant pour l'été. Ils se mettront à l'ouvrage lundi. Nous commencerons par la fabrication des adobes, en attendant l'arrivée des entrepreneurs qui doivent nous fournir le bois de construction.

Mardi 23 juin.

Double arrivage : par voie de terre un train de 30 wagons pour transporter les approvisionnements du fort Totten qui

nous arrivent par le fleuve. Ces trente wagons sont venus de Saint-Paul par le fort Totten. Soixante autres, qu'ils devaient rencontrer ici, viennent directement du fort Totten, mais ne sont pas encore arrivés. Le tout porte à 90 le nombre des wagons fournis au gouvernement par les adjudicataires de l'entreprise. Chacun d'eux est attelé de deux bœufs. Ceux qui sont arrivés aujourd'hui étaient sous la garde d'une escorte de vingt hommes, un sergent et deux caporaux, le tout commandé par le lieutenant Maclin. En route, ils ont tué un Indien suspect qui avait suivi le train, et cherchait évidemment à voler des chevaux ou à faire quelque mauvais coup.

Par eau, en même temps que le train arrivait au poste, le steamboat *Ben Johnson* arrivait au débarcadère, chargé de 1.900 et quelques sacs d'avoine pour nous, et de 222 pour le fort Totten. C'était la chose la plus inutile au monde. Nous avons déjà de l'avoine à ne savoir qu'en faire depuis l'emma-gasinement des 4.039 sacs apportés de Berihold. Tout cela nous encombre, et la place nous manque pour entasser ces approvisionnements qu'on nous envoie sans que nous en ayons besoin, simplement pour le plus grand avantage des fournisseurs. Ces avoines sont d'autant plus superflues que les bêtes de trait du poste sont réduites au strict nécessaire. Nous avons reçu l'ordre d'en expédier 28 au fort Shaw (Montana) par la première occasion, et d'envoyer au fort Totten, pour de là être transférés au fort Ransom et au fort Abercrombie, cinq attelages complets de six mules chaque, avec wagon, harnais, etc. Ces envois faits nous laisseront avec six wagons et 36 mules, — c'est-à-dire au stock réduit des deux tiers. — Et c'est le moment qu'on choisit pour nous envoyer des avoines, comme si nous avions ici un régiment de cavalerie ! Par contre, le complément des approvisionnements du commissariat n'est pas arrivé. — Surabondance pour les bêtes, pénurie pour les hommes.

Mercredi 24 juin.

La malle de Totten est arrivée. Elle a fait son voyage sans incident ou accident, sauf que le caporal commandant l'escorte a tué son cheval par la décharge accidentelle de son pistolet.

Comme le train a apporté hier les lettres et journaux à mon adresse et à celle des officiers, le courrier d'aujourd'hui

se réduit à fort peu de chose. Vent extrêmement violent toute la journée.

Le *Deer Lodge* a passé hier. C'est le premier steamboat faisant son second voyage de la saison au fort Benton. L'agent indien M. Wilkinson était à bord. Il vient cette fois résider au fort Berthold, où il est chargé de civiliser nos Indiens, si faire se peut. — On dit qu'il amène avec lui un homme chargé d'ouvrir une école à l'usage des jeunes Peaux-Rouges. Un fermier, un charpentier, un forgeron viennent se fixer à Berthold.

Jeudi 25 juin.

Le train de trente wagons, après avoir chargé hier, est reparti ce matin pour Totten, emportant des grains et des provisions. — Huit hommes ont déserté cette nuit, probablement de connivence avec les hommes du steamboat *Ben Johnson* qui s'était remis en route hier à 5 heures du soir. Mais il n'avait descendu que quelques milles à un endroit où il devait faire du bois et passer la nuit. Les déserteurs le savaient, et ils ont dû nécessairement être reçus à bord, car ils n'avaient qu'un jour de rations, ce qui rendait impossible pour eux de tenter la traversée des plaines. Les éclaireurs indiens lancés à leur recherche n'ont trouvé aucune trace dans la direction de Totten ou de Rice. Voilà le résultat du système de paie suivi dans les postes frontières. Les hommes qui ont reçu le mois dernier *sept mois* de paie ne regardent pas à l'argent s'ils ont envie de déserter, et, avec de l'argent, ils trouvent facilement moyen de se faire recevoir à bord des steamboats arrêtés de nuit à leur portée.

Envoyé 75 fusils se chargeant par la culasse, au fort Totten, et 6.000 cartouches métalliques. En attendant que les armes arrivent pour les trois compagnies qui forment la garnison, ces 75 fusils du nouveau système suffiront pour les escortes, les gardes du bétail, etc.

Dimanche 28 juin.

Le convoi complémentaire de soixante wagons est arrivé, non pas directement du fort Ransom comme il était annoncé, mais du fort Totten par où il a dû passer. Avec le convoi nous

est revenu le bt-major Furey. Il vient simplement pour transférer les propriétés publiques, dont il est responsable, au lieutenant Parsons qui le remplace comme quartier-maître de district, de dépôt et de poste. Il est maintenant nommé au fort Totten où l'on construit un nouveau fort beaucoup plus important que le premier. Les ouvriers destinés au fort Stevenson sont en route, mais le major Furey n'en amène aucun avec lui. Ils viennent probablement avec le train de l'entrepreneur des fournitures de bois de construction, de foin, etc., lequel devrait être ici depuis une quinzaine.

Jeudi 2 juillet.

Le pay-master bt-lieutenant-colonel Pomeroy est arrivé ce matin, venant de Bufford, où il s'est rendu pour une longue tournée parmi les postes de Montana. D'ici, il ira au fort Totten pour revenir prendre un steamboat descendant la rivière. C'est l'inverse de la tournée faite par le pay-master Hanna.

Samedi 4 juillet.

La célébration de la fête nationale s'est composée parmi nous du programme habituel dans les postes frontières. La musique militaire a joué des airs nationaux à la diane. Après la garde montée, tir à la cible par compagnie (3 balles par homme). A la meilleure balle de chaque compagnie, un prix de \$ 10. — Puis les trois vainqueurs ont concouru entre eux pour un second prix de \$ 10, avec 5 balles chacun, comptant la distance totale des 5 balles. A midi, salve d'artillerie de 37 coups de canon. A 4 heures de l'après-midi, course à pied de 200 yards. Premier arrivé \$ 10, second arrivé \$ 5. — Puis une course en sac également pour \$ 10. Cette dernière a tant amusé tout le monde que les officiers ont fait immédiatement une nouvelle bourse pour improviser une seconde course à deux prix, l'un de \$ 10, l'autre de \$ 4. Mais la partie du programme qui évidemment a le plus charmé le soldat a été la paie des deux derniers mois que leur a procurée la présence du pay-master. Malheureusement, la fête a été assombrie et attristée par un accident grave. L'un des servants des pièces qui tiraient la salve a eu le bras droit emporté par l'explosion pré-

maturée d'un canon qu'il chargeait, armé du refouloir. Il va sans dire que le malheur est arrivé par la faute du numéro 8 qui était chargé de boucher hermétiquement la lumière et qui a laissé l'air y pénétrer par négligence ou distraction. C'est toujours ainsi que les accidents arrivent en pareil cas. — J'ai assisté à l'amputation du bras qui en été la conséquence forcée. L'opération a été pratiquée avec beaucoup d'habileté et de sang-froid par le Dr Gray. Le patient était sous l'influence du chloroforme et n'a absolument rien senti. Il va ce soir aussi bien que possible. C'est un nommé Ch. Ray. Pendant la guerre, il avait servi dans l'artillerie. Avoir échappé à des combats meurtriers, pour être mutilé en tirant une salve pacifique, c'est une véritable fatalité.

Dimanche 5 juillet.

Le pay-master Pomeroy est parti ce matin pour Totten avec son clerc ; le major Furey et le sien sont de la partie. Ils ont avec eux trois wagons portant les bagages et les meubles de notre ex-quartier-maître. Outre l'escorte de la malle, je leur ai donné neuf hommes et un caporal qui les accompagneront jusqu'à destination ; — en tout une force de vingt-six hommes armés, y compris deux soldats qui vont rejoindre leur compagnie au lac du Diable ; et comme ils sont en outre quatre personnes et deux domestiques, c'est un parti de trente-deux hommes, — plus qu'il n'en faut pour voyager en pleine sécurité dans les plaines. J'ai pourtant eu beaucoup de difficulté à le faire comprendre au pay-master qui semble avoir une terrible peur des Indiens. Si je l'eusse écouté, je lui aurais donné toute une compagnie, quitte à suspendre partiellement nos travaux. Mais je n'ai pas voulu entendre de cette oreille-là, et pour ne pas prêter à rire davantage à ses dépens, il n'a pas osé insister et s'est mis en route habillé de peau de daim comme un métif, avec ceinture ouvragée, etc. Serait-ce avec quelque arrière-pensée de trouver un surcroît de sécurité dans ce costume ?

Lundi 6 juillet.

Le steamboat *Argonaut* est arrivé cet après-midi, chargé d'approvisionnements pour nous, partie pour le quartier-

maitre : effets d'habillements, chaussures de buffalo, machine à vapeur pour la scierie, ambulance de nouveau modèle pour l'hôpital, etc. ; partie pour le commissaire: provisions de bouche de différentes sortes. Il sera déchargé cette nuit, et demain le bateau retournera vide au fort Rice, où il doit s'arrêter pour prendre 75 passagers, principalement les membres de la commission de paix avec les Indiens. La commission a, paraît-il, terminé ses travaux. Le capitaine rapporte qu'il y a, en ce moment, de sept à huit mille Indiens campés autour du fort. Les bluffs le long du fleuve sont, dit-il, littéralement couverts de leurs loges. Quelle a été la conclusion de ce grand rassemblement, et des conférences qui s'en sont suivies ? Nous l'ignorons encore ; mais nous le saurons bientôt.

Mardi 7 juillet.

Thermomètre à 98° F. à l'ombre ! Ouf !

Jeudi 16 juillet.

Pendant la semaine qui vient de s'écouler, deux bateaux chargés d'approvisionnements, le *Peninah* et le *G.-B. Allen*, sont venus décharger leurs cargaisons au landing, partie pour le fort Stevenson, partie pour le fort Totten. Il y a des assortiments de médicaments, des provisions pour le commissariat, et quantité d'articles de construction, ciment, planches de sapin, chaux, lattes, bardeaux, etc., et quantité de grain, maïs et avoines. Les trains de Totten sont revenus et nous ont débarrassés de bonne partie de tout cela. L'un est parti hier (75 wagons), l'autre part demain (80 et quelques wagons). Quand ils reviendront, le nombre de chaque convoi sera porté à près de cent par l'adjonction d'une trentaine de chariots arrivés à Totten pour l'entreprise. Avec deux cents wagons, le transport marchera vite et, à l'automne, rien ne nous restera probablement de ce qui est destiné au fort Totten.

Le pay-master est revenu et attend le premier bateau pour continuer sa tournée, en se rendant à Rice.

Dimanche dernier (12), j'ai passé ma journée à peindre une étude des Mauvaises Terres, à mi-chemin de Berthold. Ces parages ont mauvais renom et sont fréquentés par les Sioux comme offrant de grands avantages pour les surprises et les coups de main ; mais les Sioux étaient loin.

J'avais du reste avec moi le Dr Gray et le lieutenant Norwell, cinq hommes d'escorte et dix hommes venus profiter de l'occasion pour chasser dans les Mauvaises Terres. Si les Sioux se fussent montrés, nous étions en mesure de les bien recevoir. Notre équipage se composait de mon ambulance et d'un fourgon d'armée, et la petite expédition était éclairée par trois scouts indiens. Nous sommes revenus sans incident, moi avec mon étude et deux esquisses au crayon, les hommes sans gibier, les antilopes ne s'étant pas laissé approcher. Mais la journée s'était passée agréablement, et tout le monde avait *lunché* sur l'herbe d'excellent appétit.

L'ordre m'est venu par la dernière malle de me rendre au fort Totten pour présider une cour martiale. Le lieutenant-colonel Bowman fait partie de la cour, ainsi que le Dr Gray. Le lieutenant-colonel sera ici probablement par le premier bateau. Nous partirons tous trois ensemble vers le 25 ou le 26, la cour devant ouvrir ses séances le 3 août. J'emmènerai en outre le lieutenant Marshall, mon adjudant, et je prendrai la musique du régiment pour escorte. Ce sera, à tout prendre, une agréable excursion d'été à travers les plaines. Les gens du convoi nous promettent en route force gibier d'eau et de poisson. Nous verrons bien.

Vendredi 17 juillet.

Le pay-master, revenu de Totten depuis quelques jours, s'est embarqué ce soir sur le *Silver Lake*, revenant de Benton, qui le transportera à Rice ainsi que son clerc, M. Webber, et le Dr Benjamin, aide-chirurgien détaché ici temporairement et que l'arrivée du Dr Bean a relevé de ses fonctions par intérim. Chaleur accablante ; nuées de moustiques. Le mercure s'élève vers le milieu du jour, au-dessus de 100 Farenheit.

Samedi 18 juillet.

Jour de repos, en commémoration de la mort de M. Buchanan, l'ex-Président, et conformément aux ordres du grand quartier-général. Programme : salve de 13 coups de canon au réveil ; — coup de canon de demi-heure en demi-heure jusqu'à la retraite qui termine par une salve de 37 coups de plus cette consommation libérale de poudre en l'honneur d'un

homme qui... mais il est mort : *Nihil de mortuis, nisi bonum.* Ainsi soit-il. A dix heures du matin, lecture de l'ordre du Président et de celui du général en chef a été faite devant les troupes assemblées sous les armes. A ce prix, les soldats ne seraient pas fâchés qu'il mourût un ex-Président par semaine.

Trois Sioux de la bande de l'*Ours de médecine* arrivent du fort Rice et annoncent la conclusion d'une paix générale. Ils prétendent que le *Bœuf assis* s'est rendu à l'assemblée. La *Corne rouge*, les *Quatre cornes*, le *Fiel*, la *Lune noire* n'ont pas osé s'y fier en personne, mais auraient envoyé leurs gens, assurant le Père de Smet, qui était allé les trouver, qu'ils accepteraient la paix comme s'ils étaient présents, aux conditions agréées avec les autres chefs. Comme gage, ils lui ont restitué des chevaux, mules et harnachements capturés sur nos hommes assassinés, — et de cette façon nous sont revenus partie des papiers enlevés par le *Bœuf assis* de la malle ravie à Brown et Martin. — Ce que disent les Indiens ne doit jamais être accepté sans réserve. Attendons pour savoir si les choses sont aussi satisfaisantes. Les commissaires ont quitté Rice, il y a huit ou dix jours, et la foule d'Indiens assemblés là s'est dispersée dans toutes les directions, emportant des présents, des munitions, des provisions, etc... dons du Grand-Père de Washington. La question est maintenant de savoir si le traité de paix sera observé par toutes les parties engagées, et pour combien de temps.

Lundi 20 juillet.

Il ne paraît pas que le grand traité de paix avec les Indiens ait produit des effets immédiats. Hier ou avant-hier, deux blanches qui coupaient du bois pour les steamboats ont été attaquées par les Indiens ; leurs mules ont été enlevées, et un Gros-Ventre qui se trouvait avec eux a été blessé d'une balle au pied. La chose s'est passée en face de Berthold. Les agresseurs sont inconnus ; mais ils étaient nécessairement du nombre des Sioux que le gouvernement vient de nourrir pendant plus d'un mois à Rice, à qui il a donné des présents, des munitions, etc., en échange de paroles de paix dont on peut apprécier, par ce fait, la valeur.

Ai-je mentionné déjà qu'il y a quinze ou vingt jours, sept blancs, établis pour couper du bois au-dessus de Bufford, ont

été massacrés par les sauvages ? Un steamboat, qui a vu les corps scalpés et mutilés, leur a donné la sépulture.

Enfin le troupeau de bœufs pour Stevenson et Bufford est arrivé : 166 têtes de bétail pour nous, et 210 pour la garnison de Bufford qui va envoyer une escorte de 60 et quelques hommes pour les chercher. Avec le bétail est arrivé M. Anderson, le fournisseur, qui a aussi entrepris la fourniture de bois de construction et de foin à notre poste. Il amène avec lui dans ce but, une trentaine d'hommes qu'il va mettre immédiatement à l'œuvre à une trentaine de milles d'ici. Les *logs*, liés en radeaux, seront descendus au cours de la rivière, et la scierie les transformera à mesure dans la forme voulue pour achever nos constructions, notamment la toiture.

Autre nouvelle : l'agent indien de Berthold, M. Wilkinson, m'annonce que la licence de M. F. Gérard étant expirée et non renouvelée, il a donné l'ordre à son représentant de sortir avec toutes ses marchandises du territoire indien soumis à sa juridiction. Ce représentant est Beauchamp, qui se trouve fort empêché et ne sait que faire en l'absence de son patron. Les moyens lui manquent pour transporter ici les marchandises. Je lui ai conseillé d'en dresser l'inventaire et d'en remettre la clé à Wilkinson qui ne peut guère refuser à en prendre charge. Les autres employés de Gérard trouveront aisément de l'emploi avec M. Anderson qui a besoin d'hommes supplémentaires pour hâter la livraison de ses fournitures de bois et de foin. L'origine de cette sévérité est dans un rapport que Gérard envoya au commencement de l'hiver dernier à Washington pour exposer les réclamations des Rees qui se plaignaient d'avoir été volés par l'agent Wilkinson dans la distribution des annuités. L'influence politique des amis de Wilkinson lui a fait renouveler sa commission d'agent indien, sans que les faits mis à sa charge fussent pris en considération, et maintenant, il use de ses pouvoirs pour se venger personnellement de F. Gérard en refusant de signer sa licence nouvelle, et en lui donnant l'ordre, à l'expiration de l'ancienne, d'évacuer Berthold avec toutes ses marchandises. Les maisons construites par Gérard comme habitation et comme magasins seraient sans doute fort à sa convenance pour installer le personnel et partie du matériel de son agence. L'expulsion de Berthold s'étend à tous les employés et résidents blancs, excepté ceux

qui sont à la solde de l'Agence ou de la Compagnie de fourrures de Durfie et Peck. C'est un monopole à deux qui, en écartant toute surveillance, livre les Indiens et leurs intérêts, sans recours possible, au bon plaisir de Wilkinson et de Marsh le traitant. Je crois qu'il n'est pas difficile de prévoir quelle en sera la conclusion, ou plutôt, quelles en seront les conséquences immédiates. Ce qui peut advenir ensuite du mécontentement des Indiens est chose assez sérieuse. Et c'est ainsi que tous les efforts et les dépenses du gouvernement et de ses commissaires sont incessamment compromis par les tripotages politiques et les spéculations particulières du Bureau indien. Le pouvoir donné aux agents de garder ou d'expulser qui bon leur semble est exorbitant et peut donner lieu aux abus les plus criants lorsque son exercice n'est pas entouré des garanties de la justice.

C'est la journée aux incidents : le bétail était à peine arrivé avec son escorte d'une compagnie montée, sous le commandement du capitaine Stanley (brave officier qui a perdu le bras gauche à Coal-Harbor), que 300 loges d'Indiens de Rice ont apparu à l'horizon. Ces 300 loges comprennent de douze à quinze cents personnes faisant partie de sept bandes dont les chefs sont : *Manto-Ouakan* (l'Ours de médecine), — *Ishta-sapa* (les Yeux noirs), — *Ta-shunka-douta* (mon Cheval rouge), — *Ouanatah* (signification inconnue), — *Ata-sapah* (Tout Noir), — *Tath'anka-Ki* (le Buffalo qui porte) — *Tath'ankatchie* (le Buffalo qui pleure). Avec eux est le fils du *Poisson-chat-noir*, mort l'hiver dernier. Son nom est *Mato-pahre* (le Nez d'ours). Tout ce monde-là arrive de Rice et se rend au-devant des Buffalos qui descendant, dit-on, de la Roche Jaune.

Le camp installé, les chefs suivis de deux ou trois cents des leurs sont venus me voir, — inutile de dire pour quel motif. — Avec les Indiens, il s'agit toujours d'obtenir des provisions. Mais il est impossible de les amener à demander à manger, autrement que sous forme de péroraision à un discours inviolablement coulé dans le même moule, et dont je ne saurais donner ici de nouveau spécimen sans me répéter. Force m'a donc été de recevoir les sept chefs et de subir leur éloquence. Quatre d'entre eux n'avaient pas encore fait ma connaissance, motif particulier de déployer leurs talents oratoires. Ils n'y ont pas manqué. Le seul dédommagement que j'y aie trouvé

a été d'examiner l'original d'un traité de paix conclu avec les Indiens, en 1820, sur les Trois-Rivières à la passe des Sioux, qui était alors en plein désert et qui est aujourd'hui tellement en arrière dans les Etats que les interprètes eux-mêmes n'en connaissent pas la localité. Ce traité signé par une vingtaine d'officiers et 27 chefs ou personnages indiens contient tout ce qui n'a été exécuté ni de part ni d'autre ; mais ceux qui l'ont signé sont morts depuis longtemps et ne reviendront pas pour s'en plaindre. Ce document m'a été donné à lire par le *Buffalo qui pleure* dont le grand-père était un des principaux signataires.

Comme conclusion, j'ai fait distribuer 22 boîtes de biscuits, trois pour chaque bande, et une à partager entre les sept chefs qui ont en outre reçu chacun une livre de café, deux livres de sucre et un morceau de porc salé.

Un autre incident s'est produit dans la journée, que je ne saurais oublier ici : la chaleur était accablante : le thermomètre dépassait 105 F. ou de 40 à 41 centigrades. Vers midi, des nuées de sauterelles ont commencé à se montrer dans le ciel. Une multitude de ces insectes redoutables volaient en rasant la terre, et les couches semblaient s'en épaisser à mesure qu'elles s'élevaient dans l'atmosphère. Dans la portion entourant le soleil, leur innombrable multitude plus visible à l'œil nu apparaissait comme une épaisse poussière de points blancs qui flottaient, se croisaient et se multipliaient dans l'air. Enfin, dernier et fatal symptôme, un grand murmure semblable au roulement continu de chars lointains remplissait l'air dans toutes les directions. C'était le gémissement de cet océan voyageur d'insectes ailés. C'en était fait de nos jardins et de nos pâturages, si la nuée s'abattait sur le sol. Deux ou trois heures suffiraient à une dévastation complète et absolue ; tout serait dévoré sans remède.

A ce moment un noir orage commença à monter à l'horizon du côté du Nord. De lourds nuages roulaient les uns sur les autres, illuminés d'éclairs brillants et répétés, suivis des grondements du tonnerre, de plus en plus rapprochés. Et le bruissement des sauterelles en semblait être le prolongement affaibli. Quand l'orage se fut élevé presque au-dessus de nos têtes, des coups de vent violents, en bourrasques, commençaient à souffler, balayant tout devant eux, et de grands éclats de foudre

ébranlèrent l'atmosphère. Alors toute cette poussière ailée qui blanchissait le ciel passa avec une rapidité extrême au-dessus de nous. Emportée par la tempête, elle traversa le Missouri, et se dispersa au loin sur les plaines. Nos jardins et nos pâturages étaient sauvés, du moins pour cette fois.

L'orage, avant d'arriver au zénith, prit sa course vers l'Est et, décrivant une courbe, s'étendit au loin vers le Sud, où il finit par disparaître, sans qu'une goutte de la pluie qui tombait ailleurs par torrents eût mouillé le sol du fort Stevenson. De grands tourbillons de vent, de grands coups de foudre dont l'un tua une mule indienne qui paissait dans la prairie ; enfin un grand tapage de tonnerre ; voilà à quoi s'est borné pour nous l'orage qui a éloigné les sauterelles, mais n'a pas arrosé nos potagers.

Mardi 21 juillet.

Les Indiens ne sont partis que ce matin ; mais les sauterelles ont reparu. Vers 10 heures du matin leur avant-garde est arrivée, et bientôt l'atmosphère en a été remplie. Pendant plus de six heures, elles ont passé volant bas, beaucoup au point de raser la terre, et toutes se dirigeant uniformément du Nord au Sud. Un nombre énorme, et pourtant insignifiant par comparaison, se posait en route sur le gazon, sur les toits, sur les planches, les murs, les poteaux, et par places, formaient de grandes taches grises grouillantes et changeantes. Heureusement, nos fenêtres sont garnies d'étoffe à moustiquaire, qui placée là pour nous défendre des moustiques, nous a défendus cette fois des sauterelles ; sans quoi, il aurait fallu subir leur invasion dans nos quartiers, ou fermer portes et fenêtres au risque d'étouffer de chaleur. Le défilé volant s'est continué sans relâche, mouchetant le ciel comme les flocons de neige emportés par le vent, et si l'on considère l'effet des ailes de ces insectes au plein soleil, on peut dire qu'il neigeait des sauterelles. Sortir était fort désagréable. Ces maudits insectes, nous frappant au visage, s'accrochaient à nos yeux ou à notre barbe, envahissaient nos vêtements et jaillissaient du sol en gerbes à chacun de nos pas, comme les grêlons quand ils rebondissent sur la terre dure. Voilà toutes nos inquiétudes ravivées pour nos potagers et nos pâturages, et rien, rien à faire pour les préserver de la destruction !

Dieu merci, le ciel s'en est chargé une seconde fois. Un peu après quatre heures, un fort vent, précurseur d'un nouvel orage, a commencé à souffler du Nord-Est. L'effet a été presque instantané. Les millions de sauterelles qui volaient très bas ont été comme enlevées par ce souffle puissant dans les hautes régions de l'atmosphère, et tandis que la surface du sol était presque complètement déblayée, le nuage vivant s'épaississait en haut. Il n'y a point d'exagération à dire que le soleil en fut obscurci, tandis que, dans l'air, ce grand bruissement que j'ai signalé hier se reproduisait de plus belle. Evidemment l'effet du vent d'orage était d'épaissir considérablement la masse, en poussant les multitudes qu'il avait rencontrées les premières sur les multitudes qui n'avaient pas encore senti ses atteintes. Ce balai céleste balayait la poussière ailée, et la roulait en ondes grossissantes. Au bout de quelques minutes, la nuée faisait ombre dans le ciel et, bien que sa rapidité fût extrême, il s'écoula une demi-heure avant qu'elle s'éclaircît. Enfin, elle disparut graduellement, ne laissant derrière elle qu'une certaine quantité d'insectes qui s'étaient cramponnés à quelque abri, traînards de la grande armée, qui peuvent être gênants mais ne sont pas dangereux.

Ces sauterelles ne diffèrent en rien de l'insecte commun qu'on rencontre partout des deux côtés de l'Atlantique. Même forme, même dimension, même couleur ; je n'ai pu y découvrir la plus légère différence. C'est simplement notre sauterelle multipliée *ad infinitum*. Quel dommage que nos Indiens ne s'en nourrissent pas comme saint Jean dans le désert et, depuis lui, quelques peuplades africaines, à ce qu'on assure ! Il y aurait en ces deux jours-ci de quoi nourrir toutes les tribus du Dakota. Les poules et les poulets s'en sont repus. Au début, tout était mouvement et festoyement parmi la gent emplumée : mais ils en ont tant et tant gobé qu'à la fin ils en étaient rassasiés et que, réduits à l'impuissance de l'estomac, ils regardaient d'un œil morne et indifférent le sautillement continual qui se faisait autour d'eux. Plus d'une mère-poule aura peut-être à déplorer les effets de l'indigestion sur tel de ses poussins trop gourmand ou trop récemment sorti de l'œuf.

P. S. — Ce soir, le rapport des jardiniers n'accuse de dégâts sérieux que parmi les oignons. Le maïs est intact et les pommes

de terre à peine attaquées. La pluie est venue quoique tardivement ; elle aidera, sans doute, à réparer le dégât, à moins qu'une troisième invasion... ; — mais ne soyons pas prophète de malheur, et espérons pour le mieux.

Dimanche 26 juillet.

Les Indiens sont partis mercredi matin ; bon débarras. — Vendredi, c'était le tour des trente bûcherons de M. Anderson. Je leur ai donné une escorte composée d'un sergent, un caporal et dix hommes, pour les protéger, en cas de difficulté avec les Indiens ; or ce n'était pas de la part des Indiens, mais bien de leur agent que la difficulté devait venir. Celui-ci, voyant arriver le parti, leur a fait signifier qu'il se réservait tout le bois compris entre la réserve du fort Stevenson et le petit Missouri, pour son agence, leur enjoignant de s'abstenir d'y couper aucun arbre. — J'ai trouvé le procédé *cool* (1), comme on dit en anglais. La plaisanterie était trop forte. Aussi ai-je remis à Anderson un ordre écrit de procéder à l'exécution de son contrat avec le gouvernement, sans tenir aucun compte des autres ordres qui pourraient lui être signifiés contrairement par quelque autre autorité.

Je croyais l'incident vidé, lorsque, hier matin, Marsh le traitant arrive de Berthold avec une lettre dans laquelle M. Wilkinson, l'agent indien, m'informe qu'un parti d'hommes conduits par J. Anderson sont venus à son agence, pour y couper du bois ; qu'il se réserve ce bois pour être employé à des constructions qu'il compte élever à Berthold, et qu'il a, en conséquence, envoyé à Anderson l'ordre dont il m'envoie copie (celui qui m'avait été transmis la veille). Il termine en me disant que cet ordre étant resté sans effet, il s'adresse à moi pour lui fournir une force militaire qui le fasse exécuter. Pour le coup, l'assurance et la présomption de Maître Wilkinson atteignent les proportions du sublime. C'est de l'impudence élevée à la troisième puissance. Aussi lui ai-je répondu de ma bonne encre, une lettre qui se termine ainsi : « Que vous me demandiez ainsi de m'opposer à l'exécution d'un contrat avec le gouvernement — qu'il est de mon devoir de protéger — et de vous fournir une force militaire contre mes propres soldats,

(1) Impudent.

c'est là pour moi une source de grande surprise. Vous serez probablement beaucoup moins étonné d'entendre qu'en réponse, je refuse d'accéder à votre demande. » Et les hommes d'Anderson sont, en conséquence, occupés en ce moment à couper pour nous du bois de construction au-dessus de Berthold.

Hier samedi, le capitaine Stanley, ses deux lieutenants et sa compagnie montée se sont remis en route pour le fort Wadsworth, à la garnison duquel ils appartiennent, laissant à notre garde les 210 têtes de bétail appartenant au fort Bufford.

La nuit dernière, le corps du Col. Powel, que son frère est venu chercher au nom de la famille, a été déterré pour être mis dans un cercueil métallique hermétiquement fermé. Pouah ! Je ne comprends pas les gens qui tiennent tant à enlever à la terre, pour l'avoir près d'eux, un objet aussi infect et dégoûtant qu'un corps en pleine putréfaction. L'opération était des plus écœurantes. Les détails que j'en ai eus le lendemain suffiraient à tourner le cœur. — Où diable le sentiment va-t-il se nicher !

Comme contraste, un mariage a été célébré ce soir, à 8 heures, dans les formes simples et primitives qui conviennent au pays et à notre position dans le désert. Un musicien nommé Hantz a épousé une jeune fille, sœur d'une des blanchisseuses de la compagnie I. Elle était en service chez Madame Walborn où s'est faite la cérémonie, ainsi qu'il suit. Les officiers s'étant réunis dans la pièce principale, et l'adjudant ayant pris position un peu en avant du groupe, un livre de prière à la main, le futur est entré donnant le bras à la future, et tous deux se sont placés en face de l'officier. Celui-ci s'adressant alors au marié : « Déclarez-vous prendre de votre libre volonté, pour femme légitime... ici présente ? — Oui, Monsieur. — Déclarez-vous prendre de votre libre volonté pour époux légitime... ici présent ? — Oui, Monsieur. — Donnez-vous la main. Bien. — Je vous déclare mari et femme au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. — Ainsi soit-il. »

Sur ce, chacun a donné une poignée de main aux époux ; les gâteaux et les rafraîchissements ont circulé ; on a bu à la santé des conjoints, qui se sont ensuite retirés dans un appartement préparé pour cette nuit-là à leur intention par un des traitants, à la requête des officiers. Et ce fut tout. Après quelques gais propos et insinuations de circonstance, *chacun s'en*

fut chez soi, comme dans Marlborough. — Certes, il est impossible de réduire la célébration du mariage à une plus simple expression. Une formule prononcée et tout est dit ; — mais *Hantz* et *Annie Noble* n'en sont pas moins aussi légitimement et aussi solidement unis que si prêtres, ministres, magistrats y avaient passé, avec toute la pompe des cérémonies et toute la solennité des formules, messes, prières, lectures du code, allocutions, etc. Il en est ainsi dans la plupart des choses de la civilisation. Beaucoup de complications et beaucoup d'inutilités. Il faut venir vivre au Dakota, pour ramener les choses à leur valeur réelle et à leur simplicité primitive.

Envoyé six hommes et un sergent à bord de l'*Urelda* dont l'équipage a tenté de se mutiner. Ils iront jusqu'à Bufford où ils seront relevés par un nombre égal d'hommes, comme ils ont relevé eux-mêmes l'escouade envoyée de Rice.

Le lieutenant-colonel Bowman n'apparaît point encore ; il devrait être ici aujourd'hui. Je n'attends plus que lui pour me rendre au fort Totten où je dois présider une cour martiale dont le docteur Gray est aussi membre.

VOYAGE AU FORT TOTTEN

(**Lac du Diable**)

Mardi 28 juillet.

Le lieutenant-colonel Bowman est arrivé du fort Bufford dans une embarcation que le premier steamboat remontant la rivière y retournera avec les hommes qui en composent l'équipage. C'était hier ; et n'ayant plus personne à attendre, nous nous sommes mis en route aujourd'hui dans l'après-midi, pour éviter la chaleur du milieu de la journée. La petite expédition se compose de quatre officiers : moi, le lieutenant-colonel Bowman, le chirurgien-major docteur Gray et le lieutenant J. Marshall. Le dernier ne fait pas partie de la cour martiale, mais je l'emmène en sa qualité d'*Acting Assistant Adjudant General* du District dont le quartier général est transporté avec moi au fort Totten pendant le temps que j'y resterai. Le principal clerc du bureau nous accompagne pour la même raison. Trois domestiques et un cuisinier complètent le personnel, en dehors de cinq vagonniers et de la bande du régiment

(19 hommes) qui forme l'escorte et fait le service en route. En tout : 33 personnes dans une ambulance, un char-à-bancs privé et trois fourgons. En pareil nombre, et armés comme nous sommes, les Indiens hostiles, s'ils nous rencontrent, nous laisseront respectueusement passer.

Je n'ai point l'intention de me presser. Le gibier d'eau est fort abondant sur la route à cette saison de l'année ; la cour ne doit ouvrir ses séances que lundi 3 août. Nous avons donc le temps de faire de ce voyage une excursion de plaisir. Notre premier bivouac sera seulement à quinze milles de Stevenson, au bord d'un lac désigné sous le nom de *Spring lake*, par suite de la source qui coule à l'endroit où nous devons passer la nuit.

Mercredi 29 juillet.

Nous y sommes arrivés à la nuit tombante, après avoir traversé une région de prairies onduleuses, où pas un arbre ne se montre à l'horizon. En revanche, nous avons aperçu un loup et trois antilopes, mais trop loin pour tenter de nous en rapprocher. Le crépuscule était encore assez éclairé pour nous permettre de parquer les wagons et de planter les tentes sans difficulté ; mais outre l'obscurité croissante, nous avions une autre raison beaucoup plus pressante de nous hâter. Depuis une heure environ un orage menaçant grossissait du côté de l'Ouest. Le soleil s'était couché derrière une masse épaisse de noires vapeurs qui ne présageaient rien de bon. Ce sombre rideau montait à l'horizon et s'étendait dans le ciel, déchiré à chaque instant par de longs éclairs que suivaient des grondements se répandant dans diverses directions.

Chacun de nous se tenait tourné de ce côté, examinant attentivement les progrès de la tempête et... ceux du souper qui cuisait sur un feu improvisé. La question était : lequel passera le premier, de l'orage ou du souper ? Elle fut heureusement résolue en faveur du souper dont nous jouîmes sans encontré en plein air. A peine avions-nous cédé la place aux domestiques, que les premières bouffées de vent dégénérèrent promptement en rafales, commencèrent à secouer les tentes comme pour en essayer la solidité. Chacun fut à l'œuvre en un instant, enfonçant plus profondément les piquets, resserrant les cordes et redoublant en général les précautions contre la tempête. Il n'y avait rien à négliger. Quelques minutes plus tard, nous étions

aux prises avec un ouragan furieux mêlé d'une pluie torrentielle avec accompagnement d'éclairs continus et de coups de tonnerre assourdisants. Pendant un quart d'heure qui me parut long, je crus que tout allait être culbuté et emporté. Mes deux chiens de chasse, rasés sur le sol de ma tente, s'aplatisaient de leur mieux, allongeant leur museau sous les bords de la peau de buffalo qui me servait de couche, comme pour donner moins de prise au vent déchaîné qui secouait furieusement notre abri avec des claquements de toile épouvantables. J'entendais mes trois compagnons de route assujettir avec effroi leur tente commune voisine de la mienne. Assis sur ma valise, j'attendais philosophiquement quelque catastrophe, lorsqu'enfin la fureur du ciel sembla se ralentir. L'assaut livré à nos tentes et aux fourgons couverts où s'étaient réfugiés ceux de nos hommes qui n'avaient pas eu le temps de consolider leurs abris de toile, perdit sensiblement de sa violence. Peu à peu, le calme se rétablit dans l'atmosphère, les étoiles commencèrent à se montrer timidement d'abord, brillamment ensuite dans le firmament éclairci. L'orage était passé, et rien ne troubla plus la tranquillité du campement pendant le reste de la nuit.

Ce matin, après un déjeuner pris aux premières heures de l'aube, nous nous sommes remis en route à quatre heures et demi, comme le soleil se levait. Bientôt nous avons été rejoints par deux éclaireurs indiens qui auraient dû partir de Stevenson en même temps que nous, mais qui, s'étant trouvés retardés, n'ont pu nous rejoindre avant la nuit. Ils ont couché en vue de nos feux, remettant prudemment à ce matin de nous rejoindre, de peur que, dans l'obscurité, nos sentinelles ne leur envoyassent quelques coups de feu avant d'avoir eu le temps de les reconnaître. Dans les plaines, il est toujours bon d'être prudent. Notre bande est donc portée à 35 hommes.

Vers sept heures et demie, halte d'une heure au bord d'un cours d'eau ferrugineuse, à laquelle sa couleur a fait donner le nom d'eau rouge (*Red water*). Je me suis mis aussitôt en chasse et, sans aller à plus d'un demi-mille, nous avons tué une vingtaine de canards, pluviers et bécassines de la grosse espèce.

Un peu avant midi, nous sommes arrivés à notre destination pour ce jour-ci, et nous avons établi notre camp sur une sorte de pointe avancée entre deux lacs séparés seulement par

une langue de sable de quinze ou vingt pas de largeur. — Collation et sieste dans le milieu du jour. — Vers le soir, le docteur s'est livré à la pêche ainsi que deux ou trois hommes de l'escorte. Ils n'ont pris que des petits poissons, mais en abondance, et la friture a été fort goûtee à souper. Elle se composait plus spécialement de petites perches. Pour mon compte, j'ai pris mon fusil et, accompagné de quatre hommes, je me suis mis à la recherche des restes de Ch. Mac Donald et Joe Elmla, nos deux courriers tués par les Indiens dans ce voisinage au mois de mai dernier. Un rapport provenant de quelques Sioux Yanktonahs, qui ont passé par ici, indiquait que les restes des deux victimes devaient se trouver au bord d'un taillis de broussailles adjoignant la séparation des deux lacs. J'ai fouillé la place et les alentours, mais n'ai rien trouvé que des ossements d'élan qui auront peut-être été pris pour des ossements humains, et, plus loin, une chaussette paraissant trouée par une balle, et imprégnée de sang, du moins en apparence. Convaincu, après des recherches inutiles, que l'objet de ma recherche n'était point là, je suis revenu aux bords du lac où j'ai tué quelques canards avant de rentrer au camp. — Pas signe d'Indiens ou de quadrupèdes. Nous sommes bien en plein désert. La vie s'étend de tous côtés sur une immensité jaunissante dont les bords se perdent dans le hâle et se confondent avec le ciel. Seules du côté de l'Est, les hauteurs sinistres de *Dog's den* (la Maison du Chien) dessinent nettement leur silhouette isolée sur le fond laiteux de l'horizon.

Jeudi 30 juillet.

Ce matin de bonne heure nous avons passé assez près de la Maison du Chien, ainsi nommée sans doute du grand nombre de chiens de prairie qui ont dû avoir là leur demeure. Il faut croire qu'ils ont émigré, car nous n'en avons pas vu là plus qu'ailleurs. Ce petit animal ne ressemble en rien au chien, bien qu'il en porte le nom. C'est une espèce d'écureuil de terre, de couleur rouge, de la grosseur de l'écureuil gris, mais ayant la queue moins fournie. Il creuse son logement dans le sol, et la terre qu'il rejette au dehors forme à l'entrée un petit monticule au-dessus de chaque loge. Sur ce monticule, il aime particulièrement à s'asseoir pour guetter ce qui se passe aux environs. Extrêmement vif dans ses mouvements, quoique peu farouche

et se laissant approcher jusqu'à quelques pas de distance, il disparaît à la première cause d'alarme, dans son trou au fond duquel il tient ses provisions et où il reste enseveli sous la neige et probablement engourdi pendant tout l'hiver. Ces jolis petits animaux vivent assemblés, quelquefois en nombre si considérable que la réunion de milliers de monticules prend alors dans le langage du pays le nom de ville des chiens (*Dog's town*). Lorsqu'on les aperçoit assis au soleil, chacun sur le sommet de sa loge, on dirait une réunion de petites commères jabotant sur le pas de leurs portes. Ils ont un petit aboiement aigrelet qui a quelque analogie avec celui des tout jeunes chiens. On les dit très sociables avec les reptiles, et l'on prétend même qu'ils vivent en bonne intelligence avec les serpents, les crapauds, etc., lorsque ceux-ci viennent partager la loge souterraine avec eux ; mais j'en doute beaucoup.

La Maison du Chien est nommée par les Indiens : *la Montagne qui regarde*, nom beaucoup plus juste et d'une signification beaucoup plus vraie. C'est en effet une hauteur composée d'une agglomération de collines plus ou moins abruptes, et séparées par de profondes ravines bien fournies d'arbres ou d'étroites gorges remplies d'anfractuosités pierreuses. Cette hauteur s'élève isolément au milieu d'une plaine immense. Du sommet, la vue s'étend sans obstacles à des distances très considérables, dans toutes les directions. Aucun terrain ne saurait être mieux disposé pour des embuscades. Aussi les Indiens pillards s'y donnent-ils rendez-vous, en quête de mauvais coups à faire. Aisément cachés dans les plis du terrain, ils sont là comme dans une barque dominant une mer agitée. Leur vue perçante peut de là apercevoir au loin les voyageurs ou les chasseurs blancs ou rouges, jusqu'aux confins de l'horizon, et suivant la circonstance, ils peuvent rester cachés ou descendre dans les ravines pour surprendre, tuer et voler leurs victimes. C'est ainsi que les Unkpapahs ont tué Ch. Mac Donald et Elmla. C'est ainsi qu'ils ont surpris et dépoillé Brown et Martin. De là la mauvaise réputation du lieu que, du reste, le tract ne traverse pas, mais qu'il contourne à distance.

Nous avons fait halte pour une heure de l'autre côté de Dog's den, sur le Ruisseau Pierreux (*Rocky creek*). Son cours est profondément encaissé; mais il est aux trois quarts desséché dans cette saison de l'année. Les broussailles abondent dans

le ravin où s'élèvent aussi une assez grande quantité d'arbres. Je n'y ai point trouvé de gibier ; seulement de jeunes pigeons à peine envolés du nid et que nos hommes ont pu prendre à la course. En continuant notre route, j'ai tué quelques pluviers sur des mares d'eau voisines du chemin. Rencontré une moitié du train se rendant vide à Stevenson pour y charger les approvisionnements destinés au fort Totten. Ce train se compose de chariots à bœufs qui ne marchent que lentement. Leur grand nombre (il y en a plus de cent vingt) les a fait diviser en deux trains se suivant à un jour d'intervalle. Il y a un charreter pour trois ou quatre charrettes. Tous sont armés et protégés en outre par une escorte fournie par la garnison de Totten, sous le commandement d'un officier qui marche avec le second train. Un sergent et quinze hommes accompagnent le premier. L'aspect du convoi se déroulant lentement dans la distance est assez pittoresque au milieu de ces plaines désertes. Un loup et quelques antilopes se sont montrés trop loin pour avoir l'occasion de leur envoyer quelques balles.

Arrivés vers une heure à la *middle station* (station du milieu), ainsi désignée parce que c'est le point où les courriers de Totten et de Stevenson se rencontrent à mi-route, et échangent leurs sacs de correspondances. Ce point est environné de cinq lacs très rapprochés l'un de l'autre. Quand nous y arrivâmes, leur surface était toute tachetée d'oiseaux sauvages. L'un surtout, tout entouré de jones épais et hauts, semblait être le préféré de la gent volatile pour se faire une *nursery* d'oies, de canards et de sarcelles. Une quantité de jeunes familles encore incapables de voler nageaient par bandes de tous côtés, chacune sous la conduite de la mère. L'eau de ces lacs est alcaline et par conséquent détestable à boire : mais deux sources pures jaillissent aux deux extrémités de l'un d'eux. C'est là que nous avons planté nos tentes. Nous y avons trouvé le 2^e train d'approvisionnement faisant sa halte de jour, sous le commandement du lieutenant Lockwood. Les wagons étaient rassemblés en cercle avec une entrée et une sortie réservées en face l'une de l'autre. Le bétail pâturait au bord du lac sous la garde des charreter et la protection d'une demi-douzaine de soldats en vedettes. Ils sont repartis vers 4 heures de l'après-midi, nous laissant le champ libre pour la chasse de la soirée. Inutile de demander si elle a été abondante. Nous avons tué autant qu'il

nous était possible de manger, mais dévorés nous-mêmes par des millions de moustiques, ce qui nuisait considérablement au plaisir. (Mon chien Marco fait des prodiges. Il n'a que 9 mois, et chasse déjà comme un vieux chien. Avec lui, je n'ai pas encore perdu une pièce de gibier, à quelque distance du bord qu'elle aille tomber.)

Vendredi 31 juillet.

Près des cinq lacs, les ondulations de la prairie se sont effacées, et nous sommes entrés dans une plaine absolument plate, sans mouvements de terrain, s'étendant à perte de vue, et dont l'uniformité était à peine variée par le renflement d'une colline près du lac aux Bisons où un trajet de 13 ou 14 milles nous a amenés ce matin à 7 h. 1/2. Nous y avons fait une halte de plus d'une heure, et tué quantité de gros pluviers dorés, de courlis, de sarcelles, etc. Le garde-manger rempli pour le reste de la journée, nous avons repris notre marche, toujours en rase plaine. A quelque distance de là, sur le bord du tract, deux bâtons en croix nous ont indiqué l'endroit précis où Coon a été récemment assassiné. Son oreiller était même encore sur le terrain. Coon était un blanc qui était resté quelque temps au fort Totten et, le printemps venu, se rendait *seul* dans un wagon à deux chevaux au fort Stevenson où il comptait prendre un des steamboats du Missouri, pour se rendre à Benton et de là aux mines du Montana. Il avait avec lui une forte somme en or et l'avait imprudemment laissé savoir avant de se mettre en route.

On a mis le meurtre sur le dos des Indiens ; mais il ne manque pas d'indices pour faire soupçonner d'autres coupables, blancs ou métis. En effet, tout l'or caché par Coon dans sa voiture, les ustensiles de cuisine, tout ce qui eût pu être reconnu a vaient le contenir, son oreiller et autres articles ont été éventrés pour le chercher. Le sac de peau où il était contenu a été retrouvé vide à quelque distance, et les harnachements, la voiture, les ustensiles de cuisine, tout ce qui eût pu être reconnu a été laissé là. Les chevaux seuls ont été emmenés. Tout cela est bien différent des habitudes indiennes, et, comme révélation plus concluante encore, le corps n'était point percé de flèches, et la chevelure n'avait pas été enlevée. Enfin, sur la terre foulée où le meurtre a eu lieu, on a reconnu des empreintes de chevaux *ferrés*, et de chaussures à *talons*. Rien ne saurait être moins

Indien. Ces circonstances, jointes à une coïncidence de dates, ont produit un soupçon que j'ai entendu formuler que peut-être Ch. Mac Donald et Elmla ne sont ni morts, ni étrangers au meurtre de Coon. Il va sans dire que cette idée ne soutient pas l'examen, car s'il est vrai que, jusqu'à présent, on n'aït pas retrouvé les restes de ces deux victimes, d'autre part, on a retrouvé toutes leurs dépouilles, armes, habillements, etc., entre les mains de leurs meurtriers, lesquels n'ont fait aucune difficulté de raconter les détails de leur mort à Brown et Martin qu'ils tenaient prisonniers et sous la menace d'un sort pareil. N'est-ce pas assez que les pauvres diables aient perdu la vie, sans avoir encore leur mémoire entachée après leur mort ?

La vaste plaine unie nous a conduits jusqu'à une large ravine sinuuse et encaissée où se trouve, à côté d'un torrent à demi desséché, une source d'eau excellente. C'est ce qu'on nomme « la Grande Coulée ». C'est là que, vers midi, nous avons établi notre camp pour le reste du jour et la nuit suivante. Pas un arbre, pas un brin de bois à brûler, sauf ce qui reste de ce que nous avons apporté dans ce but. Les hommes y ont rencontré des bouses séchées de bison, le combustible spécial des prairies.

Samedi 1^{er} août.

La plaine est toujours aussi nue, mais un peu plus ondulée. Elle est traversée par quelques coulées beaucoup moins grandes et profondes que celles où nous avons passé la nuit. Ces coulées forment les sources de la rivière Shayenne. Nous y avons trouvé de l'eau potable.

Notre halte habituelle pour abreuver et reposer les attelages s'est faite à 12 milles du fort Totten, au bord du *Stony lake*, qui est en effet très pierreux sur ses rives. Les Canadiens et métis le nomment « l'Ile aux Corbeaux », bien qu'il n'y ait point d'île. Mais dans leur langage imagé, les blancs de sang français qui fréquentaient ces plaines dénudées appellent *île* par analogie les bouquets de bois rares qui, de loin, se montrent sur cet océan immobile dont les ondulations verdoyantes de terrain simulent les vagues.

L'Ile aux Corbeaux est donc un fouillis d'arbres et de broussailles qui s'élève en pente sur un des bords du lac, et où les

corbeaux croassent à l'envi autour de leurs nids. Ici comme ailleurs, abondance de gibier d'eau.

Vers midi, nous avons atteint l'extrémité du lac du Diable dont la surface bleuâtre nous avait apparu déjà depuis quelque temps. De ce point, il s'étend au Nord à perte de vue, immédiatement bordé par la prairie. Les arbres couvrent quelques îles et presqu'îles du côté que suit la route. Là aussi les rives sont ombragées par des chênes. Bientôt nous abandonnons les bords de l'eau pour couper au plus court dans la direction du fort Totten où nous arrivons vers une heure, heureux d'être enfin à notre destination et d'en avoir fini avec cette longue chevauchée à travers l'uniformité monotone des vastes prairies.

Le fort Totten ne se présente pas sous un aspect enchanteur, bien que le lac lui serve d'arrière-plan. C'est un long parallélogramme formé par une palissade ; à une extrémité le corps de garde, la prison, la sellerie et la chambre des muletiers, sur les côtés, les écuries, les quartiers de compagnie, l'hôpital, les magasins et les bureaux, et en face de l'entrée, au fond du parallélogramme, les logements des officiers. Ces derniers sont à peu près distribués comme à Stevenson : deux logements par maison, séparés par un corridor commun. A Stevenson chaque logement a son corridor et est entièrement séparé de l'autre par une épaisse cloison. Le corral des bœufs est du côté opposé à celui par où l'on arrive, au bas du plateau élevé où se trouve le fort et au bord de l'eau. Toutes les constructions sont uniformément en log houses, c'est-à-dire des troncs d'arbres et de la boue, ce qui est peu réjouissant à l'œil. En somme, vu à distance, le fort Totten ressemble à de vastes écuries. Quand on y est, l'impression change à cause du lac et de ses bords ombragés d'arbres que l'on domine. Encore, pour les bien voir, faut-il sortir de la palissade qui vous entoure de tous côtés. Cette précaution, que nous avons toujours dédaignée au fort Stevenson, ne me paraît pas nécessaire. Elle donne au poste un air de prison désagréable. Habitué à vivre en pleine prairie sans barrières d'aucune façon, il me semblait être à l'étroit dans cette enceinte deux fois grande comme Stevenson et y respirer moins à l'aise.

Mardi 4 août.

La cour martiale est entrée hier en session. Arrivée du

général Marcy, chargé d'inspecter les postes de Wadsworth, Abercrombie, Ransom, Totten et Stevenson, et d'examiner le plus ou moins d'utilité d'un nouveau fort près de la ligne frontière, aux environs de Pembina. Il en arrive. Son équipage se compose de cinq fourgons et deux ambulances avec une escorte en proportion.

Samedi 8 août.

L'inspection générale du poste et de la garnison a eu lieu avant-hier. Le général Marcy devait partir hier matin pour Stevenson, mais une nuit d'orage et une pluie torrentielle à laquelle le jour n'a pas mis fin l'ont retenu vingt-quatre heures, et ce n'est que ce matin qu'il s'est remis en route, le temps s'étant considérablement éclairci. Les séances de la cour martiale continuent chaque jour sans interruption, de 9 h. du matin à 1 ou 2 heures de l'après-midi, ce qui me laisse le temps suffisant pour chasser de bonne heure avant déjeuner, ou prendre des croquis dans l'après-midi. Le gibier d'eau est très abondant, et les sites à reproduire ne manquent pas. Nous faisons aussi des excursions dans les environs. Avec Mme Whistler et sa famille, nous avons visité le sommet d'une haute colline d'où l'on jouit d'une vue immense dans toutes les directions, sur le lac et sur la plaine. Comme le général Sully paraît être le premier blanc de marque qui en ait foulé la crête, on l'a baptisée de son nom (Sully's Hill). La route qui y conduit est charmante. Elle longe d'abord la haie sur laquelle le fort est assis et traverse ensuite un entrelacement naturel de bois de chênes et de prés qui forme naturellement un parc admirable qu'on ne saurait rencontrer qu'à prix d'argent et d'art dans les pays civilisés. Excepté le docteur Gray qui prend ses repas avec le major Furey, nous prenons les nôtres avec le colonel Whistler et sa famille. On ne saurait être plus hospitalier qu'ils ne se montrent tous dans l'accueil qui nous est fait.

Dimanche 9 août.

Un courrier venu de Stevenson m'a appris que les Indiens hostiles ont attaqué mon bétail le surlendemain de mon départ; mais ils ont été repoussés et chassés lestement, sans avoir pu s'emparer d'un seul animal. Les *Rees* se sont bien conduits. Le

lieutenant Cussick, qui venait avec 50 hommes chercher les 210 têtes destinées à Bufford, a eu de son côté une escarmouche avec les Indiens, escarmouche sans conséquence d'ailleurs. Il ne paraît pas que le traité de paix avec les Peaux-Rouges produise grand effet.

Le climat du Dakota semble bouleversé. La pluie et le froid qui ont signalé la journée d'avant-hier ont repris cette nuit de plus belle. Journée horrible. Pluie incessante. L'eau du ciel filtre à travers le toit de terre mal entretenu, et coule en rigoles dans nos misérables chambres. Je suis un des mieux partagés, et je n'ai de place que juste pour mon lit dans un coin préservé de la pluie. Que faire ? Dormir sous une peau de bison ? Bien ; mais on ne peut pas toujours dormir. Quel ennui, morne, glacial, humide, obscur ! Et pas de compagnon ! Chacun reste dans sa coquille, à l'inverse des limaçons qui en sortent quand il pleut.

Jeudi 13 août.

Le train des approvisionnements est revenu du fort Stevenson. La première moitié est arrivée hier, la seconde aujourd'hui. Le lieutenant Léonard est aussi arrivé cet après-midi venant du fort Stevenson. Il est appelé comme témoin. Dimanche dernier, comme le steamboat *Lina Leotti* sur lequel il se trouvait s'arrêtait au fort Berthold, une quarantaine de Sioux ont paru tout à coup sur la rive opposée et ont tiré deux volées sur le bateau. Personne n'a été atteint qu'un Mandane qui se trouvait sur la rive. Les passagers armés de carabines ont riposté vivement. Les Indiens de Berthold ont fait de même, et les assaillants se sont retirés précipitamment dans les taillis où ils ont disparu. Nul doute que les armes à feu employées par les Sioux ne soient en partie celles que la commission de la paix leur a si bénévolement distribuées. Les effets de la politique absurde du gouvernement se développent de plus en plus. Les hostilités ont été avivées parmi les Sioux que l'on prétendait désarmer par une générosité qu'ils prennent tout naturellement pour la peur. Ils ont accepté tout ce qu'on a bien voulu leur donner, et ils s'en servent pour nous faire la guerre avec plus de confiance et d'énergie. Le seul moyen d'en venir à bout, c'est, avant tout, de les châtier d'importance. Du moment qu'ils seront con-

vaincus que nous sommes les plus forts, ils se tiendront tranquilles. Jusque là, non.

Lundi 24 août.

La malle, partie pour Stevenson hier matin, a été attaquée par les Indiens au milieu du jour, à la Grande Coulée. Les hommes avaient détélé les mules du wagon et, avec cette imprudence aveugle qui caractérise le soldat livré à lui-même, là où le danger n'est pas apparent, ils avaient laissé leurs armes dans la voiture. Le sergent n'avait point posé de sentinelle, désobéissant ainsi aux ordres reçus. Cette désobéissance lui a coûté la vie, ainsi qu'à deux de ses hommes. Six Indiens embusqués près de là, voyant la négligence de nos hommes à se garder, ont attendu qu'ils fussent assis à terre, mangeant leur dîner, pour s'approcher en rampant jusque derrière un rocher situé à une vingtaine de pas. De là, ils ont fait feu simultanément sur le groupe et, comme je viens de le dire, ont tué trois hommes parmi lesquels le sergent.

Les trois autres ont couru à leurs armes, mais il était trop tard. Ils n'ont pu que tirer de loin sur les assaillants qui s'enfuyaient, profitant des plis du terrain, avec les mules qui ont été perdues du coup. Palmer, l'un des courriers, est arrivé la nuit dernière, apportant la fatale nouvelle. Aussitôt le colonel Whistler a envoyé le capitaine Hill avec trente hommes dans trois wagons, pour ramener le wagon dans la malle, s'il n'a pas été détruit, ainsi que les soldats échappés à l'attaque. Mais ceux-ci sont arrivés à leur tour dans la soirée. Ils avaient laissé sur les lieux le wagon intact, la malle et les corps de leurs trois camarades, dont ils ont caché les armes pour qu'elles ne tombent pas au pouvoir des Indiens, s'ils sont revenus, ce qui est probable.

Mardi 25 août.

Le capitaine Hill est revenu ce matin, rapportant les trois corps qui n'ont point été mutilés par les sauvages. Ceux-ci se sont contentés de s'approprier ce qui, dans le wagon, s'est trouvé à leur convenance. Ils y ont laissé les lettres, correspondances et journaux qui ont été rapportés aujourd'hui, et dont nous nous chargerons en retournant au fort Stevenson. Une

moitié du détachement a poursuivi sa route au-devant de la malle de Stevenson qu'ils rapporteront avec eux. Instruits de ce qui s'est passé, nos hommes seront sur le qui-vive et se garderont de façon à ne pas laisser aux Indiens la chance de recommencer.

La session de la cour martiale générale dont j'étais président est close. Aussi, sans perdre de temps, ai-je décidé de repartir dès demain pour mon quartier général. Voici les distances entre le fort Totten et le fort Stevenson, mesurées à l'odomètre:

De Totten à la Grande Coulée	35 milles.
De la Grande Coulée à la mi-station	28 1/2 "
De la mi-station au lac aux Fraises	27 1/2 "
Du lac aux Fraises à Stevenson	34 milles.

TOTAL 125 milles.

(Équivalent à 200 kilomètres environ.)

Arrivés ici le 1^{er} août, nous y sommes restés vingt-cinq jours, bien suffisamment pour apprécier les agréments et les désagréments du poste. Il est incontestable que la situation en est plaisante. La chasse y est facile et abondante, surtout en gibier d'eau de toute espèce. La principale pêche est celle du brochet, dont le lac semble regorger. En moyenne, ils pèsent de six à dix livres, et on en prend à bouche que veux-tu, soit en *trolant* dans un léger esquif, soit en lançant la ligne au large, et la ramenant par légères saccades au rivage. Une pièce de nacre, de métal ou même de chiffon suffisent pour ce poisson vorace. Mais si l'on pêche à fond, un morceau de lard ou de poisson est un bon appât.

Le gouvernement ayant décidé de faire du fort Totten une station permanente, probablement à cause de sa grande proximité de la frontière des possessions britanniques, le fort provisoire actuel va être remplacé par un fort beaucoup plus important, construit par des entrepreneurs qui sont en ce moment à l'œuvre avec une légion d'ouvriers. Ils fabriquent la brique nécessaire à deux ou trois milles d'ici. Le bois de construction se trouve en abondance aux environs. Le fort nouveau sera construit pour huit compagnies au besoin. Dans ce but, les bâtiments seront tous à deux étages, avec un puits

artésien au centre de l'esplanade. Le plan est généralement conçu sur une grande échelle. Les magasins sont vastes, et les logements d'officiers ne laisseront rien à désirer. Chacun d'eux sera suffisant pour une famille et renfermera autant que possible ces combinaisons confortables qui constituent la supériorité des maisons américaines. Le fort actuel sera laissé debout pour faire un superbe coral contenant les employés du dépôt du quartier-maître et les animaux et les équipages.

Le nouveau fort s'élève en arrière de l'ancien qu'il domine. Aussi la vue y est-elle plus belle et plus vivante, embrassant partie du lac et une grande étendue de prairies.

Les Indiens qui vivent auprès du fort Totten sont peu nombreux. Ce sont des demi-Sioux, Sissetons et Santeees, tous plus ou moins misérables et vivant comme des chiens des restes de la cuisine de la garnison. L'hiver, ils sont plus nombreux, attirés par l'espoir de distributions et de provisions ; mais hiver comme été, ils vivent de la main à la bouche et au jour le jour, n'ayant point de culture, comme nos Indiens de Berthold qui, eux du moins, récoltent du maïs, des potirons et quelques autres fruits de la terre.

Malgré les occupations de la cour martiale, les plaisirs de la chasse et les tentations de la pêche, j'ai trouvé le temps de faire trois études à l'huile et quelques croquis au crayon. Voilà de quoi grossir mes souvenirs du Dakota.

Mercredi 26 août.

J'ai retardé de deux ou trois heures le moment du départ, pour assister à l'enterrement des trois victimes du guet-apens des Indiens. La cérémonie va avoir lieu ce matin avec les honneurs militaires. La présence de tous les officiers est d'un bon effet sur les survivants.

Pour retourner au fort Stevenson, notre expédition est plus nombreuse qu'elle n'était pour venir. Elle est renforcée de plusieurs officiers : le major Furey, quartier-maître, qui se rend au quartier général avec son commis pour y régler quelques comptes avec son successeur ; le lieutenant Lockwood, transféré dans une des compagnies en garnison à Bufford, et le lieutenant Léonard, qui retourne à son poste. C'est un wagon de plus ajouté à la caravane.

P. S. — La cérémonie funèbre a eu lieu ; les trois corps ont

été confiés à la terre qui ne les rendra plus. En voilà donc trois pour qui les tribulations de cette vie n'existent plus. Savent-ils déjà ce que nous ignorons en deçà de la tombe ? Et le grand *peut-être* ? est-il déjà résolu pour eux ? Questions sans réponse possible, et par conséquent oiseuses.

Les wagons sont attelés, les hommes à leurs postes. Adieu au fort Totten, à son commandant hospitalier et à la garnison. Tout est prêt ? Oui ? En route alors ; en route pour Stevenson. Et nous voilà partis...

Et me voici de retour au fort Stevenson. J'éprouve le plaisir du voyageur qui rentre chez soi. Le séjour du fort Totten, malgré la chasse, la pêche, le lac et les bois, ne m'a pas inspiré le regret que le quartier-général du district n'y soit pas transféré. A tout prendre, je préfère Stevenson. Le passage des bateaux à vapeur, les nouvelles figures qu'on y voit de temps à autres, les apports qu'ils nous font du Montana ou des Etats, entretiennent ici un mouvement moral qui n'existe pas à Totten. On se sent rattaché à la vie civilisée par ceux qui vont et viennent. C'est comme un lien qui, pendant six mois, nous relie à Sioux-City, Omaha, Saint-Louis, et par là au reste du monde.

C'est samedi (29 août) que nous sommes arrivés. Partis le 28 juillet, nous avons été par conséquent un mois absents. Rien d'extraordinaire n'a signalé notre retour, sauf qu'à peu de distance du fort Totten, nous avons croisé la malle de Stevenson au-devant de laquelle le capitaine Hill avait envoyé douze hommes et un wagon.

Le sac a été ouvert pour en extraire les dépêches qui pouvaient s'y trouver à mon adresse. La plus importante avait été remise séparément au sergent qui la portait sur lui, et s'empressa de me la remettre en me disant qu'elle avait été apportée du fort Bufford par deux messagers indiens, avec la recommandation de me la faire parvenir sans délai. Elle était marquée « Important » et le contenu justifiait certes cette suscription. C'était le rapport sommaire d'une attaque des Indiens hostiles et de l'enlèvement par eux de la presque totalité du troupeau de bétail envoyé pour l'approvisionnement de viande fraîche de la garnison pendant l'hiver et le printemps prochains, en même temps qu'une réquisition pour un nouveau troupeau de 200 bœufs à envoyer en hâte avant les froids. J'ai signé et

approuvé la réquisition sur place, et l'ai rendue au sergent pour être expédiée le lendemain matin au quartier général du département.

Voici maintenant les faits en substance, tels qu'ils sont contenus dans un second rapport détaillé arrivé ici par steam-boat.

Le 20 août, vers 3 heures de l'après-midi, deux ou trois cents Indiens divisés en deux bandes s'élancèrent à l'improvisée des ravines qui avoisinent le fort Bufford, dans les mauvaises terres, près desquelles le troupeau paissait ce jour-là. Les gardes à cheval se hâtèrent au premier signe de l'attaque de pousser les animaux vers le fort ; mais ils furent bientôt contraints de se retourner pour faire face à la bande de Peaux-Rouges qui arrivaient sur eux. Ils n'étaient que 20 hommes contre cent ou cent cinquante ; néanmoins ils auraient pu tenir tête aux assaillants assez longtemps pour sauver le bétail, si la seconde bande, qu'ils n'avaient pas encore aperçue, n'avait fait irruption entre le troupeau et le fort. Les derniers venus, en poussant des clameurs furieuses, en secouant leurs robes de buffle, en tirant au nez des bœufs, mirent le désordre et la panique dans le troupeau qui recula pêle-mêle sur les bouviers, à travers lesquels ils passèrent fous de terreur, pourchassés par les Peaux-Rouges. Les deux bandes se réunirent alors pour envelopper les vingt gardes, tandis que d'autres poussaient les bœufs à la course, vers les défilés des Mauvaises Terres. Nos hommes se battirent bravement, et de très près, car plusieurs furent frappés de coups de casse-tête, entre autres le lieutenant Cussick, officier du jour, qui était accouru à la première alarme. Mais tout ce qu'ils purent faire fut de se replier en se frayant un passage à travers les Indiens, sur l'infanterie qui accourrait à la rescoufse.

Au fort Bufford comme au fort Stevenson, on est en pleins travaux de construction. Tous les hommes étaient à l'ouvrage. Ils coururent aussitôt aux armes, et se précipitèrent vers les assaillants ; mais ceux-ci étaient tous montés, et ils ne purent les rejoindre. Ils durent donc se borner à recouvrer tout ce qu'ils purent des bœufs qui s'étaient écartés du troupeau. Une partie d'entre eux étaient plus ou moins grièvement blessés, d'autres avaient été tués par les Indiens qui perçaient à coups de flèches ceux qui restaient en arrière.

Le major Dickey, commandant le poste en l'absence du lieutenant-colonel Bowman, monta aussitôt tout ce qu'il put d'hommes sur les chevaux qu'on put réunir, et la poursuite se continua sur l'espace de plusieurs milles, en escarmouchant. Tout fut inutile. L'on ne put sauver qu'une quarantaine de bêtes sur environ 240 ou 250 que comptait le troupeau.

Le lendemain, le bt. Major Little fut envoyé avec deux compagnies pour tâcher de ramasser ce qui pourrait être resté en route des animaux enlevés. Il ne trouva qu'un certain nombre de carcasses. Le troupeau avait été emmené la veille au soir ou le matin de bonne heure de l'autre côté du Missouri. Outre la perte de 200 bœufs environ, cette affaire nous a coûté trois hommes tués et trois blessés grièvement. Le lieutenant Cussick en sera quitte à meilleur marché.

On raconte qu'il a dû la vie à l'un de ses hommes qui est accouru le dégager comme il était aux prises avec les Peaux-Rouges, et qui a été tué par suite de cet acte de dévouement.

Bien que la première dépêche reçue en route ne contînt pas tous ces détails, le résultat connu n'était pas de nature à égayer le retour. C'était la journée aux impressions néfastes. Vers midi (26 août) ou une heure, nous arrivâmes à la Grande Coulée, où les trois hommes du fort Totten avaient été tués trois jours auparavant. Mon premier soin fut de mettre pied à terre et examiner le terrain. La place du meurtre était clairement indiquée par trois flaques de sang, là où les victimes avaient été frappées et où les cadavres avaient été retrouvés par le capitaine Hill. C'était un petit plateau saillant contourné par une ravine. Les six Indiens s'étaient glissés sur la pente et avaient grimpé jusqu'à une large pierre d'où ils avaient fait feu à vingt pas sur le groupe de soldats mangeant insouciantement leur dîner, assis à terre, près du wagon dételé. Pas un d'eux n'avait son fusil. Les armes étaient restées dans la voiture. Un des courriers qui venait d'aller faire boire son cheval à la source voisine, ayant emporté sa carabine avec lui, avait été, pour ce fait, l'objet des plaisanteries des soldats. Avait-il donc peur que les Indiens ne vinssent l'attaquer ? C'était un homme de précaution, etc. Cinq minutes écoulées à peine, trois des rieurs étaient frappés à mort par des balles indiennes. Ils ont péri victimes de leur complète négligence à se garder et de leur désobéissance aux ordres reçus. Si le sergent avait

placé seulement un homme en sentinelle au bord du plateau. pas un Indien n'aurait pu approcher sans être vu, car la ravine est nue comme la main et n'a pas une broussaille où un lapin puisse se coucher. Mais les Indiens postés quelque part aux environs, ayant promptement reconnu que nos hommes n'avaient point leurs armes et ne songeaient pas à veiller autour d'eux, concurent l'idée de les surprendre, et cela en plein jour, en plaine ouverte, et quoique n'étant que six contre huit. Il est probable qu'ils avaient calculé que, s'ils étaient découverts, ils s'avanceraient en amis pour échanger des poignées de main et mendier quelques bribes de provisions. Mais tout leur réussissant à souhait, ils firent leur coup et s'enfuirent en courant avec les mules effrayées de la décharge des coups de fusil.

Nous avons passé la nuit près de la source, sur le même emplacement où nous avions déjà campé en nous rendant à Totten.

Le lendemain (27 août), nous avons rencontré près de Buffalo lake la première moitié du train de transport entre les deux postes, 80 wagons environ. Dans l'après-midi, nous avons campé aux Cinq Lacs (middle station) où nous avons tué un bon approvisionnement de gibier pour notre table. (Entre autres prouesses, j'ai abattu cinq canards d'un coup de fusil.)

La journée du 28 a été horrible. Un froid glacial, humide, perçant, nous a tenus tout le jour enveloppés dans nos couvertures et nos robes de buffalo jusqu'à l'arrivée au lac aux Fraises ou *Clear Lake*, où le soleil ayant enfin commencé à se montrer, le temps s'est adouci. La seconde moitié du train des transports nous a croisés dans la matinée. Le soir, quelques Indiens ont été aperçus à distance et se sont éloignés en hâte. Ils ont bien fait.

Enfin, le 29, à 3 heures de l'après-midi, après une halte au lac de la Source, et une autre à l'Eau rouge, toutes signalées par de nouveaux abatis de canards, pluviers, courlis, etc., nous avons mis pied à terre à Stevenson, heureux d'avoir atteint le terme de notre voyage, et d'avoir devant nous la perspective du repos chez soi, « *rest at home* ». J'avais eu quelque idée de me rendre au fort Bufford ; mais je me contenterai d'y envoyer mon inspecteur de district. J'avais assez de voyages pour le moment.

Le capitaine (bt. major) Clarke qui a commandé le poste

en mon absence n'a pas menti à sa réputation. Il a poussé les travaux avec une énergique rapidité, et le fort a changé d'aspect depuis mon départ. Ma future maison, qui ne montrait depuis l'an dernier que ses murailles nues, est maintenant couverte d'une toiture. Les cheminées sont construites, les cloisons, les fenêtres en place ; le tout en lattes et recouvert d'une première couche de plâtrage gris bien composé de boue, de ciment et de chaux. Il va sans dire que les planchers sont en place. Une seconde maison est également recouverte. Elle renferme deux appartements complets d'officiers. Une troisième, qui n'avait encore que ses fondations de pierres, est maintenant bâtie, et la charpente de la toiture est montée. J'ai suspendu la musique pour quelque temps et expédié les musiciens en service supplémentaire dans le dépôt du quartier-maitre au lattage et à la pose des bardes du toit, ouvrage qui leur est familier pour en avoir été chargés l'an dernier. Ce renfort de travailleurs est autant de gagné sur la durée des travaux et en hâtera efficacement la marche. La nouvelle aile de l'hôpital est également bâtie, mais attend encore sa toiture.

Tous ces travaux seraient encore plus avancés, sans deux accidents fâcheux arrivés coup sur coup. Les quartiers de la bande, le logement du chef de musique, et les différents bureaux étaient construits dans un nouveau bâtiment distribué en trois corps de logis. On avait cru pouvoir se dispenser de consolider les murs par une charpente, en leur donnant 18 pouces d'épaisseur, c'est-à-dire en portant à la dimension de 18 pouces sur 8 3/4 la dimension de nouveaux adobes qui, précédemment, était de 12 1/2 pouces sur 6. Mais voilà que, les murs construits, survient une tempête du diable, accompagnée d'une pluie torrentielle de 24 heures. Les adobes ont fondu du coup, des portions du mur se sont écroulées, et il a fallu jeter bas le reste de l'ouvrage. On y avait travaillé dix jours. Après cette expérience, nous retournons aux cadres en charpente et aux adobes de 12 pouces, convaincus plus que jamais de la justesse de cet adage que le mieux est quelquefois l'ennemi du bien. Nous avions cru introduire un progrès en imitant ce qui se fait au Nouveau-Mexique, le pays par excellence des adobes ; mais nous avions compté sans le climat qui, là-bas, les durcit aisément comme de la brique, et qui, ici, vu leur épaisseur de 4 pouces, ne les sèche que lentement et insuffisamment. Le plus

petit modèle étant plus mince est de beaucoup préférable au Dakota, surtout par un triste été comme celui-ci.

Un malheur n'arrive jamais seul. Le second accident est le résultat d'une crue subite de près de trois pieds dans la rivière. Nous avions plusieurs radeaux amarrés au débarcadère, lesquels complétaient la fourniture de bois de charpente par le contrat Anderson. La crue et l'augmentation proportionnelle de la force du courant ont secoué les bûches des radeaux, usé et rompu les liens, et 200 logs ont été ainsi emportés par le fleuve. Il a été impossible de les rattraper. C'est donc un contrat supplémentaire à conclure avec M. Anderson. La chose est résolue, et il va repartir pour aller couper de nouveaux arbres et réparer la perte ; mais voilà la scierie arrêtée pour une huitaine de jours, et un ralentissement correspondant dans les travaux de charpente.

Malgré tout, le temps ne sera pas perdu, et les travaux seront poussés ailleurs, au coral par exemple, où il y a à construire un magasin de grains, et de vastes hangars pour abriter le bétail pendant l'hiver. Les *slabs* ont été mis de côté pour cet usage ; et quand l'ouvrage est arrêté d'un côté, il peut ainsi se poursuivre de l'autre. Le poste, en ce moment, ressemble moins à un poste militaire qu'à un vaste chantier de construction. Les armes y sont remplacées par la truelle, la scie, le rabot, etc.

Le pay-master major Bowen est venu *par terre*, de Rice, pour payer à la garnison les deux derniers mois. La dernière compagnie sera payée demain matin, après quoi il retournera avec l'escorte qui l'a amené et partira pour Omaha, toujours par terre comme il est venu, après avoir payé sur sa route les garnisons de Rice, Sully et Randall.

Mercredi 2 septembre.

Départ du docteur C. C. Gray. Le docteur est transféré au fort Sully, et remplacé par le docteur Goddard, qui était précédemment à Rice, et est arrivé ici pendant mon absence. Le docteur Gray laisse ici des regrets. C'est un chirurgien distingué et un homme de relations agréables. Mme Gray est une charmante personne dont le départ laissera un grand vide dans notre petite société. C'est le steamboat *North Alabama* qui a emporté le docteur, sa famille et tout son équipage.

Vendredi 4 septembre.

Nous avons eu une alerte dans la journée. Les Sioux, disait-on, passaient le fleuve en grand nombre en face des Mauvaises Terres ; sur quoi l'on s'est tenu prêt pour les recevoir ; mais en somme, il n'y avait point de Sioux. Les Indiens qu'avaient aperçus les hommes travaillant dans la prairie pour le compte de Girard étaient des Gros-Ventres, Rees et Mandanes, et ils n'ont point traversé le fleuve. Voici ce qui a motivé leur présence en nombre en face des Mauvaises Terres. Ce matin, sept Sioux se croyant suffisamment protégés par le fleuve sont venus en face de Berthold, plus par bravade qu'autrement, et ont tiré des coups de fusil sur ceux de nos Indiens qui se trouvaient sur la rive. Aussitôt, les guerriers Gros-Ventres, Rees et Mandanes ont couru à leurs chevaux et, traversant eux-mêmes le Missouri dans leurs bull-boats, ont donné la chasse aux sept impudents. Ils en ont atteint un en face des Mauvaises Terres et, selon l'usage, l'on tué, scalpé et dépecé. Le steamboat *North Alabama* a passé par Berthold au moment où ils revenaient rapportant en triomphe le scalp et les mains de la victime. C'est par cette voie que nous avons eu les premiers détails de l'affaire. Il y aura danses et réjouissances à Berthold, pour une semaine. Un fait assez curieux, c'est que celui qui a tué le Sioux est ce même jeune Mandane qui tua l'autre au commencement de l'été. Voilà un jeune gai-lard qui deviendra chef s'il n'est pas arrêté dans sa carrière.

Mardi 8 septembre.

Le steamboat *Andrew Ackley* nous apporte la nouvelle que les Indiens ont attaqué cinq hommes établis au-dessus de Bufford pour couper du bois pour les steamboats. Le capitaine étant arrêté près de là pour quelques réparations à faire, a entendu la fusillade et envoyé sa yole avec une douzaine d'hommes armés, au secours des bûcherons. Deux de ces derniers étaient déjà grièvement blessés, non plus avec des flèches, mais avec des balles et des chevrotines. Le steamboat les a tous amenés à Bufford, où les deux blessés sont aux mains des chirurgiens. — J'ai préparé un long rapport au général Terry et au lieutenant-général Sherman sur les hostilités dont

mon district est le théâtre, et dans lequel je ne mâche pas les vérités sur les mauvais effets de la politique adoptée par le gouvernement, et les conséquences déplorables de la distribution d'armes et de munitions parmi les Indiens, — surtout après la faiblesse qu'on a montrée en abandonnant, en présence de leurs menaces d'ouvrir les hostilités, les trois postes militaires construits à grands frais dans la vallée de la *Powder river*. Ce rapport aura-t-il quelque résultat? Je l'ignore. En tout cas, j'aurai fait mon devoir en signalant le mal, même si les hautes autorités n'y apportent pas de remèdes.

Jeudi 10 septembre.

Une bande d'Indiens évidemment amis, puisqu'ils avaient avec eux leurs loges et leurs familles, a paru ce matin sur les collines à quelque distance du fort. Bientôt, un certain nombre se sont approchés à pied, dans l'intention apparente de venir au poste. Ils ont été promptement rencontrés par le lieutenant Léonard, officier du jour, qui, accompagné de l'interprète, allait reconnaître qui ils étaient. Quelques soldats sans armes, faisant partie du train d'approvisionnement dont la première moitié est arrivée hier de Totten, se sont joints à eux et se sont ainsi trouvés parmi les Indiens, qui ne s'attendaient pas à cette visite. Là les hommes de Totten n'ont pas tardé à reconnaître plusieurs Peaux-Rouges qui faisaient partie de la bande qui, au commencement de l'été, a tenté un coup de main pour enlever les mules au lac du Diable. Un surtout, le *White faced bear*, a été positivement reconnu par un des soldats. De plus, ils avaient avec eux trois bœufs provenant nécessairement du troupeau enlevé au fort Bufford d'où ils viennent, et deux mules marquées U. S., propriété des Etats-Unis. L'officier du jour a repris à un Indien une carabine de Sharp que celui-ci prétend avoir achetée de Galpin, le traitant du fort Rice. Mais quand il a voulu reprendre les mules, il a rencontré une vive opposition, et les Indiens *amis* commençant à charger leurs armes, comme l'officier du jour était seul avec trois ou quatre hommes désarmés, et que les Indiens promettaient, aussitôt leur camp assis, d'amener eux-mêmes les animaux pour m'expliquer comment ils étaient en leur possession, — il les a laissés et est revenu faire son rapport. A peine avait-il le dos

tourné que les Indiens, au lieu de camper comme ils l'avaient annoncé, se sont éloignés en toute hâte et ont disparu avec leur butin. Maintenant, veut-on savoir quelle est la bande parmi laquelle se trouvaient des hommes ayant pris part aux hostilités contre nos postes, des bestiaux et des mulets volés ? C'est la bande de *Black eyes*, ces Yanktonahs amis qui résident à Rice où le gouvernement les nourrit, les habille et les arme. *Black eyes* lui-même était avec eux, *Black eyes*, ce mendiant invétéré parmi les mendiants, Indien qui va de poste en poste tendre la main, et protester de son dévouement aux blancs pour obtenir des provisions. C'était sa quatrième visite au fort Stevenson ; mais celle-ci a été de courte durée et lui a peu rapporté, comme on voit. S'il y revient, je le dégoûterai pour toujours de ces visites intéressées. En attendant, je vais le dénoncer dans un nouveau rapport au quartier général. Nous verrons ce qu'il en adviendra et si le lieutenant-général Sherman, nommé maintenant surintendant des affaires indiennes, m'autorisera à châtier ces impudents vagabonds qui viennent promener autour de mon poste les animaux volés à un autre poste de mon commandement.

P.-S. — La carabine de Sharp saisie entre les mains d'un Indien Yanktonah et déposée chez moi a été reconnue pour celle-là même que la bande de *Sitting Bull* avait enlevée à Joe Martin, l'un de nos courriers, lorsqu'en compagnie de Brown, il fut capturé près de la Maison du Chien, à la fin de mai dernier. Joe Martin l'a reconnue au premier coup d'œil, et m'a montré une double lettre gravée au couteau sur la crosse, marque qui rend toute erreur impossible. Encore une preuve de la connivence qui existe entre la plupart des Indiens supposés amis avec les Indiens déclarés ennemis. Supposant d'autre part que l'homme aurait dit vrai (ce qui n'est guère probable) et qu'il ait acheté cette arme de Galpin, il deviendrait intéressant de faire une enquête sur le genre de commerce par lequel, au fort Rice, une arme du gouvernement volée par des Indiens hostiles était vendue, à un Indien ami, par un traitant employé du gouvernement.

Dimanche 20 septembre.

Enfin est arrivé un steamboat remontant la rivière. C'est

le premier depuis plus d'un mois. Le *Benton* va jusqu'à Bufford. Il avait une vingtaine de tonnes de marchandises pour le magasin de la Compagnie de fourrures du N.-O. à ce poste-ci, autant pour Berthold, et autant encore pour Bufford. Le lieutenant-colonel Bowman, les lieutenants Lockwood et Léonard, qui attendaient ici une occasion de se rendre à leur poste à Bufford, se sont empressés de s'embarquer à bord du *Benton*. Par la même occasion, le capitaine Clarke est allé réviser une décision de cour martiale pour laquelle sa présence était nécessaire, et j'ai envoyé le capitaine Norwell faire sa seconde inspection du poste. Ces deux derniers officiers seront de retour avec le même bateau d'ici à une huitaine.

Mardi 22 septembre.

L'équinoxe nous amène l'hiver. Un vent violent et glacial, fouettant devant lui des bourrasques de neige, voilà où nous en sommes ici, dès le mois de septembre ! Nous avions le droit d'espérer mieux de l'automne, car l'été a été comparativement si froid et si humide qu'il y avait lieu d'attendre des compensations des mois de septembre, octobre et novembre. Mais si ces deux derniers ressemblent à celui-ci, l'on pourra dire que les saisons sont bouleversées cette année. Un été de quinze jours, lorsque d'ordinaire l'on a trois mois pleins de sécheresse et de chaleur torride : et par surcroît d'irrégularité, tout le mois de septembre est à la température habituelle de la fin d'octobre, avec des vents du Nord aigus, et finalement de la neige, le jour de l'équinoxe ! Nos travailleurs maugréent contre cet état de choses ; il y a de quoi.

Autre steamboat : la *Bertha* est arrivée hier, se rendant comme le *Benton* à Bufford. Il est chargé de munitions, machines et autres articles pour chacun de nos postes, et a apporté une quantité de grain au général Harney, qui établit sur la Grande Rivière, à une centaine de milles au-dessous de Rice, le dépôt de la réserve indienne établi pour les Sioux, et dont il a reçu le commandement. J'ai reçu l'ordre de lui envoyer 3.000 boisseaux de maïs, que je vais lui expédier par ces deux bateaux, quand ils vont descendre de Bufford. Selon toute apparence, la *Bertha* sera le dernier bateau à remonter le fleuve cette saison. La précocité des froids arrêtera sans doute toute autre expédition.

Jeudi 24 septembre.

Beau temps, mais... hier matin 13 degrés F — et ce matin 12 F — c'est-à-dire 20 degrés au-dessous du point de congélation. Et cela, au mois de septembre ! Cela promet pour l'hiver.

Lundi 28 septembre.

La *Bertha* est revenue ce soir de Bufford, ramenant le bt-major Clarke et le capitaine Norwell. Ils n'y sont restés que quelques heures ; mais ce peu de temps a suffi à l'un pour présider une séance de cour martiale et modifier une sentence incorrecte, et à l'autre pour inspecter le poste et condamner certains articles hors de service. Le steamboat ne peut emporter que 200 sacs de maïs au général Harney sur la Grande Rivière où il établit le quartier général de la réserve des Sioux. J'en ai 1.500 à lui faire passer. Je doute que les deux seuls steamboats qui sont encore en haut puissent s'en charger à leur passage. *Vedremo* (*Nous verrons*).

Par la *Bertha*, je viens de recevoir un rapport du bt-major Dickey qui m'informe que, le 18 courant, quatre soldats qui chassaient autour du fort, à un kilomètre environ de ce qui reste du troupeau, ont été attaqués à l'improviste par une douzaine d'Indiens. L'un d'eux a été mortellement blessé, et les autres auraient bien pu y perdre également la vie si ceux des gardiens des bœufs qui sont montés n'étaient accourus à leur secours. Les Indiens ont été poursuivis, mais inutilement. Ils ont traversé le fleuve en hâte, et n'ont laissé qu'un de leurs *bull-boats* entre les mains des poursuivants.

Réaction dans la température. Les jours sont chauds maintenant, comme ils doivent être en octobre, et même davantage, car le thermomètre s'est élevé jusqu'à 74 F. Ce revirement produit d'épaisses vapeurs qui obscurcissent l'atmosphère, et nous enveloppent d'un brouillard blanc bleuâtre à travers lequel le soleil ressemble à une lune d'un rouge ardent.

Lundi 5 octobre.

Aujourd'hui, j'ai pris possession de ma nouvelle maison. Enfin ! j'y couche ce soir pour la première fois. C'est un grand

changement, en sortant de cet antre obscur où je viens de passer plus de neuf mois entre des murs faits de troncs d'arbre et de boue, sous un toit bas, écrasé, de *sablettes* de terre où les souris avaient élu domicile, où elles avaient multiplié rapidement, et où elles dansaient le sabbat chaque nuit en courant sur les vieilles toiles qui tenaient lieu de plafond. De ce logis triste et sordide, me voici du moins passé à un logement présentable et confortable. Ma maison se compose de cinq pièces. Elle est partagée en deux par un *hall*; à droite le salon, la salle à manger, et la cuisine; à gauche deux chambres à coucher. En haut, les chambres de domestiques et les greniers pouvant servir de garde-meubles. Les murailles sont peintes à l'huile, comme les boiseries, mais de couleur différente, bien entendu: celles-ci sont blanches, comme les plafonds; les murs sont dans le salon brun-marron; dans les chambres à coucher gris-lilas; dans la salle à manger, gris-rouge. Mes meubles sont très suffisants. Bref, me voici installé cominodément et agréablement pour l'hiver: c'est un grand point.

Mardi 13 octobre.

Le troupeau de bétail du fort Totten vient d'arriver sous une forte escorte commandée par le capitaine Hill accompagné des lieutenants Smith et Hoffman. Je l'attendais moins tôt, et je ne me préparais que pour vendredi, à envoyer le mien au fort Bufford où il doit remplacer celui qui a été presque en totalité enlevé par les Indiens. Celui du fort Ransom remplacera celui du fort Totten, et enfin celui d'Abercrombie envoyé au fort Ransom sera renouvelé sur place. Ces changements sont beaucoup plus expéditifs que l'envoi d'un nouveau troupeau de toute la distance de Saint-Cloud ou Abercrombie à Bufford. Le trajet eût pris au bétail environ six semaines, tandis qu'en quinze ou vingt jours, tous ces postes sont ainsi approvisionnés à nouveau. J'envoie à Bufford 110 têtes de bétail et n'en reçois que 94 en échange; mais il n'importe. Ce dernier chiffre est pleinement suffisant (avec six bœufs de plus que nous sommes autorisés à garder) pour subvenir à nos besoins de viande fraîche jusqu'à l'été prochain.

Mercredi 14 octobre.

Le capitaine Hill, sans perdre un moment, s'est remis en route ce matin pour retourner au fort Totten avec son détachement. Le capitaine Norwell, envoyé par moi à son inspection d'automne, est parti également avec la malle et son escorte, aujourd'hui se trouvant être jour de courrier.

Vendredi 16 octobre.

Mon troupeau de bœufs s'est mis en route ce matin pour Bufford, sous l'escorte de la 1^{re} compagnie tout entière, sous le commandement du premier lieutenant Hooton, accompagné du deuxième lieutenant Walborn. L'aide-chirurgien Bean va avec le détachement, en cas d'engagement avec les Indiens hostiles qui, j'en suis informé, se rapprochent en ce moment de Berthold pour y venir trafiquer des chevaux contre du maïs, avec les Rees et les Gros-Ventres. Le détachement se compose de 72 hommes, plus les vagonniers, un guide et quatre éclaireurs indiens. C'est bien assez pour culbuter tous les Unkpapahs hostiles ; mais ceux-ci ne s'y frotteront probablement pas. La 1^{re} compagnie restera en permanence au fort Bufford, où elle remplacera, dans la garnison, la compagnie K. (capt. et bt. major Clarke) que je garde ici. Le lieutenant Walborn reviendra ramener les fourgons fournis à la 1^{re} compagnie pour ses bagages, provisions et sous l'escorte d'une partie des hommes qui ont droit à leur congé, par suite de l'expiration de leur terme de service pendant l'hiver.

Samedi 31 octobre.

La seconde quinzaine du mois s'est écoulée sans événement. Les Unkpapahs hostiles sont venus, comme ils l'avaient annoncé, trafiquer avec nos Indiens de Berthold. Ils ont amené leurs femmes et leurs loges, ce qui garantit des intentions pacifiques de leur part, ont assis leur camp de l'autre côté du Missouri et, pendant quelques jours, les allées et venues d'un bord à l'autre de la rivière traversée en *bull-boats* ont été très actifs. Les trois tribus ont acquis une cinquantaine de chevaux en échange de maïs, après quoi l'on s'est séparé, et les Unkpapahs ont repris le chemin du petit Missouri.

J'ai expliqué ailleurs que ces trêves sont habituelles entre les sauvages lorsqu'il y a pour eux intérêt des deux parts à traiter paisiblement à un rendez-vous donné. On fume le calumet de paix ; on échange des poignées de main et des discours bienveillants. Puis, une fois qu'on s'est quitté, on se tue et on se scalpe quand on se rencontre, comme si de rien n'était.

L'occasion eût été bonne de frapper là un grand coup, et de châtier exemplairement les Unkpapahs pour leurs méfaits : d'autant plus que le fameux *Bœuf assis*, l'*Homme qui saute dans la mêlée*, la *Corne Rouge* et quelques autres chefs étaient de la partie. Mais pour cela, il eût fallu avoir cent cinquante ou deux cents hommes disponibles. On eût traversé le fleuve en face de Stevenson, marché de nuit et, au point du jour, enveloppé le camp indien, puis faire table rase. Malheureusement la 1^{re} compagnie était tout entière en route pour Bufford, 45 hommes de la compagnie F. étaient libérés du service, et presque tout le reste était activement engagé aux travaux qu'il est nécessaire de compléter avant l'hiver, ce qui ne nous laisse pas un moment à perdre. D'ailleurs, en l'absence d'ordres précis, il vaut sans doute mieux ne pas nous mettre sur les bras en ce moment plus que le gouvernement n'est préparé à accepter de besogne. La guerre qui se poursuit vivement contre les Indiens du Kansas et de l'Arkansas, les Cheyennes, Arapahos, Kiowas, Comanches, etc. : l'expédition dirigée contre eux par Sheridan, et les colonnes mobiles envoyées pour protéger les sutlers, tout cela absorbe toutes les forces militaires disponibles dans la division du Missouri, et il ne resterait rien que nos faibles garnisons au Dakota, dans le cas d'une levée en masse des Sioux. Prenons donc patience ; chaque chose aura son temps. Encouragés par la sécurité dont ils ont joui cette fois-ci, les Indiens hostiles reviendront l'an prochain, et nous retrouverons encore l'occasion perdue cette année, dans des circonstances où nous pourrons en profiter. Comme information, la visite pacifique des Unkpapahs près de Berthold n'a pas été sans quelques résultats. Elle nous vaut de savoir que les trois soldats tués à la Grande Coulée, le 24 août, ont été assassinés par six Indiens soi-disant amis du fort Rice, trois Pieds-Noirs Sioux et trois Yanktonahs, et que l'attaque et l'enlèvement du bétail au fort Bufford a été un coup de main des Tetons et de

différentes bandes nomades réunies à cet effet. (Voir mon rapport officiel à ce sujet.)

Dimanche 1^{er} novembre.

Ce ne sont qu'arrivées et départs. Il y a quelques jours, une partie des voitures de M. Anderson, le *contractor*, est partie pour Saint-Paul, emmenant une vingtaine d'hommes libérés du service. Autant s'en sont allés par le fleuve dans deux bateaux plats dont l'un avait été acheté et l'autre construit par eux. Demain ou après-demain vont arriver les cinq wagons fournis pour transporter les effets de la 1^{re} compagnie à Bufford. Avec eux viennent comme escorte une cinquantaine d'hommes de Bufford, pour recevoir leur congé ici. Les autres sont attendus d'un moment à l'autre en bateau par le fleuve. Les premiers ont passé, la semaine dernière, à bord du *Hiram Wood*, le dernier bateau de la saison.

Lundi 2 novembre.

Le pay-master est arrivé du fort Rice aujourd'hui. Il a profité d'un convoi de quelques wagons nous apportant cent vingt sacs de pommes de terre, et nous amenant 17 bœufs qui, joints aux 94 arrivés du fort Totten, remplaceront les 110 que nous avons envoyés au fort Bufford. C'est même un bénéfice, si je sais compter.

Mardi 3 novembre.

Le col. Wright, le pay-master, n'a pas perdu de temps. Bien que la saison soit encore très belle, et que nous jouissions pleinement depuis trois semaines environ de l'été de la Saint-Martin, il redoute un changement de temps, et une première inauguration de l'hiver. Talonné par cette crainte, qui n'est certes pas sans justification, il a payé tout le monde dans la journée et s'est remis en route pour retourner à Rice et de là à Sully, Randall, Dakota, Sioux-City et Omaha, en payant les troupes à chacun des postes de son itinéraire. Son départ s'est signalé par un événement dont j'ignore encore quelles peuvent être les conséquences, et dont, par conséquent je remets le récit à demain.

L'événement auquel je faisais allusion hier était un immense feu dans les prairies, que le vent dirigeait sur nous et que nous ne voyions pas approcher sans inquiétude. Il fut d'abord annoncé dans l'après-midi par une masse de fumée qui en flottant dans l'air, formait un nuage énorme de couleur fauve que le vent poussait du Nord-Ouest. Le vent augmentait de moment en moment, et il était fort difficile d'apprécier à quelle distance était le feu. Une chose était néanmoins évidente, c'est que, quelle que fût la distance qui nous en séparait, l'étendue de la conflagration était considérable. En effet, à l'horizon, en arrière des falaises (bluffs), lorsqu'un coup de vent soulevait ou déchirait le vaste rideau de fumée qui commençait à obscurcir le soleil, on apercevait distinctement les volutes s'élever en colonnes blanches, rouges, brunes sur une longue ligne, dans le pied du vent. Nous en étions là lorsqu'au coucher du soleil, le pay-master et son escorte commandée par le bt. major Nelson du 22^e d'infanterie se mit en route. Il rentrait au fort Rice, c'est-à-dire dans une direction opposée à celle d'où venait l'incendie, et il comptait sur une avance de deux ou trois heures, pour aller camper de l'autre côté du Snake creek, à une dizaine de milles, de façon à être protégé en tout état de cause par le cours d'eau. Mais il était à peine parti que les premières langues de feu apparurent au sommet des falaises. Presque aussitôt, avec une rapidité dont nul ne peut se faire une idée, sans avoir vu le feu chassé dans les prairies par un vent violent, les flammes coururent sur la crête du coteau, et toute la ligne des hauteurs se trouva couronnée par une splendide illumination, d'autant plus splendide que la nuit se faisait déjà. La ligne flamboyante gagnait le Snake creek beaucoup plus vite quaucun cheval attelé ne pouvait marcher, de sorte que nous commençâmes à éprouver d'assez sérieuses inquiétudes pour le pay-master et son escorte que nous nous attendions à voir revenir grand train d'un moment à l'autre. Lorsque les flammes eurent descendu les collines et, traversant la prairie, gagné le bord du Missouri à l'est du fort Stevenson sans que le détachement eût reparu, l'impossibilité pour eux de revenir sur leurs pas fut loin de nous rassurer, et nous comprîmes qu'ils n'avaient de chances qu'en gagnant à toute vitesse le gué de la petite rivière, ou, s'ils n'en avaient pas le temps, en se jetant sur les sables qui, de ce côté, bordent par endroits

le cours du Missouri. Nos préoccupations, du reste, ne tardèrent pas à changer de direction, car nous eûmes bientôt assez à penser à nous-mêmes.

Les premières flammes qui avaient apparu sur les bluffs s'étaient montrées en plein Nord, à un mille environ du fort. Comme le vent soufflait dans la direction de l'Est-Sud-Est, elles n'étaient pas descendues dans nos pâturages, et tandis que leur avant-garde dévorait tout vers le Snake creek, l'arrière-garde s'éteignait faute d'aliments, et le centre descendait les collines obliquement, à deux milles environ sous le vent. Le fort était donc sauf et, ce qui nous inspirait encore plus d'inquiétude que le fort, les quatre énormes meules de foin contenant 300 tonnes, le coral et les écuries, et le chantier de bois de chauffage, tout cela plus rapproché du feu (200 à 300 mètres) que nos bâtiments.

Mais voilà qu'à l'heure où nous croyions en être quittes pour une alerte peu dangereuse, un nouvel embrasement se révèle au vent, par une grande lueur rouge dont le foyer grandit et s'intensifie de plus en plus, de minute en minute. Tout le monde avait les yeux sur ce nouvel ennemi qui n'avancait pas moins rapidement que le premier. Mais l'avis général fut que ce second incendie ou plutôt cette seconde colonne de l'incendie allait s'arrêter d'elle-même sur la limite du terrain déjà dévasté et où il ne restait pas un brin d'herbe à brûler. Ce calcul me parut douteux, car le feu, cette fois, courait droit sur nous ; il pouvait arriver à la crête des falaises en deçà du terrain brûlé, descendre sur le plateau, et alors... En tout cas, je donnai les ordres nécessaires pour que tout le monde fût prêt à sortir au premier ordre. Tous les hommes furent consignés dans leurs quartiers, quoiqu'il ne fût pas encore l'heure du *tattoo*, et tous les officiers se tinrent sur le qui-vive. Bien m'en prit d'avoir ordonné ces précautions.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé que le feu descendait des coteaux comme un torrent de lave d'une ligne de cratères. Il envahissait le pâturage et courait en pétillant d'un côté sur les maisons des traitants ; de l'autre sur nos meules de foin.

Mon domestique fut le premier à m'avertir. Je sortis aussitôt, et un coup d'œil me suffit pour me montrer clairement l'étendue du danger. Je m'élançai sur le terrain de parade, et m'écriai d'une voix éclatante : « Dehors tout le monde ! » L'offi-

cier du jour qui sortait du corps de garde courut aussitôt à sa compagnie. Je courus à l'autre et, ouvrant brusquement la porte, répétai mon commandement aux hommes qui, groupés et causant autour des poèles, n'avaient pas entendu d'abord. Tous les officiers sortaient en ce moment de leurs quartiers : les sergents formaient les hommes en escouades. On courut d'abord à une pile d'osiers que j'avais fait couper par les prisonniers, au bas du fort, à la première apparition du feu, et qu'ils avaient entassés près du corps de garde. Chacun en prit une poignée pour battre le feu. Ceux qui n'en purent avoir s'armèrent de ce qu'ils purent trouver : vieux sacs, vieux balais, gaules, etc., et sur mon ordre, on courut au-devant du feu, pour le combattre aussi loin que possible. Naturellement, les hommes se partagèrent en deux bandes pour faire face aux deux avances de l'ennemi. J'en conduisis une moi-même là où la marche du feu menaçait de plus près les meules de foin. L'autre bande avec la plus grande partie des officiers s'élança du côté où le danger le plus immédiat était pour les maisons des traitants, leurs bois et leur fourrage.

On peut croire que les soixante ou quatre-vingts hommes qui travaillaient sous mes yeux et sous ma direction personnelle n'épargnaient pas leurs peines ; mais c'est une tâche difficile que d'éteindre des herbes sèches en feu, quand souffle un grand vent. Chacun fouettait la flamme, piétinait sur les cendres brûlantes, raclait l'herbe embrasée avec ces longs osiers en forme de balai, ou l'attaquait avec des sacs vides, mais en vain. Le feu abattu sur un point s'élançait aussitôt sur un autre. Quand le vent se modérait un instant, ou modifiait un peu sa direction, de façon à rejeter les flammes du côté des cendres, toute la ligne s'élançait à la fois ; le fléau était un moment maîtrisé. Mais venait alors une nouvelle bouffée qui rejetait les flammes vers nous, et, aveuglés, suffoqués, brûlés, nous reculions en déroute, pour revenir à la charge dès qu'on avait respiré l'air à pleins poumons. surtout lorsque le feu arrivait aux endroits où l'herbe était plus rase, pour avoir été soit foulée aux pieds, soit broutée par le bétail. Malgré tous nos efforts, l'incendie gagnait sur nous de plus en plus, et nous forçait à reculer. Nous avions battu en retraite sur un espace d'une centaine de mètres ou plus. En voulant donner l'exemple aux hommes, j'avais aspiré une fumée brûlante et suffocante qui

un moment m'avait étourdi, au point d'y voir tout rouge ou de n'y plus voir du tout. Que pouvions-nous faire encore en luttant ainsi ? Nous arrivâmes à un chemin formé par les chariots employés à aller chercher des pierres dans les falaises pour la maçonnerie du fort. Je compris que c'était là notre meilleure chance, et appelant à moi tous les hommes qui attaquaient le feu de flanc, je les plaçai sur la ligne de la route que la marche des flammes attaquait transversalement. Cette première ligne combattit le feu à mesure qu'il venait expirer au bord du chemin battu, et une seconde ligne étouffait en arrière toutes les flambeuses ou étincelles qui soufflées par le vent eussent infailliblement rallumé le feu de l'autre côté, dans les herbes sèches. Une fois la tête arrêtée, nous remontâmes le courant et, le terrain se trouvant là dans des conditions plus favorables, nous finîmes par arrêter et éteindre le feu de ce côté.

Ce que nous avions fait sur ce point, l'autre détachement le faisait du côté des traitants. Seulement, l'herbe étant rase et plus clairsemée de leur côté, leur tâche fut moins ardue. Malgré tout, ils ne purent arrêter le feu qu'au cimetière, à deux cents mètres environ du premier établissement, et plus loin, le feu, traversant deux routes battues, ne s'arrêta qu'au bord du talus au-dessous duquel sont les oseraies. Là il s'éteignit, et ce qui avait été notre danger devint notre protection. En effet, le fort se trouvait désormais enveloppé complètement de trois côtés par une large zone de cendres et de terrain brûlés. Le quatrième côté étant formé par le Missouri et ses bancs de sable, l'incendie pouvait désormais aller où il voudrait dans les prairies. De quelque côté que le vent soufflât, il ne pouvait plus nous approcher et devait forcément mourir au bord de cette mer noire de terres calcinées, au milieu de laquelle le fort Stevenson et les terrains environnans sur un rayon de quelque cent mètres s'élevait comme une île. Notre isolement faisait désormais notre sécurité, après que je fusse resté le dernier avec plusieurs hommes pour éteindre partout les petits foyers qui couvrent encore pendant une heure ou deux sous les cendres, soit dans les racines ou touffes d'herbes, soit dans les bouses desséchées. A l'heure du *tattoo* (8 heures), tout était rentré dans le calme ordinaire. Chacun put s'aller coucher sans inquiétude, et en pleine sécurité.

Le pay-master et son escorte étaient également en sûreté de

l'autre côté de la bouche du Snake creek, sur les sables du fleuve. Deux Indiens envoyés à la découverte nous rapportèrent cette nouvelle satisfaisante.

Et le vent ayant alors sauté au Nord, pendant des heures encore nous pûmes admirer le magnifique spectacle des flammes courant comme des escadrons infernaux, sur la crête des falaises, dans la prairie, sur toutes les ondulations de terrain, de l'autre côté de Douglas creek. Là, elles ne manquaient pas d'aliment. Ce fut une illumination splendide et variée, quelque chose comme une ville lointaine livrée aux flammes... Mais non, toute comparaison est défectueuse, à cause de la rapidité de la marche du feu qui ne peut se voir que dans les plaines, à cette saison de l'année. La nuit était encore flamboyante quand je m'allai coucher. Le lendemain, quand je me levai, tout le paysage était en deuil, et de l'Est à l'Ouest, en passant par le Nord, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, elle ne rencontrait que cendres noires et terrains calcinés. Rien de plus lugubre ; mais le paysage n'en sera pas longtemps attristé. La neige ne tardera pas à recouvrir les traces de l'incendie de son manteau blanc.

Dimanche 8 novembre.

La neige prédicta ne s'est pas fait longtemps attendre. Elle a tombé aujourd'hui, une partie de la journée, et cache à nos yeux les crêpes noirs qui semblaient endeuiller le paysage.

Mardi 10 novembre.

La neige a continué de tomber hier par intervalles, de sorte que la couche n'en est pas en somme de plus de trois ou quatre pouces en moyenne. Aujourd'hui le temps est clair, mais terriblement froid. Le thermomètre est descendu ce matin au-dessous de zéro Farenheit (-18 centigrades). Pour la première quinzaine de novembre, cela promet.

Mercredi 11 novembre.

Le froid continue. Très prochainement les soldats cesseront

d'escorter en wagon la malle que transporteront nos courriers avec les attelages de chiens aux petits traîneaux *ad hoc*. J'ai donc envoyé aujourd'hui un détachement de quatre wagons et une douzaine d'hommes pour construire trois cabanes de stations, la première au lac de la Source sulfureuse, la deuxième au lac aux Fraises, et la troisième au Ruisseau pierreux (Stony creek). En même temps, j'expédie au col. Whistler l'ordre d'envoyer de son côté un autre détachement pour construire une cabane à « Middle station » et aux autres points intermédiaires du côté de Totten. Les hommes emportent tous les matériaux nécessaires ; les cabanes sont construites en *slabs*, sous la direction de Brown. Le fleuve charrie abondamment. Il ne tardera pas à prendre, si le froid continue.

Vendredi 13 novembre.

Le froid se modère sensiblement. La neige fond au soleil, et voici le noir laissé par l'incendie qui reparait de toutes parts. Nos hommes auront bien meilleur temps, pour construire leurs abris.

Lundi 16 novembre.

Le froid a repris hier de plus belle ; la rivière presque complètement libre de glaçons recommence à s'en couvrir. Brown et ses hommes sont de retour, après avoir construit leurs trois abris. Ils n'ont pas vu un Indien. La saison est venue maintenant où nous pouvons considérer que nous en sommes débarrassés jusqu'au printemps. Néanmoins, ce matin encore, nous avons eu une fausse alerte. Vers midi, un de nos scouts indiens qui était allé du côté du Snake creek à la recherche de quelques-uns de leurs poneys qu'il supposait s'être écartés dans les taillis, a trouvé le sac de maïs, le bois de charge et la corde de piquet de la mule, que deux de nos courriers avaient emmenée le matin comme d'habitude, en partant pour la correspondance du fort Rice. Le *Chien Rouge*, c'est le nom de notre Indien, est revenu au galop rapportant ces objets, pour donner l'alarme, au cas où, comme on devait craindre, nos deux courriers auraient été attaqués, dévalués, peut-être pris ou tués. Cependant le *Chien Rouge* n'était pas revenu sans examiner attentivement les lieux, et il n'avait découvert, assurait-il,

aucune trace de Sioux, bien qu'il eût battu les buissons et la prairie. J'ordonnai aussitôt deux fourgons et un détachement de vingt hommes sous le commandement d'un sergent pour aller à la recherche, et prendre ou tuer tous Sioux qu'il rencontrerait dans le voisinage. Les bouviers à cheval et les éclaireurs indiens partirent avec le détachement, mais ils n'allèrent pas loin. A un demi-mille, ils rencontrèrent un chasseur qui, le matin, avait vu les deux courriers au Snake creek. Ils lui avaient dit que la mule étant boîteuse et retardant considérablement la marche, ils allaient la laisser derrière avec son bât de paquetage, le priant de la ramener et de donner la nouvelle quand il reviendrait au fort. Le chasseur, avant de retourner, avait continué sa chasse pendant la matinée. De là la fausse alarme. Le détachement tourna bride aussitôt, enchanté de voir se terminer dès le début une expédition que vingt degrés de froid rendaient fort peu agréable.

Mardi 17 novembre.

Les glaçons pressés dans les limites étroites du double chenal que forme un vaste banc de sable au milieu du fleuve (l'eau est excessivement basse) se sont arrêtés et soudés l'un à l'autre hier soir entre 9 et 10 heures. On ne peut dire cependant que le fleuve soit absolument pris, puisqu'il reste encore des espaces d'eau courante ça et là parmi la barrière des glaçons arrêtés. Mais à cela près, le pont naturel de glace qui, chaque hiver unit partout les deux rives du Missouri, est établi désormais. Dans deux ou trois jours, à moins d'une température par trop adoucie, nous pourrons traverser à pied sec, et chasser dans les taillis qui nous font face sur l'autre bord.

Jeudi 19 novembre.

Un courrier de Bufford nous apporte une malle et va remporter les lettres et documents officiels à cette destination. Rien de nouveau de ce côté. Quelques-uns de nos hommes ont traversé aujourd'hui sur la glace, pour aller chasser sur l'autre bord du fleuve. Voilà le passage du fleuve bien dûment inauguré pour l'hiver.

Lundi 23 novembre.

Le lieutenant Walborn est mort ce matin, après quelques jours de maladie. Nous l'enterrons demain avec les honneurs militaires. Il laisse ici une jeune veuve et deux garçons en bas âge. A cette saison de l'année, la pauvre femme ne peut plus retourner dans sa famille. Elle aura à rester ici pendant tout l'hiver, près de la tombe provisoire de son mari dont elle a, je crois, l'intention d'emporter le corps avec elle, lorsque le premier bateau revenant du fort Benton lui offrira un moyen de transport. En aucun cas, ce ne peut être avant le mois de juin.

Un rapport arrivé de Berthold annonce que trois Gros-Ventres ont été tués par les Sioux, de l'autre côté de la rivière. Les Sioux en petit nombre s'étaient montrés dans les bluffs en face du fort, déguisés en buffalos, c'est-à-dire couchés sur le cou de leurs chevaux et enveloppés d'une robe de peau de bœuf, ce qui, à distance, présente à s'y méprendre la silhouette de l'animal. Nos trois Gros-Ventres ont donné dans le piège et, partis pour chasser les présumés animaux, ne sont pas revenus. Comme néanmoins leurs corps n'ont pas été retrouvés, le récit demande confirmation et leur mort n'est point encore prouvée.

Mercredi 25 novembre.

Le *Paraflèche blanc*, chef des Arrikarees, étant venu de Berthold de ses quartiers d'hiver, pour faire provision de maïs, a poussé jusqu'ici, pour me faire une « visite de condoléance » au sujet de la mort du lieutenant Walborn que nous avons enterré hier. Il m'a fait, à ce sujet, un petit discours qui ne manquait point de caractère, rappelant que le lieutenant Walborn était le chef des éclaireurs indiens, et que ses enfants Rees étaient commandés par lui.

Le chef a visité ma maison dans laquelle il n'était point encore entré depuis qu'elle est achevée. Malgré la réserve habituelle aux Indiens, il ne s'est point fait faute de montrer son étonnement et son admiration de ce que les blancs peuvent faire en ce genre. Il m'apprit que les trois Gros-Ventres représentés comme morts sont fort bien portants. Ne trouvant pas de

gibier, ils ont continué leur excursion plus loin qu'ils n'avaient calculé, et sont restés par conséquent plus longtemps absents; mais en somme, ils n'ont rencontré aucun ennemi. Le seul fait avéré, c'est que douze chevaux ont été volés aux Rees pendant la nuit. Ce vol ne peut avoir été commis que par un parti de Sioux : de là la prompte supposition de la mort des trois Gros-Ventres. Le *Pareflèche blanc* s'en est allé avec un petit présent de sucre et de café, comme d'habitude. Cette perspective était pour au moins autant dans sa visite que la mort du lieutenant Walborn. Sauvages et civilisés se ressemblent par plus d'un point.

Vendredi 27 novembre.

Révolution aussi complète qu'imprévue dans la température. Le thermomètre est monté cet après-midi jusqu'à 55 F. Dégel en grand sur toute la ligne. Cependant, la glace tient encore bon ce soir sur le Missouri.

Jeudi 10 décembre.

22 F. Vingt-deux degrés *au-dessous* de zéro.

Par contre : *Jeudi 17 décembre*, 45 F.

Depuis trois ou quatre jours, la température est absolument hors de saison. A peine s'il gèle pendant la nuit, et pendant le jour, le mercure monte à l'ombre d'une vingtaine de degrés. Hier, il s'est élevé jusqu'à 50° F. En conséquence, la neige a presque complètement disparu du paysage ; mais la glace ne bouge pas sur la rivière. Au soleil, il fait absolument chaud, comme en octobre.

Dimanche 20 décembre.

Cela ne pouvait durer, bien entendu. Après une tombée de neige assez forte, le vent s'est fixé au Nord, et le mercure de dégringoler aussitôt. Nous sommes à 14 F. *au-dessous* de zéro.

Jeudi 31 décembre.

Rien de notable n'a signalé les derniers jours de l'année 1868. Le thermomètre monte et descend. C'est la seule variété qui diversifie quelque peu notre existence monotone, et l'année

se meurt sans que ses derniers soleils aient éclairé aucun incident qui ajoute quelques souvenirs à ses éphémérides.

Dans la succession des jours, la vie se répète lorsqu'elle ne change pas de scène. Beaucoup d'incidents qui, nouveaux l'an dernier, ont trouvé place dans ce journal, n'y seront plus mentionnés désormais, ou ne le seront que de façon très sommaire en laissant de côté tout détail ou toute description qui aurait été déjà consignée par écrit. Notre vie militaire, nos rapports avec les Indiens, etc., tout cela est connu à fond et n'offre plus le même intérêt qu'au début. Ces notes ne comprendront donc que, ça et là, tel incident qui ait sa nouveauté ou tel événement qui ait son importance. La moisson en sera-t-elle abondante en 1869 ? Nous verrons.

Pendant le mois, les Rees et une partie des Gros-Ventres sont revenus de leurs campements d'hiver à leur village de Berthold. Les deux chefs sont venus successivement me rendre visite avec partie de leurs guerriers. Les discours d'usage ont été prononcés et les deux entrevues se sont terminées par ce qui en faisait l'objet : la distribution de quelques provisions, farine, porc salé et biscuits, avec du café et du sucre pour les chefs.

Le gros gibier semble avoir disparu des bords du fleuve, et de toute cette région. Nos Indiens s'en plaignent amèrement, car, pour trouver du bison, il leur faudrait aller maintenant sur la Roche Jaune, et plus loin, au milieu de leurs ennemis les Sioux. C'est ce qui fait qu'ils sont revenus sitôt avant la fin d'hiver. A Berthold, ils ont du maïs qui les aidera à subsister jusqu'au printemps.

Dimanche 7 février.

Le courrier extraordinaire qui a apporté les dernières dépêches de Bufford se nomme Kelly. C'est un tout jeune homme, grand, élancé, beau garçon, l'air intelligent et intrépide. Il y a dans sa vie une histoire mystérieuse dont les détails sont inconnus, mais dont il a transpiré quelque chose à travers les plaines. Ce qu'on sait, c'est que Kelly, Irlandais et catholique, était destiné au sacerdoce. Au sortir de pension, il entra dans ce but au séminaire où il avança ou compléta son éducation. Le fait est que son instruction, qui comprend le latin, est bien au-dessus du peu que possèdent en ce genre les pionniers de la civilisa-

tion sur le Haut-Missouri. On prétend, j'ignore sur quelles données qu'il devint alors éperdument amoureux d'une jeune fille qui, soit par suite de sa propre position, soit par révérence ou antipathie pour la robe de séminariste, n'agréa point son affection. Toujours est-il que Kelly jeta le froc aux orties et, comme beaucoup d'autres coeurs blessés ou désespérés, secoua la poussière de ses souliers sur la terre de la civilisation et se plongea dans les déserts de l'Ouest, à la recherche des aventures et des périls. Il y a trouvé les deux. Il s'est fait remarquer déjà depuis quelque temps par l'insouciante intrépidité avec laquelle, seul et sans crier gare, il voyageait à travers les plaines avec sa carabine et son revolver, sans souci des Indiens hostiles, apparaissant un jour à Berthold, un autre à Bufford, un autre encore à Benton, sejournant ici ou là, à sa fantaisie, et partant à l'improviste, comme il était arrivé, quand il jugeait s'être assez reposé. Vraiment, c'eût été dommage que cette énergie aventureuse fût perdue sous la soutane.

Ayant apporté les dépêches de Bufford, et s'étant reposé pendant les quelques jours que je l'ai gardé ici pour attendre l'arrivée des malles de l'Est, il est reparti mercredi dans l'après-midi, son cheval et ses armes en bon état.

Hier matin, un Indien du fort Berthold apporta ici la nouvelle que Kelly avait tué deux Sioux près du Grand Détour (un point du Missouri), que des Mandanes qui se trouvaient dans le voisinage avaient levé les chevelures et dépecé les corps, et qu'on allait avoir une grande danse du *scalp* au village. Les rapports des Indiens sont fort sujets à caution, de sorte que je conservais des doutes très accusés sur l'exactitude de cette histoire, lorsque cet après-midi le retour de Kelly est venu la confirmer et en compléter les détails. Voici ce qui lui est arrivé, je lui laisse la parole :

« Près du Grand Détour, à 40 milles environ au delà de Berthold, le *trait* suit une sorte de gorge resserrée entre le pied d'un *bluff* abrupt d'un côté et, de l'autre, la lisière d'un fourré de saules au bord du fleuve. J'étais arrivé là, lorsqu'au détour d'un coude du chemin, je me trouvai inopinément en face de deux Indiens à cheval venant à ma rencontre, et dont je n'étais guère séparé que d'une quarantaine de yards. En m'apercevant, ils arrêtèrent brusquement leurs chevaux et sautèrent à terre. Je m'arrêtai aussi, mais je restai en selle, tirant seulement ma

carabine du fourreau. Ce que voyant, les deux Indiens se jetèrent sous bois. L'un était armé d'un bon fusil à deux coups ; l'autre n'avait qu'un arc et des flèches. Leur manœuvre me parut suspecte, et je leur criai en Sioux, qui ils étaient et ce qu'ils voulaient. Ils me répondirent de ne pas tirer ; qu'ils étaient amis, Mandanes, et qu'ils appartenaient à un parti du fort Berthold qui coupait du bois à quelques milles de là. Je vis bien qu'ils mentaient, parce qu'à leur langage et à leur « tout ensemble » je les avais reconnus pour des Sioux. Presque en même temps un coup de feu partit de derrière un arbre, et mon cheval commença à gigoter et à sauter. Je vis bien qu'il avait reçu la balle et qu'il serait impossible de le faire tenir tranquille, de sorte que je me hâtai de sauter à terre. En sautant, je tombai tout de mon long, et tandis que je m'efforçais de me remettre sur mes jambes, un des Sioux accourut jusqu'à six pas de moi, me coucha en joue et tira. J'étais mort si le coup était parti ; mais la capsule ayant raté, je ne perdis pas de temps pour riposter, et mon adversaire tomba mort, la tête traversée d'une balle. Alors ce fut comme un duel avec l'autre qui se tenait à couvert derrière un tronc d'arbre, d'où il me tirait dessus avec les flèches, comme vous voyez (me montrant un double trou dans les plis de sa jaquette). J'étais complètement à découvert, de sorte que, la carabine toujours prête, je gagnai un pli de terrain derrière lequel j'étais mieux posté. De là, ayant encore quinze coups à tirer sans recharge (Kelly était armé d'une carabine Henry), je commençai à mon tour à ajuster mon homme avec soin. L'arbre derrière lequel il se tenait n'était pas assez gros pour le couvrir tout à fait. D'un côté ou de l'autre passait tantôt un bras ou une épaule ou une hanche, de sorte qu'après avoir écorné l'arbre sans pouvoir me rendre compte autrement de l'effet de mes balles, je finis par lui casser le bras au-dessous de l'épaule. Bientôt il s'affaissa à terre, et m'étant approché, je vis qu'outre son bras cassé, il avait encore plusieurs balles dans le corps. Il m'avoua alors que lui et son camarade étaient des Sioux, appartenant à une bande de quinze ou vingt loges d'Unkpapahs qui étaient dans le voisinage et auxquels ils servaient d'éclaireurs, quand je les avais rencontrés. Mon cheval était mourant ; les leurs s'étaient enfuis dans les taillis, de sorte que, sans perdre de temps à courir après,

je me rendis à pied à la pointe où je savais que se trouvaient les Mandanes. C'était à cinq ou six milles de là.

« Quand je leur eus dit ce qui m'était arrivé, les mieux montés sautèrent à cheval et coururent à l'endroit du combat. Ils y trouvèrent le mort et le blessé, levèrent les deux chevelures, et débitèrent les deux corps ; après quoi nous fîmes un bon repas avec la chair de mon cheval, et nous revînmes tous ensemble à Berthold. Là j'ai été rejoint par deux courriers du fort Bufford avec lesquels je suis revenu *me rapporter ici*. »

Lundi 8 février.

Il y a grande fête à Berthold où l'on danse la danse du *scalp* avec frénésie, autour des débris des deux Sioux hachés en menus morceaux. Kelly retournera jeudi à Bufford en compagnie des deux courriers arrivés hier. La malle qu'ils ont apportée est sans nouvelles d'importance.

Vendredi 19 février.

Le bvt. major Little fait preuve d'activité et d'énergie dans l'exercice du commandement qui lui est dévolu. Voici encore un courrier de Bufford. Parmi les papiers officiels qu'il apporte, se trouve le rapport sur les mesures prises à l'égard de J.-B. Gérard. Ce drôle-là est venu de Saint-Louis l'an dernier comme employé ou plutôt associé de son cousin F.-F. Gérard, un des traitants de Berthold et Stevenson. Mauvaise idée que celui-ci a eue là ! Quelques difficultés s'étant élevées relativement à sa licence, ce dernier partit pour les Etats, laissant le magasin aux soins du cousin. Le premier soin de celui-ci fut d'introduire subrepticement et en violation des ordres et règlements, du whiskey parmi les soldats de la garnison. Huit jours ne s'étaient pas écoulés que, pris en flagrant délit de boisson avec des sous-officiers, le soir dans les bureaux du district, il recevait l'ordre de quitter le poste et la réserve *dans les deux heures*, sous peine d'être arrêté et mis au corps de garde s'il était vu encore dans les limites du poste.

J.-B. déguerpit sans se faire prier, et alla se caser à Berthold, en attendant le retour de F.-F.

Je ne sais quels intérêts d'argent existaient entre les deux cousins, mais lorsque F.-F. revint, bien que prévenu de tout ce qui était arrivé, et bien qu'ayant par suite perdu quelques centaines de dollars au moins, il n'alla pas moins au fort de Bufford, solliciter la permission d'établir là un magasin, succursale de celui qu'il tient à Stevenson. Mais voilà que le commandement passe aux mains de Little. Il ne fallut pas une semaine à celui-ci pour découvrir ce qui se passait. Maître J.-B. avait non seulement vendu des liqueurs aux soldats ; il en avait aussi vendu aux Indiens et avait même essayé de persuader à quelques hommes employés dans le Département du quartier-maître d'y voler du grain à son profit. Conclusion : J.-B. Gérard est expulsé du poste et du district ; toutes ses marchandises sont saisies et confisquées au profit du gouvernement, et le magasin est fermé pour ne plus rouvrir. F. F. pendant ce temps est à Saint-Louis, préparant des embellissements et améliorations pour l'extension de son commerce à Stevenson et à Bufford. Il perd d'un coup la moitié de ses affaires. C'est sa faute. En les confiant à un polisson comme J.-B., il s'est exposé sciemment à ce qui lui arrive aujourd'hui. *Served right.* (C'est bien fait.)

Lundi 22 février.

La malle par voie du fort Rice part aujourd'hui. Les courriers auront un rude voyage, car après six semaines et plus du temps le plus doux (comparativement), un froid aigu s'est déclaré vendredi ; le thermomètre a dégringolé à des profondeurs de 20 au-dessous de zéro F., et n'est plus remonté depuis lors. Allons-nous payer, aux approches du printemps, pour la température adoucie dont nous avons joui au cœur de l'hiver ?

La malle emporte une lettre de moi au lieutenant-colonel Otis, en réponse à une communication qu'il m'adresse par le dernier courrier au sujet de quelques travailleurs blancs qui se sont établis à une trentaine de milles d'ici, pour couper et corder du bois qu'au printemps ils vendront aux bateaux à vapeur. Il paraît que MM. les Indiens Sioux trouvent cela mauvais, et de la réserve qui leur est assignée sur la Grande Rivière, et où le gouvernement les a nourris tout l'hiver, ils

ont fait écrire par leur agent au colonel Otis de faire cesser ce travail dans la pointe dénommée « Painted Wood », *Bois peint*. Le colonel a répondu que le Painted Wood était dans mon district, et par conséquent hors de sa juridiction. Cette réponse n'a pas satisfait les Sioux qui, à ce que prétend leur agent, menacent de prendre eux-mêmes l'affaire *en main*. En conséquence, le colonel Otis m'a informé de ce qui se passait, et des menaces formulées à l'endroit des quelques blancs qui coupent du bois de chauffage au lieu indiqué.

Dans ma réponse, je déclare que je ne reconnaiss aucun droit à aucune tribu de Sioux sur aucun point de mon district ; que les seuls Indiens qui pourraient avoir à réclamer quelque redevance pour le *Painted Woods* (*Bois peint*) sont les Rees et les Mandanes, possesseurs originaires de cette région où ils avaient encore leurs villages il y a quelques années, près du vieux fort Clarke, avant qu'ils ne soient venus s'établir à Berthold ; aussi que j'ai fait prévenir les travailleurs de se tenir sur leurs gardes, et d'être prêts à repousser toute attaque des Sioux ; que je les y aiderai si j'en ai l'occasion ; et qu'il serait bon, par conséquent, de faire connaître aux Sioux de la réserve ma façon de penser sur ce sujet, en les prévenant que toute attaque sur les bûcherons du Bois Peint sera considérée comme un acte d'hostilité directe contre les blancs et contre le gouvernement ; qu'ils doivent s'attendre, par conséquent, à en subir les conséquences. — Du reste, comme je l'explique au lieutenant-colonel Otis, je suis convaincu que les Sioux de la Grande Rivière s'inquiètent fort peu en réalité du bois coupé au « Bois peint ». Ils sont poussés et excités sous main par un traitant du fort Rice nommé Galpin, qui se sert d'eux pour s'assurer un monopole sur le bois de chauffage des bords du Missouri, aussi loin que possible, et spéculer ainsi aux dépens du commerce du fleuve en général et des steamboats en particulier. Après avoir laissé travailler une demi-douzaine de pauvres diables, pendant tout l'hiver, en dépit de la rigueur du froid, et des privations et des fatigues de toutes sortes, maintenant que leur bois est presque tout coupé et cordé, ce serait pour maître Galpin un beau coup de spéculation que de les faire chasser par les Indiens Sioux, et de s'emparer lui-même du produit de leur labeur pour le vendre à son propre profit. Mais quoi qu'il puisse faire dans la juridiction du fort

Rice où il est établi, il peut renoncer d'avance à ce genre de spéculations dans mon district. Je pense que ma lettre suffira pour détourner Galpin et les Indiens Sioux de s'ingérer dans les affaires de mon commandement.

Dimanche 28 février.

Sur la nouvelle qu'une épidémie s'était déclarée parmi mes Indiens de Berthold, surtout les Rees, j'ai envoyé le docteur Goddard pour s'assurer du fait et reconnaître la maladie. Il est revenu ce matin, annonçant qu'il s'agit du scorbut qui a fait de sérieux ravages depuis une quinzaine. Vingt ou vingt-cinq Indiens, principalement des vieillards, en sont morts, et trente-deux en sont encore atteints. J'ai aussitôt mis en réquisition une charrette de l'agence, et j'ai envoyé à Berthold dix *barricaults* de choucroute, cornichons, et *pickles* anti-scorbutiques, pour être distribués de jour en jour parmi les Indiens. Ces pauvres diables sont d'une honnêteté qui ne cesse de me surprendre et qui fait contraste avec le caractère des Sioux. Le scorbut est parmi eux le résultat de leurs privations et de leurs misères ; ils ont à souffrir surtout du froid et de la faim, n'ayant guère qu'un peu de maïs pour soutenir leur pauvre vie. Eh bien ! le troupeau de bœufs de l'agence n'est point renfermé. Il vague dans les saules et les hautes herbes qui bordent la rivière. Ils sont là sans garde, à la portée de tous, la nuit surtout. Et ces pauvres Indiens meurent de faim près de ces animaux, plutôt que d'y toucher, alors que la chair d'un seul bœuf serait un magnifique régal pour un grand nombre. — Certes, je ne me fierais pas à l'honnêteté des blancs en pareil cas. Et voilà les Indiens qui sont pillés, volés, opprimés sans merci par les agents du gouvernement. Espérons que toute cette racaille du Bureau indien sera bientôt balayée, pour être remplacée par l'autorité militaire.

Vendredi 5 mars.

Ce matin est partie la malle pour Totten, accompagnée du capitaine Clarke qui a un congé de trois mois, de Richter le maître charpentier, que des affaires de famille rappellent au Canada, et d'une douzaine d'hommes dont le terme de service vient d'expirer. Clarke, Richter et Vogel, l'ex-sergent quartier-

maître, sont en traîneau. Les autres sont sur des chevaux indiens qu'ils ont achetés pour le voyage. Ils sont partis avec une tempête sèche du N.-O. et le thermomètre à 0° Farenheit. Ne faut-il pas avoir le diable au corps pour voyager par un temps pareil sans y être forcé !

Hier 4 mars, inauguration du nouveau Président. Grande célébration à Washington. Fêtes et réjouissances dans tous les Etats. Ici, rien de rien ! J'ai choisi cette date d'heureux augure pour une demande de congé de six mois commençant l'automne prochain vers l'époque où se termine la navigation du Haut-Missouri, c'est-à-dire fin septembre. Je pourrai ainsi aller passer mon prochain hiver en France et me retrémper à Brest et à Paris. J'en ai grand besoin après deux ans et demi de séjour au milieu des sauvages. La demande de congé est partie ce matin. Vers la fin du mois prochain je saurai si le talisman du 4 mars aura produit son effet au Secrétariat de la guerre.

Samedi 6 mars.

Hier soir, à 8 heures environ, les voyageurs partis le matin sont revenus dans un état pitoyable ; nez et oreilles gelés, transis, perclus, — un cheval estropié, etc. Pendant la journée, les coups de vent furieux, qui se sont succédé par intervalles, ont soulevé la neige en nuages si épais qu'on ne pouvait voir par moment, à dix pas devant soi. Les voyageurs n'ont pas tardé à perdre la route et se sont trouvés égarés au milieu des prairies sans plus savoir de quel côté se diriger, et avec la perspective d'une nuit sans feu qui serait sans doute fatale à plus d'un d'entre eux. Heureusement qu'un des courriers porteurs de la malle était resté en arrière, et avait fait route avec le traîneau, comptant rejoindre à la première station son associé qui avait pris de l'avance avec deux soldats libérés du service, à cheval comme lui. Le métif voyant que les voyageurs étaient hors d'état de poursuivre leur route, et ne sachant trop lui-même où il se trouvait, a entrepris de les ramener au bord du Missouri, et de là à Stevenson. Après de grandes fatigues et de terribles souffrances, il y a réussi, et ils sont arrivés à la nuit tombante. C'est pendant le retour qu'ayant le vent au visage, ils ont eu pour la plupart le nez, les joues ou les oreilles gelés. Le major Clarke a pourtant échappé au sort commun, grâce à l'abondance de ses vêtements de fourrure.

George Koeplin, le métif qui les a ramenés, est reparti ce matin pour rejoindre son compagnon aussi loin que possible et rapporter avec lui la malle du fort Totten. — Les deux soldats qui étaient partis en avance avec Richemond le courrier, n'ayant pas reparu, ont dû passer la nuit dans une des stations et continué leur route aujourd'hui, car bien que très froid encore, le temps est remis au beau, et l'atmosphère est parfaitement calme, — ce qui est le grand point.

Dimanche 7 mars.

Le temps étant redevenu favorable, Richer et Vogel se sont remis en route avec Brown qui leur servira de guide jusqu'à Totten et reviendra avec la prochaine malle.

Le mois de mars continue à être horriblement froid, quoique le temps soit généralement beau et qu'il y ait fort peu de neige. Ce matin, le thermomètre était à 18° au-dessous du zéro Farenheit — 28° cent.).

Lundi 8 mars.

Le lieutenant Cusick est arrivé aujourd'hui du fort Bufford ayant charge de trois prisonniers condamnés à dix ans de pénitencier pour vol avec effraction dans le magasin d'un des traitants du poste. L'un d'entre eux était sergent. Ils se sont déjà évadés deux fois ; ils se sont rendus la première fois et ont été repris la seconde (ou vice-versa). Bref le commandant du poste jugeant la prison trop peu sûre, et la garde des prisonniers trop incertaine, n'a pas voulu attendre la saison des steamboats, et les a expédiés sous escorte par terre, de poste en poste jusqu'à leur destination qui est le pénitencier de Stillwater (Minnesota). Le lieutenant Cusick a été chargé de la corvée qui, en cette saison, est terriblement dure ; mais comme il a présenté une demande de congé, ce sera pour lui une occasion d'en jouir plus tôt, s'il lui est accordé à Saint-Paul. Je suppose même que c'est particulièrement dans ce but que les prisonniers ont été expédiés. Il est vrai, du reste, qu'ils nécessitent une grande vigilance, car, dans leur position, ils sont prêts à tout risque pour s'évader en route. Aussi m'en débarasserai-je le plus tôt possible, en les expédiant à Totten vendredi prochain 19, en même temps que la malle.

Mardi 9 mars.

Il paraît que les Indiens de Berthold ont fini par succomber à la tentation inique que le sous-agent tenait constamment à portée de leur main depuis le commencement de l'hiver. A bout de patience et de résignation, à demi mort de faim et de misère, l'un d'eux a tué un jeune veau qu'on avait laissé vaguer sur les bords de la rivière avec le reste du troupeau. Là-dessus, M. Marsh, qui remplace Wilkinson, m'écrit *ab irato*, pour me demander de me charger du coupable et de le garder prisonnier dans un corps de garde pendant trente jours. — Refusé. — Le poste n'est point un pénitencier à l'usage des Peaux-Rouges délinquants, dans cette affaire-ci surtout, où je considère l'agent plus coupable que le pauvre diable qui a tué le veau. Si la plus grande partie des approvisionnements envoyés à nos Indiens par le gouvernement n'étaient pas volée par l'agent de connivence avec les traitants, ils ne seraient pas réduits à cette horrible misère et ne tueraient pas de veau pour manger.

Le scorbut est atténué à Berthold par les provisions de vinaigre que j'ai envoyées. Depuis lors, il n'y a plus eu de mort, et les malades vont mieux ; je vais envoyer une autre charrette de choucroute et de cornichons.

Jeudi 18 mars.

Le printemps a devancé l'almanach de deux jours. Première journée de dégel complet. Le thermomètre s'est élevé à + 46 F. (8 c.).

Samedi 20 mars.

En revanche, le temps a été on ne peut plus maussade aujourd'hui, pour l'inauguration astronomique du printemps. Il a neigé une partie de la journée. Hier, le lieutenant Cusick est parti avec ses prisonniers et leur escorte. Plusieurs soldats ayant reçu leur congé définitif se sont mis de la partie. Ils avaient acheté à cet effet des poneys indiens, préférant encourir cette dépense plutôt que de prolonger leur séjour ici jusqu'à ce que la navigation soit ouverte sur le fleuve.

Lundi 22 mars.

Un jour à marquer d'une croix blanche ! La malle arrivée aujourd'hui nous apporte l'information officielle des changements de garnison ordonnés au grand quartier-général. En ce qui concerne mon régiment, nous serons relevés par le 7^e qui remontera le fleuve aussitôt que la rivière sera navigable. A son arrivée, j'ai l'ordre de verser dans son contingent ce qui me reste de soldats dans mes compagnies, et de me rendre avec mes officiers, mes sous-officiers et caporaux et ma musique militaire à *Newport barracks* en face de Cincinnati sur l'Ohio. Là, je recevrai de nouveaux ordres pour une destination ultérieure quand les cadres du régiment seront remplis de nouveau. Ainsi, nous quittons les plaines désertes du Dakota, et les tribus indiennes, pour rentrer dans les Etats. Le ciel soit loué ! Les mouvements de troupes sont très considérables. Le 13^e, le 22^e et le 10^e, qui étaient aussi au Montana, au Dakota et au Minnesota, en ont reçu les mêmes ordres, et sont remplacés : le 13^e par le 2^e ; le 22^e par le 34^e ; le 10^e par le 16^e, etc. Les garnisons du Texas sont complètement renouvelées, et même le 9^e revient de Californie où il était resté depuis on ne sait combien d'années. — Mêmes mouvements dans l'artillerie et la cavalerie.

La jubilation générale a été assombrie par une autre nouvelle apportée par le même courrier. Le parti composé de Richer, Vogler, Bittner et Shank, sous la conduite du guide Brown, s'est perdu dans les neiges près de la Grande Coulée. Deux d'entre eux seulement ont été retrouvés par les courriers de la malle, Richer et Brown, à demi morts de froid et de faim, les membres gelés, etc., auprès de leur traîneau brûlé pour faire un peu de feu. Quant aux trois autres, ayant voulu forcer la route, ils ont disparu, et l'on ne sait ou plutôt on sait trop ce qu'ils sont devenus, car ils avaient laissé leurs robes de buffalo, et leurs couvertures dans le traîneau, et n'avaient pas de quoi faire de feu. A moins d'un miracle, ils sont morts.

Mercredi 24 mars.

Le printemps a été décidément inauguré aujourd'hui par une chaleur de 65° F., à l'ombre bien entendu. Un temps

superbe, et un soleil éblouissant ; ce qui nous ramène les oiseaux voyageurs. Les vols d'oies sauvages et de canards ont reparu. Les premières passent sur le fort en caquetant à qui mieux mieux. Je suppose que c'est leur façon d'exprimer l'une à l'autre leur joie de revoir le pays où elles sont nées. Les canards sont silencieux, mais j'espère qu'ils n'en pensent pas moins.

Naturellement, avec cette température printanière, la glace fond à vue d'œil sur le fleuve. L'eau y court de tous côtés, et la crue qui s'ensuit soulevant la vaste carapace sous laquelle le Missouri est resté quatre mois enfermé, la débâcle ne tardera pas à se prononcer. Les courriers revenant de Rice ont fait la sottise de traverser la rivière hier, pour abréger la route, comme ils ont coutume de le faire en hiver ; mais ce matin, quand ils ont voulu revenir sur cette rive-ci, ils n'ont plus pu retraverser. Force leur a été de continuer jusqu'en face du fort, et d'attendre là que nous ayons improvisé un esquif pour leur venir en aide. L'ouvrage a été terminé en moins de deux heures, et ils sont rentrés au logis, bêtes et gens, sans autre accident qu'un retard de quelques heures. La malle est du reste insignifiante.

Dimanche 28 mars (Jour de Pâques).

Le temps a continué à être fort doux ces jours derniers ; seulement hier, un fort vent de l'Ouest a soufflé presque sans interruption. La température n'a guère paru s'en ressentir beaucoup, car le mercure n'est pas descendu au point de congélation, même pendant la nuit, et dans le jour, revenait entre 50 et 60°. Cette tourmente sèche (c'est à peine si elle a produit quelques gouttes de pluie) a hâté la débâcle qui s'est déclarée aujourd'hui à midi. Elle a offert cette année un spectacle infinitémoins beau que l'an dernier. On se rappelle qu'alors une crue énorme, provenant de la fonte des neiges accumulées en hiver, avait dès le 22 mars rompu les glaces encore extrêmement épaisse, et que par la force du courant les obstacles avaient été entassés dans un chaos grandiose. Cette fois, comme il a tombé très peu de neige durant l'hiver, la crue a été bien moindre, la glace dont l'épaisseur moyenne était de 2 1/2 à 3 pieds, a eu le temps de fondre graduellement, et aujourd'hui,

les glaçons, n'ayant plus que de 6 à 8 pouces d'épaisseur, se sont aisément cassés et ont flotté au cours de l'eau sans encombre.

Le lit du fleuve ne s'est point engorgé, et ce soir, il est déjà libre de glaces sur la plus grande partie de sa largeur.

Les hommes, congédiés du service pendant ce mois-ci, se hâtent de mettre la dernière main à la construction des *maskinaws* avec lesquels ils vont descendre la rivière dans quelques jours. Sept d'entre eux vont même s'embarquer sur un long canot creusé dans un énorme tronc d'arbre, et qui a servi l'an dernier à des mineurs du Montana pour descendre jusqu'à Berthold. Telle est l'impatience de ces libérés de revoir les pays civilisés, après trois ans de service au désert, que je crois qu'à défaut de mieux, ils s'embarqueraient sur un radeau plutôt que d'attendre deux mois le retour du premier bateau de Benton. Maintenant que la rivière est ouverte à la navigation, aucun d'eux ne songe plus à s'en aller à travers les plaines. Ils sont tous à l'œuvre comme des castors, pour pouvoir se mettre en route demain et les jours suivants.

Mardi 30 mars.

Hier le premier détachement de la flottille s'est mis en route. Je crains qu'ils ne se soient trop hâtés, et qu'ils n'aient *a hard time of it* (1). En effet, la nuit dernière il y a eu une reprise de froid assez vive, et ce matin le fleuve charriaît abondamment. Dans l'après-midi, le chenal étant libre, deux bateaux contenant chacun sept hommes ont été lancés, malgré la mauvaise apparence du temps. Mais à peine avaient-ils poussé au large que le vent qui soufflait très violemment a rendu les embarcations impossibles à gouverner (elles sont plates sans quille) et il a fallu débarquer, et haler à terre les bateaux déjà demi-pleins d'eau. Depuis lors, le temps ne fait qu'empirer, et ce soir, depuis le coucher du soleil, nous avons une tempête de neige dans toutes les règles. Je plains nos navigateurs novices partis hier !

Mercredi 31 mars.

La débâcle du 28 n'avait été que partielle, et le fleuve était resté pris à quelque distance au-dessus de Berthold. La tempête

(1) Littéralement : passer un mauvais moment.

a rompu les dernières entraves du fleuve emprisonné, et une masse énorme de glaces flottantes a commencé à descendre pendant la nuit. Ce matin le Missouri en était encombré, et la quantité n'en a pas paru diminuer pendant la journée.

Les deux embarcations arrêtées hier ne peuvent plus songer à se remettre en route avant que les glaces n'aient disparu, ce qui demandera probablement quelques jours. Le temps est au froid. Le vent continue à souffler du Nord avec une violence persistante.

Jeudi 1^{er} avril.

Beau temps ; soleil brillant ; mais un froid piquant. Le thermomètre était ce matin à 15° F. 9-9 1/2 cent. Les glaces ont continué à descendre toute la journée sans diminution sensible.

Vendredi 2 avril.

Nouvelle tourmente de neige pendant la nuit. L'hiver a peine à nous quitter : la température, très froide dans la matinée, s'est considérablement adoucie dans l'après-midi. Aussi la neige de la nuit dernière a-t-elle disparu. La rivière est presque entièrement libre de glaces.

La malle est partie ce matin pour Totten. Celle que les courriers nous rapporteront lundi en échange sera des plus intéressantes que nous ayons jamais reçues. Elle devra contenir l'inauguration du président U. S. Grant, la composition de son cabinet dont nous ne savons pas encore le premier mot, des ordres pour l'exécution des mouvements de troupes dans ce département, des nouvelles définitives sur le sort des trois compagnons de Richer et Brown, à savoir s'ils ont été retrouvés morts ou vivants dans la prairie, etc., sans compter nos lettres particulières, et ce qui, depuis l'avènement du nouveau Président, aura pu signaler le début de son administration, etc.

Samedi 3 avril.

Trois bateaux emmenant une vingtaine d'hommes sont encore partis ce matin. Le temps est favorable, et le vent fixé au Sud promet une température douce aux voyageurs. Ce matin le mercure était encore à 25° F. Mais il n'a pas tardé à s'élever au-dessus de 40°. Les glaces flottantes ont à peu près

disparu. Il ne reste que celles que la crue a déposées sur les rives et qui y fondront graduellement au soleil.

Dimanche 4 avril.

« Ma foi ! Sur l'avenir bien fou qui se fiera ! » La malle est arrivée cet après-midi, nous apportant toutes les nouvelles que nous attendions, et de plus, une que nous n'attendions pas. Cette dernière est celle qui nous intéresse le plus directement. — Tout est changé dans les mouvements de troupes annoncés. L'ordre en est révoqué, par suite d'un acte du Congrès qui, entre autres mesures, réduit l'infanterie de l'armée de 45 à 25 régiments. — Un nouvel ordre général du commandant en chef (maintenant W. T. Sherman au lieu de U. S. Grant) prescrit l'amalgame des régiments entre eux, et désigne les officiers conservés dans le cadre d'activité. Je suis des vingt-cinq colonels choisis, et transféré au commandement du 13^e régiment d'infanterie, le 31^e devant être amalgamé avec le 22^e, qui est notre voisin au Dakota.

Mon nouveau régiment stationné dans le Montana ne change pas de garnison. Ainsi, au lieu de rentrer dans les Etats, je m'enfonce plus profondément dans les territoires ; au lieu de me rapprocher des miens, je m'en éloigne encore d'un millier de milles. Mon quartier général est au fort Shaw, soixante milles par delà le fort Benton qui est l'extrême point navigable du Missouri.

Cependant, les distances ne sont pas tout ; les voies de communications sont beaucoup, et sous ce rapport, je gagne au change. Au fort Shaw, il y a un service régulier de malles quotidiennes. Les lettres et journaux arrivent par le chemin de fer du Pacifique, et la ligne de relais du Lac Salé, — la ville des Mormons. Elles mettent moins de temps à parvenir qu'à Stevenson. Le fort Shaw étant aussi à mi-chemin entre le fort Benton et Helena, garde ses communications ouvertes toute l'année, le climat étant beaucoup plus doux que dans cette région-ci.

J'ai pour état-major deux officiers distingués et de bonnes façons ; le lieutenant-colonel H. A. Morrow et le major R. E. Lamotte, tous deux gentlemen d'habitudes sobres. — Je n'ai pas encore reçu ma nomination officielle ; mais je l'ai lue dans

le *Herald* de New-York du 17 mars. C'est donc très positif. Je recevrai mes ordres sans doute par la prochaine malle. Ils devront émaner du Gen. Hancock qui aura dû relever du commandement du Département du Dakota le Gen. Terry, nommé à celui du Sud — quartier-général ; Atlanta.

Mon séjour à ce nouveau poste devra compléter mes études sur la vie du Far West sous toutes ses faces. J'ai déjà vécu deux ans parmi les Peaux-Rouges que je connais désormais à fond. Il me reste maintenant à faire connaissance avec les mineurs et chercheurs d'or qui peuplent le Montana. Allons ! Peut-être sera-ce pour le mieux, en définitive. Obéissons à la destinée sans murmurer.

La malle de Totten renferme aussi un rapport détaillé sur l'accident déplorable arrivé à Vogler et ses compagnons. A la première nouvelle qui lui en parvint, le colonel Whistler envoya aussitôt des éclaireurs à la recherche des trois voyageurs manquants. Deux d'entre eux ont été trouvés morts dans la neige ; l'un à 3 milles seulement du fort Totten, l'autre à 8 milles. C'étaient Shank et Bittner. A la dernière date, Vogler n'avait pas encore été retrouvé.

Une singulière découverte est résultée de la mort de Bittner. Naturellement les papiers dont il était porteur ont été recueillis et m'ont été envoyés ainsi que quelques dollars (89.90) qu'il avait sur lui. Parmi ces papiers se trouvait un faux congé, un compte final en *duplicata id.*, et différentes lettres aux paymaster généraux, etc., toute une série de faux au moyen desquels, en contrefaisant ma signature et celle de son capitaine, M. Nowell, il espérait toucher en fraude plus du double de l'argent qui lui était dû par le gouvernement. — Et pourtant, comme sergent-major de sa compagnie, il s'était toujours bien conduit et était, par suite, considéré comme un homme honnête et sur qui l'on pouvait compter. — A qui donc se confier ? — Pour commettre ces faux, il a dû probablement voler par quelque moyen encore inexpliqué les imprimés nécessaires, — sur parchemin pour son double congé et sur papier pour le reste. — Avec lui, le châtiment n'a pas eu le pied boiteux, *Pena pede claudio*. La mort l'a arrêté au premier pas. Voilà un beau texte de sermon sur la Providence.

Le lieutenant Cusick avec son escorte et ses trois prisonniers, bien qu'ils ne se soient mis en route que le 19 mars, ont

rencontré tant de neige de l'autre côté de la mi-station, et ont eu si mauvais temps, qu'ils ont été contraints d'abandonner le wagon et une grande partie de ce qu'il contenait, pour gagner le fort Totten à pied. Une mule a péri dans le trajet. On voit combien il est dangereux de se fier dans les plaines aux premiers sourires trompeurs du printemps, et à quels retours le mois de mars est sujet en fait de température.

Ces exemples sont loin d'être les seuls. Le chef de la police de Saint-Paul m'écrivait dernièrement pour me demander des informations sur un nommé Andrew Smith qui travaillait l'an dernier chez Gérard, et dont la mère n'avait pas entendu parler depuis cinq ou six mois. Or, voilà le sort de ce pauvre diable :

Dans les premiers jours de décembre, il entreprit de se rendre seul au fort Bufford, pour être employé dans la succursale que Gérard y avait alors. Il partit sur un poney qui lui fut prêté à cet effet, et depuis lors, on ne l'a plus revu vivant. Quelques semaines plus tard, son corps ou plutôt ses restes furent découverts par des Indiens à 30 milles du fort Bufford, mais à 7 ou 8 milles de la route tracée. Il s'était égaré et, ne pouvant retrouver son chemin dans les prairies où il s'était éloigné du fleuve, il avait péri de froid, de faim et d'épuisement dans la neige. Les loups l'avaient presque entièrement dévoré, de sorte qu'il n'a pu être reconnu qu'à ses vêtements, et spécialement à sa veste avec laquelle il s'était enveloppé les pieds gelés probablement. Quelle lente et terrible agonie ! — Son cheval revint seul et fut trouvé, trois semaines plus tard, près d'un campement de bûcheron au-dessus de Berthold.

Vendredi 9 avril.

Anniversaire de la capitulation de Lee. Il y a quatre ans, à pareil jour, quelle scène à Clover Hill ! Si longue que soit la vie, ces souvenirs-là ne s'en effacent jamais

Samedi 10 avril.

Assez forte tombée de neige pendant la nuit. Ce matin, le paysage avait revêtu — probablement pour la dernière fois de la saison — sa blanche robe que les rayons du soleil ont fait disparaître en quelques heures. — Que les gens de par le

monde, et dont la robe d'innocence disparaît ainsi devant les rayons du soleil de la vérité ! — La malle de demain est attendue avec grande impatience. Elle sera grosse de nouvelles.

Dimanche 11 avril.

Point du tout, la malle est arrivée et n'apporte rien de nouveau. Les ordres généraux pour l'amalgame des régiments et mon transfert au commandement du 13^e d'infanterie nous étaient déjà connus par les journaux. Les dispositions de détail que nous attendions du quartier-général du Département ne font point partie des dépêches, en sorte que nous restons encore dans l'attente, relativement à la manière dont la consolidation du 31^e et du 22^e se fera, — à la distribution nouvelle des garnisons dans les différents postes, et autres points spéciaux. Le bruit court que le 13^e fournira la garnison du fort Bufford.

Jeudi 15 avril.

Il y a douze ou treize jours qu'un parti de 17 Arrikarees venait du fort Berthold, passa devant le fort, descendant la rivière en « bull-boats ». Ils étaient peints et armés en guerre, et, en effet, ils se rendaient du côté du fort Rice, dans l'intention d'y surprendre les Sioux et de faire *un bon coup*. Aujourd'hui, ils sont revenus. Vers le milieu du jour, des colonnes de fumée s'élevant à l'horizon, des bords du fleuve (et qu'un moment on prit pour la fumée d'un steamboat) annoncèrent leur retour. Ils reviennent triomphants, et ce soir il y a grande réjouissance au quartier des éclaireurs où les vainqueurs se livrent au chant et dansent la danse du scalp. Ils rapportent deux chevelures et un cheval. Ils ont tué un guerrier dont ils ont capturé le cheval et les armes, et (ce qui n'est pas le plus beau de l'affaire) une squaw. — Mais telle est la coutume des Peaux-Rouges. En guerre, ni âge, ni sexe ne jouissent d'immunité avec eux, et ils tuent les enfants, les vieillards, ou les femmes comme les guerriers. — La victoire des Rees, dans ce cas-ci, n'a pas été sans leur coûter assez cher. Ils ont ramassé deux des leurs blessés grièvement, l'un à la cuisse, et l'autre à la fesse ; tous deux ont encore la balle au fond de la blessure. Ils sont à l'hôpital où le

docteur pratiquera l'extraction. Un troisième a aussi une légère blessure à un doigt de la main gauche dont la balle a écorché la phalange. Tous les Rees étaient à pied ; les Sioux qu'ils ont combattus (Yanktonahs de la bande des *Deux Ours*) étaient à cheval. Pour ramener leurs blessés, et les dépouilles de l'ennemi, ils ont dû se battre bravement et habilement.

Vendredi 16 avril.

Les aurores boréales sont si fréquentes et si belles dans ces latitudes qu'il serait trop long d'en faire mention. Néanmoins, il est impossible de ne pas noter ici le phénomène magnifique dont nous avons été témoins hier soir de neuf à dix heures. Contrairement à ce que j'avais toujours vu jusqu'à présent, les rayons ou fusées lumineuses ne s'élançaient point d'un arc obscur plongeant derrière l'horizon au Nord. Le centre ou « nucleus » était au zénith (probablement au pôle magnétique) où convergeaient tous les rayonnements. C'était donc comme une immense cloche lumineuse au centre de laquelle nous nous trouvions et dont les parois arrondies descendaient dans toutes les directions jusqu'au bord de l'horizon. Chose extraordinaire, la lumière électrique était aussi forte au Sud qu'au Nord. avec cette différence qu'au Nord, elle procédait comme d'habitude par fusées lumineuses, tandis qu'au Sud, elle s'agitait en vastes ondulations parfaitement distinctes, qui s'élevaient vers le zénith en vagues comparables aux vagues de la mer, bien que se mouvant beaucoup plus rapidement. Lorsqu'une de ces ondes atteignait le point de convergence, l'éclat en redoublait, de même qu'une vague transparente se brise en écume contre un obstacle. Des spectres lumineux de différentes formes se dessinaient alors sur ce point du ciel, et s'effaçaient en quelques secondes, pour faire place à d'autres. Ce point, comme je l'ai dit, touchait au zénith, un peu au-dessus et à droite de la constellation du Lion dont les étoiles se distinguaient à travers cette brume fulgesciente. — La clarté de l'atmosphère était celle d'un beau crépuscule, mais plus pâle.

Ceci me fait souvenir que le mois dernier j'ai vu une parhélie avec trois faux soleils ; deux à droite et à gauche et le troisième au sommet du cercle dont le bord inférieur plongeait derrière l'horizon. C'était entre sept et huit heures du matin, le

soleil étant encore peu élevé. Le phénomène a duré environ une demi-heure, au plus trois quarts d'heure.

A la suite de cette aurore boréale extraordinaire, la journée d'aujourd'hui a été la plus belle et la plus chaude que nous ayons eue de la saison. Le thermomètre s'est élevé à 65° F., six de plus que je ne l'ai vu atteindre précédemment. Et pas un souffle d'air de la journée dans cette saison où les grands vents soufflent presque sans interruption.

Dimanche 25 avril.

Les ordres attendus depuis trois semaines sont enfin arrivés du quartier général du Département. Les principales dispositions en ce qui me concerne sont que je suis relevé du commandement du Middle District et nommé au commandement du District de Montana où j'ai l'ordre de me rendre sans délai inutile. Le 31^e est consolidé en cinq compagnies, comme le 22^e, ce qui formera le nouveau 22^e. Le fort Bufford est transféré au District de Montana et sera occupé par trois compagnies du 13^e qui vont de Benton par le premier bateau, pour relever la garnison actuelle. Tous les postes du nouveau Middle District sont de deux compagnies chacun.

Sur ce, je vais procéder à mes préparatifs de départ, transfert de propriété de gouvernement, emballage, etc., après quoi, — en route par le premier bateau qui pourra me fournir un passage confortable. Mon ancien adjudant, M. Marshall, attendra les ordres du Général Stanley pour conduire au fort Sully le *non-commissioned staff*, la bande, et y transporter les registres, papiers officiels, etc., de l'ancien District.

Et pour quelque temps, je ferme ici mon journal.

Achevé d'imprimer
par les IMPRIMERIES MONCE
6, Rue Houzeau-Muiron, REIMS
le 23 Juin 1926

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

- CHINARD (G.). *Les Amitiés américaines de Madame d'Houdetot.* 1923. In-8 raisin **6 fr.**
- FAY (B.). *L'Esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIII^e siècle. — Bibliographie des ouvrages français relatifs aux États-Unis.* 1925. 2 volumes in-8 raisin **40 fr.**
- GOFFLOT (L. V.). *Le Théâtre au collège du Moyen Âge à nos jours.* avec bibliographie et appendices. *Le Cercle français de l'Université Harvard.* Préface de J. CLARETIE. 1907. In-8. planches **15 fr.**
- HANOTAUX (G.), de l'Académie Française. *Sur les Chemins de l'Histoire.* 1924. 2 volumes in-8 raisin de 306 et 300 pages. **50 fr.**
- KOCH (Th.-W.). *Les Livres à la guerre.* 1921. In-8 de 416 pages avec 143 planches hors texte. Préface du maréchal Foch **25 fr.**
- LANGASTER (H.-CARRINGTON). *Le Mémoire de Mahelet, Laurent et d'autres décorateurs de l'Hôtel de Bourgogne et de la Comédie Française.* 1921. In-8 de 160 pages et 49 planches hors-texte. **45 fr.**
- LA RONCIÈRE (CH. DE). *La Carte de Christophe Colomb,* publiée pour la première fois. Fac-similé en couleurs, accompagné d'un texte français et anglais. 1925. In-4°. Sur carton. (Les derniers exemplaires).
- OMONT (H.), de l'Institut. *Catalogue des manuscrits américains de la Bibliothèque nationale.* 1925. In-8, 20 pages **6 fr.**
- ORMESSON (W. D.). *La première Mission officielle de la France aux États-Unis.* 1923. In-8 écu, 226 pages **7 fr.**
- PARIS (Comte DE). *Discours prononcés à New-York et à Québec,* 1891. In-12, 94 pages **3 fr. 50**
- ROUCHON (U.). *Un Ami de La Fayette: Le Chevalier de la Colombe.* In-8, 62 pages et 1 portrait **6 fr.**
- SCOTT (J.-BROWN). *Robert Bacon. Sa vie et ses lettres (1860-1919).* 1925. In-8 536 pages avec 40 planches hors-texte. Traduit par Madeleine L. GAZAMIAN. **50 fr.**
- THIEME (H.). *La Civilisation française jugée par un Américain.* In-12, 64 pages **5 fr.**
- TOWNER (R.-H.). *La Philosophie de la civilisation.* Traduction française. (*Sous presse*).
- VILLIERS (MARC DE). *La Louisiane de Chateaubriand.* 1924. In-4°, 43 pages **6 fr.**
- — — *La Découverte du Missouri.* 1925. In-8. **100 fr.**

BOUND BY
American Bindery
Mpls., Minn.

